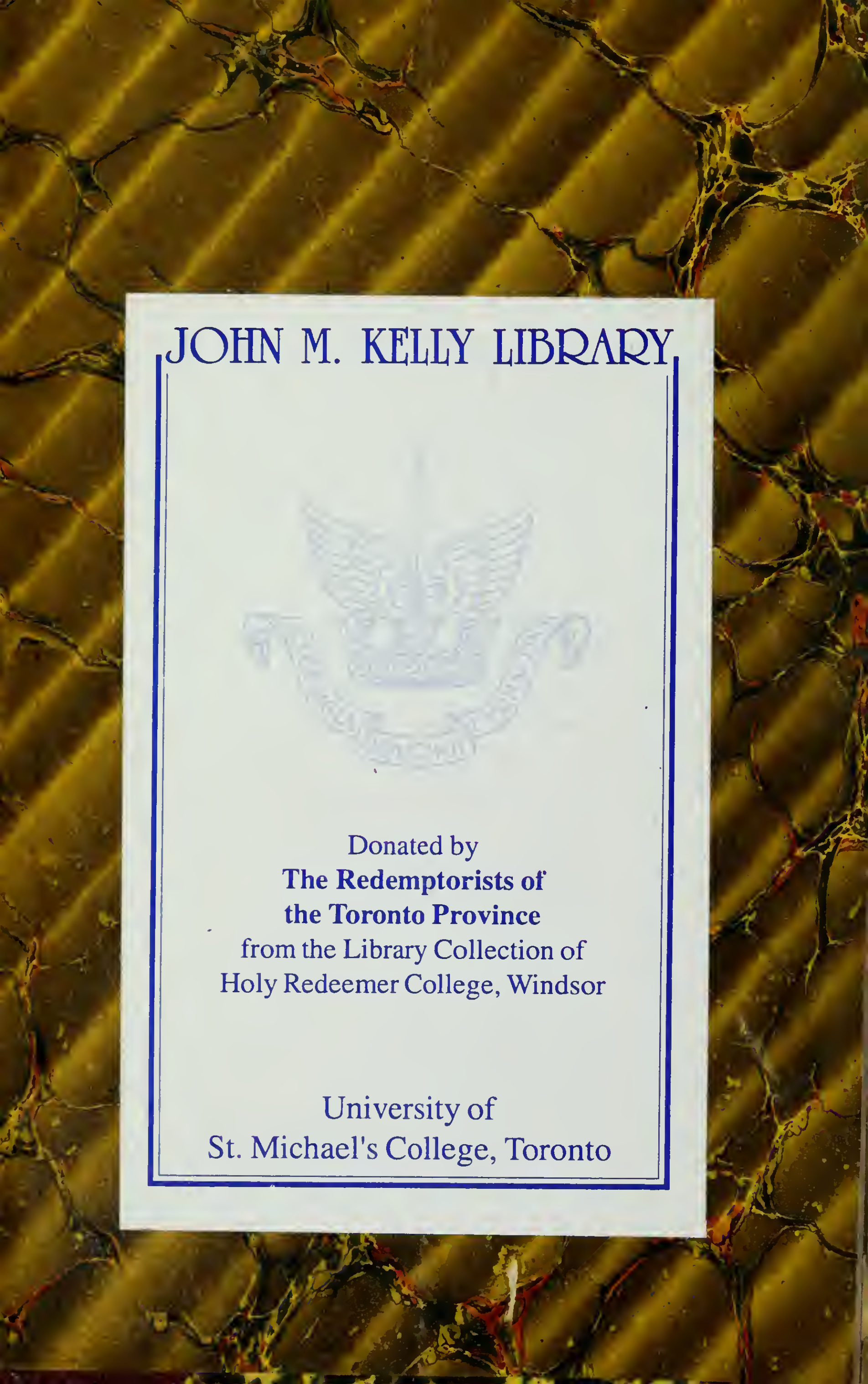
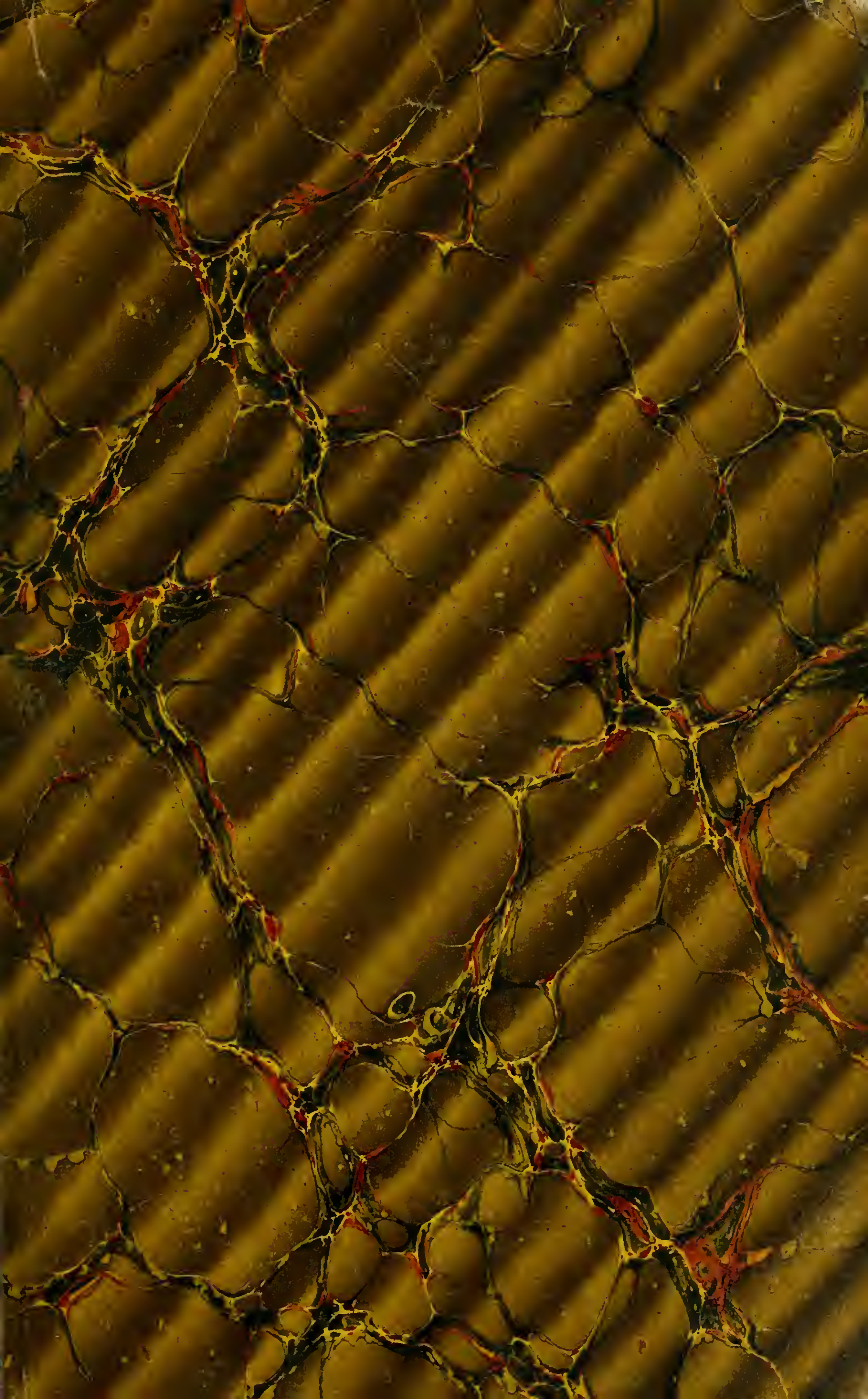
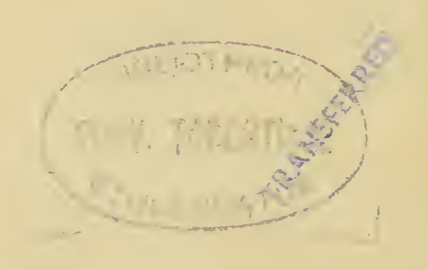

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04048 4446



JOHN M. KELLY LIBRARY
Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor
University of
St. Michael's College, Toronto




BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stae Annae,
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY


TRANSFERRED



LA VIE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

APPROBATIONS.

« Mon cher ami,

» Je vous remercie d'avoir bien voulu m'offrir le livre que vous publiez, ayant pour titre : *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, et les Fêtes de l'Eglise, traduction libre du R. P. Pierre Ribadeneira, de la Compagnie de Jésus.* Mais ce dont je vous remercie surtout et vous félicite, c'est de la bonne et excellente œuvre que vous avez faite, en consacrant vos travaux et vos veilles à un ouvrage qui sera certainement fort utile, et qui offrira à l'esprit et au cœur des pieux fidèles un aliment non moins solide qu'agréable. Je forme des vœux pour que ce livre soit beaucoup lu. Vous pouvez compter que je ne négligerai aucune occasion de le recommander autour de moi.

» Veuillez agréer, mon cher ami, l'assurance bien sincère de mon vieil attachement en Notre-Seigneur. »

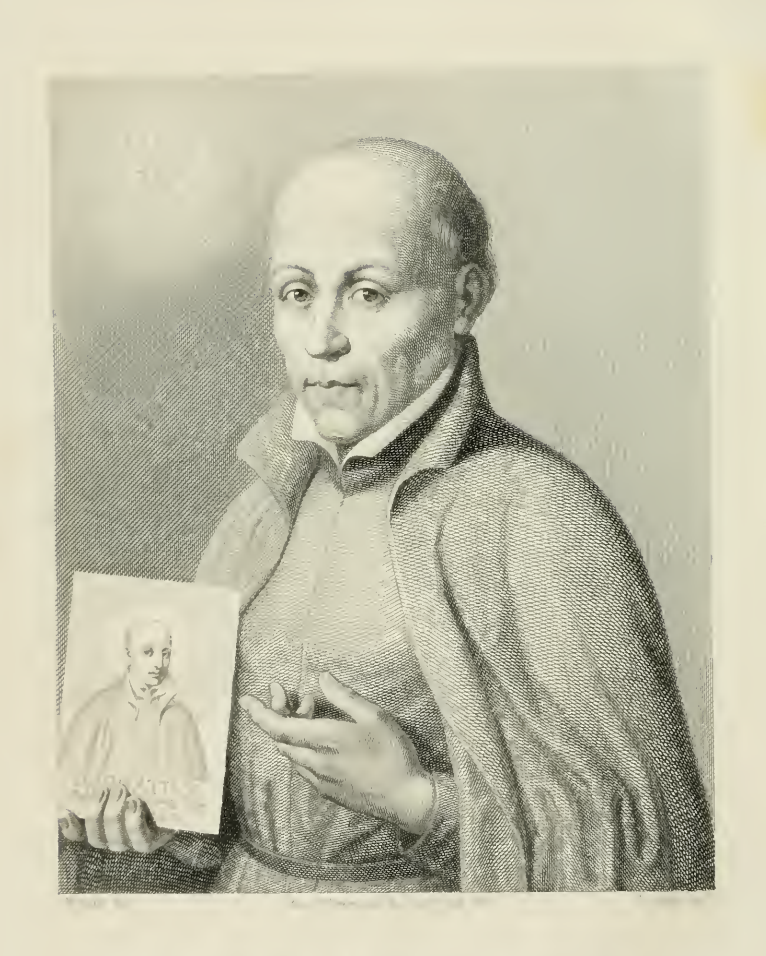
« † FÉLIX, *évêque d'Orleans.* »

Orléans, le 30 janvier 1862.

Imprimi potest.

Tornaci, die 15ä Februarii 1862.

A.-P.-V. DESCAMPS, vic.-gen.



PIERRE RIBADENEIRA

LA VIE

DE N.-S.

JÉSUS-CHRIST,

DE

LA TRÈS-SAINTE VIERGE, DE SAINT JOSEPH;

ET

LES FÊTES DE L'ÉGLISE;

TRADUCTION LIBRE

DU R. P. PIERRE RIBADENEIRA,

de la Compagnie de Jésus;

PAR

Un Supérieur de grand Séminaire.

Avec une Notice sur le P. RIBADENEIRA, par un Père de la même Compagnie.

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

1862

A

Monseigneur Félix-Antoine Dupanloup,

Évêque d'Orléans,

de l'Académie française.


ST. MICHAEL'S COLLEGE

PRÉFACE.

Nous avions entrepris, depuis quelque temps, encouragé par d'honorables suffrages, la traduction des *Fleurs des Saints* de Pierre Ribadeneira, quand on a imprimé à Paris l'ancienne traduction du même ouvrage, faite par Duval au XVIIe siècle. Est-ce une erreur de notre part? Nous avons craint que le style déjà bien vieilli de Duval, ne rappelât pas tout à fait, pour notre âge, la belle simplicité de l'écrivain Espagnol. Sans doute il est loin de notre intention de nous ériger en censeur, encore moins de prétendre que nous pourrions mieux servir que ceux qui nous ont devancé les intérêts de la religion, par un essai de travail peut-être bien imparfait. Néanmoins, on nous a donné le conseil d'extraire de nos manuscrits le volume que nous éditons aujourd'hui. Les sujets qu'il renferme peuvent être non-seulement d'un usage quotidien pour les fidèles; mais ils nous ont paru résumer le plus souvent la doctrine spirituelle répandue dans les *Fleurs des Saints*, et l'admirable théologie mystique de notre auteur.

Du reste, c'est une œuvre sans ambition littéraire que cette publication : Dieu nous est témoin que nous n'avons eu qu'un désir, celui de devenir utile, par sa grâce, aux ames qui cherchent à avancer dans la piété.

Ajoutons après cela qu'en traduisant *librement,* nous avons ordinairement tout traduit ; car nous tenions à reproduire, autant qu'il était en nous, l'esprit et la pensée du disciple chéri, du fervent compagnon de saint Ignace. Si, par hasard, nous avons fait certains retranchements, ils ont été très-rares et de très-peu d'importance; on s'en convaincra sans peine sur le texte original, ou dans la traduction latine, si riche et si exacte de JACQUES CANISIUS. — Dès lors, nous nous sommes trouvé plus d'une fois en face de difficultés de plus d'une sorte. Ribadeneira, comme tous les auteurs qui ont écrit de son temps, et dans sa langue, laisse échapper de sa plume bien des longueurs semées de locutions et d'antithèses qui ne sont pas acceptées de nos jours, et bien des répétitions. Puissions-nous les avoir corrigées ou adoucies ; et fait mieux sentir, par ce moyen, la diction si souvent pleine de charme de cet homme apostolique, et les saintes ardeurs de zèle et de foi dont son cœur était embrasé !

Nous souhaitions quelques détails sur sa vie. Un Père de la même et sainte compagnie de Jésus, a bien voulu nous fournir une édifiante notice. Nous l'avons reçue, on le comprendra, avec une reconnaissance d'autant plus vive, que la gracieuse obligeance du docte religieux[1] était à la fois pour nous un honneur, et comme la consécration de nos pieux et modestes efforts.

(1) Nous savons que ce Père travaille à une histoire complète de Ribadeneira.

NOTICE

SUR

LE PÈRE PIERRE DE RIBADENEIRA.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Ribadeneira. — L'éducation qu'il reçoit de sa pieuse mère. — Son caractère. — Ses premières études. — Il s'attache au cardinal Farnèse qui l'emmène avec lui de Tolède à Rome. — Son entretien fortuit avec saint Ignace. — Il est reçu dans la compagnie de Jésus.

Pierre de Ribadeneira naquit à Tolède, le 1er novembre de l'an 1527, d'une famille plus noble qu'opulente. Son père, honoré de plusieurs charges considérables à la cour de Ferdinand IV, et ensuite du gouvernement de la ville, avait ajouté, dans l'exercice de ses emplois, de glorieux titres à ceux de ses ancêtres. Sa mère, d'un sang non moins illustre, se distinguait surtout par une piété profonde. Elle en inspira les sentiments à toute sa nombreuse famille, mais elle s'appliqua spécialement à en remplir le cœur du jeune Pierre, le quatrième de ses enfants. Elle ne l'avait pas encore mis au monde, et déjà elle s'était engagée par un vœu fait en l'honneur de la très-sainte Vierge, à le consacrer à Dieu, et à faire de son côté tout ce qui serait en son pouvoir pour le rendre digne du caractère sacerdotal.

Fidèle à ses engagements, la pieuse mère mit tous ses soins à tourner vers ce saint état les goûts et les penchants de son fils Avant qu'il pût parler, elle le faisait mettre à genoux à côté d'elle, devant l'image de Jésus crucifié, ou aux pieds de la statue de l'Auguste Marie, lui faisant joindre ses petites mains, l'accoutumait par son exemple et par ses gestes, au respect pour les objets religieux. Elle lui mettait souvent devant les yeux des images où étaient représentés les mystères de la vie de notre Seigneur, les cérémonies de l'Eglise, les combats des

martyrs et les portraits des saints. Elle éloignait de ses regards les objets qui auraient pu laisser dans sa jeune imagination non-seulement des représentations peu décentes, mais encore des impressions différentes de celles qu'elle voulait y produire. Dès qu'il put articuler quelques mots, elle lui apprit à prononcer et à répéter souvent les noms de Jésus et de Marie, à réciter des prières en leur honneur, à former d'autres actes également religieux.

Pierre n'était pas rebelle à de si saintes inspirations, mais d'un caractère vif, d'un esprit ardent, il ne les suivait pas toujours avec le respect qu'on aurait voulu, et cette légèreté, qui n'était que la faute de l'âge, effrayait déjà sa pieuse mère sur l'avenir d'un fils pour qui elle avait rêvé la perfection sacerdotale. Elle lui reprochait les caprices et la pétulance qui accompagnent ordinairement l'enfance, et ne manquait pas de lui en montrer le châtiment, dans tout ce qui lui arrivait de désagréable. C'est ainsi qu'une mule lui ayant d'une ruade ensanglanté la figure, et son imprudence lui ayant, une autre fois, fait faire une chute qui lui occasionna la fracture d'une jambe, sa vertueuse mère lui représenta ces accidents comme les effets de la colère divine. « Mon fils, lui dit-elle en pleurant, voilà les fruits de votre désobéissance, c'est Dieu qui la châtie. » Ces paroles firent sur le jeune Pierre une impression qu'il n'oublia jamais; et dès lors, comme il le disait lui-même, il s'appliqua à acquérir surtout la vertu d'obéissance.

La mère de Ribadeneira chargée seule du soin de sa famille, depuis la mort récente de son époux, ne se contentait pas de former le cœur de son fils, elle cultivait encore son intelligence avec d'autant plus de soins, qu'elle espérait qu'un jour il serait élevé au ministère des autels. Sous une direction si attentive, le jeune Pierre fit de rapides progrès dans les éléments des lettres. A l'âge de moins de dix ans, il connaissait bien les principes de sa langue maternelle, la parlait et l'écrivait d'une manière satisfaisante. On l'appliqua alors aux études littéraires. Il passa successivement des classes de grammaire à celles d'humanités et de Rhétorique; il eut, dans toutes, des succès qui le placèrent au premier rang de ses condisciples.

Il allait entrer dans les facultés supérieures, lorsque le cardinal Alexandre Farnèse, neveu de Paul III, vint à Tolède, pour présenter à Charles-Quint les compliments de condoléance du Pape sur la mort récente de l'impératrice. Or, ce prélat descendit à l'hôtel, situé vis-à-vis celui de la famille de Ribadeneira. Cette circonstance fournit à notre jeune écolier, l'occasion de voir le Cardinal, et de s'offrir à lui pour lui rendre quelques services. Son heureuse physionomie, son air

intelligent, l'innocence qui rayonnait sur sa figure charmèrent l'envoyé du Saint-Siége. Alexandre Farnèse prenait plaisir à s'entretenir avec Ribadeneira dont les saillies spirituelles et naïves le distrayaient d'occupations plus sérieuses. Il conçut une si vive affection pour cet enfant qu'il exprima le désir de l'emmener avec lui à Rome, et de le mettre au nombre de ses pages. La mère de Ribadeneira n'osa pas refuser une demande qui lui faisait tant d'honneur et qui promettait à son fils un brillant avenir. Elle consentit à une séparation, d'ailleurs si cruelle pour elle, espérant que, dans la compagnie d'un cardinal et au sein de la ville éternelle, Pierre contracterait plus facilement le goût de l'état ecclésiastique. Elle ne manqua pas de l'avertir, en le quittant, que c'était cette pensée qui l'avait décidée à se séparer de lui. « Mon fils, lui dit-elle, je vous ai offert au Seigneur avant votre naissance, vous avez donc été enfant de Dieu avant d'être le mien. Je lui ai promis de ne rien épargner pour vous rendre digne de la vocation à l'état ecclésiastique : c'est dans ces vues que je vous ai élevé, que j'ai cultivé votre esprit et votre cœur, que je vous ai fait instruire dans les belles-lettres. C'est à vous maintenant à faire le reste ; ne trompez pas, je vous prie, la promesse que j'ai faite au Seigneur. — Ma mère et madame, répondit avec respect Ribadeneira, je suis encore trop jeune pour me choisir un état de vie. J'y penserai dans un âge plus mûr ; mais je ne ferai rien qui puisse vous contrister. » Il reçut ensuite la bénédiction et les conseils de sa mère, et partit pour Rome avec le cardinal Alexandre Farnèse. Il n'avait encore que treize ans et demi.

La compagnie d'un si grand personnage n'amortit pas tout d'un coup la pétulance du jeune Ribadeneira. C'était un défaut que l'âge seul pouvait modérer. En attendant, Pierre s'y abandonnait quelquefois, mais ses espiègleries lui attiraient de la part de la famille du Cardinal des réprimandes, et de la part de ses compagnons des revanches qui dissipèrent peu à peu ses illusions. Un jour, cédant à l'ennui, il s'échappa du palais du Cardinal, sans savoir où il irait. Comme il errait dans la ville de Rome, il passa par hasard devant la maison qu'habitaient saint Ignace et quelques-uns de ses compagnons, alors en instance auprès du Saint-Siége, pour en obtenir l'approbation de leur règle. Il se souvient alors qu'on lui a parlé d'un saint prêtre espagnol, et que c'est là sa demeure. Il agite la clochette : la porte s'ouvre devant lui. La première personne qui s'offrit à lui fut un religieux qui parlait sa langue, et dont la démarche grave et les manières aimables, lui inspirèrent de prime abord autant de respect que de confiance. Il lui raconta naïvement son aventure, et entra, sur sa vie, dans des détails

dont le père resta charmé. Mais il fut moins précis quand le religieux lui demanda ce qu'il prétendait faire. En effet, il ne savait à quel parti s'abandonner, et n'avait pas même pensé à en prendre un. Cependant, il fit entendre que la société de celui qui lui parlait ne lui déplairait point. Le religieux lui recommanda d'être sage, de rester fidèle aux enseignements qu'il avait reçus de sa pieuse mère, enfin de ne jamais s'éloigner du service de Dieu. Les paroles du saint homme, la bonté avec laquelle il les lui adressait, touchèrent le jeune Ribadeneira, et l'enhardirent à lui demander une règle de conduite. Le religieux lui offrit la sienne, car Ribadeneira s'adressait au fondateur de la Compagnie de Jésus. On s'étonnera peut-être que saint Ignace, ordinairement si difficile dans l'admission des sujets à son genre de vie, ait accepté, après un simple entretien, un enfant de treize ans et demi. Mais saint Ignace s'entendait en hommes, il avait un coup d'œil qui, pénétrant jusqu'aux sentiments intérieurs du cœur, le dispensait d'un plus long examen. L'expérience montra qu'il ne se trompait pas; et, dans le cas présent, son choix fut justifié par toute la suite de la vie de Ribadeneira.

—⟡—

CHAPITRE II.

Conduite de Ribadeneira pendant le noviciat. — Affection de saint Ignace pour lui. — Il est envoyé à Paris pour y étudier les belles-lettres et les sciences. — La guerre entre la France et l'empire le force d'aller continuer ses études à Louvain. — Il retourne à Rome. — Ce qu'il souffre dans ce voyage. — Il essuie une violente tentation qui cède enfin aux prières de saint Ignace. — Il fait les trois vœux de Religion. — Il va continuer ses études à Padoue, d'où il est envoyé à Palerme pour y enseigner la Rhétorique. — Il vient professer la même classe à Rome, au collége Germanique. — Il est élevé au Sacerdoce.

Admis le 18 septembre 1540, à suivre la règle de Saint-Ignace, huit jours avant qu'elle eût été approuvée par le Saint-Siége, Pierre de Ribadeneira porta toute l'ardeur de son caractère dans l'accomplissement de ses nouveaux devoirs ; les mortifications, les exercices spirituels, les travaux manuels, les humiliations, les privations, il subissait tout avec une rigueur que rien ne déconcertait. Ces épreuves cependant ne domptaient point son extrême vivacité : il se livrait quelquefois à des actes d'espièglerie qui contrastaient d'une manière fâcheuse avec l'état qu'il professait. Les pères de la maison, autant importunés que scandalisés de l'étourderie de cet enfant, pensèrent qu'il ne pourrait

jamais se plier à la gravité religieuse et prièrent instamment saint Ignace de le renvoyer dans le siècle. Mais l'homme de Dieu ne s'arrêtait pas aux apparences; il voyait dans ces traits enfantins la gaîté d'un cœur innocent, d'heureuses dispositions au dévouement apostolique; et, quoiqu'il fût lui-même plus d'une fois victime de la pétulance de Ribadeneira, il persista à le maintenir dans la religion. Il conçut même pour le jeune novice tant d'estime et d'affection, qu'il ne craignit pas de partager avec lui une partie des soins de sa charge. Se l'étant attaché comme secrétaire, il lui faisait transcrire sa correspondance et d'autres pièces relatives à l'administration de l'ordre; il lui confiait des commissions, quelquefois au-dessus de son âge, mais toujours proportionnées à son intelligence; il le prenait souvent pour compagnon de ses promenades, de ses visites ou de ses bonnes œuvres, et jamais il n'eut à se repentir de la confiance qu'il avait en lui. Le novice, de son côté, conçut pour le saint fondateur, un amour qui le soutint dans les plus rudes épreuves.

Cependant Ribadeneira n'avait pas encore terminé le cours de ses études littéraires. Saint Ignace ne crut pas devoir attendre la fin de son noviciat pour l'y appliquer.

A cette époque, la compagnie naissante n'avait pas encore fondé les écoles spéciales, où elle commença, un peu plus tard, à réunir ceux de ses enfants qui, au sortir du noviciat, devaient suivre des leçons communes ou de belles-lettres, ou de philosophie, ou de théologie Saint Ignace, toutefois, ne voulait pas que les jeunes talents, prémices de son Ordre, fussent privés des secours littéraires ou scientifiques qu'il destinait aux autres. Il les envoyait dans les plus célèbres universités de l'Europe, où sa sollicitude leur procurait un séjour aussi sûr pour leur vertu qu'avantageux à leur éducation. Ribadeneira fut destiné, avec un autre, à l'université de Paris. Tandis que cinq de ses confrères partaient de Rome pour l'université de Coïmbre, il se mit en route avec son compagnon pour celle de Paris. Munis de la bénédiction et des vœux de saint Ignace, ils firent tous le voyage à pied, demandant, pendant le jour, leur subsistance de porte en porte, et, le soir, réclamant un abri dans un hôpital. Ils arrivèrent ensemble jusqu'à un endroit situé à neuf lieues d'Avignon. Mais Ribadeneira faillit y trouver le terme de sa vie plutôt que celui de son voyage. Etant entré dans l'église paroissiale pour y entendre la messe, il tomba dans une défaillance, qui, suivie d'un violent accès de fièvre, fit craindre un instant pour ses jours.

Mais la maladie céda aux prières ferventes que ses compagnons

adressèrent pour lui au Seigneur. Le lendemain, il se trouva si bien remis qu'il put faire neuf lieues à pied et arriver sain et sauf à Avignon. Là, nos sept voyageurs se séparèrent, après s'être témoigné, dans de tendres embrassements et par des larmes de charité, le regret mutuel que leur causait la nécessité de se quitter. Cinq se dirigèrent vers l'Espagne, qu'ils devaient traverser pour se rendre à Coïmbre; les deux autres, Ribadeneira et le compagnon que saint Ignace lui avait donné, poursuivirent leur route vers Paris. Ils y arrivèrent après un voyage qui, pendant deux mois, leur avait offert, avec les inconvénients de la pauvreté, les plus cruelles privations et toutes sortes d'incommodités. Ils descendirent au collége des Lombards, où logeaient déjà, sous la direction du père Domenech, plusieurs de leurs jeunes confrères. Ils se mirent aussitôt à partager les études de ces derniers ainsi que leurs pieux exercices, et à fréquenter avec eux les classes du collége de Sainte-Barbe, où saint Ignace et quelques-uns de ses premiers compagnons avaient fait en partie leurs études. Ils se livraient aux travaux littéraires avec une égale ardeur, lorsque, la guerre s'étant déclarée entre la France et l'empire, François Ier interdit le séjour de son royaume à tous les sujets de Charles-Quint.

Ribadeneira et plusieurs autres de ses confrères furent donc obligés de sortir de France. Ils allèrent sous la conduite du père Domenech, leur supérieur, poursuivre leurs études à Louvain qui dépendait alors de l'empereur. Ils ne se contentèrent pas de donner à la jeunesse de cette université les exemples d'application qu'ils avaient donnés à celle de Paris, ils s'efforcèrent encore de la porter par leurs discours aux pratiques de la piété. Ils obtinrent dans cet apostolat précoce des succès qui auraient honoré le ministère et consolé le zèle de vieux missionnaires.

Ribadeneira, entre autres, ouvrit par l'aménité de son caractère et par l'ardeur de sa piété la carrière de la perfection à plusieurs jeunes étudiants. Mais bientôt après, par une disposition secrète de la Providence, il fut lui-même tenté d'en sortir.

Relégué, à l'âge de seize ans, dans un pays lointain ; privé de la présence de saint Ignace, qui l'avait si bien compris, il tomba dans une mélancolie à laquelle son caractère était resté jusqu'alors inaccessible. Bientôt il n'en fut plus maître ; et il fallut que le père Jérôme Domenech, appelé à Rome, le conduisît avec lui auprès de saint Ignace. Mais le bonheur de revoir son bon père devait lui coûter bien cher. On était à la fin du mois de janvier ; l'hiver était rigoureux ; la guerre acharnée que se faisaient François Ier et Charles-Quint, ne permettait

pas de traverser la France; il était donc nécessaire de se rendre à Rome par l'Allemagne et le Tyrol, et de franchir une partie de la chaîne des Alpes. On allait entrer dans le carême, et l'obligation de faire maigre, dont on ne savait pas alors se dispenser, devait ajouter de nouveaux inconvénients à ceux de la pauvreté. Que de souffrances, que de peines, que de dangers n'offraient pas de pareilles circonstances pendant un voyage d'environ quatre cents lieues! Ribadeneira aima mieux s'y résigner que de rester plus longtemps éloigné de saint Ignace. Ce désir de le revoir lui fit supporter la faim, la soif, le froid, toutes les incommodités d'une si longue route.

La santé du P. Domenech ne put résister à tant de privations : à Ravenne, il fut saisi d'une fièvre violente, qui le força de s'arrêter dans cette ville. Ribadeneira poursuivit seul sa route jusqu'à Rome, après avoir vendu une partie de ses vêtements pour se procurer quelques moyens de subsistance.

Il arriva à Rome le 20 avril 1543, si exténué, si défait, que ceux qui l'avaient vu autrefois rayonnant de santé et de gaîté ne pouvaient plus le reconnaître. Mais la présence et l'accueil de saint Ignace, son père chéri, lui eurent bientôt rendu les forces et les agréments de son caractère.

Saint Ignace se préoccupa aussi de la santé du père Domenech ; il lui envoya un religieux de sa maison pour le servir ; et, grâce aux soins de la charité fraternelle, le malade, promptement rétabli, put enfin se rendre à l'appel de l'obéissance.

Quant à Ribadeneira, il avait déjà oublié ses peines dans la société de saint Ignace, mais bientôt il tomba dans une maladie plus cruelle que celle dont il relevait à peine. L'affection filiale qu'il portait à saint Ignace semblait absorber celle qu'il devait à Dieu, et lui faire perdre de vue les motifs surnaturels de la vie religieuse. Le Seigneur, qui ne voulait pas le frustrer du mérite de ses sacrifices, le soumit à des épreuves propres à purifier son intention. Ribadeneira perdit tout d'un coup la gaîté de son caractère; le souvenir de ses fatigues et de ses privations obséda pour ainsi dire son esprit, et le jeta dans une tristesse qui le dégoûta, non-seulement de son genre de vie, mais de saint Ignace lui-même. Privé ainsi du principal motif qui l'avait jusqu'alors retenu dans la règle, il fut tenté d'en briser le joug, et la rencontre d'un malheureux ecclésiastique, qui, sous les dehors d'une vertu austère, cachait un cœur perfide, ne contribua pas peu à l'entretenir pendant trois mois dans ce funeste projet. Saint Ignace ne tarda pas à s'en apercevoir : il essaya d'abord de ramener la sérénité dans l'ame

de Ribadeneira ; les prévenances, les égards, les caresses, tout fut inutile. Il lui proposa de chercher la paix dans les exercices spirituels, mais en vain. La patience et la charité de saint Ignace furent encore plus grandes que l'obstination de la tentation. Ne pouvant plus compter sur les moyens humains, il recourut à la prière. Il manda ensuite auprès de lui le jeune religieux, et d'un ton grave, mais paternel, il lui adressa quelques paroles concises sur la nécessité de servir Dieu. Ribadeneira en fut si profondément pénétré, que, fondant en larmes, il s'écria : « Je les ferai, mon père, je les ferai. » Il parlait des exercices spirituels auxquels il n'avait pas voulu se soumettre. « En même temps, ajoute Ribadeneira dans sa déposition juridique, mon cœur éprouvait une telle violence qu'il n'était en son pouvoir ni de parler, ni de faire autrement. » Il entra donc en retraite, et fit à son bien-aimé père une confession générale de toute sa vie. Après l'avoir entendue, saint Ignace ne lui dit que ces mots : « Je vous prie, mon enfant, de n'être pas ingrat envers celui qui vous a accordé tant de grâces et de bienfaits. A ces mots, continue Ribadeneira, le bandeau tomba de mes yeux, mon cœur prit d'autres sentiments et s'y affermit si fortement que, pendant cinquante ans, c'est-à-dire, depuis l'an 1543, époque de cette tentation, jusqu'à ce moment, je n'ai jamais été tenté, pas même légèrement, d'abandonner la Compagnie. »

Saint Ignace, témoin des heureuses dispositions de son jeune protégé, ne crut pas devoir différer davantage de l'admettre aux trois vœux de religion, et Ribadeneira les prononça avec la résolution bien arrêtée d'en remplir tous les engagements.

Si saint Ignace avait voulu accéder aux prières de Ribadeneira, il l'aurait appliqué aussitôt et pour toujours à l'instruction de l'enfance, ou à l'enseignement de la grammaire. Mais l'homme de Dieu voulait qu'on fît valoir, pour la gloire de Dieu, les talents qu'on a reçus du ciel, et il en avait reconnu de très-brillants dans Ribadeneira. Il l'envoya donc à Padoue, pour qu'il y suivît successivement les cours de philosophie et de théologie, et les succès qu'il obtint dans ces deux sciences justifièrent la pensée du saint fondateur.

Ribadeneira les étudiait depuis quatre ans lorsque saint Ignace l'associa aux pères qu'il envoyait à Palerme. Cette ville, émue des prédications du père Laynez, et pénétrée de reconnaissance pour le bien que le père Damenech avait opéré parmi la population, avait instamment demandé un collége de la Compagnie. Le vice-roi, Jean de Véga, Eléonore son épouse, et toutes les autorités avaient fait parvenir des vœux si légitimes à saint Ignace et jusqu'au souverain Pontife, qui les

avaient favorablement accueillis; Palerme, capitale de la Sicile, exerçait sur toute l'Ile une influence, qui pouvait être avantageuse ou funeste, selon qu'elle était religieuse ou déréglée : il importait donc beaucoup que la jeunesse de cette cité fût élevée dans la piété, et que la population fût abondamment pourvue du secours de la religion. Cette considération, plus encore que la demande réitérée du magistrat, engagea saint Ignace à recevoir le collége qu'on lui offrait à Palerme, et à le pourvoir d'hommes capables de réaliser toutes ses vues. Son choix tomba sur les PP. Nicolas de Lannoy, flamand, qui devait gouverner en qualité de recteur le nouvel établissement; Paul Achilli, italien, nommé ministre de la maison et professeur de philosophie; Pierre de Ribadeneira, espagnol, professeur de rhétorique, non encore prêtre; Jean Roger, français, professeur d'humanités; Michel Botello, portugais; Juvénal Botoro, piémontais; Pierre Venusto, de la Valtenine, professeurs de grammaire. Tous étaient dignes du choix de saint Ignace, et ils ne tardèrent pas à le montrer. Arrivés à Palerme, dans le mois d'octobre 1550, ils y ouvrirent les classes, le 25 novembre, avec une grande solennité. Ce jour-là, le vice-roi, les magistrats et tout ce que la ville avait de plus distingué se rendirent à l'église de Saint-François pour assister à la cérémonie d'inauguration, qui devait s'y faire. Le père Laynez qui avait la haute direction sur tous les pères du collége, prononça un magnifique discours sur l'alliance des belles-lettres, avec la religion. Sa parole grave, majestueuse, éloquente, fut accueillie par son brillant auditoire avec autant de respect que de sympathie; mais ce succès rendait la tâche plus lourde à ceux qui devaient parler après lui. Ribadeneira lui succéda le premier : après midi, il prononça devant le même auditoire un discours, qui, sans faire oublier celui de Laynez, mérita cependant, par des qualités diverses, les unanimes applaudissements de l'assemblée. Il expliqua d'abord le but tout chrétien de la Compagnie dans l'enseignement des lettres et des sciences; il fit ensuite, avec une délicatesse exquise, l'éloge du vice-roi, des magistrats de Palerme, de cette ville, de toute la Sicile, et ajouta que la Compagnie, fière de leurs suffrages, saurait les reconnaître et les justifier par ses efforts. Les auditeurs ne demandèrent pas d'autre garantie de cette promesse que le discours du jeune orateur : tous louèrent avec enthousiasme la pureté de son langage, l'éclat et la solidité de ses pensées, la grâce et la modestie de son débit.

Loin de dégénérer dans l'estime publique, Ribadeneira ne fit que s'y affermir pendant les deux ans qu'il occupa, dans ce collége, la chaire de rhétorique. Il s'attira de plus la vénération de la ville par le zèle

qu'il déploya soit dans les prédications qu'il faisait au peuple chaque dimanche, soit dans les hôpitanx ou les prisons, car c'était par ces actes de charité qu'il se délassait des travaux de l'enseignement. Bientôt sa réputation s'étendit de la capitale dans les provinces, et les villes de la Sicile se disputèrent le bonheur de l'entendre. Mais saint Ignace, informé des succès d'un jeune religieux qu'il avait formé avec tant d'amour à la vie spirituelle, réclama son concours pour une œuvre plus importante. Il venait de fonder le Collége Germanique, une de ces nombreuses créations dont son génie a doté l'Eglise et il voulait que l'inauguration des classes dans cet établissement fût digne de sa destination. Ce fut encore l'éloquence de Ribadeneira qui fit les frais de cette solennité. Son discours d'ouverture prononcé le 28 octobre 1552 en présence du Sacré-Collége, expliqua à l'illustre auditoire le but de l'établissement, la nécessité de le fonder, enfin les espérances qu'il donnait à la religion, surtout à l'Eglise d'Allemagne, et lui acquit une gloire à laquelle il ajouta de nouveaux titres par l'éclat des leçons d'éloquence qu'il donna pendant trois ans dans ce collége.

Cependant Ribadeneira n'était pas encore élevé au sacerdoce. Il s'y était préparé par de fortes études et par l'exercice de la prédication; mais son humilité ne lui permettait pas d'y prétendre. Il conjura même saint Ignace de ne pas le charger d'une dignité si au-dessus de son mérite. Le saint en jugeait bien autrement; il savait que le ministère déjà si heureux de Ribadeneira recevrait une nouvelle puissance du caractère sacerdotal, et il lui ordonna de se préparer à le recevoir. Ribadeneira eut besoin de toute sa confiance dans son bon Père, pour se soumettre à un ordre qui effrayait son humilité. Il fut revêtu de la prêtrise le 7 décembre de l'an 1553, à l'âge de vingt-six ans, et il célébra pour la première fois, l'auguste sacrifice de la messe dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, le jour Anniversaire de la naissance du Sauveur après s'être préparé à ce grand acte par une retraite de dix-huit jours.

CHAPITRE III.

Ribadeneira exerce à Rome les fonctions sacerdotales. — Il est chargé par saint Ignace d'aller publier les constitutions en Belgique, et y établir légalement la compagnie. — Ses prédications à Louvain. — Difficultés qu'il rencontre dans le conseil de Philippe II. — Succès de sa mission. — Mort de saint Ignace. — Ribadeneira est rappelé à Rome, d'où il retourne en Belgique. — Il accompagne le duc de Féria en Angleterre. — Il est de nouveau rappelé à Rome, où il fait la profession solennelle.

Ribadeneira avait toujours rempli fidèlement les engagements qu'il avait contractés avec les trois vœux de religion ; cependant sa conduite n'avait pas encore atteint ce degré de perfection qu'on admire dans les hommes de Dieu.

Mais à peine eut-il revêtu la dignité sacerdotale, qu'il parut un homme tout nouveau ; dès lors, comme s'il eût voulu égaler par la sainteté de sa vie celle de son caractère sacré, il s'appliqua dans toutes ses actions à atteindre ce qu'il y avait de plus parfait dans son état et dans son ministère.

Il consacra plus de temps à l'oraison, il se mit à puiser ses inspirations dans de longues communications avec le Seigneur ; la gloire de Dieu, le salut du prochain devinrent le but de tous ses efforts. Modèle de régularité dans la communauté, il fut encore un modèle de zèle dans l'exercice du ministère apostolique. Il partagea sa vie entre les devoirs de son état, la prédication, la confession et les actes de charité.

Aussi ses travaux furent-ils couronnés des plus heureux succès. Des populations entières ramenées aux bonnes mœurs et aux pratiques de la religion ; des pécheurs endurcis, des incrédules convertis en grand nombre, des dissensions publiques apaisées ou étouffées, par ses soins, tels furent en général les fruits de son zèle et de son activité.

Rome admirait depuis longtemps ces prodiges de la grâce, lorsque Ribaneira reçut de saint Ignace une mission qui devait ouvrir un nouveau théâtre à ses travaux. Il s'agissait d'assurer à la compagnie de Jésus le droit de cité dans les Pays-Bas et de communiquer ou d'expliquer les constitutions à ceux de ses membres qui s'y trouvaient déjà. Il ne fut pas difficile à Ribadeneira de remplir cette dernière partie de sa mission ; mais il eut de sérieux obstacles à vaincre pour s'acquitter de la première.

Philippe II, à qui Charles-Quint, son père, venait de céder une partie de ses immenses états, se trouvait alors dans ce pays, et c'était à la

cour de ce prince que Ribadeneira devait négocier l'affaire dont il était chargé. Lorsqu'il parvint à Bruxelles, la cour était distraite par d'autres préoccupations, et remplie d'hommes peu favorables à cette cause. Il alla donc attendre à Louvain le moment de faire quelques démarches, et employer au profit de la jeunesse de cette université le loisir que lui faisait ce contre-temps.

Tandis que le père Adrien Adriani annonçait la parole de Dieu en flamand et que le Père Bernard Olivier la prêchait en français dans les différentes églises de la ville, Ribadeneira, sur la demande du recteur de l'université, reprit les conférences latines que le père François Strada y avait ouvertes naguère en faveur des étudiants. Elles attirèrent un tel concours d'auditeurs qu'il n'y avait point de local assez grand pour les contenir. L'envie frémissait, mais elle n'osait se manifester en présence d'un entraînement si général.

Un vénérable religieux de l'ordre de Saint-Dominique donna un exemple plus généreux. Il faisait aussi des instructions latines à la jeunesse des écoles, et comme il voulait uniquement le bien de ses auditeurs, il crut qu'ils profiteraient plus aux conférences de Ribadeneira qu'aux siennes ; et, par une admirable modestie, il allait lui-même avec son auditoire grossir celui de Ribadeneira. Les prédications de celui-ci opérèrent parmi les étudiants et les maîtres, une réforme qui fit l'étonnement et la consolation de l'illustre Ruard Tapper, doyen et chancelier de l'université. Un grand nombre de ses auditeurs résolurent d'aller demander à la vie religieuse un abri contre les dangers du monde. Plusieurs entrèrent dans la compagnie de Jésus, entre autres Diego de Ledesma, un de ces rares et puissants génies qui font la gloire du siècle et du pays qui les produisent.

D'autres membres de l'université, touchés des prédications de Ribadeneira, suivirent l'exemple de Ledesma leur maître ou leur collègue.

La renommée fit bientôt connaître dans les Flandres de si glorieux succès et le nom de l'orateur qui les avait obtenus. On voulut aussi l'entendre à la cour. Ribadeneira n'y démentit point sa réputation. Il la confirma par de nouveaux succès dans les diverses églises de Bruxelles. La présence de la cour avait attiré dans cette cité une nombreuse population espagnole, en sorte que Ribadeneira qui parlait sa langue aussi bien que le latin, pouvait y distribuer à un plus grand nombre d'auditeurs les bienfaits de son éloquence. En effet, comme à Louvain, les églises où il prêchait n'étaient jamais assez vastes pour contenir l'immense concours de fidèles qu'attiraient ses sermons ; et bientôt les prêtres de la ville purent à peine suffire pour entendre les confessions

de ceux qui, vaincus par sa parole puissante, voulaient rentrer en grâce avec Dieu. L'éclat de ces prédications, la conversion de plusieurs grands seigneurs de la suite de Philippe II, forcèrent enfin la cour de s'occuper de l'éloquent prédicateur.

Le roi donna une audience à Ribadeneira qui lui exposa l'objet de sa mission et lui demanda l'autorisation de fonder, dans les Flandres, des maisons de la Compagnie. Sa Majesté lui opposa quelques-unes des objections qu'elle avait quelquefois entendu faire autour d'elle contre cet ordre. Ribadeneira n'eut pas plus de peine à les réfuter qu'à gagner l'esprit du monarque. Mais il ne lui fut pas si facile de conquérir le consentement de Vigilius. Ce magistrat, sans être hostile aux intérêts de la religion, les soumettait cependant toujours à la raison d'Etat, et, sous ce prétexte, il redoutait, disait-il, la puissante organisation de la compagnie de Jésus, l'influence de ses membres, leur zèle, leurs entreprises apostoliques, tout ce qu'ils faisaient à la plus grande gloire de Dieu. Ribadeneira lui montra que ses craintes étaient sans fondement, que la Compagnie, approuvée, confirmée, recommandée par les souverains pontifes, n'était nuisible, ni à l'Etat ni à l'Eglise, qu'elle travaillait au contraire au bien de l'un et de l'autre, en élevant la jeunesse dans les principes de l'Evangile, en ramenant les peuples aux pratiques de la religion. L'éloquence de son discours, la force de ses raisons, n'auraient peut-être pas suffi pour dissiper les préventions de Vigilius et d'autres personnages de la cour, s'il n'eût rencontré dans le conseil un homme qui prêtât à ses efforts l'autorité d'un nom respecté. Gomez de Figuerva, alors comte et plus tard duc de Féria, honoré de la confiance du roi, employait toujours son crédit en faveur de la religion, et, dans la circonstance présente, il ne croyait pas pouvoir mieux la servir, qu'en lui assurant, dans les Pays-Bas, le concours d'un corps religieux, qui la défendait si bien. Il prit donc en main la cause de Ribadeneira, et la soutint, dans le conseil, avec tant d'énergie, de raison et d'autorité, qu'il la fit enfin triompher des préjugés et de la jalousie.

Le Roi accorda au père Ribadeneira l'autorisation demandée, et lui promit même des secours pécuniaires pour les établissements qu'il fonderait. A la vérité les adversaires du comte de Féria parvinrent à restreindre la concession royale; mais Philippe II lui-même, instruit des avantages que la religion avait retirés des établissements fondés avec son autorisation, leva dans la suite toutes les restrictions qu'on lui avait arrachées.

Saint Ignace ne vécut pas assez longtemps pour apprendre le succès de la mission qu'il avait confiée à Ribadeneira. Il cessa de vivre le 31

juillet 1556, léguant à l'Eglise militante l'honneur d'un grand nom, des créations fécondes en bons résultats, d'admirables exemples de sainteté et une école d'hommes apostoliques.

Le père Diégo Laynez, successeur de saint Ignace dans la charge de général de la Compagnie, manda auprès de lui le père de Ribadeneira pour profiter de ses lumières et l'associer aux soins de l'administration. La Flandre fit beaucoup de représentations, pour empêcher l'exécution d'un ordre qui la privait d'un apôtre ; mais l'autorité avait parlé : rien ne put arrêter Ribadeneira. D'ailleurs la Providence ne tarda pas à le ramener dans un pays qui l'avait vu s'éloigner avec tant de regret. A peine fut-il arrivé à Rome, en 1557 qu'on apprit que la paix avait été conclue entre Paul IV et Philippe II. A cette occasion le souverain Pontife chargea son neveu le cardinal Caraffa d'aller complimenter le roi d'Espagne, et traiter avec lui des affaires relatives au bien de l'Eglise. Pour assurer le succès de ces négociations, il donna pour compagnon et pour conseil au prélat le père Alphonse Salmeron, qui, à son tour, réclama pour lui l'expérience et l'habileté de Ribadeneira.

Dès qu'ils furent arrivés à Bruxelles, Ribadeneira y reprit les prédications, qu'il avait interrompues quelques mois auparavant pour se rendre aux ordres de l'obéissance, et les habitants de Bruxelles, heureux de retrouver une voix qui leur était si chère, montrèrent le même empressement à l'entendre et à en profiter.

Sur ces entrefaites, on apprit à Bruxelles que Marie, reine d'Angleterre, était en proie à une maladie qui menaçait de la conduire au tombeau. Philippe II, retenu par la guerre avec la France, envoya auprès de cette princesse le duc de Féria. Il fallut alors accorder à ce seigneur le père de Ribadeneira, dont il avait besoin, disait-il, pour préserver sa famille des dangers de l'hérésie. Ribadeneira ne se borna pas en Angleterre, à éloigner l'hérésie de la maison de son noble ami ; il la combattit encore en toute occasion dans la ville de Londres et ouvrit ainsi la mission où tant de ses héroïques confrères devaient plus tard cueillir la palme du martyre.

Cependant Laynez n'avait point renoncé au concours de Ribadeneira : il le manda de nouveau à Rome en 1559, lorsque toutes ces missions eurent été heureusement terminées. Parmi les papiers de saint Ignace, on avait trouvé une note où étaient inscrits les noms des religieux à qui le saint fondateur destinait le degré de profès. Le nom de Ribadeneira se trouvait un des premiers sur la liste. A ce titre qui aurait suffi, Ribadeneira avait ajouté des preuves de capacité et de vertu bien capables de justifier l'estime de saint Ignace. Laynez avertit

donc Ribadeneira de se préparer à la profession; mais l'humble religieux, qui avait appris à confondre dans son estime le grand cœur d'Ignace avec son institut, ne se croyait pas digne d'un si haut degré. Il prétendait que c'était ravaler une dignité, qui n'était due qu'à un mérite transcendant et à une éminente vertu, si on l'y élevait lui-même, et il conjurait les supérieurs avec larmes de ne pas faire cet affront à l'Institut. Son humilité lutta contre la résolution de Laynez, tant qu'elle put le faire sans manquer à l'obéissance, mais l'ordre formel de l'autorité la fit taire, et, le 3 novembre de l'an 1560, Ribadeneira âgé de 33 ans fit les quatre vœux solennels entre les mains du général de la Compagnie.

—⟡—

CHAPITRE IV.

Ribadeneira est successivement nommé supérieur de la province de Toscane. — Assistant d'Italie. — Provincial de Sicile. — Commissaire dans la même province. — Député à la Congrégation qui donne un successeur au père Laynez. — Recteur du Collége Romain. — Directeur de toutes les maisons de la Compagnie à Rome. — Visiteur dans la province de Lombardie. — Assistant d'Espagne et de Portugal. — Sagesse, zèle et charité qu'il déploie. — Ses diverses charges. — Mort de saint François de Borgia. — Evrard Mercurien, son successeur, d'après l'avis des médecins, envoie Ribadeneira en Espagne

Sa profession solennelle sembla ouvrir à Ribadeneira une nouvelle carrière, ou du moins élargir la sphère dans laquelle il exerçait ses talents et son zèle avec tant d'avantages pour la religion : depuis lors jusqu'au moment où l'épuisement de ses forces le condamna au repos de la solitude, il remplit des charges aussi importantes que difficiles. Le jour même qu'il prononça ses derniers vœux, il reçut du père Laynez le gouvernement de la Province de Toscane, et le 30 décembre 1560, il partit pour sa mission. Il se mit à parcourir toutes les maisons soumises à sa juridiction : il établit dans chacune d'elles une organisation solide, une discipline rigoureuse, la pratique exacte des exercices de piété, l'esprit de l'Institut. Il fortifiait lui-même ses prescriptions par l'exemple de sa vie : toujours le premier aux fonctions du ministère, il confessait, il prêchait, il assistait les malades; il visitait les pauvres, les malades et les prisonniers, comme s'il n'eût pas eu d'autre emploi à remplir.

Cependant le père Laynez, chargé par le Souverain-Pontife, d'accompagner le cardinal de Ferrare, qu'il envoyait en France pour y

prévenir la réunion d'un concile national, laissa le gouvernement de la Compagnie au père Alphonse Salmeron, et lui adjoignit le père de Ribadeneira, qui devait partager, sinon la même autorité, du moins les soins de l'administration générale. Peu de temps après, Salmeron alla, ainsi que Laynez assister, pour la troisième fois, au concile de Trente, en qualité de théologien du Saint-Siége. Saint François de Borgia fut alors nommé vicaire-général de l'Ordre, et Ribadeneira, provincial de Sicile, à la place du P. Domenech, que les affaires de la Compagnie avaient appelé en Espagne.

Arrivé à Messine, le 1er mars 1562, Ribadeneira partit aussitôt pour Palerme. Quoique le trajet ne fût pas long, il offrait néanmoins des dangers de plus d'une sorte. Il tomba, avec ses compagnons, entre les mains d'une bande de brigands qui infestaient le pays. Il sut, par l'affabilité de ses manières, adoucir ces cœurs sauvages et leur inspirer pour lui des égards qui n'entraient point dans leurs habitudes. Ribadeneira profita de leurs dispositions pour délivrer ses compagnons, et d'autres voyageurs tombés depuis quelque temps dans les mêmes embûches. Il leur abandonna, pour la rançon de tous, quelques pièces de monnaie qu'on lui avait données pour de bonnes œuvres, et ajouta à cette aumône de sages conseils qui les auraient sauvés, s'ils les avaient écoutés.

Il poursuivit ensuite sa route vers Palerme, où il parvint, le 16 du même mois. Cette ville n'avait pas oublié les brillants débuts par lesquels Ribadeneira avait inauguré, près de 15 ans auparavant, les classes de son collége. Elle avait suivi de ses vœux le jeune professeur dans ses différentes missions, et elle avait salué avec orgueil les succès qu'avaient présagés de si beaux commencements. Ribadeneira reçut donc à Palerme un accueil plein d'enthousiasme. Mais, sans s'arrêter à des démonstrations qui auraient pu flatter un cœur moins humble que le sien, il se mit aussitôt à faire l'œuvre du Seigneur, et parmi les fidèles de la ville et parmi ses confrères : il donna aux premiers tout le temps que lui laissait son emploi : il leur annonçait très-souvent la parole de Dieu, entendait, au confessionnal, les secrets de leurs consciences, portait des consolations dans les hôpitaux et les prisons, enfin il exerçait envers tous ces actes de zèle et de charité qui signalent toujours le ministère d'un homme de Dieu

Mais ces œuvres, quoique très-pieuses, ne pouvaient être pour lui que surérogatoires, sa charge exigeait ses premiers soins, et ce fut, en effet, à ses confrères qu'il les consacra. D'abord au collége de Palerme, puis dans les autres maisons de la province, il reçut les confidences

filiales de chacun d'eux, leur donna les avis, les consolations, la direction particulière que leurs cœurs réclamaient. Il leur révéla à tous les sentiments de saint Ignace, l'interprétation de ses règles, l'intelligence de son institut, leur expliqua leurs devoirs, leur montra les moyens et la nécessité de les remplir ; en un mot, il s'efforça d'établir parmi eux le règne de l'esprit du saint fondateur. Pour les mieux affermir dans ces dispositions, il ordonna à tous ceux qui n'avaient pas encore émis les derniers vœux, une retraite de trois jours, pendant laquelle il entendit leur confession générale. Le quatrième jour, les ayant réunis dans la chapelle domestique, il célébra le saint sacrifice de la messe, et au moment de recevoir la sainte communion, tous s'avancèrent au pied des autels pour renouveler leurs vœux entre ses mains. Cette touchante cérémonie se fait encore tous les six mois dans les maisons de la Compagnie, et plusieurs autres congrégations religieuses l'ont sagement adoptée.

Ribadeneira partit de Palerme pour aller recevoir le père Domenech, son ancien supérieur, qui revenait d'Espagne. Il retourna avec lui à Palerme, et lui confia la direction du collége Hamertin, fondé par le vice-roi. Domenech n'exerçait cet emploi que depuis quelques mois, lorsqu'il reçut de Laynez la place de provincial de Sicile, et Ribadeneira, celle de commissaire dans la même province. Unis depuis vingt-deux ans par les liens de la plus étroite amitié, par une communauté de sentiments de piété envers saint Ignace, qui les avait également aimés et élevés, par la même affection pour la Compagnie et par un égal zèle pour la gloire de Dieu, Domenech et Ribadeneira réunirent leurs efforts, leurs lumières, les fruits de leur expérience, mirent dans leurs vues, leurs projets, un ensemble, une conformité parfaite, et tendirent au même but avec une entente admirable. Ils se mirent à parcourir ensemble les différentes maisons de la province et arrêtèrent partout les mesures les plus sages, soit pour assurer le maintien de la discipline, soit pour procurer à leurs confrères tous les avantages spirituels de leur état. Ils s'appliquaient surtout à leur expliquer le sens et l'esprit des constitutions promulguées depuis peu d'années. D'ailleurs ils les interprétaient encore mieux par les exemples d'humilité, d'abnégation qu'offrait habituellement leur conduite. Des préceptes ainsi expliqués ne sont pas difficiles à comprendre, et on les pratique sans peine quand il ne faut qu'imiter ceux qui les publient. Ce fut ce qui arriva dans les maisons que parcoururent les deux vénérables disciples de saint Ignace : leur présence, leurs leçons, le spectacle de leur sainte vie établissaient partout une ferveur, une charité qui réjouissaient leur

cœur. Ils continuèrent ainsi, pendant une année, à exercer leur influence et leur autorité auprès de leurs frères.

Tout à coup une funeste nouvelle vint les surprendre au milieu de leurs fonctions : ils apprirent que le père Pierre Venasto avait été massacré à Bivona. Le père Pierre Venusto, Tyrolien de naissance, s'était toujours distingué dans son Ordre par une charité que Dieu avait plus d'une fois glorifiée par des miracles. A Bivona, il avait ajouté aux fonctions qu'il exerçait dans le collége, toutes celles du ministère apostolique ; et son zèle l'avait rendu cher aux habitants, surtout au duc de Bivona qui le vénérait comme un saint. Mais la passion lui fit quelques ennemis parmi ceux-là mêmes à qui il avait rendu de plus importants services : parmi ces derniers était un malheureux prêtre, que les vices avaient souvent conduit en prison. Le père Venusto avait toujours profité de son ascendant auprès du duc pour obtenir la grâce du coupable. Celui-ci lui faisait alors mille promesses d'amendement : mais comme il n'y restait pas fidèle, le charitable religieux était obligé de le rappeler sans cesse à ses devoirs. Importuné par des avis si charitables, ce malheureux attendit un jour le Père dans un endroit retiré, par où il devait passer, et se jetant précipitamment sur lui, il lui fendit la tête d'un coup de hache. Venusto respirait encore lorsque des passants le rencontrèrent noyé dans son sang et lui demandèrent s'il connaissait son assassin. « Qui que ce soit, répondit-il, ne le poursuivez pas ; que Dieu lui pardonne, comme je lui pardonne ! » et il expira en prononçant ces derniers mots. A la nouvelle de ce crime, le recteur du collége accourut auprès du duc de Bivona pour lui demander la grâce de l'assassin. De leur côté, les pères Ribadeneira et Domenech se hâtèrent d'aller joindre leurs instances à celles du père recteur, pour obtenir la même grâce. Mais le duc restait inflexible : « J'aurai beau me taire, disait-il, le sang du juste Abel demandera toujours justice. Oui, seigneur, reprit Ribadeneira, mais le sang de Jésus-Christ ne cesse de crier pardon et miséricorde. » Ces paroles et ces démarches excitèrent l'admiration du duc, mais elles ne désarmèrent pas sa colère. Pour s'y soustraire, le coupable se cacha quelques jours dans un obscur réduit. Cependant, comme il craignait de tomber tôt ou tard entre les mains de la justice, il alla chercher un abri dans le collége même. Il y fut reçu et caché pendant deux jours ; puis on lui donna les moyens de fuir dans un pays étranger, où il pleura son crime le reste de sa vie, et l'expia par une continuelle pénitence.

Le père Laynez, informé de la mort du père Vénusto et de la fuite de l'assassin, versa des larmes amères sur le premier, mais il approuva la

charité que les pères de Bivona avaient exercée envers le second : il exprima à la fois ses regrets et sa satisfaction dans une lettre au père de Ribadeneira qui, dans cette circonstance, avait si bien suivi l'esprit de la Compagnie. Ce fut la dernière lettre qu'écrivit Laynez : peu de jours après, c'est-à-dire le 19 janvier 1565, il termina à l'âge de 53 ans, sa sainte et glorieuse carrière. Cet événement amena la congrégation générale qui devait donner un successeur à l'illustre général. Ribadeneira y prit part en qualité de député de la province de Sicile, et nomma, comme tous les autres, François de Borgia, général de la Compagnie.

François de Borgia avait apprécié, comme le père Laynez, les talents, les mérites et les vertus de Ribadeneira ; il lui confia aussitôt la surintendance du collége romain, où deux cent soixante religieux se formaient alors aux sciences et à l'esprit de l'Institut. Ribadeneira fut effrayé d'une charge qui lui semblait au-dessus de ses forces : il conjura François de Borgia de ne pas lui imposer un fardeau sous lequel il succomberait infailliblement, de ne pas l'exposer au danger, disait-il, de faire tort à la Compagnie en gouvernant mal une maison, où elle contemplait son avenir. Mais saint François de Borgia en avait jugé bien autrement : il pensait, au contraire, que sous la direction d'un si digne disciple de saint Ignace, la jeunesse du collége romain puiserait comme à sa source l'esprit de l'Institut, et que Ribadeneira étendrait de là son influence sur le reste de la Compagnie.

Ribadeneira ne tarda pas à justifier le choix du saint Général. Il entra en charge le 1er novembre de l'an 1565. Dès ce jour-là, il réunit tous les pères et frères de la maison, et leur fit une exhortation sur la nécessité de marcher dignement dans leur vocation. A midi, il voulut les servir lui-même à table ; et le soir, à souper, il se présenta dans le réfectoire, couvert d'un grand manteau, la discipline à la main, baisa humblement les pieds à chacun des assistants ; puis il alla s'agenouiller au milieu de la salle, s'accusa hautement de n'avoir pas répondu à sa vocation, de s'être rendu indigne du drapeau de son saint père Ignace, sous lequel cependant il marchait depuis vingt-cinq ans, et, pour se punir de ce qu'il appelait son ingratitude envers Dieu et envers la Compagnie, il se découvrit les épaules et s'infligea une cruelle flagellation avec l'instrument de pénitence qu'il tenait à la main. Ce spectacle émut les assistants jusqu'aux larmes et produisit sur tous une impression qu'entretinrent toujours les paroles et les exemples de l'humble supérieur.

Ce fut dans cet esprit que Ribadeneira dirigea, pendant plusieurs

mois, le collége romain. Aussi fit-il régner dans cette maison une ferveur qui faisait l'édification publique et la joie de François de Borgia.

Désireux de procurer le même avantage aux autres maisons de Rome, le saint Général les mit toutes, excepté la maison professe, sous la direction de Ribadeneira. Voici à quelle occasion. Jusqu'alors les maisons de la Compagnie à Rome formaient une espèce de province dont le Général avait l'administration; mais la Compagnie ayant pris d'immenses développements, cette charge partielle ajoutait au gouvernement de la Compagnie entière un surcroît de détails qui entravaient la marche générale des affaires de l'Ordre. François de Borgia unit donc, en 1567, ces maisons à la province de Toscane, qui prit, dès ce moment, le titre de province Romaine, et tout en conservant au père Christophe Rodriguez la charge de provincial, il confia la direction particulière des maisons de Rome au père de Ribadeneira, qui y donna les mêmes exemples et y établit le même ordre que dans le collége romain.

Le père de Ribadeneira ne tarda pas à recevoir, avec d'autres occupations, de nouveaux témoignages de la confiance de ses supérieurs. L'année suivante, saint François de Borgia, aux termes des constitutions de saint Ignace, ayant convoqué à Rome un père profès de chaque province, chargé de lui rendre compte de l'état de la Compagnie dans sa province respective, celle de Rome députa le père de Ribadeneira pour la représenter; et la congrégation, dite des Procureurs, lui donna, avec la charge de secrétaire, le soin de rédiger ses actes, objets ou résultats de ses délibérations.

Au commencement de l'an 1569, il fut chargé par le saint Général d'aller inspecter, en qualité de visiteur, toutes les maisons que la Compagnie avait en Lombardie. Enfin, en 1571, saint François de Borgia, envoyé par le pape avec le cardinal Alexandrin vers les cours d'Espagne et de France, nomma vicaire-général de la Compagnie le père Jérôme Nadal, assistant d'Espagne et de Portugal, et donna, sinon le titre, du moins le soin de cette assistance au père de Ribadeneira. Celui-ci remplit cet emploi à la satisfaction générale jusqu'au moment où, de retour à Rome, saint François de Borgia succomba aux fatigues de son voyage et à l'excès de ses mortifications, le 30 septembre de l'an 1572. Cet événement amena la congrégation qui éleva le père Everard Mercurien au gouvernement de la Compagnie, et donna au père de Fonséca l'assistance d'Espagne et de Portugal.

D'ailleurs les travaux apostoliques, les missions lointaines, les courses fréquentes et pénibles du père de Ribadeneira avaient hâté pour

lui les infirmités de la vieillesse; quoiqu'il n'eût pas encore atteint la quarante-sixième année de son âge, ses forces étaient si affaiblies qu'elles ne pouvaient plus se prêter à l'exercice des charges que son mérite lui eût provoquées. Le père Everard Mercurien qui comptait mettre encore au service de la Compagnie, les talents, les vertus et l'expérience de l'élève de saint Ignace, crut que l'air natal rétablirait une santé si précieuse. Ribadeneira fut donc envoyé, vers le mois de mai 1573, d'abord à Tolède, puis à Madrid. Il y végéta longtemps, mais jamais il ne recouvra assez de forces pour exercer les emplois que lui destinaient ses supérieurs.

—⟡—

CHAPITRE V.

Vie privée de Ribadeneira à Madrid.

Le père de Ribadeneira, éloigné par la maladie des affaires publiques, continua toutefois à servir la Compagnie et la religion par l'exemple de sa vie et l'influence de ses écrits. Il bénit Dieu de lui avoir ménagé un repos où il pouvait, libre de toute autre préoccupation, se livrer exclusivement à la prière, à la méditation et à l'étude des choses saintes. Il aurait même craint de méconnaître l'intention de la Providence, s'il eût donné quelques moments aux choses du monde. A Tolède, où il s'était d'abord retiré, il ne s'accorda d'autres distractions que celle qu'il trouvait dans l'exercice de la vie commune, et surtout dans l'amitié du père Mariana. A Madrid, où il passa les dernières années de sa vie, il avait choisi l'appartement le plus élevé de la maison du noviciat, afin que la difficulté de l'atteindre modérât l'indiscrétion des personnes du dehors. C'était pour lui la montagne de Jésus, parce qu'il y vivait dans d'intimes communications avec ce divin Sauveur. Il pouvait peut-être entendre le bruit de la ville ; jamais du moins il n'en partageait les distractions. « Au milieu même de la capitale, disait-il, on peut vivre dans la solitude, comme à la campagne, parce que les gens du monde, surtout les grands, oublient facilement ceux qui ne pensent pas à eux, et ils se gardent bien de rechercher la compagnie de ceux qui ne vont pas les visiter. »

Ainsi prémuni contre les importunités du dehors, il put distribuer son temps au gré de sa piété, et donner régulièrement à chacune de

ses occupations les moments qu'il leur avait assignés. Le matin, dès qu'il était levé, il se mettait à genoux, baisait humblement la terre, et faisait oraison devant un crucifix, ou devant quelqu'une des images, extrêmement simples, qui faisaient le seul ornement de sa chambre. Puis il récitait dans la même position, s'il le pouvait, les petites heures du bréviaire, et lisait, dans l'Evangile, la Passion du Sauveur, pour se préparer à la sainte Messe. Il célébrait ensuite l'auguste sacrifice, et avec tant de dévotion qu'il était souvent obligé de s'arrêter pour donner un libre cours à ses larmes. Lorsque ses infirmités ne lui permettaient ni de célébrer, ni d'entendre la sainte Messe, on lui portait la communion, qu'il recevait à genoux au milieu de sa chambre. Après la messe et de longues actions de grâces, il remontait dans sa cellule où il s'occupait, selon son règlement, ou de la prière ou de la lecture. Il n'en sortait que pour se rendre aux exercices de la communauté, quand ses forces le permettraient, ou bien parmi les novices, qui réclamaient sans cesse les bienfaits de sa présence et de sa conversation ; mais jamais il ne descendait sans en avoir demandé la permission à la sainte Vierge, qu'il honorait comme sa mère et sa souveraine ; et son premier soin, en rentrant dans sa cellule, était d'examiner la conduite qu'il avait tenue au dehors ; et s'il y trouvait quelque chose de défectueux, il en demandait humblement pardon à Marie, qui ne lui avait pas permis de sortir pour offenser Dieu ; quand il ne trouvait rien à reprendre dans ses actes ou dans ses paroles, il en exprimait aussi sa gratitude à la sainte Vierge, à la protection de laquelle il se reconnaissait redevable de cette grâce.

L'humilité de Ribadeneira pouvait bien l'accuser, mais ceux qui l'avaient vu ou entendu témoignaient toujours qu'il n'avait point abusé de la permission obtenue de la sainte mère de Dieu. Doux, affable envers tout le monde, il ne laissait pas échapper un mot, non-seulement qui pût blesser les susceptibilités les plus délicates, mais même qui ne fût pas obligeant ou utile pour les autres. Les novices principalement retiraient de la conversation du vénérable religieux les plus grands avantages : il se mêlait souvent à leurs exercices, à leurs délassements, à leurs récréations : il aimait à entendre, tantôt l'un, tantôt l'autre lui raconter comment la Providence l'avait amené à la religion ; il apprenait à tous à bénir le Seigneur de la préférence qu'il leur avait accordée sur tant d'autres, les prémunissait contre les tentations qui pourraient un jour les assaillir, leur rappelait celles qu'il avait lui-même essuyées, leur enseignait les moyens de les vaincre. Il s'appliquait surtout à leur inspirer une haute estime pour la vie à laquelle Dieu les

appelait, à les pénétrer de la nécessité d'y rester fidèles et d'identifier leur volonté avec celle du Seigneur, exprimée dans leurs règles. D'autres fois il leur faisait part des leçons de sa longue expérience, des souvenirs de sa vie passée : il leur disait les merveilles de sagesse, de zèle, de vertu, qu'il avait remarquées dans la vie de saint Ignace, les oracles, les maximes, les paroles célestes qu'il avait recueillies de sa bouche, les événements, les épreuves qui avaient signalé l'établissement de la Compagnie, le but du saint fondateur, l'admirable sagesse de ses constitutions ; ces discours, prononcés avec autant de grâce que d'affabilité, excitaient dans ces jeunes religieux les sentiments et les émotions d'une tendresse filiale, et des mouvements de ferveur qui arrachaient souvent au bon vieillard des larmes de consolation.

Ribadeneira était moins familier avec les hommes du monde, de quelque rang qu'ils fussent. Un jour, il reçut la visite du baron d'Echemberg, ambassadeur de l'archiduc Ferdinand, depuis empereur, sous le nom de Ferdinand II. Ce seigneur lui dit que, devant bientôt retourner en Allemagne, il ne voulait point partir sans avoir reçu sa bénédiction. Ribadeneira parut ne pas avoir compris le baron et parla de toute autre chose. Mais le père recteur, présent à cet entretien, lui ayant exprimé, en termes formels, le désir de l'ambassadeur, et l'invitation de s'y rendre, Ribadeneira se mit aussitôt à genoux, et, faisant sur lui le signe de la croix : « Monseigneur, dit-il, que Dieu vous bénisse, vous et moi. » Il arrivait assez souvent que d'autres grands personnages voulaient le voir pour lui demander la même faveur ; il les recevait, si l'obéissance le lui ordonnait, mais jamais il ne leur accorda une satisfaction plus large. Ses préférences étaient pour ses frères, surtout pour les novices. D'ailleurs, ces visites ou ces entretiens ne le retenaient pas longtemps hors de sa cellule ; car il y trouvait une société qui le rapprochait plus de celle du ciel.

Là, entouré de plusieurs images de piété et de quelques livres de choix, il s'occupait ou à louer Dieu, ou à composer des livres qui pussent servir l'Eglise. Comme il faisait sans cesse des prières, tantôt à notre Seigneur, tantôt à la très-sainte Vierge, tantôt aux anges et aux saints, soit pour offrir à Dieu chacune de ses actions, le louer dans ses œuvres, le remercier de quelques bienfaits, lui demander de nouvelles grâces, soit pour invoquer le secours de son ange gardien, de ses saints patrons, soit enfin pour unir ses louanges à celles des bienheureux, il avait recueilli, dans différents auteurs, les prières les plus belles, les plus conformes à ses intentions, ou à sa dévotion ; et, dans la suite, il publia ce choix augmenté, sous le titre de : *Manuel des*

oraciones par l'uso y aprovechamiento de la Gente devota, dans l'espoir de fournir aux fidèles de saintes formules pour exprimer leurs sentiments envers le Seigneur. Ses journées, ainsi passées dans de pieuses occupations, se terminaient par de longues prières, qui le dédommageaient du regret de ne pouvoir assister à celles de la communauté. Il récitait alors les litanies du saint Nom de Jésus, de la sainte Vierge, de tous les Saints, auxquelles il ajoutait encore beaucoup d'oraisons adressées à notre Seigneur, à l'auguste Marie, à l'ange gardien, à saint Michel et à ses saints patrons.

—⟡—

CHAPITRE VI.

OEuvres de Ribadeneira. — Vie de saint Ignace. — Motifs pour lesquels Ribadeneira entreprend cet ouvrage. — Authenticité des sources où il puise les documents. — Véracité de l'auteur. — Jugement de Louis de Grenade sur ce livre.

Ces prières n'étaient pour Ribadeneira qu'une préparation à des travaux plus suivis. Le premier qui l'occupa fut la vie de saint Ignace qu'il avait commencé à écrire dès l'an 1567, par ordre de saint François de Borgia. Il n'eut besoin pour la rédiger que de consulter ses souvenirs et son cœur. Admis, dès son enfance, dans l'intimité de ce grand homme, il put en observer les actions et les paroles, l'étudier dans sa vie privée comme dans sa vie publique, le suivre enfin dans toutes les phases de sa vie. Et ce fut surtout ce bonheur qui donna à Ribadeneira le courage d'écrire la vie du saint homme, parce qu'il n'avait à en dire que des choses certaines. « Je ne rapporterai, dit-il, de la vie de notre bienheureux père Ignace que ce que moi-même j'ai vu, entendu, et comme touché de la main, puisque, dès mon enfance, j'ai été élevé, pour ainsi dire, sur ses genoux. Je n'avais pas encore quatorze ans, et la Compagnie n'était pas encore approuvée par le Saint-Siége, lorsque, en 1540, le Père des miséricordes me fit la grâce de m'amener à la connaissance et dans la société de ce saint homme. Dès lors, je vécus avec lui dans une telle intimité que j'étais toujours à ses côtés dans la maison, dans la ville et ailleurs. Je l'accompagnais partout, je le servais, je faisais ses commissions, j'écrivais pour lui, je remarquais ses mouvements, ses paroles, ses actions, au grand profit spirituel de mon ame, et à mon grand étonnement. Mon admiration croissait de jour en

jour à mesure qu'il me découvrait, à son insu, les sublimes secrets de son cœur, et que l'âge me faisait mieux apprécier ce qui auparavant ne m'avait point frappé. Cette intimité et cette familiarité me permirent de voir et de remarquer non-seulement ses actes extérieurs et patents, que d'autres pouvaient voir, mais encore les sentiments secrets qui s'échappaient de son cœur. J'ajouterai aussi ce qu'il nous raconta de lui-même, aux instantes prières de toute la Compagnie. Car, désireux de savoir comment Dieu s'était servi de lui pour fonder une œuvre si grande et par quels moyens il l'avait accomplie, nous le pressions souvent et vivement de nous faire connaître les voies par lesquelles la Providence l'avait conduit, les difficultés, les persécutions qu'il avait essuyées, les secours ou intérieurs, ou visibles qu'il avait reçus de Dieu pour les vaincre. Enfin, vers la fin de ses jours, après avoir consulté le Seigneur dans de longues prières, et dans l'intention de fournir à ses enfants de nouveaux motifs de bénir Dieu, il se décida à en révéler quelque chose au père Louis Gonzalez de Camara, qui écrivit presque sous sa dictée ces précieuses révélations. » Ce que Ribadeneira ne connaissait pas par lui-même de la vie de saint Ignace, il l'avait appris du père Laynez, qui avait eu une si large part à l'établissement de la Compagnie, aux travaux et aux confidences du saint fondateur. Tous ces souvenirs réjouissaient la vieillesse de Ribadeneira, et entretenaient dans son cœur l'affection et la reconnaissance vraiment filiale qu'il avait vouée à saint Ignace. Il avait coutume de dire que quand même il se serait fait dépecer le corps, morceau par morceau, pour l'amour de son bon père, il n'aurait pu dignement reconnaître les services qu'il en avait reçus. Il voulut néanmoins lui donner un gage de sa piété, en transmettant à toute la Compagnie et à la postérité, les souvenirs qu'il nourrissait dans son cœur. « Une des principales raisons, dit-il, qui me porte à écrire ce livre, c'est le délicieux souvenir de ce saint homme, c'est un pieux devoir de reconnaissance envers mon bon père, qui m'engendra en Jésus-Christ, qui m'éleva, me soutint et m'affermit, aux prières et aux larmes duquel je dois, je l'avoue, tout ce que je suis, quelque peu de chose que ce soit. »

Son livre toutefois ne porte point l'empreinte de l'enthousiasme : c'est l'expression tranquille, simple et affectueuse d'un fils, qui s'étend avec complaisance sur les actions et les sentiments de son père bien-aimé. Il règne dans cette narration, une candeur, une modestie, une sagesse, une conviction, qui en font un véritable chef-d'œuvre du genre. Aussi croyons-nous qu'il y a très-peu de vies de saints aussi parfaitement racontées, et que des nombreux historiens de saint

Ignace, aucun n'a surpassé Ribadeneira, s'il en est quelqu'un qui l'ait égalé.

Nous ne parlons ici que de la forme, car, pour la vérité du récit, aucun écrivain ne la puisa à des sources plus pures et ne la manifesta avec une plus scrupuleuse fidélité. Aussi put-il assurer avec serment qu'il n'avait rien dit de faux, lorsque, dans les procédures ouvertes pour la béatification de saint Ignace, Monseigneur Gaetano, nonce du Saint-Siége, en Espagne, lui demanda, en 1595, ce qu'il pensait de son héros, et sur quels fondements il avait basé l'histoire qu'il en avait écrite. « Je regarde, dit-il, et j'ai toujours regardé le père Ignace comme un saint, comme un très-grand saint et ami de Dieu. Quant au livre que j'ai écrit sur sa vie, je n'y ai rien dit d'inexact, rien du moins que je sache être inexact ; et je ne me souviens pas d'avoir raconté sciemment une chose que j'aurais cru peu conforme à la vérité. Je crois, au contraire, je suis même moralement certain que ce livre ne contient que la vérité. Je n'ai eu d'autre dessein, en l'écrivant, que de dire la vérité tout entière, de raconter ce que j'ai entendu et vu du père Ignace, ce qu'il nous dit de lui-même, ce que d'autres personnes graves ont dit de lui et ce que j'ai pu tirer de manuscrits authentiques et sûrs. C'est pourquoi j'affirme que j'ai réellement vu et entendu ce que je dis avoir vu et entendu, et que j'ai réellement appris d'autres, ce que je dis avoir appris d'eux.

» Ce qui me persuade encore que cette histoire est conforme à la vérité, c'est que, avant qu'elle fût livrée à l'impression, elle fut revue et examinée, par ordre du père François de Borgia, par des hommes très-graves de la Compagnie, dont quelques-uns avaient traité familièrement avec le père Ignace ; que cette histoire ayant été publiée du vivant de plusieurs pères anciens dans la Compagnie, les plus intimement attachés au père Ignace, entre autres de trois de ses premiers compagnons, aucun, que je sache, n'a pu s'inscrire en faux contre mon récit ; enfin, parce que cette histoire, écrite en latin et imprimée à Naples, ayant été lue au réfectoire pendant la Congrégation générale de l'an 1573, le père Everard Mercurien qui fut alors élu général, ordonna au père Diégo Ximenez, encore vivant, de demander, de sa part, à chacun des pères de la Congrégation, ce qu'il pensait de cet ouvrage, ou en bien, ou en mal, et s'il n'y trouvait rien à reprendre ; car l'auteur désirait, autant que cela se pouvait, être certain de la vérité de son récit, et que des hommes si graves voulussent bien faire les corrections nécessaires, si, par hasard, il s'y était glissé quelque erreur. Or, il n'y eut pas un des pères de la Congrégation qui trouvât

quelque chose d'important à y reprendre, qui même émît un soupçon sur la vérité de cette histoire ; ce que le père Diégo de Ximenez témoigna pleinement par écrit. Il faut remarquer que parmi ces pères, plusieurs avaient connu familièrement le père Ignace ; entre autres, les pères Alphonse Salmeron, Nicolas Bobadilla, deux de ses premiers compagnons, les pères Jérôme Domenech, Jean Polanco qui, pendant neuf ans, fut secrétaire, et, pour ainsi dire, la main droite du père Ignace ; le père Jérôme Madal, si longtemps visiteur et commissaire sous lui ; le docteur Christophe Madrid, assistant sous le père Laynez, et le père Everard Mercurien lui-même, lesquels sont tous morts, en outre, les pères Benoît Palmio, et Olivier Manar, encore vivants, et si connus par leur sagesse. »

On peut ajouter foi, ce nous semble, à un historien qui offre de pareilles garanties. Il s'est rencontré cependant un certain Stenius, qui, sous le pseudonyme de Simon Lithus Misenus, a attaqué l'œuvre de Ribadeneira. Il est vrai que, pour être sincère, l'historien de saint Ignace raconte des miracles et des vertus. Or, le protestant Stenius ne croyait ni aux uns ni aux autres. Il a donc publié un libelle contre la vie de saint Ignace. Ribadeneira fournit des preuves et des autorités ; n'en demandez pas à Stenius : il n'en a point à vous donner ; mais au lieu de preuves, il vous prodiguera les injures, et vous dira comme à l'écrivain qu'il critique : *Fabellà est, mendacium est, o impudens mendacium! o nebulones! o thrasones! o impostores! Credat qui volet, quomodo hoc fieri posset?* A ces boutades, accompagnées de beaucoup d'autres aussi gracieuses, Sténius ajoute des remarques critiques qui ne sont pas mieux fondées. M. Weiss (art. *Ribadeneira* dans la biogr. univ.) a la bonté d'y voir de la malice ; nous n'y voyons, nous, que de la bouffonnerie ; et nous croyons que quiconque lira ce libelle sans prévention sera de notre avis. Cet homme-là n'indigne pas, il fait compassion : esprit dominé par les sens, il ne sait pas s'élever au-dessus d'eux ; sa raison, accoutumée à nier le mystère et tout ce qu'elle ne comprend pas, ne s'éclaire jamais aux rayons de la foi, n'en connaît ni la dignité, ni le langage, ni la puissance, et met au rang des chimères toutes les œuvres de la religion, tous les effets de la vertu. Un écrivain ainsi disposé n'est pas plus favorable à un saint qu'à un autre. C'est pourquoi, à propos de la vie de saint Ignace, écrite par Ribadeneira, Sténius attaque l'Eglise catholique, sa hiérarchie, ses sacrements, sa foi, sa doctrine, ses grands hommes, son culte, ses cérémonies, etc., etc. Il en veut surtout au vœu de charité, et cette antipathie ne nous surprend point dans un ardent disciple de Luther, dans un fana-

tique partisan d'une secte qui, selon le bon mot d'Erasme, a commencé par une apostasie, et fini, comme toutes les comédies, par un mariage. La pauvreté, l'obéissance ne lui plaisent guère plus, et il ne sait pas mieux en apprécier le caractère et la grandeur. Il semble qu'il est plus expédient d'invoquer les lumières de l'Esprit-Saint sur de pareils écrivains que de leur faire des réponses qu'ils ne comprennent pas plus que les ouvrages, objets de leurs premières attaques. Cependant, comme les calomnies laissent toujours des traces, le père Gretzer a réfuté celle de Sténius et toutes ses répliques. Pour nous, il nous suffit d'avoir indiqué ce que l'hérésie a pensé d'un ouvrage qu'elle n'a pas compris. Nous dirons maintenant ce qu'en a pensé la vertu qui a reconnu son œuvre dans celle de Ribadeneira ; mais ici encore l'abondance des témoignages nous force à un choix ; nous nous bornons donc à celui de Louis de Grenade. Ce savant et vénérable religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, après avoir lu la vie de saint Ignace, écrivit à l'auteur une lettre conçue en ces termes :

« Mon révérend père en Jésus-Christ, la grâce et la paix de notre Seigneur ! Votre paternité a devancé l'accomplissement du désir que j'avais de lui écrire pour le remercier d'un livre que les pères d'ici m'ont donné, comme à un vieil ami de la Compagnie. Je l'ai lu, et je suis encore occupé à relire la cinquième partie, étonné de la vie, des héroïques et admirables vertus de ce nouveau miroir de sagesse, de vertu, que Dieu a envoyé de nos jours au monde pour le salut d'un grand nombre d'ames. J'ai dit à tous mes amis ce que j'en pense, et je le répète sans flatterie : c'est que je ne connais pas dans notre langue de livre écrit avec plus de sagesse, avec plus d'éloquence, où il y ait plus de piété et plus de connaissance de l'histoire. J'y ai remarqué aussi cette réserve avec laquelle votre paternité loue son Institut, non-seulement sans blesser les autres, mais encore sans leur rien ôter de leur gloire. Elle a présenté, aux enfants de la Compagnie, un parfait tableau de toutes les vertus de leur père, qu'ils s'efforceront toujours d'imiter, et notre Seigneur paiera largement à votre paternité les biens qu'elle fera perpétuellement par son livre à tous ses frères présents et à venir. Il convenait que votre paternité racontât de nos jours des choses dont elle a été témoin, qu'elle rappelât la vie de son père, qu'elle a vu de si près ; car une histoire reste d'autant plus dans les limites de la vérité, qu'elle s'adresse à des témoins oculaires des faits qu'elle raconte, et capables, par conséquent, de la démentir... De Lisbonne, la veille de la fête de saint Jean-Baptiste, 1584. »

Peu content de ce témoignage, Louis de Grenade le renouvela un mois après au père de Ribadeneira, dans une lettre où il lui disait :

« Quant au livre de votre paternité, j'avoue que, dans ma lettre du 23 juin, je ne lui ai pas dit tout ce que j'en pense. Le père Ignace (et c'est là le principal fruit de votre travail) revit dans votre narration ; et ses vertus y sont retracées avec une vérité qui fait jouir ses enfants, sinon de sa présence corporelle, au moins de son esprit et des exemples de sa sainteté. Celui qui écrit la vie d'un saint, doit en avoir l'esprit pour l'écrire comme il convient. C'est ce que j'ai appris, non de Quintilien, mais de saint Bonaventure qui, sans avoir le style cicéronien, a fort bien écrit la vie de saint François dont il avait l'esprit. Or, pour vous parler sincèrement, ce qui m'a le plus satisfait dans la vie du père Ignace, c'est qu'elle m'a montré dans le fils l'esprit du père ; et puisque c'est là un bienfait de l'auteur de tout don, que votre paternité lui rende ses actions de grâces. Oui, je vous assure, que tout me plaît, tout m'édifie, tout me satisfait dans cet ouvrage. D'un côté, je voudrais que ma mémoire fût toujours pleine de ce récit ; d'un autre, je voudrais l'oublier pour être obligé de le lire souvent, afin de prolonger et de renouveler le plaisir qu'il m'a fait la première fois que je l'ai lu.

» Les miracles que votre paternité raconte à la fin, me paraissent plus admirables que les autres, parce qu'ils se rapportent aux ames, et que la guérison des ames est plus avantageuse que celle des corps. Saint Bernard, après avoir raconté dans la vie de saint Malachie, que ce saint ressuscita un mort, dit qu'il changea le cœur d'une femme perdue, et il regarde ce second miracle comme plus grand que le premier. Or, tels sont les principaux miracles du père Ignace, c'est-à-dire ces conversions des cœurs, ces changements de vie, que lui et ses enfants ont opérés dans toutes les parties du monde. Et quel plus grand miracle que celui qu'a fait le Seigneur en se servant d'un soldat, épris de la gloire du monde, illettré, et ensuite si persécuté, pour fonder un Ordre, qui a opéré tant de bien, et qui, en peu de temps, s'est étendu dans toutes les contrées de la terre! Béni soit l'auteur de telles merveilles, et qu'il demeure à jamais dans le cœur de votre paternité avec l'abondance de ses grâces.

» De votre paternité,

» L'indigne serviteur en Jésus-Christ,

» F. Louis de Grenade. »

Un témoignage si grave et si consciencieux maintient à l'œuvre de Ribadeneira toute l'importance, toute l'autorité que l'hérésie prétendait lui ravir. La sacrée Congrégation des rites fut de l'avis de Louis

de Grenade. Elle fit de cette vie la base de ses investigations et de ses procédures relatives à la béatification du père Ignace.

D'ailleurs, chaque jour, de nouveaux miracles venaient confirmer ce récit et la sainteté de celui qui en était l'objet. Ribadeneira, dans le désir d'avancer la cause de son bien-aimé père, eut soin de les recueillir et d'en enrichir l'abrégé qu'il fit de l'ouvrage précédent. François Tamayo, de l'Ordre des Minimes, qualificateur de l'inquisition, et chargé de vérifier ce travail, ne put s'empêcher, en le parcourant, d'appliquer à l'auteur ce mot de saint Thomas : « Laissons un saint écrire la vie d'un saint. » Ribadeneira eut la consolation, deux ans avant sa mort, de voir son bon père, placé sur les autels, et de pouvoir invoquer publiquement celui qu'il avait tant aimé sur la terre.

—✧—

CHAPITRE VII.

Œuvres de Ribadeneira. — Traité sur l'Institut de saint Ignace. — Vie du père Laynez. — Vie de saint François de Borgia.

L'amour de Ribadeneira pour saint Ignace s'étendait naturellement à la Compagnie. « J'y suis entré fort jeune, disait-il, mais j'étais encore trop vieux : j'aurais voulu, depuis que je l'ai connue, y être entré dès le moment de ma naissance. » Il inspirait, autant qu'il le pouvait, les mêmes sentiments à tous ses confrères, et saisissait toutes les occasions d'éclairer ceux qui ne les partageaient pas, ou de combattre ceux qui en avaient de tout à fait contraires.

Ce fut autant pour remplir ce triple but que pour satisfaire sa piété filiale, qu'il composa d'abord un ouvrage, resté manuscrit, sous le titre du : *Pourquoi de la Compagnie de Jésus* ; et, en 1603, son *Tratado en el qual ce da razon del institut de la religion de la Compagnie de Jésus*.

L'auteur, comme l'indique le titre, s'est proposé de montrer la sagesse qui règne dans l'institut de saint Ignace, les admirables rapports qu'il y a entre la fin qu'il se propose et les moyens qu'il prescrit, et de justifier ainsi l'estime des uns et de confondre l'injustice des autres. Personne n'était plus capable que Ribadeneira de traiter un pareil sujet. Son expérience, son intimité avec saint Ignace, une longue pratique de l'Institut lui donnaient des lumières qu'on n'acquiert pas toujours par l'étude. « J'ai entrepris cet ouvrage, dit-il lui-même dans

la dédicace, parce qu'il me semble qu'il me convenait plus qu'à tout autre de le faire : car je suis le doyen de la Compagnie (ce que je ne puis dire, hélas! sans rougir, quand je pense à mes imperfections et à ma misère); j'ai été élevé, dès mon enfance, par notre bienheureux père lui-même ; j'ai été le premier employé comme secrétaire auprès de lui quand il commença la rédaction de ses constitutions ; enfin, il y a cinquante ans que je reçus de lui la mission de publier notre Institut, de l'expliquer à ceux des nôtres qui se trouvaient en Flandre. Dans ses instructions, que je conserve encore, il disait expressément qu'il me confiait ce soin parce qu'il savait que je connaissais sa pensée, les usages et les coutumes de la Compagnie. Je crois donc que, si l'on considère mon âge et mon expérience, on ne s'étonnera pas que je fasse par écrit, dans un âge si avancé, ce que notre bienheureux père m'ordonna, dans ma jeunesse, de faire de vive voix, c'est-à-dire d'expliquer sa pensée et de rendre raison de notre Institut. Je l'entreprends avec d'autant plus de confiance que notre saint père Général, Claude Aquaviva, ayant lu, avec les pères assistants, le traité que je publie aujourd'hui, m'a commandé de le faire imprimer pour le communiquer plus facilement aux nôtres. »

Des titres si légitimes, auxquels nous devons ajouter ses belles qualités, établissent sans doute la compétence de Ribadeneira ; mais la lecture seule de son livre suffit pour lui assurer cette gloire : tout, dans ce traité, est fondé sur une parfaite connaissance du sujet, plein de sagesse, de raison, de réserve et d'habileté. On y remarque surtout une affection ardente, mais toujours retenue, pour saint Ignace et pour son Institut. Cette qualité donne, tour à tour, à son style, une douceur, un nerf, une chaleur qui touche le lecteur et porte aussi la conviction dans son ame.

Cette affection inspirait à Ribadeneira une vive reconnaissance pour toutes les personnes envers lesquelles la Compagnie avait contracté des obligations : il la leur exprimait de vive voix ou par lettres. Il ne se contenta même pas toujours de ce témoignage. Ainsi, il écrivit la vie de dona Maria de Mendoza, fondatrice du collége d'Alcala, et de dona Stéphanie Manriquez y Castella, fondatrice de la maison professe de Tolède, dignes en effet, l'une et l'autre, par leurs éminentes vertus, de servir de modèle aux personnes de leur sexe[1].

(1) Cependant Ribadeneira ne concentrait pas toutes ses affections sur son Ordre : s'il avait pour la Compagnie la tendresse d'un fils, il avait pour le prochain des entrailles de père. C'est ainsi qu'ayant appris que le cardinal don Gaspard de Qui-

Ce fut encore pour obéir à l'inspiration de son cœur plus encore qu'à l'ordre du père Aquaviva, que Ribadeneira écrivit la vie du père Laynez. « Il eut toujours pour moi, dit-il, la tendresse d'un père; il m'admit dans sa familiarité, et je conservai avec lui les rapports les plus intimes. Ses exemples, ses conseils, ses entretiens furent très-avantageux à mon ame. » D'ailleurs Ribadeneira voulait offrir dans le père Laynez, à toute la Compagnie, un modèle des vertus qu'elle recommande à ses enfants. A la vérité, saint Ignace dont il avait déjà écrit la vie pouvait le leur fournir ; mais il y a dans ce géant des choses qui, en excitant l'admiration, peuvent effrayer la faiblesse humaine. Laynez, quoique éminent dans toutes les vertus, est plus facile à atteindre. De plus, il apprend à tous les enfants de saint Ignace comment ils doivent imiter leur père et se pénétrer de l'esprit qui l'animait. Ribadeneira, comme il le dit lui-même dans la dédicace, écrivit donc la vie du père Laynez, pour apprendre aux étudiants de la Compagnie, à diriger leurs études vers la gloire de Dieu, à s'y appliquer, à les poursuivre avec persévérance dans cette intention ; aux savants, à ne point s'enfler de leur science, ni à se laisser prendre aux appâts de la nouveauté, à sanctifier la doctrine par l'humilité, à ne l'employer qu'au service de l'Eglise ; aux ouvriers évangéliques, à brûler de zèle pour le salut des ames et la gloire de Dieu, à employer les moyens propres à cette grande œuvre, à résister avec énergie à tous les obstacles que leur opposent le monde et l'enfer; aux supérieurs, à exercer, dans leurs communautés, l'autorité d'un père dans sa famille, à unir la tendresse à la fermeté, à maintenir l'observation des règles sans s'éloigner jamais de celles de la charité. Tous enfin peuvent voir dans la vie du père Laynez les qualités d'un grand homme, unies aux vertus d'un homme de Dieu, et y puiser des exemples capables d'éclairer et de régler leur conduite. Or, ce fut pour les faire connaître à tous que Ribadeneira écrivit la vie de cet illustre religieux. Cette biographie, que l'auteur compléta par une notice sur le père Alphonse Salmeron, participe aux qualités que nous avons remarquées dans la vie de saint Ignace.

Le même motif et l'ordre du père Aquaviva engagèrent le père de Ribadeneira à écrire aussi la vie de saint François de Borgia, troisième

roga avait résolu, même dans un temps de disette, de fonder à Alcazar, un collége pour les Jésuites, et de lui assigner des rentes annuelles, il le supplia instamment de consacrer cette somme au soulagement des malheureux, ce qui pressait plus que la fondation d'un collége.

général de la Compagnie de Jésus. Il s'acquitta de cette nouvelle tâche avec le même bonheur : toujours candide, simple, clair, élégant, il raconte les actions et les vertus de son héros avec une conviction qui les fait aimer, et avec un naturel qui éloigne tout soupçon d'exagération.

Il termine son livre par une touchante prière, qui nous donne d plus une preuve de son humilité. Après avoir dit que saint François de Borgia était si heureux et trouvait tant de biens spirituels dans la Compagnie qu'il ne croyait pas même avoir fait le plus léger sacrifice en abandonnant ses biens temporels, il ajoute : « Que le Seigneur nous fasse la grâce de suivre ce bienheureux père, de nous corriger de nos vices, de nous réformer sur les admirables exemples qu'il nous a laissés, d'imiter enfin la sainteté de sa vie, et bénissons Dieu de nous l'avoir donné pour modèle. Si le récit que je viens d'en tracer est utile à quelqu'un, que la gloire en soit rendue à celui à qui elle est due; car pour moi, je n'ai droit qu'à la confusion. Seulement, en récompense de ce travail, je demande que le charitable lecteur supplie le Seigneur de me pardonner mes péchés et de me rendre un digne enfant et un parfait imitateur d'un si vertueux père. »

—◆—

CHAPITRE VIII.

Œuvres de Ribadeneira : Histoire du schisme d'Angleterre. — Traité de la tribulation. — Le prince chrétien. — Fleurs des vies des Saints. — Catalogue des ecrivains de la Compagnie. — Mort de Ribadeneira.

Ces diverses biographies prouvent, sans doute, l'affection de Ribadeneira pour la Compagnie, et qui oserait lui en faire un crime? — Il l'avait vu naître, grandir, se propager, à la plus grande gloire de Dieu; il avait reçu d'elle son éducation religieuse, son instruction, d'admirables exemples de sainteté : il avait pris une large part à ses premiers travaux, aux épreuves, aux persécutions dont elle avait été assaillie dès son origine. Il était donc bien naturel que Ribadeneira lui vouât une affection filiale. Mais il ne l'aimait que parce qu'elle servait l'Eglise ; et s'il aimait à se dire enfant de saint Ignace, c'était parce que saint Ignace l'avait mis dans la voie de la perfection, et lui avait appris à se consacrer tout entier à la gloire de Dieu, au bien de l'Eglise, au salut des ames. Il ne l'oublia pas dans sa solitude : comme ses forces ne lui

permettaient plus de déployer dans les missions le zèle qu'il avait puisé à l'école de la Compagnie, il s'efforça du moins de répondre à sa vocation par des écrits qui pussent servir l'Eglise et aider les ames dans l'affaire de leur salut. Ceux que nous venons de citer n'y contribuèrent pas peu. Il en composa d'autres qui atteignirent le même but.

Il écrivit d'abord l'*Histoire du schisme d'Angleterre.* Peu de temps auparavant, le docteur Nicolas Sander avait publié un livre sur le même sujet. Ribadeneira le lut avec des sentiments d'effroi et d'admiration : il fut frappé, dit-il, de la bassesse, de la cruauté, dans lesquelles les passions jettent les malheureux princes, qui peuvent les satisfaire, et du sublime courage auquel la foi élève les martyrs ; de la honte dont la passion et l'hérésie couvrent leurs esclaves, et de la gloire que font à l'Eglise ceux de ses enfants qui, à l'exemple de son divin chef, souffrent les persécutions et la mort pour la justice. Il vit dans le récit de ces événements de terribles leçons pour les rois et pour les peuples; de puissants motifs pour engager les uns et les autres à rester fermes dans l'unité catholique, et ce fut pour les leur présenter, qu'il écrivit cet ouvrage. « D'ailleurs, ajoute Ribadeneira, je suis Espagnol et membre de la Compagnie de Jésus : Comme espagnol, je dois désirer et procurer tout ce qui est honorable et utile à mon pays ; or, rien ne lui fait plus d'honneur et ne lui fournit de plus salutaires exemples que la vie de l'illustre Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle, épouse légitime de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui, en la répudiant, l'accabla d'opprobres et d'outrages. Mais elle souffrit de tels affronts avec une patience et une constance qui lui ont mérité de servir de modèle aux princesses chrétiennes. Comme religieux, et religieux de la Compagnie, je dois aussi entreprendre ce travail, puisque cette qualité m'oblige à favoriser, à aider, autant que mes faibles forces peuvent me le permettre, tout ce qui intéresse notre sainte religion. Car Dieu a suscité la Compagnie, dans ces temps malheureux, pour l'opposer, ainsi que le dit le vicaire même de Jésus-Christ dans la bulle d'institution, aux hérésies qui ravagent l'Eglise ; et ses enfants doivent rendre grâces au Seigneur de les y avoir appelés, en voyant, parmi les victimes d'Elisabeth, reine d'Angleterre, un si grand nombre de leurs frères souffrir les plus affreux tourments plutôt que de s'éloigner d'une ligne des sentiers de la religion catholique. Cet exemple est pour nous un bienfait qui nous oblige à servir Dieu avec la même générosité, et à sacrifier notre vie à sa gloire »

Tels furent les motifs qui engagèrent Ribadeneira à raconter dans sa langue les événements décrits par Sander. Cependant, il ne se

borna pas à traduire l'ouvrage de l'auteur Anglais : il en retrancha des digressions peu importantes, y ajouta des faits puisés dans des documents plus récents, enfin il le modifia si profondément qu'il en fit un ouvrage tout nouveau; et certes l'histoire n'y a rien perdu. Nous osons même assurer que quiconque lira ce récit, reconnaîtra que l'auteur a atteint son but. Ce fut l'aveu que le pieux et savant père Louis de Grenade fit au père de Ribadeneira dans une lettre conçue en ces termes.

« Mon révérend père en Jésus-Christ, je ne sais comment remercier votre révérence de son souvenir et du don qu'elle me fait du fruit de ses travaux, surtout de cette histoire du schisme d'Angleterre. Il m'a semblé lire les parties de l'histoire sainte, où nous voyons les injustices de quelques rois, fléaux de la religion, comme au temps de Manassés, de Sédécias et d'Antiochus. J'ai lu tout cet ouvrage, page par page : plusieurs fois je l'ai arrosé de mes larmes, surtout à l'endroit où votre révérence raconte la mort de la reine d'Ecosse. Les favoris et les conseillers des rois y trouveront de grandes leçons ; ils y verront l'explication de cette maxime : *Malum consilium consultori pessimum.* L'exemple de ce malheureux Volsey qui, peu content d'avoir été élevé de la poussière aux premiers honneurs, portait encore des regards ambitieux jusque sur la tiare, leur apprendra dans quel effroyable abîme on tombe quand on veut se jouer de Dieu. Que notre Seigneur accorde à votre révérence la récompense que mérite un travail destiné à faire tant de bien. Je ne dis rien du style : il est propre à votre révérence, et j'en aurais besoin pour louer dignement son œuvre. J'aime mieux me taire et finir cette lettre en priant le Seigneur d'habiter toujours dans le cœur de votre révérence.

» De Lisbonne, le 13 août 1588. »

Cette histoire s'arrêtait d'abord à l'an 1587 et ne comprenait que deux livres. Mais Elisabeth n'arrêta pas sitôt sa fureur contre les catholiques; elle multiplia, au contraire, contre eux, et les édits de proscription et les sentences de mort.

L'Italie, la France et l'Espagne accueillirent, avec admiration, un grand nombre de généreux catholiques Anglais qui venaient ou y chercher un abri contre la cruauté de leur souveraine, ou y subir leur exil, ou fréquenter les séminaires qu'on avait fondés pour eux à Rome, à Reims, à Séville, à Valladolid, et s'y appliquer sous la direction des pères de la Compagnie de Jésus, aux études ecclésiastiques et aux vertus sacerdotales, qu'ils comptaient mettre un jour au service de leur malheu-

reuse patrie. Tel est, en peu de mots, le sujet du troisième livre que Ribadeneira ajouta, en 1593, à son *Histoire du Schisme d'Angleterre.* Et en vérité, les détails qu'il donne sur cette époque, sur les actes d'Elisabeth et de son gouvernement, sur les séminaires Anglais, sont si instructifs, si complets, les scènes qu'il raconte sont si saisissantes, qu'on serait fâché qu'il n'eût pas donné ce complément à son ouvrage.

Dans l'espace de temps qui sépara le troisième livre de cette histoire des deux précédents, Ribadeneira traduisit en Castillan : le *Paradis de l'ame*, par Albert-le-Grand, les *Méditations et les Confessions de saint Augustin ;* de plus, il composa un savant *Traité de la Tribulation.*

La sanglante persécution qui, en Angleterre, sévissait contre les catholiques, les guerres civiles auxquelles la France était en proie, enfin tous les grands événements qui agitaient alors l'Europe lui en fournirent la pensée ; le désir de venger la Providence contre des hommes aveugles qui l'accusaient de tant de maux, et d'élever vers elle les esprits troublés ou déconcertés par ces terribles spectables, fut le motif principal qui lui fit entreprendre ce travail. Il y montre que la cause des tribulations particulières et des calamités publiques est dans le péché, que le remède à tant de maux est dans le repentir et la pénitence. Il explique, par l'Ecriture et les saints pères, comment Dieu permet que les justes soient confondus avec les pécheurs dans les fléaux qu'envoie ou que permet sa justice, il exhorte les uns à la pénitence, les autres à la résignation, et apprend à tous à bénir la main divine qui les frappe, à s'associer aux vues de la Providence, à la reconnaître dans tous les événements fâcheux.

Malheureusement cette doctrine, si vraie et si salutaire, était alors aux prises avec de fausses maximes qu'envahissaient les hautes régions du pouvoir. Le système auquel est resté attaché le nom de Machiavel, ne tendait à rien moins qu'à bannir la Providence du gouvernement du monde, et les esprits, affaiblis par l'influence de l'hérésie, n'avaient pas horreur d'un principe qui était pour les sociétés un ferment de discordes et de révolutions.

Henri VIII l'avait devancé par sa conduite ; les autres princes que son exemple aurait dû effrayer, se montraient disposés, sinon à le suivre dans son travers, du moins à mettre, comme lui, leur volonté à la place de celle de Dieu ; ils consultaient volontiers leurs intérêts matériels ou temporels avant ceux de la religion ; la religion elle-même n'était pour eux qu'un moyen, qu'un instrument de gouvernement, dont ils se servaient à leur gré ; l'hérésie et la religion leur devenaient

indifférentes ; celles qui les servaient le mieux, était l'objet de leur préférence. Cette fatale doctrine avait réuni un grand nombre d'adhérents qui, sous le nom de Politiques, s'efforçaient, ou par leurs écrits, ou par leurs intrigues, de la faire prévaloir dans les conseils des rois. La cour d'Espagne n'en était pas exempte : des hommes influents, des grands seigneurs, nourris de la lecture de Machiavel, de Bodin, de Lanoue, de Duplessis-Mornay et d'autres semblables écrivains, répandaient ce système autour d'eux et ne désespéraient pas de l'opposer aux principes sacrés qui servaient de base à la législation espagnole. Leurs démarches, sous un prince tel que Philippe II, ne pouvaient être que cauteleuses et réservées, mais elles n'échappèrent point à Ribadeneira : il entra aussitôt en lutte contre eux, sans en nommer aucun, et leur opposa son célèbre *Tratado de la religion y virtudes que deve tener el principe christiano para governar y conservar sus Estados.* Son histoire du schisme d'Angleterre était déjà un très-fort argument en faveur de sa thèse ; mais dans ce traité il approfondit la question, la traite sous toutes ses faces, au point de vue de l'histoire, de la philosophie et de la religion, et il tire de chacune de ces trois sources les arguments qui prouvent invinciblement que les rois, ministres de la puissance divine, doivent s'appuyer sur Dieu, qu'ils doivent faire régner avec eux la véritable religion, et qu'il n'y a de bonheur et de grandeur pour les peuples que dans le culte de cette religion unique. Plût à Dieu que les conseils de Ribadeneira eussent retenti aux oreilles et dans le cœur des princes qui, depuis Philippe II, ont régné sur l'Espagne ! Ce noble pays ne serait pas tombé du magnifique rang qu'il occupa parmi les nations, tant que sa législation resta catholique.

Ribadeneira publia ce traité en 1595 ; il avait alors soixante-huit ans, mais il était encore plus affaibli par les infirmités que par l'âge ; il comptait bien déposer une plume qui devenait trop pesante pour sa main tremblante, et se préparer à son dernier jour dans le repos et la prière ; mais une volonté, qu'il regarda et respecta toujours comme celle de Dieu, l'engagea à rester dans l'arène, et à continuer de servir la religion par ses écrits. Il se mit donc, sur l'ordre du père Claude Aquaviva, à faire un recueil de vies de saints, qui pût propager dans les familles chrétiennes la connaissance des héros de l'Eglise, avec les exemples de leur vertu. Ce travail, proportionné à son zèle, n'était pas au-dessus de ses forces. Depuis longtemps, Ribadeneira avait contracté l'habitude de lire, dans les recueils existants, les vies des saints indiquées sous chaque jour du mois, dans le martyrologe romain. Depuis lors, Surius, Baronius, après Lippomani, avaient apporté à sa

piété les secours de leur science et de nouveaux aliments. Les collections lui fournissaient, dans sa retraite de Madrid, les plus douces occupations. Il était donc déjà plein de son sujet, lorsqu'il reçut l'ordre de le traiter. Il écrivit, sous le titre devenu si populaire de *Fleurs des Vies des Saints,* d'abord les vies des saints dont on faisait l'office dans le bréviaire romain, puis celles de plusieurs dont les fêtes n'y étaient pas marquées.

Les unes et les autres respirent un parfum de piété qui fait du bien au cœur chrétien et le remplit d'amour, soit pour la vertu, soit pour les saints qu'elle a formés.

On a reproché au père de Ribadeneira de manquer de critique. Que veut dire cette accusation? Il y a certains esprits que les miracles effarouchent, et qui trouvent un défaut de critique partout où des miracles sont racontés. Ne comprenant ni l'action de la grâce, ni le langage de la piété, ils s'étonnent de rencontrer dans les vies des saints des faits d'un ordre surnaturel que ne leur présente point les vies des autres héros de l'histoire, et, sans autre information, ils jettent en face à l'auteur qui ose les raconter, le reproche de crédulité. Sur la foi de ces censeurs d'autres écrivains, non moins téméraires, rédigeant en quelques lignes un article biographique sur l'auteur inculpé, qu'ils n'ont jamais lu, maintiennent et perpétuent le même reproche. La critique cependant consiste à connaître ce dont on veut parler. Le reproche, dans ce cas, ne retombe donc pas sur l'auteur jugé si légèrement.

Nous avouons toutefois que Ribadeneira n'a pas été le devancier de Baillet ; qu'il n'a point préludé à cette école qui, formée sous l'influence du Jansénisme, et propagé par l'esprit philosophique, s'est mis à contester tous les miracles, à disputer au Seigneur le pouvoir d'en faire, à naturaliser l'œuvre de Dieu, à la méconnaître dans les Saints, que Dieu, pour se glorifier en eux, investit souvent de sa puissance. Si c'est là ce qu'on appelle manquer de critique, nous avouons encore une fois que Ribadeneira a mérité ce reproche, et nous n'en sommes pas fâchés pour lui.

Entend-on, par le mot critique, ce flambeau qu'une raison sage, et comme humble auxiliaire de la foi, porte dans les faits sensibles, qui les admet ou les rejette, après en avoir reconnu la vérité, ou la fausseté, à quelque ordre, naturel ou surnaturel, qu'il appartienne? Eh bien! nous prétendons que notre auteur a mis, dans son ouvrage, toute la critique qu'on pouvait raisonnablement exiger de lui. A l'époque où il écrivait, la critique sacrée n'avait pas encore les ressources

qu'une érudition patiente lui a fournies dans la suite ; Surius et Baronius qui en étaient les représentants et les oracles, en avaient reculé les limites sans les fixer ; et ce fut à ce point que Ribadeneira dut la prendre; il s'appuya de leur autorité, et c'en était assez, à notre avis, pour tranquilliser sa conscience. Sans doute, on est allé plus loin, depuis lors, dans une voie que ces saints et savants auteurs déblayèrent par leurs immenses travaux ; mais Ribadeneira n'aurait rempli ni son intention, ni son plan, s'il avait voulu lutter avec eux d'érudition et de recherches : il se proposait de populariser parmi les familles chrétiennes, la connaissance des saints que Dieu donne pour modèles aux membres de l'Église militante ; il ne devait donc pas hérisser son travail de textes, de citations, de témoignages ; il ne devait pas l'entremêler de discussions, de dissertations, etc. Il lui suffisait de présenter à ses lecteurs les faits biographiques dont la vérité avait été avouée par l'érudition la plus avancée de son temps. Et c'est ce qu'il a fait.

Les Fleurs des Vies des Saints qui parurent en trois volumes in-folio, avaient épuisé les forces de Ribadeneira. Il ne s'occupa plus, depuis ce moment, en dehors de ses exercices de piété, qu'à recueillir des souvenirs de famille, et les noms de ceux de ses confrères qui avaient laissé des ouvrages imprimés ou inédits, ou qui continuaient à en composer. La Compagnie n'avait pas encore cinquante ans d'existence, et déjà elle avait produit une foule d'écrivains en tout genre. Il aurait été difficile pour Ribadeneira de compléter une liste si étendue, si sa longue carrière ne lui eût déjà fait connaître la plupart des auteurs dont il voulait transmettre les noms à la postérité. Grâce à ses propres souvenirs, et aux informations fraternelles qui lui arrivaient de toute part, il put achever son *Illustrium scriptorum religionis Societatis Jesu catalogus ;* ouvrage qui, continué et complété successivement par *Alegambe* et *Setwal*, atteignit dans la suite les dimensions d'un gros volume in-folio. L'auteur termine la seconde édition de son livre, par un article consacré à son nom, et conçu en ces termes :

« Moi, Pierre Ribadeneira, le dernier et le moins digne des enfants de la Compagnie de Jésus, né à Tolède, en Espagne, et amené à Rome, encore jeune, par un bienfait singulier du Seigneur, je fus reçu par notre bienheureux père Ignace dans la Compagnie naissante, le 18 septembre de l'an 1540, avant même qu'elle eût été confirmée par le siége apostolique. Après avoir accompli de nombreux et de grands travaux, j'ai écrit jusqu'à ce jour des ouvrages dont voici les titres. » Vient ensuite la liste de ses ouvrages imprimés, auxquels il ajoute les *Officia propria sanctorum Ecclesiæ Toletanæ,* et trois livres

inédits, savoir : la vie de Dona Maria de Mendoza, fondatrice du collége d'Alcala : la vie de Dona Stéphanie Manriquez y Castella, fondatrice de la maison professe de Tolède; et trois dialogues, contenant des exemples de la vengeance de Dieu sur ceux qui sortent de la Religion.

« Enfin, ajoute Ribadeneira, je travaille actuellement à l'histoire de la Compagnie, en Espagne, en Sardaigne, dans les Indes, c'est-à-dire au récit des choses que, depuis son établissement, la Compagnie a opérées dans les provinces de Tolède, de Castille, d'Aragon, et d'Andalousie, au Mexique, au Pérou, au Paraguay, dans les Philippines, pays sur lesquels s'étend l'assistance d'Espagne. Ce travail, ou plutôt ce fardeau, que notre révérend père Général m'a mis sur les épaules, déjà chargées de près de quatre-vingt-quatre ans, est au-dessus de mes forces, tout le monde le voit, mais un religieux doit rester fermement attaché à l'obéissance, et obéir jusqu'au dernier soupir. Soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur ; soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur. Ainsi, à la vie, à la mort, nous sommes au Seigneur. Puissions-nous lui rester toujours fidèles ! A Dieu très-bon, très-grand, auteur de tous les biens, à sa très-sainte mère, la vierge Marie, aux Saints, à tous les esprits célestes, gloire, honneur, actions de grâces, jubilation dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.»

Ce fut au milieu de ce cantique d'amour et dans cet acte d'obéissance que la mort surprit Ribadeneira. Sa dernière maladie, courte, mais douloureuse, ne put jamais le détourner de cette pensée, ni lui arracher d'autres soupirs. Tant qu'il conserva l'usage de la parole, le serviteur de Dieu continua à exprimer les mêmes sentiments ; il les concentra dans son cœur, quand il l'eût perdu, et en nourrit son ame. Cependant, ses frères, réunis autour de son lit de douleur, le priaient de se ressouvenir d'eux et de toute la Compagnie dans le ciel, et de leur donner une suprême bénédiction. Mais le mourant leur montrait du doigt l'image de saint Ignace, qu'il avait fait mettre devant lui, leur signifia qu'ils devaient plutôt demander la bénédiction de leur père commun. Quant à lui, il ne pensait plus qu'à aller se réunir à ce grand saint dans le ciel ; et il se préparaît à ce bonheur par des actes d'amour et par les secours de l'Eglise. Il expira paisiblement le 1er octobre de l'an 1611, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, moins un mois, léguant à la Compagnie les souvenirs de ses travaux apostoliques, de son zèle pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise, et les exemples de ses vertus. Ses funérailles attirèrent un immense concours d'ecclésiastiques, de religieux de tous les Ordres, de grands personnages, de

simples fidèles qui, tous, voulaient donner à sa mémoire une dernière marque d'estime et de vénération.

L'histoire s'est associée à de si justes hommages : elle a recueilli avec soin le nom, les actions et les vertus de Ribadeneira, et en a consacré le souvenir dans ses annales. Le père Louis de la Palma, qui vécut longtemps dans l'intimité de ce respectable religieux, en a écrit une vie détaillée dont le père Nieremberg nous a donné l'abrégé. Les historiens de la Compagnie de Jésus ont aussi raconté les travaux de Ribadeneira. Alegambe et Setwal lui ont donné un rang honorable parmi les écrivains du même Ordre. Ribadeneira, lui-même, fournit sur sa vie de précieux documents, soit dans la vie de saint Ignace, soit dans les préfaces et les dédicaces de ses ouvrages. C'est de ces diverses sources que nous avons tiré la notice que nous venons de terminer et que nous présentons au public.

LA VIE, MORT ET PASSION

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Quatre mille ans s'étaient écoulés depuis l'origine du monde : l'heure trois fois bénie arrivait dans la plénitude des temps[1], où le Verbe divin avait résolu de se revêtir de notre chair, et d'acquitter à notre place et par d'incompréhensibles humiliations, la dette du péché. Après nous avoir tout donné dans l'ordre de la nature, il daignait se donner lui-même, et s'unir à nous d'une façon si étroite et si merveilleuse, qu'un Dieu allait se faire homme et l'homme devenir un Dieu. Le ciel se recueillit pour l'accomplissement d'un si étonnant mystère; et son regard s'arrêta sur une vierge, nommée Marie, fille de Joachim et d'Anne, de la nation des Hébreux et de la tribu de Juda. C'est en elle que le Fils éternel du Père s'incarna par la vertu du Saint-Esprit, pour être le Fils de l'homme dans le temps, sans que la femme, qui l'avait vraiment engendré, cessât d'être vierge. Créature privilégiée, le Seigneur s'était complu à la distinguer avec un amour de préférence, entre toutes les autres femmes, comme la plus pure et la plus sainte qui ait jamais été, et qui sera jamais. Il l'avait douée de toutes les vertus qui devaient briller par excellence dans la Mère de Dieu.

Or, Marie descendait d'Abraham et de David, car il avait été prédit que le Messie sortirait de leur race. Mais, pour parler plus exactement encore, dans le sang de la Vierge

(1) Gal. 4, 4.

sacrée se trouvait réuni celui des Patriarches et des Prophètes, des juges, des rois, des sacrificateurs, le sang royal et sacerdotal en un mot, parce qu'elle devait donner au monde le souverain Prêtre, le Roi de la terre et du ciel.

Il plut également au Seigneur qu'avant de devenir mère, elle fût unie, par les liens sacrés du mariage, à un juste de la même tribu, nommé Joseph. De cette sorte, non-seulement la pureté virginale de Marie se trouvait à l'abri des soupçons injurieux des hommes ; mais Jésus, le Saint des saints, ne pouvait non plus être rejeté des Juifs comme s'il eût dû sa naissance au péché. Nous ne saurions, d'autre part, admirer assez, qu'ayant été conçu du Saint-Esprit, il aimât mieux être tenu pour fils de Joseph, que de mettre en danger l'innocence de sa mère. Il venait, ce bon maître, nous enseigner l'humilité, le mépris du monde, de son luxe et de ses richesses, et il choisit cette mère pauvre et son père putatif pauvre, pour nous encourager, par son exemple, à supporter, à notre tour, la pauvreté et les peines de la vie, quand Dieu nous les envoie. Mais, pour nous montrer aussi le peu d'estime que nous devons faire de la chair et du sang, et pour remplir tout à la fois les pauvres pécheurs des plus précieuses espérances, il permit même qu'il se soit rencontré dans la famille qu'il adoptait sur la terre, des ames faibles, des cœurs égarés et coupables[1].

Cependant, l'archange Gabriel ayant été député d'en haut vers la très-sainte Vierge, pour lui annoncer qu'elle devait enfanter un fils, lui demanda, de la part de Dieu, son consentement à l'opération divine, comme nous le dirons au jour de l'Incarnation. A cette nouvelle, la chaste et très-pure Marie ne put contenir son trouble. Mais, rassurée bientôt par le messager céleste, sur la crainte qu'elle avait de perdre sa virginité sans tache, elle répondit humblement qu'elle était la servante du Seigneur, soumise en tout à ses volontés saintes. Ce fut alors que l'Esprit de Dieu la couvrit de son ombre[2], comme

(1) Thamar, Gen. 38. — Rahab, Jos. 6. — Bethsabée, 2 Reg. 12. (2) Luc. I, 35.

s'exprime l'Evangile, afin qu'elle pût renfermer dans son cœur, sans en être consumée, les rayons divins du Soleil de justice qui venait éclairer le monde et l'embraser de ses feux.

Durant sa grossesse, elle visita sa cousine Elisabeth, et sanctifia, par sa présence, Jean-Baptiste, le futur précurseur de son Fils adorable. Puis, il advint que César-Auguste publia un édit solennel, qui enjoignait à chacun de ses sujets, dans toute l'étendue des états romains, de se faire inscrire au lieu même où il avait pris naissance. Joseph, qui résidait à Nazareth, était de Bethléem ; il se mit en route avec sa sainte épouse, pour se soumettre aux ordres de l'empereur[1]. Mais il y avait dans cet événement, en apparence peu digne d'attention, un dessein de Dieu que nous devons admirer encore : c'est que Jésus, qui venait réhabiliter l'homme perdu par la désobéissance d'Adam, voulait commencer à obéir, dès le sein maternel, et dans la personne de ses parents, aux lois des princes de la terre.

Bethléem était une bourgade presque inaperçue, à quelque distance de Jérusalem. Elle était depuis longtemps célèbre par la naissance de David ; mais quelle autre gloire ne s'est-elle point acquise, par la naissance même de Jésus-Christ, le Roi des rois, dont David n'était que la figure ? C'est là, en effet, dans cet humble et pauvre pays, selon la prophétie de Michée[2], que Notre-Seigneur, qui devait confondre l'orgueil et la vanité des enfants d'Adam, consentit à venir au monde, dénué des choses les plus nécessaires à la vie, pour mourir ensuite sanglant et nu sur une croix, au sein même de Jérusalem, la cité royale, la ville des Prophètes, dont l'éclat et la renommée s'étendaient à tout l'univers.

Nous pouvons méditer ici de grands enseignements. Pourquoi le Messie n'apparut-il qu'après tant de siècles écoulés depuis le crime de notre premier père ? N'était-ce pas pour mieux nous découvrir la profonde plaie que nous portions

(1) Joseph et Marie prirent le chemin de Bethléem, conduisant un bœuf et un âne comme de pauvres marchands. (S. Bonav. *Médit. de vit. Christ.*)
(2) Michée, v. 2.

dans nos cœurs, et le besoin qu'auront toujours les hommes, du céleste médecin qui seul pouvait nous apporter le remède? Ce très-charitable maître avait été depuis si longtemps promis, annoncé, représenté par tant d'ombres et de figures; il était si bien devenu le Désiré de toutes les nations, qu'il se conciliait, par sa venue, des droits plus éclatants à l'empressement et aux adorations des peuples. Roi pacifique, médiateur divin entre le ciel et la terre, il avait mission de nous réconcilier avec Dieu; et il disposa les choses de telle sorte, qu'au temps marqué pour son avènement, une paix générale régnait dans le monde. Rome, à cette époque, dictait des lois à la plupart des nations connues : l'empereur Auguste, vainqueur de tous ses ennemis, avait eu la gloire de fermer le temple de Janus[1], après sept cents ans de guerres successives, à peine interrompues deux fois. La Providence tenait le monde entier comme en silence, dans l'attente des grandes choses qui se préparaient. Et ne peut-on pas dire également avec vérité, que, par cette réunion de presque tous les peuples sous la conduite et la domination d'un seul, Notre-Seigneur voulait ouvrir une voie plus facile et plus large à la prédication de l'évangile, afin que sa parole, comme s'exprime l'Apôtre, pût courir et pénétrer partout[2]?

Mais le créateur souverain de toutes choses, en s'abaissant vers sa créature tombée, trouva bon d'opérer des œuvres merveilleuses, qui pussent faire pressentir en tous lieux son excellence et ses grandeurs. Il y eut des signes extraordinaires et des prodiges nombreux, que nous voyons attestés par les historiens tant sacrés que profanes. C'est pourquoi nous nous contenterons de rapporter ici que longtemps même avant la naissance de Jésus-Christ, les prédictions des Sybilles, regardées comme les prophétesses de la Gentilité[3], parlaient hautement

(1) On sait que quand les Romains fermaient le temple de Janus, c'était le signe qu'il n'y avait plus de guerres ni de troubles dans l'empire. (2) II Thessal. III. 11.

(3) Saint Jérôme, en faisant l'éloge des Vierges, est conduit à parler des prédictions des Sybilles, qu'il ne met pas en doute. Il va jusqu'à dire que ce don de prévoyance leur aurait été accordé comme une récompense de leur virginité (Hieron. *Adven.* 50. v.)

de sa naissance, de sa vie et de sa mort; et que, quand il fut né, le célèbre Apollon de Delphes renommé par toute la terre, et dont le démon se servait pour tromper et enchanter les hommes[1], ne rendait plus ses oracles. On sut que la présence du Sauveur le condamnait au silence, car c'est ce qu'il déclara lui-même, par une permission de Dieu, à César-Auguste qui était venu le consulter en grande pompe, après lui avoir élevé un temple magnifique. Un enfant hébreu, descendu du ciel, avait-il dit, lui ôtait la puissance qu'il avait eue sur le monde, et le rejetait dans les enfers[2].

Mais ce ne fut pas seulement l'Apollon de Delphes qui se tut après la nativité du Sauveur : tous les autres démons furent également enchaînés et muets, si bien qu'au bout de quelques années, le philosophe Plutarque écrivit un traité où il se demande avec étonnement, comment il se peut faire que la parole des dieux ne se fasse plus entendre. Et l'histoire nous apprend encore qu'Auguste en revenant à Rome, comme frappé de stupeur, après l'événement que nous venons de rappeler, avait eu hâte de faire dresser au capitole un somptueux autel avec cette inscription : AU FILS AÎNÉ DE DIEU... Ce sanctuaire, chose digne d'attention, se serait conservé jusqu'au temps de Constantin ; et cet empereur aurait eu la gloire d'y creuser les fondements de la sainte Basilique qu'il consacrait à la Mère de Jésus, et qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Ara cœli*, autel du ciel[3] dont la garde est confiée aux frères Mineurs de l'observance de Saint-François.

(1) Nous voyons dans l'Ecriture (III REG. 22.) que Dieu permit au démon de parler aux hommes par l'entremise des faux prophètes : la même permission a pu exister aussi à l'égard des oracles du polythéisme comme un châtiment de la dégradation des païens corrompus. « Les Pères de l'Eglise, dit le savant Bergier, ont fait remarquer qu'à la venue du Sauveur, Dieu avait permis au démon d'exercer son empire d'une manière plus sensible qu'auparavant, afin que la victoire que Jésus-Christ et ses disciples devaient remporter sur lui, fût plus éclatante à tous les yeux. » (BERGIER, *Dict. théol. art. Démon.*)

(2) Cic. lib. 2 de div. Nicéph. Baron., etc. — Plusieurs fois, le démon, par la bouche des possédés, a confessé la divinité de Jésus-Christ dans l'Evangile.

(3) Nicéph. hist. lib. 17. c 5. Baron. in app. t. I. p. 7. Les mêmes auteurs rapportent qu'Auguste ne voulut plus qu'on l'appelât du nom de seigneur. Dieu

Mais pour reprendre notre récit, que ces diverses considérations nous ont fait abandonner, Jésus se manifestait aux hommes dans le temps où le monde jouissait d'une grande paix ; et, parce qu'il était du ciel, comme s'expriment nos saints livres[1], et qu'il voulait détacher nos cœurs de toutes les satisfactions de la terre et des sens, il vint à nous dans la rude saison de l'hiver, et dans le mois de décembre, ordinairement de tous le plus rigoureux. Sa sainte Mère eut à souffrir non-seulement de ces incommodités, et des fatigues d'une longue et pénible route, quand elle arriva à Bethléem ; mais son extrême pauvreté l'exposa encore aux rebuts de toute la ville où affluait une multitude d'étrangers, et où elle ne trouva place dans aucune hôtellerie, pas même pour se mettre à couvert ; de sorte qu'elle fut obligée de se retirer avec Joseph son doux époux, au-delà des faubourgs, dans une étable abandonnée.[2]

Cependant ce fut au milieu de la nuit, dans le calme profond de toute la nature, quand le monde était dans l'attente du désiré des nations[3], quand les cieux versaient de toutes parts le miel avec la rosée[4], que Marie sentit les approches de son enfantement divin. Toute plongée dans la contemplation de ce haut mystère, tout enflammée d'amour et du désir de voir bientôt son Fils bien-aimé, elle suppliait, du fond de son humilité, le Père éternel, de lui accorder la grâce de produire Jésus à la lumière du jour, puisqu'il avait daigné la rendre sa Mère. Et tout aussitôt, sans qu'elle eût à supporter de douleurs, sans qu'elle souffrît d'atteinte à sa virginité, le Verbe

lui donnant cette inspiration par un mouvement secret qu'il ne comprenait pas ; et comme pour nous faire entendre qu'en face de l'éclat du soleil, les astres secondaires n'ont plus qu'à s'éclipser, et que toutes les puissances humaines doivent s'incliner et s'obscurcir devant l'infinie majesté de celui qui porte écrit sur son épaule : *Roi des Rois et Seigneur des seigneurs.* (Apoc. XIX.) Note extraite du père Ribadeneira.

(1) Joan. III. 31.

(2) Voyez sur cette étable, Orig. Cont. Eusèbe, de Démonstr. évang. Justin mart. in dialog. cum Triph. Hieronym. epist. 18.

(3) Au rapport de tous les historiens, c'était un bruit universel qu'un grand et miraculeux événement allait arriver dans le monde, et changer la face de la terre. (Cic. loc. cit.)

(4) Brév. rom. Office de Noel.

fait chair sortit de ses chastes entrailles plus brillant que le soleil, pour le bonheur et le salut du monde ; tendre enfant. Dieu tout-puissant et éternel, dont le froid glaçait les membres délicats, et qui commençait, par ses souffrances, à exercer déjà l'office de Rédempteur et à satisfaire pour nos péchés par ses vagissements plaintifs et ses larmes. Ah ! qui pourrait penser, qui pourrait dire quelle fut la joie que ressentit Marie dans son cœur ; de quels pieux tressaillements elle fut saisie devant les humiliations de ce Fils de son sein, le divin Emmanuel ?... S'étant d'abord prosternée à ses pieds, elle l'adora comme son Dieu ; puis le prenant joyeusement dans ses bras, elle le baisait avec une tendresse maternelle, et l'enveloppait des voiles blancs qu'elle lui avait préparés de ses mains. Enfin, comme il fallait préserver le saint Enfant de l'âpre froidure dans cette longue nuit d'hiver, et sous ce toit où soufflaient tous les vents, elle le coucha tout emmailloté dans la crèche de la pauvre étable. Mais tout à côté le bœuf et l'âne[1] étaient là pour le réchauffer de leur haleine, d'après ce qu'en avait prédit le prophète : *Le bœuf connaîtra son possesseur et l'âne la crèche de son maître*[2]. Qu'est-ce à dire ? L'homme ne rougira-t-il pas de ne point servir, de ne point reconnaître ce Dieu que les animaux ont reconnu et servi ?

Selon la supputation du martyrologe romain qui se règle sur la version des Septante, notre Seigneur naquit l'an de la création du monde 5199, depuis le déluge 2957, depuis la fondation de Rome 752, Auguste étant dans la 42e année de son règne, et le vieil Hérode, surnommé l'Ascalonite, occupant le trône de Judée depuis plus de trente ans. Mais à la même heure où le Verbe divin se montrait à la terre, les Anges chantaient au ciel, dans de saints concerts, la miséricordieuse bonté de Dieu pour les hommes ; et bientôt ils s'empressèrent de descendre en ce monde, pour adorer, dans son humanité sacrée, leur Seigneur et leur Roi. Et il était bien

(1) S. Hieron. epist. 27 ad Eustoch. S. Greg. Nazian., Orat. de Christ. Nativ. S. Paulin. ad Sever. ep. II et alii. (2) Isai. I, 3.

juste de toute manière, qu'il en fut ainsi, car Jésus semblait leur demander de nouvelles et plus vives marques d'amour, en devenant le réparateur de leurs trônes, dont le vide n'avait point été rempli depuis la révolte de leurs frères déchus. Pendant qu'ils remplissaient l'étable de leurs concerts, et le cœur de Joseph et de Marie de bonheur et de charme, l'un d'eux, se détachant des glorieuses milices, apparut tout brillant de lumière à de pauvres bergers qui gardaient leurs troupeaux dans la campagne, au lieu même où Jacob avait fait paître les siens autrefois[1]. Il leur annonça la joyeuse nouvelle de la naissance de Jésus, leur disant qu'ils trouveraient ce Sauveur du monde couché dans une crèche, et qu'ils le reconnaîtraient à cette marque. Ces cœurs simples, on le comprend, pieusement ravis, coururent aussitôt à l'étable. Ils témoignèrent leur amour à l'enfant nouveau-né, l'adorèrent à leur tour dans ses mystérieuses humiliations, et se félicitaient en se racontant les uns aux autres toutes les merveilles dont ils avaient été témoins.

Au même instant encore, on aperçut en Orient une étoile extraordinaire. Le prophète l'avait prédite autrefois[2], afin qu'en la voyant se lever dans les cieux, les mages[3] vinssent chercher l'Etoile véritable, l'Etoile bénie de Jacob, à Bethléem, et que le Dieu qui naissait pour tous fût montré successivement aux Juifs et aux Gentils, aux bergers et aux rois, aux petits et aux grands, à ceux qui étaient près comme à ceux qui étaient loin, ainsi que le remarque l'Ecriture[4].

Il en est qui disent que cette étoile était conduite par un ange, et qu'un autre ange encore descendait en même temps dans les limbes, pour que les ames des anciens justes entendissent également la bonne nouvelle. Mais l'Evangile n'en parle pas. On y voit seulement qu'une grande multitude d'Esprits bienheureux se joignirent bientôt au premier ange qui

(1) S. Hieron. ep. 27. Beda. loc. sanct. c. 8. (2) Num. XXIV, 17.

(3) Les Mages étaient, selon toute apparence, de l'Arabie. Voyez Justin mart. dial. cum Triph. Tertull. lib. advers. Jud. S. Cyprien, Baron., etc.

(4) Isa. LVII, 19.

s'était approché des pasteurs, et qu'on entendit dans les airs de célestes symphonies, et des chants pleins de mystères. *Gloire à Dieu au plus haut des cieux,* disaient les anges, *et paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté!* Hymne de louanges ineffables que nous répétons tous les jours au saint sacrifice de la messe. De cette sorte, l'Eglise n'a pas cessé et ne cessera pas de célébrer, jusqu'à la fin des temps, après les milices angéliques, ce Verbe éternel, ici-bas humilié jusqu'au néant ; comme elle dira aussi le bonheur qui nous est promis au ciel, si, marchant à la suite du divin Pacificateur du monde, nous combattons avec lui le démon, la chair et le péché.

Ainsi le ciel et la terre célébraient de concert la sainte nativité de Jésus. Et ne fallait-il pas que toutes les créatures qu'il venait ennoblir, se livrassent à la joie? Mais Dieu voulait montrer aux hommes, tout à la fois, que ce petit Enfant qui paraissait si faible à leurs yeux, était cependant leur seigneur et leur Dieu. Il voulait qu'en contemplant sa douce humilité, ils s'appliquassent à la pratiquer et à l'aimer ; et qu'en reconnaissant sa majesté souveraine et toute-puissante, ils vécussent dans la crainte de son terrible jugement ; ne cessant point d'admirer qu'il ait su réunir, par son apparition dans le monde, des extrémités si éloignées, comme le sont Dieu et l'homme, l'éternité et le temps, le ciel et la terre, la vie et la mort, la virginité de Marie avec la maternité, et la foi à tant de mystères incompréhensibles avec l'orgueil et l'infirmité de la pauvre nature humaine.

Le livre sacré ne dit pas en quel jour de la semaine arriva ce grand et bienheureux événement. Il y a diverses opinions entre les docteurs à ce sujet. Néanmoins, la plus commune semble établir que ce fut un dimanche, 25 décembre, quand le jour naturel commençait à paraître, c'est-à-dire vers minuit[1] : ce qui s'accorde avec la tradition de l'Eglise, qui permet de célébrer la messe à cette heure-là même, dans la fête de Noël.

Bède[2] écrit qu'on voyait encore, de son temps, dans l'éta-

(1) Salman. Suarez. S. Thom., etc. (2) Orat. I de Nativ. Christi.

ble de Bethléem, une source d'eau vive qui avait jailli de terre, au moment de la naissance du Rédempteur, pour le service de la sainte famille.

Mais n'oublions pas de remarquer que cette chétive étable devint bientôt un lieu de grande vénération parmi les chrétiens, pour lesquels elle était, avec raison, plus précieuse que tous les palais des rois[1]. La piété des empereurs convertis à la foi en fit une superbe église, toute revêtue des marbres du plus haut prix ; et la petite crèche de bois qui avait servi de couchette à l'Enfant-Dieu, fut portée plus tard à Rome et placée dans une riche chapelle de Sainte-Marie-Majeure, où on la conserve encore de nos jours.

Cependant, notre Seigneur nous avait donné, en naissant humble et pauvre, un exemple prodigieux d'abnégation : il nous en fournit un plus mémorable encore, huit jours après, en se faisant circoncire. Il venait de prendre sur lui l'impuissance et la faiblesse de l'homme : dans la circoncision, il voulut recevoir toute la figure du pécheur, car cette cérémonie avait été instituée comme le remède du péché. Notre orgueil était extrême ; la charité du divin maître qui s'était résigné à laver nos souillures dans son sang fut excessive et généreuse, à ce point qu'elle ne lui permit pas d'attendre le temps auquel il monterait sur la croix. Ce terme lui semblant trop long, il se hâta de tirer de sa chair, sous le couteau sanglant du sacrificateur, les premiers gages de son amour infini, et les arrhes du grand sacrifice qui devait acquitter nos dettes au Calvaire.

Mais Jésus encore fut circoncis, parce qu'il était de la race d'Abraham, et que c'était chez les Juifs une prescription religieuse ordonnée par Dieu même. Puis, parce qu'il s'y soumettait lui-même, il nous délivrait, en sa personne, de cette obligation figurative : car il avait revêtu notre mortalité pour mettre l'esprit à la place de la lettre, et remplacer la circoncision du corps par celle du cœur, comme nous l'expliquerons plus loin.

(1) S. Paulin. epist ad Sever. Orig. lib. I contra Cels.

On croit que la douloureuse et humiliante cérémonie se fit dans l'étable même, la loi ne déterminant aucun lieu pour l'accomplir[1]. C'est alors qu'on imposa à l'Emmanuel le nom de Jésus, qui n'est pas emprunté à la terre, mais que l'ange avait apporté du ciel en disant à Joseph : *Vous le nommerez Jésus, qui signifie Sauveur, parce qu'il vient sauver son peuple de la servitude*[2]. Et déjà la même recommandation avait été faite à Marie, au moment de l'incarnation[3]. Ainsi Jésus doit à sa divine puissance de s'appeler et d'être Jésus ; mais s'il a été circoncis avec l'apparence du péché, cela vient de notre faute et de nos misères qu'il venait guérir.

Cinq jours après la circoncision, le treizième de la douce et merveilleuse nativité de l'Enfant-Dieu, les rois mages, qui venaient d'Orient, lui apportaient leurs cœurs avec de riches trésors. Ils avaient été frappés, comme nous l'avons dit, de l'éclat surprenant de l'étoile qui s'était montrée dans les cieux[4]. Intérieurement éclairés d'une autre lumière supérieure et divine, et mus par le Saint-Esprit, ils n'avaient point hésité à se mettre en route, abandonnant leur pays, leurs familles, les commodités d'une vie royale, les délices de la cour, pour chercher, à travers mille périls et dans des régions inconnues, le nouveau roi des Juifs, que le prophète de leur nation avait annoncé. L'étoile miraculeuse les avait elle-même guidés pendant la route, car elle marchait devant eux. Ils étaient arrivés à Jérusalem, en publiant hautement ce qu'ils avaient vu et en s'informant où était le roi nouveau-né. A cette nouvelle toute la ville avait été remplie d'étonnement ; mais Hérode surtout n'avait pu cacher son trouble. Les anciens du peuple et les scribes de la loi ayant été consultés par ses ordres, il en avait appris que le Messie devait naître à Bethléem, suivant la parole des prophètes. Feignant alors devant les mages de vouloir l'adorer lui-même, il les avait pris insidieusement à part, sous le faux prétexte de se concerter avec eux, et il leur

(1) S. Epiph. lib. 2 in Paul. Theat. terr. sanct. (2) Matth. I, 21 (3) Luc, I. 31
(4) Orig. Cont. Cels. — S. Basil. de Christ. gener. S. Chrysost. in Matth

avait fait promettre de l'informer avec détails de l'état et de la retraite du saint Enfant, dès qu'ils l'auraient vu.

Ceux-ci, au sortir de la cité royale, avaient été réjouis de nouveau en revoyant, dans les cieux, l'étoile bénite ; car elle devait accompagner leurs pas jusqu'au terme de leur voyage. Quand ils furent parvenus à l'étable, elle y laissa tomber sa lumière et s'arrêta. Quelle consolation pour les pieux et intrépides voyageurs ! Ils avaient trouvé Jésus !... Ah ! loin de se scandaliser de sa petitesse et de sa pauvreté, n'écoutant, au contraire, que l'inspiration secrète d'en haut, ils se prosternèrent, en l'adorant comme leur maître et leur Dieu, et répandirent leurs richesses à ses pieds. C'était de l'or, de l'encens et de la myrrhe qu'on recueille dans leur pays en abondance ; mais qui étaient la figure des dons plus excellents de leur foi vive et généreuse, et des mystères augustes de la royauté, de l'humanité et de la divinité de Jésus, signifiés, la première, par l'or, la seconde, par la myrrhe, et la troisième, par l'encens. Ils satisfirent la piété qui était dans leurs cœurs, avec un zèle plein d'amour, et prirent ensuite congé, non sans de vifs regrets, du Verbe sacré et de sa mère. Mais ils s'en retournèrent par une autre route que celle de Jérusalem, d'après l'avis qu'un ange descendu du ciel, leur avait donné de la part de Dieu[1].

Le Sauveur du monde demeura dans l'étable, quarante jours après sa naissance, parce que la loi obligeait les femmes qui venaient d'être mères, à rester tout ce temps renfermées dans leur maison, quand elles avaient mis un fils au monde[2], et elles se rendaient ensuite au temple pour être purifiées. Bien que la sainte Vierge, qui n'avait rien perdu de sa virginité, ne fût pas soumise à cette ordonnance légale, elle prit le chemin de Jérusalem et se présenta au temple. Son très-doux enfant reposait sur son sein, car c'était encore un commandement de la loi, que tous les premiers-nés fussent offerts

(1) Matth. 11, 12. — Saint Cyrill., in vit. Theodo.

(2) Quarante jours pour un enfant mâle, quatre-vingts jours pour une fille. (Exod. XIII, Num. VIII.)

au Seigneur, et qu'on rachetât de cinq sicles[1] ceux qui n'étaient point de la tribu sacerdotale. Dieu l'avait ainsi voulu, pour que les Hébreux ne perdissent pas la mémoire du grand bienfait qu'ils avaient reçu du Seigneur quand ils s'éloignaient de la terre de Pharaon, et que les premiers-nés d'Egypte, tant des hommes que des animaux, venaient de tomber sous le glaive de l'ange exterminateur. Mais ici encore quel religieux exemple nous a donné Jésus, le législateur éternel, le maître souverain de la loi, en faisant observer à sa mère, et en gardant lui-même avec une humilité nouvelle, des préceptes qui n'avaient été établis que pour les coupables enfants d'Adam ! Toutefois, cette circonstance servit à le manifester davantage au monde. Le saint vieillard Siméon, qui eut le bonheur de le recevoir entre ses bras, rendit mille bénédictions à Dieu. Il fit sortir de son cœur un cantique où il exalte les miséricordes du Seigneur sur son peuple. D'un autre côté, la pieuse Anne, qui ne quittait pas le temple, dans l'espérance de voir le Messie promis, et dont les jeûnes assidus et les prières continuelles avaient été couronnés du don de prophétie, racontait de lui des merveilles à tous ceux qui se trouvaient présents. Ainsi la renommée du Rédempteur commençait-elle à se répandre parmi les hommes ; et ils s'accoutumaient, peu à peu, à considérer les rayons naissants de cette grande lumière qui venait d'en haut, et que leurs faibles yeux n'auraient pu supporter tout d'un coup dans son éclat divin.

Mais le mystère de cette présentation de Jésus et de la purification de la Vierge étant accompli, l'évangéliste saint Luc dit[2] qu'ils retournèrent en Galilée et dans la ville de Nazareth ; mais on ne sait pas combien de temps, ou plutôt combien de jours ils y demeurèrent[3]. Hérode, en effet, ayant

(1) Le sicle était l'once des Juifs, ou le dixième de notre livre, laquelle contient seize onces, comme on sait. (2) S. Luc, II, 39.

(3) Saint Luc met incontinent après ces cérémonies, la retraite de Jésus, Marie, Joseph à Nazareth ; mais peut-être qu'il parle de celle qu'ils y firent après être revenus d'Egypte, par une manière assez ordinaire aux historiens sacrés, qui est de joindre des choses fort éloignées, lorsqu'ils ne veulent rien dire de ce qui s'est passé dans le temps du milieu. (P. Giry, *Vie de Notre-Seigneur*.)

entendu parler de ce qui s'était passé dans le temple, et voyant qu'il avait été trompé par les mages, dont il attendait le retour, craignit plus que jamais de perdre son royaume. Pour prévenir cette catastrophe, et après avoir fait chercher inutilement notre divin Sauveur, il résolut de le faire mourir, et dans ce but, il fit passer, au fil de l'épée, tous les enfants de Bethléem et des environs, qui étaient au-dessous de deux ans. Le massacre fut exécuté avec une brutale barbarie, et les cris plaintifs des mères furent entendus dans Rama, comme dit l'Ecriture. Néanmoins, notre Seigneur qui ne voulait mourir que dans le temps fixé par son éternelle sagesse, et qui ne jugea point à propos d'user de sa force divine contre les méchants dans son enfance; qui voulut subir, au contraire, toutes les humiliations de notre pauvre humanité, fit savoir à Joseph, par le ministère de son ange, les barbares projets que nourrissait Hérode, et lui commanda de se retirer en Egypte. Le saint patriarche obéit diligemment à l'ordre du ciel. C'était au milieu de la nuit. Il se leva sans raisonnement et sans trouble, prit l'enfant et la mère, et partit. Ah! Dieu fuyait devant l'homme : le seigneur et le vrai roi du monde semblait redouter le bras d'un usurpateur et d'un tyran. Il donnait aux futurs adorateurs de sa croix l'exemple de chercher un refuge loin des cruels persécuteurs, quand il serait nécessaire, et de ne s'épouvanter point de leur jalouse malignité. Saint Matthieu dit aussi dans son évangile[1] que Dieu ordonna ce voyage de son fils en Egypte pour accomplir la parole du prophète Osée : *J'ai appelé mon fils d'Egypte*[2]. Et quoique cela s'entende du peuple d'Israël, il faut pourtant, sur la foi de la parole sainte, l'appliquer également à Jésus-Christ.

Soyons toujours attentifs à la suite de ces détails mémorables. Sozomène[3] et Nicéphore[4] racontent qu'au moment où les saints voyageurs approchaient d'Hermopolis, ville de la Thébaïde, un arbre d'une hauteur prodigieuse et dans le tronc

(1) S. Matth. II. 15. (2) Os. II, 1. (3) Sosom lib. 5. (4) Niceph lib. 10.

duquel les païens adoraient le démon sous la figure de quelque fausse divinité, se courba jusqu'à terre, comme pour faire hommage au créateur de toutes choses qui passait sous son ombre. Depuis cette époque, son écorce, son feuillage et ses fruits auraient conservé une vertu médicinale contre les maladies les plus invétérées. D'autre part, au rapport d'Eusèbe de Césarée[1], les oracles de satan, qui avaient coutume de parler par la bouche des idoles, furent tellement déconcertés, à l'entrée de Jésus sur la terre d'Egypte, que, se sentant liés par une vertu souveraine, comme ceux de Rome dont nous parlions plus haut, ils ne donnèrent plus de réponse à ceux qui les consultaient. Saint Athanase[2] et Origène[3] ajoutent que les idoles mêmes furent subitement ébranlées dans leurs temples, et tombèrent renversées sur le sol, en le jonchant de leurs débris[4].

Quoi qu'il en puisse être de ces pieux récits et de plusieurs autres que nous passerons sous silence, il est certain que ce pays d'Egypte, où les esprits infernaux semblaient avoir établi leur domination sacrilége, et comme le centre impur des plus monstrueuses et des plus aveugles superstitions, devint bientôt le paradis de la terre, et l'asile sacré de toutes les vertus. Une infinité d'ames ferventes, converties par les prédications de saint Marc, y retracèrent les plus beaux exemples de religion et de piété ; des milliers d'anachorètes, répandus dans les déserts, sur les pas des Paul et des Antoine, comme des anges terrestres, y furent, à l'admiration du monde, les sublimes

(1) Euseb. Démonst. évang. lib. 6. (2) S. Athanase de incarn. Verbi.

(3) Orig. hora in div.

(4) Voilà que le Seigneur est porté sur un nuage léger : il entre en Egypte : à sa présence les idoles sont ébranlées et tous les cœurs sont dans l'effroi. (Isa. II, 1.)

Nous lisons dans Burchard que, de son temps encore, entre la ville d'Héliopolis et de Babylone, on allait religieusement visiter un jardin, où se voyait une fontaine particulièrement chère aux fidèles chrétiens. Selon l'opinion commune, la sainte Vierge avait plusieurs fois lavé dans cette source les langes qui couvraient son précieux enfant. Elle les étendait ensuite, non loin de là, sur une pierre qui servait à les sécher et que la piété se plaisait à entourer des mêmes respects et du même amour. Les eaux de la fontaine étaient recherchées des Sarrasins eux-mêmes pour leur merveilleuse efficacité. (Burchard, Descript terræ sanct. lib. 7.)

apôtres de la pénitence évangélique, les héros de la vie cénobitique et contemplative; heureux qu'ils étaient de recueillir sur les pas de Jésus, les traces des bénédictions que sa présence et celle de sa mère y avaient laissées.

On ne sait pas précisément combien de temps les saints exilés séjournèrent en Egypte. L'opinion la plus probable donne à ce voyage une succession de sept années, au bout desquelles l'ange apparut à Joseph de nouveau, lui enjoignant de retourner dans la terre d'Israël, parce qu'Hérode, qui avait voulu perdre l'enfant, n'existait plus.[1] Joseph se hâta d'obéir, comme la première fois. Mais chemin faisant, ayant appris qu'Archélaüs régnait à la place de son père, il craignit de se rendre en Judée, et, sur l'avis qu'il reçut encore en songe, il reprit la route de Nazareth, ville de la Galilée, qui n'était point dans les domaines de ce prince. A l'occasion de ce retour du Sauveur, l'Eglise fait une fête le septième de Janvier[2].

La sainte famille se fixa donc à Nazareth. Mais que dirons-nous des premières années de notre Seigneur? En ouvrant l'évangile, nous n'en apprenons rien, si ce n'est que ce très-aimable Sauveur croissait et se fortifiait de jour en jour, qu'il était rempli de sagesse et que la grâce de Dieu était en lui. Toutefois, saint Luc rapporte un trait fort remarquable de l'enfance du divin maître. La sainte Vierge et saint Joseph ne manquaient pas, tous les ans, pour obéir au précepte de la loi, de se rendre à Jérusalem pendant les fêtes de Pâques, et d'y mener Jésus avec eux. Or, il arriva que notre Seigneur ayant atteint sa douzième année, et ayant, selon la coutume dont nous venons de parler, fait le voyage de la ville sainte et visité religieusement le temple, y resta caché au moment du départ, sans que ses parents s'en aperçussent. Mais sur le soir, quelles inquiétudes ne conçurent-ils pas, en ne l'apercevant plus dans la foule des pèlerins! Ils le cherchèrent de toute part avec larmes, la nuit même ne put les empêcher de retourner à Jérusalem, où ils eurent à souffrir encore pendant

(1) Matth. II, 20. (2) Voyez le martyrologe Romain, et ceux de Bède et d'Usuard.

deux jours, les longues angoisses et les cruels déchirements du plus douloureux martyre. Car, quoi de plus affreux que de perdre Jésus!... Enfin, dès le troisième jour, Dieu daigna sécher leurs pleurs et leur rendre sa consolation. Ils trouvèrent leur Fils bien-aimé dans les galeries du temple, au milieu des docteurs assemblés. Il écoutait ces grands maîtres comme s'il eût eu besoin de recourir à leurs lumières, de s'instruire à leurs leçons; puis quand, sous l'impression des célestes rayons de grâces qui jaillissaient de son cœur, on le priait de parler lui-même, il émerveillait tout le monde par sa modestie, par la prudence et la solidité de ses réponses. Ainsi, voulut-il donner aux hommes, dès l'âge de douze ans, un témoignage public et solennel de sa divinité.

Néanmoins la très-sainte Vierge, en le revoyant avec tant de joie, se plaignait amoureusement de la peine qu'il leur avait causée. Mon fils, lui dit-elle, pourquoi nous avez-vous plongés, votre père et moi, dans une si grande affliction? C'est, reprit le saint enfant, que je dois tout oublier, pour m'occuper uniquement des affaires de mon père[1]. Paroles mystérieuses et sacrées, que ceux qui les entendaient ne pouvaient comprendre. Mais la douce Vierge les écouta dans le silence, et les renferma dans son cœur, car elle était pleine d'admiration pour les enseignements profonds qu'elle y découvrait, par un don de Dieu tout particulier.

Elle revint avec Jésus à Nazareth; et l'évangile remarque que notre Seigneur était humblement soumis à Joseph et à Marie[2]. « Le roi du ciel s'assujettissait à la poussière de la terre, s'écrie saint Bernard, le créateur à sa créature, pour nous donner l'exemple de l'obéissance et des pieux abaissements que, grands et petits, nous avons à pratiquer nous-mêmes devant nos supérieurs, tous les jours de notre vie[3]. »

Jésus passa ainsi dix-huit années encore dans la maison de sa mère où il avait été conçu; et parce qu'il avait habité le pays de Nazareth, on l'appela plus tard le Nazaréen, mot hébreu, que le latin rend tout à la fois par *sanctus, separatus,*

(1) Luc, II. 48-49. (2) Luc, II, 51. (3) S. Bern. homel. 2. sup. miss.

floridus, saint, séparé, fleuri, triple signification qui renfermait encore un mystère, puisque Jésus est nommé dans nos Ecritures, le *trois fois saint*, le *séparé des pécheurs*, et la *divine fleur de Jessé* qui ne se flétrit pas.[1] Et bien que ce nom de Nazaréen ait été placé par dérision sur la croix, au calvaire, et qu'il ait été l'objet de moqueries insultantes de la part des gentils, néanmoins l'ange n'en avait parlé à Marie qu'avec respect, les apôtres l'ont vénéré et chéri, et les fidèles de l'Eglise primitive se faisaient gloire de le porter eux-mêmes, jusqu'au jour où on leur a donné le titre de chrétiens.

Mais les saints qui ont écrit sur la vie de notre Seigneur à Nazareth, aiment à le considérer travaillant de ses mains divines dans l'atelier de saint Joseph, qui exerçait le métier de charpentier[2]. Ils nous montrent cette sagesse adorable, ce Verbe éternel du Père, revêtu de chair, ne dédaignant point les emplois les plus bas, et se laissant mépriser des hommes comme fils du plus pauvre artisan. Ils n'ont plus de paroles, en quelque sorte, pour exprimer leur étonnement, lorsqu'ils cherchent à décrire, d'une part, l'humble et timide respect, la religieuse confusion de ceux qui avaient à commander, au nom du ciel, à ce Maître des mondes, et, de l'autre part, la vive et paisible allégresse avec laquelle notre Seigneur ne se lassait pas d'obéir, accomplissant, par avance, ce mot de saint Pierre : *Obéissez à toute créature pour l'amour de Dieu.*[3]

Et Celui qui vivait dans une telle obscurité, quand il pouvait faire éclater partout la puissance de sa parole et de ses miracles, ne voulut user de ces moyens pour convertir les peuples, qu'au bout de trente années, qui ont été inconnues au monde, et dont les anges, Marie et Joseph, étaient seuls les témoins. Qui donc de nous pourrait trop méditer ce silence ineffable et ces abaissements d'un Dieu pour la réforme de notre conduite et de nos mœurs[4] ?

(1) Isaie, VI, 3. — Hebr. VII, 26. — Isaie, II, 1 et 10.

(2) S. Justin, de verit. relig. et alii. (3) I S. Petr. I, 13.

(4) Il est toutefois une circonstance qui rend précieux encore le sejour de Jesus à Nazareth. C'est qu'avant de le quitter, notre Seigneur voulut fermer les yeux lui-

Enfin notre Seigneur venait d'atteindre sa trentième année [1] : c'était l'heure marquée dans les desseins éternels, pour qu'il *se manifestât au monde* [2]. Il quitta la Galilée et se dirigea vers le Jourdain, où Jean-Baptiste, son précurseur, prêchait la pénitence et donnait le baptême. Et qu'allait-il demander au fils de Zacharie ? O prodige ! ce divin Agneau descendu du ciel pour effacer les péchés du monde, voulait se mettre encore au rang des pécheurs et se faire baptiser comme eux. Saint Jean, qui le reconnaissait par une inspiration d'en haut, ne pensait, au contraire, qu'à s'humilier à ses pieds. *C'est moi qui devrais recevoir le baptême de vos mains,* lui disait-il, *comment mon Sauveur peut-il venir me trouver?* Mais Jésus lui repartit aussitôt avec son autorité divine : *Laissez-moi faire, car il faut que nous accomplissions ainsi toute justice* [3].

Ah ! qu'est-ce que le péché, et tout à la fois, qu'est-ce que la justice de Dieu qui réclamaient ce nouvel abaissement de Jésus pour notre guérison ? Mais Jean sentit s'accroître sa sainteté en présence du rédempteur divin, et puisa de nouveaux élans de grâce et de piété dans le cœur anéanti de son maître. De plus, le Sauveur en venant au baptême de son serviteur, nous conviait tous à son propre baptême : il consacrait, par l'attouchement de sa chair adorable, les eaux qui devaient servir à la régénération des fidèles, comme à l'édification de son Eglise, féconde et joyeuse mère, à qui tant de fils devaient être donnés. Il enseignait à tous les prédicateurs évangéliques, qu'avant d'annoncer sa parole, ils doivent se purifier dans les eaux de la pénitence, et préserver leurs cœurs des atteintes du péché. Enfin ses incompréhensibles humiliations semblèrent attirer le ciel en terre. Le voile, en effet, qui cache le glorieux firmament à nos yeux, se déchira ;

même à saint Joseph, son père adoptif et son conducteur sur la terre. La tradition sur ce point semble bien probable, car les évangélistes qui, durant les prédications du Sauveur, parlent encore de Marie, ne disent plus rien du saint patriarche. — Saint Epiph. hæres. 78. Macdon. in Matth. (Note tirée du père Giry, Vies des saints.)

(1) Selon la chronologie la plus certaine, trente ans, treize jours. Salian, t. VI

(2) Joan. VII, 4.

(3) Matth. III, 3 et seq. Orig. hom. in Ezech. S. Hier. in Ezech. S. Epiph. hæres. 52.

l'Esprit-Saint descendit visiblement, en forme de colombe, et se reposa sur la tête de Jésus ; et le Père éternel faisait entendre, au sein des nues entr'ouvertes, ces paroles magnifiques : *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu*, et par qui je suis apaisé et réconcilié avec les hommes[1].

On ne s'étonnera pas que le fleuve du Jourdain, déjà si célèbre sous l'ancienne loi, ait été depuis cette grande et solennelle époque, saintement vénéré dans l'Eglise. Nos pères, en se baignant autrefois dans ses flots, allaient y chercher le remède à leurs infirmités corporelles. Plusieurs, comme saint Basile, voulurent y recevoir le baptême ; et saint Grégoire de Tours affirme[2], qu'à l'endroit même où Jésus avait été baptisé, les pauvres lépreux trouvaient d'ordinaire une parfaite guérison.

Cependant étudions avec docilité les divines leçons du Rédempeur : le témoignage du Père l'avait déclaré du haut des cieux, le Docteur et le Précepteur du monde. Et il ne commença son souverain ministère, qu'après avoir affligé sa chair dans le silence et le jeûne ; car il voulait nous donner l'exemple par ses œuvres, plus encore que par ses paroles[3]. Il se retira dans un profond désert pour défier le prince des ténèbres, le combattre et le vaincre, en entrant ouvertement en lutte avec lui. Il allait donc se laisser attaquer par le démon : et que voulait-il nous enseigner en s'humiliant à ce point encore ? C'est que l'homme, lorsqu'il devient chrétien, est préparé pour le combat, et que les grâces qui lui sont communiquées sur les fonts sacrés du baptême, sont comme les armes dont on le revêt pour cette rude guerre, qu'il doit livrer à l'ange de satan. Aussi, comme personne, quelque saint qu'il soit, n'est exempt de tentations sur la terre, encourageons-nous dans cette lutte inévitable à la vue de notre céleste et adorable modèle. Puisqu'il a bien voulu lui-même la subir, il nous y assistera de sa vertu ; souvenons-nous qu'il a désarmé le tentateur par sa victoire, et que si nous l'invoquons avec confiance, nous en serons jamais renversés.

(1) Luc. ibid. (2) S. Grég. T. Lib. de glor. mart. (3) Act. I, 1.

Voilà les secours que Jésus entendait nous donner, en allant faire pénitence au désert[1].

Il y jeûna, comme autrefois Moïse et Elie, pendant quarante jours et quarante nuits, sans prendre aucune nourriture. Il sanctifiait ainsi pour son Eglise, par avance, les rigoureuses prescriptions du carême, que chaque année elle impose à ses enfants. Mais au bout de quarante jours, il voulut montrer une fois de plus qu'il était homme : il eut faim, et de cette sorte il provoqua bientôt les assauts de l'ennemi. Le démon lui proposa d'abord de changer les pierres en pain. Il voulait ensuite que Jésus se précipitât du pinacle du temple en bas : car les célestes intelligences, disait-il, ne manqueraient pas de le soutenir dans sa chute, et le peuple comprendrait qu'il était le Fils de Dieu[2]. Enfin, l'ange rebelle le porta sur une haute montagne[3], lui offrant tous les royaumes du monde, s'il consentait à l'adorer. Nous l'avons dit, notre Seigneur repoussa ces assauts, et confondit à ses pieds le fort armé. Mais, quand il sortit du désert ainsi triomphant, il fut soulagé de sa faim par les anges qui étaient descendus du ciel pour lui rendre gloire et le servir[4].

Le Sauveur inaugura dès lors la mission sublime que son Père lui avait donnée. Il jeta les bases de ce collége de disciples choisis, qu'il appela autour de lui, et dont il voulut faire les propagateurs de sa céleste doctrine, pour éclairer et sauver le monde. Parmi eux, il y en eut douze qu'il nomma plus particulièrement ses apôtres. C'était Pierre et André, lesquels

(1) Ce désert est entre Jérusalem et Jéricho. *Theat. terræ sanctæ*, p. 18, 19.

(2) Luc, IV, 1 et seq.

(3) On voit cette montagne à quelque distance du désert, 2,000 pas environ. (ibid. loc. cit.)

(4) Le jeûne du Sauveur qui avait commencé le 7 janvier, finissait le 15 février. (Giry, Vies des Saints.) Selon saint Epiphane (*), Jésus revint encore à Nazareth, dans la société de sa mère. Il est certain, disent d'autres auteurs, que le reste de cette année se passa sans qu'il prêchât devant le peuple, sans qu'il fît de miracles publics, mais pourtant il est croyable aussi qu'il se produisit davantage jusqu'au moment où il entra dans sa trente-et-unième année, qu'il daigna visiter plusieurs fois son saint précurseur, et qu'il commençait à enseigner çà et là, en se faisant connaître de quel-

(*) Voyez S. Thom. De via S. Joann. — Salian. loc. cit.

étaient frères; Jacques et Jean, fils de Zébédée, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Jacques d'Alphée, le mineur, Simon le chananéen, Jude et Judas l'Iscariote[1].

Avant d'arrêter ce choix, d'où devaient dépendre les destinées futures de l'Eglise, Jésus se retira sur une montagne, près de Capharnaüm. Il voulait, dans le secret de l'oraison, recommander cette œuvre importante à son Père. Nous savons qu'il pria souvent, pendant des nuits entières, sur la même montagne. Il y fit aussi l'admirable discours, connu sous le nom de *sermon de la montagne*, où nous trouvons le sommaire de toute la théologie et de toute la perfection chrétienne.

Mais la vie de notre Seigneur dans le monde fut aussi exemplaire que devait l'être celle du Saint des saints; car il est superflu de dire ici que, quoiqu'il eût emprunté la nature d'Adam, il ne contracta rien de nos inclinations corrompues. Cependant, comme il venait nous guérir, il était convenable que ce céleste médecin conversât avec les malades et s'accommodât à leurs faiblesses. Il se fit une existence commune à tous, mangeant, buvant, se couvrant, comme nous, de vêtements de laine ou de lin, bien que restant dans de telles habitudes de modération, de sobriété, de dignité, de sagesse, que l'aménité de ses mœurs attirait à lui tout le monde, sans que personne se rebutât de l'humble condition qu'il avait prise parmi les hommes.

ques-uns. Ce serait le dernier jour de décembre, que les plus considérables des Juifs auraient envoyé à saint Jean-Baptiste, après avoir souvent entendu parler de ses prédications éloquentes, la célèbre ambassade de prêtres et de lévites, dont il est question dans l'évangile (*). Ils etaient désireux d'apprendre de sa bouche, s'il était le Messie promis par la loi. La réponse de cet ami de l'Epoux et de la vérité fut sincère : il affirma avec une humilité parfaite qu'il n'était pas le Christ, mais que le Christ était venu déjà, et que bientôt il s'annoncerait aux hommes par les merveilles et la sainteté de sa vie. Le lendemain, ayant vu notre Seigneur venir à lui, il dit encore : Voici l'Agneau de Dieu, voici l'homme qui est incomparablement au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi! Voici celui qui efface les péchés du monde (**). (Notes tirées du père Giry. Vies des Saints.)

1. Matth. x. — Marc. III. — Luc, VI.

(*) Joan. I, 19. (**) Ibid. I, 29.

Il ne devait, en aucune façon, s'exercer à la pénitence pour expier des fautes qu'il n'avait pas commises, ou pour se garantir de l'ignorance ou de l'aveuglement qui nous portent vers le mal, puisqu'il était impeccable de sa nature. Néanmoins, après s'être fait notre maître et notre modèle, il voulut affliger sa chair par de dures austérités. Mais ces rigueurs corporelles, toutes saintes qu'elles soient, ne sont ni le but, ni la fin de la sainteté, et comme elles doivent être d'ailleurs diversifiées dans la pratique, selon notre vocation et nos besoins, le Sauveur, qui daignait se mettre à la portée de chacun de nous, pour que chacun de nous pût arriver au salut en l'imitant, garda toujours dans ses rapports avec le monde une simplicité touchante et modeste. Il ne cessa point sans doute d'animer sa conduite de cet esprit d'abnégation et de détachement sans lequel nous ne serons jamais vraiment chrétiens, mais il se plaisait surtout à l'orner de grâces et de vertus. Il était doux, humble, indulgent et bon, patient et charitable : il aimait, il bénissait, il pardonnait ; il montrait du mépris pour la terre, il portait tout son cœur et toutes ses pensées vers le ciel... Et les hommes ravis d'admiration à la vue de tant de charmes extérieurs, étaient également émerveillés de ses prédications et de ses divins enseignements. Il se présentait à eux avec toute la majesté d'un Régénérateur divin, beaucoup plus grand et plus excellent que les prophètes, les patriarches et les pontifes de la loi, qui tous n'étaient que ses disciples. N'avait-il pas dit, en effet, par Isaïe : *Moi qui parlais, me voici*[1]. Auparavant je vous manifestais ma parole par mes créatures inspirées : maintenant vous voyez que c'est moi-même qui vous instruis, et qui viens vous apprendre à connaître et à aimer les volontés adorables de mon Père.

Mais il ne faut pas craindre ici les détails. On l'a dit avec raison : deux qualités indispensables à un bon maître sont la bonne vie et la pure doctrine. La doctrine serait bientôt méprisée sans la bonne vie. Aussi le Sauveur, nous l'avons déjà

(1) Isa. LII, 6.

dit, avait commencé par faire avant d'enseigner[1]. « Lequel d'entre vous pourrait m'accuser de péché, » disait-il[2]. Puis encore : « Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas[3] ? » Sa très-innocente vie donnait donc de l'autorité à sa parole, et ceux qui refusaient de croire en lui, ne pouvaient que demeurer sans excuse.

Quant à l'excellence de cette parole, elle était divine, infaillible, engendrée de Dieu, la Sagesse de Dieu même. Celui qui vient de Dieu, comme avait dit saint Jean[4], est au-dessus de tous, et il donne témoignage de ce qu'il a vu et entendu. Verbe éternel, Jésus imprimait, avec son céleste esprit, la loi nouvelle dans les cœurs, et dépouillait l'ancienne de ses imperfections. Non-seulement il nous donnait les préceptes évangéliques : il y ajoutait des conseils admirables, que les ames touchées de Dieu, et qui voudront marcher après le Sauveur pour ne point rester ensevelies dans les ténèbres[5] s'empresseront d'accomplir avec une joyeuse fidélité. Quelle grâce que celle de cette pauvreté volontaire, qui coupe d'un seul coup la racine de tout mal[6], des sollicitudes et des anxiétés de la vie, en éteignant en nous les feux de la cupidité ! Quelles consolations précieuses dans la pratique de cette douceur d'agneau, qui préserve de la haine, de la colère, de toute inimitié contre le prochain ! de cette miséricorde qui pourvoit à ses propres besoins, en soulageant ceux d'autrui ! de cette résignation courageuse et patiente, qui souffre tout ici-bas sans se plaindre, et qui maintient l'esprit de l'homme dans la paix, au milieu des plus cruelles persécutions, parce qu'il a placé ses espérances au ciel et dans les joies inamissibles de l'éternité !... Et que dire encore des autres conseils du Sauveur dont l'Evangile est plein ? De celui de chasteté qui rend l'homme semblable aux anges ; du dégagement des choses de la terre, qui nous fait éviter l'esprit de contention, et sacrifier le manteau qu'on veut nous prendre, plutôt que la charité de nos frères, plutôt que les satisfactions si douces de la con-

(1) Act. I, 1. (2) Joan. VIII, 46. (3) Ibid.
(4) Joan. III, 31. (5) Ibid. XII, 35. (6) I Tim. VI, 10.

science, dont l'Apôtre a dit avec tant de justice qu'elles surpassent tout sentiment[1] ; de l'oubli généreux de nous-mêmes, qui nous porte à ne pas résister à nos ennemis, et, si on nous frappe sur une joue, à tendre l'autre ; à imiter enfin l'infinie bonté de Dieu, en aimant ceux-là mêmes qui nous haïssent et en faisant du bien à ceux qui nous font du mal !...

Notre Seigneur en donnant ces leçons sublimes, usait d'explications familières qui les rendaient intelligibles aux ignorants et aux humbles ; et cependant, il ne laissait pas, de temps à autre, de confondre l'orgueil superbe des Pharisiens, en semant ses discours de similitudes et de paraboles dont la profonde pensée leur échappait.

On comprend aussi que ce souverain Réformateur des âmes avait sur tous ceux qui s'efforcent de faire entendre la vérité au dehors, une incomparable supériorité : c'est qu'il éclairait les esprits d'une lumière intérieure et divine, qu'il élevait la volonté, qu'il touchait les cœurs, pendant qu'il y gravait ses instructions ineffables. Un seul mot sorti de sa bouche attirait les apôtres à sa suite. On les voyait aussitôt tout quitter, leurs parents, leurs barques, leurs filets, pour lui appartenir. Il parlait au peuple, disait saint Marc[2], avec une grâce toute-puissante, comme ayant domination sur les âmes. Et saint Pierre, en l'entendant, s'écriait : Seigneur, si nous ne vous suivions point, où irions-nous? N'avez-vous pas les paroles de la vie éternelle[3]?

Pour conclure en un mot, la doctrine de Jésus-Christ est l'abrégé de toutes les prophéties, la clé des saintes Ecritures et de tous les mystères de la Rédemption. C'est un divin soleil dont les rayons précieux ont dissipé nos ténèbres et chassé les ombres de la loi : c'est comme un océan de la sagesse et de la vertu de Dieu, c'est la manne tombée du ciel, la source des eaux vives, le trésor chéri de l'Eglise, le remède, l'aliment, la lumière et le salut du monde.

Et bien qu'il eût suffi au Sauveur de la faire entendre, pour

1) Philip. 4, 7. 2) Marc, 1, 22. 3) Joan. 6, 68.

que tous les enfants de Dieu dussent la recevoir avec amour, et se soumettre à elle avec une sainte obéissance, cependant il daigna la confirmer glorieusement par des prodiges qui ne pouvaient plus laisser de doute à personne sur la divinité de sa mission. Ces miracles furent si extraordinaires, en si grand nombre et si éclatants qu'aucune intelligence ne saurait les décrire, aucune langue les énumérer. Il les opérait publiquement en présence des grands et des petits, de ses amis et de ses ennemis, à toute heure et en tous lieux. Pour les produire, il se servait de la parole, ou il levait les yeux vers le ciel en priant ; ou, quand il avait à soulager les malades, il les touchait et leur imposait les mains. D'autres fois, il leur ordonnait des choses qui semblaient appropriées au dessein qu'il avait de les guérir ; et dans quelques circonstances, au contraire, on eût dit qu'il se plaisait à user de moyens tout opposés, comme quand il prit de la boue pour ouvrir les yeux des aveugles. Mais ces prodiges, il ne les faisait point par ostentation, par vaine gloire. On devinait aisément qu'il ne cherchait que l'honneur de son Père et le bien des hommes, des pauvres et des petits surtout. Il voulait frapper les cœurs, les porter au divin amour, leur prouver manifestement qu'il n'enseignait pas, comme les enfants du siècle, une vaine philosophie sans réalité et sans espérance, mais la sagesse même de Dieu, la piété qui est utile à tout et qui a les promesses de la vie présente et de la vie future[1].

Le premier de tous ces miracles fut celui des noces de Cana en Galilée. Jésus assistait à la fête avec sa mère et ses disciples[2]. La sainte Vierge voyant que le vin manquait, en avertit son Fils, afin qu'il voulût bien y pourvoir dans sa bonté divine, et éviter aux nouveaux époux qui, sans doute, étaient pauvres, et peut-être de leurs parents, la confusion qu'ils allaient encourir en face des conviés. Jésus fit à sa mère une réponse sévère en apparence. Néanmoins Marie comprit la volonté et les intentions qui l'animaient, et elle recommanda à

(1) I Timoth. IV, 8. (2) Joan. II, 1. — S. Cypr. hæres. 51.

ceux qui servaient à table de faire tout ce qu'il leur dirait. C'est alors qu'ils remplirent d'eau six grands vases de pierre sur l'ordre de Jésus, et que cette eau se trouva subitement changée en vin. Partout on publia ce miracle de notre bon Maître avec admiration. Ses disciples crurent en lui, et se sentirent tous confirmés dans leur attachement pour sa personne sacrée.

Mais nous devons remarquer avec joie que c'est à l'intercession de Marie qu'il faisait ce premier prodige. Déjà il nous la montrait comme une Médiatrice toute-puissante entre Dieu et nous.

Disons aussi qu'il vint aux noces de Cana pour honorer le mariage qu'il voulait élever au rang des sacrements. Ainsi fermait-il la bouche aux hérétiques qui plus tard devaient condamner cette sainte et divine institution.

De graves auteurs[1] ont écrit que ces noces étaient celles de saint Jean l'Evangéliste, et que, ce jour-là même, Jésus l'appelait à l'apostolat, voulant apprendre au monde, par la généreuse continence de son disciple bien-aimé, qu'encore que le mariage soit louable et bon, la virginité doit lui être préférée parce qu'elle est plus agréable à Dieu. Cette opinion des auteurs a quelque chose qui frappe à première vue, et qui semble plaire à la piété. Toutefois elle ne paraît pas conforme au texte et à l'ordre de l'Evangile. Il est plus probable que saint Jean se trouvait à Cana, non comme l'époux des noces, mais comme les autres disciples qui s'étaient réunis au Sauveur depuis quelque temps déjà[2].

Ah! de combien d'autres miracles ces heureux compagnons de Jésus-Christ ne furent-ils pas les témoins? Nous lisons dans l'Evangile[3] que si toutes les merveilleuses actions du Sauveur étaient écrites en détails, le monde pourrait à peine contenir les volumes où elles seraient rapportées. Mais, ajoutons encore ici, en suivant toujours l'Evan-

(1) Baron. tom. I. — Maldonad. in cap. 1. Joan.
(2) S. Hieron. cont. Jovin. S. Ignat. epist. ad Philadelph. S. Epiph. hæres. 58 S. August. in Joan. tract. ultim. ad fin.
(3) Joan. XXI, 25.

gile[1], que le bruit de ces prodiges s'étant répandu jusqu'en Syrie, le roi de la ville d'Edesse, nommé Abgare, à ce que prétend Eusèbe de Césarée[2], écrivit au Sauveur, par un de ses officiers, pour le prier de venir répandre dans ses états les grâces de guérison qu'il accordait à la nation juive.

(1) Matth. IV, 24.

(2) Euseb. liv. I. hist. eccl. ch. 13. — Cet auteur ayant trouvé cette lettre en syriaque, l'a traduite en grec avec une réponse de N. S. à ce prince.

Voici ces lettres telles qu'on les trouve dans Eusèbe :

Abgare, roi d'Edesse, au miséricordieux Sauveur Jésus, qui a paru revêtu de notre chair, dans le pays de Jérusalem, salut.

Le bruit des merveilles et des cures admirables que vous opérez sur les malades, sans avoir recours à la vertu des plantes et des médicaments, est venu jusqu'à moi. Je sais que vous rendez la vue aux aveugles, que vous redressez les boiteux, et que vous purifiez ceux qui sont attaqués de la lèpre. Les maux les plus incurables s'évanouissent au moindre signe de votre volonté ; vous chassez les démons et les esprits de méchanceté et de colère ; vous avez même ressuscité des morts. A la nouvelle de tous ces prodiges, je me suis demandé si vous n'étiez pas le seigneur Dieu de toutes choses, descendu sur la terre ? Mais n'êtes-vous pas tout au moins le Fils de Dieu même pour opérer tant de merveilleuses actions ? C'est pourquoi j'ai osé vous écrire cette lettre, vous suppliant avec instance de prendre la peine de venir me trouver et de me guérir d'une douleur qui me tourmente horriblement. On m'a rapporté que les Juifs vous persécutent, qu'ils murmurent de vos œuvres et qu'ils veulent vous perdre. La ville, siége de mon empire, toute petite qu'elle soit, ne laisse pas d'être belle et illustre : si vous daignez vous joindre à moi, j'espère qu'elle suffira à tous nos besoins.

A cette lettre d'Abgare, notre Seigneur Jésus-Christ aurait fait cette réponse :

Vous êtes heureux, Abgare, de croire en moi, sans m'avoir vu : car c'est de moi qu'il est écrit (*), que ceux qui m'auront vu ne croiront pas en moi, afin que ceux qui ne m'auront pas vu, croient et reçoivent la vie. Quant à la prière que vous me faites d'aller vous trouver, il faut que j'accomplisse ici toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé, et qu'ensuite je retourne à Celui qui m'a envoyé. Quand j'y serai retourné, je députerai un de mes disciples qui vous délivrera de cette douloureuse maladie et vous donnera la vie, à vous et à ceux qui sont avec vous.

Eusèbe ajoute que notre Seigneur envoya à Abgare son portrait, tracé miraculeusement, et non de main d'homme ; qu'on dût à ce portrait plusieurs miracles et de grandes victoires des chrétiens sur les infidèles ; qu'après la mort de Jésus-Christ et son ascension, il donna à un des soixante-dix disciples, nommé Thaddée, la mission d'aller à Edesse, d'y guérir le roi et les autres malades, et de convertir ce pays à la foi.

Eusèbe ajoute enfin qu'il a tiré lui-même cette lettre et cette réponse des archives de la ville d'Edesse.

Des savants critiques, remarque Bergier (dict. théol.), ont regardé ces deux pièces comme supposées. Tillemont, Cave et d'autres les reçoivent comme authentiques et discutent les difficultés qu'on leur oppose. Cette dispute, dans le fond, est

(*) C'est le sens de plusieurs prophéties, comme d'Isaïe, LII, 15. LXV, 1.

Quoi qu'il en soit, plus la renommée de Jésus-Christ allait croissant, plus la haine et l'envie des prêtres, des scribes et des pharisiens s'allumaient contre lui, pour ne payer ses bienfaits que d'ingratitude. C'est que sa vie toute sainte était la condamnation la plus sensible de la leur, comme des fausses doctrines qu'ils semaient avec hypocrisie parmi le peuple. Puis notre Seigneur ne cessait pas de reprendre, avec une céleste fermeté à laquelle ils ne pouvaient répondre, l'ambition, la cupidité, la vaine gloire, et toutes les passions indignes dont leur cœur était plein. Ils s'attaquaient donc à lui comme des frénétiques. Leurs yeux malades ne pouvaient supporter la lumière que ce divin Sauveur venait apporter au monde. Mais, à mesure qu'ils le voyaient plus entouré des respects et des acclamations du peuple, et que leur propre influence, et le crédit qu'ils avaient acquis, depuis longtemps, sur la crédulité de la nation, s'effaçaient devant les œuvres extraordinaires et la sainteté de Jésus, on ne saurait s'imaginer toutes les machinations odieuses qu'ils employaient pour le perdre.

très-indifférente à la religion chrétienne. On ne fonde, sur ce monument, aucun fait, aucun dogme, aucun point de morale ; et c'est pour cela même qu'il ne paraît pas probable que l'on ait fait une supercherie sans motif. La lettre d'Abgare pourrait fournir une preuve de plus de la réalité des miracles de notre Seigneur et de leur éclat : mais nous en avons assez d'autres pour pouvoir aisément nous passer de celle-là.

Saint Ephrem, saint Jean de Damas, saint Théodore Studite et d'autres saints personnages considérables parlent également de cette lettre en termes affirmatifs.

Voici ce qu'on lit dans l'histoire de Jésus-Christ par M. Foisset, 4e partie, chap. 2 :

Le docteur Sepp conjecture que ces étrangers, qui demandaient à voir Jésus (Jean, 12, 20. — Matth. 21, 17 — Marc, 11, 11.) étaient des envoyés d'Abgare, roi d'Edesse, en Mésopotamie (la contrée entre le Tigre et l'Euphrate). Eusèbe, en effet, (Hist. Eccl., I, 13.) raconte, d'*après des rapports littéralement traduits,* dit-il, *de la langue Syriaque,* laquelle était parlée à Edesse, que cet Abgare, atteint d'un mal rebelle à tous les efforts de l'art, entendit parler des guérisons miraculeuses de Jésus, dont le bruit s'était répandu de bonne heure dans toute la Syrie (Matth., 4, 24.) Il ajoute qu'Abgare envoya prier Jésus de venir le guérir, et lui offrit un asile dans sa petite principauté. Saint Ephrem, qui était d'Edesse, et qui écrivait au 4e siècle, ne doute pas de la vérité de cette tradition, qui peut être exacte sans que la lettre attribuée à Abgare et la réponse attribuée à Jésus-Christ soient authentiques. — Cette offre d'un asile à Edesse aidera à comprendre les paroles de Jésus à André, lorsqu'ils lui présentent les étrangers : *L'heure est venue,* etc. (Jean, 12, 20 et suiv.)

Ils tâchèrent d'abord de le diffamer dans sa vie, en le représentant comme un imposteur, ami des pécheurs et des publicains. Il ne gardait point le sabbat, disaient-ils, et il violait la loi de Moïse. C'était un homme de bonne chère, qui buvait du vin, et qui défendait à ses disciples de jeûner. Bref, c'était un samaritain, un hérétique excommunié[1].

Puis, ils dénaturaient ses prédications en les proclamant contraires aux dogmes et aux traditions de la loi, tels que Moïse et les anciens sages de la loi les leur avaient transmis. Et, quoique la véracité des miracles de Jésus si profitables aux affligés et aux malades en particulier, ne pût être niée par personne, comme nous avons dit, néanmoins ils le calomniaient sur ce point encore. Ils prétendaient que ces prodiges venaient de Béelzébuth, et ils lui en demandaient d'autres venant du ciel[2].

Ils voulurent même le surprendre dans ses paroles, comme s'il eût troublé le repos public, en conseillant de ne pas payer le tribut à César[3]. Un jour aussi, ils conduisirent à ses prédications les soldats d'Hérode, dans l'espérance qu'on pourrait peut-être le saisir comme un séditieux et l'envoyer en prison[4]. Une autre fois, c'était une femme adultère qu'ils traînaient insidieusement à ses pieds, avec prière de déclarer lui-même ce qu'il en fallait faire ; afin que s'il la condamnait à être lapidée, selon qu'il était ordonné, il pût être accusé par eux de n'être plus le maître débonnaire et charitable, de n'aimer plus la miséricorde, mais la sévère et cruelle justice : et qu'au contraire, s'il appelait le pardon sur la coupable, il ne fût plus à leurs yeux qu'un infracteur inique des prescriptions légales, et un ennemi de Dieu[5].

Mais sa prudence et sa sagesse déjouant toutes les ruses de ces traîtres pour les couvrir de honte, ils ne pensèrent plus qu'à le faire mourir. Ce barbare dessein leur fut suggéré surtout à l'occasion de la résurrection du Lazare, c'est-à-dire de ce mort enterré depuis quatre jours, et dont le cadavre était

(1) Joan., VIII, 48. (2) Luc, XI, 15. (3) Matth., XXII, 17.
(4) Luc. XX, 20. (5) Joan., VIII, 3.

déjà fétide[1], quand Jésus, par sa puissance divine, le tira vivant du tombeau. Lazare était un personnage illustre dans toute la nation : tout le monde le savait l'ami du Sauveur. Il habitait une riche demeure aux portes de Jérusalem, et une foule considérable de Juifs était accourue autour de son sépulcre, pour honorer sa mémoire et la douleur de ses sœurs qui le pleuraient amèrement. Le miracle opéré au milieu de tant de circonstances singulières, avait eu beaucoup de retentissement parmi le peuple. L'impression profonde qu'il avait faite dans les esprits, multipliait les conversions, et, de toutes parts, on commençait à croire et à répandre que Jésus était le Messie promis. Les prêtres, les pharisiens et les scribes n'hésitèrent plus. Ils réunirent le grand conseil de la nation, et, chose admirable ! Dieu permit que dans cette assemblée agitée par une haine impie, le souverain pontife d'alors laissât échapper une parole prophétique, dont il est vrai de dire pourtant qu'il ne comprenait pas le sens : *La mort d'un seul,* dit-il, *est nécessaire pour le salut de tous*[2] *!* Ainsi l'Esprit de Dieu daignait-il nous manifester par ces hommes superbes, quoique à leur insu, les desseins éternels du Père, pour la rédemption du monde, dans le sacrifice de son Fils.

Sans doute, il n'y avait ni force humaine, ni artificieuse malice, qui pût faire mourir le Sauveur, s'il ne l'eût voulu, qui pût même abréger seulement la durée de sa vie, ou anticiper d'un seul moment sur l'heure que lui-même avait désignée comme terme de son pèlerinage sur la terre. Mais cette heure étant sur le point de sonner, Jésus trouva bon de faire servir la mauvaise volonté de ses persécuteurs à la réalisation du baptême de sang qu'il devait recevoir, et dont il voulait nous appliquer l'infinie vertu.

Ainsi, après avoir employé trois années à annoncer le royaume de Dieu, à répandre dans le monde la céleste lumière de son évangile, prêchant le jour et consacrant à la prière la plupart des nuits ; après avoir parcouru les villes et

(1) Joan., XI, 1. (2) Ibid., XI, 50.

les bourgades, perpétuellement occupé de l'honneur de son Père et de la pensée de notre salut, semant partout ses bienfaits, cherchant sur les montagnes et dans les vallées la pauvre brebis perdue, supportant pour notre amour la pauvreté, l'intempérie des saisons, les fatigues, la calomnie et les plus injurieux traitements. Pour couronner avec la perfection d'un Dieu cette œuvre merveilleuse qu'il avait désirée d'un si grand désir[1], et que son Père lui avait ordonnée, lui-même encore, de sa propre et libre détermination, il se livra entre les mains des pécheurs. Dans ce but, il fortifia son visage, dit le texte sacré[2] et vint au lieu où il avait résolu de souffrir. C'était la ville de Jérusalem, et comme on était au temps de la Pâque, Jésus voulait que sa Passion fût d'autant plus cruelle, que le théâtre de ses sanglantes douleurs était plus connu, et le jour marqué pour tant d'opprobres, plus saint et plus solennel.

Alors, selon que l'avait prédit Zacharie[3], il fit son entrée dans l'antique ville des rois d'Israel, monté sur une ânesse. Mais le peuple, en le voyant, lui fit une pompe triomphale. Les hommes, les femmes, les petits enfants jetaient leurs vêtements et des rameaux d'olivier sur ses pas; ils agitaient des palmes devant lui, et faisaient retentir les airs de ce cri de bonheur : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : hosanna au fils de David*[4] ! Et que prétendait-il nous enseigner encore par cet acte presque suprême de son adorable vie? Il voulait, d'une part, nous montrer son humilité, et de l'autre, l'allégresse de son cœur aux approches de la Rédemption. Il préparait de la sorte les parfums mystérieux du sacrifice qu'il allait offrir sur la croix; il nous dévoilait une fois de plus, et mieux que jamais, l'inconstance et la fragilité de l'homme, dont les éphémères affections ressemblent à la fleur qui naît le matin et que le soir voit mourir[5]. Il nous apprenait enfin, par son exemple, à placer nos espérances bien au-dessus des bruits et des vanités du monde; puisque ce même peuple, cinq jours après l'avoir béni, demandait qu'on le cru-

(1) Luc, XXII, 15. (2) Luc, IX, 51. (3) Zach., IX, 9
(4) Joan., XIII, 13 (5) Is., XL, 7. I Petr., II, 24.

cifiât, et après l'avoir accueilli comme le Saint des saints, envoyé de Dieu, devait lui préférer honteusement et sitôt le voleur et l'assassin Barabbas.

Mais il y a plus, dans ce même jour, où le Sauveur était l'objet d'une joie si vive et si universelle ; quand il eut passé, jusqu'au soir dans le temple, à prier et à prêcher encore, il ne trouva personne qui se fît un honneur de le recevoir, de lui offrir la nourriture et le repos dont il avait besoin.[1] Il se vit obligé de s'en aller à jeun, au château de Béthanie, chez Marthe et Magdeleine. Il allait y trouver, il est vrai, leur reconnaissante fidélité, et celle du frère qu'il leur avait rendu : mais il se hâtait, dès le lendemain, de retourner à Jérusalem, poussé par le saint empressement dont il était consumé, d'épuiser jusqu'à la lie le calice amer de sa Passion.

Cependant il voulut faire la Pâque avec ses apôtres. Il tenait à accomplir une dernière fois cette cérémonie, au lieu où l'agneau mystique était sacrifié, et dans le moment où il allait lui-même mettre fin aux ombres et aux figures, en s'immolant, comme l'Agneau de Dieu, pour ôter les péchés du monde. Adorable invention de l'amour infini! à ce festin de l'ancienne loi que nous nommons dans la pensée de l'Evangile, la dernière cène, il en substituait un autre, bien autrement saint et ineffable, la cène ou communion de son Corps et de son Sang. Jésus, dit saint Jean[2], se rappela que son Père lui avait tout donné, qu'il venait de Dieu et qu'il retournait à Dieu. Il se leva de table, sous l'impression de cette pensée, quitta son vêtement de dessus, se ceignit d'un linge, versa de l'eau dans un bassin, et se mit à laver et à essuyer, en les baisant, les pieds de ses disciples... Qui pourrait douter encore que l'humilité ne soit le fondement de toutes les vertus, le caractère particulier de la perfection chrétienne, puisque, avant de quitter le monde, le divin Fils du Très-Haut nous a laissé cet éloquent témoignage de ses anéantissements. Il a mis en oubli sa majesté souveraine; il s'est agenouillé aux

1) Marc, xi, 11. 2) Joan., xiii, 1.

pieds de pauvres pêcheurs, et de ces mêmes mains qui avaient créé le ciel et la terre, il leur a rendu le plus vil service, n'exceptant pas même le traître Judas qui déjà l'avait trahi, et que cette inconcevable humiliation ne convertit pas.

Vous m'appelez Maître et Seigneur, dit le Sauveur en se relevant, et vous avez raison, car je le suis : mais si je vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres[1]. Et après avoir rendu grâces, il porta ses yeux vers le ciel, et consacra le pain et le vin en son corps et en son sang par l'effet d'une bonté divine, tout ineffable. C'est qu'il désirait rester avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, devenir au très-saint Sacrement notre consolation dans les maux de ce monde, notre force, notre nourriture et notre vie, et nous laisser ce mémorial perpétuel de ce qu'il avait fait et enduré pour nous.

Mais c'est dans la nuit, où on lui préparait toutes ses douleurs, qu'il nous apprête ce mets céleste. Les approches de la mort ne purent faire entrer dans son cœur ni le trouble, ni le découragement, et les appréhensions des peines qui l'attendaient, ne diminuèrent rien de l'amour qu'il avait résolu de nous témoigner jusqu'à la fin[2].

La sainte et sacrée cène étant achevée, et notre Seigneur donnant un libre épanchement à la profonde émotion de son cœur adressa à ses disciples ce long discours, plein d'une tendresse céleste, que nous lisons dans saint Jean[3], où il nous lègue par testament, et comme un dernier écho de sa voix sur la terre, son union avec son Père et sa gloire éternelle. Puis il sortit pour se rendre au jardin de Gethsémani. Il était suivi de ses apôtres. Arrivé près de l'enceinte, il prit Pierre, Jacques et Jean comme ses plus familiers, et laissa les autres. Et s'enfonçant dans les ténèbres, au milieu du silence de cette solitude, il commença à s'attrister et à craindre. Les douleurs de la mort l'environnèrent ; il abandonna son corps et son âme à la souffrance, comme s'ils n'eussent point été réunis à sa

(1) Joan., XIII, 13 (2) Ibid., XIII, 1. (3) Ibid., XIII et seq.

divinité. Et ses angoisses furent si extrêmes, que pour les faire comprendre à ses amis, il leur disait : Mon âme est triste jusqu'à la mort, je ne puis plus rester même avec vous : attendez ici, veillez et priez avec moi. N'admirons-nous pas comme il cherche du soulagement dans l'oraison? Et ne saurions-nous pas recourir à ce remède salutaire, quand l'affliction vient nous atteindre comme Jésus? Car, n'est-ce point une vérité autorisée par l'exemple de tous les saints, des saints martyrs surtout, que les plus grands maux nous deviennent non-seulement supportables, mais précieux et chers, délectables et doux, pendant que nous sommes en prières et que nous nous y occupons de la Passion de notre adorable modèle? C'est pourquoi ce divin Maître qui ne négligeait aucune occasion de venir en aide à notre pauvre nature, s'éloigna de ses trois disciples, environ comme d'un jet de pierre ; et nous le voyons se prosterner aussitôt et prier le visage contre terre, en s'écriant : *Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe loin de moi. Cependant je ne demande pas que ma volonté se fasse, mais la vôtre*[1]. Sublime résignation, si bien faite encore pour nous encourager à la patience. Il est sans doute impossible que nous ne ressentions pas vivement, comme le Sauveur, les afflictions qui nous arrivent, puisqu'elles nous sont envoyées pour nous purifier. Mais loin d'accéder au désir qui nous sollicite avec inquiétude, dans la partie inférieure de nos âmes, à en demander ou chercher la délivrance, nous nous efforcerons de répéter la parole suppliante du divin Agonisant, et de nous remettre entre les mains de Dieu, pour qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaît, nous nous convaincrons de plus en plus que tout ce qui nous vient de ce Père qui est au ciel, tourne toujours à notre bonheur, aussi bien qu'à sa gloire.

Suivons néanmoins le mystère. L'Evangile nous dit que notre Seigneur réitéra trois fois sa prière, et que ses tourments ne laissaient pas de s'accroître avec violence. Il en était

1) Matth., XXVI, 39.

si accablé qu'il commença à répandre du sang. Une sueur s'étendit sur lui, dit l'évangéliste, elle produisit des gouttes de sang, et ce sang coulait jusqu'à terre[1]. Quelles étaient donc ces douleurs que vous deviez supporter, ô mon divin Rédempteur, puisque la seule image qui s'en présentait à vos yeux excitait dans votre humanité même un trouble si étrange !

La grâce de Dieu seule pourrait sans doute nous dévoiler ce secret de sa justice ; mais nous nous en formerons pourtant quelque idée, si nous cherchons à nous placer dans les cruelles circonstances où se trouvait Jésus-Christ.

Renversé par la toute-puissance divine, il considérait que plus il souffrait pour nos crimes, plus saintement il satisfaisait à l'honneur outragé de son Père, plus sûrement il rachetait l'homme coupable, en lui restituant les biens qu'il avait depuis si longtemps perdus. Et son immense charité embrassant Dieu et l'homme dans un effort d'amour incompréhensible, il ne voulut recevoir aucune consolation. Se laissant au contraire emporter au torrent des plus amères tristesses, des désolations les plus profondes, afin de rendre très-parfaite l'œuvre de notre salut, il luttait, dans son affreuse agonie, sous le poids de tous les péchés du genre humain, de tous ces crimes innombrables, que tous les hommes avaient commis depuis le commencement du monde, qu'ils devaient commettre jusqu'à la fin. Il s'affligeait de l'ingratitude des Juifs, nation sainte et choisie de Dieu, que son orgueilleux endurcissement précipitait à la perdition. Il pleurait sur l'inutilité de ses souffrances pour tant d'ames négligentes ou sacriléges, qui par tout l'univers qu'il allait baigner de son sang, refuseraient de croire en lui, ou profaneraient indignement ses grâces ; et il les voyait condamnées par leur faute, à des peines d'autant plus rigoureuses que le bienfait de sa Passion était inestimable pour elles, et méritait un amour infini. D'autre part, la douleur et la tristesse de sa très-sainte Mère, l'obstination et la damnation éternelle de Judas, le reniement

1. Luc, XXII, 44.

du chef de ses apôtres, la fuite des autres, qui devaient l'abandonner lâchement, déchiraient encore son cœur, en le pénétrant comme de traits acérés. Et son corps que le Saint-Esprit avait formé par sa vertu, comme un chef-d'œuvre de grâce et de perfection, de sensibilité et de délicatesse, à quelles épreuves ne fut-il pas assujetti, pendant que l'horreur de la mort qui nous est aussi naturelle que l'amour de la vie, se retraçait plus vivement à son intelligence qu'elle ne saurait être jamais ressentie par aucune créature ici-bas ! car, qu'est-ce que nos affections? et même, qu'est-ce que toutes les affections réunies des hommes, si nous les comparons à celles de l'Homme-Dieu?...

Enfin se joignait en tout cela la représentation du genre de mort qu'il avait choisi, l'infamie de la croix, et les insultes, les outrages, les opprobres qui devaient en être la suite.

Pourrions-nous donc nous étonner que l'éclat de ce soleil de justice ait été obscurci sous la violence de cette tourmente, et que ce doux Sauveur ait été oppressé, son esprit et ses sens abattus à ce point qu'il en ait vu ses veines s'entrouvrir, et qu'il en ait été réduit à l'agonie !...

Elle était telle cette agonie, que notre aimable Sauveur ne souffrait pas seulement d'un accablement général, mais que ses membres éprouvèrent à la fois toutes les tortures que chacun d'eux devait subir durant sa passion, comme si déjà il eût été livré à ses bourreaux[1]. Et par une disposition de sa toute-puissance, qui atteint d'un seul coup et avec force à toutes les extrémités, disent nos saints livres[2], son âme, tout en jouissant de la vision béatifique, était abreuvée des plus

(1) Sa tête très-sainte semblait déjà traversée par les épines qui devaient la couronner ; ses yeux, couverts comme d'un nuage, se remplissaient de larmes qu'ils devaient répandre ; ses oreilles entendaient les blasphèmes et les outrages que ses bourreaux allaient vomir contre lui ; sa face était comme meurtrie par les soufflets, comme salie par les crachats qu'il devait recevoir; sa bouche était remplie de l'amertume du fiel et du vinaigre qu'on lui préparait, et ses pieds, ses mains, son cœur entr'ouverts par la pointe aiguë des clous ou le fer de la lance, qui devaient y être enfoncés. Tout son corps, en un mot, se soulevait en frémissant sous les atteintes des fouets qui devaient le mettre en lambeaux, et à la vue de la croix, où il allait être attaché avec tant de violence. (Canisius in vit. Christi.) (2) Sap. VIII, 1.

cruelles amertumes[1]. C'est ainsi que vous acquittiez nos dettes avec surabondance, ô mon Dieu ! achevant de nous faire connaître par vos faiblesses que vous vouliez nous revêtir de la force d'en haut, et que la déplorable situation où vous vous mettiez pour nous était justement celle que nous avions méritée.

Cependant le Père restait sourd et insensible à la voix de son Fils bien-aimé, qui lui demandait de ne pas souffrir. Mais le pieux abandon de Jésus à la volonté divine, quelque rigoureuse qu'elle pût être, allait recevoir son accomplissement. Ah ! combien la conduite de la Providence en toutes choses est admirable ! Dans le dessein qu'il a de nous bénir, le Seigneur semble rejeter quelquefois nos prières. C'est qu'au lieu d'être formées par son esprit, elles ne reçoivent le plus souvent que les inspirations de notre nature mortelle. Voyons ce qui nous est ici montré. Dieu ne délivre pas notre Sauveur de son horrible agonie, parce qu'il l'avait résolue dans l'ordre de la Rédemption : mais il lui députe un ange qui vient le consoler. Qu'est-ce à dire pourtant ? Un ange qui vient consoler Jésus ! Oh ! qui le croirait ? dans cet abîme d'abaissements où ce Dieu, revêtu de notre chair était descendu, il fallait, en effet, le fortifier, en lui représentant, pour notre éternelle instruction, les décrets inflexibles de la justice divine, la gloire que le ciel devait retirer de ses souffrances, et les mérites et les vertus infinies qui en rejailliraient sur tout le genre humain : la victoire qu'il remporterait par sa mort sur le péché, et enfin l'exaltation de son saint nom de Jésus, par lequel seul nous pouvons être sauvés[2], qui le ferait adorer de toute créature au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Mais qu'il est saint et touchant ce mystère ! Roi des anges par son éternelle génération, le Sauveur recevait l'assistance ici-bas d'un de ces Esprits bienheureux, parce qu'en se revêtant de la nature humaine, il était devenu, dit le Prophète, comme nous, inférieur aux anges. Il accepta cet allégement

(1) Isa., XXXVIII, 19. (2) Act. IV, 12.

aussi pour nous convaincre comme nous avons dit déjà de la sainte efficacité de l'oraison sur le cœur du souverain Distributeur des grâces ; car, quand nous avons prié, répétons-le encore, ou Dieu nous délivre de nos humiliations et de nos épreuves, ou il nous donne la force de les supporter pour sa gloire et notre satisfaction.

Notre Seigneur ne pouvant plus résister aux volontés irrévocables de son Père, acheva sa prière, et se leva pour marcher au devant de la mort. Il laissait sur le roc, qui s'était comme affaissé sous le poids de tant de douleurs, l'empreinte de ses genoux divins[1]. Il alla à ses trois disciples que le chagrin avait accablés : il les trouva engourdis par le sommeil, et il leur dit : Dormez maintenant, et vous reposez ; car voici l'heure où le Fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs[2]. A ce moment là même arrivait une troupe furieuse de gens armés qui avaient l'ordre de le prendre. Judas était à leur tête. Comme un bon Pasteur, uniquement occupé du salut de ses disciples, Jésus fit quelques pas pour être seul en face de la soldatesque effrénée, et d'une voix haute, il demanda à ses ennemis : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth, répondirent-ils. — C'est moi ! reprend Jésus. » Et comme si la foudre les eût frappés, ils tombent privés de mouvement et renversés par terre. Que seraient-ils devenus les malheureux si le Rédempteur débonnaire ne leur eût permis lui-même de se relever !... Quand donc ils eurent repris leurs sens, et qu'ils purent se convaincre que si le Maître de tous s'abandonnait entre leurs mains, c'était par un effet de sa propre volonté, il les interrogea une seconde fois : Qui cherchez-vous ? Et, comme ils lui faisaient la même réponse, il leur commanda avec une majestueuse autorité encore, de ne toucher à aucun des siens. C'est alors que Judas s'approcha de lui, et l'embrassa en lui disant : Maître, je vous salue[3]. Ce très-admirable Sauveur sentit son cœur s'attendrir, à cette considéra-

(1) Hieron. de loc. Heb. et Beda de loc. sanct. cap. 16.
(2) Ibid. xxvi, 45. (3) Matth. xxvii, 49.

tion que le traître lui présentait le calice qui lui avait été préparé par son Père de toute éternité, pour donner le salut au monde. Il ne pensa pas à repousser Judas comme un ennemi ; il l'accueillit au contraire avec une douceur ineffable, et tâcha de le convertir par ces amoureuses paroles : O mon ami, que venez-vous faire[1]?

Saint Pierre, qui n'avait pas su prier avec le Seigneur à l'agonie, retrouva tout à coup la vivacité de son amour, quand il le vit enveloppé par les soldats; et se servant de son épée, il coupa l'oreille droite à Malchus, serviteur du grand prêtre. Remets ce glaive dans le fourreau, lui dit tranquillement Jésus; ne veux-tu pas que je reçoive le baptême que je suis venu chercher ? Et ne sais-tu pas que, si je le voulais, mon Père m'enverrait des millions d'anges pour opérer ma délivrance[2]?

Tout en prononçant ces mots, Jésus touchait l'oreille de Malchus pour la guérir. Puis se tournant vers les prêtres et les anciens qui s'étaient adjoints à Judas dans la foule des gens armés, il ajoutait : Vous êtes venus contre moi avec des armes et des bâtons, comme si j'étais un malfaiteur. Mais cette heure est la vôtre et celle des puissances des ténèbres. Faites de moi ce qu'il vous plaira[3]. Enfin, semblable à un innocent agneau qui devient la proie des loups, il se livra à la rage de satan, comme Job y avait été autrefois abandonné, avec cette différence néanmoins, que le démon ne pouvait porter atteinte à la vie de Job, tandis qu'il put déployer toute sa colère, décharger toutes ses cruautés sur la sainte humanité de Jésus-Christ jusqu'à le faire mourir dans l'ignominie et la honte.

Inutile de dire maintenant que les archers se saisirent aussitôt du Sauveur. Ils le garrottent avec des cordes qui meurtrissent ses mains divines, déchirent déjà son corps, et font couler son sang. Ils le traînent embarrassé par ces liens jusqu'à la ville, en le couvrant d'insultes dans cette course

(1 Matth xxvi. 50. (2 Ibid. xxvi, 53. (3 Luc, xxii. 53

précipitée, en poussant des huées confuses et sacriléges, dont la violence redouble encore quand on arrive à Jérusalem, et que Jésus se trouve exposé à la dérision de tous au milieu des rues et des places publiques. Il est souillé de boue et ses vêtements sont en désordre, sa poitrine haletante ne laisse plus entendre que des sons articulés, car non-seulement on l'a frappé dans le chemin, mais jeté par terre plusieurs fois et foulé aux pieds. Ses disciples qui devraient être là pour lui témoigner leur amour, se sont enfuis. Il n'a plus autour de lui que des forcenés, au regard farouche, au verbe dur et superbe, à la voix frémissante, qui le menacent et le maudissent. Mais vous l'auriez vu supporter tant d'affronts inhumains avec une sérénité, une majesté sainte, une douceur, une modestie que toutes les méchancetés des hommes ne pouvaient altérer.

La foule tumultueuse cependant le conduit d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, grand prêtre cette année-là, comme nous voyons dans saint Jean[1]. On l'y interroge sur ses disciples et sa doctrine, et il répond : J'ai parlé publiquement à tout le monde : j'ai toujours enseigné dans la Synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui m'ont entendu, ils savent ce que je leur ai dit[2]. A cette réponse si simple et si naturelle, un des officiers du pontife lui donna un soufflet en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au grand Prêtre? Jésus, sans s'émouvoir, se contenta de répliquer : Si j'ai mal parlé, montrez en quoi j'ai mal dit; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous[3]? O homme insolent et cruel, tu n'as pas hésité à frapper ce divin visage, que les anges contemplent avec admiration, mais comment n'as-tu pas été attendri par cette patience de mon Sauveur, qui te faisait une si douce réponse et qui était prêt à tendre l'autre joue à tes injurieux outrages, s'il en eût été besoin pour notre salut? O bonté céleste de Jésus! O fureur implacable de ses ennemis!

1 Joan. XVIII, 13. 2 Id. 20. 3 Ibid.

De la maison d'Anne, on le mène, toujours enchaîné comme un scélérat, au palais de Caïphe, où les docteurs de la loi étaient assemblés. Les accusateurs cherchent contre lui de faux témoignages : c'est en vain ; le prince des prêtres ne trouvant rien qui pût lui mériter, même en apparence, comme on le voulait, une sentence de mort, en est réduit à lui demander avec supplication, de la part de Dieu, qui il était. Jésus ravi de rendre témoignage à son Père, n'hésite point à confesser sa filiation divine, et sa dignité de Messie. Il annonce à ses juges iniques, qu'ils verront bientôt le Fils de l'homme assis à la droite du Dieu Tout-Puissant, qui viendra sur les nuées du ciel[1]. Les pharisiens hypocrites n'y tiennent plus. Tous aussitôt s'écrient qu'il a blasphémé, et qu'il mérite la mort. On lui crache au visage, on l'accable de coups, on lui arrache les cheveux et la barbe, on lui bande les yeux en le souffletant encore, et en lui disant : devine, Christ, celui qui t'a frappé[2]. On le laisse, pendant toute la nuit, à la brutalité des soldats et des valets, qui lui font endurer tant de tourments, tant d'ignominies que nul ne saurait les connaître ou les comprendre, dit saint Jérôme, avant le jour des jugements de Dieu ; et que la seule pensée de ces traitements barbares ne peut que faire couler en abondance les larmes de la piété. Mais elle aime à se dire tout à la fois que le calme de son Sauveur fut inaltérable, et que Jésus se montrait plus sensible aux fautes, dont se rendaient coupables ses enfants dénaturés, qu'à ses souffrances inouïes.

Néanmoins, ce qui le blessa davantage encore en cette nuit qui n'eut point d'égale, fut le péché de saint Pierre. Cet apôtre avait fui d'abord avec les autres ; mais un reste d'affection pour son maître le ramena bientôt sur les pas de Jésus. Il le suivit de loin, dit l'évangéliste[3] ; et quand on fut entré chez le grand prêtre, il put y pénétrer à son tour, par l'entremise de Jean, le disciple bien-aimé[4]. Hélas ! c'était pour renier le Sei-

(1) Matth. xxvi, 68. (2) Ibid. 68. (3) Ibid. xxvi. 58.

(4) Jean était revenu le premier à Jésus-Christ. Il était connu dans la maison de Caïphe. Note tirée de Ribadeneira.

gneur trois fois. Oui, Pierre, le chef du collége apostolique, qui avait été éclairé d'une lumière céleste pour confesser au milieu de ses frères la divinité de Jésus-Christ, Pierre, ce disciple si favorisé d'en haut, cet homme choisi entre mille pour garder les clés du royaume des cieux, ce confident, cet ami du Sauveur, qui avait promis de souffrir et de mourir pour lui, quand tous les autres se laisseraient aller au scandale ; Pierre jusque là si dévoué, si fidèle, ne peut tenir devant l'ironie d'une pauvre femme, d'une servante. Le voilà pâle, défait, tremblant, jusqu'à n'oser dire qu'il appartient à la suite de Jésus, jusqu'à jurer, même avec serment, qu'il ne l'a jamais vu, qu'il ne le connaît pas.

Cette odieuse infidélité ne semble point avoir d'excuse ; mais la Providence l'a permise pour nous remplir de crainte ; car celui qui présume de sa propre sagesse est près de sa ruine. Il n'y a de vertu que celle qui s'humilie en se confiant à la bonté de Jésus. Qu'il est admirable ce divin Pasteur des ames ! Il jette sur son disciple un regard amoureux, et le fait rentrer en lui-même. Pierre se rappelle aussitôt ce que Jésus lui avait dit, en allant au jardin, qu'il renoncerait trois fois son Maître, avant que le coq chantât. Touché jusqu'au fond du cœur, il sort du prétoire, et se retire à l'écart pour pleurer amèrement. Ah ! que ce regard de notre Rédempteur fasse toujours tressaillir les coupables ! qu'il réveille les ames endormies dans la mort ; qu'il ne cesse pas de retirer du tombeau les pauvres pécheurs !...

Le lendemain, à la pointe du jour, on présentait le divin accusé à Pilate, qui était juge et gouverneur de la province pour l'empereur Romain. Ses implacables ennemis le dénoncèrent de nouveau, comme un séditieux qui pervertissait le peuple par de fausses doctrines, qui ne voulait pas qu'on obéît aux princes, ni qu'on leur payât le tribut, et qui se disait le Roi des Juifs et le Messie. Pilate ne tint aucun compte de la première allégation, parce qu'il lui importait peu que Jésus-Christ enseignât plus ou moins la loi de Moïse, et les prescriptions cérémonielles des Juifs. Il écarta la seconde qu'il

savait être fausse, parce qu'il était notoire que Notre-Seigneur interrogé sur cet article avait répondu clairement dans le public, qu'on devait rendre à César ce qui était à César. S'arrêtant donc au troisième chef seulement, il demanda à Notre-Seigneur s'il était vrai qu'il fût le Roi des Juifs. Jésus répondit avec calme : vous le dites[1] ! sans ajouter un seul mot pour sa défense, si bien que le juge rempli d'admiration ne put s'empêcher de lui dire : N'entendez-vous point les témoignages qui s'élèvent contre vous[2] ? Mais Notre-Seigneur ne lui répondit point. Il avait hâte de mourir pour notre salut, et il voulait nous apprendre aussi que nous n'avons ordinairement qu'à nous taire et à souffrir à son exemple dans les orages et les persécutions du monde; car notre meilleur secours est la confiance en Dieu.

Le tumulte et l'agitation croissaient toujours : il est de Galilée, s'écria quelqu'un au milieu de cette confusion désordonnée, ce fut en ce moment comme un trait de lumière pour Pilate. Le pays de Galilée n'était pas de sa juridiction : il dépendait de celle d'Hérode, qui se trouvait alors à Jérusalem. Le gouverneur, heureux de laisser à ce prince la décision de cette affaire embarrassante, lui envoya Jésus. Il y voyait également une amorce pour son ambitieuse vanité : ennemi du roi depuis longtemps, cet acte de condescendance devait le réconcilier avec lui. Quant à Hérode, il fut ravi de recevoir le Sauveur, parce qu'il en avait entendu raconter toutes sortes de merveilles, et qu'il espérait lui voir opérer sous ses yeux quelque miracle. Mais Notre-Seigneur, dans sa divine sagesse, dédaigna de remplir les vœux d'un prince curieux et léger. Les œuvres du ciel qui ne tendent qu'au bien des ames ne sauraient servir à alimenter la frivolité orgueilleuse du monde, où on ne prise que les honneurs et les plaisirs, où on se joue de Dieu, de la vérité et de la vertu.

Hérode s'irrita, en se voyant trompé dans son attente. Il ne songea plus qu'à mépriser notre maître adorable. Il le railla

(1) Marc. xv, 2. (2) Matth. xxvi, 62.

et le revêtit, par moquerie, d'une robe blanche, comme un roi de théâtre, et le renvoya, sous ce travestissement ignoble, à Pilate. Ainsi, le Dieu du ciel, descendu sur la terre, ne se contenta pas d'être tenu pour un malfaiteur, un perturbateur du repos public, possédé de Satan, usant de magie, aimant la bonne chère, proférant des blasphèmes, il s'est laissé même traité de fou, jugeant qu'il ne pouvait mieux nous convaincre, que par son inépuisable patience, de l'inanité des jugements des hommes.

Pilate voyant que les scribes et les pharisiens ne le lui avaient livré que par jalousie, fit effort sur sa faiblesse pour le sauver, mais il imagina un accommodement inique. On était à la veille des solennités de Pâques, et c'était la coutume chez les Juifs de délivrer un criminel dans ces saints jours. Le juge lâche et timide ne rougit pas de mettre en parallèle devant la multitude Jésus et Barabbas. Barabbas était un scélérat, qui avait été convaincu de sédition, qui s'était rendu coupable de vol et d'homicide, et qui, réprouvé, haï de tous, avait été incarcéré pour ses crimes. Pilate ne pouvait se figurer qu'on hésitât un instant à proclamer l'innocence du Sauveur. Il n'en fut pas ainsi pourtant. Le peuple, aveuglé par ses maîtres, cria d'une commune voix qu'il voulait la liberté du meurtrier, qui méritait mille fois la mort, et le crucifiement de Jésus-Christ, dont tous les pas avaient été marqués par des bienfaits.

Le gouverneur se trouva déconcerté. Il voulait à tout prix cependant apaiser la révolte. Il eut recours à une barbarie nouvelle. Il ordonna que le Sauveur fût battu de verges, croyant qu'après cet horrible supplice, la férocité des bourreaux serait enfin satisfaite. Mais non. Les flagellateurs s'emparent brutalement de Jésus ; et le Seigneur des cieux, le Créateur du monde, la Gloire des Anges, la Sagesse, la Vertu, la Force du Dieu vivant est dépouillé de ses vêtements. Les bourreaux l'attachent à une colonne pour le frapper plus à leur aise. Ah ! que vois-je? Ils épuisent sur lui leurs fureurs. La chair de ce Dieu fait homme pour moi vole en lambeaux : son sang ruisselle, la colonne et la terre en sont inondées.

Bientôt les mains sacriléges des exécuteurs ne savent plus où frapper[1]. Jésus notre amour n'est plus qu'une plaie ; et il est si défiguré que sa Mère elle-même ne le reconnaîtrait pas.

Il est des auteurs qui disent qu'il fut flagellé non point avec des verges qui ne lui auraient point imprimé assez de douleurs, au gré des méchants, mais avec des lanières de cuir dur et rugueux, qu'on réservait d'ordinaire aux esclaves. D'autres estiment qu'il endura la flagellation deux fois, l'une pour apaiser les Juifs, et l'autre, après la sentence de mort, qui, chez les Romains, était toujours suivie du supplice du fouet avant d'être exécutée. Et parmi ceux qui ont adopté ce sentiment, quelques-uns vont jusqu'à prétendre que le Seigneur eut à supporter des verges d'épines, puis les lanières de cuir, enfin des chaînes de fer, armées de pointes aiguës[2].

S'il nous est permis de formuler nous-mêmes notre opinion, nous dirons que, quoique l'Evangile taise ces détails, tout est croyable pourtant, parce que tout était possible avec des ennemis si furieux. Du reste, la malice et la haine des démons devaient, d'une part, outrepasser le cours ordinaire de la nature ; de l'autre part, c'était un Dieu qui souffrait en Dieu, avec une force, une patience, un amour infinis, comme sont infinies toutes ses perfections. Ah ! si, durant cette scène lugubre, que les anges eux-mêmes ne pouvaient contempler sans pleurer amèrement[3], les impitoyables bourreaux eussent ouvert les yeux aux rayons de la grâce qui s'échappaient de la sainte face de Jésus-Christ, n'hésitons pas à penser que leur audace se fût brisée, comme celle de Pierre, devant son invincible bonté... Mais comment le chrétien ne sentira-t-il pas son cœur s'émouvoir? comment osera-t-il se plaindre du mal qu'on lui fait, en voyant son Sauveur déchiré pour nos péchés jusqu'aux os?...

Ce n'est pas tout encore. Les soldats du gouverneur traînant Jésus dans le prétoire, assemblèrent autour de lui toute

(1) D'après la tradition, les auteurs disent que Jésus avait reçu plus de cinq mille coups. (2) S. Just. lib. de Creat. c. 6. Paulus de Palat. in Matth. c. 27.
(3) Et angeli pacis flebunt amare. Isa. XXXIII, 7.

la cohorte. Ils lui ôtèrent encore ses habits pour le couvrir d'un vil manteau de pourpre, entrelacèrent une couronne d'épines, la placèrent sur sa tête, et mirent un roseau dans sa main droite, en guise de sceptre. Puis, fléchissant le genou, ils le raillaient, en disant : salut, Roi des Juifs ! Et, après lui avoir craché au visage, ils saisissaient le roseau, et l'en frappaient sur la tête[1]. Ainsi, voulurent-ils traiter eux-mêmes le Roi de gloire comme un insensé, sur l'exemple et les encouragements que leur avait donnés Hérode. Mais ne faut-il pas remarquer qu'ils ne purent lui enlever ses vêtements qu'avec une violence extrême, car le sang qui coulait de ses plaies les avait collés à son corps sacré? Et le Saint des saints se voyait exposé nu, plein de confusion, sous les yeux de la foule insolente. D'autre part la couronne d'épines avait été enfoncée avec efforts dans son chef divin : et c'était à qui le salirait de plus de crachats, l'accablerait de plus de soufflets, et rouvrirait davantage les blessures qu'il avait reçues, afin que les tourments qu'il endurait, ne fussent pas au-dessous des outrages dont on voulait l'accabler.

Mais voyez-vous la sainte humilité et la douceur de Jésus parmi tant de désolation. Son cœur, tout embrasé des flammes de cette charité divine qui est plus forte que la mort[2], ne songeait qu'à prier pour ses bourreaux.

Pilate, en le contemplant dans un si pitoyable état, se persuadait encore qu'à moins d'avoir plus de cruauté que les tigres, on en aurait enfin compassion, et qu'on ne parlerait plus de le faire mourir. Il sortit, et le montrant à la multitude : je vous l'amène, dit-il, votre Roi revêtu de sa robe de pourpre, et portant sur sa tête le diadème que vous y avez placé. *Voilà l'Homme*[3] ! Oui, le voilà sanglant, défiguré, méprisé. Pourriez-vous encore lui porter envie, puisqu'il n'a plus d'apparence humaine? craindriez-vous qu'il voulût commander en maître à votre nation?... Pour moi, je ne trouve en lui rien qui mérite la mort.

(1) Matth. XXVII, 27 et seq. (2) Can. 8. 6. (3) Joan. XIX, 5.

Mais, à cet étrange spectacle, la foule obstinée, loin de se laisser amollir, redouble ses cris, et fait retentir les airs de ce vœu déicide : *Qu'il soit crucifié, qu'il soit crucifié*[1] !

O Jésus, pendant que les hommes vous traitaient avec ces dérisions impies, votre amour outragé arrêtait le courroux de votre Père dans les cieux. Ah ! combien j'aime à me dire que, quand nous vous adorons dans ces indicibles travestissements, que vous avez daigné souffrir pour expier notre orgueil, il n'est aucune faute dont nous ne puissions espérer le pardon, aucune bénédiction de votre cœur que nous ne puissions obtenir pour le corps et pour l'ame !...

Quelle grâce donc, que celle de la dévotion à Jésus invoqué sous ce titre de l'*Homme de douleurs!* Avec quelle confiance ne dois-je pas aller à lui ! Avec quel transport n'ai-je point à répéter sans cesse au Dieu miséricordieux et bon qui nous l'a donné : *Voilà l'Homme!...* l'Homme que vous avez envoyé, l'Homme de votre droite, si obéissant, si humble, si jaloux de votre gloire, que, pour la soutenir, il a daigné descendre au fond de toutes les souffrances et de toutes les ignominies! Regardez-nous avec complaisance pour l'amour de lui, et accordez-moi de l'imiter, en m'humiliant moi-même, afin de pouvoir ainsi m'élever jusqu'à vous...

Pilate était aux abois. Lassé des vociférations du peuple, dont il ne pouvait se rendre maître, il s'écria plein d'impatience : Prenez-le vous-même et crucifiez-le, car, je le répète, pour moi, je ne vois en lui aucun crime[2]. Les Juifs se hâtèrent de répondre : nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir, car il se fait et se dit le Fils de Dieu !...

Ces paroles donnèrent à penser à Pilate. Il sentit ses craintes redoubler, rentra dans le prétoire, et dit à Jésus : D'où êtes-vous? Jésus ne répondit pas. Comment, répliqua Pilate, vous ne parlez point. Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier et celui de vous délivrer[3]?

Il y avait dans ce langage un excès de présomption qui tira

(1) Matth. xxvii, 22. (2) Joan. xix, 6. (3) Ibid. xix, 10.

Notre-Seigneur de son silence. Le céleste Agneau n'avait rien voulu dire, tant qu'il s'était agi de donner sa vie pour les hommes. Il n'hésita pas à défendre l'honneur de son Père, quand il le vit attaqué. L'ambitieux Pilate s'enorgueillissait de sa puissance : il oubliait le compte qu'il devait en rendre un jour au Dispensateur éternel de tous les droits. C'est pourquoi le Sauveur lui rappelle que les juges de la terre ne peuvent châtier ou absoudre les coupables, que conformément aux règles de la suprême justice : vous n'auriez aucune autorité sur moi, lui dit-il, si elle ne nous avait été donnée d'en haut[1].

Elle est pleine de consolation pour nous, cette reponse de Jésus. Ne sommes-nous pas heureux de savoir que personne ne saurait nous nuire, qu'autant que Dieu, notre Seigneur et notre maître, le permettra?

Pilate sembla le comprendre, car il voulut de nouveau délivrer Jésus. Mais les Juifs se liguèrent si bien contre sa faiblesse, en le menaçant de la colère de César, qu'il leur livra sa conscience pour ne plus la reprendre. Sa femme, pourtant, lui avait envoyé dire qu'elle avait été tourmentée toute la nuit par de cruelles visions, et qu'il ne pouvait condamner un innocent. La mesure était comblée : il ne s'émut pas de ce témoignage que Dieu voulait faire rendre encore à la sainteté de son Fils : la lâcheté triomphait de toutes ses hésitations. Il alla s'asseoir sur son tribunal, et, s'étant lavé les mains devant les Juifs pour leur montrer qu'il ne participait qu'avec contrainte à cette injustice, il donna la liberté à Barabbas, et rendit la sentence de mort contre celui qui doit nous juger tous.

Aussitôt on se mit à préparer le bois de la croix, pour en charger les épaules meurtries et déchirées du Sauveur[2].

(1) Joan. 11.

(2) Une pieuse tradition, que nous rapportons pour mémoire, sans vouloir en discuter l'origine, raconte ainsi l'histoire de ce bois sacré, où ont été lavés tous nos crimes :

Quand Adam sortit du paradis terrestre, Dieu lui aurait ordonné de détacher de l'arbre de la science du bien et du mal, la branche sur laquelle le fruit défendu aurait été cueilli, et de la planter sur la terre qu'il devait arroser de ses sueurs. Plus tard un ange l'aurait fait transporter par Seth sur la tombe de notre premier père.

Quand les bourreaux la lui apportèrent, il ne la reçut, dit-on, qu'à genoux, en l'embrassant avec une obéissance pleine d'attendrissement. Véritable Isaac, inhumainement sacrifié pour nous, il ne se releva que pour cheminer, sous son lourd fardeau, vers le calvaire. Deux voleurs qu'on lui associait dans son supplice, se voyaient à ses côtés, et il était suivi d'une immense multitude de peuple qui se rassasiait de sa confusion. Bientôt il ne put marcher qu'à grand'peine ; il tomba par terre plusieurs fois, et les archers craignant qu'il ne mourût avant qu'on arrivât au sommet de la montagne, contraignirent un passant, nommé Simon de Cyrène, à porter la croix avec lui. Ce n'était pas un soulagement qu'ils voulaient lui donner ; ils prétendaient bien, au contraire, prolonger ses tortures, et ne lui faire grâce d'aucune humiliation.

Mais Jésus rencontra sur sa voie douloureuse plusieurs femmes de Jérusalem. Comme elles versaient des torrents de larmes en le voyant si affligé, il se tourna doucement vers elles, et les engagea à ne pas pleurer sur lui, mais sur les iniquités du peuple, et sur les châtiments terribles qui devaient atteindre bientôt leur ingrate patrie. Parmi ces ames compatissan-

car il fallait qu'elle y prît racine et s'y nourrît de la dissolution même du vieil homme. Elle y serait devenue un grand arbre qui resta mystérieusement debout sur le Calvaire (1) jusqu'au temps de Salomon. A cette époque, il eût été coupé, comme tant d'autres qui devaient entrer dans la construction du temple. Mais abandonné par une permission divine, on l'eût jeté sur le torrent de Cédron pour servir de pont ou passage aux voyageurs (2) ; et en s'altérant à la longue, il eût fini par tomber dans les eaux du torrent. La Providence *qui gouverne tout, et qui bénit le bois qui doit servir à la justice* (Sap. XIV, 3-7.), l'y eût tenu caché longtemps, car il n'en eût été retiré, comme par hasard, qu'aux approches de la passion de Notre-Seigneur et déposé sur la rive. Les bourreaux qui s'agitaient en tout sens, après avoir entendu prononcer par Pilate la sentence de mort, l'auraient trouvé sous leurs mains et s'en seraient emparés avec empressement, pour le façonner en croix.

Les détails de cette histoire se trouvent reproduits quelquefois sur les vitraux coloriés de nos vieilles églises. On les voit notamment sur ceux de l'église Saint-Martin de Troyes, dans une parfaite conservation.

(1) D'après l'opinion commune, Adam aurait été enseveli sur le Calvaire, à l'endroit même où la croix fut plantée. Tertull. lib. 2 contra Marcion. Origen. tract. 35 in Matth. — 55. Bazil. Alban. Ambros. August., etc.

(2) Il nous a fait passer plus sûrement du temps à l'éternité après avoir été rougi du sang de Jésus-Christ, dit encore la même tradition, en ajoutant que la reine de Saba, dans sa visite à Salomon, n'aurait pas voulu traverser le Cédron, à l'aide de cet arbre, parce qu'une révélation intérieure lui aurait appris qu'il était destiné à donner la mort au Fils de Dieu.

tes, il en est une surtout qui se recommande à nos tendres respects : elle se nommait Véronique. Après s'être approchée courageusement du Sauveur, elle souleva le voile qu'elle portait sur sa tête, et le lui présenta, pour essuyer la sueur et le sang dont il était couvert. Jésus prit le linge, l'appliqua sur son visage, et le rendit avec un remercîment. O merveille! il y avait laissé l'empreinte ensanglantée de sa divine Face[1]... Est-il besoin de dire que la sainte Vierge Marie se trouvait elle-même à la suite de son très-doux Fils? En apprenant qu'on le conduisait au gibet, un frisson d'horreur avait couru par tout son corps. Animée d'une douleur incomparable, et sans s'inquiéter du bruit des armes, des violences de la multitude et des menaces des soldats, elle tentait de se frayer un passage jusqu'au Bien-aimé de son cœur. Sa sainte modestie ne l'avait point abandonnée sans doute; elle était toujours la digne Mère de Jésus. Mais son amour maternel lui rendait des forces, que ses angoisses semblaient avoir épuisées. Elle avait sous les yeux la croix, les cordes, les marteaux, les clous qui devaient donner la mort à ce Fruit béni de son chaste sein ; elle arrosait de ses larmes la trace de son sang, et sa voix étouffée par ses sanglots ne pouvait plus trouver aucune parole pour exprimer sa tendresse! Mais le Seigneur, de son côté, que n'eut-il point à souffrir pour cette aimable Mère? Le glaive qui déchirait alors le cœur de Marie, ne transperçait-il pas le sien d'une plaie vive et profonde, qu'il porta jusqu'au calvaire, où le sacrifice allait être consommé[2] ?

Quand il fut parvenu dans ce saint lieu, à la place même, disent plusieurs docteurs, qu'Abraham avait choisie pour immoler son fils Isaac, et qui avait servi de sépulture à notre premier père Adam, on lui présenta un vase plein de fiel et

(1) Cette précieuse relique se conserve encore aujourd'hui à Saint-Pierre de Rome, et dans la terre sainte, on montre aussi la maison que sainte Véronique habitait. Note tirée de Ribadeneira.

(2) Le sommet du Calvaire était distant du palais de Pilate de 1021 pas ou 3303 pieds. Note tirée de Ribadeneira.

de vinaigre. Il ne fit qu'y tremper ses lèvres sans en vouloir goûter[1]. Puis, il se laissa dépouiller encore une fois de ses vêtements, y compris même sa tunique intérieure, afin de rendre son supplice toujours plus ignominieux, et toutes ses blessures se rouvrirent encore sous la dure main de ses persécuteurs. Quelques auteurs disent qu'on le fit asseoir sur une pierre, pendant que ses plaies dégouttaient de sang et qu'on replaçait sur sa tête la couronne d'épines, qui lui avait été ôtée en même temps que sa robe, pour le mettre à nu. Enfin, on l'attacha sur la croix, en étendant violemment tous ses membres, en transperçant avec de gros clous ses pieds et ses mains : et on l'éleva entre le ciel et la terre, au milieu des deux voleurs dont nous avons parlé, comme s'il en eût été le chef.

Mais combien cette opération coûta cher encore à Jésus! Une fosse avait été creusée dans le roc ; le pied de la croix y fut descendu, ou plutôt, on l'y laissa tomber de tout son poids[2], et les bourreaux le secouèrent cruellement pour l'y affermir. Hélas! le corps disloqué et meurtri du Sauveur fut profondément ébranlé encore, ses blessures s'élargirent encore, ses os s'entrechoquèrent, sa couronne d'épines s'enfonça plus avant encore dans sa tête. Il fallait épuiser le calice amer.

Au haut de la croix, Pilate avait fait placer une inscription, qui contenait ces mots en caractères hébreux, grecs et latins : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.* Dieu voulait que les représentants de tous les peuples connus qui se trouvaient à Jérusalem pour la célébration de la Pâque, lussent en ces trois langues, qui étaient les principales du monde, le nom du divin Supplicié. Les Juifs avaient bien fait entendre de vives réclamations contre cet ordre donné par le gouverneur, car ils regardaient comme un affront pour eux qu'on pût dire de

(1) Il désirait seulement expier par cette nouvelle amertume les plaisirs de la bouche. Note tirée de Ribadeneira.

(2) La croix avait, dit-on, 15 pieds romains de haut et 8 de large. Note tirée de Ribadeneira.

Jésus, qu'il était leur Roi. Mais, malgré leurs instances, Pilate tint ferme pour que l'inscription ne fût point détachée du bois meurtrier. De cette sorte, la souveraine majesté, le titre glorieux et immortel de maître, seigneur et roi, restèrent au Rédempteur adorable, ainsi qu'il avait été ordonné dans les décrets divins, même au milieu des opprobres et des ignominies de son crucifiement[1]. Ses faiblesses saintes, mais si humiliantes devant les hommes, ne purent empêcher ses bourreaux de le montrer au monde comme le Dominateur suprême du ciel et de la terre ; et jusqu'à la fin des temps, elles étendront son empire jusqu'aux extrémités de l'univers; et tous les rois des nations, en l'adorant, déposeront humblement leurs couronnes à ses pieds.

A cette heure, cependant, il était cloué sur la croix dans ce désolant état de nudité qu'il nous a fallu dépeindre. Il avait à supporter les affronts et les insultes des pécheurs ; et toutes les douleurs que lui causaient ses blessures, se ravivaient encore sous la froide impression de l'air auquel il était exposé. Son sang royal coulait toujours ; sa barbe et ses cheveux en étaient couverts. On le voyait sortir en bouillonnant de ses pieds et de ses mains, comme deux sources vives et jaillissantes, qui tombaient sur le sol et le rougissaient. Sa tête sacrée, enveloppée par la cruelle couronne, ne pouvait reposer que sur le bois. Tout son corps était suspendu entre le ciel et la terre, porté seulement aux extrémités par les clous; de telle sorte que, quand le poids de ses souffrances l'entraînait en bas, la plaie des pieds s'entr'ouvrait davantage; quand, au contraire, il faisait effort pour se pencher sur les côtés, c'étaient les mains qui se trouvaient plus déchirées. Et durant les angoisses de son inexprimable agonie, les soldats indifférents ou moqueurs tiraient au sort ses habits sous ses yeux. Ils se disputaient surtout sa tunique, qui n'était pourtant qu'une robe de pauvre, mais qui ne pouvait être divisée

(1) Ce glorieux titre fut trouvé par inspiration divine à Sainte-Croix de Jérusalem. On le garde maintenant à Rome. Note tirée de Ribadeneira.

dans le partage, parce qu'elle était sans couture. L'auguste Vierge, sa mère, l'avait, dit-on, tissée de ses mains[1].

Mais les princes des prêtres et les haineux pharisiens, en voyant se dresser cette croix infâme, qui portait l'Hostie de paix tombée sous leurs coups, ne purent comprimer les élans d'une joie barbare. Ils la laissèrent éclater avec tous leurs blasphèmes, et tous les échos du Calvaire retentirent bientôt des sarcasmes et des clameurs du peuple. On était à la sixième heure du jour : le scandale dura jusqu'à la neuvième où notre Seigneur expira[2]. Durant ce tumulte, ceux qui passaient par le chemin secouaient la tête, et disaient : O Christ, si tu es le Fils de Dieu, il faut nous le faire voir et descendre de la croix. Il a sauvé les autres, disaient ceux-ci, mais il ne peut se délivrer lui-même[3]. Un des brigands crucifiés avec lui proférait les mêmes injures.

Pour comble d'amertume enfin, le ciel semblait l'avoir mis en oubli, quand, de plus en plus, *les piéges de la mort l'environnaient*[4] de toutes parts, et que, comme enseveli dans un océan de douleurs, il ne savait où chercher un refuge, où trouver, pour son ame, un appui... Et néanmoins *les grandes eaux* de son inexprimable affliction *ne pouvaient éteindre le feu de sa charité infinie*[5]. Il priait avec ardeur pour nous tous et pour ses ennemis en particulier : Vous aurez pitié d'eux, disait-il ô mon Dieu, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font[6] !

Avant donc de consoler sa Mère et de donner un dernier témoignage d'amour à ses disciples, avant même de recommander son esprit à son Père, il appelait d'abord l'éternelle miséricorde sur ceux qui le crucifiaient et dans le moment même où ils le traitaient avec plus de fureur. Il était plus

(1) Theat. terr. sanct. Isidorus lib. 1 epist. Baronius, t. 1. — Cette tunique se conserve maintenant encore précieusement en Allemagne, dans la ville de Trèves, où elle est exposée, tous les vingt-cinq ans, à la vénération publique. Le concours des pèlerins qui la visitaient en 1844 était prodigieux. La piété catholique a rappelé alors les plus beaux temps de l'Eglise.

(2) La sixième heure répondait à midi, pour nous; la neuvième, à trois heures après midi. Notre-Seigneur resta ces trois heures en agonie sur la croix.

(3) Matth. XXVII, 42.

(4) Ps. XVII, 7.

(5) Cant. VIII, 7.

(6) Luc, XXIII, 34.

affecté de leur perte que de la mort qu'ils lui infligeaient : il n'attendait pas qu'ils se repentissent pour intercéder en leur faveur. Non, de ses lèvres qu'ils avaient arrosées de fiel, mais qui seules restaient libres, s'échappaient pour eux de pieux et tendres soupirs, dont l'indulgente bonté atténuait leur faute et invoquait leur pardon.

Ce n'était point assez encore : son amour passa plus avant, car il pénétra jusqu'à l'ame de l'un des voleurs, qui ne put voir la douceur patiente de notre divin Maître, parmi tant de tourments et d'opprobres, sans être touché de la grâce. Eclairé par cette lumière céleste, il connut que notre Seigneur était innocent, qu'il était notre Rédempteur et notre Dieu, et que nos péchés étaient la cause de ses souffrances. Il le supplia avec une grande contrition, en se confiant dans ses mérites et sa clémence divine, de lui faire miséricorde, et de se souvenir de lui, quand il serait dans son royaume. O Jésus! que j'aime à me rappeler ce prodige de votre grâce! Voilà ce que peut votre infinie charité, même dans les cœurs les plus dégradés et les plus avilis, tandis que, sans vous, l'homme ne pourra jamais rien ou ne fera que le mal, l'eussiez-vous mis au rang de vos apôtres? Judas, en effet, abandonné à ses propres forces, n'eut-il pas la honte de vous vendre pour quelques deniers, Pierre de vous renier, les autres disciples de s'enfuir, en vous voyant pris par les soldats? Ce criminel, au contraire, qui fut témoin, non pas de vos miracles, mais de votre ignominieuse agonie, vous adore aussitôt avec une humilité profonde et vous appelle son Seigneur et son Roi. Il vous voyait condamné aussi bien que lui, et il annonçait votre divinité : il était compagnon de votre supplice, et il vous demandait le royaume des cieux.

Ah ! qu'est-ce à dire? la confiance du bon larron est restée, dans la sainte Eglise, comme une des gloires de la Passion de Jésus qui, dans ce jour, versait son sang précieux par toutes ses veines, et nous ouvrait les trésors de son cœur avec une tendresse et une libéralité magnifiques. Rien ne saurait égaler cette miséricorde privilégiée du Seigneur pour

cet illustre pénitent. En vérité, en vérité, je vous le dis, aujourd'hui même vous serez dans le paradis avec moi. Vous me demandez de me souvenir de vous quand je serai dans mon royaume, et je vous promets ce royaume sans délai. Il est juste que nous partagions la même gloire, puisque nous partageons les mêmes abaissements, que vous me reconnaissez dans mes douleurs pour votre Dieu, et que vous me priez de vous délivrer, non pas du mal présent, mais du jugement futur[1].

Mais ce mystérieux spectacle et toutes ces scènes sanglantes qui sont exposées sous l'œil de notre foi, se passaient en présence de Marie. Elle était là, debout, au pied de la croix, avec une constance que rien ne pouvait ébranler. Bien que l'amertume de son ame fût semblable, comme celle de Jésus, à une grande mer[2], cette épouvantable désolation ne la troubla point, et ne détourna pas, un seul moment, son esprit et sa volonté de la très-sainte et adorable volonté de Dieu. Elle regardait son Fils avec un attendrissement indicible, car son amour maternel était au-dessus de tout sentiment. Et comment la bouche de l'homme pourrait-elle en exprimer l'ardeur? Les tourments du Fils déchiraient le cœur de la Mère; les blessures, la croix de Jésus-Christ étaient la croix et les blessures de Marie; la mort de l'un devenait la mort de l'autre. C'est pourquoi il est dit avec raison, que la très-sainte Vierge fut martyre et plus que martyre, parce qu'elle éprouva une plus grande peine en ce sacrifice et dans cette Passion du Sauveur qui lui était plus cher que la vie, que si elle-même eût été immolée. Et il semble, d'autre part, (tant le mystère de la justice de Dieu irrité contre nos crimes a d'incompréhensibles rigueurs), que notre Seigneur avait disposé les choses à dessein, pour que sa Mère assistant aux derniers efforts de sa lente agonie, il eût lui-même à ajouter à son propre supplice les angoisses du cœur de Marie, qu'il voyait percé comme d'un glaive. Néanmoins, avant de sortir de ce monde,

(1) Luc. XXIII, 43. (2) Thren. 2, 13.

il voulut prendre congé d'elle. Mais il y a ici un autre mystère voilé d'une grande sévérité en apparence, et qui contient un enseignement sublime, bien propre à fortifier la divine Vierge, comme nous allons voir. *Femme,* dit Jésus en montrant saint Jean, *voilà votre Fils!* Puis se tournant vers saint Jean : *Voilà votre Mère!...* Où est-il donc l'enseignement du mystère? Ecoutons : dans la crainte d'émouvoir et de contrister Marie davantage, le Bien-aimé de son ame, le Sauveur béni ne lui donne plus le nom de mère. Il élève la divine parole, dont il lui a expliqué intérieurement les secrets : il lui rappelle, avec une autorité solennelle et pleine de grâce, qu'elle est la Femme forte, qui doit briser la tête du serpent. Dans ses humiliations, il s'était nommé le Fils de l'homme, en s'assimilant à nous, afin de nous faire monter jusqu'à lui ; et sur le point de mourir, il a voulu faire entendre au cœur de sa Mère cette sainte appellation de femme, parce que de toutes les femmes elle allait être la première, la gloire de son sexe, qu'elle relevait de sa triste chute au paradis terrestre, l'ornement du monde entier, la nouvelle Ève, en un mot, mère de tous les vivants.

Enfin, le Seigneur qui s'était vu privé, non-seulement de ses amis, mais de ses disciples, après avoir béni sa tendre Mère, le bon larron, ses bourreaux, se sentit destitué même de la divine présence de son Père. Il leva son regard vers le ciel, et dit : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Ah! qui pourrait rendre le brisement de cœur, qui fit jeter ce cri à Jésus, et la consternation qu'il produisit dans l'ame de Marie, de Jean, des saintes femmes, au pied de la croix?... Mais, nous ne saurions trop le répéter, notre Seigneur, qui était venu satisfaire abondamment, et, comme il est écrit, surabondamment pour les iniquités du monde, s'était dévoué à tous les sacrifices dans cette grande œuvre, dont un Dieu seul pouvait être capable Il avait résolu de se laisser emporter au torrent de toutes les douleurs qui puissent être endurées sur la terre, sans qu'aucun allégement vînt les adoucir. Et ce profond délaissement où il se trouve à cette heure, il le nomme l'abandon de son Père, quand c'était le Père uni-

quement qui pouvait donner secours à sa détresse, comme c'est Lui seul encore qui a soutenu plus tard les martyrs, ces glorieux imitateurs de la Passion de leur Maître, jusqu'à les inonder d'une joie céleste dans leur immolation, et leur dérober, en quelque sorte, le sentiment de leurs tortures.

Toutefois les forces du Rédempteur l'abandonnaient. De sa poitrine desséchée par l'immense quantité de sang qu'il avait versé, sortit encore ce soupir plaintif : *J'ai soif!*... Il faut le dire, ses ennemis bouillonnèrent de rage encore. On les vit accourir avec un farouche empressement. Hélas! ils venaient rafraîchir sa langue au moyen d'une éponge, enveloppée d'hysope et trempée dans du vinaigre, qu'ils lui présentèrent à l'extrémité d'un roseau[1]. Ainsi le Sauveur, dans son altération violente, ne put avoir un verre d'eau froide à l'heure de sa mort! Et cette soif corporelle, pourtant, qu'était-elle en comparaison du désir pressant qu'il avait de notre salut, et qui le brûlait comme un feu?... flammes consumantes de la charité d'un Dieu, qui ne sauriez être éteintes que par nos larmes, qui ne sauriez être soulagées que par la pieuse émotion de nos cœurs humiliés et contrits, quel foyer vous allumiez dans le cœur de Jésus expirant!...

Mais tous les commandements du Père étaient exécutés : toutes les prophéties étaient accomplies : le Dieu fait homme avait achevé la douloureuse mission qui lui avait été donnée *Tout est consommé,* dit-il encore avec une grande paix[2]. Puis, regardant Jérusalem, et s'animant tout à coup d'une voix forte et sonore, pour annoncer, même en mourant, sa divinité puissante et terrible, il ajouta ces paroles qui furent les dernières de son humanité souffrante : *O mon Père, je remets mon ame entre vos mains*[3]. Sa tête, en même temps, par l'effet d'un grand mystère, se pencha du côté du couchant, et il rendit son esprit à Dieu[4].

Nous venons de le dire, ce cri plein d'éclat de notre Sei-

(1) Cette éponge se garde dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, à Rome.
(2) Joan. XIX, 30. (3) Luc XXIII, 46.
(4) Alph. Salm. t. 4. tract. 5. S. Thom. quod lib. 1. S. Hieron. in Matth. 26.

gneur mourant était un signe miraculeux de ses divines grandeurs. Il se montrait, dans les défaillances de son supplice, comme le Maître souverain de la vie et de la mort; et il voulait nous donner aussi, ne l'oublions point, une preuve nouvelle de l'amour avec lequel il se sacrifiait pour nous.

Mais, puisque sa sainte ame s'était exhalée, l'infernale malice des hommes était à son terme, sans doute? Eh! non. De nouveaux archers surviennent. Ils avaient ordre de rompre les jambes des condamnés, afin de précipiter leur mort, car on ne voulait point les laisser sur la croix pendant les fêtes de Pâques. Quand ils virent que Jésus était mort déjà, ils ne frappèrent pas son corps pour le briser, comme ceux des deux larrons qui respiraient toujours. L'un d'eux néanmoins brandissant sa lance avec colère[1] en perça le très-saint côté du Sauveur, et il en coula de l'eau et du sang.

Laissez-moi vous parler encore, ô mon Dieu! laissez-moi louer encore vos célestes miséricordes. Ce supplice ignominieux que vous aviez subi, nous avait mérité le salut : mais n'auriez-vous pas cru qu'il manquait quelque chose au rachat de nos ames, si vous aviez gardé une seule goutte de sang dans vos veines? Aussi, votre charitable bonté, votre bonté sans bornes ne s'est-elle pas servie de la férocité de ce soldat pour étaler devant nos yeux, dans cette ouverture sacrée qu'il vous fit avec le fer, toutes les richesses de votre Cœur adorable. C'est une source de vie que vous avez laissé jaillir de ce Cœur cruellement blessé, et que vous y teniez en réserve, comme le plus doux, le plus délicat et le plus généreux, le plus pur épanchement encore de votre amour. Et l'eau s'y est trouvée mêlée avec le sang, parce que vous vouliez que cette liqueur d'un prix incomparable servît tout à la fois à nous laver de nos souillures, et à nous fortifier dans la vertu de votre sacrifice. Enfin, je vois sortir l'Eglise, comme

(1) S. Chrysost. homel. 89 in Matth. — S. Athan. quæst. 76, 77. — Euseb. lib. 4 de demonst.
On croit que ce soldat fut saint Longin qui est devenu depuis un illustre martyr en confessant Jésus-Christ. L'Eglise célèbre sa fête le 15 mars.

une autre Eve, des flancs du nouvel Adam mystérieusement endormi comme l'ancien ; et je me plais à répéter avec une émotion profonde que ce côté déchiré du corps de mon Sauveur est pour moi la porte du ciel qui ne me sera point fermée, malgré mes péchés sans nombre ; que je puis toujours avoir recours au Cœur de Jésus, avec une confiance assurée, dans mes maux, et que tous nous y trouverons un port tranquille au milieu des tribulations du monde ou de la famille et dans les orages de la vie.

On comprend que Marie était là encore lorsque la lance brutale du soldat vint atteindre son Fils. Le corps inanimé de notre Maître ne sentit pas ce coup cruel : ce fut l'ame de sa Mère qui le reçut, en gémissant de ce qu'on ne cessait pas de le tourmenter avec fureur, même après sa mort. Pleine d'humilité et de résignation, elle recueillit de son mieux ce sang et cette eau qui s'écoulaient de la précieuse et divine plaie[1].

Voilà un court sommaire de la Passion du Fils unique de Dieu. N'avons-nous pas besoin de la porter gravée dans nos souvenirs, de la méditer le jour et la nuit, de considérer saintement que ce sont nos iniquités qui en ont été la cause ?

Mais quels fruits devons-nous retirer de cette dévotion pieuse et salutaire ? C'est une tendre et compatissante ferveur surtout, qui nous remplisse de zèle envers Celui qui a daigné supporter pour nous tant de douleurs, de honte et d'ignominie : c'est une imitation pratique de son humilité, de sa patience, de sa douceur, de son innocence, de son abnégation, de son obéissance pleine de paix et d'amour. La charité qui le brûlait était vive et incompréhensible à ce point, qu'il a toujours été dans le désir et la disposition généreuse de souffrir encore au-delà même de ce qu'il a souffert, tant l'homme, sa pauvre créature, lui était resté cher, après la dégradation du péché d'origine. Le martyre du cœur fut donc en Jésus plus grand que celui du corps, et il s'y complut résolument, afin que, blessés jusqu'au plus vif de nos affections par ces traits ardents

1) Metaph. 15 aug. Baron. t. 1.

et enflammés de l'amour d'un Dieu, nous apprissions à notre tour à l'aimer de toutes nos forces, en nous rendant les heureux esclaves de son bon plaisir en toutes choses. Combien, d'autre part, nous devient évidente la haine qu'il porte au péché, puisqu'il a fallu qu'il en effaçât les traces sacriléges dans son sang, et que ses humiliations pouvaient seules, en nous arrachant à l'enfer, nous rouvrir les cieux. Oh ! si le Fils éternel, la splendeur de la gloire du Père[1] a dû subir le supplice de la croix pour que nous fussions délivrés des peines des damnés, quelle horreur ne concevrons-nous point de ces prisons ténébreuses[2] où gémissent les démons? Et par quelles pieuses aspirations de nos ames ne nous élèverons-nous point sans cesse vers ces brillants tabernacles du ciel, que l'œil de l'homme exilé sur la terre n'a point vus, dont son cœur ne saurait comprendre, ni sa langue dépeindre les beautés, et qui seront la demeure des élus dans les *perpétuelles éternités*[3]. Encore une fois, que cette croix, que cette sainte Passion du Seigneur qui nous ont obtenu de si grands biens, excitent notre reconnaissance et fassent toutes nos délices ; qu'elles deviennent comme notre nourriture de chaque jour dans les travaux de ce monde ; qu'elles audoucissent nos peines ; qu'elles nous encouragent dans nos faiblesses; qu'elles nous relèvent dans nos chutes ; qu'elles nous rendent fermes et inébranlables devant les séductions du péché ; qu'elles nous empêchent de succomber au trouble et à la tentation ; que nous soyons conduits par elles enfin au bonheur éternel dont elles nous donnent le consolant espoir.

Nous savons que les créatures même inanimées semblèrent s'émouvoir à la mort de Jésus-Christ. La terre trembla, les rochers se fendirent[4], le soleil s'obscurcit ; le firmament enveloppé de ténèbres, comme dans une nuit obscure, ne laissait plus tomber sur la terre que la pâle et tremblante

(1) Heb. I, 3. (2) Isa. XLV, 19. (3) Dan. XII, 3.

(4) Le rocher du Calvaire s'entr'ouvrit du côté où était crucifié le mauvais larron, de manière à y laisser passer le corps d'un homme. Le prêtre Lucien d'Antioche classait ce prodige parmi les arguments qu'il faisait valoir en faveur de la vérité du christianisme. Euseb. hist. lib. 9. Theat. terr. sanct.

lumière des étoiles. Toute la nature resta plongée dans l'épouvante, en quelque sorte, et comme tendue de deuil, pour rendre hommage à la majesté infinie du Dieu des mondes qui s'était caché, pour un moment, sous les abaissements du Calvaire. Et ces signes, jusqu'alors inouïs se manifestaient en même temps, non-seulement à Jérusalem et dans la Judée, mais par tout l'univers[1], comme les historiens sacrés et profanes en font foi. De sorte que les peuples qui en avaient été témoins devinrent naturellement plus accessibles à la voix des apôtres, dont les prédications leur en rappelaient le souvenir. Ils purent recevoir avec plus d'empressement la lumière de l'Evangile, et se rendant dociles aux inspirations de la grâce, se prosterner, dans une confiance amoureuse, aux pieds de Jésus crucifié, pour l'adorer comme le seul et vrai Dieu.

Mais revenons sur cette pensée capable de faire rougir notre lâcheté. Si, devant les derniers soupirs de l'Homme-Dieu, la terreur et la désolation parurent s'emparer de la création tout entière jusque dans ses éléments les plus insensibles, pourrions-nous contempler, avec une lâche indifférence, ce funèbre spectacle, en nous disant surtout, que c'est pour nous donner la vie que Jésus a livré la sienne? Ah! Dieu nous garde qu'il en puisse être ainsi jamais, car nous ne mériterions plus le nom d'hommes; nous n'en aurions plus le cœur; nous nous abaisserions au-dessous des animaux sans raison; nous serions plus froids que le fer, plus durs, nous venons de le voir, que les pierres et les rochers!...

(1) Cette éclipse, si contraire au cours ordinaire et à l'ordre de la nature, fut aperçue de tous côtés. Saint Denys l'Aréopagite qui se trouvait alors en Egypte, fut si frappé de cet événement imprévu, qu'il prononça ces mémorables paroles: « Ou l'auteur de la nature souffre, ou le monde va se dissoudre sous le poids de ses divines vengeances. »

Le tremblement de terre qui fendit le rocher du Calvaire au côté gauche de la croix, se fit sentir notamment dans plusieurs autres parties de l'Asie où il ruina des villes entières. En Italie, il entr'ouvrit aussi plusieurs montagnes. On cite celle de l'Alverne dans la Toscane, où saint François d'Assise reçut plus tard l'impression des stigmates. Saint Chrysostôme in Matth. 55. S. Hieron. in Matth. 27. S. Athan. de pon. Dom. S. Dionys. in epist. ad S. Policarp. Baron. ann. 94. S. Thom. 3 part. q. 44. art. 2.

Les saints Evangiles nous disent aussi que, quand le Sauveur expirait, le voile du temple se déchira du haut en bas. Ce n'étaient autour de la croix que phénomènes et mystères. Le vieux testament venait de finir : les oblations des boucs et des taureaux perdaient leur antique vertu par celle de l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde. Plein d'innocence et de grâce, Jésus devenait l'inappréciable victime de ce sacrifice unique et perpétuel, dont la mémoire se renouvellera jusqu'à la fin des temps, dans toutes les contrées de la terre, et qui n'aura de terme que l'éternité. Les ombres de la loi se dissipaient pour nous montrer, au fond de ce sanctuaire figuratif, les divins sacrements de l'Eglise qui, dès le commencement, y avaient été renfermés. L'entrée de la céleste patrie demeurait désormais ouverte à tous, sans qu'aucun obstacle puisse nous empêcher de la franchir, si nous nous appuyons sur les mérites et la vertu du sacré Rédempteur.

On a écrit, et cette tradition se trouve confirmée par plusieurs saints Pères[1], que quand tombèrent soudainement ces voiles depuis si longtemps vénérés, qui cachaient à tous les regards le Saint des saints, une tendre colombe au blanc plumage, déploya précipitamment ses ailes pour sortir du temple. C'était un signe du ciel encore : c'était l'annonce que l'esprit du Seigneur, dont cet oiseau plein de douceur était le symbole, quittait lui-même ces murs, après y avoir été seul servi, et seul adoré durant tant d'années. Mais Jésus-Christ n'avait-il pas prédit qu'il ne resterait pas du temple pierres sur pierres, et que ses autels et ses parvis deviendraient l'opprobre des nations? Comme confirmation de cette malédiction lugubre, la pierre qui formait le linteau de la porte d'entrée principale s'était détachée avec fracas, pendant le tremblement de terre ; et on avait entendu la voix des anges, protecteurs du saint lieu, s'écrier avec horreur dans la profonde et silencieuse enceinte : fuyons loin d'ici, fuyons loin d'ici, car ce n'est plus la demeure de la paix[2]. Enfin, les

(1) Saint Ephrem, serm. de passion. — S. Hieron. de script. Eccl. in Ephr. — Baron. an. 34.

(2) Euseb. in Chronic. Baron. t. 1.

tombeaux s'étaient ouverts : plusieurs morts en étaient sortis. Ils erraient dans les rues[1]; et les auteurs ajoutent [2] qu'un grand nombre de témoins les auraient revus dans Jérusalem après la résurrection.

Sur le soir de ce triste jour, Joseph d'Arimathie et Nicodème, personnages distingués parmi les Juifs et disciples de notre Seigneur, descendirent son corps de la croix, avec la permission de Pilate, et le remirent à sa très-sainte Mère[3]. Marie le reçut dans ses bras, pleine de douleur et d'amour. Ah ! qui pourrait encore exprimer l'affliction de cette héroïque Vierge, quand elle toucha le corps de son aimable Fils, froid, engourdi, privé de vie ; ce chef entamé de toutes parts par les épines, ces yeux sanglants, cette bouche remplie de fiel, ce visage décoloré, cette chair couverte de plaies béantes, ces pieds et ces mains percés?... Si Dieu lui-même ne lui avait donné des forces surhumaines, n'eût-elle pas succombé sous le poids de tant d'angoisses? Mais, soutenue par l'amour, et par l'étroite union de sa volonté à la volonté divine, elle ne pouvait se lasser de considérer en pleurant ce Fils unique abîmé jusqu'au néant. Elle le pressait contre sa poitrine, elle collait ses joues, à travers les épines aiguës, sur ce visage auguste qu'elle arrosait de ses larmes.

Enfin, quand il fut nuit, comme il fallait accomplir ce jour-là même le devoir de la sépulture, à cause de la solennité de Pâques, ainsi que nous avons dit plus haut, le corps du Sauveur fut embaumé avec grande révérence. Après qu'on eut employé la myrrhe et les aromates dont on se servait chez les Juifs, il fut enveloppé de linceuls, et déposé dans le tombeau, où Joseph d'Arimathie couvrit encore précieusement la sainte face d'un suaire ou voile blanc[4], que la très-douce Vierge lui avait elle-même donné de ses mains. La douleur de saint Jean, le disciple chéri, de Marie-Madeleine, des deux

(1) Quelques-uns disent qu'ils parurent dans le temple pour confesser la divinité de Jésus Christ.

(2) Hieron. ep. 150.

(3) Theat. terr. sanct.

(4) Le suaire se garde à Turin.

Maries et des autres saintes femmes se mêlait à celle de la Reine des martyrs.

Il est remarqué dans l'Evangile que le sépulcre était neuf et creusé dans le roc. Joseph d'Arimathie, en le faisant établir, se l'était d'abord réservé pour lui-même[1]. Par conséquent, personne encore n'y avait été placé, car rien qui ne fût nouveau, ne devait être employé à l'ensevelissement du nouvel Homme. Et il ne fallait pas non plus qu'au jour de la résurrection, on pût émettre le soupçon qu'un autre que Jésus en sortait triomphant et glorieux.

Pour achever les derniers traits de ce tableau, nous devons dire encore que le tombeau sacré du Sauveur se trouvait à quelque distance seulement du lieu où la croix avait été plantée[2]. C'était une grotte de pierres vives au fond d'un jardin, circonstance digne encore d'attention. Selon les desseins de l'éternelle Sagesse sans doute, la Passion s'achevait dans le jardin, comme elle y avait commencé, parce que la faute de notre premier père avait été commise au jardin du paradis terrestre. Encore une fois, que ne savons-nous recueillir les grâces que nous ont méritées toutes les douleurs divines, afin de parvenir au vrai paradis! Là, dans ce céleste Eden, qui ne verra jamais ses fleurs se flétrir, ni ses fruits se consumer, le printemps de Dieu sera continuel : et ce printemps, ce sont les gloires incréées, les joies et la béatitude du Seigneur lui-même, qui vit et règne éternellement.

Notre Seigneur mourut, selon l'opinion la plus probable, à trente-trois ans et trois mois de son âge, un vendredi, 25 mars. Il en est qui pensent, au contraire, qu'il ne vécut que trente-deux années accomplies, et qu'il aurait été crucifié au commencement de la trente-troisième[3].

Son corps, quoique privé de vie, restant uni à sa divinité

(1) Baron. t. I. — Beda de loct. sanct. Metaphr. 15 aug. Theat. terr sanct. C'était une coutume chez les Juifs de creuser leurs tombeaux dans des rochers (Gen. XXIII.)

(2) Le sépulcre avait huit pieds de longueur, il était distant du Calvaire de deux cents pas environ. Note de Ribadeneira.

(3) Salm. tom. prolegom. 38, de verâ Christ. ætat.

sur la croix et dans le tombeau, son ame également unie à la divinité[1] était descendue dans les limbes, où l'appelaient les vœux des anciens Justes. Il les bénit, les consola, et leur promit de les conduire bientôt au séjour de l'immortel bonheur. Mais observons bien que sa divinité ne se sépara jamais de son corps ni de son ame, depuis que, par l'union hypostatique, il avait, comme Dieu, daigné se faire homme. Nous disons qu'il souffrit la mort, c'est-à-dire, la séparation de l'ame d'avec son corps, et non de la divinité, ainsi qu'il arriva, en effet, durant les trois jours que cette ame sainte demeura aux limbes et le corps au sépulcre. Mais le mystère des trois jours écoulé, le corps et l'ame se réunirent de nouveau, et l'éternel Triomphateur ressuscita par sa seule puissance, victorieux de la mort et du péché, du monde et de l'enfer.

Au sortir de la tombe, il accourut d'abord vers sa Mère chérie, pour la remplir de ravissement à la vue de sa gloire. Il se montrait ensuite à Marie-Madeleine, aux autres femmes dévotes ; et plusieurs fois il apparut aussi à ses apôtres. Enfin au bout de quarante jours, il monta majestueusement dans les cieux, en présence encore de Marie et de tous les disciples assemblés. Les chœurs des anges lui faisaient cortége : les patriarches, les prophètes, tous les saints de l'ancienne loi s'élançaient à sa suite vers les demeures du Dieu vivant, avec des chants et des transports d'allégresse. Tout l'empyrée répéta les acclamations bienheureuses des élus ; et l'Homme-Dieu, le Fils du Très-Haut, rentrant en vainqueur dans les splendeurs de son éternité, prit séance à la droite de son Père, où il a fait asseoir notre humanité sur son trône, pendant qu'il commande à toute créature à jamais.

Dix jours après, comme il l'avait promis, il envoyait le Saint-Esprit consolateur à ses apôtres, qui, de lâches et timides qu'ils étaient durant la Passion, devinrent ardents et généreux comme des lions, selon le mot de saint Chrysostôme, pour le faire connaître au monde. Embrasés du feu céleste

[1] Baron. in appar. seq. Suarez, tom. 2. Pererim. in Dan. c. II. 9-6.

que le Paraclet leur avait donné, ils répandirent la lumière de l'Evangile par tout l'univers, dissipèrent les ténèbres de l'idolâtrie, et remplirent le cœur des hommes des saintes ardeurs de la charité de Jésus-Christ, comme nous aurons occasion de le dire dans le détail des fêtes particulières.

Maintenant Jésus, notre Chef, notre Maître et notre Dieu intercède pour nous dans le ciel des cieux, en montrant à son divin Père les cicatrices de ses pieds, de ses mains, de son cœur d'où découlent, pour les saints, des torrents de gloire, et pour nous des fleuves de grâces. Il gouverne d'en haut son Eglise : il est et il sera avec elle jusqu'à la fin des temps : il épanchera et diversifiera sur elle ses mérites, tant que l'heure de la réparation et de la justice déterminée par le Seigneur ne sera pas venue. Mais alors ce glorieux Sauveur et Rédempteur se montrera de nouveau pour statuer sur le sort éternel des vivants et des morts. On le verra descendre sur les nuées dans tout l'appareil de sa divinité, et tenant à la main sa croix étincelante, il distribuera aux uns la récompense, aux autres les châtiments que mériteront leurs œuvres.

DE LA GLORIEUSE RÉSURRECTION

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST[1].

Nous avons trois considérations à établir dans l'étude du mystère de la Résurrection. La première regarde les motifs pour lesquels il était convenable que notre Seigneur Jésus-Christ ressuscitât le troisième jour; la seconde, la manière dont il voulut ressusciter, et les enseignements que l'Eglise nous donne sur cet article de notre foi; la troisième, les vertus et les grâces que nous avons à recueillir de ce mystère.

Quant à la première, il était très à propos, disons-nous, que notre Seigneur Jésus-Christ ressuscitât le troisième jour. Le Sauveur, sans doute, eût pu différer sa propre résurrection, jusqu'à la résurrection générale, à la fin des temps, pendant que sa sainte ame se fut retirée dans les cieux. Néanmoins, les secrets adorables des conseils de Dieu, la parole des prophètes, la vénération due au Rédempteur du monde, sa plus grande gloire, et la nôtre même, demandaient qu'il ressuscitât bientôt. En venant au milieu des hommes, il avait pris une vie incomparablement élevée au-dessus de la création tout entière; et en la livrant pour nous avec une générosité toute divine, avec une charité infinie, il nous avait fait un don d'un prix inestimable que nous ne saurons assez reconnaître, par tout l'amour de nos cœurs, et dans le temps et dans l'éternité. Dès lors, n'est-il point manifeste que la nature ne

1) Les cinq fêtes mobiles qui suivent, se rattachant à la vie de notre Seigneur, trouvent ici naturellement leur place.

pouvait garder dans son sein le corps inanimé de cet Homme-Dieu? La mort de ce céleste Maître pouvait-elle ressembler à la nôtre? Et n'était-elle pas plutôt un léger sommeil que la mort même? Par le cruel sacrifice de la croix, Jésus nous avait relevés de nos chutes et retirés de l'éternel abîme : une éclatante réparation n'était-elle pas due tout aussitôt à sa très-sainte humanité, dont la divinité, nous l'avons dit, ne s'était point séparée? Et pouvait-il laisser croire, soupçonner même qu'elle se fût comme anéantie dans les ombres du tombeau?

Il est vrai que la Résurrection fut encore différée de trois jours : mais notre Seigneur l'avait ainsi résolu, afin qu'on pût s'assurer de la réalité de sa mort, qu'il ne pût rester aux plus incrédules aucun doute à cet égard, et qu'en même temps les oracles prophétiques, et ses divines prédictions, pussent recevoir leur accomplissement.

Si, du reste, chaque chose a besoin d'occuper la place qui lui a été assignée par la Providence ; si le feu ne peut être comprimé toujours dans les profondeurs de la terre et les vents dans les antres sans issue des montagnes ; on doit dire que le corps de Jésus-Christ formé par la vertu de l'Esprit-Saint, et sorti, plus brillant que le soleil, des chastes flancs de la très-pure Vierge, ne pouvait pas demeurer dans le sépulcre, car il ne devait point devenir, comme celui de l'homme pécheur, la proie de la corruption, et s'y résoudre en poussière. De plus, les splendeurs sublimes de la Résurrection de ce divin Rédempteur, n'étaient-elles point le légitime couronnement de son humilité? Il s'était abaissé jusqu'au néant pour obéir à son Père : la suprême justice avait à lui rendre honneur en proportion de ses humiliations mêmes ; et, puisque son corps, livré à toutes les divines rigueurs, avait tant souffert, il devait être exalté et revêtu de tous les dons de la gloire. C'est ce que disait saint Paul aux Philippiens : *Jésus-Christ a subi la mort et la mort de la croix, en obéissant : pour cela, il a été élevé, et Dieu lui a donné un nom au-dessus de tout nom*[1]. Mais nous

1) Philip. II, 9.

savons que notre Seigneur lui-même ne donnait pas d'autre motif de sa victoire sur la mort, aux disciples qui allaient en Emmaüs : *N'était-il pas nécessaire,* disait-il, *que le Rédempteur souffrît et qu'il entrât ainsi en possession de sa gloire?*

Mais la Résurrection du Seigneur est la preuve la plus authentique de sa divinité. Comment arriver, avec un argument plus efficace que celui de la Résurrection, à la profession de cet article de notre foi : qu'il ne suffit pas de croire pour le salut que Jésus-Christ s'est fait homme, si en même temps nous ne confessons qu'il est Dieu? Aussi l'Apôtre déclare-t-il que l'Esprit sanctificateur que Jésus-Christ donnait aux fidèles et les miracles qu'il opérait, l'ont fait reconnaître comme Fils de Dieu ; mais qu'il a été adoré en cette qualité particulièrement pour avoir ressuscité les morts, et mieux encore pour être sorti lui-même du tombeau par sa propre vertu[1]. Seul, en effet, le Seigneur qui, de sa main toute-puissante, a tiré l'homme du néant, peut rendre aux morts la lumière et la vie. De là vient que David, en parlant de la Résurrection de Jésus-Christ, après avoir peint à grands traits, et dans un vif sentiment d'admiration le triomphe éternel de ce Roi des siècles sur la mort, ajoute ce mot unique, d'une concision sublime : *C'est que le Seigneur est son nom*[2] !

Nous pouvons dire alors que la Résurrection de notre Maître, est comme le sceau royal apposé à toutes ses œuvres : il a montré qu'elles étaient de Dieu, parce que c'est Dieu qui ressuscite les morts. Quand, dans sa vie publique, il semait les merveilles sur ses pas, les Juifs lui demandaient des signes qui pussent leur montrer d'où il venait, comme nous le voyons dans l'évangile de saint Jean[3]. Je ne veux pas vous en donner d'autre, leur répondait-il, que celui de la Résurrection, comme de tous le plus sûr et le plus puissant ; et quand vous aurez détruit ce temple, (il montrait son corps), je le rétablirai le troisième jour. Une autre fois, il leur rappelait l'exemple de Jonas, qui passa trois jours et trois nuits dans le ventre de la

(1) Rom. I, 4. (2) Psalm. LXVII. 5. (3) Joan. II, 19.

baleine, sans ressentir aucun mal, comme il devait rester lui-même trois jours et trois nuits dans le sein de la terre, sans éprouver de corruption[1].

Mais il est bon d'exposer, d'autre part, que la Résurrection du Sauveur nous était nécessaire à nous-mêmes, car elle est le fondement sur lequel la foi et l'espérance du chrétien sont appuyées. Tous les travaux de Jésus-Christ ne tendaient qu'à cette fin bienheureuse de la Résurrection ; et nos actions ne peuvent être dirigées que vers ce but encore. N'est-il pas vrai que, quoique notre Seigneur ait glorieusement relevé l'ignominie de sa croix par l'éclat et la majesté de son corps ressuscité, il se rencontre encore des ames infidèles qui ne veulent pas le reconnaître pour le Messie promis, parce qu'elles trouvent que la mort est une chose indigne d'un Dieu? Que diraïent-elles donc si on allait leur prêcher que Jésus-Christ est mort, et qu'il n'est point ressuscité. Si donc elles nous objectent que mourir est le propre de l'homme, nous avions besoin de leur faire une réponse sans réplique pour toute ame attentive et de bonne foi : c'est que ressusciter, c'est le propre de Dieu. C'est peu de croire que Jésus-Christ est mort, disait saint Augustin, parce que les Juifs, les païens et tous les méchants le croient ; mais la foi du chrétien est dans la Résurrection de ce Rédempteur adorable.

Ainsi la foi en Jésus-Christ ressuscité, voilà notre devise et notre gloire. Mais que penser de l'espérance qui nous est assurée par ce mystère? Saint Paul a écrit encore : Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre espérance est vaine... nos travaux et nos sueurs ne rapporteront aucun fruit[2]. Si donc Jésus-Christ n'est pas ressuscité, personne de nous ne peut espérer de ressusciter, puisque toute notre espérance est établie, et comme enracinée, d'après un mot du même saint Paul[3], dans la Résurrection de Jésus-Christ. Cette espérance perdue, toute la fermeté de notre foi s'évanouirait comme une ombre. Nous ne nous sentirions plus inclinés à pratiquer la

(1) Matth. xii, 39. (2) Cor. xv, 14. (3) Eph. iii, 17.

vertu, ni à mourir aux plaisirs du monde, pour fixer nos regards avec un pieux amour vers les biens de la vie future. Les plus dévoués et les plus généreux d'entre les hommes en seraient les plus malheureux, dit encore saint Paul. Ils se verraient tout à la fois privés des jouissances de la vie présente, auxquelles s'abandonnent les méchants, et des fruits de la béatitude immortelle que les justes espèrent pour prix de leurs souffrances et de leurs bonnes œuvres. Quel est le jeune homme doué de force, de grâce et de talents ; quelle est la jeune fille riche et parée de sagesse et de beauté, qui voulussent quitter leur part des joies de la famille, se mortifier et s'ensevelir dans les austérités de la pénitence, comme dans le linceul du Sauveur, s'ils n'espéraient pas que leur chair atténuée et affligée pour Jésus-Christ, ressuscitera en gloire avec lui? Et sans cette sainte et divine espérance encore, les martyrs auraient-ils déployé un courage si héroïque au milieu des tourments et versé leur sang avec une si grande constance sous le glaive de leurs persécuteurs? Non. Mais parce que Jésus-Christ est ressuscité, nous savons certainement que nous ressusciterons à notre tour : car le soldat marche à la suite du chef intrépide qui le conduit à la victoire : et là où est le corps, dit l'Evangile, se rassemblent les aigles[1]. Encore une fois, puisque notre bien-aimé Rédempteur est devenu notre chair, notre sang, l'Aîné de tout le genre humain; puisqu'il est aussi le premier-né d'entre les morts[2], c'est-à-dire le premier qui ressuscita par sa vertu à la vie immortelle ; puisqu'il est sorti vivant du tombeau, nous qui sommes ses membres, qui ne faisons qu'un seul corps avec lui, nous en sortirons nous-mêmes un jour. C'est pourquoi le saint homme Job, entrevoyant dans sa parole prophétique Jésus-Christ ressuscité, en tire aussitôt l'assurance de sa propre résurrection. *Je sais certainement*, s'écriait-il, *que mon Rédempteur est vivant*[3], autrement, selon l'interprétation de saint Thomas, *ressuscitera glorieux*[4], et cette pensée fait naître dans mon sein la

(1) Luc xvii, 37. (2) Coloss. i, 18. (3) Job. xix,
(4) Summ. S. Thom. 3 p. q. 35. art. 1.

bienheureuse espérance que je le verrai dans cette chair qui souffre maintenant de si cruelles tortures.

Nous voyons le pape saint Léon dire de son côté : « Le principe de notre résurrection a commencé par Jésus-Christ, et le modèle, aussi bien que la sûreté de notre espérance se trouvent en ce seigneur, mort et sacrifié pour nous. Ne nous laissons aller ni au doute ni à la défiance : ne nous abandonnons point à tout vent de doctrine, comme si Jésus-Christ n'avait pas quitté le sépulcre par sa puissance divine. En ressuscitant, il a sanctionné et scellé toutes ses promesses : nous voyons déjà des yeux de la foi ce que nous espérons, nous sommes en possession de ce que nous croyons[1]. » — « L'espérance de la Résurrection, ajoute saint Cyrille de Jérusalem[2], est la racine de toute bonne œuvre. L'attente de la récompense nous anime au travail, et nos cœurs se remplissent de zèle quand ils regardent les cieux, terme de tous leurs efforts. Les légions qui se promettent la victoire, vont courageusement à la bataille ; mais quel est l'homme qui voudrait mourir pour son roi, si celui-ci ne prenait nul souci des hasards où il engage ses serviteurs? De la même façon, le chrétien qui sert Dieu pour Jésus-Christ, entre en compte avec sa conscience. S'il croit à la Résurrection, il se porte avec ferveur au bien ; il orne son ame de sainteté et de vertu, et la rend belle comme le sanctuaire d'un temple. S'il avait le malheur de ne pas y croire, au contraire, ne serait-il point tenté de se précipiter avec fureur dans ses passions désordonnées? S'il croit que son corps doit revenir à la vie, il le tient comme le vêtement précieux de son ame, il le conserve avec une religieuse sollicitude, dans la pureté immaculée, dont parle l'Apôtre. Mais s'il n'avait pas cette croyance consolante, il regarderait ses membres comme une parure d'emprunt, qu'il ne saurait craindre de souiller par ses vices et ses convoitises. »

Mais non-seulement le souvenir de la Résurrection du Sauveur ranime notre foi et notre espérance. La charité s'enflamme encore, et toutes les autres vertus s'accroissent à la

(1) S. Leo. Serm 1, de resurrect. (2) S. Cyrill. Hieros. Cat 18.

considération de ce sacré mystère. Aussi notre Seigneur, sachant tout le profit que nous devions retirer de son divin triomphe sur la mort, a-t-il voulu en multiplier les preuves durant les quarante jours qu'il est resté sur la terre, avant de remonter au ciel; apparaissant plusieurs fois à ses disciples, mangeant avec eux, leur faisant toucher ses plaies, leur donnant de nouvelles instructions, et se montrant également à une foule émerveillée d'autres témoins. De leur côté, les apôtres reviennent sans cesse dans leurs écrits, sur ces témoignages authentiques de la Résurrection de leur maître. Ils ne veulent pas que nous perdions la mémoire de cette grâce, qu'ils mettent en tête de toutes les autres. La sainte Eglise nous la prêche avec le même zèle, et les saints docteurs l'expliquent par d'heureuses similitudes et des arguments sans réplique.

Donc, quoiqu'elle semble contraire à la raison de l'homme, quoique l'impiété l'ait contredite et qu'elle doive la contredire toujours, elle est et restera le fondement et la consolation de notre foi, la vérité par excellence, l'esprit qui doit donner le mérite et la vie à toutes nos actions. Nous nous fatiguons présentement dans la peine, ballottés par les vents, agités par les tempêtes de cette mer orageuse, qu'on nomme le monde; mais nous allons, avec le Sauveur, au port de l'éternité, où nous devons être heureux du bonheur de Dieu même.

En second lieu, nous avons à examiner la manière dont notre Seigneur a voulu opérer sa Résurrection, et les enseignements qu'à cette occasion la piété nous donne.

La mort seule de Jésus avait pu mettre un terme au terrible combat qu'il avait subi dans sa passion : le démon furieux et superbe croyait avoir vaincu l'Agneau de Dieu, et ce fut alors au contraire qu'il en ressentit la puissance souveraine. Le Sauveur descendait en conquérant et en Dieu aux enfers : il y devint, selon le mot de nos saints livres, le Lion dominateur de la tribu de Juda[1], en y chargeant de chaînes le Fort

(1) Apoc. v, 5.

armé, et en le dépouillant de la riche proie qu'il y tenait enserrée.

Mais il faut étudier dans ce mystère un autre mystère. Combien le Seigneur ne s'abaissait-il point encore, lorsqu'il daignait paraître dans les plus bas lieux qui puissent s'imaginer! C'est dans cette nouvelle et incroyable humiliation qu'il voulait achever la défaite de son ennemi qui est le nôtre; et qu'il venait visiter les ames des anciens Pères, pour les tirer d'esclavage et les emmener au ciel avec lui. N'est-ce donc point en nous humiliant toujours nous-mêmes que nous devons apprendre à vaincre le péché? Et ne trouverions-nous pas un puissant motif d'encouragement pour tous nos devoirs, dans cet adorable exemple que Jésus nous donne même après sa mort? Oui, nous nous mettrons à votre service, ô mon Dieu! avec une constante et généreuse abnégation ; nous ne déclinerons rien des charges que vous nous avez imposées; et dans quelque condition que nous soyons placés, et quels que puissent être les révoltes et les dégoûts de la nature, nous ne tiendrons qu'à procurer votre gloire, en vue de votre bon plaisir.

Rien ne saurait toutefois plus réjouir nos cœurs, que la vue de la très-sainte Ame de Jésus-Christ pénétrant dans ces profondeurs ténébreuses des Limbes, qu'elle éclaire des clartés divines, qu'elle change par sa présence en un paradis de délices. Oh! qui pourrait raconter les acclamations des Justes captifs en recevant le pacifique et éternel Libérateur? Plusieurs d'entre eux gémissaient depuis des milliers d'années dans une cruelle attente : tous soupiraient avec une ardeur indicible, après le Rédempteur béni. Il est aisé de comprendre que la vivacité de leurs transports devait s'accroître en proportion des brûlants désirs qu'ils avaient si longtemps nourris, et de l'excellence du bonheur qui leur était accordé. Encore une fois, leur prison devenait un ciel, où tous les biens que peut désirer le cœur de l'homme, se trouvaient réunis tout à coup.

Et, si ces saintes ames furent remplies d'une joie si parfaite, quelle ne fut pas celle aussi du Sauveur, puisque au milieu de sa victoire et de la glorification de son humanité, il

commençait à recueillir les fruits précieux de sa mort et de sa passion. Répétons donc qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer, qu'aucune intelligence, même angélique, ne saurait comprendre la grandeur et la sainteté de ce contentement divin de Jésus.

Mais quels étonnants contrastes ! Pendant que la présence de notre Seigneur illuminait les enfers et réjouissait les saints, les démons et les ames damnées poussaient des hurlements dans leurs sombres cachots, en s'abandonnant au plus affreux désespoir. C'est que les démons se voyaient terrassés par la croix, et que l'empire qu'ils avaient exercé sur le monde dès le commencement, venait de leur être ravi : c'est que les damnés ressentaient un nouveau surcroît de tourments, et de tourments inouïs, en se voyant privés par leur faute, de prendre part au bienfait de la Rédemption, dont les saints Pères recevaient sous leurs yeux les prémices sacrées.

Jésus-Christ demeura dans les Limbes depuis le moment de sa mort, la neuvième heure du vendredi[1], jusqu'au matin du dimanche suivant. Quand l'aube de ce mémorable *jour que le Seigneur a fait*, comme chante l'Eglise, commençait à blanchir les sommets désolés du Calvaire, l'Ame divine du Sauveur, escortée de la troupe brillante des saints qui s'échappait des enfers, et d'une multitude d'anges accourue des cieux, se rendit au sépulcre. Elle y entra toute radieuse pour se réunir de nouveau à ce corps froid et défiguré, qui y gisait couvert du suaire et du linceul funèbres, elle avait hâte de le faire resplendir de grâce et d'éclat, de lui donner cette céleste beauté qu'il ne peut plus perdre, et qui est la beauté de Dieu. Comme le soleil en passant à travers les nuées épaisses dans les hauteurs du firmament, les inonde de tant de feux, qu'elles semblent être devenues d'autres soleils ; ainsi en fut-il du corps de Jésus, à ce moment solennel, où son Ame sainte vint lui redonner la vie. Il s'élança hors du tombeau, doué des quatre gloires principales dont il se revêtait dans la Résur-

1) Trois heures après-midi.

rection pour nous les faire partager un jour, et qui sont la clarté, l'impassibilité, l'agilité, la subtilité. C'est dire assez qu'il quitta sa sépulture sans briser la pierre scellée qui le couvrait, comme il avait quitté le chaste sein de la Vierge, sans nuire à son intégrité immaculée. Et cependant, au même temps qu'il ressuscitait en s'élevant dans les airs, la terre trembla de nouveau, les sépulcres des saints s'ouvrirent encore, et des Anges apparurent visiblement, en publiant le prodige des prodiges devant les gardes épouvantés que la frayeur avait renversés par terre.

Mais notre Seigneur sortit du tombeau, comme un autre Joseph de la prison, couvert d'un vêtement d'honneur et d'immortalité, pour être le Sauveur, non pas seulement de l'Egypte, mais de la création tout entière. Il sortit, comme un autre Mardochée, triomphant de la mort, laissant Aman, son ennemi, cloué au poteau même que le traître lui avait préparé dans sa colère jalouse. Il sortit, comme un autre Jonas, du ventre de la baleine, après avoir été préservé de la voracité du monstre, et des dangers de la mer en furie. Il sortit, comme un autre Daniel, de la fosse aux lions affamés, qui ne firent aucune blessure au prophète. Il sortit, comme un autre Samson, de la ville de Gaza, emportant dans les épaisses ténèbres de la nuit, les portes d'airain qui la fermaient, et se jouant ainsi des projets sanguinaires de ses persécuteurs. Il sortit, en un mot, comme un autre Moïse de l'abîme des eaux, pour mettre en déroute la puissance et l'armée du roi Pharaon.

A peine ressuscité, il s'empressa de visiter sa très-sainte Mère. Il voulait rendre la sérénité à ce ciel obscurci, et lui-même essuyer les larmes de la Fille auguste de Sion, qui, depuis trois jours, n'avait pas cessé de les répandre par torrents. Ah ! si les cœurs généreux qui savent partager les souffrances du Sauveur au Calvaire, doivent être aussi les compagnons de sa gloire dans les cieux ; qui donc devait recevoir les premières et plus joyeuses grâces de la Résurrection ? N'était-ce point Marie, la Reine des douleurs?... Car, non-seulement

elle avait été témoin de tous les tourments de son Fils; mais n'est-il pas vrai que sa constance maternelle, quand elle était debout au pied de la croix, avait comme pénétré dans toutes les profondeurs des angoisses et des ignominies de Jésus, pour boire avec lui le calice amer jusqu'à la lie?...

Les saints quelquefois se sont demandé ce que faisait la très-sainte Vierge, lorsque le Sauveur vint la trouver dans le rayonnement inénarrable de sa gloire et de sa vie nouvelle. Et plusieurs aimaient à se répondre, que Marie sans doute en prières, implorait cette consolation par tous les soupirs de son ame, et demandait avec instance à Dieu de ne pas la laisser plus longtemps dans l'attente. Soudain son cœur de Mère est frappé d'un délicieux pressentiment; elle lève les yeux, et voit à ses côtés Jésus dans des flots de lumière, qui lui souriait avec un doux visage, réfléchissant en tout son être, comme dans un miroir sans tache, son auguste et divine majesté.

Ah! comment peindre les amoureux ravissements de la Mère et du Fils? Nous pensons bien que l'infinie charité de Jésus avait voulu réserver à une telle Mère, et pour cette heure sacrée, des douceurs encore inconnues. Représentons-nous donc, s'il se peut, Marie, tout abîmée dans cet excès d'amour, considérant avec un attendrissement incroyable, ce corps divin et tout éblouissant de son bien-aimé Fils, autrefois formé du plus pur de son sang. Naguère, elle l'avait vu déchiré par les verges, sanglant, accablé, flétri. Maintenant encore, ses plaies étaient entr'ouvertes, il est vrai; mais ce n'étaient plus que des sources de grâces et de béatitude, que des fontaines éternelles de vie.

Le premier mouvement de la Vierge fut de se prosterner devant ce Fruit béni de ses entrailles, comme elle l'avait adoré pour la première fois dans la pauvre étable, après l'avoir enfanté. Puis, pressée bientôt de n'écouter plus que le cri de son cœur, elle l'étreignait dans ses bras, elle le couvrait de ses baisers, dans un enivrement de tendresse et de joie maternelle, dont nous pouvons bien croire encore qu'elle n'au-

rait pu supporter les ardeurs, sans la miraculeuse assistance même de son Fils.

Mais, nous ne saurions trop le redire, nous devons renoncer à exprimer des sentiments inspirés par un Dieu, à celle qui avait été sa Mère, et ressentis également par un Dieu.

Le mystère de la Résurrection s'était accompli dans le secret : il était nécessaire qu'il se divulguât de toutes parts. On comprend que le témoignage de Marie ne suffisait point pour en faire connaître au monde la vérité. Aussi Jésus, après l'avoir si parfaitement bénie et consolée, la quitta, et dans cette même journée se montra d'abord à Marie-Madeleine qui ne pouvait plus s'éloigner du sépulcre, qu'elle inondait de ses larmes. Il apparut à la même sainte encore et aux deux Marie, allant amoureusement au-devant d'elles, pendant qu'elles le cherchaient pour l'adorer. Il aborda les disciples d'Emmaüs sous la forme d'un pèlerin, cheminant avec eux, leur expliquant les Ecritures, échauffant leur cœur d'un feu céleste, et se découvrant à leurs yeux dans la communion de son sacré Corps, par la fraction du Pain[1].

Il daigna ne point oublier son apôtre Pierre, qui pleurait son péché avec une si grande amertume.

Enfin, pendant que les disciples étaient rassemblés dans un même lieu, pour y prendre leur repas, sur le soir de ce grand jour, le Seigneur pénétra tout à coup au milieu d'eux, quoique les portes fussent soigneusement closes par crainte des Juifs. Il leur parla avec bonté, n'hésita point à partager leur nourriture, afin de les convaincre mieux qu'il était vraiment ressuscité, et les laissa pleins de paix et d'allégresse.

Mais il ne se contenta point de ces apparitions. Il daigna se faire voir souvent, et devant toutes sortes de personnes, dans l'intervalle des quarante jours qu'il passa encore sur la terre. Il voulut même avoir des témoins venus du ciel. Nous avons

1 La plupart des docteurs croient que cette fraction du Pain dont parle l'Evangile, était la communion du Corps et du Sang du Sauveur, comme à la Cène.

dit que des Anges s'étaient montrés, sous une forme visible, aux gardes à l'heure de la Résurrection. Ils se joignirent aux Justes des Limbes qui dans le même temps avaient repris leur corps, et publièrent, en présence de plusieurs, dans Jérusalem, l'admirable descente du Sauveur aux enfers, et ses victoires sur la mort et sur le démon.

Rien donc n'a manqué à la confirmation de ce divin miracle.

Il ne nous reste plus, en troisième lieu, qu'à examiner brièvement quelles sont les vertus et les grâces que nous avons à y chercher pour notre sanctification. C'est chose aisée : ces grâces et ces vertus se réduisent à imiter et comme à reproduire le mystère lui-même en nous. Car si Jésus-Christ est mort pour triompher de la mort et la détruire, il est ressuscité, pour que nous ressuscitions comme lui à notre tour, d'abord dans nos cœurs en les renouvelant, puis dans nos corps qui attendront le dernier jugement. La Résurrection du Sauveur nous apprend aussi que la vie dont nous jouissons, n'est pas à nous, mais à Dieu ; et que notre devoir, avec sa grâce, est de la consumer à son service. Nous tous qui sommes chrétiens, comme s'exprime saint Paul, *nous devons nous regarder devant Dieu comme des morts devenus vivants*[1]. Qu'est-ce à dire? Nous lisons de quelques-uns, qu'après avoir été frappés de mort, ainsi que Lazare, par exemple, ils revinrent miraculeusement à la vie ; et qu'ils n'usèrent plus de ce monde que d'une manière admirable, et *de même que n'en usant pas*[2], leurs yeux et leurs cœurs étant fixés constamment vers les cieux. Ah! c'est bien là cette vie toute spirituelle, toute de détachement, que nous devons mener nous-mêmes, en nous conduisant toujours comme des enfants de Dieu ressuscités.

Dans un autre passage, saint Paul développe davantage cette pensée. Il dit que, si nous participons à la Résurrection de Jésus-Christ, *nous ne devons chercher que les choses d'en*

1. Rom. VI, 13. 2. I Cor. VII, 31.

haut, ne soupirer qu'après les biens du ciel, où le Sauveur est assis à la droite de son Père[1]. N'est-ce point nous faire assez entendre que nous devons agir, comme si nous étions plutôt en possession déjà de l'éternelle vie, que de la vie présente ; et qu'il n'y a point de présomption pour nous de vouloir monter dès ici-bas, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, *de vertu en vertu* au plus haut des cieux ; oui, par-delà les anges et les archanges, les séraphins et les chérubins, jusqu'au trône même de Dieu ? Depuis que Jésus-Christ[2] s'est fait notre frère[3], et que nous lui sommes unis comme les membres à leur chef, il nous convie lui-même à ce bienheureux état par ses exemples, quand il nous ordonne de faire ce qu'il a fait[4]. C'est pourquoi nous le voyons non-seulement ressusciter, mais s'élever en triomphe vers sa céleste demeure ; et l'Apôtre nous dit expressément qu'il ne nous refusera point les forces et le courage dont nous avons besoin pour courir avec lui, et pour l'atteindre[5]. Enfin, quelle consolation pour nous de savoir qu'en cela même consiste la grâce de l'Evangile, et que c'est là le but, la gloire et la fin de la Résurrection !

Achevons, en répétant avec le même saint Paul, que *tout ainsi que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts pour l'honneur éternel de son Père, il est de notre devoir de marcher si bien dans la vie nouvelle qu'il nous a ouverte, que nous prenions la ressemblance de sa mort, et celle de sa Résurrection*[6]. Tous les saints étudiaient cette merveilleuse doctrine, et nous l'ont enseignée par la pratique. Ecoutons saint Grégoire de Nazianze : « Hier, dit-il, j'étais avec notre Seigneur Jésus-Christ sur la croix : aujourd'hui je suis glorifié avec lui. J'étais hier enseveli avec ce Sauveur ; avec ce Sauveur encore aujourd'hui je suis ressuscité[7]. » Et saint Paulin s'écrie de son côté : « Que toutes mes tristesses s'évanouissent, que toutes mes craintes s'éloignent, que le péché fuie loin de moi. La

(1) I Colos. III, 1. (2) Psal. LXXXV, 8. (3) Joan. XX, 17. (4) XI I, 15.
(5) I Cor. IX. 24. (6) Rom. VI, 4 et 5. (7) S. Greg. Naz. de incarn.

vie qui a ressuscité Jésus-Christ, m'appelle au ciel. C'est ma mort qui l'a fait mourir, mais il est mort et a été victorieux pour moi, afin que la vie de Dieu fasse mourir mon péché[1]. »

Bienheureux donc qui meurt avec Jésus-Christ, et ressuscite, pour vivre avec Jésus-Christ !

(1) S. Paulin in paneg. de obit. Celsi filii.

DE L'ADMIRABLE ASCENSION

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Après que le Sauveur du monde, vainqueur de la mort, eût passé quarante jours sur la terre dans un état impassible et glorieux, il dut remonter au ciel, d'où il n'était descendu que pour accomplir, au milieu des hommes, l'œuvre qui *lui avait été confiée par son Père*[1]. Il est dit dans les actes *qu'il se montra plusieurs fois aux apôtres depuis sa passion, leur prouvant par plusieurs signes qu'il était vraiment ressuscité, et leur annonçant le royaume de Dieu*[2].

Ainsi le Seigneur ne vivait plus, comme autrefois, avec ses disciples : il ne leur apparaissait que par intervalles, afin d'abord de les confirmer dans la foi de sa divine puissance et de son triomphe sur l'enfer, puisqu'ils le voyaient vivant ; mais encore pour les détacher peu à peu de sa présence corporelle, et leur faire supporter son éloignement du monde avec moins d'impatience, quand le moment de son admirable Ascension serait venu.

S'il consacra quarante jours à ces rapports intimes, ne peut-on pas dire, dans un sens mystique, qu'ayant passé quarante heures seulement dans le tombeau, il tenait à nous faire comprendre qu'il dispense les consolations avec une toute autre libéralité que les douleurs, comme si les peines se mesuraient par heures, en quelque sorte, et les joies par jours devant Dieu. S'il est également remarqué dans le texte sacré, comme

(1) Joan. XVII, 4. (2) Act. I, 3.

nous venons de voir, que *Jésus entretenait les siens du royaume de Dieu,* pendant ces précieuses apparitions, n'est-ce pas parce qu'il voulait donner plus d'autorité à tout ce qu'il en avait enseigné déjà, avant de mourir? Et, comme la grâce de la résurrection réfléchissait une lumière plus vive encore sur la grandeur et l'excellence des célestes béatitudes, qu'il nous avait acquises par son sang, les apôtres étaient mieux disposés à recevoir cette doctrine et à préparer leurs cœurs à de si hautes et si merveilleuses espérances. Enfin, nous devons penser que notre Seigneur leur développait alors les plans arrêtés de toute éternité pour le gouvernement de son Eglise ; car son Eglise est aussi son royaume, où les fidèles sont ses sujets, soumis extérieurement aux ministres de son autorité et à ses vicaires en ce monde, et, d'autre part, saintement conduits vers le ciel par une communication de dons précieux et de grâces intérieures qui élèvent et fortifient les ames, en les rendant dignes de l'éternelle récompense.

Mais quels n'étaient point le bonheur et le pieux recueillement des apôtres dans ces entrevues suprêmes, quand ils entendaient le Seigneur expliquer lui-même la divine hiérarchie qu'il allait établir par eux dans son Eglise, et les degrés différents des ordres ecclésiastiques, tels que nous les voyons constitués aujourd'hui, et au sommet desquels préside le Souverain pontife, comme chef et pasteur de tous ; quand il leur exposait le nombre, la forme, et la matière des sacrements, les cérémonies avec lesquelles ils seraient administrés, avec lesquelles surtout on offrirait l'auguste sacrifice de la Messe pour les vivants et pour les morts ; quand il leur parlait des commandements que nous ferait la sainte Eglise, pour que nous pussions garder les commandements de Dieu même ; qu'il leur donnait ses instructions sur les jeûnes, la célébration des fêtes, le culte des saints, de leurs reliques, de leurs images, et sur toutes les observances de la piété chrétienne, inspirées par son Esprit, qui nous porteraient à son amour, et nous feraient tendre avec ferveur à la perfection ! L'Eglise les ayant toutes religieusement recommandées et pratiquées

dès le commencement, il est croyable encore une fois, il semble même hors de doute, que les Apôtres les ont apprises de la bouche de notre Seigneur et qu'elles prennent leur source dans ses volontés adorables.

C'est ainsi que le divin Maître prêchait le règne de son Père, après sa résurrection.

Mais cette œuvre nouvelle accomplie, il lui plut de faire son Ascension en corps et en ame dans les cieux, et, comme un noble vainqueur, de remonter en triomphe sur son trône, suivi de cette innombrable foule de captifs qu'il venait de délivrer de l'enfer, après les avoir rachetés, comme nous, de son sang.

En premier lieu, nous dirons que Jésus-Christ se devait cette gloire à lui-même, car, après s'être dépouillé du vêtement de ses humiliations dans le tombeau, son corps, devenu participant de sa vie immortelle, ne pouvait, comme nous avons dit, demeurer sur la terre, où tout est corruption. Le ciel seul pouvait servir d'escabeau à ses pieds. Il fallait que cette humanité du Verbe éternel, humiliée sur la terre jusqu'au néant[1], fût élevée, glorifiée, exaltée bien au delà de ce monde, par-dessus tous les chœurs des anges, et placée à la droite même de Dieu. Ce couronnement incomparable de la vie de Jésus parmi les hommes, nous annoncera jusqu'à la fin des temps, que son royaume n'est pas de ce monde, comme les Juifs l'espéraient, comme les apôtres l'avaient cru dans le principe, mais qu'il est du ciel ; qu'il ne saurait être renfermé dans le cercle étroit de la vie présente, où nous voyons toutes choses s'évanouir comme une ombre, mais dans les seuls biens de l'ame et de l'éternité, qui ne passeront jamais; que le monde, par conséquent, n'est pas notre patrie, mais le lieu de notre bannissement ; que nos corps habitent, il est vrai, sur la terre, mais que nos ames faites pour Dieu, doivent uniquement aspirer vers les cieux, et y monter de jour

1 Le Seigneur disait de lui-même par le prophète : *Je suis un ver de terre, et non un homme, l'opprobre du monde, et l'abjection du peuple.* (Psalm. XXI.

en jour avec Jésus-Christ, par l'élévation des vertus qui y conduisent, et que ce Sauveur, notre divin exemplaire, a daigné pratiquer le premier.

En second lieu, il est consolant de penser que notre Seigneur, dans toutes ses œuvres, a toujours joint notre avantage à sa gloire, et sa sainte Ascension nous en est une touchante et nouvelle preuve.

Elle sert à perfectionner notre foi : car, puisqu'il est de l'essence et du mérite de la foi, de croire sans avoir vu[1], le Sauveur s'étant dérobé à nos yeux, notre confiance en sa bonté sera d'autant plus digne de lui, qu'elle sera dégagée des entraves des sens : *Parce que tu as vu,* disait-il à Thomas, *tu as cru; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui croient*[2]. De cette sorte, il est évident que l'Ascension de notre Seigneur nourrit en nous cette foi forte et vraie, qui ne consiste point à voir des yeux du corps, ni à toucher avec les mains les objets qu'elle nous présente, mais à ne pas voir et à croire. « Cette vigueur et cette vertu, dit le pape saint Léon, sont le propre des grands courages et la lumière des ames élevées, pures et fidèles. Ces cœurs fondés en Dieu croient, sans l'ombre d'un doute, ce qu'ils ne voient point. Pour eux, dès ce monde, il n'y a plus de nuages ; leurs pieux désirs sont comme un trait qui perce les cieux, et déjà ils s'y élancent avec ardeur comme dans la claire vue de Dieu[3]. »

Notre espérance s'affermit aussi et se vivifie dans la contemplation de ce mystère. Le Seigneur nous annonce *qu'il va nous préparer une place*[4]. Ce n'est pas seulement pour lui qu'il reparaît dans le ciel, mais pour nous. Comme notre chef, il est allé prendre possession de sa gloire, afin de la communiquer à ses membres. Il a voulu nous ouvrir de ses mains les portes de la félicité éternelle, qui se trouvaient fermées depuis le péché d'Adam. Il nous a frayé le chemin par où nous pouvons arriver au Père, et, pour que rien ne manquât à

(1) Heb. II. 1. La foi consiste à croire ce que vous ne voyez pas. (S. Aug.)
(2) Joan. xx, 29. (3) Serm. 2, de Ascens. Christ. (4) Joan. xiv, 2.

nos espérances, il nous a donné en quelque sorte les arrhes de notre future béatitude, en menant avec lui les ames des limbes dans son éclatant cortége. C'était la réalisation de la prière qu'il adressait à son Père, au moment où il allait mourir : *Mon Père, je désire que là où je suis avec vous et le Saint-Esprit, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi*[1]. Ce qui fait dire à saint Léon encore : « Quel fruit ne retirerons-nous pas de l'Ascension de notre maître? Ne nous fait-elle pas vivre dans l'espérance de parvenir à la patrie bienheureuse, où ce Chef adorable est glorifié ? Non-seulement le paradis est devenu notre héritage ; mais déjà nous avons pénétré en Jésus-Christ jusqu'au plus haut des cieux, et nous recevons plus par l'ineffable grâce du Sauveur que nous n'avions perdu par l'envieuse jalousie de Satan[2]. » C'est-à-dire que Jésus, notre aimable Rédempteur, ne s'est pas contenté d'acquérir pour nous le droit au bonheur du ciel par sa passion. Il fait plus aujourd'hui : il s'élève sous les yeux des apôtres, vers ce beau ciel, pour leur montrer, et nous montrer à tous, que cette gloire est à nous, et que c'est en notre nom, comme au sien, qu'il va la posséder désormais.

Enfin, la grâce de l'Ascension bien méditée doit nous embraser de zèle et de charité. Si Jésus-Christ est notre richesse, pour parler le langage de l'Evangile, notre cœur sera continuellement uni à Jésus-Christ ; et, puisque ce trésor inappréciable est au ciel, comment serait-il possible que nous eussions toujours de l'affection pour la terre? Notre amour, notre espérance, notre joie, nos pensées, nos religieuses convoitises tendront à l'éternité. A l'exemple des apôtres, nous sentirons notre piété s'échauffer et s'agrandir, en relisant ces belles paroles de Jésus-Christ, comme si nous les entendions nous-mêmes sortir de sa bouche : *Si je ne m'en vais pas, vous ne recevrez point le Saint-Esprit*[3]. Qu'est-ce à dire? Les apôtres s'entretenaient de la présence sensible de leur Maître, tant qu'il fut au milieu d'eux ; ils se consolaient avec lui dans

(1) Joan. XVII, 24. (2) Serm. 1, de Ascens. (3) Joan. XVI, 7.

des pensées humaines et toutes terrestres. Ils ne surent s'occuper de ses grandeurs infinies et désirer sa vie divine, que quand il les eut quittés. Ainsi ferons-nous à notre tour : nous nous remplirons de mépris pour ce monde, en portant nos désirs et notre cœur au ciel.

Mais nous pouvons ajouter d'autres détails encore à ces motifs si édifiants déjà. Dans ce monde, le Fils éternel de Dieu est devenu notre Sauveur ; au ciel, il fait pour nous l'office d'avocat devant le trône du Tout-Puissant, comme saint Jean l'a écrit en cette manière : *Mes petits enfants, je vous écris ceci, afin que vous ne péchiez point ; mais si quelqu'un pèche pourtant, nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ le Juste. Lui-même est la victime de propitiation pour nous*[1].

Non-seulement le Seigneur est notre avocat ; il est aussi le gouverneur et le défenseur de son Eglise, car il a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Et à cet effet, il ne se contente pas de résider réellement et véritablement dans nos temples, sous les voiles eucharistiques ; mais il dirige l'Eglise dans les voies saintes où il l'a placée, en lui envoyant du haut ciel, ses dons de sagesse et de lumière, et les secours infaillibles de sa mystérieuse et ineffable Providence. Il suit de là que toutes les grâces qui découlent sans intermission sur l'Eglise en général, et même sur les fidèles en particulier, sortent du cœur amoureux de Jésus-Christ, qui est la fontaine éternelle de vie, et qui ne cesse pas d'intercéder pour nous. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : *Que la grâce est dispensée à chacun de nous, selon la mesure qu'il plaît à Jésus-Christ*[2]. Et de cette sorte encore, l'Ascension n'a pas été seulement glorieuse au Sauveur ; elle est pour nous aussi très-profitable.

Mais voyons comment s'accomplit ce grand mystère et ce grand acte de la puissance divine. Concevons, s'il est possible, les regrets et les attendrissements de Marie et de tous les dis-

(1) Joan. I, Epist. (2) Ephes. IV, 7.

ciples, en voyant monter le Seigneur dans la nue; d'autre part, représentons-nous la pompe joyeuse et solennelle avec laquelle il est reçu dans la gloire par les hiérarchies célestes, et conduit au milieu des concerts des anges à la droite du Père, où il prend place comme le Roi des siècles, le Dominateur du ciel et de la terre, le Maître souverain du temps et de l'éternité.

Il est rapporté au dernier chapitre de l'évangéliste saint Marc, que Jésus était apparu aux onze apôtres une dernière fois, pendant qu'ils prenaient leur repas à Jérusalem. Le Seigneur leur avait reproché leur incrédulité, et la dureté de leur cœur, pour n'avoir pas ajouté foi tout aussitôt à ceux qui l'avaient vu ressuscité; et par une réprimande aussi sévère au moment où il allait se séparer d'eux, il voulait non-seulement qu'ils sussent pleurer leur faute, mais méditer avec une ferveur attentive cette incomparable grâce de la résurrection, qu'ils devaient prêcher au monde pour le convertir. Puis, revenant bientôt à ses bontés amoureuses pour ses chers enfants : *Vous êtes mes disciples*, ajouta-t-il, *recevez le Saint-Esprit, et lorsque ce Paraclet sera descendu sur vous, il vous remplira de force, et vous me servirez de témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre*[1]. Comme s'il leur avait dit, reprendrons-nous dans la pensée d'un pieux auteur[2] : N'êtes-vous pas mes fils, et les brebis choisies de mon troupeau? Vous avez entendu la doctrine que j'ai annoncée, vous avez vu les exemples que j'ai donnés, les contradictions que j'ai endurées, mes tourments et mon dernier supplice sur la croix. Vous savez que je suis ressuscité, vous allez devenir maintenant les témoins de mon Ascension, après laquelle le Saint-Esprit qui vous sera donné, achèvera l'œuvre que j'ai commencée, en demeurant avec vous jusqu'à la consommation des temps, comme avec ceux que vous convertirez et qui croiront en moi. *Allez donc par tout l'univers, et prêchez mon évangile à toute créature*[3]. Annon-

(1) Act. I, 8. (2) Ludov. Granat. 2 part. de amore Dei. cap. de Ascens.
(3) Mar. XVI, 15.

cez à la terre qu'étant Fils de Dieu de toute éternité, je me suis fait semblable aux hommes en ce monde, afin d'élever les hommes à la ressemblance de Dieu. Dites-leur que je suis mort pour détruire la mort qui les accablait, que je suis sorti triomphant du tombeau pour leur rendre la vie qu'ils avaient perdue, que je remonte au ciel pour leur redonner la place dont ils étaient déchus par le péché. Pour vous, *je vous envoie de la même manière que mon Père m'a envoyé*[1]. Ramenez avec bonté ceux qui s'égarent, accueillez avec amour ceux qui se repentent; *ceux à qui vous remettrez les péchés, les péchés leur seront remis*[2]. Rendez-les participants de mes mérites et du trésor de mes grâces. Montrez-leur la vanité des richesses et des biens périssables qui sont ici-bas, remplissez leur cœur de la crainte et de l'amour de Dieu, des souvenirs du jugement dernier et de la vie future, du paradis où les bons seront récompensés pour toujours, de l'enfer où les méchants seront éternellement punis.

Son discours achevé, notre Seigneur sortit et prit avec les Apôtres la route qui conduisait à Béthanie. Il y chemina jusqu'au mont des Oliviers. Là, tous les disciples se trouvaient assemblés avec sa très-sainte Mère, qu'il combla de si tendres affections, disent les saints docteurs, que nous essaierions en vain de les décrire. Marie aurait voulu de toutes les forces de son ame ne plus être éloignée de son Fils. Mais elle se fortifiait et se consolait dans la pensée que cette glorification de Jésus était toute à l'honneur de Dieu, et elle voyait aussi que pour le plus grand bien de l'Eglise, il était convenable qu'elle demeurât encore quelque temps sur la terre ; que c'était même la volonté de Dieu, à laquelle elle se soumettait, comme toujours, avec une humilité sans réserve.

De leur côté, les Apôtres ressentaient le départ de leur Père et de leur Maître avec une douleur d'autant plus vive, qu'ils se voyaient entourés de cruels ennemis, et qu'ils n'étaient point encore revêtus de la force d'en haut. Notre Sei-

1 Ioan. xx. 21. 2 Ibid. xx. 23

gneur laissait tomber de sa bouche divine les plus douces paroles pour leur faire prendre courage ; il leur renouvelait la promesse de son Esprit consolateur, et les assurait qu'il ne cesserait pas de les assister de ses secours, jusqu'à la fin.

Cependant on entendit les anges faire retentir les airs de leurs harmonies ineffables : *Levez-vous, Seigneur, pour aller au lieu de votre repos, vous et l'arche de votre sainteté*[1], cette arche dans laquelle sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science divines, et dont vous avez tiré le prix de notre Rédemption ; cette arche de votre corps adorable, qui a sanctifié les hommes et les a réconciliés avec Dieu.

Et le Seigneur Jésus, s'enveloppant de sa majesté, s'éleva par sa propre vertu. Il montait éclatant et glorieux ; et la Vierge sacrée, en voyant le Fruit de ses entrailles couronné de tant de splendeurs, fut inondée de douceurs inouïes. Les Apôtres pleins d'admiration suivaient des yeux leur Sauveur : leur cœur était comme suspendu à la voûte éthérée qui s'entr'ouvrait. Quel spectacle !... Encore une fois, montez, mon Dieu !... Amour, lumière, vie et délices infinies des ames pures, montez, non plus à la montagne du Calvaire, pour être attaché à la croix entre deux larrons, mais au mont des cieux mêmes, parmi les chœurs des anges et de toutes ces ames élues dont vous avez brisé les chaînes. Montez non plus pour être condamné et cloué sur la croix, mais pour être à jamais le Sauveur des condamnés, le Libérateur des esclaves; non plus pour souffrir et mourir, mais pour anéantir éternellement la douleur et la mort. Montez, Seigneur, montez en Dieu, afin d'exalter par votre victoire et votre retour le Père que nous avons avec vous dans le ciel ; afin d'envoyer à votre Eglise l'Esprit sanctificateur que vous avez promis, afin de prendre possession pour tous vos enfants de vos félicités qui sont immortelles. Montez, pour que votre Mère bien-aimée, en vous contemplant au sein de vos rayonnantes félicités, oublie toutes vos peines et ses propres angoisses ; et, que vos

1) Psalm. CXXXI, 8.

disciples, fortifiés par votre grâce, encouragés par vos exemples affrontent sans crainte les tempêtes, et se fassent gloire d'endurer la persécution, pourvu qu'ils prêchent l'Evangile et qu'ils étendent au loin votre amour. Montez, emportant comme un trophée d'honneur entre vos bras, ceux que le prince des ténèbres croyait avoir conquis, et répandez magnifiquement vos dons sur les hommes, selon la prophétie de nos saints livres : *Le Seigneur est monté dans les hauteurs de l'empyrée, il a mené la captivité captive, et a comblé la terre de ses dons*[1] ; c'est-à-dire, il a rempli l'Eglise de sa vie et de son esprit, il a laissé sa charité à ses disciples, sa force aux martyrs, sa sagesse aux docteurs, sa pureté aux vierges, sa pénitence aux solitaires et aux confesseurs, sa lumière et sa prudence à ceux qui commandent, et à ceux qui ont mission d'obéir sa douceur et son humilité, élargissant ainsi ses divines faveurs envers tout âge, tout sexe et toute condition... Enfin, montez, Seigneur, et tirez nos cœurs après vous, dégagez-les des faux amours de la terre, fixez-les déjà par l'espérance dans les joies de la patrie.

Mais nous avons omis de le dire. Au moment où il laissait la terre, cet adorable Maître levait les mains sur ses enfants prosternés devant lui, et comme un père très-amoureux qui s'en va, leur donnait la bénédiction. Ainsi Jacob qui le représentait en figure, bénissait-il lui-même, en mourant, ses petits-fils, les bras étendus en croix, par une inspiration prophétique[2]. Jésus fit de la sorte peut-être encore, ou, comme pensent encore de pieux auteurs, forma sur sa Mère et ses disciples le signe même de la croix, afin d'en enseigner à l'Eglise l'esprit et la pratique.

De quelle paix abondante ne fut point accompagné ce dernier témoignage de sa tendre charité pour les siens!... Bientôt les nuées qui lui servaient de char, comme dit David[3] le cachèrent à leurs yeux, et les pieux élans de leurs ames purent seuls le suivre dans les hauteurs de Dieu.

(1) Psal. LVII, 19. Ephes. IV, 8 (2) Genes, IXL, 32. (3) Psal. CIII.

Ah! comment dire l'allégresse et les acclamations avec lesquelles il fut reçu par Dieu le Père et les Vertus des cieux?... Les portes de ce bienheureux séjour qui avaient été jusque-là fermées, s'ouvrirent dans toute leur plénitude, pour donner passage à ce Roi de gloire qui portait écrit sur son front : *Le Seigneur des seigneurs*[1] ! et qui avait si vaillamment vaincu. Tous les chœurs des anges accoururent à sa rencontre. Les uns chantaient avec le Prophète : *Quel est celui qui vient d'Edom et des déserts de Bosra, et dont les vêtements sont empourprés de sang? Qu'il est beau dans sa parure éclatante, et comme il marche avec puissance et avec majesté*[2]? Les harpes d'or des autres accompagnaient ces paroles sacrées de leurs magnifiques accords, que nous entendrons retentir encore dans l'éternité. Déjà David entrevoyait cette fête de loin, et comme s'il eût été présent, il chantait dans ses psaumes : *Ne le voyez-vous pas monter avec jubilation? Il est le Seigneur et il s'élève vers sa demeure, au bruit des trompettes et des autres instruments de musique*. Et tout aussitôt le Roi-prophète conviait toutes les nations à se réjouir dans cette solennité si magnifique : *Peuples, applaudissez, faites éclater votre bonheur par des hymnes de louanges et par vos transports*[3]. Ailleurs il disait aussi : *Empires de la terre, chantez le Seigneur : célébrez les louanges de l'Eternel, bénissez Celui qui est porté sur les cieux, les cieux de l'éternité*[4]. Il ajoute encore que quand l'auguste cortége arriva aux portes du ciel, les Séraphins qui en faisaient partie, crièrent à leurs frères qui n'avaient point quitté les divins tabernacles : *O Princes, ouvrez vos portes : ouvrez ces portes éternelles par où personne n'est encore entré : c'est notre Roi qui vient, le Fort, le Puissant, le Dieu des armées, qui triomphe dans les combats*[5]. Et le Verbe fait chair qui avait triomphé de la mort, pénétrait au milieu de ces applaudissements ineffables dans l'empyrée, et cette humanité à laquelle il avait été dit dans la personne de notre premier père : *Tu es poudre et tu retourneras en poudre*[6] est maintenant élevée

(1) I Timot. VI, 14. (2) Isa. LXIII, 1. (3) Psal. XLVI.
(4) Ibid. LXVII, 63. (5) Ibid. XXIII, 7, 8, 9. (6) Genes. III.

dans la personne du nouvel Adam jusqu'à la divinité. L'ange armé d'une épée flamboyante l'avait chassée du paradis terrestre ; et maintenant elle vole sur l'aile des vents, au-dessus des Chérubins et des Séraphins, dans l'immensité des cieux. Voilà donc jusqu'où la grâce a fait monter l'homme, que le péché avait précipité si bas !...

Mais revenons à la sainte Vierge et aux Apôtres. Ils étaient encore sur le mont des Oliviers, cherchant toujours du regard Jésus leur amour et le trésor de leurs cœurs, qu'ils avaient perdu. Tout à coup deux anges vêtus de blanc se montrèrent à eux au firmament, dans une lumière plus éclatante que celle du soleil, et leur dirent : *Hommes de Galilée, que faites-vous dans cette immobilité, les yeux tournés vers les cieux ? Le Sauveur qui vous a quittés pour s'élever ici, descendra de la même manière que vous l'avez vu monter*[1] *quand l'heure sera venue de juger les vivants et les morts.* Ils comprirent à ces paroles qu'ils devaient retourner à Jérusalem, et ils s'y tinrent renfermés, pour y attendre dans le recueillement et la prière le Saint-Esprit qui devait venir.

Qu'ajouterons-nous pour notre édification ? ce que le pape saint Léon disait : « Réjouissons-nous, mes très-chers frères, et en rendant à Dieu des actions de grâces qui soient dignes de lui, portons nos yeux et nos cœurs dégagés de toutes les souillures des sens, vers ces splendeurs divines, où habite maintenant Jésus-Christ. Que nos pensés ne s'arrêtent plus à la terre, puisque Dieu nous a élevés et nous appelle à lui dans les cieux ; que les biens périssables n'excitent plus nos convoitises, car nous sommes faits pour l'éternel bonheur ; que les plaisirs trompeurs de cette vie n'arrêtent plus nos pas dans les voies de la grâce et de la vérité, où le Sauveur nous a fait entrer avec lui. Vivons en un mot dans ce monde d'un jour, comme des pèlerins qui se hâtent d'arriver au terme de leur voyage ; et loin de nous laisser séduire par les amorces du péché, méprisons-le généreusement et sachons mourir à tout ce qui passe[2]. »

(1) Act. I, 21. (2) S. Leo. Serm. 2, de Ascens. Dom.

Disons maintenant que notre Seigneur, afin de rappeler aux pieux fidèles le souvenir de sa merveilleuse Ascension, a voulu rendre illustre, par un miracle perpétuel, la montagne des Oliviers. En remontant au ciel, il a laissé sur la roche que ses pieds divins foulaient, l'empreinte sacrée de ses pas. La trace s'en conserve encore aujourd'hui dans la pierre vive, comme aux premiers jours de l'Eglise[1]. Saint Jérôme qui a si longtemps habité la terre sainte, en fait souvent mention dans ses écrits[2]. Saint Optat de Milève, saint Paulin de Nôle, Sévère Sulpice affirment qu'ils avaient vu et touché ces vestiges adorables du Sauveur[3]. Saint Paulin dit encore que de fervents chrétiens ayant voulu maintes fois décorer ce lieu de marbres et de pierres précieuses, ils se virent toujours déconcertés dans leur religieuse pensée, par une force invisible qui ne cessait de repousser avec violence ce que la piété même tentait d'édifier[4].

(1) La forme régulière n'en est pas même altérée, malgré les efforts des pèlerins pour recueillir la poussière et les parcelles qu'ils peuvent en détacher. (Note de Ribadeneira.)

Les plus modernes voyageurs confirment encore ce témoignage : voyez Châteaubriant, *Itinéraire, de Paris à Jérusalem ;* le P. de Géramb : *Pèlerinage à Jérusalem;* Mgr de Mislin : *Les Saints Lieux*, ce dernier ouvrage, imprimé en 1855.

C'est dans l'enceinte d'une chapelle qu'on voit l'empreinte du pied gauche de Jésus-Christ, à droite de la porte d'entrée. Cette vénérable empreinte est l'objet de la dévotion des pieux fidèles, qui ne manquent pas d'y coller des lèvres brûlantes d'amour. Quelquefois leur piété indiscrète a nui à la parfaite conservation du précieux vestige. Saint Augustin, et plusieurs autres graves auteurs parlent toujours au pluriel des traces que Jésus-Christ laissa sur la pierre dure en montant au ciel. *Vestigia ejus,* dit saint Augustin, *modo adorantur ubi novissime steterunt pedes ejus, unde ascendit in cœlum.* Il est certain que présentement on ne voit plus que celle du pied gauche : elle est celle d'un pied plutôt grand que moyen. Les baisers que les fidèles y appliquent, et le frottement des objets de dévotion qu'on y fait toucher l'ont tellement défigurée, que de prime abord il est difficile d'y reconnaître les vestiges d'un pied ; la roche blanchâtre et dure qui s'est amollie comme de la cire pour recevoir la précieuse empreinte, se voit toujours à découvert, dans une étendue d'à peu près vingt pouces, sur douze ou quinze de largeur. Cette partie de la roche, plus basse de cinq pouces que le pavé de la chapelle, est enfermée dans une sorte de carré long, fait d'un marbre ordinaire et grossièrement travaillé. Sur les bords de cet encadrement, la veille et le jour de l'Ascension, on fait brûler par dévotion un grand nombre de cierges.

(2) S. Hier. loc. hæbr.

(3) Baron. t. I. Paulin epist. II ad term. — Severus Sulpit. sac. hist. lib. I.

(4) S. Paulin. loc. cit.

Mais la vertu de notre Seigneur se révéla d'une autre manière. Comme on bâtissait sur la montagne une église magnifique, il ne fut pas possible d'en fermer la voûte à l'endroit où l'Homme-Dieu avait pris son essor vers les cieux. Il fallut y laisser le vide, remarque encore saint Jérôme, de sorte qu'on pouvait considérer d'en bas la route qu'avait suivie le Sauveur en traversant les airs, comme s'il eût voulu que l'œil qui la contemplait avec admiration, ne vît plus autre chose que le ciel, où nous devons placer toutes les espérances de nos cœurs[1].

Le vénérable Bède assure aussi, et pourquoi craindrions-nous de le redire avec lui, que, durant plusieurs années, le jour de l'Ascension, un vent qui venait d'en haut par cette ouverture, soufflait avec tant de véhémence, qu'il renversait par terre ceux qui restaient à l'église, après l'oblation du très-saint sacrifice de la messe. Il ajoute que les ténèbres de la nuit étaient remplacées par des feux d'un éclat si extraordinaire qu'on eût cru que la montagne était consumée par les flammes[2].

Enfin, pour ajouter un dernier mot à ce que nous avons dit de l'image toujours subsistante des pas du Sauveur sur le rocher, on sait ce que raconte l'historien Josèphe des opérations de Titus pendant le siége de Jérusalem[3]. Ce général occupait toute la montagne des Oliviers. C'est là qu'il avait placé sa tente et massé toutes ses légions; c'est de là qu'il porta si longtemps dans la ville déicide, le ravage et la désolation. Et cependant la pierre de la sainte montagne garde encore intact le mémorial authentique de l'Ascension du Seigneur, et que le Seigneur a voulu lui-même y graver. Et si les incursions multipliées et si prolongées des Romains n'ont pu l'éffacer; si, d'autre part, les infidèles, ennemis opiniâtres du nom chrétien, n'ont pas cessé de le respecter eux-mêmes, depuis que les saints lieux, en punition sans doute de notre indifférence et de nos crimes, sont tombés sous leur empire; ne devons-nous pas louer et bénir la puissance et la bonté de

(1) S. Hier. loc. cit. (2) Ven Beda de locis sanct.
(3) Joseph. de bello judaïco lib. VI, c. 1.

Dieu qui s'est donné à nous. Du haut des cieux, il n'abandonnera jamais son Eglise ; il aimera jusqu'à la fin à la régir par sa Providence, pendant qu'elle-même conduit mystérieusement ses élus au port de l'éternelle félicité, dont ce divin Maître, comme notre Chef, a pris possession le premier.

DE LA PENTECOTE

OU

DE LA VENUE DU SAINT-ESPRIT.

Dix jours après l'Ascension de notre Sauveur au ciel, et le cinquantième de sa glorieuse Résurrection, lorsque les Juifs célébraient la Pentecôte, en mémoire de la loi que Dieu leur avait donnée sur le mont Sinaï, le Saint-Esprit fut envoyé solennellement aux apôtres rassemblés sur la montagne de Sion, comme il avait été promis; et il vint leur apporter non plus la dure loi des Hébreux gravée sur des tables de pierre, mais la loi pleine d'amour de l'Evangile qu'il écrivit en lettres de feu dans leurs cœurs. L'homme était monté au ciel avec le Verbe revêtu de notre nature, et Dieu dans la personne du Paraclet adorable, redescendait sur la terre. A ce sujet, saint Chrysostôme écrivait ces belles paroles : « Aujourd'hui, la terre est devenue pour nous un ciel, non point parce que les constellations qui brillent au firmament se sont abaissées vers ce monde, mais parce que les Apôtres se sont élevés de la terre au ciel. La grâce abondante du Saint-Esprit s'est répandue sur les hommes pour les convertir, non par un changement de nature, mais par un renouvellement de bonne volonté. Le publicain est devenu évangéliste, le persécuteur apôtre. Le larron a été trouvé digne d'avoir entrée en paradis : la pécheresse a acquis la pureté des vierges. Cet esprit de Dieu, en déracinant la méchanceté dans les cœurs, y a planté la vertu, en a banni la servitude et leur a dispensé la sainte liberté des enfants. Il a aboli les dettes, il nous a octroyé la paix et les

joies qui surpassent toute humaine pensée. C'est pourquoi, je répète que la terre a été faite un ciel aujourd'hui[1]. »

Mais pour parler des grandeurs de ce jour, il faut considérer ce qu'est cette Personne divine qui daigne nous visiter, comment elle a opéré sa venue, quels en ont été les effets, et en quelle manière chacun de nous doit se disposer à la recevoir pour être éclairé de sa grâce et réchauffé de son amour.

Et d'abord cette adorable Personne est la troisième de la très-sainte Trinité ; elle procède par un même principe du Père et du Fils ; elle leur est consubstantielle, coéternelle, égale en tout. Comme le Père est Dieu, comme le Fils est Dieu, le Saint-Esprit étant le lien très-parfait du Père et du Fils, est Dieu lui-même, car en Dieu, tout est Dieu. Cet amour éternel, cette charité ineffable, cette indissoluble union, cette dilection incomparable, cette très-douce communion du Père et de son Verbe, s'appelle Esprit-Saint. Et ce n'est point que le Père ne soit Esprit, que le Fils ne le soit également. Ils le sont tous deux, et tous deux aussi sont saints. Mais ce qui est aux trois personnes ensemble, par une certaine appropriation s'attribue spécialement ici à la troisième, pour que nous puissions la distinguer de la première et de la seconde. La raison en est que nous ne saurions exprimer les choses divines que par des paroles terrestres. Tout ce que nous attribuons à Dieu, nous le prenons, comme par emprunt, des créatures, que nous avons sous les yeux. Ainsi, quand une chose, dans l'ordre matériel, communique à l'autre sa nature et son essence, nous disons que celle-ci en tire son origine, qu'elle en est engendrée : de même nous appelons génération divine le mode par lequel Dieu se manifeste par voie d'entendement ; et la personne qui procède par cette voie, nous la nommons le Fils, Verbe ou Parole de Dieu. Mais nous ne saurions avoir de mot propre pour annoncer l'opération ou communication divine par voie d'amour et de volonté, et, quand nous voulons exprimer la personne qui procède de

(1) S. Chrys. 3 serm. de Pentec.

cette sorte, nous recourons à une dénomination commune, nous la nommons Esprit, Esprit de Dieu, Saint-Esprit : voulant faire entendre encore que cette troisième Personne en Dieu est la Source de toute sainteté, le Cœur et l'Ame de l'Eglise, la Lumière sans laquelle on sera toujours dans les ténèbres, la Grâce suréminente, indicible, qui peut seule donner à nos cœurs le mérite et la vie, et nous rendre dignes de l'éternité.

Sans doute la Rédemption des hommes est due à la Trinité tout entière. Néanmoins, c'est le Fils que nous adorons spécialement comme notre Rédempteur et Sauveur, parce qu'il s'est revêtu de notre chair, qu'il a souffert, qu'il est mort pour nous, qu'il nous a obtenu le pardon de nos offenses, qu'il s'est soumis, comme un coupable, à tous les commandements et à toutes les rigueurs de la terrible justice de Dieu. Et la croyance à tous les mystères enseignés par ce Fils de Dieu fait homme, l'excellence et la pratique de sa doctrine, l'imitation de sa vie divine, qui excèdent les forces humaines ; nous ne pouvons y être initiés que par la communication des dons de la grâce, *qui descendent d'en haut, du Père des lumières*, c'est-à dire, qui naissent et proviennent de l'Esprit sanctificateur.

Expliquons cela par une similitude : comme Dieu est le principe de toutes choses, il a voulu qu'il y en eût une, en chaque espèce, qui devînt l'origine des autres. Ainsi, l'éclat du soleil se répand sur les astres pour les faire resplendir comme lui; la chaleur du feu pénètre les objets que son rayonnement peut atteindre ; et la vie d'Adam, notre premier père, se retrouve dans tous les hommes. De la même sorte, le Saint-Esprit qui tire des abîmes sacrés de la grâce tous les dons Dieu, est appelé, par excellence, le Don divin ; car, c'est l'amour que Dieu nous porte, qui est la cause de tous les biens qui sont élargis si libéralement à l'Eglise et à ses enfants.

Répétons que le Saint-Esprit est véritablement et substantiellement Dieu comme le Père et le Fils, leur égal en tout par sa puissance, son éternité, sa bonté, sa sagesse, par la même nature et les mêmes perfections. C'est un article de notre foi expressément consigné dans le symbole, en ces termes : *Je*

crois au Saint-Esprit[1]. Nous savons que le roi-prophète, saintement inspiré, suppliait déjà le Seigneur de *ne pas lui ôter le Saint-Esprit*[2]. Et son Fils Salomon disait : *Seigneur, qui pourra pénétrer vos secrets, si vous ne lui donnez la Sagesse, et si vous ne lui envoyez du ciel votre Esprit?* Mais cette vérité est bien plus clairement démontrée dans l'Evangile, où nous apprenons que la sacrée vierge Marie *conçut en ses entrailles le Verbe de Dieu par la vertu du Saint-Esprit*[3]. Jésus-Christ d'autre part commandait à ses apôtres *de conférer le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*[4], et nous lisons dans saint Jean : *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; et ces trois ne font qu'un*[5]. Enfin la sainte Eglise, pour confirmer dans nos cœurs cette même croyance, achève tous ses psaumes, quand elle prie, en disant : *Gloire au Père, et au Fils et au Saint-Esprit.* Pour la même raison, nous voyons dans nos saintes Ecritures, que le Saint-Esprit donne la sanctification et la vie, qu'il scrute les conseils divins, qu'il parle par les prophètes, qu'il connaît tout, qu'il voit tout, qu'il remplit tout l'univers de son immensité ; c'est-à-dire que le Saint-Esprit est Dieu, puisqu'il a toute la puissance et l'infinie vertu qui est le propre de Dieu. Et quand saint Paul écrivait ces paroles : *Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la charité de Diéu et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous*[6]... ne déclarait-il pas évidemment que non-seulement le Saint-Esprit est Dieu comme le Père et le Fils, mais aussi que c'est une Personne distincte du Père et du Fils?

Quelle consolation donc de nous dire que cet Esprit de Notre-Seigneur Jésus, cet Esprit de Dieu, cet Esprit saint et consolateur est celui qui descend aujourd'hui du ciel en terre, afin que les cœurs sensuels et terrestres deviennent célestes et divins! D'où nous pouvons inférer encore combien cette fête de la Pentecôte est grande et solennelle. Mais comment arriverons-nous mieux à connaître la dignité de ce mystère et

(1) Ps. L, 13. (2) Sap. III, 19. (3) Matth. II, 18.
(4) Ibid. XXVIII, 19. (5) I Joan. V, 7. (6) II Cor. XIII, 13.

les joies spirituelles qu'il nous apporte, si ce n'est en méditant les circonstances saintes qui ont précédé la venue du Saint-Esprit?

En effet, tout ce qu'a fait et souffert Notre-Seigneur devait nous servir de grâce préparatoire à la Pentecôte, en disposant nos ames à devenir, selon l'expression de l'Apôtre, *les temples de l'Esprit-Saint*[1]. L'Incarnation, la Nativité, la Circoncision, les travaux et les sueurs du Rédempteur adoré, les tourments de sa croix, son agonie, sa mort, n'avaient d'autre fin que de nous embraser des ardeurs de cet Esprit d'amour et de vie. C'est pourquoi le Sauveur a dit lui-même : *Je suis venu pour répandre le Feu, le céleste Esprit, sur la terre ; et que veux-je autre chose, sinon qu'elle en soit toute consumée*[2]? Et auparavant en parlant de sa passion avec ses disciples, il avait dit encore : *Si je ne m'en vais, le Saint-Esprit ne viendra pas sur vous : si je vous quitte, au contraire, je vous l'enverrai*[3]. Aussi, le disciple bien-aimé fait cette remarque : *C'est que le Saint-Esprit n'avait point encore été donné, parce que Jésus-Christ n'était point encore glorifié*[4].

Quoi de plus clair ! Jésus-Christ a dû naître, mourir, ressusciter et remonter triomphant aux cieux, pour que nous pussions acquérir la grâce qui nous est accordée en ce jour : il ne saurait y en avoir de plus signalée. Mais, pour faire comprendre que, sans ce bienfait merveilleux, tous les autres perdraient pour nous toute vertu, il suffit d'une comparaison simple et naturelle. N'est-il pas évident que la potion la plus salutaire n'aurait aucune efficacité sur le malade, si on se contentait d'exposer à ses yeux ce précieux breuvage, sans qu'il pût songer à le prendre? Ainsi en sera-t-il toujours dans les desseins de Dieu, de la très-sainte passion, et du très-précieux sang de Jésus-Christ. Quelque inestimable que soit ce céleste et souverain remède pour la guérison de nos ames, nous n'en retirerions aucun fruit, si nous n'en recevions l'application de la grâce et de la bonté du Saint-Esprit. Dès lors, le

(1) I Cor. III, 16. (2) Luc. XII, 49. (3) Joan. XVI, 7. (4) Ibid. VII, 39.

monde n'eût jamais cru en Jésus-Christ et à son Evangile, il ne se fût point assujetti au joug sacré de la croix; il n'eût point renoncé à ses vices honteux et à son effrayante dégradation, s'il n'eût point prêté l'oreille aux prédications des apôtres, qui lui annonçaient ce grand mystère. Et qui pourrait le mettre en doute? Les apôtres eux-mêmes n'eussent pu le prêcher aux hommes, combattre la sagesse des sages, vaincre la rage et la puissance des tyrans, commander en maîtres aux passions abominables dont le monde était plein, si la divine Charité, qui s'était reposée sur eux comme un feu, au jour de la Pentecôte, ne les eût pénétrés d'une invincible énergie et de cette ardeur surnaturelle dont ils avaient besoin pour cette entreprise et ces luttes héroïques?

Saint Luc, en faisant, dans les Actes[1], l'historique de cette journée mémorable de la Pentecôte, dit que Notre-Seigneur au moment où il prenait congé de ses disciples pour retourner à son Père, leur recommanda d'attendre à Jérusalem que le Saint-Esprit vînt les animer de sa vertu. Les disciples, sur cette parole de leur Maître, entrèrent dans le cénacle, en descendant du mont des Oliviers, et ils s'y trouvaient réunis au nombre de cent vingt. *Ils persévéraient dans la prière*, ajoute l'Evangéliste, *avec Marie, mère de Jésus, et d'autres femmes pieuses,* qui avaient été les dévotes et fidèles compagnes du Sauveur durant les pérégrinations de son ministère apostolique. Tous, ils avaient un même esprit et un même cœur, demandant à Dieu, par de fervents soupirs, qu'il leur envoyât la consolation qu'il leur avait promise, et qu'il ne différât pas ses miséricordes, car ils voyaient que leur faiblesse était grande, et leur isolement triste et douloureux. Ah! quel spectacle pour le Seigneur et pour ses anges, que celui de ce sacré collége appelé à de si grandes choses, et où la très-sainte Vierge, comme Reine et Maîtresse en l'absence de son Fils, portait tous les cœurs à la piété par sa parole et par ses exemples... Tout à coup, le dixième jour après l'ascension, la mai-

(1) Act. I.

son où ils étaient assis fut ébranlée par un grand vent : le ciel, en même temps, s'entr'ouvrait sous leurs yeux, et ils virent comme des langues de feu descendre sur leurs têtes. C'était l'incomparable don de Dieu qui se communiquait à eux sous ces flammes étincelantes, l'Esprit-Saint, le Paraclet, qui venait les éclairer de sa lumière et leur enseigner toute vérité[1]. De ce moment, changés en d'autres hommes, ils ne connurent plus aucune crainte. Ils se sentirent inondés d'amour ; et pressés de publier au dehors les miraculeuses bontés de Dieu sur le monde, ils sortirent du cénacle et se mirent à prêcher, à haute voix et en toute langue, sur la place de Jérusalem, *selon que l'Esprit les inspirait*[2].

Mais il est bon de nous arrêter quelques instants, afin de considérer avec attention les détails de ce prodigieux événement, tels que nous les lisons dans le texte sacré.

Comme on célébrait la fête de la Pentecôte (fête de Jubilé et de rémission très-solennelle chez les Juifs) *les apôtres étaient rassemblés tous ensemble dans un même lieu.*

Que signifient ces premières paroles, si ce n'est que nous attirerons par-dessus tout l'Esprit-Saint dans nos ames, en priant les uns pour les autres, et en nous aimant d'un amour de paix et d'union.

Un bruit s'entendit venant du ciel, pareil à un vent impétueux qui s'approche, et il remplit toute la maison.

Ce vent ébranlait le cénacle, mais il ne ressemblait pas à ce tumulte désordonné que produisent les tempêtes. Aussi n'inspirait-il aucune frayeur aux apôtres. C'était pour eux l'annonce des grandeurs de Dieu, mais d'un Dieu miséricordieux, et non plus terrible ; et ils n'éprouvaient qu'une crainte douce et salutaire, pleine de confiance et d'humilité.

Le bruit qu'on entendait arriva tout à coup, et il fut véhément.

Il arriva tout à coup, parce que la faveur qu'allaient recevoir les apôtres n'était pas accordée à leurs mérites ; elle était

(1) Joan. XVI, 13. (2) Act. II, 4.

un présent extraordinaire et tout gratuit de cette divine Providence qui se montre quand elle le veut, et *qui envoie son Esprit où elle veut*[1], sans pouvoir être jamais arrêtée par les obstacles, comme dit saint Ambroise[2].

Il fut véhément pour attirer l'attention des esprits et des cœurs, et comme pour leur dire : Tenez-vous prêts, c'est le Seigneur qui vient ! Ainsi, quand l'ancienne loi avait été donnée sur le Sinaï, les tonnerres qui éclataient sur la montagne, les éclairs qui la sillonnaient, annonçaient déjà dans la nuée la présence du Dieu trois fois saint. Il fut véhément, afin que les apôtres pénétrés du sentiment de leur bassesse, se disposassent plus religieusement aux divines émissions de la grâce, selon ce qu'a dit l'Esprit de Dieu lui-même par son prophète : *Sur qui jetterai-je les yeux, sinon sur le pauvre qui a le cœur contrit et qui tremble devant ma parole*[3] ? Il fut véhément, pour que le peuple de Jérusalem accourût de toutes parts autour du cénacle, que toute la ville fût pleine de cette merveille, que ce spectacle eût des milliers de témoins, et que les apôtres déjà pussent les convertir à Jésus-Christ. Il fut véhément, parce que l'Esprit-Saint établissant aujourd'hui ses apôtres, comme ses ministres, pour faire la guerre au monde, à l'enfer et au péché ; le Seigneur voulut, par cet ébranlement profond, faire connaître son éternelle puissance à ses ennemis, à l'imitation, pour ainsi dire, de ces vaillants capitaines, qui font tonner toutes les forces dont ils disposent avant la bataille.

Les actes ajoutent que ce bruit s'annonça *comme un vent*, *un souffle*, *un air vivifiant*. C'est que les inspirations du Saint-Esprit sont aussi nécessaires, pour entretenir en nous la vie surnaturelle, que la respiration qui soulève nos poitrines, pour soutenir notre existence terrestre. Cet Esprit sanctificateur est à notre ame, ce que notre ame est à notre corps : sans lui nous serions destitués de ces mouvements intérieurs et divins qui nous rappellent à notre céleste origine, comme le corps d'Adam serait resté dans une stérile inaction, après avoir été

(1) Joan. III, 8, (2) Ambr. in Luc. lib. 5. (3) Isa. LXVII, 2.

formé du limon de la terre, s'il n'eût point reçu du Créateur *une ame vivante*, ainsi qu'il est dit dans l'Ecriture[1]. Pour tout dire en un mot : l'ame est la vie de nos corps, le Saint-Esprit est la vie et comme l'ame de nos ames.

Des langues de feu, continuent les actes, *se répandirent sur chacun des apôtres.*

Tâchons de pénétrer ce nouveau secret de grâce. La langue est de la même nature que les autres membres qui composent nos corps, et Dieu l'a donnée à l'homme pour manifester au dehors les conceptions et les pensées que l'ame produit au dedans. De même, le Saint-Esprit possède en lui la même substance que le Père et le Fils ; mais il descend d'en haut pour nous apporter les divines illuminations. Docteur tout-puissant, Interprète éternel de la vérité, il s'est fait entendre au cœur des apôtres pour les convertir en des hommes nouveaux; et il nous dévoile encore tous les jours à nous-mêmes les mystérieux enseignements du Sauveur, et la force et la vertu de Dieu qu'ils contiennent. Il est tellement uni au Fils; cette *langue* de Dieu est si bien celle du Verbe, que *personne*, dit saint Paul, *ne saurait dire utilement, Seigneur Jésus, si ce n'est par l'assistance du Saint-Esprit*[2].

Mais, s'il nous est permis de descendre dans des explications intimes et familières, la langue sert admirablement à nous faire discerner les qualités des aliments que nous prenons. Elle nous indique tout aussitôt leur douceur ou leur amertume, et c'est encore une image des opérations de l'Esprit-Saint dans nos cœurs. Ne nous fait-il pas sentir merveilleusement ce que sont les biens caducs et périssables de la terre, comparés au bonheur sans nuage de l'éternité, aux biens et aux consolations de Dieu qui ne passeront jamais? *L'homme animal et charnel*, dit l'Apôtre, *ne comprend pas les choses de Dieu*[3], parce qu'il n'a ni l'esprit, ni la *langue* qui pourraient lui en donner le goût ou l'intelligence. Mais saint Jean disait aussi : *Ils sont du monde, et ils ne savent alors parler que la langue du monde*[4].

(1) Gen. II, 7. (2) I Cor. XII, 3. (3) II Cor. II, 14. (4) I Joan. IV.

Et pour parler plus simplement encore, non-seulement la langue nous aide à discerner les aliments terrestres qui nous nourrissent, mais elle est également l'auxiliaire le plus utile à leur mastication, avant qu'ils se mêlent à notre chair et se convertissent en notre sang. De même l'Esprit-Saint nous apprend à ruminer la divine parole, à pénétrer avec lui les sacrés mystères de la piété, à en aspirer par la méditation toute la vie, toute la substance, en quelque sorte, pour que la grâce se répandant dans nos cœurs, nous puissions nous renouveler *comme l'aigle*[1] et à jamais nous affermir dans le bien.

La mort et la vie sont au pouvoir de la langue, dit le sage[2]. Donc, pour que nous sachions que l'homme spirituel, qui veut garder en soi la vie de Dieu doit être maître de sa langue, le Saint-Esprit, ce Dieu vivificateur se communique aux apôtres en forme de langues. De cette sorte, il nous dit éloquemment que c'est à Lui seul à parler, et qu'on ne saurait lui appartenir, si on ne lui laisse le soin de diriger lui-même nos paroles. Et c'est ce que Salomon remarque encore en termes exprès dans ses proverbes : *Il appartient à l'homme de préparer son cœur, mais sa langue, le Seigneur la gouverne*[3], et dès lors elle ne doit plus être inspirée que de son Esprit, comme il se voit dans les habitudes d'une sage et prudente discrétion, ou mieux encore dans la pratique de la retraite et du silence. Aussi, les apôtres s'étaient-ils retirés du monde : ils se tenaient profondément recueillis et silencieux, lorsque le divin Paraclet abaissa les cieux, et apprit à ces hommes autrefois grossiers et terrestres, à ne plus parler qu'un langage céleste et divin. *Ils ne s'énonçaient plus*, c'est la remarque des saints livres, *que comme l'Esprit leur enseignait*[4], parce que la vie spirituelle consiste à faire beaucoup d'actes de ferveur et d'amour de Dieu, mais à ne converser qu'avec sagesse et modestie.

Enfin, le Saint-Esprit se manifesta en *langues de feu*, pour que les langues des apôtres fussent comme autant de flam-

(1) Ps. CII, 5. (2) Prov. XVIII. 21. (3) Prov. XVI, 1. (4) Act. II, 4.

beaux ardents qui pussent embraser le monde ; et qu'eux-mêmes, purifiés par ce brasier divin, comme autrefois le prophète Isaïe, ils n'eussent plus d'autre pensée que celle de tirer à la lumière qui venait d'éclater sur leurs têtes, les malheureux fils d'Adam ensevelis dans les ténèbres et les ombres de la mort. O merveille ! les disciples étaient muets ; comme des enfants, ils ne savaient parler[1], et les langues de feu les rendirent éloquents. De ces pêcheurs, elles firent des prédicateurs sublimes ; de ces idiots, de sages et invincibles docteurs ; de ces vaisseaux de terre, des vases d'élection, pour porter en tous lieux le nom de Jésus. Et ces apôtres subitement transfigurés changèrent bientôt à leur tour par leurs discours et leurs exemples, le loup, selon l'expression de nos saints livres, en brebis, les vautours en colombes, les lions en agneaux, les hommes en un mot, plongés dans la débauche et la dépravation et adonnés à des vices monstrueux, en enfants de grâces, en anges de lumière et de vérité.

Si l'orateur Romain a sagement dit : *Que celui qui veut enflammer, émouvoir et convaincre son juge, a besoin d'être enflammé, ému et convaincu lui-même*[2] ; si le sarment quelque desséché qu'il soit, ne se convertit en feu, que quand on le jette au milieu des flammes ; n'était-il pas nécessaire que les apôtres reçussent ces langues de feu, qu'ils brûlassent des vives ardeurs de l'amour de Dieu, puisqu'ils étaient envoyés pour mettre tout en feu sur la terre[3], pour échauffer et attendrir des cœurs plus froids que le marbre, et tirer le miel des pierres les plus dures[4].

Mais ne laissons passer sans commentaires, autant qu'il nous sera possible, aucune des paroles inspirées. *L'Esprit-Saint*, est-il dit, *se reposa sur la tête de chacun des apôtres*[5]. Il se reposa ; n'est-ce point que l'ineffable faveur octroyée par le ciel aux apôtres devait être durable et permanente, sans qu'ils pussent la perdre jamais? Aussi, les voyez-vous? Ils se trou-

(1) Jerem. I, 6. (2) Cic. lib. 2 de Orat. (3) Luc. XII. 49.
(4) Deut. XXXII, 13. (5) Act. II, 3.

vent confirmés en grâce, avec une telle abondance des dons de Dieu, qu'après Notre-Seigneur et la sainte Vierge, personne plus qu'eux n'en fût enrichi, et que ne pouvant plus les contenir dans leurs cœurs, ils s'en vont les verser au dehors dans le cœur de leurs frères.

Nous avons dit plus haut qu'il se trouvait à Jérusalem des hommes de toutes les nations qui les entendirent parler toutes les langues, soit que le Saint-Esprit leur en eût donné subitement l'intelligence, soit que ne prêchant qu'en leur idiome habituel, ils fussent compris de tous les assistants par un autre effet miraculeux. L'orgueil de ceux qui bâtissaient à Babel avait été la source de la confusion des langues, et aujourd'hui la sainte humilité, l'obéissance pleine d'amour des disciples de Jésus, leur méritent la connaissance et l'usage de toutes les langues parlées sur la terre. D'une seule langue à Babel, il en était sorti une infinité d'autres, qui semaient parmi les travailleurs le trouble et la division. A Jérusalem, au contraire, tous les peuples du monde semblent aujourd'hui se réunir pour n'en faire plus qu'un devant les députés du Très-Haut ; et il n'est personne qui ne puisse entendre et recevoir la vérité, car il n'y aura désormais *qu'un seul bercail, et qu'un seul Pasteur.*

La multitude s'étonnait de voir ces pêcheurs inconnus, ces pauvres Galiléens, comme on les appelait, annoncer une si haute doctrine et produire tant de merveilles. Quelques-uns cependant (car les œuvres de Dieu seront toujours accueillies par les contradictions des hommes), interprétaient en mauvaise part les paroles apostoliques. *Ces gens ont trop bu de vin nouveau*, disaient-ils[1]. Mais Pierre, comme chef du sacré collége, élève la voix pour les reprendre, il déclare au peuple qu'on ne saurait faire peser sur lui ni sur ses compagnons, cette accusation d'ivresse, puisqu'on se trouve seulement à la troisième heure du jour, mais que les scènes qui se passent ont été prédites en ces termes par le prophète Joël : *Aux*

(1) Act. II.

derniers jours, il arrivera que le Seigneur répandra son esprit sur toute chair : et vos fils et vos filles prophétiseront : vos jeunes gens auront des visions, et des inspirations sacrées rempliront le cœur des vieillards. L'Esprit du Seigneur se communiquera à ses serviteurs et à ses servantes, car tous prophétiseront[1]. Pierre explique le texte du prophète, rappelle aux Juifs la vie de Jésus-Christ qu'ils ont immolé par la main des méchants, et que Dieu a tiré d'entre les morts. Dès ce premier discours, il convertit trois mille de ses auditeurs sans compter les femmes ni les enfants. Et plusieurs dans cette foule, nous pouvons le croire avec vraisemblance, après avoir demandé ou procuré la mort du Sauveur, devenaient les prémices glorieuses de ce sang divin qui a sauvé le monde et dont la vertu sanctifie même ceux qui l'ont profané.

Voyons maintenant les effets de la descente du Saint-Esprit dans les apôtres.

En les éclairant d'une lumière inaccoutumée, il les instruit en un instant, les remplit de sagesse, et leur donne une connaissance parfaite de Dieu, et des mystères sublimes qu'ils devaient annoncer aux hommes. *Oh! que la parole de la sagesse de Dieu est efficace*, disait saint Léon, pape, *et qu'on a bientôt sondé les profondeurs des divines révélations quand le Saint-Esprit lui-même devient notre maître*[2]. L'ancienne loi avait été gravée sur des tables de pierre : dans le cénacle, c'est le Seigneur lui-même qui écrivit de son doigt, dans l'ame des disciples, les commandements de la loi nouvelle. La première était une loi de crainte et de servitude. Environnée de menaces, elle donnait une sanction sévère à ses prescriptions, sans fournir de secours intérieurement pour en faciliter la pratique; si bien que les Juifs charnels se sentaient souvent fléchir sous ce joug, qu'ils désespéraient de pouvoir porter. Mais le Saint-Esprit en imprimant la seconde avec son caractère de grâce et de paix, dans l'ame de ses enfants bien-aimés, les inclinait en même temps à pratiquer ce qu'elle ordonnait.

(1) Jos. II, 28. (2) S. Leo serm. I de Pentec.

Il leur communiquait même tant de zèle, de ferveur et de force, que, quand toute loi eût été abolie au dehors, les inspirations de leur conscience eussent suffi pour leur faire accomplir avec perfection les sublimes enseignements que nous trouvons dans l'Evangile. On les eût vus doués d'une chasteté admirable, d'une patience invincible, de douceur, de modestie, de miséricorde, d'humilité, de toutes les vertus en un mot, sans qu'aucun conseil ou commandement extérieur ne fût venu leur inspirer des sentiments si généreux. *Car*, comme dit très-bien saint Léon, *l'ancienne loi avait été l'ombre de la nouvelle, et la loi nouvelle devint l'accomplissement de l'ancienne. La loi avait été la préparation à la grâce, et la grâce devint la perfection de la loi*[1].

Néanmoins l'œuvre la plus étonnante du Saint-Esprit dans les apôtres, fut de les embraser d'un si ardent amour, et d'un si grand désir de la gloire de Dieu, que, s'ils eussent eu mille vies, ils les auraient données de bon cœur pour Jésus-Christ; et que chacun des disciples eût consenti sans hésiter à devenir *anathème*, ainsi que s'exprimait saint Paul, pour la conversion de ses frères. Avant la passion, ils avaient lâchement abandonné leur maître; en descendant la montagne de l'ascension, ils s'étaient enfermés et se tenaient cachés en tremblant, tant ils redoutaient encore les ennemis de la croix et les meurtriers du Sauveur. Mais ils n'ont pas plutôt reçu la force du ciel, qu'ils rougissent de cette pusillanimité, qu'ils ouvrent les portes du cénacle avec une sainte audace, et qu'ils font retentir les rues et les places publiques de Jérusalem de leurs prédications : car ils ne peuvent plus retenir la vérité captive. Pierre est à leur tête, Pierre naguère serviteur et disciple infidèle, jusqu'à renier par trois fois son Seigneur avec serment devant les serviteurs du grand-prêtre : maintenant apôtre intrépide, jusqu'à reprocher au peuple en présence des scribes et des pharisiens qui l'accablent d'outrages, d'avoir fait mourir en croix le Fils de Dieu. Il est pris avec

(1) S. Leo serm. I de Pentec.

ses compagnons, et condamné, comme eux, au fouet : il se rit, avec eux, des menaces dont ils sont l'objet, et des mauvais traitements qu'on leur inflige : tous, ils protestent qu'ils sauront *obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes;* et ils sortent du conseil des anciens, *transportés de joie, parce qu'ils ont été trouvés dignes de souffrir déjà pour le nom de Jésus*[1].

Mais pour renfermer en peu de paroles tant et de si prodigieux événements, si nous voulons connaître l'action mystérieuse du Saint-Esprit dans ce grand jour, nous n'avons qu'à nous remettre en mémoire la faiblesse des apôtres, quand ils songèrent à convertir le monde. Ces douze pauvres pêcheurs, tirés de la lie du peuple, sans éloquence, sans sagesse, sans armes, sans secours humain, se posent en maîtres devant les rhéteurs les plus superbes, les plus doctes philosophes, les plus puissants empereurs, les plus cruels tyrans; loin d'être vaincus, ils demeurent victorieux partout; que dis-je? ils triomphent de la mort même, renversent le trône de satan, et lui arrachent, avec une autorité sans bornes, la couronne qu'il avait odieusement usurpée sur la terre, en y régnant à la place de Dieu, et en s'y faisant lui-même adorer comme un Dieu. Et le cœur des peuples est à ce point changé tout à coup qu'ils reconnaissent humblement la divinité du Sauveur supplicié comme un larron et comme un meurtrier, qu'ils l'adorent et s'assujettissent à son empire, quittant leurs vices abominables, leurs grossières convoitises, leur inhumanité barbare, et ne songeant plus à vivre que de la vie pure et héroïque des saints, parce qu'ils se sentent rachetés par le sang de l'Agneau sans tache.

Cependant, que personne ne dise que le Saint-Esprit n'est venu visiter que le cénacle, n'étendant point au-delà de ceux qui l'habitaient la précieuse efficacité de ses grâces. Il n'en est point ainsi. Depuis le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit repose perpétuellement sur la sainte Eglise, son épouse : c'est lui qui la gouverne et la conduit; il en fait

(1) Act. v, 41.

l'école de ces maîtres institués du ciel, les apôtres de tous les temps, qu'il envoie d'âge en âge pour éclairer le monde. *Je prierai le Père*, avait dit Jésus-Christ, *et il vous donnera un autre Consolateur, l'Esprit de vérité qui demeurera toujours avec vous*[1]. Cette promesse de Notre-Seigneur n'a pas cessé de se vérifier. L'Esprit-Saint étant à l'Eglise, dans le sens d'une comparaison dont nous nous sommes déjà servi, ce que l'ame est à nos corps, il lui donne la vie et la répand dans tous ses membres. C'est par l'ame que perçoivent nos sens, et sans elle nos organes seraient frappés d'insensibilité. De même, sans l'Esprit divin, l'Eglise serait privée de mouvement et d'action, et nous ne pourrions puiser dans son cœur ni la divine et ineffable charité, dont elle est le foyer rayonnant, ni cet enseignement infaillible qu'elle a mission de nous transmettre, et qui nous élève jusqu'à la science de Dieu, de ses mystères, de ses perfections. Cet esprit de lumière et de vérité peut seul animer tous les membres qui la composent, et dont les divers offices qu'il vivifiera de ses grâces jusqu'à la fin, concourent si admirablement à la conservation, comme au développement du Corps mystique de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre.

De plus, il daigne chaque jour se mettre en rapport avec chacun de nous : il sanctifie nos ames et habite en elles. Mais en ce jour de la Pentecôte il a fait comme deux entrées dans le monde. L'une visible, qui s'est annoncée par le souffle impétueux, les langues de feu, les prodiges et les miracles dont nous avons parlé, et qui furent moins nécessaires à la foi des apôtres qu'à notre propre foi, car il nous fallait des motifs pour croire à leurs prédications. Comme dit saint Bernard, *les langues des nations n'ont été envoyées aux apôtres que pour la conversion des nations*[2]. L'autre que nous appellerons invisible, s'est produite sur les apôtres par l'augmentation des dons, des faveurs extraordinaires, et des vertus du ciel en eux. Déjà ils avaient reçu l'Esprit de grâce quand Notre-Sei-

(1) Joan. xv, 26. (2) S. Bern. Serm. 2 de Pentec.

gneur leur avait dit : *Recevez le Saint-Esprit*[1] : mais ce n'avait pas été avec cette abondance et cette plénitude qui se manifeste aujourd'hui.

La première apparition, ou l'apparition visible, fut marquée par des signes nombreux et d'un éclat surprenant qui ne se sont pas renouvelés depuis, parce qu'il n'en est plus besoin. Mais la seconde s'est réalisée dans le secret des cœurs, et elle dure encore et durera toujours. Si elle n'a point été sensible, elle est plus utile et plus parfaite. La première ne porte avec elle que des grâces *gratuitement données* dans le langage de l'école, et dont Dieu pourvoit toujours son Eglise, quand il veut. La seconde, au contraire, annonce la présence intime du Seigneur ; et c'est d'elle que le Sauveur a dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure*[2]. Il est certain que là où le Père et le Fils viennent, le Saint-Esprit y vient aussi, et qu'il ne se contente pas alors d'enrichir les ames de ses dons, mais qu'il les pénètre et les remplit de sa divine présence, qu'il entre en elles comme dans son temple, qu'il veut purifier, sanctifier, et embellir lui-même, pour le rendre digne d'un tel Hôte et d'un tel honneur.

Cet Esprit céleste est au cœur du juste, comme le soleil dans le monde qu'il inonde de ses feux, comme un roi dans son royaume qu'il gouverne avec une autorité souveraine, comme un père dans sa famille qu'il élève et conduit avec une sage fermeté, avec une incomparable tendresse, comme un docteur dans son école qu'il éclaire de ses hauts et profonds enseignements ; et pour recourir à une pensée de l'Ecriture, comme le maître éternel de ce jardin *fermé* des saints Cantiques, qu'il daigne cultiver lui-même avec une amoureuse sollicitude, dont les fontaines sont des sources intarissables d'eaux vives, et dont les fleurs exhalent les divins parfums[3]

Dans ce travail de grâce, plein de mystère, l'Esprit-Saint renouvelle bientôt et transfigure les ames. Il nous fait aimer

(1) Joan. xx, 22. (2) Joan. xiv, 23. (3) Cant. iv. 11.

ce qu'auparavant nous haïssions, et haïr ce que nous aimions : il redresse nos intentions, modère nos affections, éteint ou affaiblit nos convoitises, ordonne et compose toutes nos facultés et toutes nos puissances. Il restaure en nous l'image de Dieu que nous avions plus ou moins effacée, il perfectionne notre esprit, il répare tous les torts que le péché nous avait faits. « Il est l'auteur de notre foi, dit à peu près en ces termes saint Chrysostôme, l'éclat spirituel de nos yeux, la sainte flamme qui doit animer l'homme intérieur, l'*aube du matin* qui se lève en nos cœurs. Il devient le signe auguste et le caractère ineffaçable des chrétiens. Il est pour eux le trésor infini des richesses divines, le gage du bonheur incréé et les prémices sûres de l'éternelle vie. Par lui, les prophètes sont inspirés, et les ignorants élevés à la plus haute sagesse. C'est en son nom que les rois sont consacrés, les églises sanctifiées, les autels et les vases qui doivent servir au divin sacrifice solennellement bénis ; qu'on exorcise et qu'on chasse les démons, et qu'on guérit toutes les maladies[1]. »

Aujourd'hui l'Eglise, en l'invoquant à la messe, l'appelle avec transport le Père des pauvres, le Distributeur des dons, la Lumière des cœurs, l'Hôte très-aimable, qui devient le très-doux rafraîchissement de nos ames, notre repos dans le travail, notre abri contre le poids du jour, notre consolation dans les larmes[2]. Loin de ce divin Esprit nous serons toujours dans la douleur et l'indigence, et l'homme privé de secours, affaibli, désarmé, en butte à toutes les attaques du tentateur, marche environné de ténèbres. Le glaive de la justice de Dieu est suspendu sur sa tête, les gouffres de l'enfer sont béants sous ses pieds et prêts à l'engloutir. A ses côtés, la prospérité trompeuse le séduit et l'adversité le menace : devant lui, le démon l'attire ; derrière lui, la mort le presse et s'approche ; au dehors, le monde le corrompt ; au dedans enfin, la chair l'amollit pour le perdre ; et son aveuglement est si profond, qu'il ne voit rien de tous ces maux qui l'assiégent. Mais le

(1) S. Chrys. serm. (2) Prose. Veni sancte Spiritus.

cœur qui s'abandonne à la conduite du Saint-Esprit est, au contraire, éclairé de toutes les lumières de la grâce. La foi le soutient, l'espérance l'élève, la charité l'échauffe ; il découvre aisément toutes les embûches de l'esprit de mensonge ; et saintement occupé de Dieu dans la prière, oublieux et défiant de soi-même, il devient si fort et si puissant que les portes mêmes de l'enfer ne sauraient ébranler sa constance.

En est-ce assez pour nous faire comprendre avec quel religieux empressement, avec quelle attentive humilité nous devons appeler en nous ce Consolateur suprême qui descend sur l'Eglise dans ce grand jour ?

Sachons donc nous disposer, comme les apôtres, à le recevoir dans la ferveur et la paix d'une prière continuelle. Il écoute avec complaisance les pieux désirs de ceux qui l'invoquent ; il recueille amoureusement leurs vœux, leurs soupirs, leurs larmes ; et nous sommes assurés de l'attirer toujours dans nos cœurs, en nous établissant d'une part, dans une humilité profonde, et le sentiment vif et sincère de notre néant, de l'autre, dans une vive confiance en son infinie bonté, qui lui fait souhaiter de se donner à nous plus que nous-mêmes nous pouvons désirer d'aller à lui. N'oublions pas non plus que ce Dieu plein d'amour, *qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes*[1], avait hâte d'habiter au milieu des apôtres, tant il trouvait de charme dans la charité qui les unissait, dans cette ardeur et ce zèle pour la divine gloire dont ils étaient animés, et qui les disposait à le recevoir en forme de feu.

« O Saint-Esprit, devons-nous dire avec saint Augustin, pour participer aux joies de la Pentecôte et à ce bienfait incomparable que tout le monde reçoit durant ces fêtes, ô Saint-Esprit, venez. Venez, divin Amour, vous qui êtes la communication ineffable, le lien sacré du Père éternel et de son Fils bien-aimé, venez, ne tardez pas. Venez pour être notre protecteur débonnaire et notre soutien tout-puissant

1. Prov. VIII, 31.

dans l'affliction. Venez, vous qui purifiez les consciences et qui guérissez les plaies des ames. Venez, vous qui fortifiez les faibles et qui relevez ceux qui sont tombés. Venez, vous qui enseignez les humbles et qui confondez les superbes. Venez, ô Père tendre et charitable, ô Juge plein de douceur de la veuve et de l'orphelin. Venez, éternelle Espérance du pauvre, inépuisable Allégement de ceux qui sont dans l'indigence. Venez, douce Étoile des navigateurs, Port assuré des naufragés ; vous qui soutenez le courage des vivants dans l'exil de ce monde, et qui donnez aux mourants le salut... O Esprit-Saint, venez et ayez pitié de nous. Formez en nous des cœurs dociles à vos inspirations, et daignez compatir à notre faiblesse et à nos infirmités ; car elles s'effraieraient de vos divines grandeurs, si votre miséricorde toujours prête à nous bénir, n'apaisait votre justice, au nom et par les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur, qui vit et règne avec le Père dans votre indivisible unité, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il[1]. »

(1) S. Aug. lib. medit. c. 9.

LA FÊTE

DE

LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Entre plusieurs merveilleuses excellences de la Religion chrétienne, l'une des plus étonnantes sans doute est son triomphe sur l'esprit humain, qu'elle assujettit à la puissance de la foi, en lui faisant croire ce que ses yeux ne voient point, ce que son esprit et sa raison ne sauraient comprendre. Nous adhérons ainsi avec une humble et parfaite confiance, à tous les mystères qui nous ont été révélés par le Verbe de Dieu ; car comment oser mettre en parallèle sa très-haute majesté d'une part, et de l'autre notre bassesse? Et la distance qui se trouve entre le Créateur et sa créature étant infinie, pourrait-il être surprenant que toutes les forces de l'intelligence de l'homme ne pussent atteindre par elles-mêmes, ni même soupçonner les vérités divines, si élevées au-dessus des sens, si incompréhensibles et si profondes.

Dès l'ancienne loi, des ténèbres épaisses environnaient le tabernacle : c'était dans la nuée que descendait Jéhovah, comme dit l'Ecriture[1], pour parler à son peuple. Pourtant il fit entrevoir quelque chose de ses grandeurs à Isaïe dans une vision. A ses côtés, deux séraphins chantaient ses louanges ; mais ils se couvraient le visage et les pieds de leurs ailes, comme pour dire au prophète, que cette immensité de Dieu qui n'a ni commencement ni fin, est impénétrable aux anges mêmes.

1 Ps. XVII 12.

A ce propos, saint Augustin s'écriait : « Vous seul, ô mon Dieu ! dans les très-saintes et divines lettres, êtes appelé Dieu tout-puissant, au-dessus de toutes louanges et de toute gloire, au-dessus de toute grandeur intellectuelle ou sensible, non-seulement sur la terre, mais par-delà tous les cieux. Inénarrable et incompréhensible, infiniment grand en splendeur, et voilé pourtant jusqu'à l'infini dans votre immensité, suressentiel, incommunicable, inaccessible, votre être divin surpasse tout entendement et toute essence. Vous habitez en vous-même comme une flamme increéée. Foyer de lumière et de vie, nulle autre gloire ne saurait approcher de la vôtre, nulle créature monter vers vous, sans être aussitôt consumée. Car, qui pourrait vous contempler, ô glorieuse majesté de mon Dieu ? qui pourrait vous voir, vous connaître, vous comprendre?... Vous seul, Seigneur, parce qu'il n'y a de Dieu que vous ; et aucun ange, aucun homme ne saurait prétendre à ce bonheur jamais[1]... »

Mais l'homme perpétuellement en contact avec lui-même, ne se comprend même pas. La nature de son ame est cachée à son intelligence, aussi bien que l'action mystérieuse qu'elle exerce sur son corps, en lui donnant avec la vie, la grâce et la beauté. Bien plus, il ne saurait rendre raison des choses les plus simples et les plus communes, dont il use chaque jour, du grain de blé qui le nourrit, de la goutte d'eau qui le désaltère, de l'air qu'il respire, du brin d'herbe qui réjouit son œil ou qu'il foule aux pieds. Expliquerait-il le travail de ce petit ver qui produit la soie, de l'abeille qui nous donne le rayon de son miel, de la fourmi si prévoyante et si active, qui condamne toutes nos lâchetés? L'organisme si admirable du moucheron l'étonne et le confond ; le ciron, le moindre atome lui montrent la sagesse sans bornes du Créateur, en le rappelant à son impuissance et à son néant. Comment donc pourrait-il comprendre Dieu, s'élever jusqu'à la considération de cet Être des êtres, qui remplit toute l'éternité, que *le ciel et les cieux des cieux ne peuvent contenir*[2]?...

(1) Solil. c. XXXI. (2) III Reg. VIII. 27.

Sans doute, il est conforme à la raison, que nous nous fassions des pensées très-hautes de Celui qui par-dessus tout est le Très-Haut ; mais quelque magnifique idée que nous concevions de Dieu, il y aura l'infini toujours entre Lui et nous, parce que Dieu ne serait pas Dieu, si nous pouvions, comme nous avons dit déjà, non-seulement expliquer ses perfections, mais l'embrasser, le mesurer, en quelque sorte avec notre faible entendement. Et qui n'en serait convaincu ? Et qui ne verrait que, quand nous ne pouvons pas pénétrer la profondeur des mystères de notre foi, c'est une signe que ce sont des choses de Dieu, qui, étant éternel, est nécessairement incompréhensible.

Toutefois, parmi ces mystères, celui de la sainte Trinité nous apparaît encore comme le plus ineffable de tous. C'est comme un océan sans rivage, une mer infranchissable, un incommensurable abîme où se perd le regard de l'homme, et dont sa langue ne saurait, en aucune façon, parler, à moins de s'écrier de nouveau dans la pensée de saint Augustin : « Vous seule, ô Trinité de Dieu, savez ce que vous êtes ; Trinité sainte, éternellement merveilleuse, invisible, infinie, devant laquelle nous aimons à confesser par le silence de nos cœurs et nos adorations profondes, que nous sommes impuissants à vous louer comme à vous comprendre[1]. »

On rapporte qu'un jour ce grand évêque méditait aux bords de la mer sur ce mystère trois fois saint de la Trinité. Devant lui se trouva tout à coup un gracieux enfant qui se donnait beaucoup de peine pour n'arriver à aucun résultat; car, après avoir creusé une espèce de bassin dans le sable, avec ses petites mains, il y versait toute l'eau qu'il pouvait prendre, à l'aide d'un coquillage, et avec une activité sans pareille, à la mer, comme s'il eût voulu la tarir. « Mon enfant, que faites-vous là, lui demanda le saint Docteur. — Je veux changer cette mer de place, répondit l'enfant, et la mettre toute ici. — Mais ne voyez-vous pas qu'elle est immense, et cet espace

(1) Solil. c. XXXI.

bien trop étroit ! — C'est vrai ; et néanmoins, il me serait plus facile, croyez-moi, de l'y enfermer, qu'à vous de contenir dans votre esprit les grandes choses que vous essayez de comprendre. » Cela dit, l'enfant, ou plutôt l'ange (car c'en était un), disparut[1]. Saint Augustin comprit l'avertissement du ciel : l'homme est trop faible pour vouloir sonder cette pleine mer de l'infinité de Dieu ; et sans l'étoile de la foi, il serait perpétuellement en danger de s'y briser contre les écueils et de faire un triste naufrage.

Cependant on peut recourir à des motifs sensibles, à des arguments tirés de la nature des choses, pour démontrer qu'il y a un Dieu, que ce Dieu est *un*, et qu'il ne peut y en avoir plusieurs. Nous ne saurions nier que quelques philosophes ont su demander cette connaissance aux seules lumières de leur raison, et par elles en donner déjà d'irréfragables preuves. Mais lorsque nous disons que Dieu est *un* dans son essence, et qu'il y a trois personnes en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; que ces trois personnes n'ont qu'une seule et même nature, pour ne faire qu'un Dieu, comme notre foi nous l'enseigne : c'est assurément une vérité cachée à tous les sages. Ajoutons que son céleste éclat aveuglera toujours ceux qui voudront l'approfondir par de curieuses et inutiles recherches, comme la lumière du soleil nous blesse et nous éblouit, au point que nous ne pouvons plus rien voir, quand nous avons voulu la regarder fixement[2]. En dehors des manifestations divines, est-il une créature au ciel et sur la terre, qui pourrait nous montrer sans voile ce grand mystère de la Trinité increéée ? Non, sans doute ; et c'est ce qui faisait dire à Notre-Seigneur : *Personne ne connaît le Père que le Fils, et le Fils que le Père, et ceux auxquels le Fils a voulu le révéler*[3]. Nous lisons aussi dans l'évangéliste saint Jean : *Que personne*

(1) A Rome, on voyait autrefois, et on voit peut-être encore aujourd'hui, dans la bibliothèque du Vatican, un tableau représentant ce fait avec cette inscription : *Un petit enfant puisant l'eau de la mer dans une coque de noix, détourne saint Augustin de chercher à comprendre le mystère de la Trinité.* Bocca, t. I, p. 279.

(2) Celui qui sonde la majesté sera accablé par la gloire. (Prov. xxv, 27.

(3) Matth. xi, 27.

n'a vu Dieu, mais que le Fils unique qui est dans le sein du Père, est venu nous apprendre à le connaître[1].

La sainte Eglise rend de particuliers hommages à l'auguste Trinité dans la fête instituée sous ce nom, vers l'an 1320, par le pape Jean XXII, et qui se solennise dans tout le monde chrétien, au jour de l'octave de la Pentecôte; fête en très-grande vénération, nous n'avons pas besoin de le faire remarquer, entre toutes celles que célèbre la piété. Bien qu'il n'y en ait aucune, en effet, qui ne contribue au développement du règne de Dieu sur la terre, et qui n'aboutisse à sa gloire, comme à son premier principe et à sa dernière fin; néanmoins les unes et les autres n'ont pas Dieu absolument pour objet. Dans celles des saints, nous voyons de grandes ames, où la Religion, la fidélité, la vertu ont admirablement retracé l'image du Christ Sauveur; mais ces saints, après tout, n'ont été que des hommes. Les fêtes de Noël, de la Circoncision, de l'Epiphanie, de la Résurrection, de l'Ascension de Jésus-Christ, et de la venue du Saint-Esprit ou la Pentecôte, regardent, il est vrai, plus immédiatement Dieu et l'honneur qui lui est dû; mais quelque grandes et magnifiques qu'elles soient, nous y célébrons surtout la mémoire des bienfaits accordés aux hommes encore pour qu'ils puissent opérer leur salut. La fête de la Trinité, au contraire, se dégage totalement de la terre: la créature est effacée; nous montons au ciel, et dans les inaccessibles clartés de la foi, nous ne voyons plus que Dieu, et Dieu non-seulement envisagé dans les beautés et les merveilles de la nature, en tant qu'Auteur de toutes choses, mais aussi dans ses attributs surnaturels, en tant qu'Opérateur tout-puissant de ses félicités immuables, et que souverain Distributeur des grâces. Nous publions sa sagesse, sa miséricorde, son amour, sa justice, ses grandeurs: mais nous l'adorons particulièrement en lui-même, lui soumettant tout notre être par la vive et religieuse confession de son Unité dans sa Trinité sainte, que la foi seule peut nous découvrir; mystère

(1) Joan. I, 18.

qui renferme tous les autres, et qui est plus élevé au-dessus de nos perceptions et de nos sens que le ciel est élevé au-dessus de la terre.

Tout ce qui découle de cet important article de la croyance catholique, répétons-le : c'est que Dieu est tellement *un* qu'il reste un quoique en trois Personnes, que chacune de ces Personnes est Dieu ; que néanmoins ce ne sont pas trois dieux, mais un seul et vrai Dieu vivant. De plus, la foi nous enseigne encore que le Père, qui est la première Personne, en se considérant lui-même de toute éternité, engendre et tire de son sein une lumière non point accidentelle[1], mais substantielle, que nous appelons le Fils unique de Dieu, le Verbe éternel, *la splendeur de la divine gloire et la figure de la substance de Dieu*[2], aussi grand et aussi accompli que celui qui l'a engendré, car ce Fils-Verbe est Dieu, tout aussi bien que le Père est Dieu[3]. Mais ce Père et ce Fils souverainement saints, se connaissent parfaitement. A la vue l'un de l'autre, ils sont éternellement ravis d'un bonheur inexprimable. Il en résulte un lien de charité réciproque, d'amour mutuel, qui est aussi une substance[4] et non pas un accident, comme nos affections d'un jour ici-bas ; et qui procédant du Père et du Fils comme d'un seul principe, est lui-même vrai Dieu, éternel et infini. C'est le Saint-Esprit, la troisième Personne de la très-sainte Trinité, égale en tout aux deux autres : car la nature ou essence du Père est celle du Fils ; la nature ou essence du Saint-Esprit est celle du Père et du Fils. Le Père n'a point de principe, mais il est le principe du Fils ; le Fils est seul engendré du Père ; et le Père et le Fils sont le principe du Saint-Esprit.

Du reste, dans l'explication de ce divin mystère nous employons les mots de Père et de Fils, et nous parlons de génération, parce que les hommes sont si grossiers, qu'à peine peuvent-ils prendre l'idée d'une chose, si elle ne tombe pas

(1) La substance de Dieu n'a rien d'accidentel, car en Dieu rien ne se partage en se communiquant.

(2) Hebr. I, 3.

(3) En Dieu, rien ne commence, rien ne passe.

(4) Quelque chose de subsistant qui a une existence propre.

sous leurs sens. Toutefois faut-il que le chrétien portant son cœur au-delà de toutes les pensées du temps sache s'élever avec admiration, vers la divine Vérité dans les cieux, où rien d'impur et de terrestre n'entrera jamais. Et pour ne dire que ce seul mot dans une matière aussi sacrée, comment en Dieu l'éternelle génération pourrait-elle ressembler aux générations de la terre? celles-ci qui ont un commencement, auront une fin. Celle-là n'aura jamais de terme puisqu'elle est divine. Eternellement le Père engendrera le Fils : il l'engendrait hier, il l'engendre aujourd'hui, il l'engendrera aux siècles des siècles. Et qu'on ne pense pas non plus que, comme il arrive dans le monde, le Père soit plus que le Fils dans ce mystère ineffable, il n'y a ni premier ni dernier. Le Père a toujours existé, le Fils aussi. Le Père n'est pas plus ancien que le Fils, ni le Fils plus nouveau que le Père, ni plus ancien lui-même que le Saint-Esprit. Les trois personnes sont en tout semblables, coéternelles et consubstantielles[1]. Elles sont, répétons-le avec saint Augustin, Trinité en unité et unité en Trinité[2].

Voilà le sommaire de ce qui nous a été révélé d'en haut : voilà la lumière que nous a apportée du ciel le vrai Maître et le soleil de Justice, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il en avait bien laissé entrevoir quelques ombres et quelques figures dans les livres de l'Ancien-Testament ; mais elles étaient si obscures et si difficiles à saisir, que le sens n'en avait été dévoilé qu'à quelques saints prophètes. Comme le peuple Hébreu se portait toujours, par une pente lamentable, vers l'idolâtrie, il eût été dangereux de lui proposer clairement la vérité d'un Dieu en trois Personnes (peut-être). Cette nation charnelle eût pu croire avec trop de facilité, dans l'aveuglement de ses passions, que ces trois personnes étaient autant de dieux distincts, et elle eût partagé son culte et ses adorations. C'est pourquoi les célestes envoyés ne lui prêchaient qu'un seul Dieu Créateur et Conservateur de toutes choses, laissant toujours le dogme de la Trinité des personnes et de l'Unité d'essence pour les sages

1. Symbol. Athanas. 2) Aug. 1 de Trinit, c. 6

que le Seigneur favorisait de ses grâces intimes et de ses plus précieuses familiarités.

C'est par l'enseignement de ces esprits d'élite et par la lecture sans doute des Ecritures sacrées chez les Gentils, que quelques notions confuses de ce grand mystère se répandirent en Egypte, en Perse, en Chaldée. On sait aussi ce qu'en écrivit Platon : Saint Augustin ne fait pas difficulté de dire[1] qu'en parcourant les ouvrages des admirateurs et des disciples de ce grand philosophe, il y avait vu certaines sentences, qui lui remettaient en mémoire les premières paroles de l'évangéliste saint Jean : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.* Si, d'une autre part, les livres mêmes des Sybilles ont laissé quelquefois entrevoir l'existence de la divine Trinité, on peut croire que le ciel l'a secrètement permis pour la sanctification des païens, qui regardaient les révélations de leurs prêtresses comme des oracles, Dieu les disposant ainsi à recevoir la parole des apôtres avec plus de confiance.

Mais l'exposition claire et parfaite de ce divin dogme ne devait nous être transmise que par le Verbe de Dieu lui-même. Comme en se faisant homme, il n'avait pas cessé d'être Dieu, il était nécessaire que nous apprissions de sa bouche qu'il était Fils unique du Père, la seconde Personne en Dieu, et que c'était pour notre salut qu'il s'était revêtu d'un corps semblable aux nôtres. En plusieurs endroits de l'Evangile, il fait mention des trois Personnes adorables, comme dans celui-ci : *Lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père, et que je vous enverrai en son nom*[2]. Voilà bien trois Personnes : le Père au nom duquel on envoie, le Fils qui envoie le Saint-Esprit qui est envoyé. Les instructions de l'apôtre sont conformes à celles du Sauveur : *Dieu*, dit-il aux Galates, *a envoyé l'Esprit de son Fils en nos ames*[3]. Et aux Romains : *L'Esprit de ce Seigneur Jésus, qui est ressuscité, habite en nous*[4].

(1) S. Aug. lib. VII, conf. c. IX.
(2) Joan. XV, 26.
(3) Gal. IV, 6.
(4) Rom. VIII, 11.

Mais notre Seigneur ne veut laisser place à aucun doute. Quand il envoie ses apôtres prêcher l'Evangile par toute la terre, il leur commande *de baptiser toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Remarquons qu'il désigne et spécifie nominativement les trois Personnes divines, Père, Fils, Saint-Esprit, dans l'unité d'essence qu'il n'omet pas non plus d'exprimer par ces mots *au nom*, en usant du terme singulier, en latin *in nomine*, et non pas *in nominibus*, *aux noms*, terme pluriel ; car quoiqu'il y ait trois personnes, il n'y a pourtant qu'*un nom*, c'est-à-dire une seule vertu, une seule nature, une seule substance, une seule majesté, une seule volonté.

Saint Jean dans sa première épître dit aussi : *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe, le Saint-Esprit, et ces trois ne font qu'une même chose*[1]. On lit encore dans saint Paul : *Parce que tout est de Lui, tout est par Lui, tout est en Lui. A Lui soit honneur et gloire dans tous les siècles. Amen*[2] ! Sur quoi saint Augustin fait cette remarque : *Quand l'apôtre dit : Tout est* DE LUI, *il veut parler du Père,* PAR LUI *du Fils,* EN LUI *du Saint-Esprit ; et quand il ajoute :* A LUI SOIT HONNEUR ET GLOIRE, *il donne manifestement à entendre que ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu.*

Mais en quelques autres passages du nouveau Testament, on trouve également une mention particulière de la divinité des trois Personnes. Du Père et du Fils d'abord, *que notre société*, dit saint Jean, *soit avec le Père et son Fils Jésus-Christ*[3]. *La bénignité*, dit saint Paul à Tite, *et l'humanité de notre Sauveur Jésus nous ont apparu*[4]. Et aux Philippiens : *Lui qui ayant la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour Lui une usurpation de s'égaler à Dieu*[5]. Et aux Hébreux, pour exalter les grandeurs du Christ par-dessus les anges : *Quel est l'ange à qui Dieu ait dit : Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui*[6]. Bien plus, notre Seigneur lui-même affirmait que *son Père et Lui ne sont qu'une même chose*[7]. Et selon la

(1) Joan. I, Epist. 57. (2) Rom. XI, 36. (3) I Joan. I, 3. (4) Tit. III, 4.
(5) Philip. II, 6. (6) Heb. I, 5. (7) Joan. X, 30.

remarque des évangélistes, les Juifs voulaient le faire mourir, moins encore parce qu'il ne gardait pas le sabbat, que parce qu'il blasphémait, en appelant Dieu son Père, et en se disant semblable à Dieu, et Dieu même[1].

Quant à la divinité du Saint-Esprit, le témoignage de saint Pierre est manifeste, lorsque reprochant à Ananie d'avoir retenu le prix de l'héritage qu'il avait vendu, il lui dit : *Comment Satan a-t-il déçu votre cœur, jusqu'à vous faire mentir au Saint-Esprit*[2]. Et l'apôtre reprend aussitôt : *Vous n'avez pas menti aux hommes, mais à Dieu*[3]. Comme s'il lui eût dit : c'est s'attaquer à Dieu, que de s'attaquer au Saint-Esprit ! De son côté, saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens nous enseigne expressément, que les dons spirituels si divers et si nombreux qui nous sont envoyés du ciel, procèdent du même Esprit, du même Seigneur et du même Dieu[4].

Il s'agit donc d'une irrécusable vérité inscrite dans nos saints Livres, et que les secrètes illuminations de la foi confirment dans nos cœurs. Nous savons que les apôtres l'ont prêchée, qu'une infinité de martyrs sont morts pour en rendre témoignage, que les saints docteurs l'ont perpétuellement défendue contre les insultes des hérésies qui voulaient la combattre, et que la sainte Eglise catholique, apostolique, Romaine nourrit de cette doctrine, comme d'un lait très-pur, tous ses enfants. Elle est notre mère et maîtresse, cette Eglise instituée de Dieu, et quiconque se soumet avec amour à son joug, accepte humblement, sans subtilité, sans contention, ni dispute les dogmes qu'elle a définis.

Mais, après que nous les avons reçus dans nos cœurs, il n'est pas défendu de chercher par des paroles et des similitudes à comprendre les divins mystères, autant qu'il est possible à notre faiblesse, afin d'allier les pratiques de la foi avec les lumières de la raison. Abandonnée à ses propres efforts, la raison sans doute sera toujours aveugle et chancelante ; mais quand elle est soutenue par la foi, de sublimes horizons s'ouvrent devant elle.

(1) Joan. x, 33. (2) Act. v, 3. (3) Ib. v, 4. (4) I Cor. xii, 4.

Aussi que de sages et précieuses démonstrations, que d'ingénieux raisonnements, ne trouvons-nous pas dans les saints Pères, au sujet de notre mystère? Pourquoi, disent-ils, voudrions-nous infirmer la vertu du Dieu que nous servons en lui refusant la puissance de se communiquer lui-même, ou de se reproduire, quand il est si parfaitement au-dessus de toutes les choses créées? *Moi, qui fais enfanter les autres,* s'écrie le Seigneur par son prophète, *ne pourrais-je donc enfanter moi-même? Moi qui donne une postérité aux autres, serais-je donc frappé de stérilité*[1]?

Non, ce n'est pas abaisser Dieu, encore une fois, c'est reconnaître sa grandeur, que de confesser sa fécondité divine dans le Verbe éternel qu'il a engendré; car autrement une affreuse solitude eût été son partage[2]. Nous voyons, il est vrai, qu'il a tiré du néant les anges et les hommes; mais au milieu d'eux et de toute la création, il serait seul toujours, comme l'était Adam, au milieu des animaux de la terre, avant qu'Eve ne lui eût été donnée pour compagne. Encore y a-t-il plus de distance, on le comprend assez, des anges et des hommes à Dieu, qu'il n'y en avait des animaux à Adam.

Mais quand un bien est communicable de sa nature, la communication qui s'en fait sera d'autant plus abondante que le bien est plus étendu, et le cœur qui donne, plus vaste et plus aimant. Or le cœur de Dieu étant infiniment bon, a besoin de se communiquer à l'infini. S'il en est ainsi, cette communication d'un Dieu infini ne saurait se consommer sur les créatures qui sont contenues au ciel et sur la terre, parce qu'elles sont devant Dieu comme si elles n'étaient pas, qu'elles ne datent que d'hier, et que les plus accomplies, quoiqu'elles aient été produites par une puissance sans bornes, n'ont qu'une vertu bornée. Dieu donc ne peut se donner qu'à Lui-même : il faut qu'il communique avec sa nature et son être, comme il fait dans le Fils et le Saint-Esprit, pour que ses communications soient parfaites et dignes de lui. De plus si

(1) Isa. LXVI, 9.

(2) Deus solus est, non solitarius (S. Petrus chrys.)

Dieu par sa bonté infinie, mérite d'être aimé d'une charité infinie, cette charité ne saurait être encore qu'en Dieu ; et il est nécessaire alors qu'il y ait en Dieu des personnes qui l'aiment infiniment, afin que la seule bonté de Dieu ne soit pas frustrée de l'amour qui lui est dû. Ce n'est pas tout encore. Si la charité de Dieu est infinie, elle a toute la plénitude de l'amour et sa perfection. Or le plus parfait amour ne saurait souffrir que ceux qu'il aime, soient moins aimés qu'il n'est lui-même aimé ; car, c'est une marque de grande faiblesse que de nourrir un amour de jalousie. Et voilà comment il ne saurait répugner à la raison, qu'il y ait dans l'auguste Trinité une troisième Personne, qui procède des deux autres, et qui soit semblablement aimée. Le Père se complaît sans mesure et sans fin dans le Fils, comme le Fils dans le Père ; et tous les deux respirent, en quelque sorte, un amour immense dans le Saint-Esprit qui les unit et qui est comme le souffle éternel de leur cœur[1].

Mais en laissant toutes ces réflexions qui accusent notre im-

(1) A la suite de ces remarquables dissertations de notre auteur, qu'il nous soit permis de relater ici ce beau passage d'un ouvrage moderne, auquel nous empruntions déjà, comme éclaircissements, quelques courtes notes placées plus haut :

« Avant tout, gardons-nous de penser que Dieu, comme dans la génération humaine, produise son Fils en dehors de lui-même. La substance divine ne peut être ni divisée ni partagée ; d'où il suit que rien de ce qui est en dehors de Dieu ne lui est ni coéternel, ni égal, ni ne peut être son Fils par nature.

» L'Être souverainement parfait doit être infiniment heureux, et la première condition de son bonheur, c'est qu'il ait conscience, connaissance de lui-même et de sa souveraine perfection.

» Dieu se voit donc tout entier ; il contemple en lui-même toute la perfection de son être infini. Mais Dieu ne peut se voir, se contempler, sans penser ou parler intérieurement, sans s'entretenir avec lui-même et se dire tout ce qu'il est. Cette pensée ou cette parole qui est en Dieu, distincte de l'intelligence qui l'a produit, est son fruit, et comme le dit si admirablement Bossuet : *le bouillonnement ou la première effusion du cœur de Dieu*.

» Cette pensée qui est en Dieu distincte mais inséparable de l'intelligence qui la produit, doit être éternelle, permanente, puisqu'en Dieu rien ne commence, rien ne passe ; elle doit être substance, et toute la substance de Dieu dont la nature n'a rien d'accidentel, et ne se partage pas en se communiquant.

» Or, être en Dieu de toute éternité, subsister dans cette nature qui n'admet aucun mélange, comme quelque chose, non de séparé, mais seulement de distinct, c'est être selon toute la vérité de l'expression : *Dieu avec Dieu, Dieu en Dieu*.

» Cette pensée ou parole intérieure qui se produit en Dieu comme une conception, une émanation de son intelligence, en lui montrant tout ce qu'il est, parce

puissance devant cet inexplicable mystère, disons pourtant encore, que nous apercevons quelque reflet de l'Auguste Trinité dans les créatures et spécialement dans l'homme[1], qui a trois puissances en une même ame, la mémoire, l'entendement et la volonté[2]; ce qui fait dire sans doute qu'il a été formé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Dans le soleil aussi se trouvent le corps ou le disque, le rayon qui en jaillit, et la chaleur qui naît du soleil et du rayon. Dans l'arbre, la racine produit la branche, et la branche jointe à la racine donne à son tour le fruit.

Le même phénomène se remarque encore dans la formation primitive de l'homme. Adam, Eve, Abel étaient, si on peut parler ainsi, trois personnes d'une même personne[3], mais trois personnes auxquelles la nature humaine avait été transmise dans des conditions différentes. Car Adam tirait de Dieu et non d'un homme comme lui, le principe de son être,

qu'elle porte sa parfaite image, nous l'appelons *le Fils de Dieu;* ne pouvant exprimer plus exactement la relation entre l'intelligence infinie et le fruit qu'elle produit. C'est, du reste, le langage de la foi chrétienne.

» Ainsi le nom du Fils de Dieu, c'est *le Verbe*, ou la parole, la raison, la sagesse par laquelle Dieu se connaît de toute éternité. Mais Dieu ne peut voir, connaître, contempler son infinie perfection dans son image substantielle ou son Fils, sans l'aimer. De son côté, le Fils, ou la sagesse de Dieu connaît aussi parfaitement qu'il est connu lui-même, autrement il ne serait pas sagesse infinie; il aime donc comme il en est aimé, le principe de toutes les perfections, le Père qui a mis en lui *l'empreinte*, le caractère de tout ce qu'il est.

» Cet amour mutuel du Père et du Fils en qui rien n'est accidentel, est donc aussi quelque chose de subsistant, qui procède éternellement de l'un et de l'autre en les unissant; quelque chose qui a son existence propre, incommunicable. Nous nommons cet amour *le Saint-Esprit*, parce qu'il est comme le souffle, l'éternelle respiration du Père et du Fils. » (Exposition et défense des dogmes principaux du christianisme, par l'abbé Martin de Noirlieu.)

(1) S. Aug. de creat. primi hominis.

(2) Notre rôle de traducteur demande que nous laissions subsister cette argumentation et les développements qui suivent. Néanmoins nous avons dû modifier plus bas quelques affirmations, non pas seulement parce qu'elles sont abandonnées aujourd'hui, mais parce qu'elles ne sont plus même en harmonie avec la science. Ces modifications ne sont que légères : nous avons tenu à laisser au pieux écrivain son caractère propre. Beaucoup de ces raisonnements d'ailleurs sont tirés des saints Pères, comme on pourra voir tout à l'heure, et reproduits par des auteurs récents, Rohrbacher entr'autres, dans son histoire universelle de l'Eglise. Note du traducteur.

(3) S. Greg. Nazianz. Orat. theologia.

Eve était née de la chair et comme du cœur du premier homme seulement, et Abel d'Adam et d'Eve par voie de génération. De la même manière, les Personnes divines sont en possession d'un même être ; mais le Père le prend en soi, le Fils le tient du Père par voie d'entendement, et le Saint-Esprit du Père et du Fils par voie d'amour. Supposons que trois personnes sur la terre aient reçu le privilége de l'immortalité, et qu'elles aient été douées d'une sagesse consommée. Elles ne sauraient avoir ensemble une plus longue existence, et plus de science et de vertu que chacune d'elles en particulier[1]. De même encore les trois personnes adorables, quoique distinctes entre elles, sont néanmoins égales en tout. Elles ont la même puissance, la même éternité, les mêmes attributs, les mêmes perfections divines à l'infini.

Mais, en descendant par des considérations de détails dans l'étude de la création, ne semble-t-il pas que nous découvrions le nombre *trois*[2] imprimé sur toutes choses, comme le rayonnement ou le sceau de notre sacré mystère. *Le Seigneur*

(1) Genebrardus, tract. de Trinit.

(2) On sait que l'école pythagoricienne disait que le nombre *trois* n'avait pas été engendré, et qu'il engendrait tout.

L'ordre, c'est le nombre ordonné... c'est par le nombre que Dieu se prouve à nous, comme c'est par le nombre que l'homme se prouve à son semblable. Otez le nombre, vous ôtez les arts, les sciences, la parole, et par conséquent l'intelligence. Ramenez-le, avec lui reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté. Le cri devient *chant*, le bruit reçoit le *rhythme*, la force s'appelle *dynamique*, et les traces deviennent *figures*... tous les êtres créés sont comme des lettres dont la réunion forme un discours qui prouve Dieu, c'est-à-dire, l'intelligence qui le prononce : car il ne peut y avoir de discours *sans ame parlante*, ni d'écriture sans écrivain ; à moins qu'on ne veuille soutenir que la courbe que je trace grossièrement sur le papier avec un anneau de fil et un compas, prouve bien l'intelligence qui l'a tracée; mais que cette même courbe décrite par une planète ne prouve rien ; ou qu'une lunette achromatique prouve bien l'existence de *Dolland de Ramsden ;* mais que l'œil, dont le merveilleux instrument que je viens de nommer n'est qu'une grossière imitation, ne prouve point du tout l'existence d'un artiste suprême...

Regardez bien ; le nombre est écrit sur toutes les parties de l'univers et sur tout le corps humain. Il se déploie dans le règne végétal avec une richesse qui étourdit par son invariable constance dans les variétés infinies. Souvenez-vous de ce que vous me dites un jour, d'après vos amples recueils sur le nombre *trois* en particulier ; il est écrit dans les astres, sur la terre ; dans l'intelligence de l'homme, dans son corps ; dans la vérité, dans la fable, dans l'Evangile, dans le Talmud, dans les

a tout fait, dit la Sagesse, *avec nombre*, *avec poids et avec mesure*[1]. L'universalité des créatures est une en elle-même ; et cependant, il s'y trouve trois ordres différents[2] : les Anges, qui sont purement spirituels, l'homme spirituel et corporel tout à la fois, qui par son ame tient à la nature angélique et par son corps à celle des animaux, enfin toutes les créatures corporelles animées ou inanimées. Il y a mieux : chaque ange réfléchit la triple splendeur de Dieu, qui est d'être par essence, de se connaître et de s'aimer, car l'ange est, il connaît, il aime : cette même faculté se retrouve pour l'homme dans son ame : lui-même il est, il connaît, il aime[3], et le symbole tri-

Védas, dans toutes les cérémonies religieuses, antiques ou modernes, légitimes ou illégitimes, aspersions, ablutions, invocations, exorcismes, charmes, sortiléges, magie noire ou blanche ; dans les mystères de la cabale, de la théurgie, de l'alchimie, de toutes les sociétés secrètes ; dans la théologie, dans la géométrie, dans la politique, dans la grammaire, dans une infinité de formules oratoires ou poétiques, qui échappent à l'attention *inavertie*, en un mot, dans tout ce qui existe. On dira peut-être, c'est le hasard : allons donc !... Joseph de Maistre. Soirées de Saint-Pétersbourg, 7e entretien.)

(1) Sap. xi, 21.

(2) S. Dionys, angel. hierarch.

(3) Notre ame est comme Dieu, une dans son essence et trinité dans ses puissances ou facultés. Elle se connaît elle-même par sa parole intérieure ou son Verbe ; elle aime cette connaissance. La vie, l'intelligence et l'amour sont en nous trois facultés distinctes et une seule ame.

Ecoutons parler Bossuet, toujours si admirable, si sublime quand il s'explique sur les mystères de la religion : « Si nous imposons silence à nos sens, et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de notre ame, c'est-à-dire, dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la vérité que nous adorons. La pensée que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste : c'est pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du Père, non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y sentons quand nous contemplons la vérité.

» Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons et cette parole intérieure, et l'esprit où elle naît, et en l'aimant nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie. »

Cette ressemblance que Dieu a mise de son être dans notre ame, nous aide d'un côté, à concevoir l'auguste mystère de la Trinité, et, de l'autre, par tout ce qu'elle a elle-même d'incompréhensible, elle sert à nous convaincre que la raison peut bien, sans déchoir de sa dignité, s'abaisser devant les hauteurs de la Trinité increée.

nitaire est également représenté dans son corps, qui a sa nature propre, sa forme ou son espèce, sa fin ou son action, triple qualité qui constitue toute créature corporelle. Mais les créatures matérielles ne nous montrent-elles point encore trois sortes de corps, les solides, les liquides, les gazeux ou subtils? Dans les quatre éléments, le feu n'a-t-il pas l'essence, la lumière et la chaleur[1], l'air trois régions principales : l'inférieure où volent les oiseaux, la moyenne où flottent les nuages, la supérieure, c'est-à-dire l'étendue qui est au delà; l'eau, sa source, son ruisseau, ses réservoirs; la terre enfin sa triple couche de roches, d'argile et de minéraux?

Du reste, qu'est-ce, après tout, que ces recherches multiples et ces minutieuses observations, pour nous élever jusqu'à la Trinité de Dieu? Il n'y a point d'image qui ait une ressemblance entière avec son modèle; il n'y a point d'ombre qui représente avec perfection le corps dont elle émane; il n'y a point non plus de créature au ciel et sur la terre, qui puisse nous donner avec exactitude la connaissance du Dieu qui nous a faits. Nulle autre voie pour aller à lui, que notre humble et religieuse docilité à la parole révélée, d'après les lumières de la foi, qui nous montre, d'un côté, notre bassesse et notre néant, et de l'autre les grandeurs et la majesté incommensurable du Très-Haut[2].

puisqu'elle n'arrive pas même à la complète intelligence de l'ame ou de l'ébauche que Dieu a mise en nous. (Exposition et défense des principaux dogmes du christianisme, par l'abbé Martin de Noirlieu.) (1) S. Hilar.

(2) Un homme qui dans un temps rendit à la religion de grands services, et qui depuis a profondément affligé l'Eglise par son orgueilleuse défection et par son irréligieuse mort, M. F. de la Mennais, a écrit sur la sainte Trinité une page admirable :

» Et la patrie me fut montrée. — Je fus ravi au-dessus de la région des ombres, et... je voyais comme un océan immobile, immense, infini; et dans cet océan, trois océans : un océan de force, un océan de lumière, un océan de vie: et ces trois océans se pénétrant l'un l'autre sans se confondre, ne formaient qu'un même océan, qu'une même unité indivisible, absolue, éternelle. — Et cette unité était Celui qui est, et au fond de son être, un nœud ineffable liait entre elles trois personnes qui me furent nommées, et leur nom était le Père, le Fils, l'Esprit; et il y avait là une génération mystérieuse, un souffle mystérieux, vivant, fécond : et le Père, le Fils, l'Esprit étaient Celui qui est. — Et le Père m'apparaissait comme une puissance qui, au dedans de l'être infini, un avec elle, n'a qu'un seul acte permanent, complet, illimité, qui est l'Être infini lui-même. — Et le Fils m'apparaissait comme une

Nous voyons cependant que le Seigneur dans son amour pour nous, a daigné confirmer la vérité de ce mystère à la confusion des hérétiques et des méchants, par de merveilleux miracles. A ce propos nous laisserons parler les saints.

Saint Grégoire de Néocésarée, surnommé le thaumaturge pour les prodiges sans nombre qu'il opéra pendant toute sa vie, étant en oraison, la sainte Vierge Marie lui apparut visiblement. Elle était accompagnée de l'apôtre saint Jean, qui, sur ses ordres, remit à l'Evêque la formule de foi qu'il devait garder et plus tard prêcher à son peuple. Or, saint Grégoire de Nysse nous assure que, dans les détails de ce symbole, se trouvait compris le mystère de la Trinité[1].

Saint Athanase a écrit aussi dans la vie de saint Antoine-le-Grand, qu'au moment où l'hérésie d'Arius, qui niait la divinité du Fils de Dieu, commençait à se répandre en Orient, notre Seigneur révélait au pieux anachorète tous les maux que cette abominable hérésie devait occasionner dans l'Eglise. Saint Antoine en conçut tant d'horreur, qu'il défendit aux Ariens l'entrée de sa retraite ; et quand, effrayé des dangers que courait la foi, il quitta momentanément le désert pour aller les combattre dans la ville d'Alexandrie, par ses prédications éloquentes, jamais il ne voulut les souffrir en sa présence[2].

Le vénérable Bède et Adon disent dans leurs martyrologes[3], que Jésus-Christ se fit voir à saint Pierre martyr, évêque d'Alexandrie dans sa prison, avec une longue robe qui tombait en lambeaux. Le saint demandant à son adorable maître ce que signifiait cette image désolante, le Sauveur lui répondit qu'elle représentait l'Eglise déchirée par les nouveautés impies d'Arius, dont il allait tirer une terrible vengeance. Quel-

parole permanente, complète, illimitée, qui dit ce qu'opère la puissance du Père, ce qu'il est, ce qu'est l'Être infini. — Et l'Esprit m'apparaissait comme l'amour. l'effusion, l'aspiration mutuelle du Père et du Fils, les animant d'une vie commune, aimant d'une vie permanente, complète, illimitée, l'Être infini. — Et ces trois étaient un, et ces trois étaient *Dieu*, et ils s'embrassaient et s'unissaient dans l'impénétrable sanctuaire de la substance une ; et cette union, cet embrassement étaient au sein de l'immensité, l'éternelle joie, la volupté éternelle de Celui qui est. »

(1) Bellar. t. I, disp. lib. 1 de Christ. — S. Greg. Nyss. in vitâ — S. Greg thaum. (2) S. Athan. in vitâ. S. Ant. (3) Beda et Adon. 25 nov.

que temps après, en effet, le fougueux hérésiarque qui se croyait triomphant, se rendait au milieu d'une foule considérable à l'église principale de Constantinople pour en forcer l'entrée. Saisi tout à coup d'un mal extraordinaire, il se retira à l'écart, et mourut en rendant, comme Judas, toutes ses entrailles ; pendant que l'évêque Alexandre prosterné devant le sanctuaire, demandait instamment à Dieu de ne pas laisser profaner son saint temple[1].

Durant l'épiscopat de saint Basile, il y eut entre les Catholiques et les Ariens une grande contestation au sujet d'une église que chacune des parties revendiquait. Le saint Docteur n'hésita point[2] à proposer aux hérétiques de fermer l'église, et d'en sceller fortement les portes, avec cette condition qu'ils se mettraient les premiers en prière, et que si l'église s'ouvrait d'elle-même devant eux, sans que personne usât de violence, ils en auraient la paisible jouissance ; mais que si les portes cédaient seulement aux supplications des vrais fidèles, ceux-ci en prendraient, au contraire, possession. La condition acceptée, les Ariens furent déconcertés, en voyant qu'ils s'étaient consumés en efforts inutiles, tandis que les vœux des Catholiques avaient été couronnés d'un plein succès à la première invocation qu'ils avaient faite de la Trinité adorable.

D'une autre part, saint Hilaire de Poitiers, après avoir été banni de sa ville épiscopale, pour avoir soutenu avec un courage apostolique, la croyance à ce dogme divin, délivrait par la vertu des mêmes invocations, une île entière d'une multitude de reptiles venimeux qui l'infestaient, et rendit même un mort à la vie[3].

L'impératrice Justine, mère de l'empereur Valentinien, dans son zèle pour le parti d'Arius, accablait de persécutions saint Ambroise, et le peuple de Milan. Mais Dieu, pour confondre cette princesse, révéla au saint Evêque les corps de saint Gervais et de saint Protais, qui furent l'occasion de nombreux

(1) Rufin. l. 1, c. 13. S. Athan. orat. 1 in Arium et epist. ad Serap
(2) S. Amphilochius in vit. S. Basilii. (3) Vit. S. Hilar

miracles, en confirmation de la vérité catholique d'un Dieu en trois personnes, comme le dit expressément saint Ambroise lui-même dans son discours sur l'invention des bienheureux Martyrs[1].

Que dire aussi des tourments que faisaient souffrir les Vandales aux confesseurs de la vraie foi? On sollicitait ces vénérables serviteurs de Dieu à rejeter le mystère de la sainte Trinité, et sur leur refus, ils étaient frappés si cruellement que leurs corps n'étaient bientôt qu'une plaie. Et cependant, le lendemain, on les retrouvait sains et saufs dans leurs prisons, comme s'ils n'eussent pas été exposés à la barbare inhumanité des bourreaux. On leur coupait la langue jusqu'à la racine, et ils ne cessaient pas de parler. Victor d'Utique donne tous les détails de cette horrible persécution[2]. Saint Grégoire-le-Grand fait mention des miracles des langues[3], et il dit avoir vu un ancien Evêque qui avait été témoin de ce prodige étonnant.

Mais le même Pape en raconte trois autres encore qui eurent lieu dans le même temps et pour la même cause, et qui sont dignes également de fixer l'attention.

Le premier se vit à Spolette, ville de la Lombardie, où les hérétiques voulaient s'emparer par violence, comme Arius à Constantinople, d'une église catholique. Le gardien chargé de la défendre, en fit fermer soigneusement toutes les portes : le soir, il éteignit les lampes, et s'y tint caché secrètement. C'est alors que l'évêque arien y accourait à la faveur des ténèbres, avec une troupe de gens armés. Mais il n'eut pas besoin d'en briser les portes, elles s'ouvrirent seules par l'effet de la vertu d'en haut. Une clarté merveilleuse remplaça même celle des lampes ; et l'évêque parjure, frappé tout aussitôt de cécité, ne put franchir le seuil du sanctuaire. Il fallut le reconduire, confus et tremblant, à sa demeure au milieu de la stupeur de tous les assistants[4].

Le second se passait sous les yeux de saint Grégoire lui-

(1) S. Ambros. serm. de invent. ss. corpos. — S. Aug. lib. 9. confes. c. 7.
(2) Vict. Utic. lib. 1 et 3. (3) S. Greg. lib. 3. dialog. c. 32.
(4) S. Greg. lib. 3. dial. c. 29.

même : « Pendant que je consacrais à Rome, dit ce Pontife, l'église de Sainte-Agnès, qui avait appartenu quelque temps aux Ariens, la foule du peuple pouvait à peine être contenue dans son enceinte. Elle était pieuse et recueillie cependant, et toutes les bouches publiaient avec transport les louanges de Dieu. Tout à coup, nous fûmes troublés dans nos cantiques, divertis de la prière, à la vue d'un animal immonde, d'une forme dégoûtante, et qui faisait horreur. D'abord, il s'échappa du sanctuaire, erra quelques moments dans l'église en effrayant ceux qui s'y trouvaient, et disparut bientôt sans qu'on ait pu suivre la trace de son passage, autrement que par l'odeur infecte qu'il laissait après lui. La divine bonté voulait nous montrer par ce prodige, sans doute, que le démon, père du mensonge, abandonnait ce lieu, qu'il avait trop longtemps encore habité[1]. »

Le martyre de saint Herménégilde en Espagne fut l'occasion du troisième. Ce jeune et glorieux prince avait été massacré par ordre du roi son père, pour sa généreuse constance à confesser le dogme de la très-sainte et adorable Trinité. De vives

1 S. Greg. lib. 3. dial. c. 29.

Sainte Thérèse dans sa vie écrite par elle-même chapitre VIII, raconte un événement analogue.

« Comme je m'entretenais un jour avec une personne dont je venais de faire la connaissance, Notre-Seigneur daigna m'éclairer dans mon aveuglement, par un avis et un rayon intérieur de lumière; il me fit comprendre que de telles amitiés ne me convenaient pas. Ce divin Maître m'apparut avec un visage très-sévère : je le vis des yeux de l'ame beaucoup plus clairement que je n'eusse pu le voir des yeux du corps... Une autre fois, tandis que je causais encore avec cette personne, un étrange spectacle frappa soudainement ma vue : d'autres personnes qui étaient présentes en furent également témoins. Nous vîmes venir vers nous une espèce de monstre semblable à un crapaud d'une grandeur plus qu'ordinaire, mais beaucoup plus rapide dans sa course. Il m'a été impossible de m'expliquer comment, au lieu d'où il vint, il pouvait y avoir en plein midi, un reptile de ce genre, et jamais de fait on n'en avait vu là. L'impression que j'en reçus ne me semblait pas sans mystère. C'est un de ces avertissements dont je n'ai jamais perdu le souvenir. — (OEuvres de sainte Thérèse, trad. du R. P. Marcel Bouix, jésuite.)

Voyez aussi ce qui arriva à saint François de Sales, au moment où il écrivait *son Traité de l'amour de Dieu*. Histoire de saint François de Sales, d'après les manuscrits de Charles-Auguste de Sales, et de la Visitation, par l'abbé Boulanger, p. 263. — Paris, Lanier 1848. Voyez également la vie de sainte Marguerite Marie Alacoque (qui a reçu les révélations du sacré-Cœur de Jésus) par Mgr Languet, 4e partie, vers la fin.

et mystérieuses lumières furent aperçues sur son corps durant toute la nuit, et on entendit dans les airs les concerts des anges, qui célébraient son triomphe au sein de Dieu[1].

Nous n'aurions jamais fini si nous voulions tout rapporter : nous citerons cependant encore quelques exemples, en confirmation des autres et pour la plus grande édification du lecteur. Saint Grégoire de Tours raconte qu'au temps de la persécution des Vandales, saint Eugène et d'autres évêques orthodoxes, multipliaient partout les merveilles au nom d'un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Ce que voyant un évêque hérétique du nom de Cyrola[2], sa jalouse ambition le poussa à cette hypocrisie détestable, de gagner à prix d'argent un homme de sa secte qui demandait l'aumône, en lui disant : quand je passerai sur la place parmi la foule, vous contreferez l'aveugle, et vous me supplierez à haute voix, par Arius et la foi qu'il nous a enseignée, de vous rendre la vue, comme si je l'avais rendue à plusieurs autres déjà, et que j'eusse guéri grand nombre de malades. Le mendiant n'y manqua pas. Mais à peine l'évêque sacrilége eut-il posé les mains sur la tête de cet homme qu'il devint réellement aveugle, et que, dans sa douleur, il poussa de grands cris, et découvrit à tous la trame odieuse à laquelle il s'était prêté, et la supercherie dont il devenait la victime. La grâce le touchait en même temps : il confessa bientôt la sainteté de la croyance catholique, et recouvra la lumière dans cette humble et sincère conversion[3].

Un autre évêque Arien, dit Adon, s'étant mis à blasphémer en public la très-sainte Trinité, fut atteint par la foudre qui tomba du ciel et le tua sur le coup.

Enfin un prêtre ayant voulu changer la forme et les paroles dont use la sainte Eglise en donnant le baptême, l'eau se sécha avant que le ministre pervers eût pu la verser sur le front de son néophyte. Frappé de ce fait inattendu, il ne fit plus difficulté d'abjurer son erreur[4].

(1) S. Greg. lib. III, dial. c. 29. (2) S. Greg. Turon. hist. Franch. lib. 2, c. 13.

(3) S. François de Sales cite ce fait miraculeux dans son ouvrage intitulé : l'*Etendard de la sainte Croix,* liv. III, ch. 11.

(4) Adon in chronic. anno 498. Platina in vit. Athan. t. 2.

Mais si notre Seigneur, par ces signes et par tant d'autres que nous trouvons relatés dans les auteurs les plus recommandables, a daigné venir au secours de notre faiblesse et ranimer la foi qu'il nous a donnée ; nos esprits, néanmoins, ne sauraient être fermement convaincus des saintes vérités du christianisme, que par la lumière de sa grâce. C'est elle qui peut seule, si nous pouvons parler de la sorte, nous tenir lieu de boussole sur la mer orageuse du monde, et nous guider comme une étoile tutélaire, au port de la bienheureuse éternité : *là, où nous verrons face à face*, dit l'apôtre, *ce que nous n'entrevoyons encore qu'en énigme et sous des images obscures*[1]. Aussi finirons-nous par ce mot du dévot saint Bernard : « Quelqu'un demande-t-il quelle est la raison d'être de ce mystère auguste de la Trinité, qu'il lui suffise d'avoir la foi catholique qui nous le donne à croire, non, parce qu'il est évident à la raison et conforme à nos pensées, mais parce qu'il nous a été révélé de Dieu. Il est grand ce mystère, mais pour être adoré et non point expliqué ; car l'esprit de l'homme n'en saurait jamais sonder les profondeurs. Le croire est l'œuvre de la piété sur la terre, le connaître en est la récompense dans l'immortelle vie[2]. »

Fasse le Seigneur si miséricordieux et si saint que nous puissions obtenir cette grâce. Amen.

(1) I Cor. XIII, 12. (2) S. Bern. lib. de consid. ad Eugen. papam. c. 8.

DE LA FÊTE

DU

TRÈS-SAINT SACREMENT.

Comme le très-saint Sacrement de l'autel est le plus grand, le plus magnifique, et le plus auguste de tous ceux que notre Seigneur a laissés à son Eglise, il est nécessaire que chacun sache en reconnaître la vertu, s'il veut se rendre profitable cet incomparable bienfait ; et nous devons parler ici des mystères divins qui y sont renfermés, avec un respect d'autant plus profond, qu'ils demandent de nous la foi la plus vive et la piété la plus tendre.

Dieu donne sa grâce dans les autres sacrements à ceux qui se sont dignement préparés à les recevoir ; mais en celui-ci nous trouvons la source même de la grâce, et *le puits des eaux vives*[1], qui ne tarissent point. Les autres sacrements sont des dons de Dieu ; celui-ci contient l'Auteur de tous les sacrements et de tous les dons. Les autres sont des moyens pour arriver à Dieu ; celui-ci est le but auquel ils nous conduisent, comme il est le principe et la fin de leur propre excellence, car les biens qu'ils nous apportent ne font que nous disposer à prendre avec un plus religieux empressement la céleste Eucharistie. C'est pourquoi saint Denis l'Aréopagite l'appelle le Sacrement perfectif et consommatif[2], comme étant la perfection pleine et complète, et la consommation des autres.

Dès lors si chacun d'eux requiert de nous un fervent amour et d'humbles actions de grâces, combien plus n'en devons-

(1) Cant. IV, 15. (2) S. Dion. de Eccles. hierarch. c. 3.

nous pas témoigner à ce Sacrement par excellence, qui nous rend participants de *tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu*[1], qui fait même descendre le ciel et le Dieu du ciel en nos cœurs.

L'Eglise catholique en a fixé la fête au jeudi d'après l'octave de la Pentecôte, quoique ce ne soit pas cependant le jour de son institution parmi les hommes. Notre Seigneur avait choisi pour se donner au monde dans ce divin mystère la veille même de sa mort, au moment où il allait monter au calvaire, parce qu'il voulait nous le laisser comme le gage ineffable de l'amour infini qu'il nous portait. Mais durant la *semaine sainte*, la religion qui célèbre dans le deuil et les larmes la passion de l'Homme-Dieu, n'aurait pu que difficilement faire trève à sa douleur en rendant à la très-sainte Eucharistie, au jour commémoratif de son établissement, les joyeuses adorations qui lui conviennent. Aussi a-t-elle reporté ces glorieux hommages après ceux dont le Saint-Esprit est l'objet dans le cycle ecclésiastique. Et en cela, nous pouvons admirer encore la profonde sagesse dont elle est assistée ; car, quand le Saint-Esprit est venu nous visiter, notre zèle doit s'enflammer encore pour le Dieu de l'Eucharistie. Avec quels attendrissements ne l'adorons-nous point dans nos tabernacles où il fait ses délices d'habiter toujours avec nous, et quels ne sont point les transports de notre foi, en le voyant exposé triomphalement sur nos autels, où il ne cesse pas de s'offrir en sacrifice, pour entendre nos prières, et nous nourrir de son corps adorable.

Ce que la foi nous enseigne sur l'Eucharistie, le voici : c'est que par la vertu des paroles que notre Seigneur a prononcées dans la dernière *Cène* et que le prêtre a l'insigne mission de redire à l'autel quand il célèbre le saint sacrifice de la messe, le pain, qui doit être de pur froment, se convertit réellement et véritablement au corps de Jésus-Christ, et le vin, qui doit être exprimé du jus de la vigne, se change en son sang très-précieux.

(1) Coloss. II, 3.

Mais il est vrai de dire tout à la fois, que non-seulement le corps de Jésus-Christ est dans l'hostie après la consécration, et son sang dans le calice ; mais que, comme Dieu et homme, Jésus-Christ est tout entier sous l'espèce du pain, et tout entier sous l'espèce du vin. Car, puisque notre Rédempteur est vivant dans son Sacrement, comme au ciel dans le sein de son Père, son corps ne pourrait être un seul instant, ni en aucune façon, séparé de son ame et de son sang, aussi bien que de la divinité, qui lui est hypostatiquement unie. De cette sorte, celui qui reçoit le corps, reçoit le sang ; celui qui prend le calice, reçoit le corps et le sang ; et dès lors le laïc, en ne communiant que sous une seule espèce, ne reçoit pas moins que le prêtre, qui communie avec l'hostie et le calice. Si donc on offre, au saint sacrifice de la messe, l'hostie à part et le calice à part, ce n'est que pour perpétuer, par un mystérieux symbole, l'oblation sainte de Jésus-Christ sur la croix, où son corps fut attaché, et son sang répandu, pour la rémission de nos péchés.

Ce n'est pas tout : la foi nous enseigne encore que la substance du pain est tellement changée en la substance du corps de notre divin Maître, et la substance du vin en la substance de son sang, qu'il ne reste dans l'hostie aucune partie de la substance du pain, et dans le calice aucune partie de la substance du vin, dès le moment où le prêtre a consacré. Il n'y a plus rien autre chose que la chair et le sang du Sauveur : admirable merveille que les saints Docteurs et les Conciles appellent *transsubstantiation*, c'est-à-dire changement d'une substance en une autre substance. Et, comment ce miracle d'amour nous surprendrait-il? N'est-il pas l'œuvre de la droite et de la vertu du Très-Haut, du Dieu qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, prodige bien autrement étonnant que le changement d'une substance en une autre substance? Du reste, n'est-ce pas lui qui, tous les jours encore, par l'effet de la chaleur naturelle qu'il a donnée à nos corps en les animant, convertit en notre propre substance, en notre chair et en notre sang, le pain qui nous nourrit, le vin qui nous désaltère?

Cependant la transsubstantiation n'apparaît pas au-dehors dans les espèces consacrées. La couleur, le goût, les qualités nutritives, tous les accidents du pain et du vin, restent les mêmes qu'auparavant. De plus, Jésus-Christ se trouve sous la moindre hostie, comme sous la plus grande, parce qu'il n'y est pas localement, mais sacramentellement, et on communie avec autant d'abondance en prenant la plus légère parcelle de ce Pain du ciel, qu'en le prenant tout entier. Enfin quand l'hostie se rompt, le corps de Jésus-Christ n'est point divisé, car il a voulu résider dans ce sacrement d'une manière indivisible. Tout est miracle dans la divine et adorable Eucharistie.

C'est un autre miracle encore que Jésus-Christ soit en même temps au ciel, et sacramentellement sur la terre, en tant de lieux différents; qu'aussitôt que le prêtre a répété les paroles prononcées par le Sauveur, la divine transformation se fasse en vertu de la grâce *opératrice* qui leur a été donnée, comme dit saint Ambroise[1]; et qu'un Dieu reste sous les voiles mystiques dont il s'est enveloppé. Et en réalité il y demeure jusqu'à ce que les espèces sacrées aient perdu la nature accidentelle qui leur est propre, soit en étant consumées dans nos poitrines, soit en s'altérant dans les tabernacles et les custodes de nos églises où elles reposent. Incompréhensible mystère ! mais qui pourrait mettre des bornes à la divine puissance? La grande famille des êtres est sortie dans le principe sans efforts des mains du Seigneur ; depuis ce temps, dès que le fœtus est organisé dans le sein maternel, il lui infuse une ame raisonnable ; c'est-à-dire qu'il crée plusieurs milliers d'ames en un même jour et dans un même moment. Assurément, il n'en coûte pas plus au Sauveur pour s'incarner de nouveau dans l'Eucharistie, à toutes les heures du jour et de la nuit, et sur tous les autels du monde, dès qu'il se trouve un prêtre pour y offrir l'adorable sacrifice.

Mais si nous laissons à part les autres particularités mira-

1) Verbum operatorium S. Ambr. lib. 4, de sacram. c. 4.

culeuses de ce sacrement, ce que nous devons remarquer davantage, c'est qu'étant pain de vie, il donne la vie de la grâce avec effusion à ceux qui le reçoivent dans un cœur pur, et qu'il cause la mort de l'ame, au contraire, quand on s'approche indignement de la table sainte, où il nous est amoureusement servi. Ainsi en est-il de l'éclatante lumière du soleil, si bien faite pour réjouir nos yeux, et qui les éblouit et les blesse lorsqu'ils sont malades ; et de la nourriture matérielle destinée à l'entretien de nos corps, qui les affaiblit davantage, quand ils sont déjà languissants. Malheur donc à nous, si nous ne faisions dans la communion aucune différence entre cette divine viande de l'Eucharistie et les viandes ordinaires, parce que, au lieu de recevoir la lumière de la foi et les dons du salut, nous ne ferions que nous enfoncer davantage dans la nuit du péché, et par la participation au céleste calice, *nous boirions*, comme dit l'Apôtre, *notre jugement et notre condamnation*[1].

Certes, il est bien juste, comme nous l'avons expliqué ailleurs, que l'homme assujettisse son entendement sous les merveilles infinies de Dieu. Quand il nous les a révélées, notre petitesse s'efface, comme un néant, devant ses grandeurs ; nous n'avons plus qu'à nous humilier en adorant. Mais cette soumission parfaite de nos cœurs, cet anéantissement de notre être tout entier, n'est jamais plus nécessaire qu'en présence de l'auguste Eucharistie, que Jésus-Christ a appelée lui-même le Mystère de la foi. Et qui ne sait que sa grâce seule peut nous en découvrir les secrets, car la foi, ce don de Dieu si précieux, la *racine* et le *fondement* de toutes les vertus chrétiennes, est un rayonnement intérieur qui vient du ciel, pour dissiper les incertitudes de notre esprit, et nous faire marcher sûrement, dans le chemin de la vraie vie, au bonheur de l'éternité. Sans elle l'homme, dit saint Chrysostôme, ressemble à un aveugle qui se serait égaré dans un labyrinthe sans issue, et qui ne pourrait trouver ni espérance, ni délassement, ni consolation[2].

(1) I Cor. II, 29. 2. S. Chrysost. homel. 2 ad Rom

Nous en avons un exemple assez manifeste dans la conduite des hérétiques de nos jours Toutes les fois qu'ils ont voulu parler du vénérable et très-saint Sacrement de l'autel, ç'a été moins comme des hommes que comme des insensés qui voulaient limiter la sagesse de Dieu aux bornes étroites de leurs propres conceptions et de leur raison dépravée. Le Seigneur, par hasard, ne saurait-il faire plus, s'écrie saint Augustin, que l'homme ne saurait comprendre[1] ? Et que serait-ce donc que sa toute-puissance, si elle ne pouvait s'élever au-dessus de nos pensées?... Nous ne connaissons pas la millième partie des choses qui sont sur la terre, et nous voudrions discourir de celles de Dieu? *De même que vous ignorez*, dit Salomon, *quels sont les espaces que le vent parcourt dans les champs de l'air, et comment le petit enfant peut prendre un corps quand il a été conçu, ainsi vous ne sauriez connaître les œuvres de Dieu qui est le Créateur des mondes*[2]. Et ailleurs, il ajoute dans la Sagesse : *Si nous avons tant de peine à comprendre ce qui se passe et les choses mêmes qui se trouvent sous nos yeux, ce qui est au ciel, qui donc pourra le révéler*[3]? Paroles admirables que nous devrions méditer souvent ; car, puisque l'homme doit s'employer tout entier au service de Dieu, c'est surtout dans la plus noble portion de son être, son intelligence raisonnable, qu'il doit confesser humblement qu'il ne sait rien sans le secours de Dieu même, quand il s'agit des saintes et célestes vérités que la foi nous enseigne.

Venons maintenant aux effets de l'adorable Eucharistie dans nos cœurs. Nous pouvons les réduire à deux principaux. L'un est de donner la grâce, comme nous la recevons dans tous les sacrements de la loi nouvelle, et avec la grâce les vertus infuses qui embellissent l'ame, et la remplissent de zèle, de ferveur et de piété. L'autre est propre à ce sacrement, que les théologiens appellent *Réception spirituelle des chrétiens*. Par lui, l'Eucharistie devient un aliment divin qui renouvelle l'ame, ranime ses forces, lui imprime un courage

1 S. Aug. epist. 3, ad volus. 2. Eccles. XI, 5. 3. Sap. IX, 16.

surnaturel pour lutter contre ses passions et lui faire surmonter, comme autrefois, dans les martyrs, tous les obstacles qui s'opposent au salut. *Ce Mets sacré,* dit le concile de Florence, *a la même force sur nos cœurs, que les viandes matérielles sur nos corps*[1].

Mais non-seulement le Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ est le plus excellent de tous (aussi le nomme-t-on le très-saint Sacrement); il est encore le vrai sacrifice propitiatoire pour nos péchés, ce qui n'appartient à aucun des autres sacrements. Jésus-Christ étant prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, devait offrir un sacrifice de pain et de vin comme Melchisédech. Il le fit en la cène, quand il institua sous les espèces du pain et du vin, le sacrifice de son corps et de son sang. Et quand, le lendemain, il offrait plus parfaitement encore ce même sacrifice sur la croix, la colère de son Père était apaisée, et remise était faite au genre humain de toutes les dettes que l'homme avait contractées, par ses innombrables offenses, envers la justice de Dieu.

Cependant, le Sauveur ne devait mourir qu'une fois, et une seule goutte d'ailleurs de son sang aurait suffi pour racheter mille mondes, mais il voulut que le mérite infini du sacrifice de la croix se perpétuât dans l'Eglise jusqu'à la fin des temps; et à la cène, il ordonnait à ses disciples d'en renouveler chaque jour l'oblation divine. Ce qui fait que l'immolation de la croix et le sacrifice de nos autels ne sont qu'une seule et même chose. Il n'y a que cette différence, c'est que le sacrifice du calvaire fut un sacrifice sanglant, et qu'il est non sanglant à la messe, que la première immolation fut corporelle et douloureuse, et que la seconde est sacramentelle et sans douleurs; que l'une devint une pleine satisfaction pour nos péchés, et que l'autre est une application de cette vertu satisfactoire du Rédempteur divin, et de toutes les grâces de sa mort et de sa passion. Mais le sacrifice de la messe représente si bien celui du calvaire, qu'ils ne font l'un et l'autre

(1) Conc. Florent. de sacram. Euchar.

encore une fois qu'un seul réel et vrai sacrifice. En l'un et l'autre, Jésus-Christ est la Victime qui s'offre, le Prêtre qui fait l'oblation, et le Dieu éternel à qui le sacrifice est offert. Tout aussi bien, les hommes sont toujours l'objet de cette immolation mystique; et c'est pour leurs péchés qu'elle est offerte de nouveau, quoique d'une manière différente. Et il n'est rien en cela qui implique contradiction. Un même objet peut être tout à la fois la figure d'une chose et la chose elle-même qu'elle représente; partant, le sacrifice non sanglant de la messe peut nous retracer le sanglant sacrifice de la croix, sans cesser d'être réellement ce même sacrifice. Nous allons nous convaincre de cette vérité par un exemple.

Une ville est assiégée par des forces puissantes : le Roi accourt en personne pour la secourir. Il engage le combat, met ses ennemis en déroute et rentre dans sa capitale couvert d'honneurs. Puis, il songe à établir une fête solennelle de réjouissance, dont le renouvellement aura lieu chaque année afin de perpétuer d'âge en âge sa glorieuse et mémorable victoire. Pour cela, il pourrait recourir à trois moyens: le premier, en ordonnant de rappeler avec éloquence, dans un discours public, l'historique de ce fait d'armes éclatant; le second, en faisant reproduire au vif par ses troupes l'état de la ville assiégée, les formidables phalanges de l'ennemi, la lutte sublime des siens, leur courage indompté, et tous les forts emportés d'assaut après des prodiges de bravoure; enfin le troisième, en se plaçant encore lui-même à la tête de ses capitaines, pour donner à cette pompe sa signification vraie. Dans ce dernier cas, bien que l'événement ne fût reproduit qu'en image, il arriverait pourtant que le roi, qui en aurait été le héros, se trouverait encore là pour en imprimer plus vivement le souvenir; et dès lors cette scène contiendrait en même temps et la figure et la chose figurée; elle serait la représentation du passé, et la vérité du présent, sans qu'il y eût répugnance et contradiction dans son ensemble.

De la même manière, nous disons que notre Seigneur triompha de Satan par sa mort, et délivra le monde de tous les

ennemis cruels qui l'assiégeaient. Or pour nous laisser une impérissable mémoire de ce bienfait, il voulut en conserver dans son Eglise la représentation vivante ; et pour que cette représentation devînt pour lui plus merveilleuse encore, et pour nous plus profitable après sa victoire, il a institué le très-saint sacrifice de la messe, où nous le retrouvons tous les jours en personne, et où il nous rappelle l'amour indicible qu'il a eu pour nos ames en souffrant sur la croix, les grâces sans nombre qu'il nous a méritées, et la récompense immortelle dont il nous a donné le gage en ressuscitant glorieux. Ainsi, pouvons-nous enseigner avec vérité, comme nous l'avons dit déjà, que le même Seigneur est le sacrificateur et la victime ; et que les prêtres qui disent la messe ne sont que ses ministres et ses représentants. C'est pour cela qu'ils ne prononcent pas les paroles de la consécration en leur nom, mais au nom de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang,* dit toujours le souverain Prêtre, le Fils de Dieu qui s'offre, par la bouche du prêtre qui célèbre. Et ce prêtre est *environné de faiblesse selon la chair, parce qu'il a été tiré d'entre les hommes*[1], mais il est tout à la fois revêtu d'une puissance surnaturelle qui semble porter sa tête jusque dans les cieux, parce qu'il tient la place d'un Dieu. Oh ! que c'est bien là ce sacrifice auguste et cette offrande sainte qu'annonçait en ces termes le prophète Malachie : *Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, l'on sacrifiera et l'on offrira en tous lieux une Oblation pure, car mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur, Dieu des armées*[2].

Mais toutes les offrandes et les immolations ordonnées dans l'ancienne loi tiraient déjà leur mérite de cet adorable sacrifice qui les renfermait tous. Moïse avait prescrit de la part de Dieu des oblations pour les bienfaits reçus, des hosties pour les péchés commis, et un autre genre de victimes encore pour éloigner les maux dont on était menacé et se rendre favorable la divine justice.

(1) Heb. v. 1. (2) Malach. I. 11.

Toutes ces choses nous les demandons très-avantageusement au saint sacrifice de la messe. Pourrions-nous présenter une plus précieuse offrande que le Sauveur lui-même, quand nous voulons rendre à Dieu nos actions de grâces? Y aurait-il une hostie plus agréable à son cœur, plus propice et plus salutaire, quand nous voulons obtenir le pardon de nos offenses ? Et quelle plus magnifique victime que Jésus-Christ encore, lorsque nous implorons la paix du ciel, en souhaitant d'être délivrés de tout mal et de nous procurer tous les biens? Mais parce que cet Agneau divin est vraiment immolé entre les mains des prêtres de la loi nouvelle, nous trouvons en lui non-seulement la grâce sacramentelle ordinaire, mais encore une satisfaction surabondante qui acquitte toutes nos dettes et nous soustrait à toutes les peines, sans exception, que nous avons encourues pour nos péchés. C'est pourquoi la sainte Eglise n'a pas cessé de prier à la messe pour les vivants et pour les morts, d'après la tradition constante des Apôtres. O bonté sans bornes de notre Dieu ! ô charité et piété ineffable de Jésus, notre doux Rédempteur ! ô céleste bénignité, ô prodigieuse libéralité, où le Distributeur des dons se donne lui-même, où le prêtre, le sacrifice et l'holocauste ne font qu'un, où l'esclave reçoit son Seigneur et son Maître, où l'homme prend le pain des anges, où le Créateur qui règne dans l'éternité, se livre en aliment immortel à sa créature d'un jour !

Quelque ame dévote, en sentant naître en elle une pieuse émotion, se demandera peut-être quels ont pu être les motifs de notre amoureux Sauveur, lorsqu'il instituait ce mystère ineffable, et voulait faire ses délices d'habiter au milieu des enfants des hommes, par son divin Sacrement? Nous répondrons que la pensée essentielle de notre Seigneur avait pour but la gloire de Dieu, et qu'en second lieu ce divin Maître envisageait notre salut à tous. Toutes ses œuvres se rapportaient à ces deux causes, comme à leur fin. Dieu se manifeste toujours pour étendre sa gloire davantage, mais il est si compatissant et si bon, qu'il ne cesse pas non plus de s'occuper de

notre plus grand bien ; et que travailler au bonheur de ses pauvres enfants, ne lui paraît pas indigne de ses grandeurs infinies. De cette sorte, la gloire du Sauveur dans nos tabernacles, est précisément de nous découvrir cette douce et toute-puissante bonté, qui de soi-même est si communicative, que le Seigneur ne s'est pas contenté de se revêtir de notre chair, et de s'être donné à nous pour exemple dans sa vie très-sainte, pour rançon dans son sacrifice, pour glorificateur de nos ames et de nos corps dans les mystères éclatants de sa résurrection et de son ascension au ciel ; mais, qu'il a voulu, comme si tout cela n'était rien encore pour sa charité divine, se faire notre pain, notre nourriture et notre boisson dans l'Eucharistie. Admirable invention, pensée d'amour indicible qui élève l'homme si haut, qu'elle le rend semblable à Dieu. Mais oui, l'homme ne fait plus avec Dieu qu'un seul et même esprit, quand il a communié dignement : car *ma chair*, dit le Sauveur, *est vraiment une viande, et mon sang vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui*[1]. Ah ! qu'est-ce à dire? Comme le pain que nous nous sommes incorporés, se convertit en notre substance et en notre sang, pour ne plus faire qu'une même chair avec nous ; de même quand nous nous sommes nourris du Pain des cieux, cette manne divine se joint et s'unit tellement à nos cœurs, que nous devenons une même chose avec elle. O prodige sous lequel notre esprit succombe, mais qui n'en est pas moins véritable! Dans ce Banquet inénarrable où nous sommes conviés chaque jour, ce n'est plus même l'homme qui absorbe cette sacrée nourriture : il est absorbé par elle. Elle ne se change pas, comme nos aliments terrestres, en celui qui l'a reçue; c'est celui qui la prend qui se trouve changé en elle, c'est-à-dire en Dieu[2]. De là, s'écrie saint Cyrille de Jérusalem, nous sommes concorporels à Jésus-Christ, et le sang qui jaillissait de ses veines est celui qui coule dans les nôtres[3]. Dieu, en effet, qui est notre

(1) Joan. VI, 55. (2) S. Aug. lib. 7. conf. c. 20.
(3) S. Cyrill. catech. de Eucharist.

félicité suprême, ne désire rien tant que de nous rendre participants de sa divinité. S'il nous montre une charité sans bornes dans son Sacrement, c'est pour exciter la nôtre. Et s'il veut habiter constamment avec nous, c'est que le propre de l'amour est de consommer les cœurs en un seul cœur, et de transporter tellement hors de lui l'objet aimé, qu'il ne vive plus dans son corps et dans son ame en quelque sorte, mais dans le corps et l'ame de ceux qu'il aime, comme dit encore saint Augustin. Mais l'amant ne peut souffrir l'absence de cet autre lui-même qui est devenu comme son cœur et sa vie : aussi, quand il fallut que notre Seigneur remontât dans les cieux, il ne put se séparer absolument de la sainte Eglise qu'il avait choisie pour épouse sur la croix, et il résolut de rester avec elle d'une manière admirable, en lui laissant la sainte Eucharistie, où il réside invisiblement, mais réellement et véritablement. « Que votre esprit est doux, Seigneur, chante l'Eglise elle-même dans la considération de ce mystère, car pour montrer à vos enfants l'amour que vous leur portez, vous leur avez préparé un Pain très-délicieux, qui remplit de bien les faméliques, et laisse les superbes dans l'indigence[1]. » Mais cette grande bénignité de notre Seigneur Jésus nous inspire bientôt une sainte familiarité, qui nous donne la hardiesse et la confiance de traiter avec ce bon Maître, non point comme devrait faire une vile créature avec le Seigneur de toutes choses, mais comme un ami avec son ami, comme un fils vivement chéri avec le meilleur des pères. Et quelles preuves plus manifestes et plus sensibles pouvions-nous désirer de la miséricordieuse tendresse de notre Dieu, aussi bien que de sa toute-puissance ; puisque après nous avoir tirés du sein de sa bonté divine pour se faire aimer de nous, il a pu s'enfermer sous une parcelle de pain, qu'il laisse diviser à l'infini sans rien perdre de sa grandeur?

Le mystère de l'Incarnation sans doute est ineffable. La nature divine et la nature humaine s'y unissent en une seule

(1) Offic. de sanct. sacram.

personne : le Verbe éternel, égal et consubstantiel au Père, y paraît comme anéanti déjà. Néanmoins cet anéantissement d'un Dieu semble plus profond encore dans l'Eucharistie, car la majesté divine ne pouvait faire plus pour s'abréger et s'amoindrir, en quelque sorte, puisqu'elle est toute contenue dans la plus légère particule de l'Hostie sainte. L'humanité même du Sauveur qui s'était rendue visible en l'Incarnation est ici couverte d'un voile ; et nous pourrions dire avec plus de raison de ce sacrement ce qu'Isaïe disait du Dieu-Homme : *Véritablement, Seigneur, vous êtes un Dieu caché*[1]. Mais quelle douce et adorable Sagesse encore une fois ! Nous trouvons dans le calice salutaire le remède à toutes nos infirmités, et comme un baume souverain contre les morsures de l'ancien serpent. La très-pure chair du Fils de Marie formée par le Saint-Esprit, sanctifie la chair criminelle des fils d'Adam, qui corrompait les ames ; ce Fruit immortel de vie répare avec surabondance les dommages que nos premiers parents nous avaient causés, en mangeant le fruit de la mort.

N'est-il pas évident qu'il revient plus d'honneur et de gloire à notre Seigneur de tous ces prodiges d'amour que de toutes les magnificences de la création, et de la beauté harmonieuse qu'il a répandue dans les cieux ?

De plus, ce divin Sacrement de l'autel, envisagé comme sacrifice, ne tend pas moins au développement de ce même honneur et de cette même gloire de Dieu. Tous les sacrifices de l'ancienne loi qui n'étaient que des ombres figuratives, avaient cessé : il convenait que l'auguste et souveraine Oblation qui se fait à la messe, leur succédât dans la sainte Eglise, afin que cette action vivifiante du sacrifice, où le Seigneur reçoit une révérence et des hommages particuliers, ne cessât pas de lui être offerte jusqu'à la fin des temps. Enfin, comme la loi et le sacerdoce marchent toujours d'un même pas, et que la loi nouvelle avait pris la place de l'ancienne, en établissant un sacerdoce nouveau, il fallait qu'il y eût aussi un

(1) Isa. XLV, 15

nouveau sacrifice. Le prophète-royal l'entrevoyait en esprit, quand il disait : *Présentez à Dieu le Sacrifice de justice, et confiez-vous en lui*[1]. Nul autre, en effet, que celui où le Sauveur lui-même est immolé ne saurait mériter ce nom ; car Jésus-Christ, l'éternelle justice, en s'offrant sur la croix, pouvait seul acquitter justement devant son Père, la dette immense que nous avions contractée par nos crimes. Aussi, n'a-t-il pas voulu que nous missions en oubli cet inestimable bienfait. Il a ordonné que chaque jour on le reproduisît, et on l'offrît de nouveau sur nos autels ; et pour y attacher la perpétuelle mémoire de sa très-sainte Passion, qui ne doit pas cesser d'attendrir nos cœurs, il instituait ce Sacrement dans le temps qu'il allait souffrir. *Autant de fois que vous ferez ceci*, disait-il, *faites-le en souvenir de moi*, c'est-à-dire, en souvenir de ma mort, comme l'explique saint Paul, quand il dit : *Vous annoncerez la mort du Seigneur, juqsu'à ce qu'il vienne*[2].

Maintenant comment énumérer les biens de toute espèce, les biens si grands et si divins qu'apporte ce Pain délectable à ceux qui le reçoivent dignement. En premier lieu, et nous avons fait déjà cette réflexion avec le concile de Florence[3]. Cette céleste nourriture a la même efficacité sur nos ames que la nourriture matérielle sur nos corps. Celle-ci répare nos forces physiques à mesure qu'elles sont absorbées par le développement de la chaleur continuelle qui s'entretient en nous. Or, nos ames portent en elles aussi un foyer consumant. Ce feu si pernicieux de la concupiscence qui les excite au mal, affaiblirait insensiblement leur volonté, et leur ôterait bientôt la pratique et l'habitude des vertus, si le divin Sacrement ne venait leur rendre chaque jour la force et la vie.

En second lieu, l'Eucharistie nous inonde de douceurs ineffables, que le monde ne connaît pas. C'est Dieu lui-même que nos cœurs cherchent, dont ils se nourrissent, et s'abreuvent à la source même de toutes ses délices, et dans l'enivrement du bonheur le plus pur. Et ces joies saintes, qui pourrait les

(1) Ps. IV, 6 (2) I Cor. XV. (3) Conc. Florent. de Euch.

raconter encore? Autant l'ame s'élève au-dessus du corps, autant les consolations qui lui sont données, surpassent-elles par leur excellence et leur délicieuse et sainte suavité, les satisfactions impures des sens. La paix qu'elle goûte dans l'exercice de la piété, profonde déjà comme les eaux d'un fleuve, au langage de l'Ecriture, devient immense et incompréhensible dans ce festin de la communion, où le mets qui lui est servi n'est autre que son Seigneur et son Dieu. Elle jouit de son amoureux Sauveur comme les anges et les bienheureux au ciel : elle peut lui parler comme eux, face à face, et comme eux encore, être pénétrée en quelque sorte de sa gloire, s'abîmer dans son cœur, dans ses béatitudes, dans ses miséricordes et sa bonté. Il n'y a qu'une différence, c'est que les saints contemplent Dieu dans sa claire-vue, et que l'ame ici-bas ne peut converser avec lui qu'à travers les nuages de l'exil, sous le voile des Espèces consacrées.

En troisième lieu, l'auguste Sacrement rassasie pleinement nos cœurs, de manière qu'après avoir mangé de ce Pain, nous pouvons dire avec vérité, que nous n'avons plus faim, et qu'après avoir bu de ce vin, nous n'avons plus soif[1], ce qu'aucune créature ne saurait opérer en nous sur la terre. Il n'y a que Dieu qui puisse nous accorder cette grâce, parce que nous avons été créés pour lui, qu'il est notre dernière fin, le terme et le centre de notre félicité, comme de notre vie, et que, s'il ne daignait pas nous visiter, notre ame serait toujours dans la sécheresse et le besoin, *comme une terre sans eau*[2]. Mais quand elle use souvent de l'Eucharistie dans des dispositions saintes, elle trouve, en s'unissant à Jésus-Christ, le dépouillement de toutes ses convoitises terrestres et les consolations anticipées du bonheur éternel. Cette manne très-savoureuse, descendue du ciel, bien autrement fortifiante que celle des Juifs dans le désert, fait accepter aux vrais fidèles avec un paisible amour, les événements qui se succèdent pour eux en ce monde ; de sorte qu'ils n'ont plus d'autre pensée que le

(1) Joan. IV, 13. (2) Ps. XIV. 6.

désir et la pensée du bon plaisir de Dieu. S'ils sont accablés de travaux et de misères, on les voit se ranimer et se relever comme la faible plante sous la rosée, en allant s'asseoir à la table sainte, où ils puisent dans le calice salutaire la patience et la résignation. S'ils sont tentés d'orgueil, d'ambition, de vaine gloire, l'humilité du Dieu de l'Eucharistie les confond bientôt, et ne leur laisse que le sentiment profond de leur infirmité et de leur néant. Si les convoitises du péché, ou les illusions du monde, ou les séductions de la chair, ou les injustices des hommes et tous les vents déchaînés des passions, semblent se réunir pour ébranler leur constance, que d'armes diverses, que de secours puissants ne trouvent-ils point encore dans le divin arsenal de nos sanctuaires ouvert tous les matins à la piété? Avec le Sauveur Jésus ne serons-nous pas victorieux toujours?...

Mais comme ces bienfaits du très-saint Sacrement que nous n'avons fait qu'indiquer, sont innombrables, on lui donne pour les exprimer différentes dénominations. Il est appelé *Eucharistie,* qui signifie bonne grâce ou action de grâces; *gage de la vie éternelle,* c'est-à-dire, grâce parfaite et accomplie, parce qu'il contient Jésus-Christ l'auteur de la grâce et du salut; *communion* ou *communication* (comme disent les théologiens), parce qu'il nous unit au Sauveur, et que par ce canal adorable tous les biens et toutes les vertus nous sont communiqués; *lien de paix et de charité,* parce qu'il ne fait de tous les saints ou enfants de l'Eglise, qu'un cœur et qu'une ame en Jésus-Christ; *divin viatique,* parce qu'il nous soutient dans le voyage de cette vie, et nous ouvre le chemin du ciel; *cène de notre Seigneur,* parce qu'il a été institué en la dernière cène; *mystère* par les Grecs, *sacrement* par les Latins, à cause de la profonde et mystérieuse sainteté qu'il contient; *Pain de Dieu, pain du ciel, corps de Jésus-Christ, corps du Seigneur,* et enfin *Vie,* comme on disait avec une simplicité charmante dans l'Eglise d'Afrique, au rapport de saint Augustin[1]. On le

1) S. Aug. 1 de pecc. merit. cont. Pelag. lib. 2, c. 24.

nomme également *oblation, sacrifice, liturgie, messe*, qui s'offre pour nos péchés. « Ah ! cette grâce de l'Eucharistie, dit Grenade[1], est au-dessus de toutes les grâces. Que toutes les œuvres de la nature ét de la grâce se taisent et s'humilient devant elle ! Merveilleux Sacrement, que dirai-je de vous ? Par quelles paroles enflammées pourrai-je vous rendre les hommages et les adorations de mon cœur?... Vous êtes l'ame de nos ames, le remède de toutes nos blessures, le soulagement de nos maux, le mémorial de la vie du Christ, le témoignage de sa charité infinie, le don inénarrable de son divin testament, le viatique de notre exil, la consolation de notre pèlerinage, le brasier du céleste amour, le canal des miséricordes de mon Dieu, le gage, en un mot, du bonheur des cieux, et le trésor de l'éternité. En prenant part à ce banquet de la vie, notre ame s'attache à son Epouse sacrée par les liens les plus intimes et les plus doux, notre intelligence est divinement éclairée, notre mémoire élevée et fortifiée, et notre volonté embrasée des chastes ardeurs de la dévotion. Quelle suavité intérieure dans cette nourriture ! quels attendrissements et quelle religieuse ferveur elle répand en nous ! on sent avec elle la piété s'accroître et les puissances de l'ame se sanctifier. Elle réprime nos passions, elle réveille nos bons désirs, elle fortifie nos résolutions saintes et nous remplit de courage et de force, pour nous faire cheminer, avec une joyeuse ardeur, jusqu'à la montagne de Dieu. »

Mais disons encore que si nous voulons éprouver les heureux sentiments dont nous venons de parler, et savourer le goût délicieux de cet Aliment ineffable que nous recevons à l'autel, il faut nous disposer avec un grand soin à le recevoir. Si l'ame qui est unie à nos corps pour leur donner la vie, ne saurait pourtant l'entretenir dans les membres qui seraient détachés du tronc : de même l'esprit de Dieu, qui est la vie de nos ames, ne saurait entretenir cette vie divine en nous, qu'à la condition que nous lui resterons unis par la charité,

(1) Gren. de l'Oraison.

comme des membres vivants de la sainte Eglise[1]. Le meilleur médicament et la nourriture la plus exquise ne seraient d'aucune utilité à un corps sans ame; et le très-saint Sacrement ne profite pas non plus à ceux qui sont en péché mortel. Nous l'appelons bien le Pain de vie, il est vrai; mais ce n'est pas seulement parce qu'il donne la vie, qu'il la soutient, l'accroît et la développe par sa grâce, c'est encore parce qu'il est nécessaire que, quand il nous est donné, nous jouissions de cette vie, déjà par la sainte confession et absolution de nos fautes. Nous ne nions pas que saint Thomas et plusieurs autres docteurs[2] supposent un cas auquel l'Eucharistie devient le sacrement des morts : car ils disent que si quelqu'un s'en approche ayant l'ame souillée d'une faute mortelle dont il ne se souvient pas et qu'il n'a point accusé en confession, il peut se faire que, quoiqu'il n'ait pas l'intention de pécher, il ne soit pas encore en état de grâce; mais qu'alors ses bons désirs, par la vertu du Seigneur, le font ressusciter, en communiant, de la mort à la vie, de la damnation au salut. C'est dans ce sens que saint Augustin a dit aussi qu'au Banquet spirituel et divin les justes prenaient un accroissement de vie, et les morts eux-mêmes ressuscitaient. Mais, pour l'ordinaire, le Sacrement de nos autels n'est pas le sacrement des morts, mais des vivants. C'est pourquoi le saint concile de Trente déclare formellement que si, après avoir examiné sa conscience, on la trouve chargée d'un péché grave, on est obligé de recourir au sacrement de la pénitence, avant de s'asseoir à la sainte table. Autrement, celui qui ne serait pas revêtu de la robe nuptiale serait exclu du festin de l'Agneau, et jeté dans les ténèbres extérieures, pour y expier éternellement sa coupable témérité.

Pour mieux comprendre ce raisonnement, nous devons remarquer qu'il y a deux choses à considérer dans la céleste

(1) Le corps de Jésus-Christ, dit saint Augustin, ne saurait être animé que de l'esprit de Jésus-Christ.

(2) S. Thom. 3. p. 9. 79. et 3, 9. 80. a. 4 et 5. — Suarez, Richar., Scot., Anton. et alii.

Eucharistie ; l'une, le vrai corps de notre Seigneur qui nous est donné sous les espèces visibles; l'autre, l'abondante communication des dons et des grâces invisibles, à laquelle il nous fait participer. De plus, nous ne devons pas oublier que trois classes de personnes vont à la communion. Les premières sont celles qui sont dans le péché mortel volontaire. Elles reçoivent le sacrement, oui, mais pour leur malheur. Nous l'avons déjà dit avec saint Paul, au lieu de s'appliquer les mérites et les vertus du Sauveur, elles mangent leur condamnation. Les secondes sont celles qui communient avec un cœur bien préparé, et des dispositions pleines d'amour, de crainte et de respect. Non-seulement elles s'unissent à Jésus-Christ, dans cette mystérieuse fraction du pain, mais elles s'enrichissent de tous ses trésors. Les troisièmes sont celles qui ne pouvant, pour une cause légitime, le recevoir substantiellement, ont le bonheur néanmoins de l'attirer mystiquement dans leurs ames par la ferveur de leurs désirs, et en faisant ainsi la *communion spirituelle*, comme s'expriment les pieux auteurs, de jouir du fruit de la très-sainte Passion, de la même manière que si elles faisaient la communion sacramentelle et véritable.

Dans l'Eglise primitive, quand la terre semblait encore rougie du sang divin, et comme embaumée des parfums qui s'échappaient du Calvaire, quand les fidèles ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une ame, chacun d'eux communiait tous les jours. Fortifiés et nourris à ce festin royal, ils acquéraient une ardeur sainte, que saint Chrysostôme compare à la force des lions, pour affronter les tourments du martyre. Ce zèle, hélas! se refroidit peu à peu, et la beauté des temps anciens s'effaça. Cependant le pape saint Anaclet[1], avant de mourir lui-même dans les supplices pour le nom du Sauveur, ordonnait encore qu'après la consécration du pain et du vin, tous les assistants communiassent, suivant la coutume établie par les Apôtres, et religieusement gardée par la tradition. Mais à partir de cette

(1) An 79 de Jésus-Christ.

époque, la dévotion et la charité se ralentirent toujours davantage, et déjà saint Fabien pape et martyr[1], tout en rappelant l'esprit qui n'a pas cessé d'être entretenu dans l'Eglise, ne prescrivait plus annuellement que trois communions : celles de Noël, de Pâque et de la Pentecôte. Enfin le relâchement et la négligence des chrétiens furent tels avec la succession des siècles, qu'Innocent III jugea nécessaire, au concile général de Latran[2], de porter un décret apostolique qui n'obligeait plus qu'à communier une fois l'année, c'est-à-dire à Pâques, mais sous les peines les plus sévères, signe lamentable du dépérissement de la foi dans les cœurs, dont nous sommes encore témoins. Cependant, béni soit le Seigneur notre Dieu, qui, dans les jours comme les nôtres, où les scandales abondent de toutes parts, inspire encore à quelques ames dévotes le désir de communier souvent, et par la vertu de cette Viande sacrée réveille toujours dans son Eglise la sainte flamme de l'amour de Dieu ! Ah ! pourquoi ne sommes-nous point animés pour notre salut de ce zèle et de cette sollicitude que nous avons pour nos corps? Que l'homme soit malade, il désire les fréquentes consolations des médecins ; mais le céleste Médecin des ames nous serait-il moins nécessaire au milieu des infirmités spirituelles que nous avons contractées avec le péché? En temps de peste, on cherche avec empressement des préservatifs contre le fléau ; le soldat, pendant la guerre, ne se dépouille point de ses armes, et ne reste pas dans l'isolement. Ne serait-ce que contre les dangers que nous font incessamment courir la contagion du monde, la séduction des mauvais exemples et les attaques continuelles de l'enfer, que nous n'aurions jamais besoin de nous environner de vigilance et de secours? Hâtons-nous au contraire, de nous mettre sur nos gardes, en nous armant du bouclier de la foi, ou plutôt en nous armant du Seigneur lui-même, qui veut bien descendre jusqu'à nous, pour nous protéger et nous défendre. S'il est si bon pour les hommes, pourrions-nous être si peu reconnais-

(1) An 236 de Jésus-Christ. (2) An 1179 de Jésus-Christ.

sants que de ne nous disposer pas à lui préparer une demeure, où il habiterait souvent, tous les jours même, s'il était possible, avec nous ?

Cependant, comme nous n'avons fait qu'indiquer par un mot en passant, l'établissement de la fête qui se célèbre aujourd'hui dans l'univers catholique, il convient d'y revenir. Le souverain pontife, Urbain IV, l'instituait en l'année 1263 de notre Seigneur, par une bulle pleine de belles et graves sentences à la louange du très-saint Sacrement. Dans le dessein d'engager les fidèles à révérer et à recevoir dignement le Corps adorable du Sauveur, ce grand pape ordonne qu'on célèbre tous les ans, la solennelle et particulière mémoire du Sacrement vénérable, assignant à cette intention, comme nous avons dit, le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte. La bulle accorde en outre, à ceux qui s'étant confessés, assisteront aux matines de la fête, 100 jours d'indulgence et de pardon ; 100 jours pour les premières vêpres et autant pour les secondes ; 40 jours pour chacune des autres heures, prime, tierce, sexte, none et complies ; 100 jours pour ceux qui disent la messe ou y assistent ; et pendant l'octave, 100 jours pour assister à tout l'office.

Depuis, Clément V, au concile de Vienne[1], confirma cette bulle de son prédécesseur Urbain IV, et commanda de rechef qu'on célébrât avec pompe la fête du saint Sacrement dans toute la chrétienté ; et enfin, d'autres papes, comme Martin V en 1420, et Eugène IV en 1433, renchérirent sur la concession des indulgences qui furent portées à 400 jours, pour les matines, la messe, les vêpres, 160 pour chacune des petites heures, 200 pendant toute l'octave pour les matines, la messe, les vêpres, 80 pour les autres heures, et 200 pour l'assistance aux processions, et le jeûne de la veille de la solennité.

Nous ne pouvons pas omettre de dire que plusieurs causes contribuèrent à l'institution de la Fête-Dieu dans l'intérêt de la piété. Mais Urbain IV s'y sentait porté depuis quelque

1 An 1311.

temps surtout, à la suite de plusieurs miracles dont l'authenticité ne pouvait être révoquée en doute. Celui dont on venait d'être témoin, au bourg de Volséna, près d'Orvietto (Italie) où le Pape se trouvait alors, devint l'occasion de la bulle de 1236. Voici le détail de ce prodige. Un prêtre qui disait la messe dans l'église de Sainte-Christine, ayant l'esprit agité de grands doutes sur la vérité du très-saint Sacrement, après la consécration, vit tomber de l'Hostie plusieurs gouttes de sang. Le corporal et les linges en furent rougis, aussi bien que le marbre de l'autel[1]. Quand le Pape eut connaissance du miracle, il se fit remettre les corporaux tout sanglants, et il les porta en grande cérémonie, dans une procession d'évêques et de cardinaux, à l'église principale de la ville. Plus tard, on construisit un sanctuaire magnifique, sous le vocable de la sainte Vierge Marie, pour les y conserver avec honneur.

Quelques années auparavant (environ l'an 1258), dans la ville de Paris, pendant une messe qui se célébrait à la sainte Chapelle, et au moment où le prêtre élevait l'Hostie consacrée, on avait aperçu dans ses mains un petit Enfant plein de vie et d'une admirable beauté. Comme la vision sainte continuait encore quand l'Hostie fut replacée sur l'autel, on était allé le dire à saint Louis, alors roi de France, pour qu'il vînt considérer et admirer le miracle. Mais le bienheureux prince s'en était excusé en disant : « Que ceux qui ne croient point, voient : pour moi, je me contente de la vue de la foi, qui me montre tous les jours mon Dieu à la messe que j'entends. » Nous oserons ajouter après saint Louis, que les miracles ne sont pas nécessaires, en effet, à la perfection de notre foi, et qu'ils ne suffiraient pas non plus pour toucher nos cœurs, si Dieu ne nous éclairait intérieurement par sa grâce. Néanmoins le souverain Pontife crut voir dans ceux-ci un avertissement du ciel, que les faits d'un autre ordre venaient d'ailleurs confirmer.

(1) Ce marbre en garde encore l'empreinte aujourd'hui. Nous-même l'y avons vue, et nous avons eu le bonheur d'offrir sur cette même pierre l'adorable Sacrifice. *Note de Ribadeneira.*)

Il y a, du reste, de quoi réjouir nos cœurs dans ces manifestations de la bonté de Dieu aux mystères Eucharistiques, car à peine compterait-on une nation, un royaume, une province même, où le Seigneur n'ait daigné fortifier par quelque merveille, notre croyance à la présence réelle de notre Sauveur Jésus dans le très-saint Sacrement de l'autel. En Espagne, on a eu les miracles de Daroca, de Fromesta, de Ségovie, et d'autres ; en Italie, ceux de Rome à Saint-Jean-de-Latran et à Sainte-Potentienne, et celui de Volséna dont nous venons de parler ; en France, celui de Paris et plusieurs autres ; en Belgique, celui de Bruxelles où l'on célèbre avec tant d'éclat la mémoire et la fête du Corps miraculeux de Jésus-Christ ; en Allemagne, celui d'Inspruch dans le Tyrol. Mais nous ne pouvons les énumérer tous.

Nous en trouverons un grand nombre encore dans les siècles antérieurs.

Saint Cyprien, au livre des Relaps, raconte que les Donatistes ayant donné aux chiens le Corps de notre Seigneur, ces animaux, comme s'ils avaient été animés de raison, pour venger cette sacrilége impiété, se jetèrent sur ces indignes profanateurs, et les mirent en pièces.

Au temps de l'épiscopat de saint Jean Chrysostôme, à Constantinople, une femme hérétique promit fallacieusement à son mari de se faire catholique comme lui. Cependant, elle communia d'abord de la main du prêtre hérétique, et donna à sa servante qui l'accompagnait, l'Hostie qu'elle avait reçue, voulant qu'elle la lui gardât. Elle se rendit ensuite à l'église catholique, et s'y présenta également à la table sainte. Puis, feignant de s'incliner avec toutes les marques du respect pour adorer et prier, elle laissa tomber dans sa main le Pain consacré, le passa à sa servante encore, et reprit, à la place, l'hostie de l'hérétique. Mais à peine l'avait-elle portée à sa bouche, qu'elle la sentit changée en pierre, dont les aspérités aiguës, au rapport de Sozomène, firent couler son sang[1].

(1) Sozomène, lib. VIII, c. 24.

Saint Grégoire, pape, pour convaincre une autre femme d'incrédulité, et ramener en même temps tout le village qu'elle habitait à la vraie foi, obtint de Dieu que les saintes Espèces se convertissent en chair et en sang.

Baronius fait mention dans ses annales de plusieurs faits rapportés autrefois par Sophrone et Evagrius. Il dit, entre autres, que l'enfant d'un juif, verrier à Constantinople, ayant suivi ses petits compagnons à l'Eglise, et les ayant vus communier, communia lui-même, comme s'il eût été chrétien. Son père l'ayant appris, entra dans une telle fureur qu'il jeta son fils dans un four ardent, où, à trois jours de là, sa mère qui le cherchait avec larmes, le trouva plein de vie et préservé de tout mal, par une permission particulière de Dieu. La mère et le fils se firent chrétiens; mais le père, persévérant dans son obstination et sa perfidie dénaturée, fut cruellement châtié par ordre de l'empereur Justinien[1].

Nous lisons dans la vie de saint Bernard, qu'il guérit une possédée en lui mettant sur la tête la sainte Hostie, qu'il tenait sur la patène, pendant qu'il prononçait ces paroles : *Voici le même Jésus-Christ qui est né de la Vierge, qui est mort sur la croix, qui est ressuscité et monté aux cieux.*

On sait que saint Antoine de Padoue fit agenouiller une mule devant le très-saint Sacrement, en présence de plusieurs hérétiques endurcis, lui ordonnant de rendre à notre Seigneur des adorations que les hommes qu'il avait créés à son image lui refusaient.

Il est dit aussi de saint Bonaventure[2], qu'étant en prières devant un autel où le Saint-Sacrement était exposé, il s'affligeait de ne pouvoir communier, quand tout à coup l'Hostie se divisa, et la partie qui s'en était détachée, vint se reposer sur les lèvres du saint Docteur.

La même chose arriva à sainte Catherine de Sienne. Pendant qu'elle se disposait à communier de la main de son confesseur, l'Hostie vint d'elle-même la trouver, comme pour

(1) Baron. t. 6 et 7. annal. (2) Surius, I, 2.

montrer l'amoureux empressement du Sauveur pour son humble servante. Cette sainte vierge avait tant de dévotion au très-saint Sacrement, qu'elle perdait le goût de toute nourriture terrestre, non-seulement quand elle le recevait en communiant, mais même quand elle le regardait, ou qu'elle regardait un prêtre qui venait de célébrer.

Nous finirons par la relation de deux prodiges plus récents. An 1420, sous le pape Martin V, qui a donné son approbation à ce récit, plusieurs évêques d'Angleterre faisaient subir dans la basilique de Saint-Paul de Londres, un interrogatoire à un blasphémateur impie. Celui-ci ne témoignait qu'un mépris superbe et arrogant pour nos plus saints mystères. On lui montra la sainte Hostie et on lui commanda de l'adorer. Il s'y refusa en disant qu'une vile araignée mériterait plutôt ses adorations que ce morceau de pain. Tout aussitôt on vit une araignée noire et hideuse se détacher de la voûte, et descendre jusqu'à la bouche de ce misérable. La foule qui remplissait l'église ne put retenir ses cris : on pressa le coupable de se convertir, mais il mourut impénitent.

En 1566, un juif de Pologne demanda à une fille chrétienne qui était à son service de lui garder le corps du Sauveur quand elle irait communier. Elle le lui donna, en effet, et le juif le porta à la Synagogue, où on perça l'Hostie sainte de plusieurs coups de couteau. Il en sortit une si grande abondance de sang que ces perfides ennemis du Sauveur en remplirent un vase de terre qu'ils avaient à la main. Mais c'est en vain qu'ils s'étaient promis de tenir secrète cette odieuse impiété. Sigismond, roi de Pologne, en fut averti, et leur fit infliger le châtiment qu'ils méritaient, pendant que le nonce du Pape ordonnait une enquête, et envoyait la procédure authentique à Paul IV, qui occupait alors le siége apostolique.



LA VIE

DE

LA TRÈS-GLORIEUSE VIERGE MARIE.

Après la vie du Sauveur, nous devons porter les yeux sur celle de sa très-pure Mère, qu'il a élevée par son incarnation et sa naissance, à une dignité si incomparable, et qu'il s'est plu à enrichir de plus de grâces et de vertus qu'aucune autre de ses créatures. L'un des traits les plus frappants, en effet, de la grandeur, de la bonté, de la sagesse, et de la toute-puissance de Dieu, c'est la sainteté de la très-douce Vierge Marie.

Née à Nazareth dans le pays de Galilée, elle avait pour père Joachim de Nazareth même, et pour mère Anne de la ville de Bethléem, tous deux de la tribu de Juda, et de la royale lignée de David; car ils descendaient de ce saint Roi, Joachim par Nathan et Anne par Salomon. Ces bienheureux parents de la jeune Marie menaient une vie très-religieuse. Ils observaient avec une humble obéissance toutes les pratiques de la loi, jeûnaient, priaient, faisaient l'aumône. Leur revenu était, chaque année, divisé en trois parts. La première était employée par eux au service divin et à l'entretien des ministres du temple; la seconde, au soulagement des pauvres; la troisième, à la dépense de leur famille.

Depuis vingt ans qu'ils étaient mariés, ils s'affligeaient de n'avoir point d'enfants, parce que Anne était stérile, et que la stérilité chez les Juifs, ce peuple charnel, était regardée comme un opprobre et comme un châtiment de Dieu. Aussi ne

cessaient-ils de faire monter leurs soupirs ardents vers le ciel, pour qu'il daignât les bénir; et plusieurs fois, ils avaient fait la promesse de consacrer au Seigneur le fils ou la fille qu'il leur enverrait. Comme ils persévéraient dans cette sainte espérance, un ange apparut à Joachim dans une de ses bergeries aux environs de Jérusalem, et lui assura que Dieu avait exaucé ses prières, et qu'il aurait une fille qu'on appellerait Marie, et qui serait la mère du Sauveur du monde. Anne avait eu une pareille révélation, pendant qu'elle méditait en silence dans un lieu retiré de son jardin. Ils se firent part l'un à l'autre des paroles qui leur avaient été dites dans cette vision : la conformité qu'ils y trouvèrent les remplit de bonheur, et ils rendirent grâces à Dieu d'une faveur si consolante.

Cependant, le huitième jour de décembre, jour cher à l'Eglise, et dont elle a consacré le souvenir par une fête solennelle, Marie fut conçue sans la tache du péché originel, et ne convenait-il pas qu'elle en fût préservée par une surabondance singulière de grâces, et que Jésus remplît ainsi de la plus parfaite sainteté, dès le premier moment de son existence, celle qu'il avait prédestinée de toute éternité pour être sa mère?

Les neuf mois accomplis, la très-innocente Vierge vint au monde à Nazareth dans une maison que Joachim avait fait bâtir au milieu des champs[1]. C'était le huitième de septembre. Neuf jours après, c'est-à-dire le 17 du même mois, selon la coutume des Hébreux, les prêtres réunis lui imposèrent le nom de Marie. On croit pieusement que Dieu lui donna pour ange gardien saint Gabriel, qui s'adjoignit dans ce glorieux office une multitude d'autres Esprits bienheureux, tous jaloux de la voir, de l'admirer, de la servir, de lui porter les secours et les bénédictions d'en haut.

La purification d'Anne se fit ensuite au temps marqué par la prescription de Moïse. L'heureuse mère, en se rendant au temple de Jérusalem, portait son Enfant dans ses bras. Elle

(1) Les petits agneaux qu'on y élevait, dit saint Jean Damascène, couronnèrent son berceau de leur douceur et de leur simplicité. Saint Jean Damas. lib 4 fidei,c. 15.

pria, présenta l'offrande légale, et revint à sa maison de Nazareth avec sa Fille chérie.

Mais trois ans s'étaient à peine écoulés que Marie, pour accomplir le vœu de ses parents, retournait avec eux à Jérusalem, et se présentait elle-même, avec les cérémonies en usage, dans ce même temple[1], le vingt-et-unième jour de novembre. Joachim et Anne déclarèrent au grand-prêtre la promesse qu'ils avaient faite de la donner au Seigneur[2], et la recommandèrent avec attendrissement à ses soins paternels, car, comme une douce victime dévouée au divin amour, elle devait croître à l'ombre du sanctuaire, et s'y préparer, dans l'attente du Sauveur promis et des desseins ineffables qu'il avait sur elle, à une immolation sans bornes.

La grâce naïve, la candeur de cette Vierge si jeune et si sainte, attiraient tous les regards. On admirait la joyeuse agilité avec laquelle elle monta les quinze marches du temple et la fermeté déjà si généreuse qu'on voyait éclater en elle, quand elle se séparait de ses parents pour se donner à son Dieu : merveilleux indice des grandes choses qui allaient s'opérer dans son cœur, en la rendant Reine des anges, Epouse et Mère du grand Roi. Mais le grand-prêtre la conduisit au milieu des autres jeunes filles qu'on formait à la prière et à la piété dans le temple, et elle fut reçue de toutes avec des transports de joie[3].

Ce fut alors que commença à reluire en cette maison de Dieu celle qui devait être le plus beau Temple de Dieu sur la terre. Elle s'y forma peu à peu aux travaux des Juives de son temps ; apprenant à filer le chanvre et le lin, à ourdir la soie, à façonner les ornements des prêtres et les objets qui ser-

(1) S. Ambrois. lib. 1 de Virg. — S. Clemens lib 2. constit. cap. 61. — Joseph. lib. 5. antiq. c. 11. — Cyril. Hieros. catech. 10. — Epiph. presbyt. in vita Virginis.

(2) Ce grand-prêtre avait nom Ruben ; il avait fait reproche, dit-on, aux deux époux, trois ans auparavant, de leur stérilité, quand ils visitaient le temple.

(3) Un bâtiment était construit près du temple. Les jeunes vierges qu'on y plaçait sous l'œil du grand-prêtre y recevaient loin du monde une éducation religieuse On les employait au service et à l'entretien du temple, où elles pouvaient entrer facilement pour faire oraison; et elles s'adonnaient en outre à des occupations propres à leur sexe et à des exercices réguliers.

vaient aux cérémonies saintes et à la décoration de l'arche et du tabernacle[1]. On lui enseignait à lire et à méditer les saintes Ecritures[2] et son esprit, divinement inspiré, s'abîmait dans la considération de la sagesse et de la bonté de Dieu. Jamais elle n'était oisive : elle gardait le silence, parlait peu et toujours à propos. Son humilité était profonde, sa modestie virginale, sa douceur et ses autres vertus si pures et si relevées, qu'elle paraissait plutôt une enfant descendue du ciel, qu'une fille des hommes conversant sur la terre[3]. Elle s'adonnait au jeûne, ne se recherchait jamais, aimait le recueillement, la solitude, la prière. Quand elle était en oraison, on la vit souvent toute resplendissante de lumière, car Dieu la favorisait de ses dons les plus précieux. Il la visitait lui-même comme son Epouse, et après l'avoir charmée de sa présence, il lui envoyait ses anges qui l'entretenaient encore des beautés incréées du Seigneur, des joies de l'empyrée et des ardeurs saintes dont leur cœur était consumé[4]. Mais ils ne se contentaient pas de ces colloques ineffables, et c'était du ciel même, si nous en croyons plusieurs saints Docteurs, qu'ils lui apportaient sa nourriture de chaque jour[5].

Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de onze ans. Vers cette époque, elle perdit ses pieux parents, plus qu'octogénaires[6]. Elle

(1) Les pieux auteurs remarquent qu'elle l'emportait par son adresse et son habileté sur toutes ses compagnes, et que ses mains qui devaient un jour préparer les vêtements de Jésus semblaient comme bénir mystérieusement déjà tout ce qu'elles touchaient. Epiph. presbyt. — S. Anselm. in vita virginis. — Euthym. cap. 67 in 27 c. Math.

La tradition s'accorde à dire que la sainte Vierge avait elle-même filé et tissé la robe sans couture du Sauveur, que les bourreaux, comme l'annonçaient les prophètes, tirèrent au sort devant la croix, et qu'ils laissèrent intacte.

La sœur Marie d'Agréda donne sur cette tunique des détails curieux *dans sa vie divine de Marie.*

(2) Origen. hom. 6 in Luc. S. Aug. serm. 9. de temp. — Andreas Cret. in Annunc. — S. Bernard. hom. 3 super missus est.

(3) S. Ambros. lib. 2 de Virg. — S. Hieron. de ortu Virg. — S. Ildef. serm. 5 de Assumpt. — Rupert. lib. 3 in cantic. c. 4 et alii.

(4) Andreas Cret. Encom. 1 de dormit. Deip. — German. Constantinop. in Orat. de Virg. oblat. — Georg. Nicom. ed. ibid. — Cedren. in compend hist. et alii.

(5) Epiph. presbyt. loc. cit. — Cedren. loc. cit.

(6) Joachim avait à sa mort 82 ans, et Anne 81. Theophil. in cap. 11. Euthym. cap. 17 in Joan.

était sortie du temple pour recevoir leur dernier soupir, car on ne voulut pas les priver de sa douce présence dans ce moment suprême.

Nous n'avons pas dit qu'en se consacrant à Dieu avec un grand désir et un grand amour de la virginité qui lui était inspiré par le Saint-Esprit, elle avait fait vœu de la garder toujours ; incomparable honneur que personne n'avait eu avant elle. De cette sorte, levant la première l'éclatante bannière de la chasteté dans le monde, elle a su rassembler, sous son ombre sacrée, d'innombrables phalanges de vierges, qui n'ont pas hésité à combattre la rage de l'enfer, à sacrifier même leur vie dans les supplices, pour mériter de *suivre l'Agneau sans tache partout où il va*[1]. Aussi Marie est-elle appelée par l'Eglise, avec un pieux et tendre amour, la Vierge des vierges, leur Maîtresse et leur Souveraine.

Il est vrai que nous voyons dans l'ancien Testament quelques serviteurs de Dieu privilégiés, qui demeurèrent vierges toute leur vie, comme Josué, Melchisédech, Elie, Elisée, Jérémie et les trois enfants de la fournaise de Babylone. Mais il n'y a pas d'exemple qu'aucun d'eux ait fait vœu de chasteté perpétuelle. Cette gloire était réservée à Notre-Dame, qui seule devait réunir la fleur de la virginité au Fruit béni de ses entrailles maternelles[2].

Cependant les jeunes filles des Hébreux ne restaient dans le temple que jusqu'à treize ou quatorze ans. Cet âge étant révolu pour Marie, le grand-prêtre lui annonça qu'elle était rendue à la liberté. Il songea même à l'engager de son propre mouvement dans les liens du mariage. Mais la vierge sacrée lui répondit avec modestie, que cela ne pouvait être, parce que ses saints parents l'avaient consacrée à Dieu, et qu'elle-même avait fait la promesse de ne pas cesser d'être vierge. Les docteurs de la loi, pleins d'étonnement, délibérèrent sur

1 Apoc. xiv, 4.

2 S. Ignat. Antioch. epist. ad Philadelph. — S. Ambros. lib. I de virg. — S. Hier. de ortu Mariæ. — S. Joan. Damas. lib. 4 fidei. c. 5. Sim. Metaph. in orat. de vita et dormit. Mariæ. — Niceph. lib. 2, c. 7.

cette résolution qui était inouïe en Israël, et ils se demandaient s'il ne serait pas à propos d'annuler le serment inconsidéré de cette enfant, et pour remplir tout à la fois autant que possible les pieux désirs de son cœur, de la marier à quelqu'un des prêtres qui se l'associerait dans le ministère du temple[1]. Mais elle était héritière de ses parents en qualité de fille unique, et il y avait obligation d'après la loi de ne la donner en mariage qu'à un homme de sa famille et du même sang. Il fallut avoir recours à l'oracle divin, ainsi qu'il avait été ordonné par Moïse pour toute circonstance difficile. Le grand-prêtre se revêtit de l'éphod et consulta le Seigneur[2]. Le Seigneur répondit qu'on devait assembler à Jérusalem tous les membres de la famille de David, et que celui sur lequel tomberait le sort épouserait Marie. Il était en même temps révélé à la Vierge qu'elle pouvait obéir sans crainte aux prêtres ; que le ciel avait reçu ses promesses, et qu'il lui enverrait le secours et la force dont elle avait besoin pour les accomplir sûrement. Au jour venu, le sort tomba sur Joseph de la tribu de Juda, natif de Bethléem[3]. Pieux et craignant Dieu, il avait gardé lui-même la chasteté dès son enfance ; plein de maturité et de sagesse[4], son cœur s'était fortifié dans les épreuves d'une vie pauvre et pénible, et ce descendant des fils de David exerçait humblement le métier de charpentier ; c'était bien là l'époux qui convenait à Marie. Dieu qui protégeait son innocence, voulait lui rendre dans ce saint vieillard la tendresse et les soins d'Anne et de Joachim. Elle n'avait que treize ans et trois mois quand elle lui fut donnée, et elle

(1) S. Greg. Nyss. in orat. de christ. nativ. Niceph. lib. VIII, c. 7.

(2) On sait que le grand-prêtre chez les Juifs prenait l'éphod pour consulter Dieu dans le tabernacle. L'ephod était une tunique tissue d'or, d'hyacinthe et de pourpre. Voir le 1er livre des Rois, ch. 2.

(3) Saint Epiphane dit que Joseph avait 80 ans déjà, saint Jérôme et Nicéphore disent seulement qu'il était avancé en âge. On croit généralement d'après la tradition que, quoique entré dans la vieillesse, il était encore d'une force toute virile. (Canis de vita B. Mariæ). — La sœur Marie d'Agréda dans sa vie divine de la sainte Vierge, ne lui donnerait que 33 ans.

(4) S. Greg. Nyss Hier. Germ. Const. loc. cit. — Niceph. lib. v, c. 7

alla de suite habiter avec lui la maison paternelle dans le pays de Nazareth[1].

Deux mois après environ, elle était seule, plongée dans une contemplation profonde, et ravie toute en Dieu[2], quand l'archange Gabriel vint lui annoncer le plus grand des mystères. Il lui dit avec un profond respect : *Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes*[3]. A cette parole, la Vierge sacrée se sentit pleine de trouble, non pas que l'apparition de l'ange la surprît : nous avons dit avec les saints Pères qu'elle était fréquemment visitée par les anges. Mais, continuent les Pères, elle ne les avait jamais vus sous une forme humaine, et l'archange Gabriel avait revêtu les traits d'un jeune adolescent environné d'une splendeur céleste. Marie s'étonnait aussi des louanges extraordinaires qu'il lui donnait, et dont elle se croyait indigne. L'envoyé de Dieu l'encouragea ; il lui découvrit l'incompréhensible gloire qui lui était accordée. Elle devait être mère sans rien perdre de sa précieuse virginité ; le Saint-Esprit allait la couvrir de son ombre, et former lui-même dans son sein le Fils du Très-Haut.

L'ange ajoutait : *Voici qu'Elisabeth votre cousine a conçu elle-même dans sa vieillesse, afin que vous sachiez que rien n'est impossible à Dieu.*

Sur cette assurance, la Vierge s'humilia, en adorant la volonté du Dieu tout-puissant et bon, et elle laissa tomber de sa bouche ces paroles sacrées qui réjouirent les cieux et donnèrent le salut au monde : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ce que vous m'avez dit.* Au même in-

(1) Orig. homel. 6 in Luc. — Germ. Constantinop. orat. de virg. oblat. — S. Epiph. hæres. 70. cont. anticid.

(2) Quelques auteurs disent que Marie lisait à ce moment les passages des prophètes relatifs à l'avènement du Messie.

Est-ce le matin ou le soir, se demandent-ils, que le divin message eut lieu ? Les uns croient que Jésus *le Soleil de justice* se leva sur le monde avec l'aube du jour ; les autres que notre Seigneur choisit pour l'instant de sa conception selon la chair, celui où il rendit plus tard son ame a son Pere sur la croix, c'est-à-dire trois heures de l'après-midi environ.

(3) Luc. I, 28

stant, le Verbe éternel descendait dans ses chastes entrailles, et elle devenait la vraie Mère de son Créateur et de son Dieu.

Qu'elle était grande à cette heure fortunée !... Bientôt cependant, poussée par le même esprit qui venait de la combler de tant de grâces, elle se met joyeusement en marche, et va visiter sa cousine Elisabeth. Quelle douceur, quelle charité ! Elle voulait lui montrer son amour, l'aider et la servir de ses mains pour lui alléger les fatigues d'un prochain enfantement, et la féliciter enfin de la miséricorde que Dieu lui avait faite en lui donnant un fils dans ses vieux jours. Et ce fils lui-même, elle était pressée de le sanctifier par ses paroles et par la présence de Jésus.

Contemplons-la cheminant avec une sainte agilité dans ce long voyage[1], à travers les montagnes de Judée. La ferveur de son zèle semblait lui donner des ailes comme à la colombe ; mais, pour accomplir sa généreuse entreprise, elle était soutenue surtout par le trésor qu'elle portait dans son cœur. Est-il besoin de dire que ce divin fardeau ne lui causait aucune incommodité? En entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. La Maîtresse venait à son inférieure, la Reine à la sujette ; et avant que celle-ci pût proférer une parole, Marie se hâtait de la complimenter, et de s'incliner affectueusement devant elle, nous donnant un nouvel exemple de son humilité singulière qui la rendit si agréable à Dieu.

Mais cette chère et virginale salutation en descendant dans le cœur d'Elisabeth pénétra jusqu'au cœur de son fils. Il se sentit purifié aux approches du Sauveur, et il annonça sa joie par un tressaillement subit qui remplit sa mère de l'esprit de prophétie et lui communiquait de célestes lumières. Comprenant tout à coup le mystère d'un Dieu fait homme qui venait de s'accomplir, elle s'écria dans le saisissement de son ame : *Vous êtes bienheureuse entre toutes les femmes, ô Marie, et le*

1 La petite ville d'Aïn où séjournaient Zacharie et Elisabeth, était éloignée d'environ vingt-sept lieues de Nazareth. Zacharie était un des vingt-quatre prêtres institués par David, pour servir chacun leur tour dans le temple du Seigneur.

fruit de votre ventre est béni. Ah! d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu prenne la peine d'arriver jusqu'à moi? Voici qu'à votre voix l'enfant qui repose dans mon sein, a bondi d'allégresse[1].

La très-sainte Vierge reconnaissait à ces louanges tous les bienfaits du Seigneur, sans qu'elle s'en attribuât aucun. Elle tomba en extase, et chanta ce divin cantique *Magnificat*, où les mystères abondent bien plus que les paroles. Et, après avoir édifié, pendant trois mois, la dévote maison de Zacharie par ses exemples et le charme de sa piété, elle reprit en paix le chemin de Nazareth[2].

Ce fut alors que lui survint cette grande tribulation, dont nous parle l'Evangile. Joseph la voyant enceinte à son retour[3], conçut des soupçons cruels. Accablé d'abord d'angoisses, dans cette douloureuse perplexité, il ne savait s'il devait satisfaire à la loi en dénonçant la faute dont il était tenté de croire sa chaste compagne coupable, ou s'il devait la quitter sans rien dire pour retourner à Bethléem. Mais le spectacle de la vie sainte et modeste de Marie ne cessait pas de l'édifier et d'incliner son cœur à la patience.

De son côté, Marie ressentait vivement dans son propre cœur toutes les agitations du saint Patriarche ; elle eût voulu le tirer au plus tôt de cet abîme d'anxiétés, de cet océan d'amertumes presque sans fond. Néanmoins comme son ineffable maternité était un secret divin, elle la couvrit encore du voile de son humilité, se tut, pria et recommanda sa cause à Dieu seul, afin que seul il y apportât le remède opportun.

(1) Luc. I, 42

(2) De doctes écrivains et de pieuses legendes prétendent que Marie resta chez sa cousine jusqu'à la naissance du Précurseur, que le premier berceau de saint Jean furent les bras de la Mère de Dieu, et que Zacharie ne dut le bonheur de recouvrer la parole qu'à la présence de Jésus-Christ dans le sein de Marie. (Jac. de Vorag. — Marie d'Agréda ; vie divine de la sainte Vierge. — Leg. de N. D.)

(3) On ne s'accorde point à dire si Joseph accompagna sa jeune épouse dans la maison d'Elisabeth. Les représentations et les tableaux de ce voyage que la tradition nous a laissés sembleraient l'affirmer. Quelques saints Peres, saint Ambroise entre autres, ont écrit le contraire. Saint Joseph n'aurait pu s'absenter a cause de ses travaux, et Marie dans son angélique prudence ne lui avait pas révele encore les motifs qui lui faisaient entreprendre cette course lointaine. Leg. de N. D.

Notre Seigneur l'exauça bientôt. Un ange fut chargé d'apprendre en songe à Joseph le mystère que le Saint-Esprit avait opéré pour le salut du monde. Il lui ordonna de rester près de son Epouse, et de lui continuer sa protection et à la servir, afin de veiller aussi sur l'enfant qui devait naître, et qu'il nommerait Jésus.

Cette révélation rendit à Joseph le calme et la sérénité. Son amour si pur pour Marie s'accrut encore de la révérence joyeuse et profonde qu'il portait à la Mère de Dieu.

Mais, quand la divine Vierge fut arrivée à la fin de son neuvième mois, il lui fallut s'éloigner de sa demeure de Nazareth, et se rendre à Bethléem dans la compagnie de son époux. C'était en hiver, et dans les jours les plus froids. L'empereur Octave-Auguste avait prescrit à tous les sujets de son empire d'aller se faire inscrire sans retard au lieu où ils étaient nés. Joseph était de Bethléem, comme nous avons dit : il dut s'y rendre, et Marie avec lui. Ah ! que de pénibles souffrances les saints Voyageurs n'eurent-ils pas à supporter pendant ce trajet qu'ils faisaient à pied[1], comme les pauvres, dans cette saison rigoureuse et par des routes difficiles et malaisées pour Marie surtout, si jeune, si délicate et qui touchait à son terme ! Mais ne croyons pas qu'elle perdît rien de son courage et de sa résignation admirable, car elle portait en elle la paix et la joie du monde.

A leur entrée dans Bethléem, les embarras furent plus grands encore. La foule était immense, et personne ne consentit à les loger. Pour se mettre à couvert, ils furent contraints de se retirer au fond d'une étable abandonnée, à quelque distance de la ville. Ce fut dans ce pauvre réduit que la Reine des anges, l'immaculée Vierge Marie, enfanta le Verbe incarné, et que l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans la crèche, après l'avoir adoré comme son Dieu, et couvert de baisers comme son fils.

1. Joseph et Marie prirent le chemin de Bethleem conduisant un bœuf et un âne comme de pauvres marchands. (S. Bonav. vita Christ.)

Au bout de huit jours, l'Enfant fut circoncis et appelé Jésus, qui veut dire Sauveur, nom que l'ange avait apporté du ciel. Le bienheureux saint Bernard dit que Joseph fut lui-même le ministre vierge de cette cérémonie dans la pauvre étable[1].

Enfin, après avoir reçu les Mages et leurs présents, et lorsque les quarante jours furent accomplis, Marie vint à Jérusalem, pour présenter Jésus au temple, et le racheter de cinq sicles, selon les ordonnances légales[2]. Cette autre circonstance fut pour elle une occasion de tristesse et de joie. Elle vit, d'une part, que la gloire de notre Seigneur commençait à se manifester au monde, que le saint vieillard Siméon, après l'avoir pris dans ses bras, le montrait à la terre comme le salut des peuples, et la lumière et l'honneur d'Israël; et qu'Anne, la vénérable prophétesse qui l'attendait dans le saint temple depuis si longtemps, publiait aussi ses louanges et ses grandeurs qui n'auraient point de terme[3]. Mais, d'autre part, son cœur fut percé comme d'un glaive, quand elle entendit ces autres paroles de Siméon : *Sachez en outre que cet Enfant est établi comme un signe de contradiction pour la ruine et la résurrection de plusieurs. Et votre ame sera inondée de douleurs, afin que les pensées secrètes d'un grand nombre soient mises à découvert.* Les horreurs et les déchirements de la crainte succédèrent donc aussitôt, dans l'esprit de Marie, aux premiers sentiments de bonheur qu'elle avait éprouvés; et à peine avait-elle quitté le seuil du temple que les effets de la terrible prédiction se réalisaient déjà, car il fallut abandonner promptement la Judée, pour sauver l'Enfant des mains d'Hérode qui voulait le massacrer.

A cette occasion, l'ange de Dieu vint de nouveau trouver Joseph pendant la nuit. Il lui dit de la part du Seigneur, de prendre à l'heure même la Mère et son Fils, de s'enfuir en Egypte et d'y demeurer jusqu'à ce qu'il en fût ordonné autrement. Joseph se leva et partit. L'obéissance lui donnait des ailes, et dirigea ses pas, sous les yeux de Dieu seul, à travers

(1) S. Bern. serm. I. de circumcis.
(2) Exod. XIII Num. VIII. Levit. XII (3) Luc. I. 25.

des chemins détournés[1], des vallées désertes, des montagnes escarpées et des forêts inhospitalières, pendant qu'il cherchait, à longues journées, la terre qui lui avait été indiquée pour refuge. Lorsqu'il y fut parvenu, il se fixa dans un bourg appelé *Mataréa*, et qu'on nomme encore aujourd'hui *Matareth*, entre Héliopolis et Babylone[2]. C'est là que la sainte Famille demeura plusieurs années dans la disette et la pauvreté, et dans de vives et continuelles alarmes ; car le Seigneur, dont les vues sont toujours merveilleuses, sembla se complaire, jusqu'au bout, à mettre à l'épreuve la confiante fidélité de Joseph et de Marie et à remplir le tendre amour qu'ils avaient pour Jésus, de douleurs et d'appréhensions qui ne leur laissaient presque aucun moment de repos.

Ce qui affligeait aussi la sainte Vierge, c'était l'aveuglement lamentable de ces pauvres peuples qu'ils étaient venus chercher de si loin. En les voyant adorer les images de bois et de pierres faites de leurs mains, les crocodiles, les serpents et d'autres animaux immondes, et les démons eux-mêmes, son cœur se brisait et elle pleurait amèrement.

Ils séjournèrent ainsi dans ce pays d'Egypte tant que vécut Hérode. A sa mort, l'ange apparut à Joseph une troisième fois, et l'assura qu'il pouvait retourner en Galilée, ce qu'il fit encore sans retard. Revenus à Nazareth, les saints Amis de Dieu reprirent leurs habitudes de vie simple et ignorée. Mais tous les ans ils allaient visiter le temple à Jérusalem.

Dans un de ces voyages, l'Enfant Jésus, qui déjà avait atteint l'âge de 12 ans, voulut se soustraire à la vigilance de ses parents qui le cherchèrent pendant trois jours, avec les plus cruelles inquiétudes. Ils le retrouvèrent enfin dans le temple,

1) Jésus, disent de pieux auteurs, a voulu faire courir à ses parents, malgré sa présence dans ce voyage, des dangers sans nombre qui se terminaient toujours, il est vrai, par une miraculeuse délivrance. Mais il fallait que Joseph et Marie missent en pratique déjà ces prescriptions de l'Evangile : *Celui qui ne marche pas avec moi en portant sa croix, n'est pas digne de moi*. Luc, XIV, 27.

2) A quatre lieues d'Héliopolis et trois de Babylone. Kléber y remporta une célèbre victoire le 20 mars 1800. — Héliopolis en Egyptien ou, dans la Basse-Egypte au sud, sur le canal de Trajan. — Babylone au point où le canal de Trajan se rend dans le Nil. On croit que c'est aujourd'hui le *Caire* ou *Baboul*.

interrogeant les docteurs étonnés de la sublimité de ses paroles. *Mon fils,* lui dit Marie pleine d'amour et de respect, *il y a bien longtemps que votre père et moi nous vous cherchons.* Et Jésus prenant un ton d'autorité divine, répondit à sa douce mère : *Ne savez-vous pas que je dois m'occuper avant tout au service du Père que j'ai dans les cieux*[1] ? Aucun des assistants ne comprit cette réponse. Seule, la bénigne Vierge en reçut du ciel l'intelligence. Elle la renferma dans son cœur pour la méditer à loisir, et considérer les mystères qui y étaient cachés.

Notre Seigneur néanmoins continua d'habiter jusqu'à sa trentième année avec sa sainte Mère, ne la quittant plus et la servant comme un fils obéissant et soumis. Cette obéissance du Fils est bien faite pour nous faire connaître l'excellence de la Mère. Quels plus profonds abaissements que ceux d'un Dieu devant sa créature ; mais aussi quelle incompréhensible grandeur, quelle dignité suréminente que celle d'une créature qui a l'honneur de commander à son Dieu.

Jésus avait vingt-neuf ans et treize jours, quand il inaugura sa vie apostolique, en prenant congé de sa mère. Il s'en alla à Béthora pour se faire baptiser par saint Jean. De là il entra au désert où il jeûna quarante jours et quarante nuits, et où il se laissa tenter par le démon. Après l'avoir vaincu, il sortit de cette solitude profonde, puis, comme le Maître du ciel, il annonça l'Evangile aux hommes de bonne volonté, assembla ses disciples et commença cette suite d'actions éclatantes, inspirées par la sagesse de Dieu qui était en lui.

Il parcourait en prêchant les villes et les bourgades, et faisait une multitude de miracles. La plupart du temps, la très-sainte Vierge l'accompagnait. Elle se trouva avec lui et les disciples aux noces de Cana, en Galilée, où Jésus, qui ne saura jamais rien lui refuser, consentit à montrer pour la première fois, sa puissance et son domaine absolu sur toute créature. A sa prière, il changea l'eau en vin.

1 Luc. II, 48.

Une autre fois, comme notre Seigneur parlait au peuple, sa Mère survint, et les assistants l'apercevant dans la foule, disaient : *Voilà votre Mère et vos frères qui vous cherchent*[1].

Certes, nous ne saurions être surpris du pieux empressement de Marie à se porter sur les pas de son Fils bien-aimé. Elle avait besoin de le voir et de l'entendre, de se nourrir de sa doctrine et de bénir le ciel des grandes choses qu'il opérait. De cette sorte aussi, elle avait la consolation de le consoler, de le soulager dans ses fatigues, et elle put lui prodiguer ses soins maternels jusqu'aux jours douloureux de la Passion. Pendant qu'à l'approche de tant de douleurs, il faisait la dernière Cène au milieu de ses disciples, cette tendre Mère célébrait, de son côté, la Pâque dans la même maison avec d'autres saintes femmes. Elle reçut ses tristes adieux au moment où il se rendait au jardin des olives, et, sur ses ordres, elle resta toute la nuit près de ses religieuses compagnes, mais le cœur oppressé d'angoisse et des plus cruels pressentiments.

Le lendemain, dès qu'elle apprit que notre Seigneur était prisonnier et qu'on le traînait de juge en juge, elle sortit en donnant cours à ses larmes, elle le chercha parmi les bourreaux et monta avec lui au Calvaire. Ah ! qui pourrait dire ce qu'elle eut à souffrir quand elle le vit déchiré, comme un doux agneau, par ces loups furieux? Qui pourrait retracer aussi son courage, sa constance, sa résignation à la divine volonté, qu'elle adorait et aimait à ce point, de désirer elle-même la mort de Jésus pour apaiser la justice du Père, et nous mériter le rachat de nos crimes? La souffrance en elle fut égale à l'amour, et l'amour de la Vierge ne saurait être comparé au ciel et sur la terre à celui de toutes les créatures ensemble. Ce fut l'amour d'une Mère pour son Fils unique, qui était tout à elle, qui lui appartenait sans partage, puisqu'il n'avait point eu de père parmi les hommes; qui, comme Dieu, l'aimait lui-

(1) Math. xii, 46. — Ils appelaient frères, selon la façon de parler des Hébreux, les proches parents de Jésus-Christ du côté de sa mère, et même du côté de Joseph qu'ils tenaient pour son père

même d'un amour infini, et comme homme, était de tous le plus accompli, le plus saint, le plus beau, le plus parfait. Quelle douleur donc que la douleur du cœur de Marie? Elle était excessive, elle ne saurait avoir de nom; et cependant l'admirable Vierge n'en fut ni troublée, ni abattue. Nous la voyons, comme une ferme colonne, debout au pied de la croix, contemplant, à travers ses pleurs, le lugubre spectacle dressé devant elle. Aussi participa-t-elle en vraie mère, à l'agonie cruelle et à l'horrible mort de Jésus. Et notre Seigneur désirant reconnaître cette piété compatissante, lui dit, avant d'expirer, ces tristes et amoureuses paroles, en lui montrant saint Jean : *Femme, voilà votre fils!* Puis il dit au disciple : *Voilà votre Mère!* Dès ce moment, l'apôtre bien-aimé la servit avec un respect filial, et ne s'en sépara plus. Mais quel échange cependant pour la très-chaste Vierge! Qu'il y avait loin de ce fils adoptif qu'on lui donnait à Celui qui s'était formé dans son sein, et qu'elle voyait si cruellement mourir! Ah! sans doute, elle fût morte elle-même, si elle n'eût été miraculeusement soutenue par la vertu de Dieu. Le coup de lance qui perça le côté de Jésus, vint briser encore son ame maternelle, et quand on descendit de la croix le corps meurtri du Sauveur, elle le reçut dans ses bras avec un tel attendrissement et de tels torrents de larmes, qu'il serait impossible de dépeindre les angoisses de cette Mère éplorée. Enfin, après l'avoir enseveli avec saint Jean et les saintes femmes, elle reprit le chemin de la ville, et tout absorbée dans sa tristesse rentra dans la maison de saint Marc, où Jésus avait fait la Pâque.

Elle y passa trois jours dans la plus *amère amertume,* pendant que l'ame de son très-cher Fils était aux limbes, et son corps dans le sépulcre. Mais le dimanche matin venu, à peine notre Seigneur enveloppé de sa gloire, était-il sorti du tombeau, qu'il accourait à elle avec allégresse et bonté. La première, elle put le revoir dans son radieux triomphe et s'enivrer des joies inénarrables de la résurrection. Qu'elle oublia vite ses douleurs! Son premier mouvement, comme au jour

de la Nativité, fut de se prosterner en adorant. Son humilité magnifiait le Seigneur encore, et son esprit ravi en extase[1] exaltait ce Dieu de gloire, brillant Soleil de justice, qui l'éblouissait de ses feux. Mais bientôt se souvenant qu'elle était mère, et que ce Fils lui était rendu, elle se précipita dans ses bras, le couvrit de ses baisers et le pressa longtemps sur son cœur. En même temps les ames bienheureuses des limbes qui formaient le cortége de Jésus, pleines d'un reconnaissant amour, la louaient de son bonheur. Ils l'appelaient d'une commune voix la Médiatrice de leur salut, la Libératrice de leur captivité, la Mère incomparable de ce Roi des rois, qui les avait si admirablement délivrés et rachetés[2].

Mais durant les quarante jours que le divin Maître passa sur la terre encore, il est à croire qu'il la visita souvent, désireux de la réjouir par la douceur de ses entretiens. Les apôtres aimaient à lui porter aussi leurs félicitations. Elle-même parlait d'eux au Sauveur, en lui demandant avec instances de les confirmer de plus en plus dans la foi.

Quand Jésus remonta au ciel, elle se trouvait, avec la troupe des disciples, sur le mont des Oliviers. Elle sentit les tristesses de l'absence s'évanouir dans la divine pensée des splendeurs de son Fils, descendit de la montagne comme les autres, au commandement des anges, s'enferma dans le cénacle, et y attendit la venue du Saint-Esprit. Est-il besoin de dire qu'elle reçut, au jour de la Pentecôte, les célestes émissions de la grâce avec une libéralité sans bornes? Elle était la plus sainte entre les saints, et de toutes ces grandes ames la plus élevée devant Dieu par sa dignité de Mère du Verbe incarné, de Reine et de Maîtresse des anges et des hommes.

Au sortir du cénacle, elle habita Jérusalem, s'y appliquant à la prière et à la pratique de toutes les vertus. Tous les jours, elle fortifiait son cœur au sacré banquet de l'Eucharistie. Ah! s'il était permis aux simples fidèles de communier si

(1) Luc. I, 46.
(2) Sedulius lib. I. — Sim. Metaphr. de dormit. B. M. V. — S. Anselm. lib. de excel. B. V. c. 6. Rupert lib. 7 de div. offic. c. 25. Niceph. lib. I, c. 32.

souvent, combien plus Marie ne méritait-elle pas d'aller puiser, comme eux, à cette source de tous les biens qui lui rappelait sa maternité divine, et où elle retrouvait encore Jésus, pour le placer comme un faisceau de myrrhe, dans son cœur et sur son sein ? Mais elle aimait aussi à visiter les lieux consacrés par la présence et les pas du Sauveur, par ses prières, ses miracles, et les traces de son sang[1]. Elle embellissait du charme de ses exemples et de la sainte édification de sa vie, l'Eglise naissante. Elle la voyait avec bonheur s'étendre déjà dans le monde, elle en suivait les progrès avec une religieuse sollicitude, et formait elle-même les nouveaux chrétiens à la piété. On rapporte qu'elle ne dédaignait pas de leur en donner à Jérusalem les premiers enseignements. Quels précieux détails n'avait-elle point à faire sortir de son cœur dans ces circonstances, sur les mystères de l'Incarnation, de la Nativité, de la Circoncision, de l'Enfance du Sauveur qui s'étaient passés sous ses yeux, ou auxquels elle avait si glorieusement participé ? C'était elle également qui, par ses oraisons ferventes et ses célestes exhortations, soutenait le courage et la fidélité de tous. D'un seul regard elle touchait les cœurs ; d'une seule parole elle calmait les passions, relevait les esprits abattus, soulageait les faibles, ranimait les forts, convertissait les pauvres pécheurs, qui ne pouvaient se lasser d'admirer sa bonté, sa modestie, sa patience angéliques. Par sa présence, en un mot, elle était l'oracle de la piété, la lumière de la terre, un prodige de douceur, de grâce et de majesté[2]. Il suffisait de la voir pour reconnaître en elle la Mère du Dieu sauveur ; si bien qu'on accourait de toutes parts pour lui rendre hommage et avoir le bonheur de l'entendre. « Quel est le chrétien pieux et fidèle, écrivait saint Ignace d'Antioche à saint Jean l'évangéliste, qui ne désire voir de ses yeux Celle qui a porté dans son sein et enfanté pour nous le vrai Dieu[3] ? »

(1) Paula et Eustoch in epist. ad Marcell. — S. Ildefons. serm. 5 de Assumpt.

(2) S. Anselm. lib. de excell. virg. c. 7. — S. Bernard. serm. 4 sup. missus. — S. Ambr. de Instit. virg. c. 7 — S. Thom. in 3 p. 3 q 1. S. Bonav. 1 part. art. 2 q. 3.

(3) S. Ignat. mart. epist. ad S. Joan.

Parmi ces heureux visiteurs, on remarque surtout saint Denis l'Aréopagite. Après qu'il eût été converti par saint Paul, il partit d'Athènes, et fit le voyage de Jérusalem dans le seul but d'exprimer de vive voix à Marie sa tendre et filiale vénération. Mais il éprouva un tel saisissement en l'approchant, qu'il crut voir une apparition céleste, et qu'il l'eût prise pour une divinité, si la foi ne lui fût venue en aide[1].

On dit encore que Marie parcourut plusieurs Eglises d'Asie dans la compagnie de saint Jean, et que s'étant arrêtée assez longtemps à Ephèse, où le même apôtre avait fixé sa résidence, elle laissa, entre toutes les autres, cette dernière ville, comme tout embaumée des parfums de sainteté et de la bonne odeur de Jésus-Christ qu'elle s'était plu à y répandre[2].

Cependant bien des années[3] s'étaient écoulées déjà depuis que Jésus-Christ, en remontant au ciel, l'avait laissée sur la terre. La mission qu'il lui avait donnée était accomplie ; la foi avait propagé ses conquêtes au loin, le nom du Rédempteur était béni de toutes parts. Tout impatiente du désir de le voir, toute consumée d'espérance et d'amour, elle le suppliait ardemment d'abréger son exil et de la tirer à lui dans la gloire. Enfin Jésus entendant la prière de sa mère, lui députa ses anges pour lui annoncer sa prochaine délivrance. A cette parole, Marie ne put contenir ses transports. Elle fit part de son bonheur à saint Jean, qui en instruisit les chrétiens de Jérusalem, et la nouvelle s'en répandit partout aussitôt. On vit alors les fidèles accourir, pleins de tristesse, dans la Ville sainte. Ils s'assemblaient sur la montagne de Sion, dans la maison même où le Seigneur avait fait la Pâque avec ses disciples, où il avait institué le festin royal de son corps et de son sang, et où le Saint-Esprit avait paru en langues de feu. Ils s'étaient munis de luminaires et d'aromates, comme c'était la coutume pour la cérémonie des funérailles, et ils se consolaient ensemble, en

(1) Dionys. cartus. in comm. in ab. de divin. nomin. — Canis. lib. 3 de B. M. c. 1.

(2) Conc. Ephesin. epist. synodic. ad clerum constantinop. t. 2. c. 126.

(3) Les auteurs disent 23 ans.

chantant les hymnes et les cantiques de l'Eglise[1]. Mais pour la plus grande gloire de la Vierge, les apôtres qui se trouvaient dispersés dans le monde en prêchant l'Evangile, furent miraculeusement transportés par la volonté du Seigneur aux pieds de la couche de leur divine Mère et protectrice. On y vit également Denys l'Aréopagite, les disciples Hiérothée et Timothée, et plusieurs autres qui avaient prié Notre-Dame de leur accorder la grâce d'assister à ce bénit trépas[2]. Quand ils furent ainsi réunis autour d'elle, son visage rayonna d'une joie calme et sereine, elle leva les yeux vers son Fils pour le remercier de cette faveur nouvelle qu'il lui avait accordée avant de mourir ; elle congratula ses chers enfants de leur généreux dévouement dans ce moment suprême ; puis, elle leur dit que les Esprits célestes avaient beaucoup souhaité qu'elle sortît de ce monde, qu'elle en avait fait la demande à Jésus, et qu'elle allait le revoir au ciel. Comme elle demeurait couchée sur son lit dans les langueurs amoureuses de sa sainte agonie, elle les fit approcher pour recevoir sa bénédiction. Ils la reçurent en fondant en larmes : mais elle priait pour eux, invoquait pour leur bonheur et leur plus grande sanctification, l'abondance de toutes les grâces et de tous les dons célestes, et les consolait, en disant : Mes très-doux fils, ne pleurez pas de ce que je vous laisse, demeurez en Dieu et réjouissez-vous, parce que je vais à mon Père et à mon Fils Jésus. Nous nous retrouverons dans les cieux[3].

Alors elle commanda à saint Jean de partager les vêtements qui lui restaient, entre les saintes femmes qu'elle voyait près d'elle, et dont elle avait reçu tant de témoignages de révérence et d'affection. Après quoi elle ferma les yeux et continua de prier[4].

(1) Andr. Cret. Orat. 1 de dormit. Virg. — Damas de Assumpt. B. M. V. — Beda lib. de loct. sanct. — Sim. Metaphr. Orat. citat.

(2) S. Dionys. areop. lib. de div. nomin. c. 3. — Andr. Cret. loc. cit. — Michael syngelus in vit. Dionys. — Greg. Turon. lib. 1 de glor. mart. — S. Ildef. S. Damas. Sim. Metaph. loc. cit.

(3) S. Damasc. Sim. Metaphr. loc. cit. Niceph. lib. 1 cap. 21.

(4) Idem. — Ibidem.

Tout à coup le Sauveur environné de ses anges, s'abaissa vers elle du haut des cieux dans une éclatante gloire. A cette vue elle reprit ses forces, et s'écria : « Je vous bénis, Seigneur de toute bénédiction, Lumière de toute lumière, d'avoir daigné vous incarner dans mon sein. Je suis bien assurée que tout ce que vous avez promis s'accomplira en moi[1]. » Et pendant qu'elle se laissait retomber sur son lit avec une sainte modestie, elle entendit le Sauveur qui l'appelait, et elle dit encore : *Je suis votre servante ; qu'il me soit fait selon votre parole.* Enfin, comme si elle se fût endormie paisiblement, sans aucun effort, ni douleur, elle remit entre les mains de son Fils son ame immaculée.

La bienheureuse Vierge était âgée de septante-deux ans, moins quelques jours. Il y en avait cinquante-sept qu'elle avait enfanté Jésus, et vingt-trois qu'elle l'avait vu mourir en croix[2]

Mais pendant qu'elle montait vers le ciel en triomphe, *appuyée sur son bien-aimé,* comme dit l'Ecriture, les célestes Intelligences ne se lassaient point d'admirer sa grâce et sa beauté. *Quelle est celle-ci*, se disaient tous les Bienheureux à l'envi, *qui s'avance vers nous brillante comme l'aurore, éblouissante de douceur comme la lune, resplendissante de majesté comme le soleil*[3] ? Et ils la saluèrent d'acclamations sans fin, quand ils la virent s'élever au-dessus de tous les Trônes et de tous les Chœurs des Séraphins dans le ciel des cieux, pour aller prendre place à la droite de son Fils, vers la toute-puissante Trinité[4] !...

Dans le même temps, plusieurs groupes d'anges célébraient aussi sur la terre les grandeurs de Marie autour de sa dépouille virginale. Leurs mélodies réjouissaient les apôtres, qui vénéraient ces restes sacrés comme le Temple de Dieu. Ils les firent oindre par les saintes femmes, et quand on les eût enveloppés dans un linceul plus blanc que la neige, ils les

(1) Sophr. de Assumpt. — S. Ildef. Greg. Turon. S. Damasc. Sim. Metaphr. Niceph. loc. cit. (2) Idem. — Ibidem.

(3) La sainte Vierge mourut, sur le soir, le dix-huit des calendes de septembre (ou 15 août). Epiph. presbyt. serm. de Deip. Cedren. in Tyron. Suarez, Baron.

(4) Sophron. S. Ildef., S. Damasc. loc. cit.

baisaient avec un tendre et profond respect, en rendant grâces au Seigneur des grandes merveilles qu'il y avait opérées pour notre amour. Puis ils parfumaient toute la demeure, selon la coutume, de nards et de fleurs odoriférantes. Mais aucune douceur n'était comparable à la suavité de ce corps très-pur, de *ce lys des vallées*[1], que la mort n'avait pu flétrir. Les malades s'en approchèrent en grand nombre, tant qu'il fut exposé aux regards des fidèles, et tous recevaient la récompense de leur foi, car ils s'en retournaient guéris[2].

Le lendemain matin, les Apôtres transportaient tristement ce dépôt qui leur était si cher, à Gethsémani, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu du Seigneur. Le cortége traversa les rues de Jérusalem, en chantant des psaumes et des hymnes de louanges en l'honneur de Notre-Dame[3]. Quand on ouvrit le sépulcre, les pleurs et les sanglots redoublèrent, mais avant que la Vierge y fût descendue, chacun voulut la revoir, toucher ses précieux restes, la vénérer encore[4].

Cependant quand la foule se fut écoulée en silence, les apôtres ne purent se décider à quitter eux-mêmes ce lieu, car ils ne pouvaient en détacher leur cœur. On dit qu'ils passèrent trois jours à prier dans la grotte, mêlant leurs voix à

(1) Cant. II, 1. (2) S. Damasc., Sim. Metaphr., loc. cit. Niceph. lib. II, c. 22.

(3) Le vénérable père Jacques Canisius, dans sa traduction latine de Ribadeneira, ajoute le fait suivant, qui est également rapporté par plusieurs auteurs anciens tels que saint Damasc. Sim. Metaphr., etc.

La foule du peuple qui était accourue pour être témoin d'un si merveilleux spectacle était immense. Tout à coup un prêtre Juif, poussé par la haine et la violence, veut arrêter le convoi. Il se jette avec rage sur le cercueil, objet de tant d'amour, que soutenaient les épaules des disciples. Mais quelle n'est pas la consternation de toute l'assistance! Les mains du sacrilége se sèchent à l'heure même. On les voit se détacher de ses bras et demeurer suspendues au bois funéraire.

Le malheureux, se sentant atteint par la justice divine comme par un coup de foudre, pleure et se lamente. Il s'adresse aux apôtres, il condamne à haute voix son audacieuse impiété, et promet d'en faire pénitence. Pierre, touché de son repentir, fait le signe de la croix sur ses blessures, en invoquant le saint nom de Dieu et la compatissante bonté de Marie. O prodige nouveau! les chairs séparées se rejoignent, et le profanateur insensé ne sent plus aucun mal.

La représentation de ce miracle se trouve encore au portail de la cathédrale de Paris. On le voyait souvent dans les sculptures du moyen âge.

(4) Idem. — Ibidem.

celles des Esprits célestes, qui ne cessaient pas de s'y faire entendre.

Or ces concerts des cieux venaient de finir. L'un des apôtres, qui seul d'entre les douze, par une permission divine, n'avait point assisté à la mort de Marie[1], ne put se réunir aux autres que sur la fin du troisième jour. Désirant à son tour contempler les traits chéris de la Mère de Jésus après son trépas, il demanda qu'on lui permît de découvrir le tombeau. La pierre en fut soulevée en effet, mais on n'y trouva plus que les linceuls dont la bienheureuse Vierge avait été enveloppée, et qui exhalaient dans les airs un baume divin. La joie des disciples fut à son comble, ils ne doutèrent pas que le corps de Notre-Dame miraculeusement préservé dans sa conception de la corruption du péché, n'eût été glorieusement transporté dans les cieux, après une résurrection semblable à celle de Jésus[2].

Dirons-nous maintenant, en recourant aux traditions de la piété chrétienne, que la très-sainte Vierge était d'une taille moyenne, que sa beauté corporelle était saintement relevée par la gravité, la pudeur et la modestie. Ennemie de tout faste, simple dans ses manières, les habits qu'elle portait n'avaient que la couleur naturelle de la laine. Pleine de candeur et d'humilité, douce et circonspecte dans sa parole, elle se montrait aussi affable que sage envers tous, et n'inspirait que des sentiments de tendresse respectueuse et de pieuse admiration qui portaient les cœurs à l'amour de Dieu[3]. L'évangé-

(1) On croit que c'est saint Thomas. Ibid.

(2) Juvénal, archiepisc. Constant. apud Enthym. hist. lib. 3. c. 40. — S. Ildefons. S Damasc. loc. cit.

(3) S. Anselm. de opusc. et form. B. V. — Cedren. in comp. hist. Theod. lect. in coll. actan. et alii. Nicéphore (lib. 2. c. 22.) a emprunté les paroles qui suivent à S. Epiphane :

La gravité et la plus grande décence régnaient dans toutes les actions de la sainte Vierge. Elle parlait peu, mais toujours à propos. Elle était d'un accès facile et écoutait patiemment ce qu'on avait à lui dire. Toujours affable, elle était honorée et respectée de chacun. Sa taille était moyenne; cependant quelques-uns pensent qu'elle était un peu au-dessus de la moyenne. Dans ses conversations avec tout le monde régnait une liberté décente, mais jamais de plaisanteries qui pussent causer le moindre trouble, et encore moins ressentir l'emportement. Elle avait le teint

liste saint Luc nous en a laissé plusieurs portraits d'après nature. Le plus célèbre se voit aujourd'hui à Rome dans l'église sainte Marie-Majeure. On peut se convaincre, en le considérant à loisir, de l'aimable ressemblance que cette divine Mère de Jésus avait avec son Fils adorable, car on y voit briller tous les dons de la nature et de la grâce.

Telle est la vie de la très-sainte Vierge, notre bénigne Dame et Maîtresse. Nous l'avons tirée des graves auteurs ; et si nous n'en donnons qu'un abrégé sommaire, c'est que nous nous réservons de traiter plus amplement les ineffables mystères qui s'y rattachent, dans le détail des jours consacrés par l'Église à leur mémoire solennelle.

Cependant, puisque Marie est maintenant au ciel, sachons recourir avec une confiance filiale à sa protection tutélaire. Les anges et les saints la bénissent et l'admirent avec ravissement : nous devons l'aimer, la bénir, l'honorer nous-mêmes après Dieu, de toutes nos forces, car il n'est rien au-dessus d'elle que Dieu seul, et tout ce qui est au-dessous de Dieu est aussi au-dessous d'elle. Il semble que Jésus, en lui communiquant tant de grandeurs, ait voulu manifester par l'auguste Vierge au ciel et à la terre l'étendue de la sagesse et de la puissance divine. Mais que ne peut-elle pas elle-même, en qualité de Mère, sur ce Fils éternel de Dieu qui est aussi le sien, et qui s'est obligé à la révérer plus que tout le reste du monde ? Invoquons-la dans ces consolantes pensées ; demandons tout à celle qui peut tout et qui ne refuse rien. Elle est le Canal de la céleste bonté, la Trésorière des divines miséricor-

couleur de froment, les cheveux blonds, les yeux vifs, la prunelle tirant sur le jaune et à peu près de la couleur d'une olive, les sourcils d'un beau noir et bien arqués, le nez assez long, les lèvres vermeilles et dont il ne sortait que des paroles pleines de suavité. Sa figure n'était ni ronde, ni allongée, mais un peu ovale ; elle avait les mains et les doigts longs. Elle était ennemie de tout faste, simple dans ses manières, ne s'occupant nullement de faire ressortir les grâces de son visage et agissant en tout avec la plus grande humilité. Les habits qu'elle portait étaient de la couleur naturelle de la laine ; c'est ce que prouve le saint voile dont elle se couvrait la tête et que l'on possède encore maintenant. En un mot, une grâce infinie répandait un éclat divin sur toutes ses actions.

des ; la Porte par laquelle nous devons entrer, si nous voulons obtenir l'assurance du pardon; la Voie bénite qui conduit au bonheur de l'éternité. Non-seulement elle a enfanté pour nous le Rédempteur qui a été conçu par le Saint-Esprit dans ses entrailles et formé de son sang, mais c'est d'elle encore que nous le recevons toujours, car il ne veut ordinairement se communiquer à nous que par le cœur de sa Mère avec ses libéralités infinies. Quel besoin n'avons-nous pas, dans notre extrême indigence, de cette Médiatrice auguste, dont le nom, disait saint Bernard, est un miel pour nos bouches, une harmonie délicieuse pour nos oreilles, une si précieuse espérance de salut pour nos ames.

Aussi voyons-nous les fidèles chrétiens se faire honneur dans tous les siècles, de la louer et de la servir, de méditer sa gloire, de prêcher ses grandeurs, de célébrer sa puissance et sa bonté dans des écrits pleins d'éloquence et de charme, où leur sainteté semble s'accroître en proportion de la tendre piété qu'ils témoignaient pour cette incomparable Protectrice. Toutes les générations l'ont appelée Bienheureuse. Les saints Docteurs nous disent que c'est une grâce singulière, et comme une marque assurée de prédestination, d'être dévoués particulièrement à son culte, de porter ses livrées, de la prier comme une Mère, comme une Patronne incomparable, en faisant effort surtout pour imiter ses vertus. « Quiconque se confie en elle, disait encore saint Bernard, ne périra pas ; et que celui-là prétende qu'elle n'est pas miséricordieuse, qui, l'ayant invoquée, n'aura point été exaucé. » Mais dans un autre endroit ce dévot serviteur de Notre-Dame s'écrie : « Qui que vous soyez, ne détournez pas les yeux de cet Astre bienfaisant, si, pendant que vous voguez dans ce monde, comme sur une mer orageuse, vous ne voulez pas être engloutis par la tempête. Oui, si les vents de la tentation soufflent autour de vous, si vous vous heurtez contre les écueils des tribulations, regardez l'Etoile, invoquez Marie. Si vous êtes emportés par les vagues furieuses de l'orgueil, de l'ambition, de la détraction, de l'envie, priez Marie. Si l'avarice, la

colère, la séduction des sens, menacent de submerger la nacelle de votre ame, regardez Marie. Si troublés de l'énormité de vos crimes, tourmentés par les remords de votre conscience, épouvantés par la pensée des terribles jugements de Dieu, vous êtes, hélas, entés de découragement, et prêts à tomber dans le désespoir, souvenez-vous de Marie. Dans vos périls, dans vos angoisses, dans vos doutes, dans vos perplexités, pensez à Marie. Que son nom soit toujours sur vos lèvres, qu'il retentisse toujours dans vos cœurs. Mais pour vous la rendre à coup sûr favorable, que les exemples de sa vie sainte et divine élèvent et sanctifient la vôtre. En la suivant, vous ne vous écarterez pas du vrai chemin; en recourant à elle, vous ne perdrez pas l'espérance ; en pensant à elle, vous ne serez pas trompés. Si elle vous dirige, vous ne tomberez pas; si elle vous protége, vous n'aurez rien à craindre ; si elle est votre guide, vous n'éprouverez point de fatigue, et avec son propice secours, vous arriverez sûrement au port de l'éternité[1]. »

Il est donc certain que cette glorieuse Vierge, que cette Mère si miséricordieuse et si sainte n'abandonne jamais ses enfants. Elle les abrite tous sous son manteau royal, et son cœur qui s'ouvre à toutes les misères, ne demande qu'à verser sur eux les trésors de ses dons. Combien de traits de sa constante sollicitude, de son inépuisable amour pour les hommes n'aurions-nous pas à citer ici ! Mais comment les rapporter tous? nous en prenons quelques-uns, au hasard, dans les récits de la traduction :

Elle apparaissait à saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée, et lui faisait enseigner par saint Jean l'Evangéliste, dont elle était accompagnée, le symbole qu'il devait croire et prêcher touchant le mystère de la sainte Trinité[2].

Pour abréger les maux que Julien l'Apostat faisait souffrir à l'Eglise, elle obtenait du Sauveur, à la supplication de saint Basile, la fin de cet empereur impie[3].

(1) S. Bern. in assumpt. B. M. V. serm. 4. — Homil. 2 super missus.
(2) S. Greg. Nyss. in vit. S. Greg. Thaumat. — Niceph. l. 6, c. 17.
(3) S. Joan. Damasc. lib. 1 de imag. — Amphiloch. in vit. S. Basil. — Baron

Elle se montrait à saint Martin de Tours au milieu d'une foule radieuse de vierges, le fortifiait contre la persécution, et remplissait son cœur des célestes délices[1] ; à saint Cyrille d'Alexandrie d'abord pour l'encourager à la servir dans les combats qu'il aurait à soutenir contre Nestorius, et plus tard pour lui adoucir elle-même les rigueurs de la mort, et l'assurer qu'elle lui avait obtenu l'éternelle réconciliation[2] ; à saint Jean Damascène pour lui rendre la main droite qu'un empereur barbare lui avait fait enlever[3] ; à saint Ildefonse, archevêque de Tolède, qui défendait avec tant de courage et de doctrine la pureté et la virginité sans tache de cette Reine des anges, pour le revêtir d'une robe éclatante de beauté, et faire de lui dès ici-bas comme un glorieux citoyen du ciel[4]; à Rupert, abbé de Cluny, qui l'en priait avec instance, pour lui communiquer, malgré son incapacité naturelle, tant de lumière, de sagesse et de science, qu'il devint un des plus grands hommes de son siècle[5] ; à Albert-le-Grand, religieux de saint Dominique, pour le gratifier d'un semblable don, et le rendre par son immense érudition le docteur des docteurs, et le maître en particulier, de *l'ange de l'école,* saint Thomas d'Aquin[6]... Mais, encore une fois, nous ne finirions pas, si nous voulions énumérer ses étonnants bienfaits envers tant de saints personnages, qui ne se lassaient pas de faire monter vers elle leurs supplications ferventes, ou de travailler avec ardeur à sa gloire.

On sait encore les ineffables consolations qu'elle aime à répandre sur les malheureux affligés. Au temps de saint Grégoire-le-Grand, et pendant une procession que ce saint pape avait ordonnée en l'honneur de cette douce et très-clémente auxiliatrice du monde, l'une de ses images peintes par saint

Ces auteurs vont jusqu'à dire que la sainte Vierge aurait positivement ordonné à saint Mercure, martyr, de faire mourir le tyran.

(1) Severus Sulpit. in vit. S. Martin. (2) Niceph. lib. IV, m. 28.

(3) S. Joan. Damasc. in ejus vit. — En témoignage de ce miracle, il resta au bras du saint comme un filet circulaire à l'endroit où la main s'y était rejointe.

(4) Joan. Merian. hist. hispan. lib. 7. (5) Eritheminus de monast. Hirsan.

(6) Canisius de B. m. lib. II, c. 20.

Luc, apaisait aussitôt l'indignation du ciel, et faisait cesser le fléau terrible de la peste dont Rome était cruellement désolée[1].

Une autre de ses images qu'elle aurait remise de ses propres mains à son pieux serviteur saint Léandre, archevêque de Séville, en Espagne, n'a pas cessé jusqu'à ce jour d'opérer les merveilles les plus surprenantes[2].

C'est ainsi que Marie se montrera toujours libérale et magnifique, au nom de son Fils Jésus. Que les pauvres pécheurs, en particulier, cherchent en elle un secours et un appui : pour eux nous pouvons dire que ses tendresses et ses miséricordes n'auront pas de fin. O bonheur! ceux-mêmes qui, après avoir renoncé à Jésus-Christ, se donnent et se vendent au démon, ont éprouvé maintes fois les effets de son maternel amour. Ne sait-on point, par exemple, que sainte Marie d'Egypte, après s'être souillée de monstrueuses voluptés, n'eut besoin que de porter les yeux sur son image vénérée, pour obtenir non-seulement le pardon de ses fautes, mais devenir même un prodige inouï de pénitence et de sainteté[3] !

Dans tous les temps donc, chez toutes les nations, dans tous les lieux du monde, pendant la vie, à l'heure de la mort, il n'est pas d'exemple, qu'on ait en vain prié cette mère de Jésus qui est aussi la nôtre. La terre est pleine de ses bienfaits. Mais elle les fait éclater de préférence dans les sanctuaires qui lui sont consacrés et qui semblent animés de son esprit ; comme la sainte maison de Lorette, en Italie ; Notre-Dame de Mont-Ferrat, en Espagne ; de Mont-Rolland, de Fourvières, de la Garde, en France. Elle se plaît sans doute à être particulièrement honorée dans ces grands centres de pèlerinages, et dans d'autres semblables. Toutefois, elle n'a pas voulu circonscrire ces autels qui lui sont chers, à quelques lieux d'un rare et difficile accès pour plusieurs ; elle a permis, au contraire, qu'on les multipliât avec honneur, presque partout, afin que personne ne fût exclu de ses largesses, et que nous pussions tous y aller puiser, avec la paix du cœur, la divine et délectable espérance.

1) Jacobus Canisius de B. M. lib. v. c. 2. 2) Idem. Ibid. 3) Idem., c. 20.

LA

FÊTE DE SAINT JOSEPH[1]

ÉPOUX DE LA BIENH. VIERGE MARIE

ET DE SON PATRONAGE.

(Troisième Dimanche après Pâques.)

Ce que nous pouvons établir avec certitude de la vie de saint Joseph, le glorieux Epoux de la bienheureuse Vierge Marie, nous avons à le prendre dans la vie même de notre Seigneur Jésus-Christ, racontée par les évangiles. Les mêmes historiens sacrés qui avaient reçu la céleste mission de nous parler du Dieu Sauveur, sous la dictée du Saint-Esprit, devaient aussi nous dire ce qu'était ce saint patriarche destiné à lui servir de protecteur et de père devant les hommes.

Mais, pour que nous puissions nous faire une idée des grandeurs de saint Joseph, il convient de considérer avant tout les desseins que le Ciel avait sur lui, dans le ministère auguste qu'il lui donnait à remplir près de Jésus et de Marie ; et nous

(1) Quoique l'Eglise ait toujours eu une vénération particulière pour saint Joseph, son culte cependant n'était pas si public qu'il l'est aujourd'hui, dans les premiers siècles. Le seul nom de père de Jésus-Christ aurait pu faire sur l'esprit des Gentils une impression désavantageuse au christianisme, et servir de prétexte aux hérétiques qui niaient la divinité du Sauveur. Ce n'est proprement qu'après que l'Eglise fut en paix que la dévotion à saint Joseph devint familière aux fidèles. Son nom se trouve, le 19 mars, dans le martyrologe latin, écrit il y a plus de 800 ans. Sa fête est encore plus ancienne dans l'Eglise grecque. — Le pape Sixte IV la rétablit avec office double, et Grégoire XV ordonna qu'elle fût chômée dans toute la chrétienté, ce qu'Urbain VIII a confirmé par sa bulle de l'an 1642. La dévotion des fidèles envers saint Joseph s'est surtout renouvelée dans les siècles derniers par la piété de sainte Thérèse et de saint Pierre d'Alcantara. Nous citerons plus bas quelques paroles de sainte Thérèse à cet égard. (V. Croiset, fêtes chrétiennes, et le P. Gury, vies des Saints.)

ne saurions mettre en doute qu'en l'appelant à cette sublime vocation, le Seigneur ne lui ait en même temps départi tous les dons privilégiés de grâces, qui lui étaient nécessaires pour s'en acquitter dignement[1].

Dieu donc l'institua l'Epoux et par conséquent le chef et le maître de Notre-Dame sur la terre : le Père éternel lui conféra tous ses droits en ce monde sur son Fils unique !

En veillant sur Marie, Joseph était le gardien du temple de Dieu, du tabernacle de l'Esprit-Saint, du sanctuaire de la très-adorable Trinité !

En recevant dans sa maison, en couvrant de son humble et pieux amour, celle qui avait conçu le Verbe fait chair dans ses chastes entrailles, et que les anges venaient servir, il devenait le dépositaire du trésor même des cieux, de l'Emmanuel, ou Dieu avec nous, *dans lequel sont renfermées toutes les richesses de la sagesse et de la science de Dieu*[2] !

O merveille ! non-seulement il conversa avec l'Enfant-Dieu, non-seulement il put le porter dans ses bras et le faire reposer sur son cœur ; mais il lui fut accordé de nourrir d'un pain matériel ce Créateur souverain du ciel et de la terre ; bien mieux, de lui commander, comme à son Fils, et de s'en voir aussitôt obéi !...

Quoique l'Epoux de Marie ne fût point, en effet, le père de Jésus, il était regardé comme tel cependant dans l'opinion des hommes. Et tous l'appelaient de ce nom si précieux et si doux ; ceux-là même pour qui le mystère de l'Incarnation divine était manifeste, comme la très-sainte Vierge et les saints évangélistes[3].

Qu'on explique après cela, s'il est possible, le mérite étonnant, les admirables grandeurs de saint Joseph, et les célestes bénédictions dont il fut comblé, pour correspondre aussi clairement qu'il le fit, à cette double dignité d'Epoux de la Mère, et de Père putatif, ou nourricier, du vrai Fils de Dieu.

1 Comme Dieu proportionne ses grâces aux emplois, ses dons surnaturels répondent toujours à l'excellence et à la sainteté de l'état qu'il nous destine. (S. Thom. 3. q. 27. art. 4.) (2) Col. II, 3. (3) Luc. II, 48.

Et d'abord, il était l'Epoux de Notre-Dame! En d'autres termes, il était uni à la plus sainte de toutes les femmes, à la Vierge incomparable, dont la Religion célèbre la gloire dans ses cantiques sacrés, en disant : *Qu'il n'y en a jamais eu, qu'il n'y en aura jamais de semblable*[1] !

C'était une faveur inestimable du ciel, car on donne à l'épouse, lisons-nous dans l'Ecriture, au jour de ses noces, un toit pour abriter son existence, et des biens pour la soutenir; mais la femme qui est pleine de grâce est le présent même de Dieu[2]. A quelle autre que Marie ces saintes paroles pourraient-elles mieux s'appliquer?

Si, du reste, les mariages, pour être heureusement assortis et fondés dans la paix, doivent se contracter entre personnes de mêmes mœurs, de même condition, de même vertu, il est à croire que Celui qui lia si étroitement entre eux Joseph et Marie, par un lien d'amour indissoluble, les avait faits semblablement saints. Union sacrée, merveilleuse alliance, où les cœurs devaient s'élever de concert à la divine perfection!

Il est vrai que nous aimons à nous représenter Marie, comme couronnée de grâce et de gloire dans un état supérieur, que Joseph lui-même ne pouvait atteindre. Mais, si dans l'ordre de Dieu, Marie s'abaissait, en qualité d'épouse, devant Joseph, et si Joseph devait conserver sur Marie les droits qui lui avaient été donnés d'en haut; néanmoins, le saint Patriarche ne laissait pas, dans le fond de son ame, de respecter et d'honorer sa sainte Epouse comme la Reine des anges et des hommes, et de s'humilier, à son tour, devant elle, en sentant le besoin de l'imiter.

Ainsi, le Seigneur, si bon pour les hommes, et qui les façonne à son gré, avait-il créé Joseph et Marie l'un pour l'autre. Comme un père plein de tendresse, si nous pouvons employer ce langage (et quel père sera jamais semblable à Dieu?) il avait fait choix de l'époux le plus accompli pour sa Fille unique et chérie, qu'il appelait à de si hautes destinées.

(1) Off. B. M. V. (2) Prov. xix, 14.

Mais si Dieu encore tira la première femme du côté d'Adam, au paradis terrestre, pour qu'elle devînt comme un autre lui-même[1], comment nous refuserions-nous à croire, qu'en donnant naissance à Joseph, il ait voulu lui former un cœur, semblable à celui qu'il voulait donner à Marie? Non, il ne répugne pas à ma foi de dire : Joseph et Marie ont été doués des mêmes grâces, favorisés des mêmes dons, afin que s'inspirant des mêmes vertus, dans le degré le plus généreux et le plus pur, leur amour mutuel prît sa source dans ces saintes dispositions, et s'accrût et se développât sans cesse. C'est pourquoi plusieurs Docteurs disent que, quand saint Joseph épousa la très-sainte Vierge, nul homme sur la terre n'était plus digne, par l'élévation de sa piété et la sainteté de son ame, de contracter ce céleste mariage.

Ce n'est pas tout, si Joseph était l'Epoux de Marie, il était aussi le tuteur et le nourricier de Jésus-Christ, et en ce sens, son père ; le père du Fils de Dieu et du Fils de Marie!... De Celui qui est, dit l'Esprit-Saint dans l'Ecriture, le chef des prédestinés, le Saint des saints, le miroir sans tache de toute vertu et de toute perfection. Que n'aurions-nous pas à dire encore, pour exalter le saint Patriarche, de cet honneur conféré à une simple créature? Mais nous ne pouvons nous arrêter à développer ici ce mystère; et nous ne répèterons que ce seul mot : c'est que le Dieu tout-puissant avait remis entre les mains de Joseph, son Verbe, éternel comme lui, *la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance*[2] ; et que Joseph pouvait user envers ce Fils du Très-Haut, notre Rédempteur et le sien, de la même autorité que s'il en eût été vraiment le père!

L'esprit succombe dans la méditation d'une mission si incompréhensible; après l'avoir rappelée avec l'Evangile, nous allons prendre dans l'Evangile encore, comme nous avons dit en commençant, les détails qui vont suivre sur la vie de notre Saint.

1) La Genèse dit : *Comme un aide qui lui ressemblât* (Gen II, 20.) 2) Heb I, 3.

Il s'appelait Joseph ; il descendait de la race et de la famille de David, et, remarque saint Luc, c'était un *homme juste*, c'est-à-dire admirable en toutes sortes de vertus.

Il s'appelait Joseph, ce qui signifie, *augmentation*, *accroissement*. Dieu se complut à faire avancer dans sa grâce, et à combler de son amour les deux saints personnages qu'il avait honorés de ce beau nom, dans les grandes circonstances que rapportent nos Ecritures. Le premier Joseph vendu aux Ismaélites par ses frères, et, depuis, élevé à la principauté de l'Egypte par Pharaon, sut pourvoir à la vie de tout un peuple, car il éloigna de ce pays d'Egypte par sa prudence, la désolation d'une grande famine, dont toutes les nations voisines eurent à souffrir cruellement. Le second, plus heureux encore, fut établi le gardien de ce Pain céleste, de ce Sauveur divin des élus, qui est la nourriture, le salut et la vie du monde. Le premier avait tant d'amour pour la chasteté, qu'il aima mieux endurer la prison avec ses tristesses et ses tortures, que d'être infidèle à Dieu en offensant l'honneur de son maître. Le second passa toute sa vie dans une pureté plus angélique qu'humaine, comme il était convenable à l'Epoux de la très-sainte Mère de Dieu, la Vierge des vierges immaculée.

Il était de la race et de la famille de David! c'est-à-dire qu'il appartenait à la plus noble lignée qui fût au monde, à la même généalogie, selon la chair, que notre Seigneur Jésus-Christ[1] ; qu'il avait pour ancêtres des patriarches, des rois, des princes, qui n'ont point eu d'égaux sur la terre. Ne sait-on

(1) Deux évangélistes ont donné la généalogie de saint Joseph ; tous deux démontrent clairement, quoique par deux bouches différentes, qu'il était fils de David, tant ce détail était nécessaire pour faire connaître le Messie dans la personne du Sauveur.

On ne sait pas quel fut le lieu de sa naissance. Il est probable que ce fut Nazareth, petite ville de la Galilée, où ce saint était établi. D'autres disent que ce fut Bethléem. Il était de la tribu de Juda et de la famille royale, qui avait régné depuis David jusqu'à la captivité de Babylone. L'éclat de cette auguste maison était tombé ; mais ses descendants n'en étaient pas moins nobles et de sang royal, quoiqu'ils n'eussent ni biens ni emplois qui les distinguassent ; c'était une noblesse obscure, et comme ensevelie dans l'humiliation et la pauvreté. (Croiset, Vies des Saints.)

pas que les patriarches s'entretenaient familièrement avec Dieu, comme s'ils eussent vécu dans son intimité? Et quels princes que ceux de Juda, qui ne songeaient à affermir leur puissance, que sur les divines prérogatives et la gloire de la Religion !

Néanmoins, bien qu'issu du sang royal, Joseph ne menait plus qu'une obscure existence. Il était ouvrier en bois, exerçant l'humble office de charpentier. Après un tel exemple, qui donc oserait dire encore que la pauvreté, partout dédaignée dans le monde, n'est pas en honneur aux yeux de Dieu ? Une mère pauvre, une petite bourgade pauvre, un père nourricier pauvre, voilà quels ont été les objets de prédilection du Sauveur, pendant qu'il conversait sur la terre. Les hommes n'ont rien vu que de simple et de petit autour de sa personne sacrée. Le sentiment de la foi, le mystérieux instinct de sa divinité, qui se révélait à leur cœur, devaient seuls les attirer à sa connaissance et à son amour.

Ainsi devaient se manifester également, pour notre instruction, la douceur et l'humilité de saint Joseph, puisque, malgré son illustre origine, il ne rougissait pas de vivre inconnu. Inutile de faire remarquer sans doute qu'on ne le vit pas recourir, comme il arrive si souvent dans le monde, à d'ambitieuses ou d'injustes intrigues, pour améliorer son sort. Cette basse condition faisait ses délices. Il avait appris de bonne heure que les joies de la conscience sont au-dessus de tous les biens d'ici-bas, et que la vie pure est toujours préférable à un bien-être dangereux ou périssable.

Selon saint Matthieu, le père de saint Joseph se nommait Jacob, selon saint Luc il se nommait Héli. Peut-être portait-il ces deux noms; peut-être aussi Joseph, outre son père naturel, en avait-il un autre légal[1]. Mais se trouvait-il dans

(1) L'opinion la plus ancienne et la plus commune parmi les saints Pères, est celle que Jules Africain, qui vivait sur la fin du deuxième siècle, assure avoir appris par tradition de quelques parents du Sauveur : c'est-à-dire que Jacob et Elie etaient frères utérins ; qu'Elie étant mort sans enfants, Jacob son frère avait épousé sa veuve pour lui en donner, selon la loi ; et que Joseph était né de ce mariage.
(Croiset, Vies des Saints.)

l'âge mûr quand il devint l'Epoux de Marie, ou était-il entré déjà dans la vieillesse? c'est encore un détail inexpliqué pour nous[1]. Cependant nous savons que Joseph avait à entourer le Sauveur de son amoureuse sollicitude, qu'il avait à protéger devant les hommes la sainte intégrité de Marie, à supporter bien des travaux pour le service du Fils et de la Mère ; et il ne pouvait être impropre assurément, par l'affaiblissement des années, aux grands desseins que la Providence avait sur lui. Croyons, au contraire, qu'il y avait été préparé avec cette sagesse et cette perfection qui éclatent dans toutes les œuvres divines ; et ne nous lassons point de redire non plus, que ce pieux Protecteur de la pureté de Marie était saint et innocent à l'exemple des anges.

En ajoutant qu'il était *juste*, l'évangéliste ne veut pas dire seulement qu'il avait la vertu de justice ordinaire, mais cette justice universelle et accomplie, qui s'étend à toute la loi de Dieu, à la fidèle observation de tous ses commandements. Pour preuve de son affirmation, l'auteur sacré fait ce récit : *Lorsque Marie eut été fiancée à Joseph, avant d'être ensemble, il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit ; et parce que Joseph, son époux, était un homme juste, et qu'il ne voulait pas la perdre, il résolut de s'en séparer en secret*[2].

Il ne voulait ni la diffamer, ni se rendre solidaire de la faute qui semblait avoir été commise ; mais, comme il était *juste*, par cela même, il était sage et réfléchi, autant que miséricordieux et bon. Si la justice lui montrait son devoir, la douceur lui rappelait aussi l'amour qu'il avait promis à Marie, et la prudence lui conseillait de ne rien précipiter dans une affaire si délicate, surtout de préserver soigneusement son cœur de ces passions jalouses, qui s'irritent sans discernement.

C'est là l'exposition la plus ordinaire de ce passage de l'évangile.

(1) On trouve ce passage dans un discours de Gerson, prêché devant les Pères du concile de Constance : « On peut croire pieusement que saint Joseph a été sanctifié dès sa naissance, laquelle paraît avoir eu lieu environ 45 ou 50 ans avant celle de Jésus-Christ. » (Gers., serm. de Nativ. B. V. M.)

(2) Matth. I, 18.

Plusieurs grands Docteurs cependant l'ont autrement interprété. Ils disent que saint Joseph était *juste*, c'est-à-dire, humble, comme notre Seigneur, au moment de son baptême, qui disait à saint Jean-Baptiste : *Laissez-moi faire, car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice*[1]. Le divin Maître appelait alors justice l'humilité.

Profondément humble donc, Joseph qui devait avoir un céleste pressentiment de la dignité surexcellente de la très-sainte Vierge et de l'ineffable mystère que Dieu venait d'opérer en elle, se réputait indigne de vivre dans sa société davantage, et de s'abaisser même assez pour la servir. Dans cette pensée, il méditait de se retirer sans bruit, pour ne rendre compte à personne de toutes ces merveilles qui devaient faire l'étonnement des anges et des hommes.

Les soutiens de cette opinion se fondent sur ces principes :

Saint Joseph n'ignorait pas combien Marie, sa très-chaste epouse, avait été autrefois désirée de ses parents, et par quels vœux et quelles prières ils l'avaient obtenue de Dieu. Il connaissait les prodiges qui s'étaient manifestés à sa naissance, son admirable Présentation au temple à l'âge de trois ans, la vie angélique qu'elle y avait menée, et la révélation dont Dieu s'était plu à la favoriser, quand elle hésitait à contracter mariage sur les instances réitérées des prêtres. Il n'avait point oublié que Marie avait fait vœu de virginité perpétuelle, et qu'ils s'étaient promis entre eux de vivre dans une pureté parfaite. Il avait enfin entendu[2] sainte Elisabeth s'écrier à l'approche de Marie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes!... Et d'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Dieu vienne me visiter*[3] ? Et Marie lui répondre par sa divine extase, et son cantique divin : *Il est vrai que le Seigneur a fait en moi de grandes choses... et que toutes les générations m'appelleront bienheureuse.*

1 Matth. III, 15. 2 Luc. I, 42.

3 Saint Bonaventure croit que saint Joseph accompagna la sainte Vierge chez Elisabeth. S'en fût-il dispensé, dit-il, sa sainte Epouse ayant à faire un voyage si long et si pénible?

Ah! ces grandes choses, comment, encore une fois, auraient-elles été cachées absolument à Joseph? Il était l'agent élu par le Très-Haut, pour servir à leur accomplissement. Puis il avait incessamment sous les yeux la Vierge bien-aimée qui en était l'objet, dont la vie tout entière respirait la plus humble modestie, dont le cœur semblait comme refléter la candeur du ciel et la plus douce image de la sainteté de Dieu.

De telles considérations le remplissaient de confusion et de respect, et dans la défiance qu'il avait de lui-même, il confessait qu'il ne pouvait pas vivre de si près avec le Saint des saints et la Mère du Dieu fait homme. Il était confirmé dans ces dispositions par l'oracle d'Isaïe qu'on se répétait de bouche en bouche à cette époque vénérée : *Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils*[1]. Si l'heure de ce miracle est arrivée, se disait-il, non, il n'y a pas de femme sur la terre qui puisse mériter davantage d'attirer le Messie dans son sein que celle qui m'a été donnée. Et c'est pourquoi l'auteur de l'œuvre imparfaite sur saint Matthieu s'inspire de cette belle réflexion : O gloire indicible de Marie! Joseph croyait plus à la chasteté de son épouse qu'aux trompeuses apparences qu'il avait sous les yeux : il croyait plus à la puissance de la grâce qu'à l'infirmité de la nature.

D'autres auteurs adoptent un troisième sentiment. Ils ont écrit que si saint Joseph ne pouvait se persuader que la très-sainte Vierge fût coupable, en la voyant si sainte, il n'avait néanmoins aucune connaissance du mystère qui venait de s'opérer en elle. De cette sorte, quand il prenait la résolution de la quitter, c'était bien pour ne point participer à la faute dont le doute importun fatiguait son cœur; mais il voulait aussi s'éloigner en secret, pour n'avoir point à contrister sa sainte Epouse par des reproches immérités, si elle était innocente. Admirable conduite de Dieu d'après ces derniers interprètes! Le Seigneur eût permis que l'époux privilégié de Marie éprouvât ces anxiétés cruelles, parce qu'il avait résolu

(1) Ps. VII, 14.

de faire éclater la vertu de son serviteur, tout en le rendant l'irréprochable témoin et le parfait apologiste de la pureté sans tache de la Vierge Mère et de l'Enfant-Dieu.

Quoi qu'il en soit de ces opinions diverses, on ne saurait mettre en doute que Joseph ne fût un *homme juste,* et qu'il n'ait fait preuve, dans cette sainte et mémorable occasion, de l'esprit de droiture, de piété, de simplicité et de charité qui l'animait. Aussi voyons-nous qu'un ange lui apparut en songe, pour lui dire de la part de Dieu : *Joseph, fils de David, ne crains pas d'habiter avec Marie ton épouse. Ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un Fils, auquel tu rendras l'office de père, et que tu nommeras Jésus. C'est lui qui donnera le salut à son peuple, en le rachetant de ses péchés*[1].

Combien cette révélation dut rendre heureux le saint Patriarche! mais dans la justice que l'Evangile loue en lui, n'oublions pas de comprendre cette foi généreuse avec laquelle il se soumit sans hésitation à tout ce qui lui était annoncé. Quels témoignages il nous en donne au sujet de la Nativité de la Circoncision, de la Présentation du divin Emmanuel au temple! Et quand, plus tard, l'ange lui apparaît de nouveau, et lui commande de se lever et de s'enfuir en Egypte avec la Mère et l'Enfant, d'y rester jusqu'à la mort d'Hérode, Joseph encore ne se trouble pas. Encore une fois il est juste. Il se contente de croire et d'obéir, parce que l'Envoyé du ciel a parlé. Il n'objectera point que si le Roi nouveau-né vient au monde pour opérer la rédemption des hommes, la fuite ne convient ni à sa qualité ni à son nom de Sauveur. Il n'allèguera pas les périls d'une route inconnue, les tendres soins que réclament Jésus et Marie dans leur faiblesse, et les difficultés qui vont naître aussi de leur extrême pauvreté. Il ne dira point qu'on pourrait dérober l'Enfant aux poursuites des bourreaux, en le cachant avec diligence dans la Judée sous la garde de ses parents, non, il ne sait que s'humilier. Il sort

1, Matth. I. 20.

à l'heure même de sa couche, et, malgré la profonde obscurité de la nuit, il se met aussitôt en marche.

Suivons-le, dans cette longue et dure pérégrination vers la terre étrangère. Il y vécut pendant sept années au milieu d'une peuplade idolâtre. Qui pourrait dire tout ce qu'il y endura de souffrances ! Pauvre et inconnu, ce ne lui était rien encore de supporter, chaque jour, les rebuts, les mépris et les insultes des barbares : il s'affligeait surtout de voir Dieu si offensé sous ses yeux ; son cœur saignait profondément au spectacle de tant de superstitions grossières, de tant d'abominables sacrifices offerts à de fausses divinités, et quand il reportait son regard sur Jésus et Marie, qu'il ne nourrissait qu'à grand'peine du travail de ses mains, il ne trouvait d'allégement à ses tristesses que dans son obéissance pleine d'amour; que dans le religieux accomplissement des divines volontés.

Enfin, arriva le moment de retourner en Judée. Joseph s'y disposa, sur la parole de l'ange, toujours avec le même esprit d'obéissance; à cette humble soumission, il sut joindre la prudence consommée dont il était animé, car il se garda bien de se montrer avec le saint Enfant, sur les terres d'Archélaüs, qui avait hérité du trône d'Hérode son père. Archélaüs ne pouvait-il point avoir participé à l'impiété d'Hérode et nourrir les mêmes projets de vengeance et de jalousie dans son cœur? L'ange encore vint confirmer ces justes appréhensions, et la sainte Famille se fixa dans la petite ville de Nazareth, en Galilée[1].

C'est là que Jésus obéissait à Joseph et à Marie : c'est de là aussi que, chaque année, Joseph et Marie le conduisaient au temple de Jérusalem, pour offrir le sacrifice commandé par la loi. Dans un de ces voyages, notre aimable Sauveur, voulant

(1) L'Evangile nous donne lieu de croire que saint Joseph pensait d'abord à s'établir ou à Jérusalem ou à Bethléem, lieux les plus propres à l'éducation du Messie. En retournant dans sa demeure ordinaire de Nazareth, où la naissance du Sauveur n'avait pas fait d'éclat, où lui-même était plus connu, il y avait moins à craindre.
(Croiset, Vies des Saints.)

éprouver ses parents par la peine la plus sensible à leur cœur, et travailler en même temps, comme il disait, à l'honneur de son Père, se sépara d'eux dans la foule des pèlerins qui retournaient dans leur pays. Que de larmes ils versèrent en le cherchant pendant trois jours! Mais enfin, Dieu voulut que cette indicible affliction fît place à une incomparable joie. Le troisième jour en rentrant dans le temple, ils retrouvèrent Jésus, qui instruisait les docteurs. Il était âgé de douze ans environ. *Oh! pourquoi nous avez-vous traités de la sorte?* lui dit la très-sainte Vierge ; *votre père et moi nous étions plongés dans les plus cruelles inquiétudes*[1] !... Et Jésus reprit avec eux le chemin de Nazareth.

Il continua à résider dans la maison de sa Mère, lui rendant, comme à Joseph, tous les devoirs d'un fils respectueux et soumis envers les auteurs de ses jours. Dans cette admirable dépendance du Sauveur nous ne saurions trop relever les sublimes prérogatives de notre saint Patriarche ; nous ne saurions trop répéter, à son honneur, avec étonnement : un Dieu s'est humilié devant lui ; en lui, le Créateur s'est assujetti à sa créature, et l'homme a pu commander au Tout-Puissant!... En est-ce assez pour l'éloge de Joseph? Et, qui fut jamais investi d'une semblable gloire?

Mais de quelle vive et tendre piété, de quelles célestes ferveurs ne fut pas favorisé ce grand Saint, quand il contemplait, face à face, ce Soleil de justice, couvert, comme d'une nuée, de notre chair mortelle, sous les gracieuses apparences d'un enfant!... De quel ardent et divin amour ne dut-il pas sentir son ame embrasée, quand la majesté de Dieu même illumina la pauvre étable, dans cette heureuse nuit de Noël, où le ciel descendait sur la terre, où la terre était, en quelque sorte, portée jusqu'au ciel!... Quelles douces et saintes révélations, quelles ravissantes grâces ne reçut-il point d'en haut, quand il entendit retentir à son oreille les accents harmonieux des anges qui célébraient la naissance de Jésus ;

(1) Luc. II, 48.

quand il vit les Pasteurs l'adorer, les Mages se prosterner au pied de sa crèche avec de riches présents, le saint vieillard Siméon le prendre entre ses bras, et chanter avec attendrissement l'immortel adieu qu'il adressait à la terre, parce qu'il avait vu de ses yeux et touché de ses mains le Bonheur et le Salut d'Israël !...

Mais Joseph savait très-bien que ce Fils de Marie était le vrai Fils de Dieu, et il ne pouvait que l'adorer lui-même dans une admiration sans fin. Son cœur, éclairé de si profondes lumières, lui disait que ce Sauveur débonnaire, privé de tous les biens de ce monde, était, de toute éternité, la splendeur et la félicité des cieux, et que, s'il avait consenti à prendre un corps, comme nous, dans le temps, il n'en était pas moins revêtu d'une gloire immortelle, dans le sein de son Père.

Cependant, Jésus conversait familièrement avec lui, et pour que les mystérieux desseins de Dieu pussent recevoir leur accomplissement, nous l'avons dit assez déjà, Joseph souffrait que le divin Enfant lui prodiguât tous les témoignages d'un amour, d'un respect filial.

Ah ! si sainte Elisabeth tressaillit, quand la très-sainte Vierge, qui portait le Verbe de Dieu dans ses chastes entrailles, s'approcha d'elle pour l'embrasser ; si saint Jean-Baptiste ne put maîtriser l'émotion de son cœur, quand Jésus-Christ se rendit au Jourdain pour lui demander le baptême ; si saint Pierre, le chef des apôtres, après avoir confessé la divinité de son Maître, se jetait à ses genoux, en disant : *Retirez-vous de moi, parce que je ne suis qu'un pécheur ;* et, au moment de la cène : *Non, Seigneur, ce n'est pas possible, vous ne me laverez pas les pieds ;*... si le centurion se proclamait indigne de recevoir Jésus dans sa maison : quels actes de foi, d'humilité, de reconnaissance, saint Joseph ne multiplia-t-il pas dans l'abîme de son être, et quels mérites n'acquérait-il pas, en habitant, le jour et la nuit, à côté du Sauveur, et se trouvant obligé, par sa propre obéissance envers Dieu, de recevoir, en silence, celle de Jésus !...

Disons que la très-sainte Vierge était là toute pleine de

grâces, avec l'esprit du Seigneur qui résidait en elle. Il lui avait suffi de dire quelques paroles seulement, pour sanctifier Jean-Baptiste avant qu'il fût né, et faire circuler une vie toute divine dans le cœur même d'Elisabeth. Quels dons de Dieu extraordinaires n'eut-elle donc pas à verser dans l'ame de Joseph, durant leurs communications intimes, où elle avait à lui révéler tant d'ineffables secrets! cette Vierge bénie est la Porte du ciel, la Trésorière du Paradis, la Dispensatrice des mérites et des vertus de son Fils ; à qui les eût-elle distribués avec plus de libéralité, si ce n'est à celui qu'elle avait pris pour Epoux, avec lequel elle avait contracté une si étroite, si sainte et si chaste alliance?...

Pour tout dire, en un mot, il ne faut pas douter que saint Joseph, en confondant sa vie dans celle de Jésus et de Marie, en puisant avec surabondance *aux sources du Sauveur*[1], ne se soit élevé à un état particulier de gloire. Nul autre, après la Reine des Anges et des Saints, n'a participé davantage aux humiliations du Saint des Saints parmi les hommes, nul autre ne doit prendre une part plus éclatante à son bonheur au milieu des élus.

Quel plus grand saint, en effet, que Joseph ! Nous le voyons orné de foi, d'espérance, de charité dans le degré le plus héroïque et le plus sublime. Sa virginale pureté, son humilité très-profonde, sa parfaite obéissance, son admirable simplicité semblent rehausser encore cette sagesse pleine de force, cette patience sans égale, cette vigilance exacte et constante, que nous ne devons pas nous flatter de vénérer et de bénir vraiment en lui, si nous ne cherchons pas à les imiter. D'un autre côté, par sa fuite du monde, par son amour de la solitude et du silence, il est devenu le modèle des ames intérieures, le protecteur de tous ceux qui se livrent à l'oraison, et à l'exercice de la vie contemplative et cachée. L'Evangile ne cite pas un mot sorti de la bouche de saint Joseph, pour nous faire comprendre sans doute qu'aimant à se cacher devant les hom-

(1) Surius, XII, 3.

mes, il était absorbé dans la prière et la contemplation du souverain Bien. La vie tout entière du divin Enfant, qui s'était fait le compagnon de son terrestre pèlerinage, et les choses ravissantes qu'il en entendait dire, étaient pour lui le sujet d'une méditation continuelle. En présence de tous ces prodiges, sa langue ne savait plus proférer aucune parole ; il ne s'exprimait que par son cœur et l'humilité et la ferveur de son dévouement. Il sentait que, pour reconnaître aussi dignement qu'il lui était possible, l'inénarrable amour d'un Dieu pour le monde, dans le mystère du Verbe incarné, il n'avait surtout à lui offrir que l'hommage d'une pieuse et muette admiration.

Telle nous nous représentons la perfection si accomplie de saint Joseph, qu'on aurait pu l'appeler un être divin, plutôt qu'un homme sujet à la mort. Aussi la couronne dont son front est ceint dans l'éternelle béatitude, doit-elle resplendir, par-dessus celle des autres Bienheureux, de l'éclat le plus magnifique. L'éminente charité du glorieux Epoux de la Mère de Dieu l'a fait asseoir sur un des premiers trônes de cette Jérusalem céleste. Quelques auteurs[1] tiennent qu'il y est en corps et en ame, soit parce que sa dépouille mortelle n'a point été retrouvée en ce monde ; (et comment croire que notre Seigneur qui fait rendre de si grands honneurs aux reliques de ses saints, ait privé de cette gloire les restes précieux de son Père adoptif?) soit parce qu'il est pieusement raisonnable de penser, que, si plusieurs saints sortirent de leurs tombeaux, en même temps que le Sauveur ressuscitait, et montèrent au ciel, en corps et en ame, avec lui, le jour de l'Ascension, saint Joseph a dû faire partie de ce triomphe[2].

(1) Voir Gerson, et Suarez, qui ont examiné la question en théologiens éclairés.

(2) Saint Bernardin de Sienne, sur la foi des auteurs les plus graves, assure que ce glorieux Patriarche fut, en effet, un de ceux qui ressuscitèrent avec Jésus-Christ, qu'il apparut à Marie, et qu'il monta au ciel pour prouver la victoire du Verbe divin. Et maintenant donc, continue le même saint, *Jésus, Marie, Joseph*, après avoir partagé ici-bas les épreuves d'une vie laborieuse, jouissent ensemble, en corps et en ame, des délices célestes. — Saint François de Sales, à une époque moins éloignée de nous, rapporte plusieurs raisons, pour prouver que Joseph est vraiment ressuscité, et finit son discours par ces paroles : « Joseph est donc au ciel, en corps et en ame ; on ne peut former aucun doute à ce sujet. » (18e entret.).

Nous ne connaissons pas, du reste, le temps où mourut le saint Patriarche, et il serait difficile d'établir aussi, d'après ce que nous disions plus haut, l'âge qu'il avait alors. L'Eglise n'en parle pas, et rien d'authentique n'a été transmis à cet égard par la tradition des fidèles. Ce qui paraît certain, c'est que saint Joseph n'existait plus au moment de la Passion de Jésus-Christ ; car autrement il n'eût pas été nécessaire que notre Seigneur recommandât sa sainte Mère à saint Jean, du haut de la croix.

Mais on s'est demandé si Joseph existait encore, quand Jésus et Marie se rendirent aux noces de Cana. Les apôtres sont désignés dans l'Evangile comme faisant partie de cette réunion : il n'y est pas question de saint Joseph, parce qu'il était mort sans doute. Cette conclusion cependant ne serait pas bien rigoureuse, et nous aimons mieux nous arrêter à ce simple raisonnement : quand saint Luc rapporte que Jésus était soumis à Joseph et à Marie, ce n'était pas pour nous faire entendre que cette sainte dépendance du Sauveur, expiant le crime de notre premier père et les nôtres, n'avait eu que la durée d'un moment, en quelque sorte. Il se serait donc écoulé quelques années, au moins, depuis le retour d'Egypte jusqu'à la mort de Joseph[1].

(1) Quelques-uns ont primitivement dit que saint Joseph mourut à soixante-dix ans, vers la vingt-huitième année du Sauveur et la quarante-cinquième de la sainte Vierge ; peu de temps, ajoute saint Jérôme, avant le baptême de Jésus par le saint précurseur : *Paulo ante baptismum Joannis Baptistæ.*

Il est aisé de comprendre, dit le père Croiset, combien dut être heureuse la mort de ce grand saint, à qui le Fils de Dieu voulut épargner la douleur que lui aurait coûtée la sienne... Etre assisté par Jésus-Christ, être servi par la sainte Vierge, expirer entre les bras de Jésus et de Marie, fut-il jamais bonheur comparable ! Quelle multitude d'Esprits célestes ne durent pas accompagner dans les limbes cette ame bienheureuse !...

Il y a, dans plusieurs églises, de pieuses sociétés établies, sous le titre de Saint-Joseph, en faveur des agonisants. Quel saint, en effet, est plus propre à nous soulager dans ce moment critique, que celui qui a reçu à son dernier soupir, les consolations du Sauveur et de sa sainte Mère !

Mais saint Joseph est aussi le protecteur des vierges, des époux, des ménages, des chefs de famille, des ouvriers, des pauvres, des affligés, parce qu'il s'est sanctifié dans ces divers états. Il intercède particulièrement pour les pécheurs, parce

Le saint Patriarche, après sa mort, fut enseveli entre la montagne de Sion et celle des Oliviers, dans la vallée de Josaphat[1]. C'est là également que l'on creusa plus tard le sépulcre de la très-sainte Vierge. Ainsi se trouvèrent réunis le tombeau de l'Epoux et celui de l'Epouse qui s'étaient si purement aimés pendant la vie. Aujourd'hui encore, les chrétiens peu-

qu'il a connu toutes les tendresses du cœur de Jésus, et les désirs de son immense charité pour le salut du monde, parce que son cœur ne faisait qu'un avec celui de Marie, quand Marie coopérait par ses propres douleurs, ses prières, ses larmes et ses sacrifices, à la rédemption du monde, et devenait la puissante avocate et l'*Esther* réparatrice des maux de son peuple.

Nous avons parlé de la dévotion de sainte Thérese pour saint Joseph. Voici ce qu'elle en dit au chapitre sixième de sa vie :

« Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux saint Joseph, et je me recommandai à lui très-instamment. Son secours éclata de la manière la plus visible. Ce tendre père de mon ame, ce bien-aimé protecteur se hâta de me tirer de l'etat où languissait mon corps, comme il m'a arraché à des périls plus grands d'un autre genre, qui menaçaient mon salut éternel. Pour comble de bonheur, il m'a toujours exaucée au-delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir rien demandé, jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé. Quel tableau je mettrais sous les yeux, s'il m'était donné de rappeler les grâces insignes dont Dieu m'a comblée, et les dangers, tant de l'ame que du corps, dont il m'a délivrée par la médiation de ce grand saint! Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin, mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous Notre Seigneur veut nous faire entendre par là que, de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier, et d'un gouverneur, de même il se plait encore à faire sa volonté dans le ciel, en exauçant toutes ses demandes. C'est ce qu'ont vu comme moi, par expérience, d'autres personnes auxquelles j'avais conseillé de se recommander à cet incomparable protecteur ; aussi le nombre des ames qui l'honorent, commence-t-il à être grand, et les effets de sa médiation confirment la vérité de mes paroles. Je déployais pour sa fête tout le zèle dont j'étais capable ; je voulais qu'elle se célébrât avec la pompe la plus solennelle. Connaissant aujourd'hui par une si longue expérience son étonnant crédit aupres de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier. Jusqu'ici j'ai vu les personnes qui ont pour lui une dévotion vraie et soutenue par des œuvres, faire des progrès dans la vertu... Depuis plusieurs années déjà, je lui demande, le jour de sa fête, une grâce particulière, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis... J'engage, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas d'en faire l'épreuve... Les personnes d'oraison surtout devraient l'aimer avec une fidèle tendresse. Je ne comprends pas comment on peut penser à la Mère des anges et à tout ce qu'elle essuya de tribulations durant le bas âge du divin Enfant Jésus, sans remercier saint Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre. Que celui qui ne trouve personne pour lui enseigner l'oraison, choisisse cet admirable saint pour maitre : il n'aura pas à craindre de s'égarer sous sa conduite.

1 Bède. — Burch. de loc. sanct.

vent y porter une prière commune, et l'hommage d'une piété légitimée et consacrée par les siècles[1].

(1) A quelques pas, vers la gauche, est l'entrée de l'église souterraine, qui renferme *le tombeau de la très-sainte Vierge*. C'est dans cette église que la sainte Vierge avait été ensevelie... Il y a d'abord, à droite, une porte fermée, qui conduisait dans la grotte de l'agonie de notre Seigneur; puis un peu plus bas, du même côté, un enfoncement qui renferme les tombeaux de sainte Anne et de saint Joachim; et vis-à-vis, à gauche, en descendant, un autre enfoncement plus petit, avec le tombeau de saint Joseph... Le tombeau de la sainte Vierge est placé au milieu de la grande nef, mais aux deux tiers de la longueur de l'église, vers le côté oriental.

(Les Lieux saints, par Mgr Mislin, tome II, chap 29.)

DE LA CIRCONCISION

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

(Premier Janvier.)

De toutes les cérémonies de l'Ancien Testament la principale sans contredit fut celle de la Circoncision. Dieu lui-même avait ordonné à Abraham de s'y soumettre pour lui et sa postérité, plus de quatre cents ans avant que n'aient été promulguées sur le mont Sinaï les autres prescriptions de la loi.

La Circoncision était un sacrement des Hébreux. Non-seulement elle effaçait la tache du péché originel en ceux qui la recevaient dignement[1] ; elle remettait aussi les péchés actuels, non point, il est vrai, par sa propre efficacité, mais en vertu de la foi au Christ qui devait venir, et dont on faisait profession dans l'humble accomplissement de cette pratique sainte. Le Seigneur l'avait instituée comme un contrat d'alliance qu'il passait avec son peuple. Il voulait qu'elle rappelât aux Israélites les magnifiques promesses qu'il avait laissées à Abraham, de multiplier sa génération autant que les étoiles qui sont au firmament, de lui donner la terre de Chanaan pour héritage, de faire naître le Messie de sa race, et de bénir en lui toutes les nations. D'autre part elle était encore pour les Juifs le mé-

(1) De célèbres théologiens lui ont attribué cette vertu. Ils ont enseigné, d'après saint Augustin, qu'elle effaçait le péché originel dans les mâles de la postérité d'Abraham. Mais quand même ce sentiment serait vrai, on ne devrait pas en conclure que Dieu eût abandonné sans ressource l'un des deux sexes, et tous ceux qui n'appartenaient point à l'alliance. Ils avaient un remède contre la tache originelle, et ce remède était, selon toutes les apparences, quelque acte extérienr de foi (Godesc. Vies des Saints. art. Circ.)

morial sacré de la foi si parfaite qui avait animé ce Père des croyants, en lui faisant abandonner, dans le ferme désir des biens futurs que Dieu lui avait annoncés, ses possessions, son pays, sa famille, et porter l'obéissance à ce point héroïque qu'il n'hésitait pas même *à espérer contre toute espérance*[1], comme dit saint Paul, par le sacrifice de son fils unique Isaac.

Mais le témoignage extérieur de la Circoncision servait à distinguer le peuple élu, d'avec les autres peuples de la terre. C'est pourquoi la qualification d'*incirconcis* était plus humiliante chez les Israélites, que celle de *barbare* chez les Grecs, parce qu'elle dénotait qu'on se trouvait ignominieusement exclus de l'alliance contractée avec le Roi des rois, de son palais, de sa cour en quelque sorte, qu'on ne portait pas la livrée sainte des enfants de Dieu, et que, n'ayant pas reçu le sacrement de la régénération, on ne pouvait prétendre aux bénédictions du Ciel, uniquement réservées à la nation choisie. L'anathème qui pesait sur l'humanité depuis la faute de nos premiers parents au paradis terrestre, recevait ainsi une terrible confirmation de la part des Juifs, dans les desseins de la divine justice.

Dieu en avait préservé son peuple par l'effet d'une miséricorde particulière. Pour le laver de la souillure originelle, il avait ordonné la Circoncision qui n'était, du reste, que l'ombre et la figure de ce qu'il devait opérer plus tard sous la loi de grâce au moyen du baptême, comme il est facile de s'en convaincre. Cette cérémonie de la Circoncision étant une protestation de foi et en même temps un signe de justification, enrôlait le Circoncis au nombre des fidèles, et le rendait capable de recueillir les fruits mystérieux des autres sacrements. De la même manière, le baptême qui est appelé par excellence le sacrement de la foi, devient aujourd'hui comme la porte sainte par laquelle nous entrons dans la société des enfants de Dieu pour participer à tous les sacrements de la loi nouvelle, à tous les mérites de Jésus-Christ notre

(1) Rom iv, 18.

Sauveur, et aux trésors de son amour ineffable. Sceau du vieux Testament, la Circoncision soumettait le Juif à la juridiction de la Synagogue ; et le baptême, en nous faisant chrétiens, nous assujettit à l'autorité de la sainte Eglise.

Il est vrai que le baptême est beaucoup plus excellent que la Circoncision, et qu'il la surpasse en toutes choses. Et d'abord, il n'est pas, comme elle, rigoureux et sanglant. Chacun peut le recevoir, en venant au monde, tandis que, pour être Circoncis, il fallait attendre huit jours, pendant lesquels on pouvait perdre la vie et on la perdait en effet souvent. De plus, si la grâce de la Circoncision ne s'étendait pas au-delà des limites de la Judée, celle du baptême ne connaît pas de bornes. Elle s'épanche incessamment et s'épanchera jusqu'à la fin sur l'univers entier, comme la source des grands fleuves, avec une intarissable profusion.

Enfin le baptême est plus efficace et plus parfait que la Circoncision. Il imprime dans l'ame un caractère auguste, qui ne saurait s'effacer ni dans ce monde ni dans l'autre. Il la purifie de toute la tache du péché ; il la délivre même de la peine que le péché mérite. Il lui ouvre le ciel, et la rend héritière de l'éternel bonheur. Et, pour produire les heureux effets que nous venons d'énumérer, on le comprend, le baptême n'est pas seulement, comme la Circoncision, un signe de grâce, mais il est par lui-même une grâce qui agit et opère, comme un instrument merveilleux et divin.

Mais après avoir dit pourquoi Dieu avait fait un commandement de la Circoncision, et en quoi elle différait de notre sacrement de baptême, voyons succinctement les motifs qui ont porté notre Seigneur à se faire Circoncire. Législateur tout-puissant, Dieu fait homme par l'opération du Saint-Esprit, exempt non-seulement de toute faute, mais joignant la sainteté par essence à cette très-pure humanité qu'il avait prise pour l'amour de nous, il a voulu subir une loi dont l'accomplissement était douloureux jusqu'à produire la mort quelquefois, et qui semblait déshonorante à sa divine majesté, puisqu'elle n'était établie que pour les pécheurs.

D'autre part, nous ne devons pas considérer en Jésus-Christ le très-saint mystère de la Circoncision, comme l'œuvre d'un enfant qui ne sait ce qu'il fait. Celui qui est éternel a voulu vivre pour un temps sur la terre ; Celui qui est avant tous les siècles a voulu naître humble et petit comme nous, et il a permis qu'on comptât ses jours, comme ceux d'un homme ordinaire. Néanmoins dès le premier instant de sa conception dans le sein de sa mère, il était homme parfait ; et l'Enfant-Dieu avait autant de sagesse, qu'il en a aujourd'hui, en sa qualité de Sauveur glorieux, de Maître souverain de toutes choses, dans les hauteurs des cieux.

Nous avons donc besoin d'étudier avec un grand respect et avec la piété la plus profonde, les divines intentions qui l'animaient alors, afin d'admirer sa bonté, de reconnaître ses bienfaits et d'imiter ses exemples.

1° Il se soumit à la Circoncision, parce qu'il voulait nous montrer qu'il était véritablement homme, qu'il avait un corps naturel et passible ; et il confondait ainsi, par avance, l'hérétique Manichéen qui a osé dire que le corps de ce Sauveur adorable n'avait qu'une apparence extérieure, et l'aveugle Apollinaire, qui enseignait que ce saint corps de Jésus était consubstantiel à la divinité, et l'orgueilleux Valentin, qu'il était venu du ciel.

2° Le Seigneur, par la Circoncision, voulait ôter aux Juifs tout prétexte de s'éloigner de lui, et de ne pas le recevoir pour le Messie, car autrement n'eussent-ils pas dit qu'ils ne pouvaient le reconnaître pour fils d'Abraham, de la race duquel le Christ devait naître ; qu'ils ne voyaient en lui qu'un ennemi de la loi, un contempteur d'une cérémonie et d'un sacrement institués par Dieu lui-même, pour la gloire et la sanctification de son peuple.

3° En entrant dans le monde, il voulut tout aussitôt travailler à notre rançon, car il avait hâte de verser les prémices de son sang. L'entier paiement de nos dettes, il est vrai, ne devait se faire que sur la croix, alors que ce sang précieux sortirait de ses veines par torrents ; mais l'amour de Jésus ne

pouvait attendre le terme de trente-trois années, sans nous remettre d'abord les arrhes de son sacrifice. C'est pourquoi ses souffrances commencent aujourd'hui, et il veut nous obliger par un gage aussi cher de son infinie charité, à penser et à dire avec admiration : si, dès votre enfance, ô mon Dieu ! vous nous révélez tant d'amour, que sera-ce quand vous serez arrivé à votre parfaite maturité parmi les hommes, et à l'heure marquée par votre Père, pour la consommation de notre salut.

4° Le divin Sauveur ne nous aima pas seulement dans cette circonstance, en laissant entr'ouvrir douloureusement sa chair et couler son sang, mais bien mieux encore, en prenant sur lui-même la marque infamante du péché. Car si la Circoncision avait été instituée comme un moyen d'obtenir le pardon du péché originel, celui qui se faisait Circoncire donnait à entendre qu'il portait en lui cette plaie, et que, comme un malade, il recourait au remède qui pouvait le guérir. Ainsi Jésus devenu Dieu et homme dans son incarnation s'était fait pauvre et dépouillé de tout dans sa nativité ; et, quand il accepta la Circoncision, il n'est plus à nos yeux qu'un esclave qui a pris la forme du péché.

Ah ! qu'un Dieu soit homme, bien plus qu'un Dieu soit battu de verges, qu'il soit couvert de blessures, qu'il souffre, qu'il meure, est-il rien de plus incompréhensible ?... Cependant il est une autre extrémité qui ne saurait avoir d'égale, c'est l'alliance de ces deux mots : Dieu et le péché ! La chair en effet ne répugne pas tant à l'esprit, et la mort à la vie, que la souillure ou la peine du péché à l'éternelle Justice ; et si Jésus, l'auteur de la vie, a pu mourir, c'est que le Seigneur, comme dit le Prophète, *a répandu des abîmes sur les trésors*[1] de sa sagesse et de son amour pour les hommes. Mais entre Dieu et le péché il ne saurait y avoir de rapprochement ; il y aura l'infini toujours. Eh bien ! dans le mystère de la Circoncision du Sauveur, quoiqu'il n'y ait point de péché, on y voit l'appa-

(1) Ps. xxxii 7

rence du péché. L'Agneau de Dieu qui doit effacer tous les péchés du monde, s'abaisse jusqu'à passer pour pécheur devant les hommes. Et c'est de la sorte qu'il nous découvre l'ardeur des flammes qui le brûlent, et dont il veut que nous soyons nous-mêmes consumés. C'est de la sorte qu'il confond l'orgueil de sa créature tombée, qui pèche, et ne voudrait pas qu'on la crût capable de péché, et qui, tout en faisant les œuvres du péché, fuit et désavoue le nom qui convient au pécheur.

5° A cette prodigieuse humilité, le très-débonnaire Rédempteur a joint l'exemple d'une exacte et profonde obéissance. Nous l'avons dit déjà, la loi n'était point faite pour lui, et il s'y soumet néanmoins afin que nous apprenions à obéir humblement à notre tour quand nous y sommes obligés pour tant de raisons. Infiniment jaloux de sa gloire, il avait fait dire par son prophète : *Vous ordonnerez, Seigneur, qu'on observe vos commandements avec une grande fidélité*[1] ; et en s'abaissant jusqu'à la plus étroite et à la plus rigoureuse obéissance, il veut condamner la conduite superbe des pharisiens, plus encore par ses œuvres que par les paroles qu'il leur adressera un jour. Ceux-ci prétendaient imposer aux autres des fardeaux insupportables, que, pour eux, ils n'auraient pas voulu toucher du bout du doigt[2] ; mais le très-humble et bien-aimé Sauveur, comme un maître plein de bonté, accepte généreusement la lourde charge de nos fautes qui sont sans nombre. Pour nous combler de ses grâces, il se dévoue à toutes les douleurs. Semblable encore à la charitable nourrice qui consent à prendre un médicament amer, pour rendre la santé au petit enfant qu'elle abreuve de son lait, il nous délivre de la Circoncision, en la subissant dans son propre corps. Oui, voilà le fruit de son obéissance; et cette humiliante cérémonie de la Circoncision cesse de nous être imposée, depuis qu'il s'y est humblement résigné lui-même. Après avoir déchiré sa tendre chair, le couteau sanglant se trouve émoussé pour nous : et

1 Ps CXVIII, 4. 2 Matth. XXIII, 4.

la Circoncision plus douce, plus excellente et plus salutaire de l'esprit commence : Car il était juste que les ombres du testament ancien disparussent devant la vive et pure lumière de l'Evangile. La première Circoncision avait été donnée aux Juifs charnels ; la seconde est un legs précieux fait aux chrétiens, ces *hommes spirituels,* dit l'apôtre saint Pierre[1], qui sont les vrais enfants d'Abraham dans la foi, l'obéissance et la vérité. C'est pourquoi saint Paul a dit aussi : « *C'est nous qui sommes les vrais Circoncis, nous qui servons Dieu en esprit, et qui mettons notre gloire en Jésus-Christ, sans nous confier à la chair*[2]. Et dans un autre endroit : *Vous êtes Circoncis en Dieu, non d'une Circoncision faite de la main des hommes sur votre corps, mais de la Circoncision de Jésus-Christ avec lequel vous avez été ensevelis par le baptême*[3].

Mais ces détails nous font assez comprendre que notre Seigneur ayant été circoncis dans son corps, afin que nous le soyons en esprit, nous devons agir par lui et avec lui spirituellement en toutes choses. Souvenons-nous que toutes ses actions ne nous ont été manifestées que pour l'édification de nos ames ; et écoutons ce que dit le prophète Jérémie : *Recevez la Circoncision du Seigneur, la Circoncision du cœur, dont il faut que vous retranchiez toute superfluité*[4]. Offrons alors à Dieu toujours un cœur pur, chaste, saint, dégagé des pensées du monde, des affections des sens, de la corruption du péché, des haines, des inimitiés, de tout vain désir, de toute passion profane ; afin de régler, autant qu'il est possible à notre faiblesse, notre vie sur celle de Jésus-Christ et nos mœurs sur les siennes.

C'est là cette Circoncision que l'Enfant-Dieu demande de nous aujourd'hui, qui de nos cœurs doit s'étendre sur nos yeux, sur nos oreilles, sur nos langues, sur nos mains, sur notre corps tout entier, pour le rendre comme *spirituel* lui-même, ainsi que dit saint Augustin. Que cette grande fête donc que l'Eglise solennise avec amour chaque année, ne soit pas sans instruction pour les pieux fidèles.

(1) I Pet. II, 9. (2) Philipp. III, 3. (3) Colos. I, 2. (4) Jérém. IV, 4.

DU TRÈS-SAINT

ET

TRÈS-DOUX NOM DE JÉSUS.

(Deuxième dimanche de Janvier.)

Au bout de huit jours l'Enfant fut circoncis. Mais on aurait pu croire que la Circoncision était pour lui, comme pour toute la génération d'Adam, le remède du péché ; et l'Evangéliste a soin d'ajouter qu'on lui donna le nom de *Jésus* qui veut dire *Sauveur*, et que ce Nom avait été apporté du ciel et prononcé par l'Ange, avant même que le saint Enfant n'ait été conçu dans le sein de sa Mère[1]. Merveilleuse alliance dès lors que ce nom de *Jésus* avec la cérémonie de la Circoncision : car si le divin Fils de Marie doit délivrer son peuple de l'esclavage du péché[2], il ne saurait en porter sur lui la souillure et le déshonneur ; et s'il semble conserver les apparences du pécheur encore dans l'infirmité de la chair dont il s'était revêtu pour notre amour, dès qu'étant Circoncis, on le nomme Jésus, la majesté de ce saint Nom dissipe toutes les ténèbres de l'ignorance pour ne laisser place qu'à la miséricordieuse gloire du Verbe incarné. Plus tard aussi les opprobres et les ignominies de la Passion s'évanouiront devant le titre auguste qui jusqu'à la fin restera attaché au sommet de la croix : *Jésus de Nazareth roi des Juifs.* Mais si nous méditons attentivement les opérations de Dieu dans le mystérieux ensemble de notre salut ici-bas, nous verrons que le Sauveur a toujours uni la

(1) Luc. II, 21. (2) Matth. I, 21

grandeur à la bassesse et sa vertu divine aux faiblesses de l'humanité. Quand il se choisit une mère parmi les hommes, c'est une Mère Vierge ; quand il naît dans une chétive étable, il y est reconnu par les Bergers, adoré par les Rois, loué par les Anges, et son merveilleux avénement bientôt est annoncé au monde. De même, il confond encore notre vaine sagesse en se faisant Circoncire aujourd'hui et nommer Jésus.

C'était une coutume traditionnelle chez les Juifs qu'on donnât d'abord la Circoncision, et qu'on imposât ensuite au nouveau-né le nom qui lui était destiné, afin que le sceau de Dieu en quelque sorte précédât celui de l'homme, et que l'enfant ne pût être distingué de ses frères par une appellation qui lui devenait personnelle, qu'après avoir été sanctifié par une consécration divine. De cette manière, comme nous donnons un nom maintenant dans le baptême à ceux que nous venons de régénérer en Jésus-Christ, on en donnait un dans l'ancienne loi à ceux qui, en recevant la Circoncision, acquéraient le droit de faire partie du peuple de Dieu. Et cette pratique remontait à Abraham, qui, dans le jour même où il se Circoncit par ordre du Seigneur, changea de nom, et ne fut plus seulement appelé *Abram*, c'est-à-dire père élevé et glorieux, mais *Abraham*, c'est-à-dire père de plusieurs peuples, et d'un nombre infini de générations.

Notre Seigneur donc, quand il s'abaissa jusqu'à se laisser lui-même Circoncire, prit un nom qui n'était pas de la terre, mais du ciel, comme nous venons de dire avec saint Luc. L'archange Gabriel dans son message l'avait déclaré à Marie, pour nous apprendre à nous-mêmes que le Père éternel avait fait choix de ce nom pour son Fils, parce que lui seul pouvait le lui conférer justement, lui seul pouvant connaître son excellence et ses grandeurs, et expliquer tout à la fois ce que renferment de grâce, de mérites et de vertu la nature et la fonction de Sauveur. Les hommes empruntent aux circonstances du moment les noms qu'ils adoptent à l'égard de leurs enfants ; soit qu'ils veuillent honorer la fête d'un saint dans laquelle ils les ont vus naître, soit qu'ils se montrent désireux

de perpétuer, au milieu de leurs familles, la mémoire vénérée de leurs aïeux, soit qu'ils aient en vue tout autre motif qui se rattache à la position de chacun. Durant le cours de la vie, toutefois, que de trompeuses illusions nous abusent ! que de déceptions viennent détruire les premières espérances que nous avions fondées sur l'avenir de nos enfants ! Et que de fausses dénominations ne donnons-nous pas, d'autre part, aux objets de toute espèce qui sont à notre usage, ou qui s'offrent à nous au sein de la création ! La plupart du temps, nous prétendons leur attribuer une vertu que nous ne connaissons pas. Il n'en était point ainsi pour Adam, notre premier père, dans le paradis terrestre. Il pénétrait la nature et la propriété des choses, et il leur donnait des noms en rapport avec leur origine et la destination qu'elles avaient reçue. Mais Dieu qui a tout tiré du néant, ne le fait-il pas plus excellemment encore ? Il appelle, disent nos saints livres[1], chacune des étoiles par son nom. Les secrets et les mystères cachés de ce monde sont ouverts à ses yeux ; il n'appartient qu'à lui de qualifier les créatures sorties de ses mains ; et à plus forte raison devait-il lui être uniquement réservé de nommer son Fils, après l'avoir engendré et produit de son sein, comme son Verbe coéternel et consubstantiel, *la splendeur de sa gloire, et la figure de sa substance*[2]. De cette sorte, ce même Verbe éternel incarné pouvait dire que *personne ne connaît le Fils, à l'exception du Père*[3]. Et si c'est le propre d'un père, quel qu'il soit, de donner le nom à son fils, comme il arriva à Zacharie, à la naissance de Jean-Baptiste, quand il dit : *Jean est son nom*[4], Jésus-Christ n'ayant point de père en ce monde, mais seulement au ciel, son Nom sacré devait venir d'en haut. C'est dans ce sens que l'Ange parle à Marie : encore ne faisait-il que s'acquitter d'une mission divine ; car il n'était pas en son pouvoir d'imposer lui-même le Nom du Dieu Sauveur. Il annonçait expressément que ce Nom divin était sorti dans l'éternité, du cœur et de la bouche du Père.

(1) Ps. CXLIV, 4. (2) Heb. I, 3. (3) Matth. XI, 27. (4) Luc. I, 63.

Et l'Enfant s'appela Jésus, qui veut dire Sauveur, parce qu'il devait racheter son peuple du péché[1]. Plusieurs avant lui avaient, il est vrai, déjà porté ce nom de Jésus, ou Sauveur ; mais aucun n'avait été Jésus, ou Sauveur dans sa signification propre, et n'en avait rempli l'office dans sa plénitude et son étendue. Josué, valeureux chef du peuple de Dieu, qui conquit par ses armes la terre des promesses et la départit à toutes les tribus d'Israel, s'appelait Jésus. On nomma aussi Jésus, Sirach le sage et savant auteur du livre de l'Ecclésiastique, et le grand-prêtre Josédech qui se faisait remarquer par sa très-sainte vie. Ces trois illustres personnages toutefois ne furent que l'ombre et la figure de notre doux Jésus, qui, comme le plus vaillant des capitaines, devait dompter tous nos ennemis et nous conduire à la vraie Terre promise; comme le plus sage des Docteurs, nous apprendre ce que nous avons à faire pour ne point nous écarter de la voie qui monte au ciel; comme le grand Pontife de Dieu, s'offrir en sacrifice à son Père pour notre rédemption. Joseph, Gédéon, Samson, Jephté et plusieurs autres furent également nommés sauveurs des peuples qu'ils avaient à gouverner ou à défendre. Mais qu'est-ce que ce salut qu'ils donnaient, en comparaison de celui que nous avons reçu du Sauveur véritable? Ceux-là délivrèrent quelques nations de l'esclavage, ou les préservèrent du meurtre et de l'incendie; et par le massacre de leurs ennemis rendirent en quelques lieux et pour un temps, la vie et la paix à quelques-uns de leurs frères, qui gémissaient dans l'oppression. Mais notre charitable et débonnaire Jésus a brisé les chaînes de tous les pauvres enfants des hommes, qui ont été dès le commencement et qui seront jusqu'à la fin. Et quand il nous a octroyé le salut, ce n'est point par le sacrifice d'un sang étranger, mais en répandant le sien propre, qu'il a tiré, jusqu'à la dernière goutte, de ses veines, sur l'arbre de la croix.

Mais il n'est personne qui puisse comprendre la douceur et

1. Matth. I, 21.

l'excellence du très-aimable Nom de Jésus, s'il n'a vivement approfondi devant Dieu par la méditation, l'état affreux d'une ame qui s'est rendue coupable d'une faute mortelle. Rien de si terrible, en effet, que le péché. La pauvreté, la nudité, la faim, la soif, le déshonneur, l'ignominie, les anxiétés, les angoisses de la mort, et tout ce que l'imagination pourrait se figurer de plus navrant et de plus accablant pour le plus malheureux des hommes, ne saurait nous donner l'idée du tort que nous nous faisons, en offensant Dieu. La pensée même de l'enfer, avec ses flammes et ses tortures qui seront éternelles dans l'abominable société des démons, ne devrait pas nous causer tant d'horreur et d'épouvante, que la transgression volontaire des commandements que le Seigneur nous a faits. Ah! c'est tout dire : le péché, comme ce glaive à deux tranchants dont parle l'Ecriture, nous sépare de Dieu, notre souverain bien, que nous avons besoin d'aimer par-dessus tout, qui est comme l'ame de notre ame et la vie de notre vie. Loin de lui, pauvres et misérables, destitués de grâce, de force, d'espérance, de vertu, nous restons en proie à de cruelles passions, esclaves de Satan, et renversés vers la terre à ce point que nous ne saurions nous relever nous-mêmes, si, dans son inépuisable-bonté, il ne daignait nous tendre encore, du haut du ciel, une main compatissante.

Qu'on se représente donc un homme pris de vertige, qui se laisse violemment tomber dans un gouffre, et n'en peut plus sortir par ses propres efforts. Voilà l'image du pécheur, quand il abuse de sa liberté pour courir follement au mal, pour se précipiter avec délire dans les abîmes de la mort, dont il ne saurait être délivré désormais, sans la miséricordieuse charité du Sauveur qu'il vient d'irriter par ses crimes. Quelle horrible condition que la sienne! Et qui pourrait peindre son trouble et ses remords? Les eaux amères de toutes les désolations ont passé sur sa tête. Mais sa plus grande infortune encore est sa révolte contre Dieu, principe de tout amour, source de toute justice. C'est la tache du péché dont il a souillé son cœur. Outrage sacrilége, inexplicable injure, que toutes les répara-

tions des hommes et des anges ne sauraient effacer ; et qui a exigé le sacrifice même du Verbe de Dieu, unissant dans son incarnation, l'immensité de la puissance divine aux infirmités et aux douleurs de notre nature déchue.

Dès lors, rien dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ne nous retrace mieux la formidable malice du péché, et la haine irréconciliable de Dieu avec le pécheur, que les anéantissements d'un Dieu. Rien ne démontre mieux la signification du saint Nom de Jésus, que la mort de Jésus en croix pour l'abolition de nos iniquités, et avant l'accomplissement de ce douloureux sacrifice, l'effusion même des premières gouttes de son sang, au jour où on l'appelle Sauveur.

Mais le Père lui a donné ce Nom, parce qu'il lui en a donné la charge. On l'appelle Sauveur, et il est Sauveur en toute vérité, puisque tant de grièves et innombrables offenses sont expiées par ses mérites infinis. Des premiers jours de la création à la fin des siècles, d'Adam, notre premier père, au dernier des vivants, personne n'a pu, personne ne pourra recevoir la justification qu'en lui, car il est le Rédempteur unique, et le Distributeur souverain de tous les dons de Dieu. Et, s'il nous est permis d'user d'une comparaison : tout aussi bien qu'on voit le tronc vigoureux d'un grand arbre tirer de ses racines que recouvre le sol, les sucs précieux qui le nourrissent, et qui, en entretenant la fraîcheur de son feuillage, portent, par mille veines cachées, la variété et la vie jusqu'à ses derniers rameaux, et font éclore partout les fleurs et abonder les fruits ; de même voit-on le bel arbre de l'Eglise militante et triomphante remplir le monde de sa gloire et de sa fécondité, et s'élever de la terre au ciel par la vertu de sa divine Racine, qui est le Roi Jésus. La foi des Prophètes, l'espérance des Patriarches, la charité des Apôtres, le courage des Martyrs, la piété et l'humilité des Confesseurs, la pureté des Vierges, toutes les vertus qui font l'ornement des saints ici-bas, et ces couronnes immortelles qui resplendissent sur leurs fronts dans la Patrie, sont autant de fruits de la très-douce humanité du Seigneur et de son adorable Nom, par lequel nous avons été rachetés.

O miracle du Dieu tout-puissant ! cette mystérieuse Racine de l'Arbre a paru comme ensevelie sous terre, et presque desséchée et brisée par les ignominies et les affronts ; mais les ruisseaux de sang dont elle est arrosée, la rendront éternellement productrice. Oui, si l'Enfant divin est Circoncis, s'il prend la forme du pécheur, quand sa chair est entr'ouverte par le couteau, il est vraiment Jésus, Rédempteur du péché ; et son cœur devient la fontaine de vie où les enfants de Dieu, les anges de la terre et du ciel trouvent sans intermission la sainteté, le bonheur et la paix. Auteur et Consommateur des vertus, il remplit les justes de mérites dans le temps, pour devenir tout à la fois un jour leur récompense dans l'éternité.

En un mot, pour achever encore par une comparaison : toute l'eau des fleuves s'échappe de leur source, tous les rayonnements de lumière jaillissent du disque étincelant du soleil : tous les golfes et les bras de mer sont comme les membres de l'immense océan ; et toutes les bénédictions de Dieu ont leur cause originelle, leur centre et leur fin en Jésus, notre Sauveur débonnaire.

Que personne donc ne dise que le chemin de la vertu est rude et difficile, puisque nous avons Jésus pour compagnon de voyage, pour chef et pour guide. Que personne ne se plaigne des rigueurs de la pauvreté, du travail et de la douleur, puisque Jésus est notre trésor, notre douceur et notre repos. Ah ! loin de nous laisser aller à l'abandon sur la route, plutôt nous donnera-t-il des ailes pour nous élever, pour voler au-dessus des obstacles, et députera-t-il ses anges avec bonté pour nous couvrir de leur amour, et nous porter entre leurs bras. Que personne ne désespère d'être chaste, humble, patient, mortifié, et ne craigne plus de tomber ou de périr dans la lutte, puisque Jésus encore une fois marche à notre tête, qu'il ne commande que ce que nous pouvons accomplir, et qu'il donne en même temps les forces nécessaires pour nous faire aimer ses commandements. S'il est Jésus, c'est-à-dire Sauveur, et Sauveur des pauvres et des pécheurs, la première excellence de ce Nom par-dessus tout vénéra-

ble, est d'être toujours notre soulagement dans nos maux, notre remède dans nos maladies et nos infirmités, notre consolation dans nos peines, l'ancre de notre salut et notre port assuré dans les tempêtes et les agitations de la vie.

Sa seconde excellence est d'être le Nom le plus parfait et le plus significatif de Jésus-Christ ; car sans parler des allégories divines et des pieuses images sous lesquelles on représente le Sauveur dans l'Ecriture, quand on le compare au Lion de Juda, à la Brebis, à l'Agneau, au bon Pasteur : quand on dit qu'il est la Voie, la Porte, la Lumière, la Vérité, la Vie ; ou qu'on lui donne d'autres noms encore : il n'y a pourtant que le Nom de Jésus qui puisse lui être absolument attribué et qui lui convienne, parce qu'il n'admet point d'égal, et qu'il surpasse ou comprend tous les autres. Qu'on l'appelle *Dieu en soi*, comme Jéhovah chez les Hébreux, ou comme Dieu lui-même disait à Moïse : *Je suis celui qui suis*[1]. Qu'on désigne ce très-aimable Seigneur dans ses rapports ou sa ressemblance avec les créatures, comme le Dieu-juge, le Dieu-créateur, le Dieu-maître, le Dieu-conservateur ; ou dans les saintes opérations de sa grâce, comme l'Emmanuel, l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle à venir, le Prince de la paix[2], le Vainqueur et le Ravisseur des dépouilles[3] ou le Juste, l'Orient, l'Ange du Nouveau Testament[4] ; tous ces noms et d'autres semblables sont renfermés dans le nom de Jésus, comme toutes les douceurs dans la Manne qui tombait des cieux. Pris à part, les premiers ne nous montrent que la divinité de notre Maître, et les seconds ne dénotent que quelques traits du salut que le Sauveur est venu apporter à la terre ; tandis que *Jésus* signifie positivement *Dieu-homme ; Dieu* qui est lui-même le salut, *homme* qui de sa chair comme d'un vase très-pur, doit faire couler avec son sang la grâce qui régénère le monde en l'élevant jusqu'au ciel.

Par les premiers encore, *Dieu en soi*, à peine pouvons-nous

(1) Exod. III, 14.
(2) Isaie, IX, 6.
(3) Id. VIII, 1.
(4) Jérém. XXIII, 6. Zachar. III, 8. Malach. III, 1.

connaître le Rédempteur; par les seconds, *Dieu dans ses rapports avec nous*, il se manifeste à nous davantage, il est vrai; et par les troisièmes, *Dieu dans les opérations de sa grâce et de son amour infini*, il devient beaucoup plus sensible à notre intelligence, à nos cœurs et à notre piété. Mais néanmoins, rien ne saurait nous causer plus de ravissements, et nous pénétrer de plus vives ardeurs que le Nom même de Jésus, qui nous dit à lui seul ce que le Sauveur a fait et souffert pour nous de la crèche au calvaire. De sorte que, quand nous invoquons ce très-doux Nom, nous ne devons le laisser tomber de nos lèvres qu'avec une ferveur pleine de tendresse et de recueillement, nous le représentant dans nos adorations, comme paré de tous ses charmes, brillant de l'éclat ineffable de la charité du Sauveur, rougi et tout empourpré du sang qui nous a rouvert les cieux. Et comment ne pas nous attendrir en même temps au souvenir de toutes ces inventions de grâce et de miséricorde, de tous ces excès d'amour par lesquels notre salut a été opéré, et qui sont plus admirables que la Rédemption même. Jésus pouvait nous sauver en effet, sans qu'il lui en coûtât aucune douleur : mais il a voulu prendre sur lui nos infirmités, guérir nos blessures par les siennes, porter la peine de nos fautes, et pour nous délivrer de la mort, mourir lui-même dans la honte et les supplices.

Son Nom divin nous remettra donc à la mémoire ou devant les yeux, ses vagissements plaintifs sur la paille de Bethléem, sa Circoncision, ses larmes; les fatigues, la faim, la soif qu'il a plus tard supportées; les mépris et les dérisions dont il a été couvert; les crachats qui salirent sa face adorable, l'horrible flagellation qui déchira ses membres, le fiel dont il a été abreuvé, les épines dont il a été couronné, les clous dont il a été percé, la lance qui a cruellement ouvert sa poitrine, et la sanglante agonie par laquelle il a consommé son sacrifice. Aussi, à ce Nom divin au-dessus de tout nom, qui est un signe de charité et d'admiration pour les hommes, de jubilation et de respect pour les anges, d'épouvante et de terreur pour les démons, tout s'humilie et fléchit le genou, même dans les en-

fers. Sorti de l'éternité où Dieu le Père et après lui les célestes Intelligences le répètent avec des transports d'amour, il a été salué sur la terre par les prophètes ; et depuis la révélation qu'en a faite l'Archange à Nazareth, il s'est répandu partout dans le monde, *comme le baume du ciel qui exhale tous ses parfums*[1]. Il a été recherché, cru, révéré, par tous les fidèles ; et c'est par sa puissance et sa vertu que l'éternelle béatitude est accordée à tous les élus. Il a rempli de force les martyrs devant les tyrans, et leur a fait donner courageusement leur vie pour la défense de la Vérité, à l'imitation du Sauveur lui-même qui avait épuisé la sienne dans sa passion. L'Apôtre le portait gravé si avant dans son ame, qu'il ne cesse de l'exalter dans ses divines épitres[2], et que sa langue, dit-on, le prononçait trois fois encore, pendant que sa tête que venait d'abattre le glaive du bourreau, bondissait sur le sol, et que ses veines, au lieu de sang, laissaient échapper des ruisseaux de lait. Saint Ignace martyr l'avait tant aimé lui-même, qu'après sa mort, lorsqu'on ouvrit son cœur, au rapport de saint Antonin, et du docteur angélique saint Thomas, on l'y trouva miraculeusement écrit en lettres plus brillantes que l'or[3].

Par la vertu de ce Nom les saints ont rempli le monde de miracles. Saint Bernardin veut que nous le respections et l'aimions à l'égal du Sauveur, non point pour les caractères fragiles dont il est composé et qui le font passer sous nos yeux, ou pour le son fugitif de la voix qui le fait retentir à nos oreilles, mais pour la Personne divine qu'il représente.

O Nom glorieux, Nom délectable, Nom plein de grâce et de divine suavité ! Heureux celui qui vous a toujours au cœur et à la bouche ! Par vous, on se dégage des ombres de l'ignorance et des ténèbres du péché ; on triomphe de l'enfer, on met en fuite les démons ; les aveugles sont illuminés ; les muets parlent : les morts ressuscitent : et de l'homme qui ne vit que peu de jours, rassasié de misères, et plus caduc que la feuille

(1) Eccli. xxiv, 30.

(2) Le saint nom de Jésus est répété deux cent dix-neuf fois dans ses seules épîtres.

(3) S. Antonin. Ire part. tit. 6. cap. 1. S. Thomas opusc. c. III.

qui devient le jouet des vents[1], on fait un fils de Dieu et un cohéritier de Jésus-Christ. Ah! puissé-je vivre vraiment dans votre amour, et mourir en vous invoquant encore!

1 Job. XIV, 1.

LA

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE[1]

OU

L'ADORATION DES ROIS.

(Six Janvier)

Le mystère de l'Epiphanie que célèbre l'Eglise en ce jour, est une des plus précieuses gloires de l'Eglise, l'une des grâces les plus consolantes qui nous soient venues du Dieu-Sauveur, revêtu de notre chair. A peine né en Bethléem de Juda, il voulut se manifester aux rois Mages, comme aux prémices de la gentilité. C'est qu'étant le Maître du monde, descendu du ciel *pour racheter tous les hommes*[2], il avait résolu de se faire connaître de ceux *qui étaient près et de ceux qui étaient loin*[3], des peuples qui habitaient le pays qu'il daignait adopter pour sa patrie, et des nations les plus ignorées ; des humbles bergers répandus dans la campagne, et des rois assis sur leurs trônes ; des pauvres et des riches ; des savants et des simples ; des juifs, des païens et des gentils : réunissant dans un même esprit et dans un même amour de Dieu des cœurs jusque-là si différents et si contraires.

(1) Epiphanie est un mot grec qui signifie *apparition* ou *manifestation*. L'usage où est l'Eglise d'Occident d'honorer par deux différentes fêtes la naissance de Jésus-Christ et sa manifestation aux mages, remonte, selon le P. Papebrock, au IV[e] siècle, et a pour auteur le pape Jules I[er]. Les Grecs ont toujours honoré ces deux mystères le même jour (le 25 déc.) et ils appellent cette fête *Théophanie* ou manifestation de Dieu. C'est sous cet ancien nom que l'Epiphanie est désignée par saint Isidore de Péluse, saint Grégoire de Nazianze, saint Eusèbe, etc. (Note tirée de Godescard, Vies des Saints, 6 janvier.) (2) I Tim. II, 4. (3) Ephes. II, 17.

Partout dans nos saintes Ecritures, nous y trouvons ce mystère annoncé comme un incomparable bienfait. Nous y voyons que le Seigneur doit avoir toutes les nations pour héritage[1] ; qu'il appellera son peuple ceux qui n'étaient point son peuple[2], et que les rois de la terre se feront gloire de le servir[3]. La prophétie de Balaam est surtout célèbre : il avait dit : *Une étoile sortira de Jacob et un sceptre s'élèvera d'Israel, et il frappera les chefs de Moab, et il portera la désolation parmi tous les enfants de Seth. Edom sera son héritage; Séir tombera au pouvoir de ses ennemis; Israel agira avec une grande force*[4]. Ce qui signifie, selon tous les interprètes, que l'autorité divine de l'Evangile convertirait tous les peuples du monde, et les soumettrait à l'empire de Jésus-Christ. On lit aussi d'autres détails dans les psaumes de David : *Les rois de la mer et des îles lointaines lui apporteront des présents; les princes de l'Arabie et de Saba, des offrandes. Tous les rois s'humilieront en sa présence et les nations lui seront assujetties*[5]. Isaïe encore, en plusieurs passages, révèle les mêmes événements, la venue des rois, l'éclat de leurs adorations et de leurs hommages. Et les autres prophètes non moins éclairés de la lumière d'en haut, entrevoient cette grande vérité de la réunion du Juif et du Gentil en un même corps, et la prédisent longtemps avant son accomplissement, sans que les Juifs se montrent disposés à y ajouter foi. C'est pourquoi les Apôtres eux-mêmes la regardaient encore comme une nouveauté. Ils ne savaient pas qu'elle dût entrer dans les desseins de la Providence. Aussi, pour leur ouvrir les yeux, pour leur faire comprendre que *Dieu ne fait acception de personne*, fallut-il la vision du centurion Corneille, rapportée au dixième chapitre des Actes; et cette autre qu'avait eue saint Pierre en même temps, quand le ciel entr'ouvert laissa descendre un grand voile où se trouvaient rassemblés les animaux de la terre et les oiseaux du ciel, figure de tous les enfants de Dieu qui ne

(1) Ps. II, 8. (2) Osée. II, 24. (3) Is. LX. 3.
(4) Num. XXIV. 17. (5) Ps. LXXI 10 et seq.

devaient plus faire qu'un seul troupeau, sous la garde d'un seul Pasteur.

Cependant, comme à l'heure de la naissance du Verbe de Dieu, un ange avait été envoyé pour annoncer aux bergers qui veillaient près de Bethléem sur leurs troupeaux, qu'ils avaient un Sauveur, et les avaient appelés à représenter les premiers la synagogue au berceau de Jésus : de même le Seigneur avait fait paraître une étoile extraordinaire en Orient, pour illuminer le cœur des Mages, en leur inspirant la pensée de se laisser guider par elle jusqu'à la cité de David ; car ils devaient y trouver le Roi de gloire et leur vrai Dieu.

Mais qui sont-ils, ces personnages que nous voyons venir de si loin? Ils suivent avec sollicitude une lumière mystérieuse qui les conduit d'abord à Jérusalem. Mais c'est en vain qu'ils s'enquièrent dans la Ville royale du Roi nouveau-né. Ce n'est que dans une bourgade et dans une pauvre étable qu'il leur est donné de le voir et de l'adorer sous les livrées de l'indigence. On rapporte que leur zèle fut couronné de merveilleuses grâces, que leur cœur fut rempli de douceur et d'amour. Encore une fois, qui sont-ils?

Nous le répétons : ce sont des Mages. Et ce nom ne veut pas dire, comme quelques-uns l'ont prétendu, qu'ils aient été adonnés à la magie pour effrayer et tromper Hérode. Il n'exprime. au contraire, que l'esprit de sagesse dont ils étaient pénétrés. On les appelait Mages chez les Perses, de même que les Hébreux appelaient Scribes ou Docteurs, que les Grecs appelaient philosophes, et les autres peuples appelaient d'autres noms synonymiques, ceux qui faisaient profession de science et de vertu. Ces hommes dignes à tous égards de la célébrité qu'ils s'étaient acquise, s'appliquaient spécialement à l'étude de l'astronomie dans la contemplation des cieux ; et la Providence avait voulu qu'ils fussent entourés d'une renommée particulière de sainteté, et d'une vénération profonde parmi leurs concitoyens, afin qu'on ne pût les taxer d'une vaine présomption, quand on les verrait entreprendre de si grandes choses et tout quitter même, pour se donner à Jésus-

Christ. Si nous nous en tenons à la tradition commune, ils étaient rois. Les anciennes peintures de nos églises nous les représentent avec le costume royal ; et plusieurs parties des offices de ce jour, tirées de l'Ecriture sainte, semblent confirmer cette croyance. Elle est enseignée, du reste, par les Pères saint Cyprien, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostôme, Tertullien, Théophilacte et d'autres encore. On croit savoir aussi qu'au temps où vivaient les Mages, l'usage de ces pays était de donner le sceptre des rois et le titre de princes aux plus sages. Si l'Evangile n'affirme point qu'ils étaient rois, il ne le nie pas non plus; et sans doute ce n'est point sans mystère que cette qualité ne leur est pas donnée dans le livre sacré. L'Esprit-Saint voulait nous faire entendre qu'en présence de Jésus-Christ le Roi des rois, personne ne peut s'appeler roi, que s'il apprend à le servir, car c'est régner que d'aimer Dieu. Et la sagesse qui triomphe d'elle-même humblement, est plus glorieuse aux yeux du Seigneur que celle qui commande avec empire aux nations.

On présume de plus que les Mages étaient prêtres; parce que les rois, chez les Perses encore, étaient regardés comme les interprètes des choses divines : et en offrant, au nom du peuple, des sacrifices et des prières à Dieu, ils obtenaient un surcroît de grandeur et de majesté sainte, qui faisait davantage respecter leur puissance.

Nous lisons d'ailleurs dans l'Ancien Testament que Melchisédech était prêtre et roi ; Héli et Samuel, prêtres et juges du peuple, et les Machabées, gouverneurs du royaume de Juda, tout en faisant partie de la race sacerdotale dont ils descendaient.

Maintenant, nous trouvons, en interrogeant toujours la tradition, que les Mages étaient au nombre de trois, et qu'on les nommait Gaspar, Balthasar et Melchior. Ils venaient d'Orient, disaient-ils : *Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus*. Mais ils n'étaient pas de l'Orient proprement dit. La contrée qu'ils habitaient devait être l'Arabie heureuse, ou les pays circonvoisins, qui se trouvaient placés à l'orient de la

Palestine. Et qu'on ne s'étonne pas de cette façon de parler. Elle est assez ordinaire dans la sainte Ecriture. La Genèse dit qu'Abraham sépara Ismael d'Isaac, et le fit conduire aux pays d'Orient qui n'étaient pas éloignés de la terre de Chanaan, où vécut Isaac. Nous voyons également dans Isaïe, que les Hébreux devaient dépouiller les enfants de l'Orient, c'est-à-dire les peuples voisins de la terre de promission, avec lesquels ils furent longtemps en guerre. Il est facile de comprendre que, dans ces passages, il n'est question de *régions orientales et de peuples d'Orient* qu'en raison des circonstances, et de la position respective que Moïse et le saint prophète occupaient.

En raisonnant d'après l'hypothèse que nous venons d'émettre, et qui fait partir les Mages de l'Arabie[1], treize jours avaient pu leur suffire à l'aide de leurs chameaux et de leurs dromadaires pour arriver en Bethléem.

Quant à la lumière qu'ils avaient suivie, elle n'était probablement pas une étoile véritable ; et on peut ne pas prendre à la lettre l'expression de l'Evangile. Cette étoile même dont l'éclat extraordinaire éclairait la route des serviteurs de Dieu n'avait peut-être rien de matériel[2] ; car saint Chrysostôme

(1) Qu'entend-on ici par l'Orient ? Où était situé ce pays ? Voilà un point sur lequel les auteurs sont très-partagés. Les uns tiennent pour la Perse, les autres pour la Chaldée ; ceux-ci pour la Mésopotamie, ceux-là pour l'Arabie heureuse. On ne peut nier que ces différentes contrées ne soient plus ou moins à l'orient de la Palestine ; et l'on ne peut douter qu'il ne s'y fut précédemment répandu quelque connaissance du Messie. Les Juifs avaient été emmenés captifs, puis dispersés dans la Perse et la Chaldée, où Daniel avait prophétisé : le voisinage avait nécessairement établi des relations de commerce entre l'Arabie et la Judée. Il en était de même de la Mésopotamie, où l'on avait de plus conservé longtemps le souvenir de la prophétie de Balaam, qui était de ce pays. L'opinion de ceux qui prennent ici l'Arabie pour l'orient, opinion fondée sur l'autorité de saint Justin, *Dial.*, et de Tertullien *Adv. Judæos c. 9.* et *l. 3 contra Marcionem, c. 13,* ainsi que sur la nature des présents que les Mages firent à Jésus-Christ, parait la plus probable à Grotius, *Critici sacri, tom. VI, p. 71 ;* à M. de Marca, *opusc. de adventu mag.;* au père Lami, *Harm., lib. 1, c. 11,* et à Benoît XIV, *de Epiph. p. 52.* (Note tirée de Godescard, Vies des Saints, 6 janv.)

(2) Cette étoile était vraiment miraculeuse. Il n'y a pas d'apparence que ce fut une des étoiles fixes ; car la plus voisine de nous est trop éloignée et d'un trop gros volume pour indiquer une maison ou même la ville de Bethléem. Saint Chrysostôme de qui est cette remarque, pense que c'était un ange revêtu de la forme d'une étoile

croit qu'elle était produite par la présence d'un ange. D'après d'autres docteurs, les étoiles qui tomberont du ciel au dernier jugement, comme il est prédit en saint Matthieu[1] ne feraient que nous annoncer, en figure, dans le texte sacré, *la dissolution des éléments embrasés*, *quand les cieux passeront*, dit l'apôtre saint Pierre[2], *et que la terre sera consumée par les flammes*. De cette façon, il est tout aussi bien permis de chercher à établir avec les auteurs encore, à propos de l'étoile qui se fit voir aux Mages, qu'elle différait essentiellement des autres étoiles que nous voyons briller au firmament. Celles-ci vinrent occuper leur place à la voix de Dieu, dans les cieux, dès le commencement du monde pour distinguer le jour d'avec la nuit, et pour indiquer par la variété de leurs aspects, les phases diverses que parcourt l'année, et les saisons qui la partagent. Mais celle-là fut créée dans le moment même où naissait le Sauveur, comme signe de la Lumière éternelle qui apparaissait dans le monde. Celles-ci dureront jusqu'à la fin des temps ; celle-là disparut sur la crèche au terme de la mission qu'elle avait reçue. Celles-ci restent suspendues à la voûte éthérée, où chacune d'elles poursuit son cours, à une distance infinie de nous, avec une parfaite et continuelle régularité ; celle-là traçait son sillon dans l'espace, assez près de la terre pour étinceler sur les pas des Mages, et les remplir d'une joyeuse confiance, en se mettant en mouvement à mesure qu'ils marchaient, ou en demeurant immobiles s'ils avaient besoin de repos. Celles-ci se voient seulement pendant la nuit ; celle-là était si abondante en clarté qu'on pouvait l'apercevoir même au milieu du jour. Enfin celles-ci conservent toujours leur reflet lumineux dans la sphère qui leur a été

Dans la supposition d'un corps réel, nous dirons que c'était un météore, semblable à une étoile, et miraculeusement enflammé dans la moyenne de l'atmosphère : en effet, son mouvement était contraire au cours ordinaire des astres : il conduisait les mages avec une sorte d'intelligence, s'accommodant à leurs besoins, paraissant et disparaissant selon qu'il leur était plus utile.

Voyez saint Thomas, *3 p. q. 36 art. 7*, Fredericus Miegius, *dissert. de stella mag.* Benoît XIV, *de canonis. lib. 4 p. 1. c. 23.* (Note tirée de Godescard, Vies des Saints, 6 janvier.

(1) Matth. XXIV, 29.

(2) II Pet. III, 10.

assignée par le Créateur ; et celle-là cachait quelquefois sa lumière, comme il arriva à l'entrée de Jérusalem, pour se remontrer encore, quand les Mages en sortirent.

On se demandera peut-être comment ces saints Rois avaient pu comprendre, en la voyant, qu'elle annonçait le Rédempteur divin. Nous répondrons qu'étant disciples de Balaam, et héritiers de sa doctrine, ils attendaient avec impatience l'accomplissement de cette prophétie fameuse dans tout le pays : *l'Etoile naîtra de Jacob*. A la céleste beauté de cet astre qui les éblouissait de ses feux, ils avaient aussitôt pressenti le don précieux que le Seigneur, dans sa bonté, venait de faire à la terre, et que de secrètes révélations leur avaient annoncé peut-être. Le Verbe de Dieu prenait naissance en Israël. Sa douce lumière, en se répandant sur les peuples, allait attirer à lui tous les cœurs. Et quant à eux, ils se sentaient embrasés déjà des saintes ardeurs de la foi que le Sauveur fait homme apportait dans le monde. Ils n'hésitèrent pas un moment : ils se mirent à chercher le nouveau Roi signifié par l'Etoile, pour lui rendre leurs hommages. Ainsi, les vit-on s'élever au-dessus de toute considération humaine, par un mépris spontané de leurs biens, des délices du trône, des douceurs et des consolations de la famille. Les pieux désirs dont ils étaient animés, leur firent généreusement entreprendre un voyage long, difficile, périlleux qu'ils accomplirent jusqu'au bout avec une inébranlable constance : car, après treize jours de marche, comme nous avons dit, ils entrèrent à Jérusalem, suivis d'un nombreux cortége.

Jérusalem étant la ville la plus importante de la Judée, leur avait semblé devoir être le lieu choisi par le ciel pour ce grand événement. L'astre bienfaisant qui les avait conduits jusque là venait de disparaître, et ils n'en étaient que plus confirmés dans cette croyance. Ils savaient bien qu'Hérode régnait à Jérusalem avec sa cour : ils ne pouvaient se dissimuler non plus que ce prince devait être jaloux d'y exercer la suprême puissance. N'importe ! ils demandent hardiment où est le nouveau Roi des Juifs, dont ils ont vu l'Etoile ; et, parce qu'ils veulent

l'adorer comme leur Maître et leur Dieu, ils ne sauraient appréhender les dangers auxquels ils se sont exposés pour son amour. Du reste, ils n'auraient pu croire qu'on ne sût rien à Jérusalem de la merveille qui leur avait été manifestée, quoiqu'ils ne fissent point partie du peuple de Dieu ; et ils s'imaginaient aussi qu'ils devaient remplir de joie la ville sainte, en lui apportant la bonne nouvelle du Messie promis.

Hérode fut consterné, car c'était un tyran. N'étant pas Juif de naissance, mais Iduméen, il s'était emparé violemment du royaume, et le gouvernait avec tant de cruauté que dans l'espérance de s'en assurer la possession, il avait fait mettre à mort tous les descendants de la race de David et des Machabées. Il n'ignorait point que les Juifs, lassés de son joug, désiraient un roi de leur nation, et appelaient de tous leurs vœux Celui que Dieu leur avait fait si souvent annoncer par les prophètes. C'est pourquoi le trouble où le jeta l'arrivée des Mages, fut à son comble. Déjà, il se crût dépossédé du trône qu'il n'occupait qu'en tremblant. Au milieu de ses terribles appréhensions, il sentit que la Majesté du Roi des rois n'a qu'à paraître pour que toutes les grandeurs factices de ce monde s'évanouissent devant elle comme la fumée. Bientôt Jérusalem s'émut à son exemple. D'ordinaire, les peuples se façonnent assez volontiers, par une permission de Dieu même, à l'image de ceux qui les conduisent. Il ne manque pas non plus de flatteurs autour des rois, qui, pour leur complaire, feignent de partager leurs passions ; et les Juifs, du reste, pouvaient redouter que le sanguinaire Hérode dans son courroux ne privât un grand nombre d'entre eux de leurs biens, de leur liberté, de leur vie même, dans le dessein toujours d'affermir son trône. Tout le monde finit donc par se déconcerter, en voyant les Mages, et en les entendant.

Hérode néanmoins crut devoir peu à peu user de dissimulation. Il fit venir les Scribes, afin de les consulter sur le pays où devait naître le Messie. Puis, après s'être informé secrètement, auprès des Mages, de tous les détails qui pouvaient intéresser son astucieuse politique, au sujet de leur voyage et

de l'Etoile dont ils parlaient, il les envoya à Bethléem : Sachez, leur dit-il, ce que c'est que cet Enfant ; (il se gardait bien de l'appeler Roi !) et quand vous l'aurez découvert, et que vous serez revenus m'apprendre toute la vérité, je m'empresserai, s'il y a lieu, d'aller l'adorer moi-même.

Il ne voulut point partir avec eux, parce qu'il s'efforçait, malgré ses craintes, de ne point ajouter foi à leur merveilleux récit. On eût pu s'étonner aussi qu'un si grand et puissant prince se fût si légèrement éloigné de sa cour, sur le seul bruit d'un événement peut-être prétendu, qui pouvait aboutir au ridicule ou à la déception. Ses officiers du moins, à son défaut, pouvaient accompagner les Mages ; mais il ne se fiait pas aux Juifs. Il craignait d'éveiller par une démarche solennelle l'attention publique ; et il pensait arriver plus sûrement au meurtre de l'Enfant nouveau-né qu'il méditait, en déjouant ses ennemis dans une apparente tranquillité.

La Providence cependant qui tient les cœurs des hommes entre ses mains, et qui frappe d'étourdissement les superbes, sut faire tourner à l'accomplissement de ses volontés adorables, la haine d'Hérode et ses perfides soupçons. Elle disposa toutes choses de manière à ce que Jésus-Christ n'eût point à mourir sous les coups de ce traître, ni à s'enfuir avant le temps, ni à opérer de nouveaux miracles pour se faire trouver et adorer par les Mages.

Ceux-ci furent transportés d'une grande joie, quand ils se remirent en route, car ils revoyaient l'Etoile, dont ils avaient perdu la trace, avons-nous remarqué, pendant leur séjour à Jérusalem. Momentanément éclipsée pour exercer leur foi datage, elle ne devait s'évanouir sans retour que sur la pauvre étable qui renfermait le trésor du monde. Là, le météore s'arrêta ; puis, s'abaissant avec un plus vif éclat de lumière et d'éblouissantes splendeurs, il sembla dire aux saints voyageurs : Ici est Celui que vous cherchez, et que je vous ai annoncé !... Que Dieu est admirable dans ses œuvres ! Il les fait toutes avec perfection ! c'est ainsi que, sous sa divine influence, la bienfaisante Etoile acheva son message, comme

si elle eût compris jusqu'à la fin le désir qu'avaient les Mages de voir Jésus, comme si elle se fût associée à leur bonheur.

Les saints Rois, en entrant dans cette grotte à peine garantie contre les injures de l'air, et en n'y trouvant que ce petit Enfant dénué de tout, qu'une jeune Vierge simple et modeste tenait entre ses bras, ne sentirent point leur confiance défaillir. Ils ne voyaient rien qui annonçât le faste des rois : ce n'était, au contraire, que solitude et pauvreté. Avaient-ils donc sous les yeux ce Sauveur admirable, objet de tous leurs désirs? Oui, ces cœurs pieux en sont convaincus. S'élevant avec fermeté au-dessus des trompeuses illusions des sens, pour n'écouter que la voix du Saint-Esprit qui retentissait dans leurs cœurs, ils reconnaissent dans le Fils de Marie, le vrai Fils unique du Père céleste, le Roi des rois, leur Seigneur et leur Dieu ; ils se jettent à ses pieds et ils l'adorent. « Les vils animaux qni sont à ses côtés ne les rebutent pas, » dit saint Bernard[1]. Ils ne se scandalisent pas de voir ce Rédempteur né dans l'éternité, abreuvé sur la terre d'un peu de lait comme les autres enfants. Loin de là, remplis de zèle et d'admiration pour ce mystère inénarrable de la charité divine, ils ne se lassent point de rendre leurs hommages à ce Verbe éternel revêtu de notre chair, à cette Sagesse infinie réduite à l'Enfance, à cette Force de Dieu devenue faiblesse, à ce Dieu de gloire enveloppé de langes et descendu jusqu'aux derniers abaissements de l'homme ici-bas. « Que faites-vous, ô Rois? s'écrie encore saint Bernard, vous adorez dans une chétive masure un enfant obscur et méprisé. Qui pourrait bien le prendre pour un Dieu?... Dieu n'est-il pas dans son temple? Et c'est dans une pauvre grotte que vous prétendez lui rendre vos hommages? S'il est Roi comme vous dites, montrez-moi son palais, le trône de sa majesté, la foule de ses courtisans. Vous me direz que son palais est l'étable, que son trône est la crèche, et que ses courtisans sont Joseph et Marie. Mais des hommes aussi vantés que vous l'êtes, peuvent-ils oublier leur sagesse à ce point?... »

(1) 3 serm. de nativ.

O rayon de la divine Lumière, reprendrons-nous après le saint Docteur, ô force et efficace de la foi qui transportez de la terre au ciel, qui anéantissez devant nos esprits ce qui paraît, pour ne laisser voir que ce qui ne paraît point; vous illuminez ces saints Rois bien mieux encore que la miraculeuse Etoile qui leur avait servi de guide dans le chemin. Ils ne savaient plus qu'aimer une chose en ce moment, *la douceur et la bénignité*[1] *de l'Enfant Dieu* qui les avait appelés à son berceau de si loin. Et ils s'humiliaient d'autant plus, qu'ils le voyaient plus humilié lui-même sur la paille où il reposait.

Mais comme ils avaient reçu de cet aimable Maître tout ce qu'ils possédaient, ils voulurent le lui rendre par une consécration complète et sans réserve. Ils lui offrirent donc leurs corps en se prosternant devant son berceau, leurs ames en l'adorant, et leurs biens temporels en tirant de leurs coffres et de leurs trésors l'or, l'encens et la myrrhe qui y étaient renfermés. Dans les desseins de Dieu et par un effet mystérieux de sa Providence, ce triple don représentait la Royauté, la Divinité, et l'Humanité de Jésus. Mais on peut croire aussi qu'au moyen de l'or, les Mages voulaient pourvoir à la pauvreté du Verbe divin, qu'ils voulaient embaumer son humble étable avec l'encens, et réconforter avec la myrrhe ses membres si tendres et si délicats.

Hâtons-nous de dire que le Sauveur ne se laissa point vaincre en générosité par ses pieux serviteurs. Lui-même, il leur fit ses présents en retour des offrandes terrestres qu'ils apportaient à ses pieds. Il versa spirituellement dans leurs cœurs l'*or* de la sainte et très-parfaite charité de Dieu et du prochain ; l'*encens* d'une affectueuse dévotion, qui leur fit goûter toutes les douceurs du mystère sacré dont ils étaient témoins, et la *myrrhe* si précieuse de la mortification corporelle, qui leur fit mépriser le monde comme un néant. Ce n'est pas tout, notre Seigneur daigna même les instituer, et nous le verrons bientôt, les premiers prédicateurs de son saint Nom, et les

(1) Tim. III, 4.

hérauts de sa gloire, les imitateurs de ses abaissements, et les disciples de cette pauvreté volontaire qu'il venait enseigner à son Eglise.

Saint Mathieu n'entre point dans le détail des dispositions qui animaient ces généreux Princes. Il ne dit rien des épanchements de leur piété envers Jésus, ni de leurs entretiens avec la Vierge-Mère et son chaste époux. Il ne nous initie pas à la joie que ressentit alors Notre-Dame. Et quelle joie cependant pour cette aimable Epouse du Saint-Esprit de voir son Fils déjà connu ! quelle joie d'entendre dire que la gloire de son Emmanuel, ou Dieu avec nous, se répandrait bientôt de toutes parts pour la confusion de l'enfer et la destruction de l'idolâtrie et du péché ! quelle joie d'avoir été choisie pour être la Mère d'un tel Fils ! Enfin, l'Evangéliste ne nous a rien fait connaître non plus des pieux soupirs du cœur de Jésus vers son Père en présence des Mages, quand il voyait comme poindre en eux les premiers rayons du beau soleil de son Eglise, qui devait produire tant d'élus, continuateurs de ses combats et de ses victoires, et consoler le ciel et la terre jusqu'à la fin des temps, sans interruption. Nous n'étions pas dignes d'entrer en participation de ces secrets : notre faible entendement n'eût pu les pénétrer, ni notre langue les expliquer. Ou bien peut-être le Saint-Esprit voulait nous laisser à nos inspirations propres pour les méditer à loisir dans le silence de nos ames, en demandant à notre Seigneur de daigner nous découvrir lui-même ce qui doit nous être particulièrement profitable dans ces grandes choses pour notre salut.

Mais les Mages se préparant à s'éloigner de la crèche où il leur avait été donné de jouir de tant de bonheur, furent avertis en songe de ne point repasser par Jérusalem, car Hérode voulait faire mourir l'Enfant. On pense bien qu'ils ne prirent pas congé de Jésus et de Marie sans attendrissement. Leurs yeux ne pouvaient se détacher du saint berceau, mais ils y laissèrent tout l'amour de leurs cœurs. La pauvre étable leur semblait comme un paradis anticipé.

Pour obéir à la voix de Dieu, ils regagnèrent leur pays par

un autre chemin ; et ils se montrèrent si fidèles observateurs du commandement que l'Ange leur avait donné de la part du Seigneur, que pour tromper toutes les inquisitions d'Hérode et de ses satellites, ils évitèrent les routes battues, s'enfonçant dans les lieux déserts, et ne se reposant, avec leur suite, que dans les cavernes des montagnes, ou dans les obscures forêts, ainsi que l'a écrit le moine Cyrille en la vie de l'abbé Théodose[1]. Conduits comme par la main de la Providence à travers tant d'obstacles encore, ils revirent leurs peuples avec de grandes consolations. Mais ils se mirent aussitôt en devoir de leur annoncer efficacement les prodiges qu'ils avaient vus et entendus. Sacrifiant pour cela la haute position qu'ils occupaient, ils ne craignirent point de revêtir les livrées du Sauveur. De grands princes qu'ils étaient, ils se firent pauvres de Jésus-Christ, afin de communiquer à leurs frères, assis dans les ombres de la mort, les trésors de la foi, les lumières et les grâces de l'Evangile. Plus tard même, ils eurent le courage d'achever leur vie dans le martyre, offrant de la sorte au Dieu très-Haut le sacrifice d'eux-mêmes, bien plus agréable à la divine Majesté que l'or, l'encens et la myrrhe qu'ils lui avaient autrefois présentés[2].

Leurs corps déposés d'abord à Constantinople sous les premiers princes chrétiens furent transportés ensuite à Milan dans l'église de Saint-Dominique[3], d'où l'empereur Barberousse les faisait enlever au douzième siècle, après avoir fait le sac de cette ville ! Il les donna à la cathédrale de Cologne, et on les y vénère encore.

N'omettons pas de remarquer en finissant, que ce voyage des Mages à Bethléem eut tant de retentissement non-seulement parmi les chrétiens, mais parmi les Gentils, qu'on lit ces

(1) Apud Metaphrast. 11 janv.

(2) L'ancien auteur du commentaire imparfait sur saint Matthieu qui se trouve parmi les ouvrages de saint Jean Chrysostôme, rapporte ces détails, après avoir dit que les Mages reçurent le baptême des mains de l'apôtre saint Thomas.

(3) On montre dans cette église la place où on croit qu'ils reposèrent depuis l'an 670, jusqu'en 1163. La translation avait été faite sous l'empereur Emmanuel, par l'évêque Eustorge.

remarquables paroles dans les commentaires du philosophe Chalcide sur le Timée de Platon : « Nous avons une relation plus sainte et plus vénérable. Elle concerne l'apparition d'une Etoile extraordinaire qui n'annonçait pas, comme il est arrivé plusieurs fois, l'approche de fléaux terribles, mais la venue sur la terre de la majesté de Dieu pour converser avec les hommes et leur apporter le bonheur et la paix. Cette Etoile ayant été aperçue pendant la nuit par les Sages de Chaldée, bien versés en la contemplation des astres et des choses célestes, on dit qu'ils se mirent en route dans le désir de trouver le Dieu fait Enfant ; et que l'ayant rencontré, ils le révérèrent, lui présentant des offrandes et des dons convenables à ses grandeurs infinies. »

Voilà ce que disait un païen. Pour nous qui avons été instruits par les divines révélations, ne nous contentons point de savoir l'histoire des Mages et de nous rappeler leurs actions. Tâchons d'imiter leur fidélité généreuse. C'est principalement à cette fin que l'Eglise nous fait célébrer chaque année la touchante fête de l'Epiphanie. Suivons donc l'Etoile, c'est-à-dire les illuminations intérieures que Dieu nous donne pour le connaître de plus en plus, pour le servir avec amour, pour le craindre et pour l'adorer, nonobstant les séductions du monde et les tentations de l'ennemi de nos ames. Ainsi marcherons-nous sur les traces des saints Rois, et pourrons-nous avoir l'espérance de parvenir avec eux à l'éternelle Patrie. Prions-les avec ferveur de nous obtenir cette grâce de notre souverain Roi et Sauveur Jésus-Christ. Amen.

LA FÊTE

DE LA

PURIFICATION DE LA T.-S. VIERGE

ET DE LA

PRÉSENTATION DE SON PRÉCIEUX FILS AU TEMPLE[1].

(Deux Février).

Le deuxième jour de février, qui est le quarantième après la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Eglise célèbre la fête de sa Présentation au temple. Cette fête est aussi appelée la Purification de Notre-Dame, ou communément *la Chandeleur*. Les anciens l'appelaient la fête de Siméon le Juste et d'Anne la Prophétesse ; et quelquefois la fête *de la Rencontre*, en latin *occursus*, parce que les deux saints vieillards s'étaient rendus avec un joyeux empressement au devant du Sauveur. Mais, sans nous occuper d'aucune autre dénomination, attachons-nous seulement à celle que la coutume a consacrée parmi nous ; et tâchons de pénétrer les divins mystères que cette grande fête offre à notre piété.

Il faut se reporter d'abord aux deux commandements que le Seigneur avait faits à Israël, et que notre divin Maître et sa très-sainte Mère vinrent accomplir en ce jour, nous donnant

(1) Cette fête est une des plus anciennes. L'an 542, sous l'empereur Justinien, elle fut universellement célébrée le 2 février ; et le pape Gélase qui gouverna l'Eglise pendant plus de trente ans avant le règne de Justinien, l'avait déjà précédemment établie à Rome.

On croit même, sur la foi de graves auteurs, qu'elle se célébrait dans l'Eglise, dès le troisième siècle.

l'exemple d'une humble et admirable soumission, à laquelle ils n'étaient point obligés. Le premier de ces commandements était ainsi conçu : « Vous me consacrerez tout premier-né parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des animaux, car tout est à moi[1]. » De cette sorte, en chaque famille qui n'était point de la tribu de Lévi[2], le premier-né des enfants des Hébreux devait être offert au Seigneur dans le temple et on donnait cinq sicles pour son rachat[3]. Quant au premier fruit des animaux, il était remis également entre les mains des prêtres, qui l'immolaient en sacrifice.

Cette prescription toute religieuse avait pour but de perpétuer la mémoire d'une des merveilles les plus signalées que le Seigneur avait opérées en faveur de son peuple.

On sait que, quand Dieu voulut le délivrer de la captivité de Pharaon, son ange exterminateur frappa d'une dernière et terrible plaie les Egyptiens, en faisant mourir, dans une seule nuit, tous leurs premiers-nés. Et un grand cri s'éleva dans tout le pays d'Egypte, remarque l'Esprit-Saint[4], tel qu'il n'y en a eu, et tel qu'il n'y en aura jamais de semblable. Mais parmi les Israélites, pas un gémissement ne fut entendu, car aucun des enfants au berceau ne fut frappé, afin qu'on vît évidemment par quel signe le Seigneur séparait la nation choisie de ceux qui la persécutaient. Aussi les Egyptiens, ne mettant plus de borne à leur douleur, et pensant tous mourir, pressaient eux-mêmes les Israélites de partir au plus vite.

Cette miraculeuse protection de Dieu demandait une reconnaissance, dont le Seigneur se montre jaloux toujours dans nos saintes Ecritures. S'il nous comble de ses dons avec une magnifique libéralité, *il ne laisse cependant sa gloire à person-*

(1) Exod. XIII, 2.

(2) Par cette loi, dit le père Croiset, tous les premiers-nés des enfants d'Israel étaient dévoués au ministère des autels, mais parce que Dieu avait choisi pour cet emploi les enfants de la tribu de Levi, il avait ordonné que les aînés des autres tribus ne devant pas servir au temple seraient présentés au Seigneur, comme des prémices qui lui étaient dues, et ensuite rachetés à prix d'argent : *Pretio redimes.* Exod XIII, 4. Père Croiset, année chrétienne.

(3) Le sicle valait un franc, à peu près, de notre monnaie

(4) Exod. XI, 6.

ne[1]. Il faut qu'on lui rende l'honneur qui lui est dû. Et voilà pourquoi on venait lui faire l'offrande des premiers-nés dans l'ancienne loi. Il voulait d'abord qu'on ne mît point en oubli ses miséricordes : et d'autre part, cette cérémonie contenait pour les parents une grande instruction : ils y apprenaient à aimer leurs enfants moins pour eux que pour Dieu même, puisque c'est à Dieu qu'ils appartiennent avant tout.

Le second commandement portait en substance : que la femme qui avait mis au monde un enfant mâle, resterait séparée du monde pendant quarante jours, au bout desquels elle offrirait en holocauste un agneau d'un an par le ministère des prêtres, et une tourterelle à l'entrée du tabernacle ; que si elle ne pouvait apporter un agneau, elle offrirait deux tourterelles ; enfin qu'elle ne viendrait qu'après quatre-vingts jours au temple, si elle était accouchée d'une fille[2].

On voit que la première de ces lois ne déterminait pas le jour où l'enfant serait présenté au temple ; et que la seconde ordonnait, au contraire, que la mère attendît quarante ou quatre-vingts jours avant de demander à être purifiée. La coutume s'était alors établie chez les Juifs d'accomplir dans une même cérémonie les deux prescriptions à la fois.

Mais ni l'une ni l'autre, nous l'avons déjà dit, n'était faite pour notre doux Sauveur et sa glorieuse Mère. Jésus-Christ, comme Dieu, suprême instituteur et maître souverain de la loi, n'avait point à se soumettre à ses prescriptions. Et la très-sainte Vierge, en sa qualité de Mère de Dieu, de princesse et de Reine du Ciel, était également affranchie de tout assujettissement légal en ce monde. De plus la loi des premiers-nés, il suffit de relire son texte, ne pouvait être appliquée à notre Seigneur, puisque étant né d'une Vierge, il était venu à nous d'une manière miraculeuse et divinement sainte, par cette voie pure et immaculée, dont parle le prophète Ezéchiel[3], que le seul Dieu, Seigneur d'Israël pouvait suivre. Et la loi de la purification faite pour les femmes ordinaires, conçues dans le

(1) Isa. XLII, 8. (2) Lév. XII. 2, et seq. (3) Ezech. XLIV, 1.

péché, et victimes du péché, ne devait pas davantage atteindre la très-chaste Marie, qui après avoir engendré le Fils du Très-Haut par la vertu du Saint-Esprit était restée plus pure que le soleil. Rose mystique, comme l'appelle l'Eglise, son éclat virginal n'avait fait que s'accroître de la sainteté et de la beauté de Dieu même. Est-ce que la pureté sans tache peut être purifiée, la lumière sans nuage éclairée, la candeur parfaite embellie? Aussi l'Evangéliste, après avoir dit que les jours de la purification de Marie étaient accomplis[1], n'oublie pas d'ajouter, par une céleste inspiration, ces mots bien significatifs : *selon la loi de Moïse,* voulant faire comprendre à tous, que cette cérémonie était sans effet pour la très-sainte Vierge, qui n'avait rien perdu de son intégrité tout immaculée dans son divin enfantement.

Néanmoins il était à propos que Jésus et Marie se conformassent à la loi, quoiqu'ils en fussent exempts, afin que nous pussions trouver dans leur imitation, la force et la vertu qui nous sont nécessaires. Leurs abaissements sont pour nous d'un prix infini ; car combien ne sommes-nous pas heureux d'apprendre de tels maîtres que nous devons obéir à Dieu en toutes choses, sans user de ménagement, ou réclamer de dispense. Notre mal étant un désir insatiable d'indépendance et de fausse liberté, n'aurions-nous pas couru le risque d'être incessamment précipités dans le désordre, inséparable de l'offense de Dieu, d'être même à tout instant damnés sans retour, si la divine miséricorde n'était venue si gratuitement à notre aide. Notre Seigneur, semblable encore ici à un charitable médecin, porte toujours sur lui la peine de nos infirmités, pour que nous apprenions mieux à recourir au remède qui doit nous guérir. Il veut qu'en marchant sur ses traces et sur celles de son auguste Mère, nous sachions faire des œuvres non-seulement saintes devant Dieu, mais pleines d'édification pour les hommes ; que nous ne nous contentions pas uniquement des témoignages de notre conscience pour ne pas

(1) Luc. II, 23.

fournir au prochain l'occasion du murmure; mais que nous évitions avec le plus grand soin tout ce qui pourrait avoir, dans nos paroles et dans nos actions, l'apparence même d'un scandale. Il nous montre que nous ne saurions être innocents à ses yeux, quand n'ayant point de motif évident d'excuse, nous n'avons pas crainte de déroger publiquement au commandement de Dieu.

Aussi lisons-nous dans l'Evangile[1] qu'un jour les publicains vinrent trouver les apôtres voulant savoir si leur Maître payait l'impôt à César. Pierre se disposait à parler au Sauveur de cette démarche insidieuse de ses ennemis, mais Jésus qui connaissait sa pensée lui adressa le premier la parole : les rois de la terre, lui dit-il, ne perçoivent pas leur tribut des mains de leurs enfants, mais de leurs vassaux et des étrangers. Cependant, afin que nous ne donnions pas sujet de dire que nous nous révoltons contre César, allez à la mer, prenez la pièce d'argent que vous trouverez dans le premier poisson qui sortira de l'eau, et donnez-la pour moi et pour vous.

Cet adorable Rédempteur a fait de même en ce jour. Pour qu'on ne lui reprochât point de ne pas garder la loi comme s'il eût été opposé à Moïse, et qu'on n'accusât pas sa sainte Mère elle-même d'impureté, même légale, après son très-pur accouchement, il a voulu être présenté au Temple, pendant que Marie de son côté se soumettait à la purification extérieure. Et c'est de la sorte qu'il nous a donné l'exemple encore une fois; et c'est de la sorte qu'il nous a enseigné à veiller sur notre conduite, afin de ne point laisser aux hommes, autant qu'il est en nous, le moindre prétexte de la condamner ou de la flétrir.

Il voulait encore sans doute frapper le démon d'étourdissement, et le laisser dans l'incertitude et la confusion. Car tout ainsi qu'il lui avait caché le mystère de l'Incarnation divine par le très-saint mariage de Marie, il augmentait son ignorance en laissant cette Reine des anges, cette Epouse pri-

(1) Matth. XVII, 23.

vilégiée du Saint-Esprit s'humilier aujourd'hui sous la main des prêtres, comme si elle eût eu besoin d'être purifiée. La grâce alors et la lumière qui sortent pour nous des précieux abaissements de Marie, comme de ceux de Jésus, n'ont fait qu'aveugler davantage l'orgueil de Satan pour la consommation des desseins de Dieu.

Mais, après tous ces motifs, il en est un autre qui tend admirablement à l'amendement de notre vie et à l'amélioration de nos cœurs. Dieu le Père nous avait donné son Fils unique et avec lui tout ce qu'il pouvait nous donner. Maintenant il envoie Marie au temple, non-seulement afin qu'elle puisse le lui offrir pour les péchés des hommes, mais encore afin d'encourager chacun de nous par cette offrande d'un prix infini, à se consacrer lui-même dans son esprit, dans son cœur, dans son être tout entier à la Majesté divine. Ainsi nous trouvons-nous associés malgré notre bassesse, à la sainte et mystérieuse Présentation du premier-né de la Vierge, et pouvons-nous accomplir tous les jours encore ce que la loi des aînés représentait anciennement en ombre et en figure. Mais qu'est-ce à dire ? Le fils aîné a toujours été distingué des autres, dans la maison des rois surtout. C'est sur lui que se portent tous les regards, que se concentrent avec une vive sollicitude toutes les espérances et toutes les affections. Nous avons de même dans notre volonté un premier jugement et dans notre cœur un premier amour, qui sont comme les aînés de l'homme raisonnable, parce que ce jugement et cet amour deviennent la règle et la source de tous les autres. C'est ce premier jugement et ce premier amour que notre Seigneur nous demande comme un bien qui lui appartient en propre.

Expliquons plus simplement notre pensée. L'homme a des désirs véhéments de bonheur. Eh bien ! ce qu'il convoite avec plus d'ardeur et d'empressement, comme une chose à laquelle son cœur s'attache, parce qu'elle doit le rendre heureux, s'il en obtient la possession, ou malheureux, s'il la perd : voilà l'amour et le premier-né que notre Seigneur réclame. Nous lui donnerions tout le reste qu'il ne pourrait nous en savoir

aucun gré. Car, pour avoir notre cœur, il n'a pas dédaigné de se donner lui-même à nous, sachant bien que quand il nous aurait fait le don de toutes choses sans lui au ciel et sur la terre, le ciel et la terre sans lui, et tout ce qu'ils renferment, n'auraient pu nous apporter le bonheur.

On sait aussi que l'homme est capable de plusieurs amours, qui loin d'abaisser la dignité de sa vie ne font que l'accroître, au contraire. Ainsi peut-il s'attacher légitimement aux biens même terrestres dont il est en possession. Il les a recueillis de l'héritage de ses pères, où il les a amassés à la sueur de son front ; il veille sur eux avec une attentive sollicitude, parce qu'ils lui servent à subvenir aux besoins de sa famille. Mais il trouve de plus nobles instincts dans son ame : qu'il porte en effet ses pensées vers les fils que la Providence lui a donnés ; et que la considération de ses intérêts matériels vienne à se rencontrer, avec son religieux et paternel dévouement. Qu'on dise à ce père, par exemple, que les plus chers objets de ses affections, accablés par le malheur, sont en danger de périr, s'il ne vient à leur aide, en leur ouvrant tous ses trésors, en leur tendant les bras, hésitera-t-il à faire un sacrifice qui lui est dicté par son cœur, pour sauver des jours qui lui sont si précieux?... Eh bien ! encore une fois, c'est un amour de ce genre, pur, élevé, délicat, généreux, que veut pour lui le Seigneur : c'est là notre aîné que nous devons lui offrir. Il ne souffrirait pas qu'il y eût quelque chose en nous, que nous pussions non-seulement préférer à Dieu, mais égaler à Dieu. Il est notre unique bien, notre plus inestimable trésor, devant lequel toutes les richesses et toutes les jouissances de ce monde ne sont qu'un peu de boue. Il exigera toujours que nous soyons résignés à la perte de notre fortune, de notre honneur, de nos proches, de notre vie même, toutes les fois qu'il en sera besoin pour procurer sa gloire et notre salut.

Mais si Dieu nous fait présenter aujourd'hui son Fils bien-aimé par les mains de Marie, n'est-il pas juste que nous lui donnions en retour nos personnes et nos cœurs? Notre plus généreux amour sans doute sera toujours bien imparfait ;

mais, parce qu'il est notre aîné, l'hommage volontaire que nous en ferons, en l'unissant au sacrifice de notre divin Maître, comme nous avons dit plus haut, le rendra non-seulement agréable au Seigneur, mais infiniment plus méritoire que le rachat dans le temple des aînés de l'ancienne loi. Nous mettrons la réalité à la place de la figure, car le commandement du vieux Testament n'était que le signe de cette offrande spirituelle de l'homme intérieur que nous devons faire en Jésus-Christ et par Jésus-Christ ; comme l'immolation des animaux premiers-nés, que Dieu ordonnait en même temps, ne faisait que nous annoncer encore cet anéantissement du vieil Adam avec ses vices et ses convoitises[1], qui doit être accompli par le chrétien dans la partie inférieure de son ame.

Disons de plus que la loi de la Purification en général, nous apprend le soin que nous devons avoir de la purification de nos ames. Cette loi, toute cérémonielle, interdisait l'entrée du temple à la femme qui était devenue mère. Elle est maintenant abolie, mais en aspirant à la sainteté sous la loi de grâce, nous avons tous à nous régénérer en esprit et en vérité, à laver nos cœurs dans les eaux de la pénitence, à réprimer nos appétits sensuels, à gémir devant Dieu sur nos fautes passées comme la colombe qui était offerte en holocauste, et à nous revêtir devant les hommes de sa simplicité, de sa candeur et de son innocence par la sainte édification de notre vie.

Voilà une partie des raisons qu'allèguent les saints pour nous montrer combien il était convenable que le très-doux enfant Jésus gardât la loi des premiers-nés, et la très-sainte Vierge, sa mère, celle de la Purification, sans y être obligés.

Cependant, pour revenir au récit de l'Evangile, l'humble Marie fit son entrée dans le temple, accompagnée de saint Joseph. Elle portait entre ses bras son Fils chéri, le Roi du ciel et le Sauveur du monde. Son premier mouvement fut de se prosterner en présence de Dieu, et de lui dire du fond de son ame, avec le recueillement le plus religieux et le plus

(1) Gal. v, 24.

saint qui fut jamais : « O Père éternel, mon souverain Maître et mon Dieu, voici votre Fils unique, que, par une charité incompréhensible, vous avez rendu mon propre Fils, afin qu'il pût, en se faisant chair, opérer la rédemption des hommes. Je le tiens sur mon cœur pour vous le présenter et vous l'offrir. Disposez de lui et de moi, Seigneur, selon toutes vos volontés adorables. »

Cette prière achevée, elle se releva, donna les cinq sicles demandés par la loi, et racheta de la sorte Jésus, le fruit sacré de son sein, dont les cinq plaies devaient un jour, en inondant le monde du sang précieux qu'il avait pris en elle, nous racheter de la mort et de l'affreuse servitude du péché.

Marie donna aussi une paire de tourterelles pour la Purification. Elle n'offrait point d'agneau figuratif, soit parce qu'elle présentait l'Agneau véritable qui efface les péchés du monde, soit parce qu'elle était pauvre, et qu'elle se sentait saintement amoureuse de l'état de petitesse et de dénuement dans lequel son Fils était né. Puissions-nous, en nous animant de son esprit, n'oublier jamais, que Jésus, glorieux au ciel, a pris sur la terre la figure du pauvre, pour réprimer notre incroyable orgueil et nos folles présomptions. Il est grand et il se fait humble, et le plus humble de tous. Nous ne sommes que néant et péché, et nous voulons paraître grands et comme impeccables, nous croyant dignes de toute primauté, de tout honneur et de toute louange.

Mais le texte évangélique ajoute d'autres détails à ceux que nous venons de développer. « Il y avait, dit-il, un homme à Jérusalem, nommé Siméon. Il était juste et craignant Dieu ; il attendait la consolation d'Israël ; et le Saint-Esprit qui était en lui, lui avait fait connaître qu'il ne mourrait point, avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Conduit par le Saint-Esprit, il vint au temple à l'heure même où y arrivait le Messie[1]. »

Tous les désirs de son cœur allaient être comblés ; car *le Seigneur est fidèle dans ses promesses*[2], et *celui qui marche*

(1) Luc. II, 25. (2) I Cor. X, 13.

dans la miséricorde et la justice, comme avait fait Siméon, *trouvera la vie*[1]. Ce vieillard n'avait pas cessé d'aspirer vers le ciel. Se sentant créé à la ressemblance de Dieu, il s'efforçait d'entretenir en lui par ses bonnes œuvres cette auguste et céleste origine. Bien différent de ces hommes d'inutilité et de plaisir qui semblent prendre à tâche de la faire oublier dans la dissipation d'une vie toute terrestre, comme si nous n'étions pas faits pour la vertu, comme si les satisfactions grossières des sens devaient nous faire descendre au rang des animaux dénués de raison.

Siméon était donc juste et craignant Dieu ; mais après sa justice rien n'égalait la charité qu'il avait pour le prochain. Il était aisé de s'en apercevoir au désir ardent qu'on lui entendait exprimer pour la consolation de tout le peuple dans l'avènement, la connaissance et l'amour du Libérateur promis. Et s'il était devenu la demeure et le temple du Saint-Esprit, c'était une grande récompense accordée à sa piété. Ecoutons encore comment s'exprime l'historien sacré. Ce n'est qu'avec admiration : *Et voici qu'un homme juste se trouvait à Jérusalem.* La ville sainte était en ce temps-là pleine de débordements. Le désordre et le crime s'y étalant avec audace, rien ne faisait plus d'honneur à Siméon que de s'être conservé pur au milieu de cette dépravation générale.

On voit, du reste, dans Nicéphore[2], qu'il n'était guère moins distingué par sa science que par sa sainteté, et qu'en lisant ce passage d'Isaïe : *Il arrivera qu'une vierge concevra et enfantera un fils*[3], l'inquiétude et le doute s'étaient emparés de son esprit. Il se demandait si ce mystère n'était point opposé à sa raison, car vierge pourrait-elle devenir mère sans rien perdre de sa virginité? Mais le Seigneur qu'il priait avec amour voulut bien lui révéler qu'il le rendrait témoin de ce nouveau miracle, en lui montrant cette Vierge dont parlait le prophète et le Fils qu'elle mettrait au monde. Dès ce moment, le vénérable serviteur de Dieu s'était réjoui dans l'espérance

1) Prov. XXI, 21. 2) Niceph. Calixt. lib. I, c. 12. 3) Isaïe, VII, 14.

qui lui avait été donnée ; et les pieux soupirs qu'il poussait vers le ciel le remplirent de consolation jusqu'à la venue bienheureuse du Sauveur des hommes. C'est alors que l'esprit de Dieu lui inspira d'aller au temple, parce qu'il y trouverait l'objet de tous ses vœux.

Il s'y rendit chargé d'amour, en quelque sorte, autant que d'années. Comme le cerf lassé d'une longue course et que le trait du chasseur a blessé, il se sentait consumé de soif ; il avait besoin de se rafraîchir à la Fontaine de vie. Mais en entrant dans les saints parvis, quels ne furent point les tressaillements et les illuminations de son ame ! O merveille ! il vit resplendir le Temple vivant dans le temple inanimé, le Temple spirituel dans le temple matériel, le divin Fils du Très-Haut dans les bras de la Vierge pleine de grâce et bénie pardessus toutes les femmes.

Comme il souhaitait ardemment de voir le Sauveur béni, dit un pieux auteur, son regard perçant cherchait Marie avec inquiétude parmi toutes les mères qui venaient demander la purification. Mais il aperçut bientôt comme une brillante auréole de clarté[1] autour de la très-sainte Vierge et de l'innocent Agneau qu'elle portait appuyé sur son sein. C'était là l'approche du Soleil de justice ; c'était là son bien, son trésor, ses délices, la lumière de ses yeux, le repos de son cœur.

Accourant donc avec une incomparable et joyeuse humilité, il se prosterna, adora l'Enfant, et supplia Marie de le lui donner pour quelques instants. Et lorsqu'il l'eût reçu, il fit entendre d'une voix pleine d'amour ce suprême et divin cantique :

« Seigneur, laissez aller maintenant votre serviteur en paix, selon votre parole.

» Car mes yeux ont vu votre salut.

» Le salut que vous avez préparé devant la face de tous les peuples ;

(1) Timot. presbyt. Hierosolym. in Tract. de Simeone apud P. Canisium, lib. IV. c. 11. Voir également Baronius, t. 1, p. 70.

» Comme la lumière qui éclairera toutes les nations, et comme la gloire de votre peuple d'Israël. »

Oui, Seigneur, vous avez accompli votre promesse. Mes yeux ont vu ce que vous aviez annoncé depuis tant de siècles écoulés. Il est temps aujourd'hui que vous me tiriez de la pénible prison de ce corps, et que vous me délivriez de la guerre périlleuse de cette vie, pour recevoir mon ame en paix. J'ai vu le Pacificateur du monde ; j'ai vu le Sauveur qui doit lui donner le salut, qui doit illuminer les gentils égarés dans les ténèbres de la perdition, et glorifier votre peuple accablé sous un joug de douleur et de servitude. Je n'ai plus rien à voir, rien à désirer, rien à demander, rien à attendre, puisque j'ai vu la lumière descendue des cieux. Il ne me reste plus qu'à m'endormir dans la mort, et je ne la craindrai point, puisque j'ai tenu la Vie entre mes bras.

Après cela, le saint Prophète usant dans le temple de son pouvoir sacerdotal, bénit l'Enfant et sa Mère. Puis se tournant vers Marie, il lui adressa ces paroles qui la remplirent d'un pressentiment cruel : « Sachez, ô Vierge, lui dit-il, que ce Fils qui vous a été donné, est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël. Il deviendra un signe de contradiction ; et le glaive percera votre ame, afin que les pensées d'un grand nombre soient révélées au grand jour. »

Ainsi prophétisait-il que ce divin Sauveur envoyé sur la terre pour promettre le ciel aux hommes de bonne volonté, les trouverait souvent rebelles à sa voix, fermant les yeux à sa lumière, et changeant en poison les grâces précieuses qu'il tirerait de son cœur pour remédier à nos maux. Mais si la Rédemption ne devait être à ceux-là qu'une occasion de ruine, seuls ils porteraient devant Dieu la faute de leur aveuglement obstiné, car Jésus voulait la vie de tous, sans exception de personne.

Et quand Siméon ajoutait que notre Seigneur serait en butte aux contradictions de ses ennemis, parce qu'ils le maudiraient dans sa doctrine, le persécuteraient dans sa personne et dans ses membres, le cloueraient par la main des bourreaux à la

croix, non-seulement il montrait à Marie l'immense désolation qu'elle aurait à endurer un jour ; mais il voulait nous remplir nous-mêmes d'attendrissement pour cette Vierge que nous devons aimer après Dieu plus que toutes choses, et qui tout inondée pour nous au Calvaire des larmes et du sang de son Fils, est si justement appelée par l'Eglise la Mère des douleurs et la Reine des martyrs.

Cependant la Providence avait convié tous les états et tous les âges à rendre gloire au Sauveur. Une sainte veuve, âgée de quatre-vingt quatre ans, qui *ne s'éloignait pas du temple, où elle servait Dieu le jour et la nuit, dans les jeûnes et dans la prière, se mit à louer le Seigneur,* en même temps que Siméon, *et elle parlait de l'Enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance d'Israël.* Ce fut un grand jour de fête pour cette ame si religieuse et si tendre. Elle assista, dit saint Cyrille de Jérusalem[1], à la procession solennelle qui se fit en ce lieu sacré; et les anges y vinrent aussi pour accompagner invisiblement leur Roi avec les prêtres et les pieux fidèles qui se trouvaient présents. Au milieu de tous, et devant la très-sainte Vierge et son chaste époux saint Joseph, marchait dans un recueillement profond le vieillard Siméon, tenant dans ses mains le Pain de Vie.

L'Eglise a soin de renouveler chaque année cette cérémonie touchante[2]. Plusieurs saints Pères ont enseigné que les cierges qu'on y porte nous apprennent à prendre spirituellement nous-mêmes Jésus-Christ dans nos mains, comme la Lumière du monde, en le suppliant d'embraser nos cœurs de son saint amour.

(1) Vide S. Cyrill. Hierosolym. in Baronius

(2) Beda. Serm. de Purific. S Elig. homil. 2 de purif. — S. Greg. Nyss. — S. Chrysost. et alii. Ils disent que les cierges sont la figure de Jésus-Christ, parce que la cire dont ils sont composés, est produite par les abeilles qui représentent elles-mêmes la chasteté de Marie. Les pures abeilles donnent la cire vierge et on la façonne en cierges dont la lumière nous rappelle la grâce et la vie de notre très-aimable Rédempteur ; et la très-pure Marie nous a donné la chair adorable de ce Verbe de Dieu, sur laquelle, comme sur la cire vierge, nous trouverons imprimées jusqu'à la fin pour l'instruction et pour la consolation de nos ames les sanglantes douleurs de la Passion.

D'autres Docteurs[1] attribuent diverses autres causes à la procession de ce jour, qui remonte à une haute antiquité. Chacun peut rechercher ces détails pour satisfaire sa dévotion.

Mais nous dirons en finissant que saint Siméon[2] mourut dans un âge très-avancé. On célèbre sa fête le huitième jour d'octobre, et celle d'Anne le premier septembre.

(1) Alb. Plac. de div. offic. Purif. P. Canis. Doct. christ. lib. IV. c. 12.

(2) Saint Épiphane a écrit (de prophet. et vit. et inter. c. 24.) que les prêtres juifs, à la mort de Siméon, lui dénièrent les honneurs de la sepulture, en haine de la manifestation publique qu'il avait faite dans le temple pour honorer notre Seigneur.

LA FÊTE

DE

L'ANNONCIATION DE LA T.-S. VIERGE

ET DE

L'INCARNATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST[1].

(25 Mars.)

La première chose que nous ayons à considérer en parlant de ce mystère adorable du Fils de Dieu fait homme, c'est la miséricordieuse charité du Seigneur lui-même, qui a voulu opérer notre salut par un moyen si admirable et si incompréhensible. Il eût pu recourir à d'autres inventions de sa toute-puissance et de sa sagesse infinie pour délivrer le genre humain de la servitude du péché ; mais il n'en était point de plus

(1) La fête de l'Annonciation, dont le savant Gerson disait qu'elle était la fête principale de la très-sainte Trinité, parce qu'il n'est point de jour où la sainte Trinité ait opéré de si saintes merveilles, a toujours été célèbre dans l'Église. Elle était déjà fixée au 25 mars, du temps de saint Augustin, auquel jour 25e, selon une ancienne et vénérable tradition, écrit ce Père, on croit que Jésus-Christ a été conçu, qu'il est né, et qu'il est mort. Le pape Gélase faisait mention de cette fête déjà en 492. Le dixième concile de Tolède de l'an 656 l'avait transférée au temps de l'Avent et fixée au 18 décembre, à cause de l'incompatibilité du deuil et de la pénitence du carême, où elle tombe ordinairement, avec la joie et la solennité qu'elle inspire. A Milan, on la célébrait le dimanche qui précède immédiatement la fête de Noël. Ce n'est que vers le XIe siècle qu'elle fut généralement remise à son propre jour qui est le 25 mars. Cependant on ne laisse pas encore dans la plupart des églises particulières de se conformer à la pensée du concile de Tolède, en assignant au 18 décembre, en l'honneur de la sainte Vierge, une fête spéciale qu'on nomme l'*Expectation* ou l'*attente*. En France, on l'appelle la *semaine de préparation*.

Il fut décidé par Urbain II dans le concile tenu à Clermont en 1095, que tous les jours on sonnerait la cloche, le matin, à midi et le soir, et qu'on dirait à chaque fois la salutation angélique. C'est ce qu'on nomme l'*Angelus*. Le but du souverain pon-

digne de sa grandeur que celle-ci, ni de plus utile et plus honorable à l'homme, sa pauvre créature tombée. Plus l'ouvrier excelle, en effet, dans ses œuvres, plus il doit y imprimer de perfection, de grâce et d'éclat; et, sur ce principe, il était juste que, comme auteur souverain de toutes choses au ciel et sur la terre, Dieu fît éclater merveilleusement sa gloire dans le grand ouvrage de la Rédemption.

Les resplendissantes beautés de ce vaste univers, il est vrai, nous la révélaient déjà ; mais tout ce qu'il a fait pour nous en ce monde est fini et limité, comme la vie qu'il nous y a donnée. Et il avait résolu de verser sur les hommes toutes les richesses de son cœur par un acte si extraordinaire de sa vertu divine, que l'immensité de sa puissance et celle de son amour s'y manifestassent également. Il unit donc Dieu et l'homme dans la personne du Verbe incarné, c'est-à-dire, la nature divine et la nature humaine, l'éternité en quelque sorte avec le temps, la toute-puissance et la force impassible avec la faiblesse sujette à toutes les douleurs, la vie par essence avec la caducité et la mort. De cette façon l'humanité du Fils de Marie est l'œuvre par excellence marquée du sceau de l'auguste Trinité, et en tant que Dieu, Jésus est aussi parfait, aussi infini, aussi saint, aussi incompréhensible que le Père et le Saint-Esprit. Quel don que celui de cet Homme-Dieu! Quand le pauvre donne, il donne en pauvre, avec parcimonie ; quand c'est le riche, et qu'il est dévoué, il donne avec largesse. Mais quand c'est Dieu, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, il donne en Dieu, et avec une libéralité qui n'appartient qu'à lui, parce qu'il est seul grand et seul immortel. Il veut que l'offrande corresponde à la qualité de celui qui la dispense ; et devant lui, tout ce qui n'est pas Dieu, ne rappelle que le néant. Aussi qu'a-t-il voulu dans le mystère de l'Incarnation ? Il a vu que la création tout entière n'avait aucune proportion, ni avec ses célestes grandeurs, ni avec sa

tife était de porter les fidèles à louer Dieu et à le remercier du bienfait de l'Incarnation Plusieurs autres papes ont fort recommandé cette pratique en y attachant de nombreuses indulgences. (P. Croiset, année chrét., Godescard, Vies des saints.)

divine charité, et par une incomparable miséricorde, il s'est livré lui-même; car après s'être donné, tout Dieu qu'il est, il ne pouvait rien au-delà. *Si Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais s'il l'a sacrifié pour tous indistinctement,* dit l'Apôtre, *serait-il possible que nous n'eussions pas reçu tout avec lui*[1]?

Or, disons que cet admirable mystère nous découvre toutes les perfections de ce Dieu si aimable et si grand.

1° Sa bonté infinie, d'où nous viennent tous les biens, comme d'une source intarissable et continue. Le propre de la bonté dans les hommes même est de se répandre au dehors, en se communiquant d'autant plus qu'elle s'élève et s'épure davantage. Mais Dieu qui est la bonté suprême, a besoin de s'épancher souverainement, et c'est pourquoi il nous a aimés jusqu'à nous communiquer son être et sa vie. Il nous avait mis en possession de l'univers, nous venons de le dire; mais encore une fois, l'univers et tout ce qu'il renferme sont moins à ses yeux qu'un atome dans l'espace, *que la goutte de rosée, qui descend des cieux sur la terre pendant la nuit, que le grain de poussière qui fait incliner le plateau de la balance*[2] dans la main de l'ouvrier. *Le Liban et ses forêts ne suffiraient pas au feu de ses autels; et tous les peuples en sa présence sont comme s'ils n'étaient pas*[3]. Dès lors, il n'y avait pas là pour Dieu de communication souveraine. Il fallait un prodige qui surpassât toute conception, le signe même prédit à Achaz[4], la très-sainte et bienheureuse Incarnation, où Dieu s'unit à l'homme absolument, et ne fait plus de la nature humaine et de la nature divine qu'une seule et même chose en Jésus-Christ.

2° Son infinie toute-puissance que nous avons nommée plusieurs fois déjà. C'est elle qui rapproche en ce très-haut mystère les extrémités les plus opposées, l'humanité avec la divinité, l'éternité du Verbe avec notre mortalité, la maternité de Marie avec sa virginité sans tache, et dans nos cœurs la croyance et la profession d'une vérité aussi étonnante avec l'infirmité pleine d'orgueil de notre nature coupable.

1 Rom. VIII, 32. (2) Is. XL, 16. 3 Ibid. 4 Ibid., VII, 12.

3° Son infinie sagesse ; et cette vertu de Dieu semblable à un océan sans bornes ne recèle ici que des abîmes de grâces. *De même,* dit saint Paul, *que le péché était entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché qui infeste la multitude des hommes; la sagesse a voulu que le don de Dieu se répandît encore plus abondamment sur nous tous par les mérites d'un seul homme*[1], notre Sauveur bien-aimé. Et encore : *nous avions encouru la damnation par l'orgueil d'un seul, qui du sein de sa mortalité, n'avait pas cru que ce fut une usurpation de s'égaler à Dieu. Et aujourd'hui nous devons le salut à un seul également, à celui qui ayant la nature de Dieu, s'est cependant anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave, et se rendant semblable aux hommes par tout ce qui a paru de lui*[2].

4° Sa miséricorde et sa justice infinies, dont il aime tant à se glorifier dans nos saints livres. *La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées*[3]. Nous aimons à répéter ces paroles du Psalmiste à propos de l'Incarnation, car, en réalité, la justice n'avait jamais eu et n'aura jamais une satisfaction plus entière, toutes les iniquités des hommes se trouvant acquittées surabondamment par l'obéissance du Seigneur lui-même, revêtu de notre chair, et qui, comme homme, pouvait s'humilier et souffrir, et comme Dieu donner un mérite sans égal à ses abaissements. Mais si ces humiliations du Fils unique de Dieu procurent tant de gloire au Père que nous avons dans les cieux, elles nous font connaître aussi quelle est sa sainteté terrible, puisqu'il a exigé une telle rançon et qu'il ne pouvait être apaisé que par une telle victime. D'autre part, si la divine justice s'est montrée si rigoureuse envers ce Fils qui lui était infiniment cher, la divine miséricorde n'en est que plus admirable en se réconciliant avec nous. Nous étions ses ennemis, avilis et souillés, honteux esclaves de passions désordonnées et des plus indignes prévarications. Et cependant, pour nous elle a daigné mourir sur la croix, laisser déchirer par les fouets cette chair

(1) Rom. v, 12-15 (2) Philip. II, 6. (3) Ps. LXXXIV, 11

innocente qui la rendait semblable à l'homme, et endurer ainsi toutes les peines et toutes les douleurs qui n'étaient dues qu'au péché.

Ah ! qui n'admirerait, qui n'appréhenderait tout à la fois cette bonté, cette majesté, cette sagesse, cette justice, cette clémence ineffable de notre Dieu, et toutes ses autres perfections que la fête de ce jour reproduit à nos yeux ? Qui ne se complairait à exalter surtout cette charité compatissante qui, sans avoir besoin de nous, et n'écoutant que le cri de son cœur, n'a pas hésité de s'immoler pour ses enfants rebelles, parce qu'elle les avait autrefois formés de ses mains. Qui n'aimerait, en un mot, ce Dieu qui nous a tant aimés?... Mais rien ne saurait être plus doux au pécheur que la divine patience dont il est l'objet, et l'espoir du pardon qui lui est promis. Allons donc tous avec joie aux sources du Sauveur. Perpétuellement la grâce jaillira de ses plaies entr'ouvertes, et son sang ne cessera pas de couler pour laver nos crimes. Veillons toutefois, prions, marchons dans la crainte et le tremblement que nous recommande l'Apôtre ; car si nous avons été rachetés à si grand prix, si nos offenses, hélas ! ont demandé la mort d'un Dieu, quels châtiments n'aurions-nous pas à redouter, en ne mettant point à profit ses inestimables bienfaits !

Ces réflexions sont bien graves, elles ne peuvent être méditées avec trop de recueillement et d'attention.

Que dirons-nous maintenant de l'immense honneur, de la gloire incommensurable que tout le genre humain reçoit en ce jour, où *nous avons été faits participants de la nature divine*[1] ? L'esprit est comme accablé sous le poids de tant de grandeur. Ecoutons saint Paul : *Nous prêchons*, dit-il, *la sagesse de Dieu dans ce mystère... cette sagesse qui n'est point établie sur les pensées des hommes, mais sur la puissance de Dieu... Cette sagesse que Dieu avant tous les siècles avait prédestinée pour notre gloire, et qu'aucun des princes de ce monde*

(1) II Petr. I, 4

qui passe, n'a connue[1]. C'est-à-dire que Dieu s'étant fait homme, nous sommes devenus non pas seulement les fils, mais les propres frères de Dieu. Et c'est ce qui faisait dire au Sauveur : *J'ai manifesté votre nom aux hommes... afin qu'ils soient un comme vous, mon Père, et moi en vous*[2]. Et plus tard à Madeleine : *Allez dire à mes frères*[3]... Oui ce maître si aimable est comme l'*os de nos os et la chair de notre chair*[4] ; en lui notre nature est exaltée par-dessus tous les chœurs des anges. Mais, puisque nous sommes de sa race, puisqu'un sang si noble, un sang DIVIN coule dans nos veines, sachons comprendre l'obligation que nous avons de marcher sur ses traces sans dégénérer jamais de notre origine, ni mettre en oubli les inspirations généreuses qui se rattachent à une dignité si haute et si incompréhensible.

Ajoutons encore que nous portions dans nos ames d'horribles blessures. Elles étaient si profondes que la faute d'Adam notre premier père, les rendait incurables, et qu'elles n'ont pu être guéries que par les propres blessures de Jésus. La révolte et l'indépendance de notre volonté nous emportaient à des excès de honte et de perdition ; et qui pouvait assouplir cet indomptable orgueil, si ce n'est le Maître souverain des cœurs, *le Dieu de paix qui avait écrasé Satan sous ses pieds*[5] ? « Par quel remède pouvait-on mieux guérir nos vanités superbes, dit admirablement le père Louis de Grenade, que par l'humilité de l'Homme-Dieu ; nos cupidités et notre avarice, que par sa pauvreté ; notre colère et nos murmures, que par sa patience ; nos rébellions, que par son obéissance pleine de douceur ; les plaisirs et les fausses délices de notre chair, que par les douleurs et les austérités de la sienne ?... Et notre ingratitude par quel moyen mieux la détruire, que par les prodiges de la charité de Jésus-Christ; notre froideur et notre égoïsme, que par l'abondance si peu méritée de ses bienfaits ; nos oublis si coupables, que par les tendres sollicitudes de son

(1) I Cor. II, 5-7. (2) Joan. XVII, 6-21. (3) Joan. XX, 17.
(4) Genes. II, 25. (5) Rom. XVI, 20.

attentive Providence ; et nos lâches et défiantes tiédeurs, que par les mérites, la force et la générosité de son sacrifice[1] ?

Mais après la charité que notre Seigneur nous a témoignée dans ce mystère, la seconde chose que nous ayons à y admirer, c'est la pureté et la sainteté de la bienheureuse Vierge que Dieu avait distinguée et dont il avait fait choix de toute éternité, pour la rendre sa Mère, en prenant en elle un corps semblable aux nôtres. Reine privilégiée du bel Amour, appelée à l'honneur le plus extraordinaire qui pût être accordé à une créature mortelle, Marie avait reçu d'inénarrables grâces ; car il convenait qu'elle ne fût point égalée en perfection et en grandeur. Le Seigneur s'était complu à l'enrichir de ses dons les plus excellents : il avait voulu faire de cette Epouse immaculée du Saint-Esprit le prodige de sa sagesse, de sa bonté, de sa puissance qui sont sans bornes ; et rien aussi, rien après Dieu même, sur la terre ou dans les cieux, ne saurait être comparé à la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. Quiconque, pendant qu'elle vivait au milieu des hommes, eût pu voir des yeux de la foi, à travers les nuages de l'exil, son ame si sainte, si bonne, si aimante, si élevée, si pure, les admirables vertus dont elle était douée, le rayonnement de paix et d'amour et les splendeurs célestes dont elle était éclairée, aurait loué Dieu avec un ravissement sans égal, de s'être procuré plus de gloire en la faisant si grande et si belle, en se montrant pour elle si libéral et si magnifique, qu'en créant tous les mondes. Mais que devons-nous donc dire aujourd'hui qu'elle est au ciel, après la grâce bien autrement merveilleuse de l'Incarnation, et la très-sainte et la très-glorieuse Résurrection de son Fils ?...

Nous omettrons ce que disent les Saints de *cette Fille du Roi*, comme l'appellent nos Ecritures. Nous n'aurions jamais fini, si nous voulions rapporter leurs témoignages ; et cependant ce ne serait rien encore au prix des bénédictions que nous devons à Marie.

(1) Louis de Grenade, au jour de l'Annonc. dans l'addition au *Mémorial*.

Contentons-nous de citer seulement ce beau passage de saint Laurent Justinien, qui résumera tous nos éloges : « Nous aimons à nous représenter le cœur auguste de Marie comme la couche radieuse de l'Epoux de nos ames, dressée par la pureté de cette Vierge incomparable, brillamment ornée de ses vertus, tout éclatante de sa sainteté, semée des fleurs de sa piété et de sa modestie, étincelante de sa charité, et tout embaumée de sa parfaite chasteté. Notre-Dame est la femme par excellence, heureuse et bénie par-dessus toutes les femmes. Vierge et Mère, élue pour enfanter son Dieu, elle s'appelait néanmoins la *servante* du Seigneur. Elle a éloigné de nous le péché, a rappelé la grâce sur la terre, donné la paix au monde, rendu l'homme à Dieu. Après avoir conçu le Verbe éternel en son sein, elle l'a mis au jour dans l'humble étable. Et depuis ce temps elle est devenue pour les hommes la Porte du ciel et l'espoir de notre salut. Etoile de la mer, Refuge des pécheurs, Secours et Joie des affligés, Santé des malades, Auxiliatrice des chrétiens, Reposoir de sagesse, de toutes parts on l'invoque avec amour. Elle fait frémir l'enfer et trembler les démons. Les noms que lui donnent les pieux fidèles ne sauraient s'énumérer. Ici, elle est l'Arche et le Tabernacle du Testament, le Propitiatoire du temple, le Trône de Dieu, la Vierge Fleurie, la Nuée douce et bienfaisante, le Jardin fermé, la Fontaine scellée, la Porte close, la Colombe sans tache, la Rose odorante, le Lys parfumé, la suave Colonne d'encens qui monte sans altération de la terre au ciel, l'Olivier vert, le Palmier chargé de feuilles et de fruits, le Térébinthe au frais ombrage, le Champ mûri pour la moisson, la Terre bénite qui entretient la vie. Ailleurs, elle est plus agréable que l'aurore, plus douce et plus belle que la lune, plus lumineuse que le soleil, plus brillante que l'or, plus recherchée que le baume, plus savoureuse que le miel, plus délectable que les plus mélodieuses harmonies. C'est par sa pudeur virginale qu'elle a effacé le décret de notre condamnation et l'opprobre de notre premier père ; et par l'innocence de sa vie, mais par son humilité surtout et les saintes ardeurs qui la

consumaient, elle a mérité d'être honorée de la qualité de Mère de Dieu. Préfigurée dans les saintes Ecritures, annoncée par les prophètes, exaltée au-dessus de tous les esprits bienheureux, elle se voit aimée du Père, choisie du Fils, comblée de grâces par le Saint-Esprit. O merveille ! Celui que les cieux des cieux ne peuvent comprendre, que toute la nature révère, est spirituellement produite en son ame d'abord, puis enclos dans ses entrailles, nourri de son lait, bercé sur son cœur et porté comme un petit enfant entre ses bras. C'est pourquoi tout honneur, tout mérite, toute grâce, toute gloire se trouvent en Marie. Elle fut grande dès sa naissance, mais beaucoup plus grande quand le Très-Haut descendit en elle. Elle fut toujours sainte, toujours immaculée, toujours pleine de grâces, toujours admirable, toujours parfaite dans ses paroles, ses pensées, ses actions, sa vie tout entière[1]. »

Mais venons à la narration du mystère. *L'ange Gabriel*[2], dit saint Luc, *fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge qu'un homme nommé Joseph avait épousée ; et le nom de cette vierge était Marie.*

Jamais assurément plus solennel et plus saint message n'eut lieu. C'est Dieu qui députe l'archange, et lui seul pouvait l'envoyer. Gabriel est l'un des plus grands princes de la cour céleste. Son nom, qui signifie *force de Dieu*, nous donne à entendre que le bras du Seigneur se manifeste dans tout ce mystère, dont l'aimable Vierge est l'objet. Marie avait ravi par la sainteté de son cœur le cœur de Dieu, qui voulait faire ses délices d'habiter en elle, pour pouvoir converser avec les hommes. Elle était engagée dans les liens du mariage, parce que cet état divinement institué devait sauvegarder devant les hommes son honneur et celui de son Fils, et servir admirablement à cacher aux yeux du Démon le céleste secret. N'était-il pas juste aussi que la sainte Mère de Jésus pût être

(1) S. Laur. Just. de casto connubio verbi et animæ, cap. I.

(2) S. Luc, I, 26. — C'était l'ange Gabriel qui déjà avait prédit au prophète Daniel l'avènement et la mort du Messie, il y avait plus de 400 ans, et qui, depuis 6 mois, avait annoncé à Zacharie la naissance du précurseur Jean-Baptiste.

présentée comme le modèle accompli de son sexe, aux vierges, *qui ont choisi la meilleure part*[1], et aux femmes, *qui doivent ceindre leurs reins de force et se revêtir d'honneur et de vertu*[2]?

Joseph, son chaste époux, était digne d'elle : est-il besoin de le remarquer?

Quant à l'affaire qui se traitait en cette ambassade ordonnée de Dieu, elle était de tous points ineffable. Le Verbe allait se faire homme, la Divinité consentait à se voiler de notre chair, car elle voulait s'unir à son Eglise par le lien d'amour le plus fort et le plus indissoluble. Mais cette mystérieuse alliance ne pouvait se consommer dans les desseins de Dieu[3], qu'avec l'agrément de l'humble Vierge : c'est pourquoi l'Ange vient à Marie :

Je vous salue, Marie! je vous salue. Quand l'archange sous une forme humaine éblouissante, s'humiliait ainsi devant Notre-Dame, en s'inclinant avec respect, elle était en prière, remarquent plusieurs saints. Profondément recueillie, peut-être méditait-elle ce mystère de l'Incarnation, et demandait-elle à Dieu, par tous les soupirs de son ame, qu'il daignât l'accomplir bientôt. Ames dévotes, ne perdez pas cet enseignement. Le Seigneur viendra vous visiter, si vous préférez la retraite et le silence aux bruits trompeurs du monde. Priez, lisez, méditez; il aimera d'autant plus à répandre sur vous ses grâces, que vous vivrez plus cachées et plus humbles : et il vous enverra ses anges pour vous combler de consolations.

Je vous salue, Marie, lui dit-il, Marie! c'est-à-dire, selon l'interprétation de saint Jérôme[4], *Reine revêtue de clarté, Astre de paix, tout éclatant de lumière.* Marie est Reine en effet, non

(1) Luc. x, 42. (2) Prov. xxxi, 18-25.

(3) Dieu, en qualité d'être tout-puissant, pourrait agir indépendamment de ses créatures; mais ordinairement il demande leur coopération dans les œuvres qu'il produit pour elles au dehors. Ici voulant faire alliance avec l'homme, il daigne se soumettre à la loi naturellement établie que toute alliance exige le consentement des parties qui s'y trouvent intéressées. La sainte Vierge représentait alors aux yeux de Dieu le genre humain. (Note tirée de Ribadeneira).

(4) Lib. de Nomin. hebraicis.

pas d'un coin du monde, comme celles d'ici-bas, mais de l'univers entier, de toutes les créatures qui sont au ciel et sur la terre. L'indivisible Trinité, par un privilége qui n'a été accordé qu'à elle, l'a fait entrer en participation de son souverain empire.

Elle est revêtue de clarté éclatante de lumière, *enveloppée du soleil*[1], comme d'un vêtement, afin de dissiper les ténèbres du péché, et d'éclairer nos pas dans les sentiers dangereux et incertains de la vie. Elle aura même la gloire de nous donner en devenant Mère, sans rien perdre de sa virginité, *la Lumière véritable qui illumine tout homme venant au monde*[2].

Enfin, comme un astre de grâce, la sainte Vierge Marie annonce et apporte la paix. Douce *Etoile de la mer,* elle calmera toujours les flots irrités ; et si nous ne voulons pas devenir le jouet des vents et nous briser contre les écueils au milieu des orages de cette vie, regardons-la sans cesse, invoquons-la : elle ne demande qu'à nous conduire au port de l'éternel bonheur.

Vous êtes pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Le céleste ambassadeur appelle Marie pleine de grâces. Est-ce, comme il est dit ailleurs, dans l'Ecriture, que Zacharie, Elisabeth, Jean-Baptiste, les Apôtres, les sept Diacres, parmi lesquels saint Etienne surtout, saint Paul, saint Barnabé, les disciples des Apôtres, et d'autres encore furent remplis du Saint-Esprit? Non, on peut être *rempli de grâce* et ne pas la recevoir pourtant dans une égale proportion. Cette vérité n'a besoin que d'une comparaison bien simple pour être comprise. Deux sources alimentées par les pluies du ciel sont contiguës l'une à l'autre. Elles sont *remplies* jusqu'aux bords d'une eau pure et limpide ; et néanmoins, elles diffèrent entre elles beaucoup par la profondeur et l'étendue de leurs bassins.

Il ne saurait être étonnant que les mêmes phénomènes se retrouvassent dans l'ordre de la grâce.

(1) Apoc. XII, 1. (2) Joan. I, 9.

Le Sauveur a paru *plein de grâce et de vérité*[1], mais en Jésus la plénitude de grâce est infinie, car *il est le seul Dieu, et il n'y en a point d'autre*[2] ; il est aussi, dit saint Jacques, *le Père des lumières d'où procède tout don parfait*[3]. Après lui, la très-sainte Vierge est *pleine de grâce ;* mais, comme un grand fleuve, qui tire son origine de l'immense océan, auquel il retourne par un flux et reflux continuel d'amour. Et enfin, les autres saints sont *pleins de grâce ;* mais selon la mesure de leur vocation, l'abondance de leurs travaux et les efforts généreux de leur zèle et de leur piété.

Ajoutons que quand l'Ange dit à Marie qu'elle est pleine de grâce, il parle de la grâce la plus singulière, la plus admirable, la plus insigne et la plus inouïe jusque là. Comme s'exprime saint Jérôme : « Aux autres on donne une partie de la grâce ; à Marie on la donne tout entière, puisque l'Auteur même de la grâce descend dans son sein. »

Aussi, continue Gabriel, *le Seigneur est avec vous.* Qu'est-ce à dire? Depuis le premier instant de votre très-pure conception le Père est avec vous, comme avec une Fille chérie; le Fils, comme avec une Mère bien-aimée; le Saint-Esprit, comme avec une Epouse privilégiée. Et maintenant, ce Dieu très-Haut, Père, Fils, Saint-Esprit sera avec vous d'une manière bien autrement sainte, car par sa vertu vous allez devenir la Mère de Dieu même.

Dès lors, ô Marie, *vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Les autres femmes, en effet, ou restent stériles, ou conçoivent dans le péché et souffrent de grandes douleurs avant d'être mères. Mais vous, que vous êtes heureuse! Vous concevrez par l'opération du Saint-Esprit, vous porterez votre Fils pendant neuf mois avec des joies ineffables ; et tous vos vœux seront comblés au moment où vous le mettrez au monde. De telle sorte que votre précieux enfantement n'altérant pas votre virginité, vous aurez une dignité de mère qui surpassera toute conception, puisque vous y joindrez tout à la fois la gloire et la pureté des vierges.

1) Joan. I, 14. 2) Deut. III, 24. 3) Jac. I, 17.

Quelle révélation pour Marie ! En entendant ces paroles, elle se troubla. Ce n'est pas qu'elle fut surprise de l'apparition de l'Archange. Il est à présumer, si on consulte la tradition des Docteurs, que les Anges la visitaient souvent, et conversaient familièrement avec elle. Mais elle s'étonnait que Gabriel eût pris la figure de l'homme dans cette circonstance mémorable ; qu'il lui adressât ces éloges, et lui fît une salutation si extraordinaire et si nouvelle, personne avant Marie n'ayant été saluée *pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes*. S'estimant indigne de toute louange, elle demeurait timide et confuse, dans la crainte que cette visite ne vînt pas de l'Esprit de Dieu. Et cependant elle se taisait pour apprendre aux vierges que le plus bel ornement de la virginité est une pudeur douce et paisible. L'ange reprit aussitôt : *Ne craignez point, vous êtes tout agréable à Dieu*. Comme s'il eût dit : Ceux-là peuvent craindre qui perdent Dieu par leur faute. Mais vous, ô Vierge, puisque vous êtes innocente et pure à ses yeux, si pure et si innocente même que personne n'a trouvé grâce devant lui, et n'a été favorisé de son amour à ce point, soyez sans appréhension. Puis, pour nous faire entendre encore que le Seigneur ne s'irrite point de la sage lenteur que nous mettons à étudier ses volontés adorables, quand il s'agit de travailler à sa gloire et à notre salut, le messager du ciel termine par cette déclaration solennelle qui devait consommer le bonheur du monde et la gloire de Marie : *Voici que vous aurez un Fils et vous le nommerez Jésus. Il sera grand et appelé le Fils du Très-Haut, et Dieu lui donnera le trône de David son père et il régnera sur la maison de Jacob éternellement*. O Marie, oui, celui que le ciel a promis dès le commencement, que les Patriarches ont désiré, que les Prophètes ont annoncé, qui a été représenté par tant d'ombres et tant de figures, celui que les nations ont demandé par ces soupirs mille fois répétés : *Cieux, versez votre rosée ; nuées, répandez la justice ; que la terre s'ouvre et enfante son Rédempteur*[1] ; c'est celui-là même dont

1 Isa. XLV, 8.

vous allez devenir la Mère, et qui sera votre vrai Fils. Vous l'appellerez Jésus, qui veut dire Sauveur, car il délivrera de la mort le genre humain, et il aime tant les hommes qu'il ne veut s'en rapporter qu'à lui seul pour leur donner le salut. Il sera grand, non pas seulement devant Dieu, comme doit l'être Jean-Baptiste, mais comme Dieu même. Et c'est vous, encore une fois qui l'enfanterez; le Verbe sortira de vous Dieu et homme tout ensemble. En tant qu'homme, il aura par la grâce ce qu'il a par essence en tant que Dieu. Quelle parole pourrais-je donc employer pour vous donner une idée de sa grandeur? Aussi tout fléchira le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, au seul nom de Jésus. Ce Nom au-dessus de tout nom réjouira les anges et les hommes et fera trembler les démons.

Ces explications de l'Ange dissipaient les premières inquiétudes de Marie. Cependant elle s'humiliait toujours, et dit : *Comment cela pourra-t-il se faire, puisque j'ai consacré à Dieu ma virginité?* Elle ne mettait point en doute la vérité de la promesse, ni la toute-puissance de Dieu. Mais admirant la profondeur du mystère et ne comprenant pas que Dieu l'eût choisie pour de si grandes choses, et désireuse d'autre part, de garder inviolablement le vœu de pureté perpétuelle que Vierge des vierges elle avait fait, la première, au Seigneur, elle s'enquérait respectueusement des desseins du Très-Haut. *Je ne connais pas d'homme,* j'ai pris l'engagement de n'en pas connaître ; et quoique Joseph me soit uni par les liens du mariage, il n'est cependant devenu mon époux, que pour être le gardien de cette virginité qui m'est si chère. Oh ! qui n'admirerait la sagesse et la fermeté de ce cœur où le Dieu du ciel voulait habiter comme dans son temple ! Qui ne rougirait de ne point aimer et honorer, à la suite de Marie, la plus aimable et la plus belle de toutes les vertus, dont le doux éclat embellit de tant de gloire sa couronne, qu'elle la préférait même à la grâce incomparable de la maternité divine !...

L'archange s'empressa de la rassurer : *Le Saint-Esprit viendra en vous ; la vertu du Très-Haut vous couvrira de son*

ombre, et le Saint qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu. Quelle continuité de merveilles, ô Marie! Vous le voyez, le ciel bénit vos pieux désirs, votre pureté sans tache ne déplaît point au Seigneur; il ne s'offense pas de vous la voir aimer d'un si généreux et tendre amour, d'un amour de zèle, de préférence, de perfection : il n'en est au contraire que plus vivement attiré dans votre cœur et dans vos chastes entrailles. Celui qui vient annoncer au monde la virginité ne veut pas vous la ravir. Il veut que vous restiez toujours vierge, et si vous n'étiez pas vierge, il ne consentirait pas à ce que vous fussiez sa mère. « Ne cherchez pas en ce mystère, s'écrie saint Jean Chrysostôme dans un de ses discours[1], en parlant à Marie, le secret impénétrable de Dieu et l'ordre régulier de la nature. Ce qui doit se passer en vous vient du ciel. Votre pureté s'effraie à la nouvelle que vous apporte l'ange; et c'est précisément parce que vous êtes pure que vous êtes appelée à une si haute dignité. La Pierre mystérieuse, qui est Jésus, sera détachée de la montagne sans le secours de l'homme[2]. Le buisson brûlera des saintes ardeurs de l'Esprit de Dieu, et il ne sera pas consumé[3]. »

Gabriel, du reste, pour confirmer de plus en plus la mission surnaturelle dont il était l'organe, va montrer que rien n'est impossible à Dieu : *Elisabeth, votre parente,* dit-il, *a conçu un fils dans sa vieillesse, et voici le sixième mois qu'elle porte cet enfant dans son sein, après avoir été jusque-là stérile.* Ce furent les derniers mots de l'Archange.

Marie ne songea plus qu'à s'abandonner à la volonté divine. S'abîmant dans son néant, elle fit cette réponse qui répandit la joie dans les cieux, donna sur la terre la rédemption aux captifs, la délivrance aux condamnés, le salut à tous les hommes : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole!*

O Vierge! que nous vous devons de reconnaissance et d'amour! Laissez-nous répéter avec Gabriel : maintenant et toujours, soyez bénie par-dessus toutes les femmes.

(1) Hom. 49 in Genesim. (2) Dan. II, 34. (3) Exod. III, 2. Act. VII, 30.

Mais dans ce merveilleux colloque où nous voyons reluire toutes les vertus de Marie, ce qui doit nous frapper surtout, c'est son humilité. On lui annonce qu'elle sera Mère de Dieu ; elle ne veut être que sa *servante.* « Humilité sublime, dit saint Bernard, qui ne peut être éblouie ni vaincue, par l'assurance et l'éclat d'une telle gloire. Qu'on reste humble et petit dans l'humiliation, rien de plus naturel sans doute, mais qu'il est rare, au milieu des honneurs, de se mépriser et de s'oublier toujours[1]. »

Et c'est là néanmoins le caractère de l'humble véritable. Il s'abaisse à mesure qu'on l'honore, comme ces arbres où coule une sève abondante, dont les rameaux s'inclinent d'autant plus vers la terre qu'ils sont plus chargés de fruits. C'est pourquoi Marie pleine de grâce et de sainteté ne considère que son abjection quand elle est élevée si haut. Elle avait plu au Seigneur par sa pureté virginale ; elle le conçoit en elle par son humilité sans exemple. « Je suis à lui, comme la *servante,* comme l'esclave à son maître : il est le souverain Seigneur de toutes choses ; je n'ai qu'à remettre ma volonté entre ses mains, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira.

» Cette parole : *Qu'il me soit fait comme vous avez dit!* reprend saint Bernard, est significative du désir qu'avait la sainte Vierge, de ce mystère. C'est une parole d'oraison, une exclamation pieuse qui demande l'accomplissement de la promesse divine ; car Dieu veut qu'on le prie d'accorder ce qu'il a promis. Pour cela, il a daigné souvent promettre aux hommes plusieurs choses entre celles qu'il avait dessein de leur donner, afin que sa promesse ranimât la dévotion, et que la prière pût mériter par sa ferveur ce qu'il voulait donner gratuitement[2]. »

Mais cette humilité et ce consentement de la Vierge plurent tellement à Dieu, que saint Bernardin de Sienne n'hésite pas à déclarer qu'elle acquit plus de mérites en cette circonstance que tous les anges et tous les hommes ensemble, parce

(1) S. Bern. homel. IV. super missus. (2) Serm. XXXI

qu'elle fut trouvée digne de devenir la Mère de Dieu. L'offrande sans réserve de son cœur, son saint et parfait abandon à la volonté divine furent comme la dernière disposition que le ciel attendait pour lui octroyer cette prodigieuse grâce, à laquelle elle avait été prédestinée de toute éternité[1].

Nous le redirons de nouveau, nous n'essaierons pas d'expliquer ce mystère. Remarquons seulement que dès que l'auguste Vierge se fut soumise au bon plaisir de Dieu, le tendre corps du Rédempteur fut formé tout aussitôt en elle de son sang très-pur par le Saint-Esprit, et reçut une ame raisonnable que Dieu créait dans le même instant. Et la vertu du même Esprit de Dieu unissant cette humanité très-sainte à la Divinité, le Fils unique du Père éternel, engendré de sa substance, fut rendu dans le temps le Fils de Marie, également engendré de sa substance, de telle sorte que Notre-Dame, et c'est un article de foi, doit être regardée, honorée et invoquée comme la Mère de son Créateur, de son Sauveur et de son Dieu.

Pour ce qui tient à la personne du Verbe fait chair, Dieu seul encore pourrait nous faire connaître les inappréciables grâces dont elle fut surabondamment et superéminemment comblée. Car outre la première et souveraine grâce de l'union de la nature divine à la nature humaine, qui place notre adorable Sauveur Jésus au-dessus de toute la création, une autre non moins admirable lui a été communiquée, par laquelle il est établi le chef universel du genre humain ; afin que les célestes bénedictions découlassent de lui sur toute la postérité d'Adam, et que les justes ne dussent leur salut qu'à sa sainteté infinie.

Il est et sera pour nous à jamais la source intarissable et féconde de toute vertu, de toute puissance, de toute perfection : car *tous les dons de la sagesse et de la science* ont été répandus en lui, comme le demandait la dignité parfaite de son ame, qui ne fait qu'*un* personnellement avec Dieu.

Voilà ce que la foi catholique nous enseigne sur le mystère

(1) Vide Suarez, t. I, in 3 p. S. Thom. disp. 10, quest. 5.

de l'Incarnation, et ce que nous confessons avec l'Eglise, quand nous disons au *Credo,* que Jésus-Christ fut conçu de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit.

L'INVENTION

DE

LA SAINTE CROIX.

(3 Mai.)

L'Invention de la sainte Croix est une fête que l'Eglise célèbre, chaque année, en mémoire de la découverte de la vraie Croix de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous allons rapporter, d'après saint Ambroise, saint Paulin, Ruffin et beaucoup d'autres auteurs, le détail de cet heureux événement.

Quand l'empereur Constantin s'apprêtait à combattre le tyran Maxence, il aperçut, en plein midi, dans les cieux, une croix plus lumineuse que le soleil, autour de laquelle on lisait ces mots : *Tu vaincras par ce signe*. Il livra bataille et vainquit en effet. Touché vivement de ce prodige, son cœur, en invoquant le Dieu des chrétiens, se sentit embrasé d'amour pour la croix, et il prit un soin particulier de la faire connaître et honorer dans tout l'empire. Il remplaça dans ses armées les aigles impériales par l'image même de la croix ; il la fit graver sur ses monnaies, et il voulut qu'on élevât à Rome sa statue tenant en sa main droite un globe, figure de la terre, surmonté du trophée de notre Rédemption.

La piété de sa mère, sainte Hélène, se signala davantage encore envers la sainte Croix. A la suite d'une révélation dont Dieu la favorisait, en récompense de son zèle et de sa foi, pendant que les évêques étaient assemblés à Nicée, elle prit la résolution courageuse, malgré son grand âge[1], de visiter en personne les Lieux saints, dans l'espoir d'y trouver le Bois

(1) Elle était alors âgée de 80 ans.

adorable sur lequel notre divin Maître avait été attaché pour le salut du monde. A peine arrivée à Jérusalem, elle mit tout en œuvre pour arriver à la connaissance de ce trésor inestimable. Mais elle eut à surmonter des difficultés et des obstacles sans nombre. Les ennemis du Sauveur avaient autrefois jeté la sainte Croix, les saints Clous, et quelques autres objets de la Passion[1], dans une fosse profonde, qu'on avait ensuite recouverte d'une immense quantité de terre et de décombres. Et pour qu'il ne manquât rien au scandale, un temple abominable avait été construit et dédié à l'impudique Vénus sur cet emplacement, dont on voulait éloigner la prière des Chrétiens. Le saint sépulcre qui se trouvait tout auprès, avait lui-même disparu sous d'énormes monceaux de pierres. Juifs et Gentils s'étaient vantés d'abolir jusqu'à la dernière trace de la mort et de la résurrection de l'Homme-Dieu.

De longues années s'étaient écoulées depuis ces horribles profanations. Les générations qui s'étaient succédé au milieu

(1) Probablement la lance et la couronne d'épines. (André de Crète, de Exalt. Cruce). Du temps de Grégoire de Tours (au 6e siècle), la sainte couronne paraissait encore si fraîche que ce saint et savant évêque assure qu'elle semblait reverdir tous les jours. On la conservait à Constantinople. En 1239, l'empereur Baudouin II la donna à saint Louis, parce qu'il voyait la ville de Constantinople en danger de tomber entre les mains des Sarrasins. Elle se trouve présentement à Notre-Dame de Paris. — La sainte lance en 1492 fut envoyée par le sultan Bajazet au pape Innocent VIII. On la vénère encore à Rome. Elle n'a plus de pointe. Celle-ci en avait été détachée pour être offerte par Baudouin II à la république de Venise, comme gage d'une somme d'argent qui avait été prêtée à cet empereur. Saint Louis, quelque temps après, se la procura, en donnant cette même somme d'argent aux Vénitiens. On la gardait dans la sainte chapelle. L'éponge qui a servi au crucifiement de notre Seigneur, et qui peut-être aussi avait été retrouvée avec la Croix, fait partie du trésor de Saint-Jean-de-Latran, à Rome. Le roseau avec lequel on l'avait présentée au Sauveur sur la Croix, se voyait, avec les autres reliques, à la sainte chapelle avant 1793. On croit toujours le posséder à Notre-Dame ; mais malheureusement les pièces qui constataient son authenticité sont perdues.

Disons aussi, pour compléter ces détails, que, dans quelques églises, on a vénéré et on vénère encore quelques gouttes du *saint-sang*. Il ne saurait être question dans ces circonstances du sang tombé du corps de notre Seigneur à la flagellation ou sur la croix ; mais de celui qui a découlé miraculeusement des hosties ou crucifix percés par les Juifs, en haine du Christianisme. Nous venons de nommer la flagellation : on en voit la colonne à Rome, dans l'église de Sainte-Praxède. Elle est longtemps restée à Jérusalem sur le mont Sion, comme le disent S. Grégoire de Nazianze, S. Prudence, S. Jérôme, etc.

des persécutions impies, en avaient peu à peu perdu le souvenir ; et la pieuse Impératrice déconcertée, plus d'une fois, dans ses efforts, s'abandonnait à la douleur. Cependant les anciens d'entre les Juifs, poussés par la crainte ou la cupidité, étant venus lui parler de quelques traditions qui s'étaient perpétuées parmi eux, elle fit abattre le temple de Vénus et pratiquer des fouilles sur tout le monticule où il était assis. C'était une coutume chez les Juifs, à la mort d'un criminel, dit le cardinal Baronius, de déposer en terre, près de sa sépulture, les instruments de son supplice. Bientôt on fut assez heureux pour découvrir le saint Sépulcre; sainte Hélène ne douta plus que toutes ses espérances ne fussent enfin comblées. Sur ses ordres, on creusa toujours, et on arriva à la sainte et glorieuse Croix!... Mais, hélas! les perfides Juifs avaient enfoui avec elle les deux autres croix des larrons, et le titre qui la surmontait au Calvaire, et qui seul pouvait la faire reconnaître, se trouvait bien parmi ces croix, mais en était séparé. Un grand trouble fit donc place aux transports de joie qu'on avait d'abord ressentis. La sainte Princesse, en particulier, était en proie à de vives et profondes alarmes. Aurait-elle en vain prié? Dieu anéantirait-il, à leur terme, tant de travaux entrepris pour sa gloire?...

Non, Macaire, patriarche de Jérusalem, était présent. Plein de confiance en la divine miséricorde, il consola l'Impératrice, et fit faire des supplications publiques, afin que le ciel daignât manifester par un miracle de sa droite quelle était la vraie Croix de notre Seigneur. Ses vœux ne furent pas trompés. A ce moment, il y avait dans la ville sainte, une pauvre malade abandonnée de tous les médecins. On l'apporta sur le lieu où gisaient les trois croix devant une foule de peuple considérable, et on les lui fit successivement toucher. Au contact de la première et de la seconde, elle resta languissante ; mais quand on l'eût approchée de la troisième, elle fut subitement et merveilleusement guérie. Ce récit est celui de Ruffin[1].

1) Ruff. hist. lib. I, c. 7 et 8.

Saint Paulin et d'autres[1] disent que la sainte Croix fit sortir un mort de son tombeau ; l'oraison de la fête à la messe semblerait confirmer cette opinion, qui, du reste, au rapport de Nicéphore, ne contredit pas la première, car, après la guérison de la malade, le mort eût été réellement ressuscité[2].

Mais pour remercier Dieu de l'insigne faveur qu'il avait accordée à l'Eglise par son entremise, sainte Héléne fit bâtir au même lieu, une superbe basilique, où elle laissa une partie de la Croix richement ornée et enchâssée dans l'or et les pierreries. Elle envoya l'autre avec les saints Clous à l'empereur, son fils, qui, de son côté, fit édifier à Rome pour recevoir cette relique précieuse, un sanctuaire digne d'elle, par la magnificence qu'il y déploya[3]. Ce temple saintement vénéré porte encore aujourd'hui le nom de sainte Croix de Jérusalem[4]. En même temps, Constantin abolissait le supplice de la croix, et défendait qu'aucun malfaiteur ne le subît à l'avenir.

(1) S. Paulin ep. II. Baron. 9. (2) Nicéph. tradit l. VIII, c. 29.

(3) Ce prince, persuadé qu'il ne pouvait faire un plus riche présent à sa nouvelle ville de Constantinople, fit aussi mettre une portion de ce bois sacré dans sa statue érigée au milieu de la grand'place, sur une magnifique colonne de porphyre. Sa main tenait une pomme d'or avec cette inscription : *O Christ, mon Dieu, je vous recommande cette ville.*

Dans plusieurs églises, on conserve également des portions considérables de la vraie Croix : outre celle qui est à Rome, on en voit en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne et en Portugal. Justin, 2e empereur de Constantinople, en envoya une partie à sainte Radegonde, femme du roi Clotaire Ier, qui en enrichit son monastère de Sainte-Croix, à Poitiers, et ce fut en cette occasion que Fortunat qui était alors auprès de cette sainte, et qui fut ensuite évêque de cette ville, composa ces hymnes célèbres qui sont encore usitées dans l'office de la Passion et de la Croix, et qui commencent par ces mots : *Vexilla Regis prodeunt,* et par ceux-ci : *Pange, lingua, gloriosi lauream certaminis.* Saint Grégoire envoya une parcelle de la vraie Croix, comme un riche présent, à Reccarède, roi des Goths en Espagne. Saint Louis retira des mains des Vénitiens la partie qui était restée à Constantinople; il la fit transporter en France l'an 1241, et la mit avec la sainte Couronne d'épines dans la sainte Chapelle qu'il bâtit en 1242. (L'église métropolitaine de Paris les garde précieusement aujourd'hui dans son trésor. (P. Croiset, année chrét.)

(4) Le titre de la Croix où Pilate avait écrit : Jésus de Nazareth, roi des Juifs, y fut déposé en même temps par l'empereur, auquel il avait été également envoyé par sainte Hélène. On le retrouvait en 1492, sur le haut d'une arcade, renfermé dans une boîte de plomb. L'inscription qui est en hébreu, en grec et en latin, est en lettres rouges et sur du bois blanchi. Ces couleurs se sont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jesus et Judæorum* sont effacés. La planche a 9 pouces

puisque Jésus-Christ le Juste par excellence l'avait divinement sanctifié par ses souffrances et par sa mort. De cette sorte, l'arbre de la croix, qui avait été jusque là couvert d'opprobres dans le monde, devint un signe de gloire et de puissance. Il fut le plus bel ornement de la couronne des Césars, et le plus éclatant, comme le plus sûr bouclier de toute la république chrétienne.

Tels sont, en résumé, les motifs qui firent instituer la fête de l'Invention de la sainte Croix. Pour peu que nous apportions de zèle à les méditer, nous y verrons avec quelle révérence et quelle dévotion nous devons honorer le symbole auguste de notre salut et quel profit nous pouvons tirer, pour notre avancement dans le bien, des grandes grâces dont la Croix sera toujours la source. En elle est la vie, la paix, la vraie liberté des enfants de Dieu, la sagesse et la justification du genre humain, l'apaisement de tous nos maux, le remède de toutes nos imperfections. Ecoutons saint Jean Chrysostôme dans un de ses discours[1] : « La Croix est l'espérance du chré-

de long, mais elle doit en avoir eu 12. On la voit encore de nos jours à Rome. (Feller, Dict. hist. art. sainte Hélène.)

Pour ce qui regarde les saints Clous, sainte Hélène les recueillit avec grande vénération. Il fut aisé de les distinguer de ceux qui avaient servi au crucifiement des deux larrons, parce que ceux-ci étaient tout rongés de rouille, au lieu que ceux du Sauveur s'étaient miraculeusement conservés, et paraissaient tout neufs (*). L'impératrice en fit employer un au mors du cheval de Constantin ; et saint Ambroise ajoute qu'elle en fit mettre un autre à son casque ou à son diadème, et qu'elle fit jeter le troisième dans la mer Adriatique pour apaiser une tempête qui la mettait en danger de périr (**). Elle fit présent quelque temps après à l'église de Latran de celui qui avait été mis au diadème ou casque de l'empereur (***), et envoya ensuite à l'église de Milan celui que l'on avait attaché au mors du cheval de ce prince. (Il forme la plus précieuse partie aujourd'hui de la couronne de fer.) (P. Croiset, Année chrétienne.)

(1) Chrys. Encom. S. Cruc.

(*) Quelques auteurs ont dit que les deux larrons n'étaient attachés à la croix que par des cordes, et quelques peintures anciennes les reproduisent ainsi.

(**) L'auteur adopte ici l'opinion que notre Seigneur ne fut attaché qu'avec trois clous à la croix. C'est celle de saint Ambroise, de saint Grégoire de Nazianze, de Nicéphore, etc. Grégoire de Tours qui vivait au 6e siècle, (Glor. mar.) saint Bonaventure (vit. christ.), Ludolphe, Biel, Suarez. etc., disent au contraire qu'il y avait quatre clous, deux aux pieds, deux aux mains du Sauveur. Sainte Brigitte en ses révélations est du même avis, et le grand évêque et martyr saint Cyprien le partageait aussi, car on lit dans un de ses sermons (de Passione) *les clous* percèrent ses pieds sacrés.

(***) Ce vrai *clou* est maintenant à Rome dans l'Eglise Sainte Croix. Il a été lime et n'a plus de pointe. On a renfermé cette limaille dans d'autres clous faits de la même manière, dit Godescard, et par ce moyen, on l'a, en quelque sorte, multiplié.

tien, la résurrection des morts, le bâton de l'aveugle, l'appui du boiteux, la consolation du pauvre, l'anéantissement de l'esprit superbe pour le riche, le tourment du méchant, la terreur des démons. Elle est la lumière de ceux qui entrent dans la vie, la ressource de ceux qui sont dans le besoin, l'espérance de ceux qui sont tentés de n'en avoir plus. Phare du navigateur, port du nauvragé, solide abri contre l'affliction, l'orphelin la recherche comme une mère, pendant qu'elle protége la veuve, qu'elle conseille le juste, qu'elle donne le repos au malheureux éprouvé par la persécution. Gardienne des enfants, elle est la force de l'homme fait et la suprême félicité du vieillard. Sans cesse, elle éclairera de ses rayons bienfaisants les ames assises dans les ombres de la mort et les ténèbres du péché; elle sera la gloire et le diadème des rois, là prudence des humbles, la liberté des esclaves, l'éternelle condamnation de l'impiété, et la plus haute philosophie des empires. En produisant au grand jour la vérité des prophéties, le triomphe de l'Evangile, le zèle et le succès des travaux apostoliques, elle a inspiré et inspirera jusqu'à la fin le courage des martyrs, les austérités des anachorètes, la chasteté des vierges, les joies délectables des confesseurs; et parce qu'elle est devenue le fondement de l'Eglise, elle couvre l'univers entier de son ombre tutélaire et sacrée. Les idoles sont tombées devant elle. Elle a dispersé les Juifs et détruit le règne de Satan. O Croix! vous êtes notre unique espérance. Soyez parmi nous toujours, la vertu des faibles, la santé des malades, la guérison des lépreux, le salut des pauvres paralytiques, le pain des faméliques, la fontaine des cœurs altérés, le vêtement du chrétien destitué d'amour ou de foi! »

« Gravons, dit aussi saint Ephrem[1], sur les portes de nos maisons, sur nos fronts, sur nos bouches, sur nos poitrines, sur tous nos membres, le signe vivifique de la Croix. Endossons cette impénétrable armure des soldats de Jésus-Christ; car la Croix est la victoire de la mort, l'espoir des fidèles, la

(1) S. Ephrem. serm. de cruce.

lumière du monde, la clef du paradis, le glaive destructeur des hérésies, le renfort de la foi, la défense, la garde et la gloire perpétuelle de l'Eglise établie sur la Pierre. Porte cette arme sainte avec toi, ô chrétien, le jour et la nuit, en tous lieux et à toute heure ; ne fais chose aucune sans le signe de la sainte Croix. Quand tu prends ton sommeil et ton repos, quand tu navigues sur les mers, ou que tu traverses les fleuves, prends ce bouclier de la Croix de Jésus-Christ. Tant qu'il sera dans tes mains et sur ton cœur, les esprits malins fuiront épouvantés. »

Et saint Jean Damascène : « C'est en traçant sur nous le signe de la Croix, que nous nous distinguons des infidèles. Elle est comme un sceau divin, dont le Seigneur nous a marqués dans le baptême, afin que l'ange exterminateur n'ose approcher de nous, et ne puisse réussir à nous faire tomber dans ses piéges. Elle relève ceux qui sont tombés, soutient ceux qui sont debout, délivre tous les hommes de leurs infirmités, guide les pasteurs dans la conduite de leurs brebis, et sert admirablement à maintenir tout le troupeau dans la voie de l'humilité qui est celle de la perfection. Elle est le salut de nos ames et de nos corps, la cause et la racine de tous les biens, la mort du péché, l'arbre de vie et le principe de la félicité et de la paix. »

Enfin, le docte Tertullien, qui vivait dans les premiers siècles de l'Eglise, et que saint Cyprien appelle son maître : « Dans toutes nos démarches, quand nous entrons dans nos maisons ou que nous en sortons, quand nous prenons nos vêtements, que nous quittons nos lits, que nous nous mettons à table, que nous allons au bain, que nous demandons de la lumière à l'approche de la nuit, que nous voulons prendre encore du repos ; en un mot, quand nous nous livrons à quelque action que ce soit, faisons le signe de la Croix. »

Ainsi les saints Pères nous recommandent-ils, comme très-salutaire, cette religieuse coutume, que nous ont transmise les premiers chrétiens. Attachons-nous à elle avec amour ; cherchons-y la force et la vertu dont nous avons besoin ; car

il n'est aucun moment dans la vie, où nous puissions nous croire en sûreté. L'apôtre n'a-t-il point écrit : *le Démon, notre ennemi, tourne sans cesse autour de nous comme un lion rugissant, qui veut nous dévorer*[1] ?

Que dirons-nous maintenant des merveilles que notre Seigneur a bien voulu opérer par le moyen de sa sainte Croix ? Elles sont en si grand nombre qu'il faudrait plusieurs volumes pour les contenir. Nous nous contenterons de rappeler que la plupart des prodiges qui ont réjoui l'Eglise catholique dans tous les temps, ont tiré de cette très-sainte Croix leur origine et leur efficacité.

Cependant, après l'historique de sa miraculeuse invention, nous ne pouvons passer sous silence un autre fait extraordinaire qui se rattache également à son Bois sacré ; et nous laisserons parler un auteur vénérable par sa sagesse et sa doctrine, saint Paulin, dans son épître XI à Sévère[2] : « La Croix toute matérielle et desséchée qu'elle soit, semble encore vivre et se nourrir par la vertu de Dieu, *comme un arbre planté dans un terrain fécond.* Depuis le jour où elle a été retrouvée à Jérusalem, elle a été coupée en une infinité de parcelles, pour satisfaire aux vœux et à la piété des pèlerins, et cependant elle ne diminue pas. Quoique on en ait détaché tant de morceaux, on dirait qu'elle reste intacte ; elle paraît toujours entière à ceux qui viennent l'honorer. Il est aisé de voir qu'elle tire cette grâce étonnante du sang précieux de Jésus-Christ qui, ayant souffert sur ce Bois adorable, a vaincu la mort par sa résurrection.[3] »

Saint Cyrille, qui fut évêque de Jérusalem vingt-quatre ans après le patriarche saint Macaire, s'exprime dans le même sens. Il affirme que l'univers se trouva en peu de temps rempli des reliques de la vraie Croix, parce qu'on en avait distri-

(1) I Petr. v, 8.

(2) Saint Paulin vivait en 425.

(3) La garde de la sainte Croix était confiée à un des plus illustres membres du clergé de Jérusalem ; il en est fait mention au concile de Calcédoine. Dans le temps de Pâques, la Relique était exposée publiquement à l'entrée de la Basilique. (S. Paulin. ad Sev.)

bué continuellement aux pieux fidèles, qui, de toutes les parties du monde, se rendaient à Jérusalem pour y adorer la portion laissée par sainte Hélène; et que néanmoins on ne lui voyait subir aucune diminution[1].

Il n'est pas inutile non plus de faire ici cette remarque : c'est que Dieu pour faciliter la conversion des Gentils à l'Evangile, avait permis, dans sa bonté, que quelques années avant la mort du Sauveur, une des sybilles les plus renommées la fît connaître par ces mots : *O heureux Bois sur lequel un Dieu doit mourir*[2] ! On sait, d'autre part, que la Croix, dans les caractères hiéroglyphiques des Egyptiens, signifiait la santé du corps et la vie future de l'ame ; et que quand les chrétiens ruinèrent le temple de Sérapis, ils trouvèrent la figure de la croix gravée sur les pierres qui en couronnaient les fondements : ce qui décida plusieurs païens à se convertir[3].

Ce fut en 326 qu'eut lieu l'Invention de la sainte Croix, la première année après le concile de Nicée, la onzième du pontificat de saint Sylvestre, et la vingt-et-unième du règne de Constantin-le-Grand.

(1) S. Cyrill. catech. 10. Quelle que soit l'opinion qu'on veuille adopter sur ces détails qui nous sont transmis par des saints, il est, en toute hypothèse, manifeste que l'arbre de la Croix était assez considérable pour être partagé entre un très-grand nombre d'églises. De plus, chacune des parties qu'on en avait pieusement enlevées, pouvait elle-même fournir un nombre comme infini de *parcelles* aux églises inférieures, ces saintes Reliques ayant, pour la plupart, de si minimes proportions.

On s'étonne quelquefois que les reliques de la *Vraie Croix* soient autant multipliées : il serait, au contraire, bien étonnant qu'il n'en fût pas ainsi, et que le zèle et la sollicitude des évêques n'eussent point fait effort pour répandre ces précieux restes partout.

(2) O Lignum felix quo Deus ipse pependit. (3) Socrat. l. v hist. c. 7.

LA VISITATION

DE

NOTRE-DAME ET D'ÉLISABETH[1].

(2 Juillet.)

La propriété du soleil est d'éclairer toute la nature, et celle de la bonté infinie de Dieu de se communiquer au cœur de ses enfants. De là vient que les Saints, en qui Dieu fait particulièrement sa demeure, comme dit l'Evangile[2], se sentent eux-mêmes comme animés des inclinations divines. Ils ont besoin d'enrichir les autres des dons de piété, de lumière et d'amour dont ils ont été rendus participants. Nous en voyons un exemple admirable aujourd'hui dans le saint empressement de Notre-Dame. A peine est-elle devenue la vraie Mère de Dieu par l'opération du Saint-Esprit, *qu'elle s'achemine diligemment vers les montagnes, en une ville de Juda, pour visiter sa cousine Elisabeth*[3].

C'était un long et pénible voyage[4]. Rien cependant ne saurait arrêter la Vierge bénie. Elle ne veut pas jouir seule du trésor inestimable qu'elle a reçu. Dès ce moment, elle sera au

(1) Ce mystère a été de tout temps l'objet de la vénération des fidèles dans l'Eglise, mais la fête de la Visitation ne fut instituée que par le Pape Urbain VI, et confirmée ou publiée par son successeur Boniface IX, en l'an 1389, pour obtenir de Dieu, par l'entremise de la sainte Vierge, l'extinction d'un schisme fâcheux qui divisait l'Eglise, et faisait gémir tous les gens de bien.

Le grand concile de Bâle, en 1431, fit rédiger à sa session quarante-troisième la relation sommaire de la Visitation, afin sans doute d'imprimer plus de respect et pour le mystère et pour la solennité. Notre Saint Père le Pape Pie IX, en reconnaissance de la délivrance de Rome qui eut lieu le 2 juillet 1849, eleva le rit de la fête au rang de *double de deuxième classe.*

(2) Joan. XIV, 23.

(3) Luc. I, 39.

(4) On croit communément qu'il s'agissait d'un trajet de trente-huit à quarante lieues.

nom de son Fils et par son Fils, la dispensatrice des grâces. Quand elle approche de sa parente, Jean tressaille dans les entrailles maternelles. Elisabeth et Zacharie prophétisent, la parole est rendue au muet. Les pas de Marie sont marqués par de miraculeux prodiges. Mais sondons bien ses intentions saintes. Dans son ingénieuse charité, elle veut faire connaître Jésus ; mais elle vient aussi à Elisabeth comme l'inférieure viendrait à sa supérieure. Et non-seulement elle la félicite d'avoir été choisie pour être la mère du Précurseur : elle veut encore lui donner secours dans sa grossesse avancée. Son humilité sans pareille lui fait comprendre que le Verbe fait chair qu'elle porte dans son sein, doit être le serviteur de tous. C'est pourquoi la grâce l'excite à l'imiter. Reine du ciel et de la terre, elle s'abaissera devant sa cousine pour la soulager avec dévouement dans tous les détails de la vie domestique. Pendant trois mois, elle édifiera, consolera et sanctifiera sans relâche toute la famille de Zacharie. On verra que le Saint-Esprit seul inspire toutes ses paroles et toutes ses actions, qu'elle n'a rien de terrestre dans son cœur ; et que sa vie n'est que l'expression de l'amoureuse bonté de Dieu même. . Oh ! qui pourrait peindre la sainteté de ses entretiens avec Elisabeth ? Qui pourrait dire quelles étaient les communications intimes de ces deux grandes ames, de ces mères au-dessus de toutes les mères dont l'une, à la fleur de l'âge, avait conçu son Créateur dans une pureté parfaite et inviolable ; et l'autre allait donner au monde, malgré sa vieillesse et sa longue stérilité, un homme si extraordinaire, qu'il sera, au jugement de l'éternelle Vérité, le plus grand des enfants des hommes[1], et que les peuples, dans leur admiration, seront tentés même de le prendre pour le Messie envoyé de Dieu[2] ?

Aussi tout est-il merveille dans cette visite, et nous pouvons dire qu'elle est moins la rencontre sacrée de Marie et d'Elisabeth, que celle de Jésus et de Jean-Baptiste, qui se bénissent invisiblement. On le conçoit sans peine, notre Sau-

(1) Matth. XI, 11. (2) Luc. III, 15.

veur adorable, bien différent des enfants ordinaires, était homme parfait au premier instant de sa conception, ainsi que l'avait prédit Jérémie[1]. Il avait autant de sagesse et de science en son ame qu'il en a maintenant au ciel. Et saint Jean, quoiqu'il n'eût que six mois, venait de recevoir, à l'apparition de son divin Maître, l'usage de la raison qu'il ne perdit plus depuis.

Mais reprenons les premières paroles de l'Evangéliste, car elles nous aideront à étudier le mystère divin : *En ce temps-là, Marie, se levant, se hâta d'aller vers les montagnes, en une ville de Juda*[2]. Elle a remercié Dieu de ses grâces ineffables. Et la voilà qui veut en répandre la surabondante effusion dans le cœur d'Elisabeth, par une démarche de sainte et bienveillante charité. Elle abandonne les délices de la solitude et de la prière ; elle laisse, dans le langage spirituel, Dieu pour Dieu, afin de montrer mieux son tendre amour pour le prochain. Sa conversation était au ciel ; mais elle unissait admirablement l'action à la contemplation, quand l'intérêt de Dieu et de la piété le demandait.

Saint Augustin et Bède disent que cette ville de Juda où elle se rendit, était la ville même de Jérusalem. D'autres tiennent que c'était un pays voisin, situé dans les montagnes de la Judée, et que Zacharie habitait[3]. La sacrée Vierge marchait *hâtivement*. Le fruit sacré de son sein ne lui cause aucune douleur ; il ne saurait apporter à son zèle aucun obstacle. Il la soulage, au contraire, la rend plus fervente et plus agile tout à la fois ; car Jésus souhaite lui-même d'un grand désir de consacrer au plus tôt par sa présence l'*Ange qu'il destine à marcher devant lui dans l'esprit et la vertu d'Elie pour donner au Seigneur un peuple parfait*[4].

Saint Ambroise ajoute que la modestie virginale de Marie pressait aussi ses pas, parce qu'elle voulait la soustraire au

(1) Jérém. XXXI, 22. (2) Luc. I, 39.

(3) L'opinion la plus accréditée nomme la ville sacerdotale d'Hébron, située dans les montagnes et la partie méridionale de Juda, environ à dix ou douze lieues de Jérusalem, et, comme nous avons dit déjà, à trente-huit ou quarante de Nazareth.

(4) Marc. I, 2. — Luc. I, 17. — Is. XL, 3

souffle impur du monde, et la mettre à couvert plus vite dans la maison d'Elisabeth. Apprenez de cet exemple, ô vierges, ajoute ce Père[1], à craindre le monde, ses fréquentations et ses dangers. La Vierge des vierges, votre patronne et votre modèle, aimait à demeurer recueillie dans le secret ; ou quand la nécessité l'obligeait à paraître au dehors, elle avait hâte de retourner à la prière, de se cacher encore.

Cette ardeur sainte n'était pas si vive cependant, que Marie en ressentit du trouble et de l'agitation. Toujours soumise à la grâce, on la voyait édifiante et pudique, sans précipitation comme sans retardement.

Quand elle entre chez sa cousine, elle la prévient humblement, en la saluant la première, et lui donnant le baiser de paix ; les vierges, dit encore saint Ambroise, étant d'autant plus excellentes en chasteté, qu'elles s'humilient davantage. Mais à la voix de Marie, Elisabeth se sent animée du Saint-Esprit : une lumière mystérieuse éclaire son ame, et passe soudain jusqu'à celle de son Fils. O merveille ! Jean-Baptiste connaît son Seigneur et son Dieu; et, par ses transports, il révèle lui-même à sa mère le bienfait de l'Incarnation.

Le divin Emmanuel était là, le *Dieu avec nous*, que le monde attendait depuis quatre mille ans, après lequel avaient soupiré tous les patriarches et tous les prophètes, et dont Abraham n'avait pu entrevoir le jour[2], à travers les siècles sans une émotion profonde. N'était-il pas juste que Jean, tout inondé de la gloire de ce Rédempteur des hommes dans cette merveilleuse circonstance, tressaillît à son tour d'amour et de joie ?

Du reste, ce saint enfant devient l'objet d'inappréciables faveurs. Nous venons de le dire, l'usage de la raison lui est donné, mais il est encore purifié du péché originel, et se trouve pour toujours confirmé en grâce. Dès ce moment, il commence à exercer des actes de vertu, qui ne cesseront pas de se multiplier et de s'accroître, pour le rendre de plus en plus agréable au Seigneur. « Voyez, dit saint Pierre Chrysolo-

(1) S. Ambr. de Virg. c. 6. (2) Joan. VIII, 56.

gue, comme saint Jean est élevé vers le ciel avant même de paraître en ce monde. L'esprit divin se communique à lui, avant qu'il ait pu jouir de son propre esprit. Il reçoit les dons de Dieu avant d'être doué de ses membres. Il vit à Dieu, avant de vivre à lui-même, selon le mot de l'Apôtre : *Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Il annonce avec ferveur son adorable Maître, avant que sa langue soit capable d'articuler des sons ; et pour mieux vaincre le monde, il triomphe d'abord de la nature... En un mot, il se devance, en quelque sorte, lui-même, dans la sainte impatience qu'il éprouve, de préparer les voies au Désiré des nations[1]. »

En même temps, Elisabeth, sous l'impression de tant de grâces extraordinaires, prophétise des choses présentes et à venir, comme dit saint Grégoire[2]. Elle voit que Marie a conçu par l'opération du Saint-Esprit, que c'est le Fils de Dieu même qui a daigné s'incarner dans ses entrailles virginales, que le Messie est descendu du ciel en terre, et qu'il rachètera le genre humain. Elle exalte la maternité de Marie, avant que la très-pure Vierge ait enfanté, ce qui ne pourrait se faire à l'égard des autres femmes, remarque Théophylacte[3], parce qu'on peut craindre pour elles jusqu'à leur terme, la mort et mille accidents fâcheux ; mais rien de semblable ne saurait être redouté pour Marie. Et c'est pourquoi sainte Elisabeth la nomme déjà mère, et Mère du Dieu Sauveur. La première elle l'honore de ce titre ineffable : *Et d'où me vient ce bonheur que* LA MÈRE DE MON SEIGNEUR *vienne me visiter*[4] ?

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, avait-elle dit, *et le fruit de votre sein est béni.* Elle dit encore : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru*, donnant à comprendre par là, continue saint Grégoire, que le message de l'ange Gabriel à Nazareth lui est connu, aussi bien que le consentement et l'humble soumission de la sainte Vierge aux ordres de Dieu.

(1) Pet. Chrys. serm. 91. circa finem. (2) S. Greg. hom. I. in Ezech.
(3) Vide Batradium in concord. evang. lib. VII, c. 12. (4) Luc. I. 43.

Il est évident enfin qu'elle n'ignore pas les événements futurs, car on l'entend ajouter : *Ce qui vous a été promis par le Seigneur aura son accomplissement en vous.*

Ainsi parlait la mère de Jean, ou plutôt Jean lui-même par sa bouche, selon l'observation de plusieurs auteurs[1]. Comment s'étonner ensuite de ce mot de notre Seigneur que saint Jean-Baptiste était *prophète et plus que prophète*[2], puisque non-seulement il prophétisa, comme les autres envoyés de Dieu, pendant sa vie, mais qu'il fit participer au sublime don des prophètes, son père et sa mère, quand il n'était point encore né ?

Cependant, ce n'est point sans motif qu'Elisabeth se félicite de son bonheur. *Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne me visiter*[3] ? Elle est heureuse de cette inexprimable consolation, heureuse également de donner bientôt au monde celui qui doit précéder Jésus ; heureuse de la joie qui se fait apercevoir dans son fils ; heureuse d'être illuminée de célestes clartés, instruite des mystères divins et remplie d'admiration en les méditant ; heureuse d'être embrasée des feux de cette vive et parfaite charité, qui, pendant que tout passe, demeure à jamais, comme s'exprime l'Apôtre[4].

Mais ce bonheur et ces prodiges s'accomplissent par Marie, ne l'oublions pas. Louons et bénissons avec Elisabeth la grandeur de cette Vierge, notre espérance, notre salut et notre vie. Répétons-lui pieusement, nous aussi, ces belles paroles : *Bénie soyez-vous entre toutes les femmes*[5].

(1) Niceph. lib. I, c. 8. Theophyl. in Luc. — Auct. mirab. lib. III, c. 1, tom. 3. August., etc. (2) Matth. II, 9.

(3) Ces mots confirment l'observation qui vient d'être faite : ils rappellent l'esprit qui était en saint Jean et son discours à Jésus-Christ sur les bords du Jourdain : *c'est à vous de me baptiser, et vous venez à moi !* Matth. III. 14. Note tirée de Ribadéneira. (4) I Cor. XIII, 8.

(5) D'après le texte, Elisabeth remplie de l'Esprit-Saint, *s'est écriée à haute voix* : Bénie soyez-vous, etc. C'est qu'elle était la mère de Jean, disent de nouveau les commentateurs, lequel est la Voix qui crie : *Vox clamantis* (Luc III, 4) ; et que les prérogatives merveilleuses de la Vierge sont si excellentes, que la parole humaine a besoin de s'élever et de faire effort, en quelque sorte, pour les exprimer.

Aussi, quand le Sauveur chassa le démon muet, en déclarant à ses calomniateurs que c'était par la vertu de Dieu, qu'il venait d'opérer ce miracle, c'est encore à

Et remarquons qu'Elisabeth ne nous montre pas la sainte Vierge simplement bénie, elle manifeste encore la cause de sa bénédiction : *Et béni soit le fruit de votre sein !* Comme si elle disait : Vous êtes bienheureuse, parce que votre Fils, source de toute bénédiction pour le monde, est lui-même béni.

Il y a un grand sens, en effet, dans cette exclamation sainte. Comme ce n'est pas à cause de l'arbre que le fruit est béni, mais plutôt l'arbre à cause du fruit ; de même c'est à cause de son Fils qui sera pour jamais glorifié selon sa double nature, la nature divine et la nature humaine, que Marie est appelée bienheureuse entre toutes les femmes. S'il est des femmes bénies pour leurs vertus, elles ne le sont pas toujours à cause de leurs enfants dont la mauvaise vie quelquefois les afflige. Mais la très-sainte Vierge est bénie mille et mille fois, parce qu'elle est remplie du Saint-Esprit, et parce qu'elle est la Mère de l'Auteur de la grâce et du Dieu qui l'a créée. Elle est excellemment bénie entre les femmes, quoique n'ayant qu'un seul Fils, parce qu'en ce Fils unique, elle sera la mère de tous les enfants de Dieu. Et c'est pourquoi, quand l'Evangile nous dit qu'elle mit au monde son Fils premier-né[1], il veut nous faire entendre que tous les hommes, comme frères de Jésus-Christ, sont les Fils de Marie, non pas selon la chair, il est vrai, mais selon l'esprit ; afin que Jésus-Christ soit l'*aîné de ses frères*, lisons-nous dans saint Paul[2]. De cette sorte, dit Albert-le-Grand[3], la très-aimable Marie qui, par la génération, n'est Mère que de Jésus-Christ, devient la Mère de tous les fidèles par la régénération, et par l'exemple de sa vertu, la Mère de toutes les ames qui vouent à Dieu leur virginité.

Ce n'est pas tout : *Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru,* conclut Elisabeth. Elle proclame le secret de la dignité souveraine de Marie, la foi qui a été trouvée dans son cœur. Marie

haute voix qu'une humble femme s'écrie du milieu de la foule : *Bienheureux le sein qui vous a porté, bienheureuses les mamelles qui vous ont allaité* (Luc XI, 27). Elle veut louer Marie, elle sent le besoin d'exalter sa voix... Mais quoi que fasse la bouche de l homme en prononçant la louange de Marie, elle restera toujours au-dessous d'un si admirable sujet. (Note tirée de Ribadéneira).

(1) Luc. II, 7. (2) Rom. VIII, 29. (3) Alb. Magn. de Laud. Virg.

a cru, sans hésiter à la promesse de l'Ange ; et cette foi de la très-sainte Vierge, combien n'est-elle pas plus parfaite que celle des Patriarches et des Prophètes, que celle d'Abraham, en particulier, quoique nous la voyions tant célébrée dans l'Ecriture ! Abraham crut que Sara, malgré sa stérilité, aurait un fils ; et Marie crut qu'elle serait mère sans cesser d'être vierge. Abraham crut qu'il engendrerait dans sa vieillesse ; mais l'ordre de la nature n'était point interrompu : Isaac devait naître homme et mortel comme les autres. Marie crut qu'en restant pure et immaculée, elle concevrait Jésus d'une façon divine et surnaturelle, et que Jésus, comme homme, serait sujet à la mort, et comme Dieu serait immortel. Abraham crut que Dieu ne faillirait point à ses promesses, et qu'il saurait, au besoin, rendre la vie à Isaac par un acte de sa toute-puissance ; mais il ne s'agissait en cela toujours que d'un homme passible et mortel. Et Marie crut qu'un Dieu lui-même pouvait naître, mourir et ressusciter.

Dès lors, l'incomparable foi de Marie est au-dessus de toute louange, et, puisque cette sainte vertu de la foi, en s'unissant à la charité, devient le principe, la racine et le fondement assuré du bonheur, sainte Elisabeth a raison de s'écrier : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru !...*

Parce que vous avez cru, en effet, ô Marie, vous avez mérité de concevoir le Verbe adorable en votre ame, avant de le concevoir dans votre sein, et vous verrez successivement s'accomplir les magnifiques promesses que l'Ange vous a faites au nom du Seigneur. Déjà le mystère de l'Incarnation divine est consommé. Encore quelque temps, et vous aurez la joie d'enfanter ce Dieu qui vient habiter parmi nous. Vous pourrez lui donner le nom de Jésus, ou Sauveur, quand il sera circoncis. Vous verrez éclater sa divinité dans ses merveilleuses prédications et dans les miracles qu'il sémera sur ses pas. Vous entendrez Pierre et les autres l'appeler le Fils du Très-Haut. Vous le verrez s'asseoir sur le trône de David, quand il ressuscitera glorieux, et qu'une puissance sans bornes lui sera donnée sur toute créature et sur toutes choses.

Enfin, vous saurez qu'il gouvernera vraiment la maison de Jacob et que son royaume n'aura pas de fin, quand, au jour de son Ascension, il ira prendre place au ciel, à la droite du Père et dans l'unité du Saint-Esprit, où il vivra dans les siècles des siècles.

O Vierge sainte, oui, *vous êtes bienheureuse d'avoir cru!*

Mais, en entendant les louanges d'Elisabeth, Marie fut ravie en Dieu tout à coup. Pleine d'humilité, de reconnaissance et d'amour, au souvenir des bontés infinies, des divines et incompréhensibles miséricordes dont elle était l'objet, elle ne considéra que son néant, et ne songea qu'à donner gloire à Dieu seul avec une vive et singulière allégresse : *Mon ame magnifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses* ! Le premier cantique de reconnaissance de l'ancienne loi fut celui de Marie, sœur de Moïse, après le passage de la mer Rouge, quand Dieu eut englouti dans les flots le roi Pharaon, avec ses chariots et son armée. Le *Magnificat* de Marie Mère du Dieu, Sauveur et Rédempteur du monde, fut également le premier cantique de la loi nouvelle. Il surpasse l'autre en grandeur autant que le Testament de grâce est élevé au-dessus de l'Ancien, et Jésus-Christ au-dessus de Moïse. Mon ame magnifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ! Qu'est-ce à dire? Vous me bénissez, Elisabeth, d'avoir été choisie pour de si grandes choses ; mais vos bénédictions doivent remonter à Dieu, qui a regardé la bassesse de sa servante. Quelle part pourrais-je avoir dans toutes ces merveilles ? Le Seigneur les a faites, parce qu'il est tout-Puissant. Pour moi je n'ai qu'à le glorifier et à l'aimer. Tout à l'heure votre fils a tressailli dans vos entrailles, quand je vous saluais par quelques mots de ma bouche. C'est la grâce du Sauveur que je porte en mon sein qui a produit cette vertu ; mais jugez des joies que je dois ressentir moi-même, depuis que je suis devenue la Mère de mon Dieu !

Et les circonstances si relevées de cette maternité divine,

ces *grandes choses que le Seigneur a faites,* l'Auguste Vierge ne les explique point, car notre intelligence n'est pas digne de les comprendre ; et nous ne pouvons les méditer qu'avec de profondes et suppliantes adorations.

Cependant Marie resta trois mois près de sa cousine.

Ah ! si les esprits angéliques qui apparurent à Abraham sous sa tente, laissèrent le Patriarche heureux et consolé ; si ceux que Loth aussi accueillit avec honneur le délivrèrent de l'horrible embrasement de Sodome ; si Jacob fit entrer avec lui la paix dans la demeure de Laban son beau-père, quoique Laban n'adorât pas le vrai Dieu : de quelles miséricordes Jésus, vivant en Marie, ne se plut-il point à combler la famille d'Elisabeth pendant ce séjour de trois mois? Les consolations divines descendirent autrefois sur Obédédom, dit l'Ecriture, parce que l'arche d'alliance avait été déposée dans sa maison ; et qu'était-ce que cette arche matérielle, cette ombre figurative, cette image imparfaite de l'humanité du Sauveur, en comparaison du Sauveur lui-même, faisant ses délices d'habiter dans la solitude avec ceux qu'il aime !

Mais partout où entrait ce bon maître quand il parut au milieu des hommes, il y répandait le bonheur. Les prérogatives et les gloires qu'il accorda d'abord à sa Mère, par son Incarnation très-sainte, sont infinies ; et à sa première entrée dans le monde, au réduit de Bethléem, ne changea-t-il pas cette pauvre étable en Paradis? Lorsqu'il s'enfuit en Egypte, les temples d'idoles furent renversés, et les déserts, exhalant les parfums des cieux, selon la pensée de nos saints livres, se couvrirent bientôt d'une multitude infinie de cénobites, qui semblaient initier les hommes à la vie des anges. Lorsqu'il se rendit aux noces de Cana, il changea miraculeusement l'eau en vin. Lorsqu'il fut convié par saint Pierre, il guérit la belle-mère de cet apôtre, que la fièvre consumait depuis longtemps. Lorsqu'il prit place à la table de saint Mathieu, c'était pour y attirer par sa vertu les publicains et les pécheurs, auxquels il offrait la grâce et le pardon. Chez le Pharisien, il justifia la femme pécheresse, et réprima l'orgueil

de cet homme vainement épris de complaisance en lui-même, qui se montrait trop peu soucieux des devoirs de la charité. Chez Jaïre, il sécha les larmes que la mort d'une fille chérie faisait répandre. Chez Zachée, il prépara les voies de la pénitence et du salut. Au château de Béthanie, il ressuscita Lazare enseveli depuis quatre jours dans le tombeau, et le rendit à ses sœurs désolées.

Nous n'aurions jamais fini si nous voulions rapporter tous les bienheureux actes de son amour pour ceux qu'il visitait. Ce n'est pas, du reste, l'objet de notre travail en ce moment. Contentons-nous de nous remettre encore devant les yeux le mystère si admirable que nous venons d'étudier.

En même temps que Jean-Baptiste est sanctifié, Elisabeth et Zacharie sont remplis du Saint-Esprit; des faveurs inouïes leur sont abondamment départies, et elles se trouvent accrues et multipliées sans intermission dans la compagnie de Jésus et de sa sainte Mère.

Mais aimons aussi à nous représenter de nouveau, avant de finir, la douce humilité de la Reine des cieux rendant ses soins de chaque jour à sa cousine, et la servant de ses mains; écoutons encore ses paroles et celles d'Elisabeth ; admirons la piété, l'innocence, la simplicité, le zèle qui animent toutes leurs démarches ; laissons pénétrer dans nos cœurs les lumières célestes qui les éclairent; enfin, comme elles et avec elles, prions et bénissons Dieu, car il a racheté miséricordieusement le genre humain.

Voilà les précieuses instructions que renferme pour nous la Visitation de la sainte Vierge ! Elle nous enseigne le crédit tout-puissant dont cette divine Mère jouit auprès de Dieu ; elle nous montre comment nous devons recevoir les grâces du ciel et les employer à notre salut et à l'édification du prochain; elle condamne aussi, d'autre part, ces fades visites qu'on se rend dans le monde, dont la coutume et la vanité font tous les frais, où le mensonge est en honneur, où l'on voit la charité trop souvent violée, les cœurs blessés, la conscience souillée, et Dieu grandement et tristement offensé !... Heureux celui qui prend Marie pour modèle, et qui sait l'imiter en toutes choses !

DE LA GLORIEUSE

TRANSFIGURATION DE N.-S.[1]

(6 Août).

La Transfiguration de notre Seigneur est non-seulement une éclatante confirmation donnée par le Ciel à nos grands mystères ; mais disons que le divin Fils du Très-Haut, en s'enveloppant de sa gloire aux yeux de ses disciples, comme d'un vêtement qui lui est propre, voulait pénétrer leurs cœurs et les nôtres de crainte et de joie : de crainte, par la pensée des splendeurs infinies qu'il manifestera, au dernier jour du monde, quand il viendra juger les vivants et les morts; de joie, par l'espérance de la résurrection bienheureuse, si bien faite pour nous soutenir au milieu des orages de la vie présente : car dans le langage de saint Paul, *le Seigneur changera notre corps humilié et sujet à la mort, en son corps glorieux et immortel*[2].

Nous allons rapporter à quelle occasion cet adorable Sauveur voulut monter sur le Thabor pour y être transfiguré.

Saint Pierre, illuminé de la grâce, venait de confesser la

(1) La fête de la Transfiguration est très-ancienne dans l'Eglise. On la célébrait à Rome dès le cinquième siècle, et le ménologe des Grecs en faisait mention plus tôt encore. (Voir Siccardi, Baronius, etc). En 850, Valdebert, auteur d'un martyrologe en vers, la fixait déjà au 6 août. Lippomani et Surius rapportent des oraisons diverses composées à son occasion. L'abbé de Cluny, Pierre-le-Vénérable, qui vivait au douzième siècle, fit une célèbre prédication en son honneur. Enfin le Pape Calixte III dans l'année 1454, en composa l'office complet et lui concéda les mêmes indulgences qu'à celui du très-saint Sacrement. Ce Pontife voulait ainsi perpétuer la mémoire de la grande victoire de Belgrade qui venait d'être remportée le 6 août par les armées chrétiennes, sur les Turcs. C'est ce qui a donné lieu à plusieurs auteurs liturgiques de dire que Calixte III avait lui-même institué la fête de la Transfiguration. (Voir Croiset et Godescard, Vies des Pères.)

(2) Philip. III, 21

divinité de son maître, et Jésus, pour le récompenser de sa foi vive et si sincère, lui avait promis les clefs du royaume des cieux. Puis se tournant vers ses disciples avec une sainte autorité, il commença, dit l'Evangile, *à déclarer qu'il devait aller à Jérusalem, qu'il y souffrirait beaucoup de la part des anciens, des scribes et des princes des prêtres; qu'on l'y ferait mourir, et qu'il ressusciterait le troisième jour.*[1]

Il n'était rien changé par ces paroles solennelles à la déclaration de l'apôtre, il la développait au contraire. Vous dites que je suis le Christ, fils du Dieu vivant. Cette vérité n'est pas l'effet d'une lumière ordinaire ; c'est mon Père lui-même qui vous l'a révélée. Oui, je suis le Christ, je suis votre Sauveur, Dieu et homme tout ensemble. Sans rien perdre de ma nature divine, j'ai pris un corps comme les vôtres, afin de satisfaire par mes douleurs pour vos crimes. Je souffrirai jusqu'à mourir, mais la haine de mes ennemis ne pourra me retenir dans le tombeau, j'en sortirai par ma propre puissance, et la mort un moment victorieuse sera pour jamais abattue et foulée sous mes pieds.

Ce langage était nouveau pour les apôtres. La tendresse de Pierre s'en émut. Ne comprenant rien encore au mystère de la croix, il voulait détourner Jésus qu'il aimait tant, d'une résolution si cruelle. Eh quoi ! Seigneur, vous voulez mourir, s'écria-t-il, à Dieu ne plaise qu'il vous arrive ce que vous dites, vous ne le permettrez pas !

Le Sauveur, après l'avoir sévèrement repris de ne l'aimer plus en ce moment d'une assez pure affection, s'adressa de nouveau au collége apostolique. *Si quelqu'un veut venir après moi*, dit-il, *qu'il renonce à soi-même*, *qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Celui qui voudra sauver sa vie la perdra*, *et celui qui perdra sa vie pour moi*, *la trouvera. Que vous servirait-il de gagner l'univers entier*, *si vous veniez à perdre votre ame? Et que pourriez-vous donner en échange de cette ame?... Car le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père*

(1) Matth. XVI, 21.

avec les anges, et il rendra à tous selon leurs œuvres. En vérité, je vous le dis, il y en a ici plusieurs, qui ne mourront point avant d'avoir vu le règne du Fils de Dieu fait homme[1].

Mais quand il eut parlé de la sorte, le bon Maître parut craindre d'avoir effrayé les siens. Il venait de leur représenter la vie comme un état continuel de privations, de pénitences et de sacrifices, pour arriver au salut. Il sentit le besoin d'encourager leur foi par le spectacle de ses grandeurs et de les prémunir tout à la fois contre le scandale apparent de ses humiliations et de sa mort prochaine. C'est alors qu'il résolut de leur laisser entrevoir dans sa Transfiguration quelques rayons de ce bonheur, dont nous serons couronnés, un jour, au ciel avec lui, quand nous aurons souffert un peu, pour son amour, durant notre pèlerinage en ce monde.

Les évangélistes disent à cet effet qu'il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean,[2] comme ses plus familiers sans doute ; et parce qu'il devait les rendre plus tard témoins de son agonie au Jardin. Il les conduisit à l'écart sur une haute montagne, se contentant de ces trois disciples pour ce mystère sacré, qui ne devait point être encore divulgué parmi le peuple. Le texte n'énonce point quelle fut cette montagne. Néanmoins, on sait, d'après la tradition,[3] que ce fut le mont du Thabor[4], célèbre par la victoire que Barac et Débora y avaient autrefois rem-

(1) S. Matth. XVI. 24-28. (2) Matth. XVII, 1. — Marc. IX, 2. — Luc. IX, 28.

(3) S. Hieron. de loc. Hebr. — Breda de loc. sanct. — S. Joan. Damasc. Orat. de Transfig.

(4) Le Thabor est une montagne de forme ronde et d'une élévation considérable au milieu de la campagne de Galilée, non loin de Nazareth. (S. Hieron. loc. cit.)

Saint Pierre appelle cette montagne *sainte* (2 Petr., I, 18), parce qu'elle avait été foulée par le Sauveur et consacrée par ce grand prodige de la Transfiguration. (Note tirée de Ribadeneira.)

Le mont Thabor s'élève vers le ciel comme un autel sublime, resplendissant de gloire, fondé par l'Eternel pour la manifestation de son Fils ; il a tressailli au nom de Dieu (Ps. LXXXVIII, 13.), sa forme est celle d'un dôme un peu oval et parfaitement régulier. Il est isolé de trois côtés, et s'avance dans la plaine de Jesrael, vis-à-vis du mont Hermon, avec lequel il forme un contraste frappant par la beauté de ses formes et la fraîcheur de sa végétation. Du côté du Nord, il tient légèrement par sa base, aux montagnes de la Galilée qu'il surpasse toutes par sa hauteur comme par la célébrité de son nom. « Je jure par moi-même, dit le roi qui a pour nom le Seigneur des armées, que Nabuchodonosor, à sa venue, paraîtra comme le Thabor

portée sur Sisara,[1] mais bien plus encore par l'admirable sermon, appelé *sermon de la montagne*, que notre Seigneur lui-même y avait adressé à la multitude, au commencement de ses prédications, et dans lequel se trouve renfermé tout le sommaire de la sagesse et de la doctrine chrétienne[2].

Mais ce n'est pas la première fois que nous voyons Jésus-Christ se retirer sur les montagnes et y chercher le silence et la solitude, qui sont si favorables à la prière. Passant une partie des nuits en oraison, il voulait nous enseigner comment nous devions l'imiter en ce saint exercice. La prière nous unit à Dieu, mais nous ne saurions nous appliquer à la prière au milieu des agitations du monde. D'autre part, pour recevoir les lumières de la grâce et tendre incessamment à la perfection, dont l'Evangile nous fait un précepte, il faut prier en quittant les lieux bas et avilis pas nos passions, et nous efforcer de nous élever de jour en jour au faîte des vertus.

De même, notre Seigneur avait résolu de se transfigurer sur la montagne du Thabor, parce qu'il devait être bientôt après humilié sur celle du Calvaire. Admirable en toutes ses œuvres, il manifeste sa gloire dans le secret, devant quelques témoins seulement ; et lorsqu'il souffre les dernières ignominies, dans son baptême de sang[3], il veut être exposé à la vue de tout le peuple : nous montrant encore le mépris que nous devons faire et des vaines joies de la terre et des vains jugements des hommes.

Disons enfin que les glorifications du Thabor nous révèlent comme celles du Sinaï, que c'est ordinairement aussi sur les montagnes, qui sont plus près du ciel et moins accessibles

entre les montagnes. (Jérémie, XLVI, 18.) Plusieurs sources s'échappent des collines qui sont à ses pieds.

La hauteur est de dix-sept cent cinquante-cinq pieds au-dessus de la Méditerranée, de cinq-cent-quatre-vingt-quatorze au-dessus de Nazareth, et de deux mille trois cent quatre-vingts au-dessus du lac de Tibériade. Il est de nature calcaire.

Il me fallut au moins une heure pour arriver à son sommet. C'est un plateau d'une demi-lieue de circonférence, légèrement incliné vers le couchant, tout recouvert de chênes verts, de lierres, de bosquets odorants, et de ruines antiques et de souvenirs (Mgr Mislin, les saints Lieux, tom. 2.)

(1) Jud. IV, 15. (2) Matth. V, 1. (3) Luc. VI, 50.

aux souillures du monde que le Seigneur s'est communiqué aux yeux des hommes dans sa Majesté trois fois sainte[1]. Les feux brillants du Sinaï, écrivait saint Hilaire, étaient une ombre de la Transfiguration de Jésus-Christ.[2]

Mais Jésus-Christ ayant atteint les hauteurs du Thabor, entra dans le recueillement et bientôt sans doute se prosterna selon sa coutume pour adorer profondément son Père. On peut croire que le jour était tombé déjà, soit, parce que, au rapport de saint Luc, les apôtres se sentirent aussitôt accablés par le sommeil, comme il arriva plus tard à Gethsémani, soit parce que le lendemain, une grande foule de peuple accourait sur ses pas, ajoute le saint Evangéliste, quand Jésus descendait de la montagne, ce qui donne à entendre qu'il y était monté la veille, au soir[3]. Dès lors, ce serait au milieu des ténèbres d'une nuit obscure que la très-sainte humanité du Sauveur aurait paru plus brillante mille fois que le soleil dans le mystère de la Transfiguration.

Les disciples, tout éblouis des célestes illuminations qui se réfléchissaient sur leurs têtes, virent, en se réveillant, Jésus au-dessus d'eux, dans une attitude encore suppliante. La lumière, dit le texte sacré, jaillissait de son visage, son corps était environné de gloire, et ses vêtements étaient blancs comme la neige.[4] A ses côtés se trouvaient Moïse et Elie. *Ils*

(1) Il est également digne de remarque que les grandes scènes de la vie du Sauveur, sa transfiguration, sa mort, son ascension ont eu lieu sur des montagnes. C'est encore sur les montagnes du désert qu'il a jeûné pendant quarante jours, qu'il a été tenté par le démon ; c'est sur une montagne qu'il a fait le miracle de la multiplication des pains, qu'il a enseigné le *Pater* et les huit béatitudes, et choisi les douze apôtres ; c'est sur le mont *Sion* qu'il a institue l'Eucharistie et qu'il a envoyé le Saint-Esprit à ses apôtres ; c'est sur la montagne des Oliviers qu'il a pleuré sur Jérusalem, qu'il allait fréquemment prier, et c'est là qu'il viendra pour juger tous les hommes. (Mgr Mislin, Lieux saints, tom. 2.)

(2) S. Hil. c. 20. in Matth.

(3) Luc. IX, 36 et seq.

(4) Jésus-Christ dans sa transfiguration ne se dépouilla pas de la nature humaine qu'il avait prise pour nous : mais il la revêtit d'une vive et surnaturelle clarté. Quels furent toutefois les effets de ce rejaillissement de gloire? les Docteurs ne sont pas d'accord sur ce point. Les uns disent que le corps de notre divin Maître fut pénétré de lumière comme un cristal transparent. C'est le sentiment en particulier de saint Jérôme, de saint Jean Damascene (Orat. de Transfig.), qui ajoutent que les élus verront ainsi le Sauveur au jour du jugement, et que les saints eux-mêmes auront

apparaissaient dans sa gloire[1], et s'entretenaient avec lui des tourments et de la mort qu'il devait endurer à Jérusalem pour accomplir ce que les prophètes avaient annoncé depuis le commencement.

Ces grands personnages étaient là, parce que la loi représentée par Moïse, et les prophètes par Elie, rendent ensemble témoignage de Jésus-Christ.

au ciel cette transparence et cette beauté devant le trône de Dieu. D'autres docteurs enseignent au contraire que le rayonnement glorieux dont parle le texte sacré, ne se serait répandu qu'à la surface du corps de Jésus, son visage adorable surtout en étant merveilleusement éclairé.

Quoi qu'il en puisse être de cette double opinion qu'on peut adopter indifféremment, l'évangéliste, pour nous faire comprendre l'excellence de cette divine et souveraine lumière, la compare à celle du soleil ; et il dit pour la même raison que les vêtements de notre Seigneur étaient blancs comme la neige ; parce qu'il n'est rien de plus éclatant pour nous que le soleil, ou qui puisse égaler à nos yeux la neige en blancheur.

Saint Luc se sert donc des expressions les plus fortes qu'il puisse employer. Mais l'humanité de Jésus-Christ fut-elle, dans la Transfiguration, l'objet d'un miracle, comme il semblerait à première vue ? Nous répondons que non : car si nous considérons la source d'où procédait l'éclat dont était environné le Seigneur, nous la trouverons dans la divinité même de Jésus. Dès l'instant que son ame bénie fut unie au corps qui lui avait été préparé par le Saint-Esprit et formé du pur sang de Marie, elle fut inondée de gloire. Non-seulement elle vit Dieu, mais elle dut faire participer le corps aux quatre qualités principales dont jouiront les bienheureux dans leurs propres corps, après la résurrection, qualités qui sont, comme l'on sait, l'impassibilité, l'agilité, la subtilité et la clarté. Comment l'ame glorieuse ne posséderait-elle point un corps glorieux ?

Sur ces principes, Jésus-Christ, afin de pouvoir souffrir dans sa chair sacrée, retenait en son ame la gloire qui devait resplendir incessamment sur son corps. Et c'était là qu'était le miracle. Il le fit cesser un (*) moment pour notre bien en se transfigurant. (Note tirée de Ribadeneira.)

(1) Elie venait du lieu où il était en corps et en ame, depuis qu'il avait été enlevé par le Seigneur sur un char de feu (IV Reg. II, 11.)

Moïse venait, dit saint Thomas (3 p. q. 45. 43.), avec son ame seule. Il avait pris un corps aérien comme les anges, quand ils nous apparaissent. Mais, selon plusieurs autres docteurs, il semble plus conforme à l'Evangile, que Moïse avait son propre corps, miraculeusement tiré du tombeau. C'est ce qu'ont enseigné Tertullien (lib. 4. cont. Marc.), Origène (hom. 12 in Exod.), S. Irénée (lib. 4 cont. hær.), S. Cyrille de Jérusalem (cat. hær. 10.), S. Jérôme (in Matth. 17.), S. Augustin (lib. 3. de mirab.), Soto, Suarez, Maldonat, etc. (Note tirée de Ribadeneira.)

On sait que le Seigneur avait fait ensevelir le corps de Moïse par les anges sur la montagne de Nébo ; et *aucun homme,* disent les livres saints, *n'a connu le lieu de sa sépulture* (Deut. XXXIV, 6.)

(*) Si une pierre qui de sa nature est pesante et incline vers la terre, demeurait suspendue en l'air par une vertu inconnue, n'estimerait-on pas cela un prodige? Mais quand le mystérieux empêchement disparaît, la pierre tombe en bas et il n'y a plus rien que d'ordinaire (Ribadeneira.)

En outre, les disciples avaient ouï dire du Sauveur qu'il était Elie ou l'un des prophètes ; et ils ne pouvaient plus douter du contraire, puisqu'ils entendaient Elie adorer le Sauveur, comme l'objet et la fin de toutes les prophéties. Ils savaient que Moïse était mort et Elie toujours vivant ; la parole des Ecritures devait donc être crue ; Jésus était le Dieu des vivants et des morts. Dans Moïse, ils honoraient le législateur envoyé d'en haut, dans Elie le plus grand des prophètes, et le prédicateur zélé de la gloire de Dieu et de l'observation de la loi ; en les voyant tous les deux exaltés à côté de Jésus-Christ, comment n'auraient-ils point compris que ce divin Rédempteur des hommes n'était point venu pour contredire les ordonnances légales, mais pour leur donner la sanction dont elles avaient besoin, pour faire sortir la vérité de la figure et procurer plus que jamais la gloire de son Père ?

Saint Jérôme dit[1] que les Scribes et les Pharisiens avaient demandé à notre Seigneur un signe du ciel et que notre Seigneur ne voulut le donner qu'aux disciples. Il attira ainsi Elie du ciel à lui dans sa Transfiguration, il fit sortir en même temps Moïse des limbes, afin qu'on sût que sa puissance est infinie et qu'il sait opérer des miracles dans les hauteurs des cieux, comme au fond des enfers.

Le Seigneur, du reste, aime à combler des délices de son amour ceux qui s'imposent de pénibles privations pour lui plaire. Et quel n'avait point été le dévouement généreux de Moïse et d'Elie[2]. Après avoir pris tant de traits de ressemblance avec le Sauveur dans leurs travaux et dans leur vie pénitente, dans le jeûne en particulier, de quarante jours et de quarante nuits au désert, ne devaient-ils point être conviés à ses joies ineffables ?

Néanmoins, c'est une chose bien surprenante qu'au milieu de ces joies mêmes, ils entretinssent Jésus-Christ de tous les excès qu'il devait souffrir à Jérusalem ; excès de sagesse infi-

(1) S Hier. in Matth. 17.

(2) Elie a souffert de cruelles persécutions pour la cause de Dieu et de la vertu. Moïse a mieux aimé partager les afflictions du peuple Juif que les honneurs et les plaisirs de la cour de Pharaon.

nie, par lequel Celui qui est le Verbe du Père, *en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu,* voulut être méprisé et moqué, et montrer, par l'ignominie de sa croix, que toute la sagesse des hommes n'est que folie; excès d'une charité sans bornes, qui a porté notre aimable Sauveur à donner sa vie pour nous, quand nous étions ses ennemis, et à acquitter lui-même par une mort infamante et cruelle, la peine que méritaient nos iniquités; excès d'humilité, d'obéissance, de pauvreté, de patience, de douceur, des plus parfaites vertus, que non-seulement le Dieu fait homme a pratiquées, en conversant avec sa créature tombée, mais qu'il a su nous recommander du haut de la croix, par la divine autorité de sa parole et plus encore de ses exemples.

Mais comment les Apôtres purent-ils savoir qu'ils avaient sous leurs yeux, près du Seigneur, Moïse et Elie qu'ils n'avaient jamais vus? Une révélation du ciel et la lumière de grâce et de gloire qui brillait autour d'eux, les leur faisait distinctement connaître; et peut-être également les discours que chacun des prophètes adressait à Jésus.

Et lorsqu'ils les virent s'en séparer, saint Pierre comme le plus fervent toujours, s'écria, plein d'émotion : « Seigneur, nous sommes bien ici; faisons-y trois tabernacles, un pour vous, un autre pour Moïse, le troisième pour Elie. » *Il ne savait ce qu'il disait,* reprend saint Luc[1]. En effet, ô Pierre, la joie que vous ressentiez de cette vision sainte vous avait mis comme hors de vous-même. Les souvenirs de la terre s'étaient évanouis de votre cœur, et vous ne pouviez plus goûter que les délicieuses consolations de la piété.

Vous ne saviez pas ce que vous disiez, parce que ce monde étant dans les ténèbres, vous auriez voulu retenir pour vous sur la Montagne sainte le soleil de Justice qui devait nous éclairer tous.

Vous ne saviez pas ce que vous disiez, parce que dans la vivacité de votre amour, vous ne vouliez pas que Jésus souf-

(1) Luc. IX, 33.

frît ; ou que, dans la faiblesse de votre foi, vous sembliez égaler à ce Sauveur adorable Moïse et Elie, ses serviteurs, en lui demandant de construire trois tabernacles, où il eût habité comme l'un d'eux.

Vous ne saviez pas ce que vous disiez, parce que, étant homme passible et mortel, vous pensiez arriver à la félicité sans subir le joug de la mort, et que cherchant sur la terre ce que nous ne trouverons qu'au ciel, vous aspiriez à vous procurer le repos avant le travail, la récompense avant le combat, la couronne avant la victoire.

Vous ne saviez pas ce que vous disiez, parce que votre ambition paraissait satisfaite des gloires passagères de Jésus dans l'exil de ce monde, comme si notre ame n'avait pas besoin de se désaltérer aux torrents mêmes de ses grâces dans la cité du Très-Haut, et de boire, non plus goutte à goutte, mais avec enivrement et à longs traits, le vin précieux de son amour, au milieu de ses élus, pendant toute l'éternité.

Mais, ô grand apôtre, ce n'est pas merveille que vous ayez été accablé et troublé à ce point, puisque les choses divines sont si élevées au-dessus de nos intelligences. Infirmes que nous sommes, nous comprenons les illusions qui vous agitaient. Et cependant, vous saviez remettre humblement encore le succès de vos désirs à la divine volonté ; car vous ajoutiez ces mots, qui doivent accompagner toujours nos propres prières : *s'il vous plaît, qu'il en soit ainsi, mon Dieu*[1] !

L'Evangile continue : *Comme Pierre parlait encore, une nuée vint et les couvrit.*

Ordinairement, nous voyons que Dieu parle aux hommes du haut des nuées, où il est assis, comme le Maître du Ciel, dans une puissance et dans une majesté souveraine. Quand il descendit sur le Sinaï, pour promulguer la loi de crainte, la nuée était obscure, et les Hébreux tremblaient au bas de la montagne. Mais au Thabor, elle était claire et transparente, le Seigneur venant non plus jeter l'épouvante dans les cœurs,

(1) Luc. loc. cit.

mais nous instruire amoureusement lui-même et nous bénir. Comme il voulait que ses apôtres ne pussent douter de sa présence, ce voile lumineux dont il se couvrait, leur laissait apercevoir encore sa personne sacrée, et tempérait seulement l'éclat immense de ses divines lumières, que des yeux mortels n'auraient pu supporter. La gloire, du reste, de cette apparition de Dieu ne devait-elle point être proportionnée aux desseins même du Sauveur qui voulait n'exalter que pour un instant ici-bas son humanité condamnée à mourir?

Cependant une voix partit du milieu de la nuée : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le.*

Qu'est-ce à dire?... Engendré de mon sein avant tous les temps, ce Fils béni est éternel et consubstantiel avec moi, et je ne me complais que dans son amour : il apaise ma justice, il me réconcilie avec les hommes ; les choses qui me sont le plus agréables, sans lui n'auraient jamais aucun charme pour moi.

Ecoutez-le ! Il est votre Précepteur et votre Maître. Sa doctrine est toute divine, sa parole apporte la vie, et c'est régner que de le servir. Non, ce n'est pas Pierre, sans doute, qu'il faut écouter. Son cœur trop sensible l'abuse en ce moment. Ce n'est non plus ni Moïse ni Elie. Moïse, quand il était parmi les hommes, ne savait parler[1], et *j'ai dû venir à son secours, en mettant* mon esprit sur ses lèvres. *Il n'a point été accordé* à la langue d'Elie, d'ouvrir les cieux ; elle les fermait, au contraire, en arrêtait la rosée[2], ou n'en faisait descendre qu'un feu dévorant[3]. Votre vrai législateur est donc Jésus-Christ qui est la Voie du ciel, la Vérité, la Vie, parce qu'il est *la figure même de ma substance*[4].

C'est lui que vous devez suivre ; c'est à lui que vous devez obéir, si vous voulez être mes enfants d'adoption, comme il est mon Fils unique par nature.

Au retentissement de cette voix de Dieu, les Apôtres saisis

(1) Exod. vi, 10. (2) III Reg. xvii, 1. (3) Ibid. xviii, 25. (4) Heb. i, 3.

d'effroi tombèrent la face contre terre ; et ils ne purent se relever que quand Jésus vint leur communiquer sa vertu. « S'approchant d'eux, il les toucha de la main et leur dit : ne craignez point. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Et comme ils descendaient de la montagne, il leur recommanda de ne point parler de cette vision, avant que le Fils de l'homme ne fût ressuscité d'entre les morts[1]. »

Saint Luc remarque qu'en effet ils n'en dirent rien à personne[2]. De cette sorte, les autres apôtres ne furent point exposés à les regarder avec une envieuse jalousie, ni le peuple plus tard à accuser leur Maître d'imposture ; car après avoir entendu raconter sa glorieuse manifestation sur le Thabor, que d'insultes n'eût-on point ajoutées aux ignominies de sa croix ? Ses ennemis qui déjà répandaient avec une opiniâtre malice, qu'il voulait usurper le titre de Fils de Dieu, eussent déconcerté davantage ceux qui croyaient en lui ; et quand ils lui dirent sur le Calvaire avec ironie : *Puisque tu es le Fils de Dieu, descends de la croix*[3], ce cri barbare eût trouvé de l'écho dans tous les cœurs.

Mais saint Thomas[4] fait observer aussi que notre Seigneur nous apprenait par cette discrète recommandation, à ne pas révéler inconsidérément aux faibles les saints mystères de la piété. La charité sage et patiente sait faire acception des temps, des lieux, des personnes. Et c'est pourquoi, ajoute saint Chrysostôme[5], Jésus choisit ses trois premiers apôtres, pour faire connaître avec plus d'autorité ce grand événement aux autres disciples et à l'Eglise, après qu'il les eut remplis du Saint-Esprit.

Voilà l'histoire magnifique de la Transfiguration de notre Seigneur, si propre à exciter notre foi, à ranimer notre espérance, à enflammer notre charité, et à nous remplir, comme nous l'avons dit déjà, de crainte et d'amour. Elle nous rappelle, disions-nous encore, plusieurs de nos principaux

(1) Matth. xvii, 9. (2) Luc ix, 36. (3) Matth. xvii, 42.
(4) S. Thom. 3. p. q. 25. art. 3 et 4. (5) S. Chrys. hom. 37 in Matth.

mystères : celui de la très-sainte Trinité, car non-seulement le Fils se transfigure, mais la voix du Père se fait entendre dans la nue, que le Saint-Esprit illumine de ses rayons ; celui de l'Incarnation, car le Père déclare que Jésus est son Fils bien-aimé, et il nous le donne pour Maître avec ordre de lui être toujours soumis ; celui de la Passion et de la Mort du Sauveur, car Moïse et Elie discourent avec lui des souffrances du Calvaire qu'il doit endurer. Celui de la Résurrection, car en *en descendant de la montagne,* remarque saint Matthieu[1], *Jésus fait aux trois apôtres ce commandement : vous ne parlerez pas de cette vision, avant que le Fils de l'Homme ne soit ressuscité d'entre les morts.* Et il avait voulu leur montrer ainsi dans l'auréole admirable, qui avait ceint son front, et rejaillissait sur tout son corps, l'image des félicités qui sont réservées à ses élus, selon ce qu'il dit ailleurs que partout où est le chef, là se rassembleront les membres[2].

Quelle grâce ! Les célestes beautés que le Seigneur a revêtues, seront les nôtres, si nous combattons avec courage le vieil homme, *pour crucifier notre chair avec ses vices et ses convoitises*[3].

Mais, de plus, Dieu le Père a pris soin de proclamer dans cette grande scène de la Transfiguration que la loi de crainte était abolie, le Testament ancien abrogé, et que nous n'aurions plus d'autre règle que l'évangile de Jésus-Christ.

Moïse et Elie par leur présence confirmaient l'existence des limbes et celle du Paradis terrestre[4].

La parole divine descendue d'en haut indiquait le ciel aux apôtres.

(1) Matth. XVII, 9. (2) Matth. XXIV, 28. — Luc. XVII, 37. (3) Gal. V, 24.

(4) La plupart des anciens auteurs ont pensé qu'Elie avait été transporté, aussi bien qu'Enoch, en corps et en ame, dans le paradis terrestre. Ce paradis, d'après ces auteurs, serait celui d'où le Seigneur avait autrefois chassé nos premiers parents. Ils le placent en dehors et au-dessus de la terre ; quelques-uns même en font le troisième ciel, où saint Paul fut ravi. (Voir Pétau, l. 3, c. 5. *de opificio sex dierum.* — de Valois, ad Euseb. — Blondel, *de sybillis.* — Thom. Burnet, *Theoriæ S. Telluris.* — Huet, *dissert.* — Dom Calmet, *diction. hist.*, etc.).

Dans les constitutions apostoliques, on fait dire à l'apôtre saint Thomas, que le Paradis de délices est plus élevé que toutes les montagnes et qu'il avoisine le ciel :

Les apôtres eux-mêmes, Pierre, Jacques et Jean, sont là pour représenter les divers états dont se compose l'Eglise militante, le mariage divinement établi[1], la continence qui sera bénie dans l'éternité[2], la virginité qui approche l'homme de Dieu[3] et le fait ressembler aux anges[4].

Ainsi Dieu invitait-il le ciel, la terre, l'enfer, les vivants et les morts à publier les grandeurs de son Fils.

Le Thabor est resté cher au cœur des chrétiens. Dès les premiers siècles on bâtissait sur son sommet trois sanctuaires qui rappelaient les trois tentes que saint Pierre avait demandées, et on y adjoignit dans la suite un grand et beau monas-

Tantæ altitudinis est, ut usque ad lunarem globum ascendat ; que l'affliction, les pleurs et la mort n'ont point d'accès dans ce lieu fortuné, que l'air qu'y respire l'homme, le fortifie, et lui communique une continuelle jeunesse et l'immortalité. (Voir Albert-le-Grand, 2 part. summæ. theol. tract. 13. q. 79.)

Selon saint Cyrille de Jérusalem (XIII Catech. 31), S. Ignace (ad Trall. 9.) et d'autres, c'est dans ce paradis que notre Seigneur aurait conduit, jusqu'au jour de l'Ascension, les patriarches et les anciens justes, quand il les eut tirés des limbes.

Enoch et Elie y seraient-ils donc encore? Est-ce de ce lieu qu'ils partiront, avec la puissance de commander à la nature, pour faire la guerre à l'Antechrist, et prêcher sur la terre la dernière pénitence avant la fin du monde? (Apoc. II.)

Ce ne sauraient être sans doute que des suppositions. Des commentateurs modernes y répondent (Bochard. Etienne, Morin, Huet, etc.) en se demandant comment il pourrait se faire, que le paradis de délices était placé au-dessus de ce monde, puisque Moïse a pris la peine de le décrire et qu'il y fait couler des fleuves dont le lit et le nom subsistent encore?

Mais nous n'avons point à discuter ici cette objection ; nous n'examinerons pas non plus les divers systèmes qui ont été présentés, à bien des époques, pour établir la situation du paradis terrestre sur notre sol. (On peut consulter D. Calmet, Bergier, etc.).

Qu'il nous suffise d'avoir donné quelque éclaircissement sur la pieuse opinion de Ribadeneira : « Elie est venu, dit un auteur moderne, dans la personne de Jean (Matth. II, 17.) pour préparer le monde à l'avénement du Christ-Sauveur ; Elie viendra dans sa propre personne, rétablira toutes choses, pour préparer *le monde* également à l'avénement du Christ Juge. Voilà comme l'a entendu la tradition chrétienne. La même tradition adjoint au prophète Elie le patriarche Enoch dont l'Ecriture dit qu'il a été enlevé, pour donner la pénitence aux nations... »

« Enoch et Elie, dit Tertullien (de anima) ont été enlevés : leur mort a été différée, pour qu'ils anéantissent un jour les fureurs de l'Antechrist par leurs prédications inspirées et dans leur sang. Un témoin d'avant le déluge, un témoin d'après le déluge viendraient ainsi rappeler la vérité aux hommes à l'approche du jugement dernier. » Voir Rorbacher. hist. univ. tom. 2. (Note du traducteur.)

(1) Genes. I, 28. (2) Judith, XV, 11. (3) Sap. VI, 20. (4) Matth. 22, 10

tère, dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines. C'était là que les pieux pèlerins étaient recueillis[1]. Avec quel zèle ne baisaient-ils pas la trace des pas du Sauveur ! Quelle n'était point la ferveur de leur amour ! Et que d'encouragements ne doit-on point trouver encore dans ce lieu vénérable, en regardant les cieux, où semblent nous élever déjà tous les souvenirs de la Transfiguration !... Heureux donc ceux qui le visitent pieusement[2].

(1) Sainte Hélène vint sur le Thabor, y bâtit une église... Sainte Paule y vint pendant le 4e siècle. Dans le 6e, saint Antonin y trouva déjà trois églises... Dès le 7e, une multitude de religieux habitait les couvents de différents ordres qu'on y construisit. Les pieux solitaires furent plusieurs fois assaillis par les Sarrasins et égorgés. En 1262, ils abandonnèrent pour toujours les ruines de trois tabernacles, qui ne sont plus aujourd'hui que la demeure des bêtes fauves... Louis IX aussi est venu plusieurs fois sur cette montagne sainte. (Mgr Mislin, Lieux saints, t. 2.)

(2) J'allai dans la partie sud-est du plateau, à l'endroit désigné par les traditions comme étant celui où Jésus s'est transfiguré. Trois autels ont été construits sous de petites voûtes ; c'est là que le jour de la Transfiguration, les catholiques de Nazareth viennent en pèlerinage, et que les pères Franciscains célèbrent l'office. Pendant qu'on disposait un des autels, prosterné contre terre, j'adorai notre Seigneur dans sa gloire, comme je l'avais adoré dans ses humiliations et ses douleurs à Bethléem, à Gethsémani et sur le Calvaire. Je célébrai ensuite le saint sacrifice, et ce fut encore un jour de bonheur... Je regarderai toujours les trop courts instants que j'ai passés sous les cèdres du Carmel, sur la montagne des Oliviers et sur le mont Thabor, comme les plus magnifiques et les plus délicieux de ma vie. J'eus de la peine à m'arracher aux émotions que j'éprouvais, et comme tous les pèlerins qui ont le bonheur de visiter cette montagne sainte, je répétai plusieurs fois ces paroles de saint Pierre : *Seigneur, il fait bon ici . Domine, bonum est nos hic esse* (Mgr Mislin, Lieux saints, tom. 2.)

LA FÊTE

DE

L'ASSOMPTION DE NOTRE-DAME[1].

(15 Août.)

Lorsque notre Sauveur et Rédempteur monta au ciel, il laissa sa bienheureuse mère, en ce monde, parce que l'Eglise n'étant encore qu'en son enfance, avait besoin d'être visiblement assistée. Et quelle affliction n'eût-ce point été pour les pieux fidèles de perdre en même temps la présence corporelle de leur bon Maître et celle de Marie! L'auguste Vierge resta donc parmi eux; comme un astre brillant, elle éclaira le monde en l'absence de son Fils; comme une nourrice pleine d'amour, elle donna le lait des bénédictions divines au troupeau chéri de Jésus-Christ, et ne cessa pas de l'édifier par la

(1) Le fête de l'Assomption est très-ancienne dans l'Eglise. Saint Jean Damascène, André de Crète, Métaphraste, Nicéphore (lib. 2. Hist. c. 21.), et d'autres parmi les Grecs en parlent comme de la plus belle solennité que célèbre l'Eglise en l'honneur des saints; et parmi les Latins, on peut nommer aussi saint Bernard, l'abbé Absalon, saint Pierre Damien, Honoré d'Autun, l'abbé Guéric, saint Laurent Justinien, etc. (Voir Baronius annot. ad mart. 15 aug.)

Le sacramentaire du pape saint Grégoire-le-Grand contient une préface propre pour la fête de l'Assomption. Nicéphore, que nous avons déjà cité, dit encore (hist. lib. XVII, c. 28.), que l'empereur Maurice (en 582), voyant depuis longtemps cette fête instituée par l'Eglise, ordonna qu'elle fût solennellement chômée dans tout l'Orient. Dès avant le pape Serge, il en est question dans le Pontifical romain. Le pape Nicolas Ier énumère (ad consult. Bulg. c. 4.), parmi les jeûnes que l'Eglise gardait anciennement, celui de la Vigile de l'Assomption. Dès lors saint Bernard pouvait dire dans sa lettre aux chanoines de Lyon (epist. 174.) : c'est de la sainte Eglise que nous avons reçu cette solennité. Le vénérable Pierre de Cluny, contemporain de saint Bernard, affirme de son côté que notre Seigneur aimait à augmenter l'éclat de la gloire de Marie en ce jour par le grand nombre de miracles qui s'y opéraient. (Note tirée de Ribadeneira.)

douceur de ses entretiens, et la sainteté de ses exemples. Elle enseignait les docteurs , servait de guide et comme d'oracle aux apôtres, instruisait les Evangélistes de toutes les circonstances de la vie cachée du Sauveur, dont elle seule possédait le secret, fortifiait le zèle des Martyrs, encourageait la fidélité des Confesseurs, préparait le cœur des Vierges à la pratique et à l'amour d'une pureté parfaite.

Mais tout en faisant la consolation des premiers chrétiens, elle accroissait aussi le trésor de ses mérites devant Dieu. Cette Reine bien-aimée s'enrichissait d'autant plus de grâces, que sa charité devenait plus ardente et plus vive, ses combats plus glorieux et la mesure de ses travaux et de ses victoires plus abondante et plus accomplie.

D'autre part, ne pourrait-on pas dire, si nous empruntons le langage de saint Anselme, que notre Seigneur voulait, en quelque sorte, se donner le temps de lui préparer la place qu'elle devait occuper dans l'Empyrée, et convoquer, comme de longue main, toute la cour céleste à la réception solennelle qu'il avait résolu de faire à sa Mère quand il la ferait asseoir à sa droite. O merveilleux amour d'un Dieu ! pour qu'il ne manquât rien au divin éclat de cette fête, lui-même devait se porter au-devant de Marie, la conduire en triomphe jusqu'à son trône dans le Ciel des cieux, et l'exalter avec un honneur incomparable par delà tous les chœurs des Anges et des Saints.

Voici les propres paroles de saint Anselme : « Comment, ô mon Dieu, aviez-vous pu résister à la tendresse de votre cœur, lorsque, retournant au royaume de votre gloire, vous laissiez votre Mère au monde, sans la prendre aussitôt pour régner avec vous? Ne vouliez-vous pas, Seigneur, monter le premier, pour mieux apprêter à Celle qui vous était si chère, le haut rang que vous lui destiniez, et la venir ensuite plus magnifiquement recevoir, suivi de toute la cour du ciel, et l'élever en honneur à côté même de votre trône, comme il était convenable qu'un tel Fils agît envers une telle Mère[1]. »

1. S. Anselm. lib. de excell. Virg. c. 7.

Mais c'est cette exaltation triomphante de Marie, qui fait aujourd'hui le sujet des chants sacrés de l'Eglise. La Mère de Jésus entrant en corps et en ame dans les cieux, ne voit que son Fils au-dessus d'elle. Elle est établie la Reine, la Mère, et la Dame de toute chose créée ; et sa gloire qui n'a pas d'égale, a fait particulièrement appeler cette fête *le jour de Notre-Dame*. Bien qu'il y ait en effet d'autres fêtes, qui nous retracent ses glorieux mystères, elles ne sont cependant que des fêtes de la terre, et comme les souvenirs de son pèlerinage, si souvent semé de larmes, parmi les hommes. Son Assomption, au contraire, est une solennité toute céleste, à laquelle ne saurait se rattacher aucune impression de deuil ou de tristesse. Elle est la consommation de son bonheur, l'achèvement, le perfectionnement inénarrable de ses joies virginales, de ses attendrissements, et de ses désirs maternels.

Sous le nom d'Assomption toutefois, trois fêtes se trouvent renfermées dans une seule. La première, la fête du bienheureux trépas de Marie, lorsque son ame sainte laissa son corps en terre, et s'envola au ciel ; la deuxième, la fête de la résurrection de cette auguste Mère de Dieu, quand son corps animé de nouveau, fut lui-même porté dans les cieux ; la troisième, la fête du couronnement de la glorieuse Vierge, comme Maîtresse de l'univers, des anges et des hommes.

Nous allons discourir de cette triple béatitude.

Et d'abord, Marie, en descendant de la montagne, où elle avait vu son très-doux Fils, victorieux du monde et de l'enfer, rentrer dans le lieu de son repos, s'était retirée dans le Cénacle avec les Apôtres, et y avait reçu, comme eux, le Saint-Esprit. Elle vécut ensuite, la plupart du temps, à Jérusalem[1], s'occupant de la prière, méditant les mystères adorables du Verbe fait chair, engendré de son sein, honorant et visitant les

(1) Il y avait près de douze ans que la sainte Vierge demeurait à Jérusalem, lorsque les apôtres et les disciples furent contraints d'en sortir par suite de la persécution que les Juifs firent aux fidèles. Quittant elle-même Jérusalem, Marie se retira avec saint Jean à Ephèse, vers l'an 45 de l'ère chrétienne. La persécution étant un peu ralentie, elle retourna à Jérusalem, où elle demeura le reste de sa vie. (Croiset, année chrétienne, 15 août.)

lieux bénis où Jésus s'était montré davantage, où il avait plus particulièrement fait entendre sa parole et multiplié ses prodiges ; enfin, mettant avec une vive ardeur en action, comme nous avons dit, pour notre bonheur à tous, les précieuses leçons de l'Evangile.

D'après l'opinion la plus reçue, vingt-trois ans et quelques mois déjà s'étaient écoulés, depuis l'ascension de notre Seigneur. La foi chrétienne commençait à fleurir au loin, et la sainte Vierge était inondée de consolations, à la pensée que le saint Nom de Jésus, malgré la haine des méchants, devait être connu, invoqué, glorifié bientôt de toutes parts. Tout enflammée d'amour, elle sentait que sa mission touchait à son terme ; et elle ne cessait de demander à Dieu qu'il voulût bien la délivrer des liens qui la retenaient sur la terre. Ses vœux allaient être entendus. Le Sauveur députa son Ange pour en porter la nouvelle à sa Mère. Plusieurs saints ont dit que cet Esprit céleste tenait une palme à la main[1] : il la remit à Marie, comme le signe de cette parfaite domination qu'elle avait acquise sur l'enfer et sur le péché, et qu'il lui était réservé d'acquérir sur la mort même. Répétant aussitôt avec David : *Je me suis réjouie dans cette parole qui m'a été dite, que j'irais dans la maison du Seigneur*[2], elle fit brûler des lampes, disent encore les auteurs, pour attendre l'Epoux, et commanda d'approprier convenablement son humble demeure[3].

Mais avant de raconter son bienheureux trépas, nous avons besoin de résoudre d'abord un doute qui se présente.

Pourquoi le Sauveur, après avoir enrichi sa Mère des dons les plus excellents, après l'avoir prévenue de l'inestimable grâce d'une conception sans tache, après l'avoir préservée des moindres fautes et des moindres imperfections, voulût-il

(1) S. Melit. Ep. sard. de dormit. Virg. (2) Ps. cxxi, 1.

(3) La sainte Vierge se préparait avec un grand soin à cette dernière visite, parce qu'elle devait y trouver le commencement de son bonheur. Néanmoins, il est plus que présumable que le Seigneur lui apparaissait souvent. Nul jour aussi, dit un pieux auteur, où elle ne conversât avec les anges qui étaient destinés à son service. Quoique éloignée de la Sion céleste durant son séjour en ce monde, elle en goûtait abondamment toutes les douceurs. (Vid. Croiset et alios.)

qu'elle mourût, quand l'Écriture nous apprend que la mort est la peine du péché? Pourquoi ne lui a-t-il point épargné cette suprême humiliation, en la transportant de suite de la terre au ciel, des tristes afflictions de cette vie à la félicité glorieuse des élus? Nous répondons que la très-sainte Vierge ne mourut point à cause du péché, dont il n'y eut jamais trace en elle. Mais puisque Jésus-Christ s'était assujetti à la mort, il était raisonnable qu'elle la subît elle-même. Puis, comme chante l'Église[1], si elle a eu le privilége de détruire, comme Mère du Sauveur, toutes les hérésies, cette grâce devait être accordée non-seulement à la sainteté de sa vie, mais encore aux abaissements de sa mort. Autrement, les Manichéens et d'autres sectaires de ce genre n'eussent-ils point été fondés, en apparence, à soutenir que la Vierge Marie était un pur esprit de la nature des anges, qu'elle n'était point une femme comme les autres; et que le Verbe sorti de ses chastes entrailles n'avait qu'un corps fantastique, apporté du ciel sans union avec notre humanité? Oui, la mort de la Mère de Jésus dessillerait, au besoin, les yeux des plus opiniâtres. Elle a rendu son dernier soupir en présence de plusieurs témoins; elle a été ensevelie à la façon des morts ordinaires, et déposée dans le sépulcre. Comment donc prétendre qu'elle était semblable aux anges? Et si on eût voulu, par un excès de vénération, la faire passer même pour une divinité dans ces temps voisins de l'idolâtrie, sans ce bienheureux trépas comment y réussir encore, après l'avoir vue mourir?

Ajoutons que la sainte Vierge mourut pour accroître ses mérites et ajouter ainsi de nouveaux rayons de gloire à sa couronne. On ne saurait nier que la mort acceptée des mains de Dieu avec une patiente résignation, avec une obéissance pleine d'amour, ne soit très-abondante en grâces. Aussi dit-on que la mort des saints est précieuse, c'est-à-dire d'un grand prix devant le Seigneur. Ah! bien plus précieuse encore est celle de Notre-Dame, qui surpassant tous les saints

[1] Cunctas hæreses interemisti in universo mundo. Off. B. M. V. per annum

en vertus, fit briller plus qu'eux tous, à cette dernière heure, sa piété. Pour elle surtout, ce passage à la vie meilleure fut plutôt un sommeil qu'une mort véritable ; car son ame brisa son enveloppe terrestre dans un effort indicible d'amour, dans un véhément et irrésistible désir de voir son Fils et son Dieu, et de demeurer éternellement avec lui.

Que ne pourrions-nous pas dire maintenant de toutes les consolations que puisent les malheureux enfants d'Eve, dans le souvenir de cette heureuse mort de Marie, leur Patronne et leur Avocate? Ils ne se révolteront plus contre la mort ; ils l'accepteront avec une humble soumission en punition de leurs péchés, puisque Marie, la pureté même, s'y est soumise elle-même à la suite de Jésus. Ils se rassureront contre les terreurs de l'agonie et les horreurs du tombeau, puisque les plus sévères justices de Dieu sont devenues douces pour les saints à ce dernier moment, non-seulement par la vertu du Rédempteur divin qui mourut pour nous sur la croix, mais encore par les prières et les bénédictions de Marie. Car si la très-sainte Mère de Dieu a souhaité la mort ardemment, c'est afin que nous sachions la désirer à notre tour *pour être* comme elle *avec Jésus-Christ*[1]. De plus, après avoir traversé cette épreuve à laquelle nous sommes condamnés, elle intercède pour nous avec un surcroît de confiance ; elle est devenue plus digne de représenter à Dieu nos peines et nos misères et de nous obtenir miséricorde et pardon.

Mais il est temps de revenir à notre sujet : dès que l'on connut à Jérusalem que la sainte Vierge était sur le point de mourir, les fidèles de la ville et des environs en furent profondément émus. Plusieurs d'entre eux s'assemblèrent en sa demeure, sur la montagne de Sion[2]. Ces pieux chrétiens ap-

(1) Philip. I, 23.

(2) La maison de la sainte Vierge formait un corps de logis à part dans celle de la mère de saint Marc, là même où notre Seigneur avait fait la Pâque avec ses disciples et institué l'auguste Sacrement de nos autels ; là où le Saint-Esprit était descendu en forme de langues de feu, dans le grand jour de la Pentecôte. (Note tirée de Ribadeneira.)

portaient, selon la coutume des Juifs pour les funérailles, de l'huile, des flambeaux et des parfums, et se préparaient à célébrer le glorieux départ de leur tendre Mère pour le ciel, avec des hymnes et des cantiques. D'un autre côté, les apôtres qui étaient dispersés par tout le monde pour prêcher l'Evangile se trouvèrent tout à coup transportés à Jérusalem d'une façon miraculeuse[1] ; et avec eux s'y rencontrèrent plusieurs disciples éminents, tels que Hiérothée, Timothée, Denys l'Aréopagite, qui en rend témoignage dans ses écrits[2].

Marie fut infiniment consolée en les voyant. Elle remercia pieusement son Fils de cette nouvelle grâce, qui était conforme aux prières qu'elle lui avait souvent exprimées ; et se tournant vers ses chers enfants qui fondaient en larmes, elle leur dit, avec une céleste majesté, qu'elle avait formé d'ardents soupirs depuis longtemps, pour sortir de ce monde où elle languissait dans la douleur, loin de Jésus. Le Seigneur enfin m'a entendue, reprit-elle, et comme il est sur le point de m'attirer à lui, il a daigné vous réunir tous, à cette heure, autour de moi par un dernier effet de sa bonté pour moi sur la terre. Puis, elle leur montrait les Anges qui demandaient eux-mêmes au Sauveur de hâter le moment de la délivrance de leur Reine. Malgré la tristesse profonde dont ils étaient pénétrés, les apôtres ne laissèrent point de la féliciter de son bonheur. Elle les fit approcher près de sa couche, et elle étendit les mains sur eux pour les bénir au nom de Jésus, en leur disant : « Demeurez avec Dieu, mes bien-aimés enfants ; ne vous attristez point si je vous quitte ; mais réjouissez-vous de ce que je m'en vais à mon Fils[3]. »

On dit qu'alors[4] elle commanda à saint Jean de donner les deux seuls vêtements qui lui restaient, à deux saintes femmes, dont elle recevait, depuis plusieurs années, les soins les plus

(1) Juvénal de Jérusalem, saint André de Crète, saint Jean Damascène et d'autres Pères disent que les Apôtres y furent transportés par le ministère des anges. Autrefois le prophète Habacuc avait été enlevé de même. (Dan. XIV.)

(2) S. Dionys. lib. de dis. nom. c. 3. — Andr. Cret. de dormit. Virg. — Michael Syngelus in vit. Dionys. — Greg. Tur. S. Ildef. S. Damas, etc.

(3) Vide auct. superius citat. (4) Ibid.

affectueux. C'était là tout ce que possédait en ce monde la Maîtresse du ciel. Elle avait choisi, comme son Fils, la pauvreté pour son partage. Mais quelle n'était point la récompense qui l'attendait au ciel ! Le Sauveur, accompagné des milices angéliques, descendit bientôt à sa rencontre. En le voyant, elle entra en extase, et s'écria : « Je vous bénis, Seigneur de toute bénédiction, Lumière de toute lumière, qui vous êtes incarné dans mon sein. Je suis bien assurée que tout ce que vous avez promis, s'accomplira en moi[1]. »

Après ces paroles, elle se sentit remplie d'une joie ineffable. Elle dit encore en levant les mains vers Jésus qui l'appelait : *Qu'il me soit fait selon votre parole*, et elle lui remit son esprit sans effort ni douleur, comme si elle se fût paisiblement endormie[2].

Mais qui pourrait dignement expliquer avec quelle douceur et quel amour, le Fils reçut l'Ame de sa tendre Mère? qui pourrait raconter les chants de joie dont retentirent les tabernacles des cieux, quand il l'y faisait entrer parée de tant de grâces et de vertus, si resplendissante, si grande, si magnifique, qu'elle effaçait par sa beauté l'éclat de tous les saints, et qu'elle ne voyait plus au-dessus d'elle, avons-nous dit déjà, que l'adorable et toute-puissante Trinité.

Or ici-bas, dès qu'elle eut expiré, on entendait de même les divines mélodies. Les anges qui l'accompagnaient dans son Assomption, et ceux qui s'étaient empressés de descendre autour de sa dépouille virginale, se répondaient de la terre au ciel, en applaudissant à son immortelle gloire. Les apôtres les écoutaient avec saisissement. Ils avaient sous les yeux ce corps très-pur de Marie, où Jésus, *la vie éternelle*[3], s'était fait homme pour notre salut, et qui, maintenant inanimé, comme l'avait été celui du Seigneur lui-même sur le Calvaire, ne pou-

(1) Vide auct. superius citat.

(2) Nous avons dit, en traitant plus amplement de sa vie, que ce fut le dix-huit des calendes de septembre, vers le soir (la nuit d'avant le 15 août), et que la bienheureuse Vierge était âgée de 72 ans, moins 24 jours, selon la commune opinion des docteurs, 57 ans après son divin enfantement, 23 après la passion du Sauveur.

(3) S. Joan. v, 20.

vait plus qu'exciter leurs regrets et faire couler leurs larmes. Ils le firent oindre, et quand on l'eut enveloppé dans un linceul éclatant de blancheur, ils le vénéraient, le baisaient avec respect. Ils répandirent ensuite dans la maison des parfums et des fleurs odoriférantes. Mais aucune douceur n'était comparable à la suavité qui s'échappait de ces restes précieux, de *ce lis des vallées* que la mort n'avait pu flétrir. Les malades s'en approchèrent en grand nombre, dit la tradition[1], et tous furent guéris. Il s'opéra d'autres prodiges encore pendant les saintes obsèques ; mais comme nous en avons rapporté quelques-uns ailleurs, nous ne les répèterons point ici. Nous avons hâte d'arriver aux détails qui complètent le mystère de l'Assomption.

Le corps de la sainte Vierge ayant donc été déposé dans le sépulcre, y resta trois jours sous la garde des apôtres, au milieu des concerts des anges. Saint Thomas seul, par une permission divine, n'avait point assisté au décès de Marie. Il n'arriva à Jérusalem que le troisième jour. Voulant contempler une dernière fois, les traits chéris de sa divine Mère, il demanda qu'on lui ouvrît le tombeau ; et quand la pierre en fut levée, on n'y trouva plus que le suaire et le linceul, dont il s'exhalait une odeur divine[2]. Dans le même temps, les Es-

(1) Vid. auct. super citat.

(2) Le sépulcre de la sainte Vierge était au bourg de Gethsémani, dans la vallée de Josaphat. Mais sous les empereurs Vespasien et Titus, ce lieu saint fut tellement désolé par l'armée de ces princes qui prirent Jérusalem, que les fidèles ne purent plus reconnaître où il était. C'est pourquoi saint Jérôme fait mention des tombeaux des patriarches et des prophètes visités par sainte Paule, et ne parle nullement de celui de la sainte Vierge. Depuis, il a été découvert par une permission divine. Burchard assure qu'il l'a vu, mais si chargé de ruines des autres édifices, qu'il y fallait descendre par 60 degrés. Bède écrivait aussi que de son temps on montrait ce tombeau. (Note tirée de Ribadeneira.)

En descendant au fond de la vallée de Josaphat, on passe un pont en pierre d'une seule arche, jeté sur le torrent de Cédron, et on se trouve au pied de la montagne des Oliviers. A quelques pas, vers la gauche, est l'entrée de l'église souterraine qui renferme *le tombeau de la sainte Vierge*. On y descend par un fort bel escalier. L'église est bâtie en forme de croix. Vers le fond, à droite, est le monument qui renferme le sépulcre : c'est là que la sainte Vierge avait été inhumée. Mais Dieu n'a pas voulu que cette demeure de la mort gardât le corps qui avait été la demeure de

prits bienheureux remontaient au ciel, car leurs harmonies ne se firent plus entendre.

L'édification des apôtres était à son comble. Ils s'en retournèrent eux-mêmes à la ville sainte, remplis d'une grande joie, et tenant pour certain que Notre-Dame jouissait en corps et en ame, de la claire-vue de Dieu dans l'éternel bonheur.

L'Eglise, après eux, nous a transmis cette religieuse croyance, quoiqu'elle ne l'ait pas définie en acte de foi.

Et comment la terre aurait-elle pu renfermer plus longtemps dans son sein celle qui avait enfanté Jésus? N'était-il pas juste que Marie, semblable à l'arche du Testament, demeurât incorruptible? Et n'est-ce pas pour elle surtout que le prophète-royal avait dit : *Levez-vous, Seigneur, et entrez dans votre repos, vous et l'Arche que vous avez sanctifiée*[1]? De cette sorte, quoique la mort eût atteint Marie, comme la terrible baleine qui avait englouti le prophète Jonas sous l'effort de la tempête[2], il ne lui fut pas permis de la convertir en sa substance. Et de même que Daniel[3], dans la fosse aux lions, fer-

la vie : exempt de toute souillure, le corps de Marie devait échapper à la contagion du tombeau.

Le sépulcre est taillé dans le roc, comme tous ceux qu'on trouve autour de Jérusalem. On demande pourquoi il n'est pas fait mention de ce tombeau à l'époque où sainte Hélène vint en Palestine pour honorer tous les monuments chrétiens. Avant tout, il fallait retrouver le sépulcre de notre Sauveur. Pour celui de la sainte Vierge, on n'avait pas toutes les indications dont nous avons parlé plus haut ; et puis, il était enfoui à vingt-cinq ou trente pieds, sous les décombres qui avaient été jetés dans la vallée de Josaphat. Ce tombeau était autrefois à fleur de terre, tandis qu'on y descend aujourd'hui par un escalier qui a cinquante marches. L'architecture de l'Eglise fait voir qu'elle appartient à une époque très-reculée. Elle était la propriété exclusive des catholiques. Aujourd'hui, les Abyssins, les Syriens, les Arméniens et même les Musulmans y ont conservé une place pour faire leur prière : les catholiques seuls ont été entièrement dépouillés par les Grecs. C'est à peine si, dans un lieu si saint, on peut contenir l'indignation qu'on éprouve, quand on se rappelle ces odieuses usurpations.

En remontant l'escalier, on trouve à droite le tombeau de saint Joseph, et vis-à-vis ceux de saint Joachim et de sainte Anne. On a dit que cela ressemble trop à un tombeau de famille ; c'est qu'effectivement les anciens sépulcres dont la Palestine est couverte étaient presque tous des tombeaux de famille.

On se rappelle que la maison où habitèrent les parents de la sainte Vierge, et où ils moururent, était près de la porte Saint-Etienne, c'est-à-dire, vis-à-vis des tombeaux. (Mgr Mislin, les saints Lieux.)

(1) Psalm. LXXXI. 8. (2) Jonas, II, 1. (3) Daniel, VI, 21.

ma la gueule de ces animaux affamés, ainsi la très-sainte Vierge, en descendant dans le tombeau, sut écarter loin d'elle les humiliations qui nous y attendent. Mais quoi ! les corps de pécheurs comme nous, quand on les couvre de parfums, se conservent pendant des siècles quelquefois sans tomber en dissolution ; à combien plus forte raison la vertu divine de Jésus, plus efficace mille fois *que les nards les plus exquis, que les aromates les plus précieux*[1], pouvait-elle maintenir dans son intégrité sainte la chair immaculée de Marie. Oui, la chair de la Mère étant devenue la chair du Fils par l'ineffable opération du Saint-Esprit, Dieu qui n'avait pas souffert, comme dit David, que le Fils *vît la corruption*[2] devait en préserver la Mère à son tour. Ce qui était dû au Sauveur par nature, n'était-il pas également dû par grâce à Marie? Et dire Jésus et Marie, n'est-ce pas exclure en même temps toute idée de souillure ou de corruption? De là ces belles paroles de saint Augustin[3] : « Ce très-saint corps de Marie où Jésus a pris le sien, serait-il devenu l'aliment des vers dans le sépulcre? On a honte de s'arrêter à cette pensée ; on oserait encore moins laisser tomber de sa bouche une parole qui fît entendre quelque chose de semblable. Si le Seigneur, ajoute le saint Docteur, a su garantir des flammes les trois jeunes gens de Babylone dans la fournaise ardente, et n'a pas voulu même que leurs vêtements fussent endommagés par le feu, croyons qu'il n'a pas fait moins pour sa Mère que pour ses pieux serviteurs. Dieu l'avait gardée pure de toute faute ; il l'avait conservée vierge, avant, pendant et après sa maternité ; il lui avait épargné toute douleur dans son enfantement ; et il ne l'aurait pas délivrée de la corruption du tombeau, quand nous savons que les corps de quelques saints ont reçu cette faveur en récompense de leur mortification et de leur piété? La très-sainte Mère de Dieu ne serait-elle donc plus la Reine des saints, enrichie plus qu'eux tous des grâces et des mérites de Jésus-Christ?... Et d'ailleurs, si l'ame est la compagne naturelle du

(1) Cant. IV, 10. (2) Ps. XV, 10. (3) Serm. LXIX de Assumpt.

corps, auquel elle communique la vie, nous pouvons croire qu'elle doit avoir le désir de retourner à lui, quand la mort l'en a séparée. Dès lors, la très-sainte Vierge ne pouvait que ressentir à cet égard des mouvements de cœur extraordinaires ; et comme il n'est rien qu'elle ne puisse obtenir de son Fils, nous ne saurions mettre en doute que sa prière n'ait été exaucée. »

Mais c'eût été trop peu pour Marie, que son corps fût resté sans corruption. Il fallait qu'il participât aux joies de son ame, qu'il ressuscitât, qu'il fût emporté, comme elle, tout éblouissant de clarté vers les cieux. O Marie ! j'aime à me représenter aujourd'hui votre corps et votre ame, comme un double flambeau qui inonde de splendeurs la cité du grand Roi. Et je me dis que les deux grands astres qui se montrent au firmament pendant le jour et la nuit sur nos têtes pour éclairer le monde, ne sont qu'un pâle reflet de votre gloire. Mais quelle douce image pour moi ! Du haut du Ciel, un Homme-Dieu, et une Femme, Mère de Dieu, revêtus de cette chair qui me couvre, animés de la vie qui m'a été donnée, gouvernent l'univers ; Jésus-Christ, comme Seigneur souverain, Prince et Chef tout-puissant de son Eglise ; et vous, ô Vierge des vierges, comme Dispensatrice et Trésorière des richesses divines. Canal auguste de la grâce, disent les Pères, vous communiquez de la tête aux membres dans ce corps mystique de l'Eglise de votre Fils, *Collum corporis mystici*, toutes les effusions, toutes les douceurs, tous les dons de son amour. Vous n'étiez qu'une créature comme nous, et votre humanité qui est encore la mienne, je ne saurais trop le répéter, règne maintenant avec l'humanité même du Sauveur dans les célestes béatitudes. Je sens ma foi qui s'anime à cette pensée, mon espérance qui se relève, et je m'écrie avec bonheur, que nous aussi, malgré nos misères profondes, nous serons un jour glorifiés dans nos ames et dans nos corps, devant Dieu, quand nous aurons un peu pleuré sur la terre, et porté la mortification du Seigneur en nous.

Mais la vérité de ce mystère aurait-elle besoin d'autres preuves encore ? notre Seigneur avait dit : *Celui qui me ser-*

vira fidèlement, mon Père le comblera d'honneurs, afin que là où je suis, mon serviteur y soit avec moi[1]. Assurément cette divine parole a dû s'accomplir d'abord en Marie, qui n'était pas seulement appelée à servir son Fils, mais à lui donner la vie, à le nourrir de son lait, à partager ses humiliations et ses souffrances, et à s'unir mystiquement à sa mort sur le Calvaire. Le Fils a voulu reprendre son corps au tombeau, avant de rentrer au ciel ; il aura voulu, n'en doutons point, que sa Mère le rejoignît dans les mêmes conditions, car il ne lui a dénié aucune de ses gloires. Les saints, du reste, qui ressuscitèrent avec le Sauveur, si nous en croyons plusieurs Docteurs éminents, s'élevèrent au ciel comme lui en corps et en ame. Ne sommes-nous pas autorisés davantage à le penser et à le dire de Marie, puisque cette grâce singulière pouvait lui être accordée, quand même elle n'eût été le privilége d'aucune autre créature.

Enfin, supposons pour un moment que le corps de la Vierge n'a pas quitté la terre. Mais le lieu dépositaire d'un si précieux trésor nous est inconnu. Et quand nous voyons la dépouille sacrée des martyrs et de tant d'autres saints environnée partout du respect des peuples ; quand nous savons que le tombeau de plusieurs n'a été révélé de Dieu que par miracle ; pourrions-nous bien penser que le Sauveur eût voulu faire moins pour les restes bénis de sa mère, ce glorieux sanctuaire de sa charité pour les hommes, cet habitacle incomparable du Saint-Esprit? Non, personne n'osera soutenir cette doctrine impie, et nous serons tous heureux de nous associer, par un élan de nos cœurs, à la pieuse croyance de l'Eglise, en célébrant joyeusement l'Assomption de Marie avec les Pères, les Docteurs, les pontifes et les fidèles de tous les temps et de toutes les nations.

Mais la sainte Ecriture ne disant rien de la mort de la sainte Vierge, on ne pourrait point y trouver non plus le récit de sa résurrection ; nous n'avons pu la décrire qu'à l'aide des pieu-

(1) Joan. XII, 26.

ses traditions que les auteurs chrétiens nous ont laissées. Ils disent généralement que la Mère de Jésus ressuscita le troisième jour[1], après son trépas, pour imiter en tout son Fils unique. Ces Pères représentent le divin Sauveur, descendant encore du ciel, environné d'une grande multitude d'anges et d'archanges. Pénétrant dans le saint tombeau avec l'ame béatifiée de sa Mère, il lui rendit son chaste corps, après l'avoir revêtu d'immortalité, de clarté, d'impassibilité, de toutes les qualités, en un mot, qui sont l'apanage des corps glorieux. Et alors commença la sainte et majestueuse Assomption de la Vierge des vierges. Elle montait dans un éclat de lumière qui jaillissait du sépulcre en flammes étincelantes et se prolongeait jusqu'au ciel comme une gloire infinie. Appuyée sur son Bien-aimé, et portée tout à la fois par une vertu divine et par son essor bienheureux, les anges l'ombrageaient de leurs ailes, sans qu'elle eût besoin de leur appui. Et quand elle eut percé tous les cieux, le Fils la présenta au Père, comme son Épouse, au Saint-Esprit comme son Temple; et l'auguste Trinité déposa sur son front la royale couronne qui, de toute éternité, lui avait été destinée.

Mais qui pourrait peindre ce spectacle? Marie s'assit, comme une autre Bersabée, à la droite du vrai Salomon. Toutes les hiérarchies des esprits célestes et des saints s'inclinèrent devant elle, ravis de sa grâce et de sa beauté. Ces divins courtisans ne pouvaient s'expliquer comment une pure créature avait mérité cet excès de félicité, car à peine leurs yeux éblouis la distinguaient de Dieu même. Quelle est celle-ci, s'écriaient les anges, qui vient du désert pleine de délices[2]? Comme une colonne de vapeur embaumée, elle exhale tous les parfums[3]. Elle est belle comme l'aurore quand elle se lève, douce et magnifique comme la lune dans l'azur des cieux pendant la nuit, radieuse comme le soleil dans son plus vif éclat au firmament, grande et admirable comme une armée

(1) Quelques-uns admettent moins, quelques autres plus de temps. (Note tirée de Ribadeneira). (2) Cant. VIII. 5. (3) Ibid., III, 6.

rangée en bataille[1]. Mais les Séraphins avaient besoin de s'échauffer à ses ardeurs, les Chérubins de s'éclairer à sa lumière, et les Trônes au sein desquels l'Esprit du Seigneur repose, s'applaudissaient de voir Dieu prendre en elle ses plus chères délices et ses complaisances. Que dirons-nous des autres Ordres angéliques? Tous, ils s'humiliaient à ses pieds; ils reconnaissaient avec joie sa puissance. Ils se disaient entre eux que, grâce à son entremise, leurs siéges restés vides par la faute de leurs frères tombés, se rempliraient bientôt de nouveaux élus. Ils sentaient que leur gloire venait de s'accroître, et les cieux, ce splendide et radieux palais du Très-Haut, s'embellir encore.

Mais, encore une fois, nous ne pouvons que bégayer en un pareil sujet ; et devant ces grandes choses le silence de l'ame qui se recueille et qui prie, est bien plus éloquent que tous les discours.

Cependant, après les anges et mieux que les anges peut-être, les saints, eux aussi, faisaient éclater leur allégresse. Dans leurs cantiques, ils bénissaient la Vierge sacrée comme la médiatrice de leur salut, et la voie douce et bienheureuse par laquelle il leur avait été donné d'aller à Jésus. Ils célébraient avec un divin enthousiasme sa sainteté parfaite ; ils ne pouvaient se lasser de contempler dans les hauteurs de Dieu cette fille d'Eve formée comme eux du limon de la terre, et qui devait être la cause de notre joie dans les siècles des siècles.

« C'est un étonnant privilége, en effet, de la gloire de Marie, écrivait le Docteur séraphique saint Bonaventure, que tout ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus admirable dans la gloire des saints, est, après Dieu, à Marie et en Marie et découle du cœur de Marie sur tous ces bienheureux[2]. »

Mais dans cette solennelle assemblée des Elus de Dieu les Patriarches venaient les premiers : la glorieuse Mère de Jésus, n'était-elle pas sortie de leur race ? Longtemps ils l'avaient

(1) Cant., VI, 3-9.

(2) S. Bonav. in spec. B. M.

appelée de leurs vœux quand ils étaient sur la terre, et sa pensée les avait soutenus et consolés au milieu des épreuves de la vie. C'étaient ensuite les Prophètes qui l'avaient annoncée tant d'années avant sa naissance, puis les Apôtres, les Martyrs, les Docteurs, les Confesseurs, les Vierges qui tous la saluaient à l'envi de leurs acclamations. Rien n'égalait la récompense qui lui était accordée, répétaient-ils, parce que rien ne pouvait égaler la pureté de son cœur ! Et ils lui promettaient de l'aimer, après Dieu, plus que toutes choses.

Ainsi le Très-Haut voulut-il honorer Marie, et la dédommager avec abondance des douloureuses afflictions qu'elle avait eu à supporter sur la terre. Ainsi Marie, comme nous le faisions remarquer en commençant avec saint Pierre Damien, parut-elle comblée, en quelque sorte, de plus d'hommages que Jésus lui-même, quand il vint reprendre sa place dans son céleste royaume, après avoir brisé les portes de l'enfer et anéanti le péché. Et, en réalité, les anges seulement accoururent alors au-devant du Roi des rois, dit le saint Docteur, mais aujourd'hui à la tête des anges et des saints se trouvait Jésus pour faire gloire et fête à Marie[1].

Quelqu'un maintenant désirera-t-il savoir ce qui est admis par la sainte Eglise sur le degré de grâce et de gloire, auquel cette admirable Vierge est élevée au ciel ? Une chose est certaine : c'est que la sainte Vierge surpasse en honneur et en félicité tous les anges et tous les saints, et qu'aucun d'eux ne saurait, en aucune manière, lui être comparé. Mais plusieurs Pères, passant plus avant, ont affirmé que Marie seule a plus de gloire que tous les anges et tous les saints ensemble ; de sorte que toutes les grandeurs réunies des anges et des saints sembleraient s'effacer devant les grandeurs, les mérites et les vertus de Marie. Cette opinion est laissée à la libre interprétation de chacun, mais elle n'a jamais été condamnée. Et pour l'appuyer nous pourrions faire un grand nombre de citations. Ainsi, saint Ildefonse, archevêque de Tolède, si dévot à Marie,

1) S. Pet. Dam. Serm. de Assumpt.

qu'on le nommait l'aumônier de la Mère de Dieu, disait : « La vie et les actions de cette sainte Vierge, tout autant que les grâces qu'elle a reçues, sont au-dessus de toutes louanges, et elle jouit aujourd'hui d'un bonheur qui est au-dessus de toute conception[1]. »

Saint Bernard s'exprime dans les mêmes termes : « Comme il n'y a point de lieu sur la terre plus digne et plus pur que le sein de Marie dans lequel le Sauveur s'est incarné ; il n'est rien non plus au ciel qui se puisse assimiler au trône admirable où la glorieuse épouse du Saint-Esprit est assise à côté de son Fils[2]. »

Ailleurs, le même saint ajoute : « La gloire de Marie ne se peut comprendre avec l'entendement, ni s'expliquer par la parole ; c'est pourquoi les Princes même de la cour céleste se demandent avec étonnement : Quelle est celle-ci qui monte du désert, pleine de joie et de délices, appuyée sur son Bien-aimé[3] ? » André de Crète et saint Pierre Damien tiennent aussi ce langage[4] : « Cette lumière inaccessible resplendit avec tant d'ardeur, qu'elle obscurcit la beauté des anges et des saints. Ils sont devant elle, comme s'ils n'étaient pas. Regardez les plus beaux Séraphins, ne sont-ils pas inférieurs à Marie? Et n'est-il pas vrai que Marie ne saurait être surpassée que par le Créateur tout-puissant de toutes choses[5] ? »

Mais nous n'aurions jamais fait si nous voulions tout rapporter. « Il y a, écrivait saint Jean Damascène, une distance réellement incommensurable entre la Mère et les serviteurs de Dieu[6]. » Et saint Jean Chrysostôme : « La Vierge est sans comparaison plus glorieuse que tous les anges, que tous les Trônes, que toutes les Dominations, que tous les Chérubins, que tous les Séraphins ensemble[7]. » Et saint Ephrem : « Elle a plus de gloire que les plus éminents Esprits de tous les

(1) S. Ildef. serm. 2, de Assumpt.
(2) S. Bern. serm. I, de Assumpt.
(3) Serm. IV, de Assumpt.
(4) And. Cret. de dormit. Virg. — Petr. Dam. serm. de Assumpt.
(5) S. Pet. Dam. serm de Nat. B. M. V.
(6) S. Jean Damas. Orat. 1° de dormit. Virg.
(7) S. Jean Chrysost. in Liturg.

cieux. Elle est le miracle de Dieu par excellence et la couronne de tous les saints réunis[1]. » Et saint Laurent Justinien : « Ce qui se trouve de bonheur et de gloire dans chacun des saints, se retrouve en plus grande abondance dans la sainte Vierge Marie[2]. » Et saint Anselme : « Cette sainteté et cette pureté de Marie qui l'emporte sur la sainteté et la pureté de toutes les créatures, lui a mérité, par un privilége de dignité inouïe, d'être la restauratrice du monde perdu[3]. » Et saint Bonaventure : « La grandeur et la bonté de Dieu se fait mieux apercevoir en la seule vierge Marie, qu'en tous les autres saints ; et toutes les perfections de ceux-ci sont rassemblées dans son cœur d'une manière bien plus excellente et bien plus admirable[4]. » Et saint Jérôme : « Les autres saints ont une partie de la grâce ; mais toute la plénitude de la grâce a été communiquée à Marie, de laquelle, selon l'interprétation de l'Eglise, l'Esprit-Saint a dit : *Le lieu de ma demeure et de mon repos, c'est la plénitude des saints*[5]. »

Enfin, écoutons encore saint Bernard sur ces mêmes paroles de l'Ecclésiastique : « On dit que *la plénitude des saints est comme le siége et le domicile*[6] de Marie, parce qu'elle fut si parfaite, qu'il ne lui manque rien de la sainteté et de la perfection de tous les élus ; de la foi des patriarches, de l'espérance des prophètes, de la charité et du zèle des apôtres, de la constance des martyrs, de la mortification des confesseurs, de la chasteté des vierges, de la fécondité des saintes femmes, de la pureté des anges[7]. »

Par ces éloges et par bien d'autres, les pieux et saints auteurs ont aimé à glorifier Marie, rassemblant, du reste, toutes ses grandeurs, en une seule, qui est sa maternité divine. Dignité si évidente, si extraordinaire et si incompréhensible, qu'elle tient comme de l'infinité, et à laquelle, par conséquent, toute louange, aussi bien que toute grâce et toute gloire sont dues. Ne comprend-on point que si Dieu donne à chacun de nous la grâ-

(1) S. Ephrem. Orat. de Laud. Virg. (2) S. Laur. Just. serm. de Assumpt. (3) S. Anselm. de Laud. Virg. c. 3. (4) S. Bonav. de Laud. Virg. c 7. (5) Eccl. XXIV, 16. (6) S. Hieron. Hier. in Ecclesi. (7) S. Bern

ce dont il a besoin pour arriver à la fin de sa vocation, notre Seigneur devait départir à sa très-sainte et très-auguste Mère, dans sa céleste et divine libéralité, des faveurs et des prérogatives inexprimables? Ne l'entendons-nous pas dire dans l'Ecriture, *que ce sont des abîmes qu'il répand sur ses trésors*[1]?

«Mais serions-nous tentés de trouver étonnant, ajoutent encore Entime et André de Crète, que la grâce divine ait produit en Marie des merveilles si extraordinaires, qu'il nous suffirait de penser au mystère ineffable que Dieu a opéré en elle, en la rendant sa mère, mystère qui laisse à une distance infiniment infinie toutes les merveilles créées[2]. »

De cette sorte, pour nous résumer en quelques mots, notre Seigneur ayant voulu témoigner à Marie, par le grand acte de l'Incarnation, un amour de préférence inouï jusque là, il est juste de croire qu'il a voulu la glorifier tout à la fois en proportion de cette grâce immense et singulière. Car l'amour de Dieu, loin d'être sujet à la faiblesse, à l'impuissance ou à la légèreté comme celui des hommes, se plaît à nous combler de ses dons à mesure qu'il nous élève davantage; il s'étend, se dilate et s'enflamme, s'il se sent lui-même plus aimé. Dès lors, comment mettre en doute encore une fois, que la Vierge Marie élevée si haut par sa qualité de Mère de Dieu et qui, toute remplie de grâces, tout animée de l'esprit et de la vie de Jésus qu'elle portait en elle, a aimé Dieu, elle seule, plus que tous les anges et les saints, n'ait reçu une plénitude d'honneurs, que toutes les grandeurs et toutes les joies des anges et des saints n'atteindront jamais.

Mais saint Bernardin de Sienne n'a pas craint même de dire que cette très-sainte Vierge, par ce seul acte de foi et d'obéissance qui lui fit accepter sur la parole de l'ange, la maternité divine, acquérait déjà plus de mérite que tous les saints ensemble[3]. « Celui qui n'éprouve point un pieux saisissement, dit aussi saint Pierre Chrysologue, et ne se sent point

(1) Ps. XXXII, 7. (2) Andr. Cret. — Entim. serm. de Assumpt.
(3) S. Bernardin. lib. 15. de fest. Virg.

comme plongé dans un amour d'admiration à la pensée de Marie, ne saura jamais combien le Seigneur est grand. Eh quoi ! les Vertus des cieux s'ébranlent, les anges tremblent, la terre et tout ce qu'elle contient rentre dans le néant en présence de Dieu ; et voilà qu'une jeune fille reçoit ce Dieu très-Haut dans son sein, l'y abrite, et lui procure tant de délices et de joies, qu'il donne la paix à la terre, la gloire au ciel, le salut aux désespérés, et la vie aux morts ; qu'il rend les hommes frères des anges, et que l'humanité, tombée si bas par la faute de nos premiers parents, se trouve anoblie à ce point qu'elle ne fait plus qu'une seule et même chose avec la divinité[1].

Enfin, pour revenir encore au dévot saint Bernard : « O Marie, ma divine Maîtresse, dit-il, toutes les créatures soupirent après vos bontés miséricordieuses, parce que c'est avec vous, en vous et par vous que le Tout-Puissant a réparé le monde et racheté l'homme, sa pauvre créature déchue[2]. »

Mais c'est assez chercher le secours des saints Docteurs, pour établir cette vérité. Tout n'est pas dit encore pourtant. Non-seulement la très-sainte Vierge possède en soi la gloire dont les saints parlent avec tant de ferveur et de complaisance; mais son cœur radieux s'épanche en flots de bénédictions sur les élus de Dieu, comme les grandes eaux d'un fleuve qu'on voit déborder de sa source. Il les inonde de son bonheur, ajoute encore d'ineffables consolations à leur sainte béatitude, et les unit de plus en plus au bonheur de Dieu même. » Oui, s'écrie toujours saint Bernard, la glorieuse Vierge augmente les contentements des Bienheureux, en paraissant au ciel aujourd'hui : car si Jean-Baptiste ne put retenir ses transports, quand il l'entendit parler, quels ne furent point ceux de la cour céleste, quand non-seulement elle put ouïr la voix de Marie, mais voir Marie elle-même et demeurer en extase près de son trône[3]. » Certes, il est vrai

(1) S. Pet. Chrys. serm. 140.
(2) S. Bern. serm. II, de Assumpt. Vid. etiam Suarez tom. 2 in 3 part. — S. Thom. d. 19. t. 4.
(3) S. Bern. serm. I, de Assumpt.

que tous ceux qui entrent au ciel y excitent une grande joie. Cette joie néanmoins dépend du degré de gloire dont ils sont en possession. Or, continuent les Pères, puisque la sainte Vierge se trouvait exaltée à l'heure de son triomphe au-dessus de toute créature, et avec une sainteté si magnifique que Dieu ne l'a communiquée qu'à elle, puisque par elle il voulait manifester avec un plus grand éclat que dans la création son infinie sagesse et sa toute-puissance, il ne nous est pas possible de nous faire une idée de l'allégresse et de la joie que la venue de cette délectable Mère de Jésus causa dans les cieux. Il n'y a qu'à répéter avec les saints Docteurs : *On comprendra l'Assomption de Marie, quand on comprendra la génération du Dieu fait homme*[1].

Cependant une des raisons qui doit nous réjouir nous-mêmes ici-bas pendant cette grande fête, c'est que, comme chante l'Eglise dans une de ses oraisons, Marie *a été élevée de la terre au ciel, afin qu'elle intercédât plus sûrement pour nous auprès de son Fils.* Nous avons besoin de développer quelque peu cette pensée, car elle nous est bien précieuse. La sainte Eglise donc ne veut pas dire que si la sainte Vierge était encore sur la terre, nous ne pourrions point trouver en elle une puissante auxiliatrice auprès de Dieu ; non. Elle veut seulement nous faire entendre qu'en montant au ciel, cette bénigne Mère de tous les hommes nous remplit d'une confiance sans bornes dans son intercession. Nous savons, en effet, que Marie voit maintenant en Dieu, comme dans un pur miroir, toutes nos misères et toutes nos douleurs, qu'elle en devient encore plus sensible aux besoins de ses enfants, que, pour les soulager, elle peut parler de plus près à Jésus et puiser dans son cœur de plus grands biens pour les répandre sur nous. « Un océan de délices coule dans la cité de Dieu avec une abondance tellement inépuisable, disait encore saint Bernard à ses religieux, que dans la vallée de larmes nous sommes tout pénétrés de la rosée qui en provient... Qu'est-ce à dire ? Le Sei-

(1) S. SBern. erm. I, de Assumpt.

gneur veut que ce soit par Marie. Elle a marché devant nous, afin qu'attirés après leur divine Maîtresse, les serviteurs chantent à haute voix : *Faites-nous courir à votre suite et à l'odeur de vos parfums.* Ainsi apaiserons-nous les regrets de notre exil, sachant que la Mère de notre Juge, qui est celle de la miséricorde, traite elle-même dans le ciel la grande affaire de notre salut. »

Que nous devons nous féliciter de pouvoir rapporter tant de saintes paroles à la louange de cette auguste Reine ! Mais nous le voyons : si, après avoir revêtu Dieu de sa chair, elle est revêtue maintenant des splendeurs de Dieu ; si elle est couronnée d'un diadème de douze étoiles, figure de ses privi-léges et de ses vertus ; *si elle brille comme le soleil et tient la lune sous ses pieds*, c'est-à-dire, le gouvernement de la sainte Eglise et de toutes les choses humaines, qui sont exposées à tant d'épreuves et soumises à tant d'inconstances et de contrariétés ici-bas, c'est que le Seigneur a voulu nous mettre dans la douce obligation de l'invoquer sans cesse. Avec elle, nous sommes en sûreté comme dans un abri tranquille : sans elle, notre fragilité nous met, à tout instant, en danger de périr. Et c'est pourquoi son adorable Fils lui a confié la garde de tous ses trésors. Elle nous les dispense avec une amoureuse bonté, ne demande qu'à nous communiquer l'esprit de grâce, d'innocence et de paix dont elle est animée, comme l'arbre distribue dans ses rameaux la sève vigoureuse que produit sa racine; et elle nous rend dignes d'être introduits avec elle dans la gloire, si nous savons correspondre aux divines volontés. « Par cette porte d'Ezéchiel, dit encore saint Bonaventure[1], le Verbe éternel est entré dans le monde, et par elle encore, nous autres qui sommes de la terre, nous entrerons au ciel. »

Patronne de l'univers entier, ô divine Mère de Jésus, oui, toutes les faveurs d'en haut, avant d'arriver à nos ames, doivent passer par vos mains qui sont si pures. Pendant que votre

(1) S. Bonav. in spec. Virg.

saint nom réjouit le ciel et la terre et console les ames souffrantes du purgatoire, il fait trembler les démons dans l'infernal séjour. Nul état dans l'Eglise qui ne soit sous votre tutélaire protection. Le zèle et la charité des hommes apostoliques, la force et la constance des martyrs, la sagesse et la lumière des docteurs, l'humilité et la pénitence des confesseurs, la douceur et la pureté des vierges, toutes les grandeurs, toutes les gloires du monde catholique sont votre ouvrage. Toutes les institutions religieuses, destinées à représenter la vie de prière, de fatigue, de combat et de sacrifice du Sauveur parmi les hommes, naissent et grandissent à l'ombre de vos ailes. Il n'est pas un fondateur de ces ordres divers qui ne vous ait tendrement aimée, car Dieu ne voulait les bénir et les multiplier que par vous, ô Marie !...

N'est-ce point à cette auguste Reine encore qu'a été remis le soin des royaumes terrestres, et la conservation des empires? Ah! que de victoires lui sont dues dans tous les temps chez les peuples chrétiens! Que de glorieux étendards suspendus à ses autels rediront à tous les siècles, qu'on ne l'a jamais invoquée sans en être écouté.

Mais elle veille sur tous nos besoins. C'est elle qui inspire dans le sanctuaire des lois le respect de l'autorité et la bonne administration de la justice, qui entretient la crainte de Dieu, et l'union dans les familles, la chasteté et la fidélité des époux dans le mariage, le précieux amour des pères pour leurs enfants et des enfants pour leurs pères, la pudeur des jeunes hommes, la piété et la modestie des jeunes filles, l'humilité des veuves, la vie sainte des justes de toutes les conditions, la contrition, la mortification et les larmes des pécheurs convertis. Prions-la pleins de confiance, nous ne succomberons point à la tentation ; et quand nous aurons eu le malheur de tomber, élevons encore nos yeux vers elle : ses anges viendront nous secourir. Dans le travail, l'indigence, la persécution, la douleur, les tristesses de l'esclavage, les dures anxiétés de l'exil, l'horreur des cachots, la corruption du monde, les dangers de l'océan soulevé par la tempête, elle restera notre refuge et

notre espérance : ce qui faisait dire à saint Germain de Constantinople : « Personne ne peut arriver au salut que par votre entremise, ô très-sainte et bénigne Vierge ; personne ne peut être délivré du mal que par vos tendres sollicitudes, ô Vierge très-puissante ; c'est en lui rappelant votre titre de mère-vierge et immaculée que vous inclinez le Seigneur à la pitié pour ses enfants. Après votre Fils Jésus, qui donc les fils d'Eve chériront-ils plus que vous, ô Marie ? Qui les consolera mieux dans leurs peines, qui leur fera plus sûrement éviter les embûches tendues sous leurs pas ?... Mais comment parler de votre indulgence pour les pécheurs, des saintes supplications que vous faites pour eux au Dieu qu'ils ont méprisé, et de la vue et de la jouissance de Dieu même que vous saurez leur procurer, quand ils n'ont point refusé de vous adresser leurs prières ? Est-il étonnant que tous les affligés vous implorent, et que ceux qui semblaient destitués de tout espoir, retrouvent encore du courage à vos pieds ? Vierge bienheureuse, tout est miraculeux en vous ; et nous ne pouvons que nous réjouir de l'immensité de votre pouvoir sans jamais le comprendre[1] ? »

S'il est vrai toutefois que la très-sainte Mère de Dieu soit toujours disposée à nous bénir dans toutes les difficultés de la vie, n'oublions pas de dire, en finissant, que c'est aux approches de la mort, dans le passage du temps à l'éternité, qu'elle aime surtout à se montrer notre patronne et notre avocate. Alors le démon redouble de rage, pour nous priver éternellement de la grâce de Dieu. Mais l'aimable Vierge que nous avons saintement vénérée et que nous implorons encore, anéantit tous les efforts de l'enfer, dissipe les troubles de notre ame et trouve de merveilleux secrets pour adoucir les défaillances de notre agonie. Combien d'ames même qui, après l'avoir oubliée, s'en souviennent à cette heure suprême par un effet particulier des miséricordes divines, et meurent dans la paix du Seigneur, en devenant repentantes et con-

1. S. Germ. in encom. in adorat. De venerand Jonâ. s. Deiparæ.

trites. C'est assez faire entendre pourquoi la sainte Eglise, toujours assistée par le Saint-Esprit, nous met si souvent à la bouche la belle prière *de la salutation angélique*, qu'elle a soin de terminer par ces mots : *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Oh ! si nous avons fait avec piété tous les jours, et plusieurs fois le jour, cette prière à Marie, rien ne pourra plus ébranler notre espérance en elle dans nos derniers moments. « O Marie, ô ma mère, s'écriait saint Ephrem, soyez toujours avec moi : aidez-moi de votre secours en ce monde, et gardez vous-même mon ame à l'heure où je devrai rendre le dernier soupir, pour que je sois conduit par vous encore au tribunal de Dieu, et que dans ce jugement formidable, je n'aie point à redouter la sentence de la condamnation éternelle. Ainsi soit-il[1]. »

(1) S. Ephrem. in Orat. ad Virg.

LA FÊTE

DE LA

NATIVITÉ DE NOTRE-DAME[1].

(8 Septembre.)

L'Eglise qui sera toujours inspirée par le Saint-Esprit, chante aujourd'hui à la gloire de la très-pure vierge Marie, cette Antienne, d'une touchante simplicité : « Votre Nativité, ô sainte Vierge, Mère de Dieu, réjouit tout l'univers, car vous

(1) Il en est qui disent que la Nativité de la sainte Vierge a été instituée d'abord par Innocent IV, vers l'an 1250, et ils en donnent cette raison : c'est qu'avant son élévation au souverain Pontificat, le Saint-Siége étant resté vacant pendant 21 mois, on avait fait le vœu d'ajouter cette fête au calendrier, si le Pape était bientôt élu. Mais cela n'a pu avoir lieu de la sorte, car saint Jean Damascène, saint Pierre Damien, Rupert et autres, qui vivaient bien avant Innocent IV, affirment que cette fête était déjà célébrée de leur temps. On la trouve également mentionnée, avec une préface, dans le sacramentaire de saint Grégoire, qui est plus ancien que ces auteurs mêmes, et dans saint Ildefonse (7e siècle) au livre de la Virginité. Enfin on voit dans l'ordre *Romain* des homélies et la litanie qu'on devait chanter à l'office de la *Nativité* de la Vierge d'après le mandement du pape Serge en 688, comme le fait remarquer le savant cardinal Baronius.

Mais, ce qui est rapporté d'autre part, que cette fête se solennisait dès le temps de saint Augustin n'a pas plus de fondement. La cause de cette erreur vient sans doute du sermon de notre saint Docteur, qu'on lit aux matines de ce jour : *Que notre terre se réjouisse à bien juste titre,* y est-il dit, *d'avoir été illustrée par la naissance de la Mère de Dieu.* En recourant au sermon même, on saura qu'il n'est pas question de la Nativité de Marie, mais de l'Annonciation. L'Eglise seulement pour l'adapter à la fête, a fait comme dans plusieurs autres circonstances analogues, elle a changé un mot ; elle a mis *Nativité* au lieu de *jour solennel,* qui se rencontre dans le texte. Saint Augustin dit, au reste, ailleurs qu'on ne célébrait encore de son temps que la Nativité du Sauveur et celle de saint Jean-Baptiste.

Quand donc cette fête aura-t-elle été établie? On n'en sait rien au juste. Ce qu'on peut assurer, c'est que nombre de très-anciens Pères grecs et latins en parlent avec grand honneur. Il pourrait se faire qu'elle eût été inaugurée après le concile d'Ephèse, où, contre la doctrine de l'impie Nestorius, Marie avait été proclamée la vraie *Mère de Dieu.* On a rapporté aussi qu'un saint religieux vers la même

avez produit le soleil de justice, Jésus-Christ, notre Seigneur, qui a délivré le monde de la malédiction, et nous a miséricordieusement bénis ; qui a confondu la mort, et nous a laissé dans sa divine libéralité, la vie éternelle. »

Ah ! la Religion ne fait pas, sans motif, répéter chaque année, ces admirables paroles à ses enfants. En effet si l'ange Gabriel disait à Zacharie que plusieurs se réjouiraient à la naissance de Jean-Baptiste, c'est que Jean-Baptiste devait être l'enfant de la prière et des miracles, après avoir été accordé, contre toute espérance, à un père chargé d'années et à une mère stérile, pour préparer les voies au Seigneur, et *marcher devant lui dans l'esprit et la vertu d'Elie*[1]. Mais combien plus grande ne doit pas être notre joie, quand nous célébrons l'heureux jour où nous a été donnée la sainte Vierge Marie, qui devait renfermer dans ses chastes entrailles le Rédempteur adorable. En elle un Dieu s'est revêtu de notre chair, en elle il a uni la nature divine à la nature humaine, en elle il a bien voulu nous apporter le salut.

Qu'est-ce à dire? L'univers tout entier, souillé par des cri-

epoque entendait retentir chaque année, le 8 septembre, les suaves concerts des anges au ciel. Il aurait communiqué cette révélation à ses supérieurs, en ajoutant que Dieu voulait bien lui accorder cette grâce, en mémoire de la Nativité de Marie, arrivée ce jour-là. Dès lors, son monastère aurait commencé à célébrer la fête, à l'imitation des esprits célestes, et peu à peu cette pieuse tradition se serait répandue dans l'Eglise entière. (Note tirée de Ribadeneira.)

On aurait sujet d'être surpris qu'une fête si intéressante et si sainte n'ait pas été célébrée dès les premiers temps de l'Eglise, si l'on ne savait la raison qui engageait les premiers fidèles, encore plus dévots à Marie et plus zélés pour son culte que nous, à ne pas donner sujet aux païens et aux peuples grossiers, nourris la plupart dans l'idolâtrie, de croire que les chrétiens honoraient comme une déesse la Mère de leur Dieu. Voilà ce qui les empêchait, en ces premiers temps, de faire éclater leur zèle envers la sainte Vierge par des fêtes solennelles ; ils se contentaient de rendre leurs hommages à Marie par une dévotion tendre et par un culte secret. Mais, dès que le calme fut rendu à l'Eglise, et que les pasteurs eurent la liberté d'instruire publiquement le troupeau, le culte public et solennel envers la sainte Vierge fleurit par tout le monde chrétien ; on célébra ses mystères avec pompe, on solennisa ses fêtes avec magnificence. Les grecs et les latins furent toujours d'accord en ce point, malgré le schisme. La Nativité de la sainte Vierge fut une des principales fêtes de l'Eglise. C'est l'Eglise elle-même, dit saint Bernard, qui m'a appris à célébrer le jour de la Nativité de Marie avec toute la dévotion et la solennité possible. (Croiset, année chrét., 8 sept.)

(1) Luc. I, 7.

mes sans nombre, gémissait dans les ténèbres de l'ignorance et du péché. Tout à coup paraît à l'horizon une lueur charmante et pure. Semblable à l'aurore qui annonce la fin de la nuit, Marie répand partout l'allégresse en naissant. Son radieux éclat précède de quelques moments le Soleil de justice, dont sera éclairé tout homme venant en ce monde, pour arriver au céleste bonheur.

Qu'elle est belle, cette Enfant des divines promesses! Du haut du ciel, l'auguste Trinité la contemple avec des satisfactions infinies. Le Père déjà l'admire comme son Épouse, le Fils comme sa Mère, le Saint-Esprit comme son Temple, dans lequel il formera bientôt, par sa vertu, la sainte humanité du Sauveur. Et les anges, les archanges, tous les chœurs des Esprits bienheureux se montrent les uns aux autres avec des transports d'amour, dans l'humilité de son berceau sur la terre, Celle qui doit être leur Reine et la Réparatrice de la gloire qu'ils ont perdue depuis la chute et la condamnation de leurs frères.

Dans les limbes eux-mêmes, les Patriarches font entendre des chants de triomphe, car leurs longs désirs vont être remplis, et cette douce Vierge, sortie de leur race, est pour eux le signe d'une prochaine délivrance ; les Prophètes tressaillent de joie, en se rappelant qu'ils ont prédit sa venue, sous mille formes gracieuses, sous mille figures pleines de mystères, tant de siècles auparavant ; et tous les justes applaudissent à leur tour dans l'espoir du repos.

Enfin, n'est-il pas juste que le genre humain fasse retentir ses louanges dans cette vallée de larmes? Quelle gloire pour les hommes d'être les frères de Marie! Quel ornement pour la terre que la présence de cette *Fille bien-aimée du Grand Roi!* Quelle consolation pour les pécheurs de la prendre pour médiatrice et pour avocate, et d'espérer, un jour, de devenir sa couronne dans les cieux !

Mais le père de la Vierge sacrée se nommait Joachim. Il était originaire de Nazareth; sa mère s'appelait Anne, et elle était de la petite ville de Bethléem. Tous les deux faisaient

partie de la tribu de Juda, et descendaient en outre de la maison de David[1]. Dès lors, ils comptaient, parmi leurs aïeux, des Rois illustres en Israël, et plusieurs de ces hommes éminents, qui, avant les Rois, gouvernaient le peuple de Dieu, des prophètes zélés pour l'honneur du Très-Haut, d'invincibles capitaines, des Juges pleins de sagesse.

Toutefois, ce qui est préférable à toutes ces grandeurs si vite éclipsées, on donnait à Anne et à Joachim les noms glorieux de fidèles amis de Dieu, car ils le servaient avec une humilité profonde. Remplis de sa crainte, ils observaient exactement sa loi, se sanctifiaient dans les jeûnes et les veilles, cherchaient leurs délices dans la prière, et parce qu'ils avaient de grands biens en partage, ils répandaient d'abondantes aumônes autour d'eux : faisant du reste, disent les auteurs[2], trois parts de leurs revenus, la première pour le temple et le service divin, la seconde pour les pauvres, et la troisième pour l'entretien de leur famille. Ces précieuses qualités attiraient sur leur union les plus chères bénédictions du ciel, et la préparaient à produire, comme cet arbre de vie, dont il est parlé dans nos saints Livres, le plus excellent fruit.

Cependant nombre d'années s'étaient écoulées sans qu'ils eussent d'enfants[3] : ils s'en affligeaient beaucoup devant Dieu[4]. Mais le Seigneur, par un admirable dessein de sa Providence avait voulu qu'Anne fût stérile, afin que la naissance de Marie

(1) S. Joachim était du sang royal, fils de Barbanther, qui descendait de David par Nathan. Cette branche de la famille royale était originaire de Judée ; mais s'étant plus tard établie à Nazareth, elle passait pour être de Galilée. Sainte Anne était fille de Nathan, prêtre de Bethléem, de la tribu de Lévi et de la famille d'Aaron, de sorte que le sang royal et sacerdotal se trouvait heureusement réuni dans la personne de Marie. (V. Croiset, Année chrétienne.)

(2) Bède Epiph. S. Joan. Damas. et alii. — D'autres auteurs disent, au contraire, qu'ils étaient devenus pauvres, car le ciel n'avait pas permis que les proches parents du Sauveur fussent d'une autre condition que le Sauveur lui-même parmi les hommes. Leur pieuse soumission à la volonté divine eut donc été principalement leur titre de gloire devant Dieu.

(3) Quelques auteurs encore, présumant que Joachim et Anne étaient entrés assez tard dans le mariage, disent *sept* ans seulement. (Note tirée de Ribadeneira.)

(4) La stérilité chez les Juifs était regardée comme une malédiction de Dieu, et comme la plus ignominieuse disgrâce qui pût arriver à une famille, parce qu'elle lui ôtait toute espérance d'avoir quelque affinité avec le Messie qui devait venir.

ne pût pas être attribuée à la nature, mais à la grâce seule. Ce premier prodige, dit saint Jean Damascène[1], allait aplanir la voie au plus grand de tous les miracles, à savoir, l'Incarnation du Verbe, du Fils de Dieu même, dans le sein d'une Vierge.

Disons aussi que quelquefois le Seigneur fait attendre ses dons, mais pour les verser ensuite avec une divine libéralité. Anne avait en vain désiré de devenir mère ; elle était entrée, aussi bien que Joachim, dans la vieillesse. S'ils espéraient toujours contre toute espérance, c'est que Dieu même leur donnait cette inspiration sainte. Il fallait que ce qui *était nouveau sous le soleil*[2] arrivât par une voie extraordinaire ; et c'est à leurs oraisons, à leurs pieux soupirs, à leurs larmes saintes, que la Vierge des vierges, née d'une mère stérile, est particulièrement due. Ainsi, Samuel, fils de cette autre Anne, dont nous parle le premier livre des Rois, avait été accordé aux mortifications et aux religieuses vertus de sa mère.

Nos saints époux ne cessaient donc de faire monter leurs prières vers le ciel, et promettaient à Dieu de consacrer à son service dans le temple, le fils ou la fille qu'il lui plairait de leur envoyer. Enfin le Seigneur se montra touché de leur persévérant amour, de leur confiance sans bornes, de leurs humiliations, de toutes les bonnes œuvres qu'ils accomplissaient pour sa gloire ; il députa vers eux son ange avec ordre de leur dire que leurs vœux seraient comblés, qu'ils auraient une fille à laquelle ils donneraient le nom de Marie ; et que, par un privilége inouï, cette enfant serait la mère du Messie promis.

On ne s'étonnera pas de ce message angélique, quand nous voyons qu'Isaïe, Samson, saint Jean-Baptiste ont été prédits à leurs pères par un ange ; n'était-il pas à propos qu'il en fût de même aussi pour la très-sainte Vierge, qui devait être bénie entre toutes les femmes, et réjouir le ciel et la terre à jamais?

Anne et Joachim, remplis de consolation à cette nouvelle, rendirent à Dieu de vives actions de grâces.

(1) Orat. de Nativ. Virg. (2) Jérém.

Nous participons à leurs joies, quand nous célébrons la conception sans tache de la Vierge le huitième jour de décembre et neuf mois après, le huit septembre, sa naissance à Bethléem[1]. Ses parents, dit saint Jean Damascène, habitaient, près de cette petite ville, une maison qu'ils avaient aux champs, parmi les brebis bêlantes, et les chansons des pasteurs. Au bout de neuf jours, selon la coutume des Juifs, ils ne manquèrent point de conférer à cette fille bien-aimée, le nom céleste de Marie, qui, en langue hébraïque, signifie *Dame par excellence,* qui est *illuminée,* qui *illumine,* qui est l'*Etoile de la mer*. Et l'auguste Vierge est bien assurément la Dame de toutes choses, non d'une partie du monde, d'une nation, d'une province, mais de la création tout entière, puisque, après Jésus, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, il n'est rien qui échappe à son empire. O bonheur ! En reconnaissant Dieu pour le maître et le tout-puissant auteur de la vie, nous pouvons approcher avec une humble familiarité de Marie, qui est semblable à nous, révérer en elle la Mère de ce même Dieu, nous prosterner à ses pieds, la prier, l'honorer, l'aimer comme notre propre Mère, sans crainte de n'être pas exaucés. Elle est *illuminée,* oui, et de cette Lumière sans fin, qui est Dieu même; *elle est vêtue du soleil*[2], de Jésus, *Lumière de lumière*[3], qu'elle a couvert un moment ici-bas de la nuée de son corps très-pur. Elle *illumine,* car le Seigneur de gloire habite encore, habitera toujours en Marie, et elle éclairera sans intermission tous les mondes et tous les cieux. Enfin, et pour les mêmes motifs, elle est l'*Etoile de la mer*. Que ceux qui voguent sur l'abîme des eaux, que ceux qui sont bien autrement

(1) Une troisième tradition fait naître Marie à Nazareth, une autre à Jérusalem. D'après cette dernière, l'église Sainte-Anne dans cette ville serait bâtie sur l'emplacement même de la maison d'Anne et de Joachim. Nous ne discuterons pas ici cette question ; mais nous dirons que la naissance de Marie arriva l'an 3,988 depuis la création du monde ; depuis le déluge 2,941 ; depuis la naissance d'Abraham, 1,999; depuis Moïse et le temps que le peuple d'Israël sortit d'Egypte, 1,494 ; depuis le sacre de David, 1,016, vers la soixante-cinquième semaine, selon la prophétie de Daniel, depuis la fondation de Rome 736, la vingt-sixième année de l'empire d'Octave Auguste. (Croiset, Année chrétienne.)

(2) Apoc. XII, 1.

(3) *Credo.*

exposés à faire naufrage au milieu des dangers et des tempêtes du monde, l'invoquent avec un filial amour ; qu'ils ne perdent pas courage ; qu'ils tirent de leurs cœurs ce nom délectable : Marie ! Marie ! et ils ne peuvent pas périr ; ils seront sauvés.

Nous dirons maintenant que la Vierge sacrée eut plus de charme à sa naissance, de douceur, et de beauté corporelle qu'aucune créature, si on a soin de mettre à part toujours l'adorable humanité de Jésus-Christ. Quant à son ame, elle fut dès le premier moment si sainte et si parfaite, douée de tant de grâces et de tant de vertus infuses, qu'elle était déjà le chef-d'œuvre des prédilections divines[1].

Quel mystère ! Comme le corps du Rédempteur devait être formé du pur sang de Marie, il fallait que la chair de cette incomparable Vierge, pour ne pas être trop indigne de la sainteté du Verbe divin, fût merveilleusement ornée de tous les biens de la nature les plus extraordinaires et les plus excellents ; de telle sorte que le Fils ne dédaignât point d'être vu ressemblant à sa Mère dans l'ordre de la vie terrestre. Mais dans l'ordre plus admirable de la vie divine, la Mère devait ressembler au Fils également : car, si d'un côté, Jésus-Christ est le vrai Fils de Marie et Marie sa vraie Mère, de l'autre Jésus-Christ est le Père de Marie et Marie sa vraie Fille. De là cette incompréhensible plénitude de toute bénédiction, de toute sagesse, de toute pureté, de tout amour, dont il enrichit l'ame de l'auguste Vierge par une voie singulière et tout inouïe. En elle sont assemblés sans exception et dans un degré comme infini toutes les grandeurs et tous les mérites des saints ; et si nous ne voulions parler que des saintes femmes de l'ancienne loi, en particulier, ne faudrait-il pas convenir tout aussitôt qu'elles n'étaient que d'imparfaites figures, que des ombres affaiblies de la très-sainte Mère de Dieu ?

Eve, en effet, est appelée, comme Marie, la mère des vivants. Mais nous ne vivons par Eve que pour souffrir et

(1) *Opus quod solus opifex superegreditur*, dit saint Pierre Damien, de tous les ouvrages de Dieu celui qui n'est surpassé que par Dieu même.

mourir ; par Marie, au contraire, nous vivrons et règnerons dans l'éternité.

Et comment pourrait-on rappeler même avec l'Ecriture, les saintes joies de Sara, la pudeur modeste de Rébecca, la beauté de Rachel, la fécondité de Lia, la sagesse de Débora, la force de Judith, les grâces d'Esther, la chasteté de Suzanne, en présence des gloires de Marie, *de laquelle,* dit l'Evangile, *est né Jésus*[1]. Elle est la Mère de Dieu, pour tout dire en un mot. Les autres titres d'honneur qu'on chercherait à lui donner, sont tous contenus dans celui-ci : Marie, Mère de Dieu !

C'est en ce jour qu'elle-même est née, et quinze ans seront à peine accomplis que le Fils de Dieu deviendra son propre Fils. Dès aujourd'hui donc, fléchissons amoureusement le genou devant elle pour lui rendre ce culte de vénération, de confiance et d'amour qu'elle est en droit d'attendre de notre piété, non, comme fille d'Anne et de Joachim, mais comme Mère du Très-Haut. O Vierge sacrée ! les anges eux-mêmes qui parlent la langue du ciel, pourraient-ils expliquer ce que veut dire cet ineffable nom de Mère de Dieu. O Mère de Celui de qui vous tenez la vie ! O Epouse du Saint-Esprit qui avez mérité d'enfanter Jésus ! Mais ce Fils qui est à vous, n'est-il pas tout à la fois *Dieu de Dieu, consubstantiel au Père ;* n'est-il pas sans mère dans les splendeurs des cieux ? Et voilà que sans avoir besoin de Père dans le temps, il naît miraculeusement de vous ! Le Père éternel l'a engendré avant tous les siècles et par lui il nous a donné l'être, qui nous rend capables de le connaître et de l'aimer. Et vous aussi, vous l'avez vraiment engendré sur la terre pour que nous puissions avoir la grâce et la perfection de l'être qui doit nous élever jusqu'à lui. Le Père, qui est la vie, produit de son sein le Verbe, Créateur de toutes choses, et vous produisez vous-même de votre sein le même Verbe, Réparateur de toutes choses, notre Sauveur, notre Rédempteur adorable. C'est lui qui a parlé, et le monde a été fait ; mais le monde était perdu,

(1) Matth. I, 16.

et il n'a pas jugé à propos de le rétablir, sans vous, dans la justice. Après vous avoir fait naître, comme nous tous, d'Adam et d'Eve, nos premiers parents, il a voulu que vous pussiez l'aider, en quelque sorte, à réparer leur faute, en effaçant le vice de notre origine. Fille des hommes, mais Mère de Dieu, Vierge sans stérilité, féconde sans impureté, que vous êtes heureuse! Objet de toutes les complaisances de Dieu, lui-même vous garde à l'ombre de ses ailes. Reposoir sans tache de la très-sainte et indivisible Trinité, Trône du Tout-Puissant, Tabernacle de la sagesse increéée, Temple et Palais du Saint-Esprit, Sanctuaire de la vie, Jardin de délices, Canal des eaux vives qui jaillissent dans l'éternité, Abîme de tous les trésors, Paradis de toute grâce, vous avez mission de nous dispenser les infinies miséricordes du Seigneur. Par un privilége qui n'a été accordé qu'à votre maternité divine, il n'y a au-dessus de vous que Dieu seul, et tout ce qui est au-dessous de lui, vous le voyez à vos pieds. Encore une fois, que vous êtes heureuse, Vierge Marie! Mais nous avons besoin d'applaudir à ce bonheur, qui doit être le principe du nôtre, puisque vous êtes la Mère de Jésus, la Mère de la Lumière, la Mère du Salut, la Mère de la Félicité, la Mère de la Rédemption.

Et qui pourrait bien nous contredire? Quoi! Marie est si grande et si sainte, Dieu, par elle, a daigné se communiquer à nous, se revêtir de notre nature, se faire notre frère, et comme *l'os de nos os et la chair de notre chair*[1], dit l'Ecriture, et nous ne pourrions pas solenniser avec une grande joie sa naissance bienheureuse?... Quand le Seigneur cependant inspirait à Assuérus autrefois de faire monter Esther sur son trône pour partager avec elle sa gloire et sa puissance, pour rendre à son peuple la paix qu'il avait perdue, il y eut parmi les Juifs, dit encore l'Ecriture[2], toutes les démonstrations d'une vive allégresse. Mais n'est-il pas admis par toutes les nations que quand une souveraine bien-aimée vient prendre posses-

(1) Genes. II, 23. (2) Esther VIII, 17.

sion de ses états, les cœurs de tous ses sujets s'empressent au-devant d'elle? On sème les fleurs sur ses pas, on lui dresse des arcs de triomphe; on lui rend de magnifiques hommages. Marie est notre Dame et Maîtresse; elle fait aujourd'hui son entrée dans le monde. Elle est de notre famille et de notre sang : par ses grandes destinées, elle nous rattache au ciel; par ses augustes qualités, elle relève et anoblit tout le genre humain; encore une fois, comment ne ferions-nous pas éclater nos transports? Ecoutons le saint cardinal Pierre Damien : « La Nativité de la très-douce et très-sainte Mère de Dieu doit réjouir tous les hommes, parce qu'elle est l'annonce et le commencement de notre salut. Oh! que tout l'univers tressaille d'allégresse; que la sainte Eglise célèbre avec pompe le jour où Marie est née. La gloire des autres fêtes découlera de celle-ci. Si elle n'est pas la plus ancienne et la première de nos solennités, elle ne doit pas en être la moindre. Réjouissons-nous dans le Seigneur; portons jusqu'au ciel nos chants de victoire; aucune nouvelle plus heureuse n'avait encore été donnée au monde. Nous aurons à solenniser la Nativité du Sauveur : pour cela même solennisons joyeusement la Nativité de Marie[1]. »

Sergius de Hiérapolis dit aussi : « Venez, pieux fidèles, accourez tous; saluez avec joie cette Enfant qui vient de naître, parce qu'elle est prédestinée pour devenir la Mère de son Créateur : avec elle le monde va renaître et se renouveler[2]. »

Et saint Jean Damascène : « Peuples de tous pays, hommes de toute langue, de tout âge, de toute condition, venez répandre vos cœurs devant le berceau de Marie, car avec elle naît, en quelque sorte, notre salut[3]. »

Et Rupert, expliquant ce passage des Cantiques : *Quelle est celle-ci qui se lève, et dont la splendeur croît comme la lumière de l'aube*[4]? « Quand vous naissiez, ô très-pure Vierge, alors les ténèbres disparurent; on vit poindre les lueurs de l'aube

(1) Pet. Dam. serm. 2 et 3. de Nat. Virg. (2) Serg. apud Canis. De Deip. c. II.
(3) Joan. Damasc. Orat. de B. M. V. (4) Cant. VI, 3.

divine qui nous prédisait le grand jour, Jésus-Christ la vraie Lumière. Votre Nativité fut ainsi la fin de la nuit, le terme de nos douleurs et de nos tristesses, le premier rayonnement de notre renaissance spirituelle, de nos joies et de nos consolations.[1] »

(1) Rup. comment. in Cant. lib. VI.

DE L'EXALTATION

DE LA SAINTE CROIX.[1]

(14 Septembre.)

Les maux dont nous sommes affligés sur la terre sont ordinairement la punition de notre vie criminelle. C'est une vérité qui ne saurait être mise en doute. Mais quand Dieu surtout veut châtier les peuples, il leur envoie des princes vicieux, qui les asservissent et qui les accablent sous un gouvernement tyrannique. Tel fut Phocas à Constantinople. Usurpateur du trône[2], il avait fait mourir dans de cruelles tortures, l'empereur Maurice et ses enfants, et ne mettait aucun frein à ses passions désordonnées. Le ciel, pour en tirer vengeance,

(1) L'Eglise célèbre cette fête aujourd'hui en mémoire du grand événement que nous allons raconter. Il est bien vrai de dire qu'une solennité du même nom était déjà connue dans les premiers siècles, et qu'on avait voulu rappeler à l'esprit des fidèles en l'instituant, ces paroles sacrées de Jésus-Christ : *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* (Joan. XII.) *Quand vous aurez exalté le Fils de l'homme, vous connaîtrez alors qui je suis.* (Joan. VIII). On trouve l'Exaltation de la sainte Croix relatée bien avant les temps d'Héraclius dans les sacramentaires de l'Orient et de l'Occident; et il est à croire que ce qui contribua surtout à la faire adopter de toutes parts, ce furent la vision de Constantin avant sa bataille contre Maxence (*) et la découverte du *Bois sacré* par sainte Hélène (**) à Jérusalem. Mais la fameuse victoire remportée sur l'impie Chosroès et sur les Perses, le recouvrement de la vraie Croix qui en fut la suite et la joie que manifestèrent les chrétiens quand on la reporta en si grande pompe dans la ville sainte, comme on va voir, accrurent encore, dit le cardinal Baronius, la dévotion de l'Eglise, et lui rendirent plus précieux que jamais le culte de la Croix et le jour consacré à la fête de sa sainte Exaltation. (Note tirée de Ribadeneira.)

(2) Phocas de simple centurion s'était élevé aux premiers rangs de l'armée et fait proclamer empereur en 601.

(*) L'empereur Constantin après une prière fervente faite au vrai Dieu, disent Eusèbe et Lactance, se mit en marche avec une partie de son armée. Un peu après midi, le soleil commençant à baisser, l'empereur et ceux qui étaient avec lui furent tout étonnés de voir au-dessus de cet astre une croix lumineuse, autour de laquelle on lisait cette inscription : *Vous vaincrez par ce signe.*

(**) Voir la fête de l'Invention de la sainte Croix. 3 Mai.

permit que Chosroès, roi de Perse[1], lui déclarât la guerre, défît son armée, s'emparât de sa personne, et le retînt prisonnier, après avoir mis à feu et à sang plusieurs grandes provinces de l'empire. Ses abominables forfaits devinrent ainsi la source de calamités sans nombre pour lui et pour ses sujets. A sa mort, Héraclius lui succéda[2]. Ce nouveau César trouva les troupes si affaiblies et les trésors de l'état si épuisés, qu'il fut plusieurs années sans oser affronter l'ennemi. Chosroès, bien armé, profitait de cette inaction pour étendre ses conquêtes. Il prenait de force tantôt une ville, tantôt une autre, il chassa les légions romaines de la Syrie ; et s'avançant jusqu'à Jérusalem, il en fit le siége[3], y entra victorieux, passa, dit-on, dans cette malheureuse ville, plus de 80,000 hommes, femmes et enfants au fil de l'épée, et emmena captif et chargé de chaînes, avec plusieurs autres personnages éminents, le vénérable Zacharie, patriarche de Jérusalem. Ces désastres excitaient partout la douleur et la pitié. Néanmoins ce qui fit verser plus de larmes aux pieux fidèles, ce fut la perte de la portion considérable de la *vraie Croix,* que sainte Hélène avait laissée à Jérusalem autrefois[4]. Chosroès avait ordonné qu'elle fût transportée dans sa capitale et placée même au-dessus de son trône dans l'or et les pierreries, non parce qu'il voulait lui rendre honneur, mais parce qu'il la regardait comme le témoignage le plus éclatant de son triomphe sur les chrétiens[5]. Héraclius, humilié profondément se

(1) Chosroès II, fils d'Hormisdas, était monté sur le trône de Perse en 591 et avait fait mourir son père à coups de bâton.

(2) Héraclius, fils d'un gouverneur d'Afrique, animé par les cris des peuples qui ne pouvaient plus souffrir la tyrannie de Phocas, s'était fait proclamer empereur en 610. Il infligea à Phocas le traitement que celui-ci avait fait subir à Maurice : il le mit à mort avec ses fils.

(3) En 615.

(4) On possédait aussi à Jérusalem l'éponge avec laquelle le vinaigre avait été présenté au Sauveur sur la Croix et le bois de la lance avec laquelle il avait été percé. Ces deux saints objets purent être soustraits à l'impiété de Chosroès, et on les fit partir pour Constantinople où on les reçut avec de grandes marques de piété et de vénération.

(5) Néanmoins Chosroès, ni aucun Persan, n'osa porter la main sur cette Relique vénérable. L'étui d'or et d'argent dans lequel elle était renfermée était encore intact, avec les sceaux qui y avaient été apposés autrefois, quand on la rendit à Héra-

reconnut impuissant de plus en plus à lutter contre un adversaire aussi redoutable. Il fit faire des demandes de paix. Mais le fier Chosroès répondit avec arrogance qu'il n'entendait parler de trêve qu'à une condition : si l'empereur reniait la foi de Jésus-Christ. C'est alors qu'Héraclius, ne pouvant plus se contenir, ne s'inspire plus que de son désespoir. Il saura réunir toutes ses forces pour tenter un effort suprême et sauver la gloire du nom chrétien. Mais avant toutes choses il lève les yeux vers le Seigneur, l'implore et le fait implorer de toutes parts, dans l'empire, par des jeûnes et des supplications publiques. Et, comme ses vieilles phalanges avaient été décimées, il met sur pied à la hâte de jeunes recrues, qu'il exerce au maniement des armes ; puis, quand il croit les avoir assez aguerries, il place devant elles l'image du Sauveur entre les bras de sa sainte Mère, et fort de ce signe dans lequel il vaincra, il va lui-même défier l'insolent Chosroès et son armée. La sienne s'était purifiée par la réception des divins sacrements. Pleine d'ardeur, parfaitement disciplinée, n'ayant en vue que les intérêts sacrés de la Religion et de la Patrie, elle se sent, comme son chef, assistée de la protection d'en haut. C'est le Dieu de Constantin qui la conduit au combat !

Cependant l'effroi semble avoir saisi déjà Chosroès. Au lieu d'attendre les chrétiens, il s'éloigne insidieusement, se contentant de faire abattre les blés sur son passage, afin de réduire Héraclius à la disette, s'il en est poursuivi. Ce moyen ne lui réussit pas et il use d'un autre stratagème. Il veut qu'un de ses lieutenants, à la tête de ses plus anciennes troupes, surprenne en flanc l'ennemi, espérant qu'elles bouleverseront tout aussitôt ces soldats d'un jour, comme il les nomme avec arrogance. Il n'en est rien : la bataille est longtemps disputée, il est vrai ; mais la victoire reste aux chrétiens. Le roi de Perse

clius, et le Patriarche qui ne l'avait pas quittée dans l'exil, par une permission particulière de la Providence sans doute, put l'ouvrir, pour la montrer au peuple, avec la clef qui était restée dans le trésor de Jérusalem. Toute captive qu'elle était au milieu de ses ennemis, elle n'avait pas laissé de se faire respecter, comme autrefois, l'arche d'alliance, au milieu des Philistins.

feint de ne pas en être ému. Il fait renforcer son armée, et choisit le plus vaillant de ses capitaines pour en prendre le commandement, car un pressentiment secret le domine malgré lui, et il n'ose se commettre en personne. Le sang coula à grands flots dans cet autre engagement depuis la pointe du jour jusqu'au soir, et les destinées des deux camps étaient encore incertaines, comme la première fois, quand Héraclius, le front dans la poussière, invoque de nouveau le secours de Dieu, et particulièrement celui de la sainte Vierge Marie. A peine a-t-il commencé de prier que le ciel se couvre de nuages. Bientôt la grêle et la pluie tombant en abondance au milieu d'un grand vent, viennent frapper les Perses en face, leur font tourner le dos et prendre la fuite en désordre. Cette double défaite devait déconcerter enfin Chosroès, et néanmoins sa puissance avait été si formidable qu'elle n'en parut point encore ébranlée. Il fallait un troisième assaut pour la réduire. Il eut lieu peu de temps après; mais les bataillons pressés des ennemis du vrai Dieu ne purent tenir contre la vertu de la Croix. Le général qui les avait rassemblés, par ordre de son maître encore, les vit tomber les uns après les autres, sous les efforts d'Héraclius, avant de mourir lui-même, et le vainqueur, couvert de gloire, après avoir fait des prodiges de bravoure, força le prince infidèle à repasser honteusement le Tigre, sans pouvoir penser davantage à se mesurer avec lui.

Chosroès dans son trouble, et la crainte sans doute d'une mort prochaine, s'empressa de désigner pour son successeur son second fils Médarsès, à l'exclusion de l'aîné. Celui-ci, qui se nommait Siroès, était plein de ruse et d'adresse. Offensé de la proclamation de son père, il résolut de lui faire perdre l'empire et la vie, aussi bien qu'à Médarsès, et il en vint à bout bientôt, au milieu de la honte et de l'accablement d'un peuple vaincu[1]. C'est alors qu'il demanda la paix à l'empereur

(1) La barbarie dénaturée de tous ces princes fait frémir. Siroès s'étant saisi de la personne de son père, l'enferma, chargé de chaînes, dans une forteresse. Il ne lui faisait donner pour sa subsistance qu'un peu de pain et d'eau, et lui disait qu'il

Héraclius, en lui proposant de lui envoyer les trésors de la maison royale de Chosroès, et de se soumettre aux conditions qui lui seraient imposées, et dont la première, il le comprenait bien, serait la liberté du patriarche de Jérusalem et des autres chrétiens captifs, et surtout la restitution de la sainte Croix.

Héraclius accepta ces offres en monarque magnanime, qui ne voulait que le bien de son peuple, et qui pensait, avant tout, à remercier Dieu des grâces insignes dont il venait d'être comblé. Le cœur pénétré de reconnaissance et de joie, il s'en alla à Jérusalem[1] pour y replacer avec honneur l'auguste signe de notre rédemption. Il y avait quatorze ans que ce Bois adorable, sanctifié par les douleurs et le sang de l'Homme-Dieu, était aux mains des méchants. Quand il rentra dans la ville sainte, l'empereur voulut le soutenir lui-même sur ses épaules. La foule qui le précédait et le suivait en chantant des hymnes, donnait à cette cérémonie un éclat solennel. Mais nous devons mentionner une circonstance merveilleuse qui en augmenta l'effet religieux encore. C'est qu'en arrivant près de la porte de Jérusalem, l'empereur fut obligé de s'arrêter, comme s'il eût fléchi sous son précieux fardeau. Il ne pouvait plus faire un pas. Etonné de ce prodige, il se tourne vers le patriarche Zacharie, qui se tenait à ses côtés, et lui en demande la cause avec inquiétude. « Prince, lui dit le Pontife, vous êtes vêtu d'une robe royale ; et quand Jésus passait par ce chemin, en allant au supplice, il n'avait d'autre pourpre, que celle du sang dont il était couvert ; vous portez sur votre tête une couronne d'or qui étincelle de pierreries, et le front de Jésus était ceint de poignantes épines ; vos sandales ellesmêmes sont riches et brillantes ; et Jésus avait les pieds nus et

n'avait qu'à manger l'or qu'il avait amassé par ses rapines. Il envoya ses satrapes l'insulter. Ce vieux roi, après avoir vu massacrer sous ses yeux son fils Médarsès, termina lui-même sa misérable vie au bout de cinq jours, après avoir souffert tout ce qu'on peut imaginer de plus affreux.

(1) La Croix fut d'abord portée à Constantinople, où elle resta une année environ. Probablement Héraclius fit choix du 14 septembre pour la rendre triomphalement à Jérusalem, parce que ce jour, comme nous l'avons dit, était universellement dédié au culte de la Croix.

déchirés. Déposez votre diadème et prenez des vêtements qui rappellent l'abjection du Sauveur. » Héraclius sentit le profond à-propos de ces paroles. Il rejeta son manteau et sa couronne, se revêtit d'un habit simple, quitta sa chaussure, et put aussitôt se remettre en marche, parmi les acclamations des prêtres et du peuple, jusqu'au sanctuaire de la *vraie Croix*[1].

Mais notre Seigneur ne se contenta pas de ce premier miracle : il daigna en opérer d'autres pour réjouir tous les cœurs. On dit qu'un mort ressuscita, et que, comme aux jours de l'Evangile, les boiteux marchèrent, les aveugles virent, les sourds entendirent, les paralytiques, les lépreux, les possédés du démon, tous les malades furent guéris.

(1) L'empereur, avant de quitter Jérusalem, fit de grandes libéralités à cette église, afin de faire oublier ses calamités passées. Il répara aussi les Lieux saints, et laissa partout des marques d'une piété insigne. Et cependant ce prince qui s'était fait admirer par sa valeur, aussi bien que par ses sentiments religieux pendant les six années que dura sa lutte contre les Perses, se laissa depuis amollir par la prospérité. Il ternit sa gloire, en ne sachant pas repousser les incursions des Sarrasins, qui conquirent contre lui l'Arabie et une partie de la Syrie. Il devint peu à peu, non-seulement faible, mais digne de mépris. L'hérésie des Monothélites trouva en lui un défenseur malheureux. Dieu ne se lassait pas de châtier, dans sa miséricorde, et par toutes sortes de moyens, les peuples d'Orient abandonnés à de si grands désordres, puis il les rétablissait dans leur premier état pour leur rappeler ses bontés. A la fin, il ne laissa plus agir que sa justice.

LA FÊTE

DE

S. MICHEL ET DES SS. ANGES.[1]

(29 Septembre.)

Nous devons célébrer avec honneur et révérence la mémoire de tous les saints Anges, et rendre grâces à Dieu qui les a faits très-grands pour sa gloire et très-utiles à notre salut. Ils sont toujours prêts à nous secourir dans le triste pèlerinage de la vie ; leur pureté sans tache les fait approcher si près du Seigneur, qu'ils peuvent nous obtenir par leurs prières *tous ces dons excellents qui descendent du Père des lumières*, ainsi que s'exprime l'Apôtre[2], *et qui conduisent à la perfection*. Com-

(1) Cette fête paraît s'être toujours célébrée le 29 septembre depuis le cinquième siècle. — Dans plusieurs églises, notamment en Allemagne, elle était mise au nombre des grandes fêtes. Il est véritable dans un sens, dit un docteur du siècle passé, que comme on faisait la fête générale de la très-sainte Trinité, du très-saint Sacrement, de tous les Saints, avant qu'il y eût des fêtes particulières instituées à cet effet ; ainsi faisait-on en quelque manière la fête générale de tous les anges dans les liturgies de toutes les églises, avant qu'on eût fixé un jour particulier pour les honorer. Mais quand Constantin eût embrassé le christianisme, on fonda nombre de sanctuaires dédiés aux saints Anges en Orient. Dans la seule ville de Constantinople, on en comptait quinze sous l'invocation de saint Michel, et Sozomène parle du plus beau et du plus vénéré de ces monuments, appelé *Michaelion*, dans lequel s'opérèrent plusieurs miracles. En Occident, le culte des saints Anges, et du saint Archange particulièrement encore, ne fut pas moins célèbre. La fameuse apparition de saint Michel sur le mont Gargan, province de la Pouille, au temps du pape Gélase Ier. en 493, contribua beaucoup à le répandre. Boniface III, touché de cette grande dévotion, élevait une autre église, à Rome, dans la même pensée, sur le haut du môle ou sépulcre d'Adrien, nommé pour cette raison *le mont Saint-Ange*. En France, on bâtissait aussi en 709 sur un rocher de Normandie, le célèbre monastère de *Saint-Michel*. Plus tard, Louis XI, en 1469, instituait l'ordre militaire du même nom, pour reconnaître la protection singulière de l'Archange sur son royaume. (Voir les Bollandistes, Ducange, Descript. de Const. Croiset, Godescard, etc)

(2) Jac. I, 17.

ment ne serions-nous pas heureux de nous confier à leur tendre sollicitude ?

Chez les anciens, nombre de philosophes grossiers, dit Aristote[1], enclins à rejeter ce que leurs yeux ne voyaient point[2], et parmi les Juifs, les Sadducéens, dont il est question au livre des Actes[3], niaient l'existence des Anges. Des hérétiques sont venus aussi, depuis l'établissement du christianisme, protester contre cette vérité, qu'admettaient plusieurs sages, même au milieu des ténèbres de l'idolâtrie[4]; mais la sainte Eglise, notre mère, a toujours enseigné que Dieu a créé les Anges pour environner son trône et lui servir de ministres au ciel et sur la terre. Consolante révélation, que nous retrouvons à chaque page de nos Ecritures, et qui s'y manifeste avec tant d'évidence, qu'elle n'a besoin d'aucune preuve, nous pouvons l'affirmer sans crainte d'être démentis sérieusement.

Contentons-nous donc d'établir ici, par quelques développements, ce que nous venons d'énoncer, qu'il faut honorer les Anges ; et cela pour deux motifs : à cause de leur excellence, et à cause des bienfaits sans nombre que nous en recevons.

Les Anges, comme les hommes, ont été tirés du néant. Les uns et les autres sont l'ouvrage de Dieu : les uns et les autres ont été formés à son image, éclairés de ses lumières, enrichis de ses grâces, afin de pouvoir aspirer à l'immortelle félicité. Sous ce point de vue, l'homme peut être égalé aux Anges : et même quand on vient à considérer l'union hypostatique du Verbe avec notre humanité, et ce Dieu Sauveur, assis à la

(1) Arist. 4 phys. ex, 57,58.

(2) L'idée de l'entremise des Esprits célestes en faveur des hommes, fondée sur la tradition primordiale, ne s'effaça pas chez les Gentils. Elle y donna lieu, au contraire, dit un auteur protestant même (le docteur Lucas) à ces impostures nombreuses des oracles, et cette coutume universelle qui s'introduisit dans le monde païen, de se mettre sous la protection de quelque esprit tutélaire. Il n'est pas inutile de dire ici que les dissidents d'Angleterre ont retenu dans leur liturgie la collecte de l'office de ce jour, dans laquelle nous demandons à Dieu de nous faire ressentir la protection des saints Anges.

(3) Act. XXIII, 6.

(4) On peut compter surtout Aristote et Platon, mais il en est d'autres. Vide S. Cypr. de vanit. idol. et S. Thom. 2 contra Gentes. c. 46.

droite du Père dans les cieux, ayant à ses propres côtés la bénie Vierge Marie sa mère, on se sent tenté de dire que l'ange est inférieur à l'homme. Néanmoins, l'étude plus approfondie de la nature angélique et de la nature humaine, à l'aide de la foi, témoigne bientôt de la haute supériorité des Anges sur nous devant Dieu[1].

Qu'on nous permette une comparaison : qu'est-ce que le métal le plus brillant façonné avec art par le plus habile ouvrier, dès qu'on le met en présence de l'or? mais l'or même et l'argent le plus pur, que sont-ils au prix de ces riches pierreries qui décorent quelquefois nos autels, ou le diadème des rois? Ainsi en est-il de l'homme, dès qu'on le rapproche des Anges. Son corps tiré du limon de la terre et son ame même, quelque noble qu'elle soit, ne sauraient atteindre jamais à la radieuse beauté des purs Esprits. De là, disent plusieurs Docteurs, ce mot de Jésus-Christ dans l'Evangile : *Nul d'entre les fils d'Adam n'est plus grand que Jean-Baptiste, et néanmoins Jean-Baptiste est moindre devant Dieu que le plus petit du royaume des cieux*[2].

Mais pour arriver à des considérations de détails, on ne sait pas si Dieu créa les Anges *au commencement, lorsqu'il fit le ciel et la terre,* ou si ces saintes Intelligences étaient depuis longtemps déjà sorties de ses mains. Le premier sentiment peut-être est le plus probable.

Quant à leur nature, les Anges sont incorruptibles et immortels. Ils n'ont point de corps comme nous; ils n'ont point à porter le joug d'une vie pleine d'amertumes, de tristesses, d'inquiétudes et de déceptions comme nous; on comprend alors qu'ils ne ressentent pas les incommodités du froid, de la faim, de la soif, de la lassitude, qui nous accablent. Pendant que nous luttons péniblement contre les difficultés du monde

(1) L'Eglise reconnaît publiquement cette supériorité, car dans les litanies qui sont un abrégé des prières générales, elle nomme les Anges de suite après la sainte Vierge. Mais malgré cette supériorité, on ne laisse pas de penser que quelques saints peuvent jouir au ciel d'un plus grand bonheur que les Anges.

(2) Matth. XI, 11.

présent, ils jouissent devant Dieu d'une telle liberté, d'une telle puissance d'action, qu'ils peuvent se transporter en un clin d'œil jusqu'aux extrémités de ce vaste univers, et que rien sur la terre ou dans les hauteurs du firmament ne saurait égaler la célérité de leur marche et l'essor de leur volonté.

Que dirons-nous de l'étendue et de la profondeur de leur entendement? Non-seulement ils pénètrent les phénomènes et les secrets les plus cachés de la nature, mais ils lisent au fond de nos ames avant que nous ayons fait monter vers eux nos soupirs et nos vœux. Sans doute tous les célestes mystères ne leur ont pas été révélés; mais depuis le premier moment de leur existence, ils ont eu la vision la plus parfaite, la connaissance la plus exacte de ceux auxquels le Seigneur avait résolu de les initier pour leur bonheur et pour sa gloire.

De plus, ils ont reçu le don d'une fermeté de cœur et d'une bonté si efficaces, que nous pouvons nous dévouer sans réserve à leur service, bien persuadés qu'ils ne nous abandonneront jamais; car ils sont les ennemis irréconciliables de la malice des démons et ils veulent étendre le règne du divin Amour en procurant notre salut. D'autre part encore leur mémoire est si ardente et si vive que nous n'avons point à craindre qu'ils puissent perdre le souvenir de nos pieuses tendresses pour eux et des invocations saintes que nous leur adressons. Enfin Dieu les a faits si grands qu'un seul Ange pût exterminer, dans une seule nuit, 190,000 hommes de l'armée des Assyriens, dit la sainte Ecriture[1], et que c'est la main des Anges encore, ajoute Job, qui met en mouvement tous les cieux, et les contient depuis tant de milliers d'années avec une majestueuse régularité dans l'espace[2].

Cependant, qui pourrait bien compter la multitude de ces Esprits bienheureux? Leurs brillantes troupes, leurs phalanges éclatantes sont comme infinies. Daniel, en les contemplant dans une admirable vision, s'écriait : *Mille millions étaient occupés à servir Dieu, et dix mille millions se tenaient à ses*

(1) IV Reg. XIX, 35. (2) Job. IX, 13.

pieds en l'adorant[1]. Saint Denys l'Aréopagite écrivait aussi que le nombre des Anges est incalculable, et qu'il surpasse celui de toutes les choses matérielles que nous pouvons voir ou imaginer[2]. Merveilleuse disposition de la Providence ! Il est à remarquer qu'elle a eu non-seulement en vue dans les magnificences de la création la perfection de ses œuvres, mais que ce sont ses œuvres les plus parfaites, qui sont en même temps multipliées avec plus d'abondance. Nous nous en convaincrons aisément, en jetant les yeux autour de nous sur la terre que nous habitons, et mieux encore en les élevant vers le ciel? Quel spectacle que celui de la voûte éthérée ! Ne voyons-nous pas les corps lumineux y étinceler de toutes parts, d'autant plus dignes de notre admiration, que ceux qui, par leur éloignement, nous semblent plus petits (comme les étoiles, par exemple) sont incomparablement plus grands que notre globe, et peuvent même égaler et surpasser le soleil en grandeur? Chacun d'eux, en outre, est peut-être le centre de plusieurs autres sphères non moins brillantes : de sorte que s'il nous était donné d'atteindre à la plus élevée, nous découvririons au-dessus d'elle de nouveaux soleils et de nouveaux cieux. Mais si Dieu nous permettait de monter plus haut encore, au-delà de tous ces mondes *qui servent d'escabeau à ses pieds ;* s'il nous était donné d'entrer dans le palais même du grand Roi : c'est là surtout que nous serions éblouis des beautés infinies de l'ordre spirituel. Puissions-nous, disait saint Paul, puissions-nous enracinés et fondés dans la divine charité, comprendre avec tous les saints quelle en est au ciel la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, et connaître l'amour de Jésus-Christ envers nous, qui surpasse toute connaissance ; afin que nous en soyons remplis selon toute la plénitude de Dieu[3] !

Mais pour ne parler que des saints Anges, parce qu'ils doivent seuls nous occuper en ce moment, si parmi ces amis de Dieu, nous avons tous, dans notre exil d'ici-bas, si tous les

(1) Daniel, VII, 10. (2) S. Dionys. de cœlest. hier. c. IX. (3) Ephés. III, 18, 19.

hommes qui ont vécu depuis Adam et qui vivront jusqu'à la fin des temps, ont eu, ou doivent avoir un protecteur spécial, qui ne sera donné à aucun autre, ainsi qu'ont pensé plusieurs Docteurs, il faut convenir que la seule hiérarchie des Anges gardiens, est déjà plus nombreuse, que ne le sera, au dernier jugement, l'humanité tout entière. Cependant ce chœur Angélique est le dernier de tous, et il doit être inférieur en nombre à tous encore, d'après le raisonnement que nous avons établi, que Dieu multiplie ses œuvres, à mesure qu'il les rend plus parfaites. Il faudra donc dire avec les pieux auteurs, qu'il serait plus facile de compter les étoiles qui sont au ciel, les gouttes d'eau qui forment l'océan, les feuilles qui s'agitent sur les arbres dans les forêts, les brins d'herbe qui tapissent la terre, et les atomes qui se jouent dans les airs aux rayons du soleil, que de connaître la multitude des Anges, puisqu'elle est incommensurable. C'est ce qu'affirmait Job, du reste : *Qui pourra faire,* dit-il, *le calcul de ses ministres et de ses armées*[1] ? D'où nous ne pouvons assez admirer quelle est la gloire et la souveraine majesté du Seigneur : car, d'après l'Ecriture, l'honneur d'un grand roi est d'être humblement servi par les plus nobles et les plus puissants de son empire, et de voir la foule dévouée des courtisans surabonder dans son palais, pendant que le peuple se porte au dehors en flots pressés sur ses pas. « La vaste étendue de ses domaines, et la multitude de ses sujets, voilà la dignité du prince, dit-elle, et son humiliation serait dans le petit nombre[2]. »

Une circonstance bien faite toutefois pour nous frapper encore, c'est que dans cette infinité d'Esprits bienheureux, comme fait observer saint Thomas, il n'en est pas un seul qui n'ait sa splendeur propre, et dont la grâce et la beauté n'ajoutent un nouveau rayonnement à l'éclat des cieux. Qu'on se figure sur la terre, et dans un immense horizon, un champ tout émaillé de fleurs : toutes ces plantes embaumées diffèrent les unes des autres par la forme ou par la fraîcheur, par leurs

(1) Job. xxv, 3. (2) Prov. xiv, 28.

couleurs variées ou leurs parfums. Ne peut-on pas se représenter de la sorte, quoique bien imparfaitement, les sacrées milices des Anges. Fleurs brillantes, qui décorent le céleste séjour, non-seulement leur nombre n'est connu que de Dieu seul, mais la gloire de ces nobles Intelligences étant particulière à chacune d'elles, lui donne en même temps un charme et une magnificence qui lui appartiennent en propre.

Il faut dire aussi que quoique innombrables, elles vivent en Dieu dans l'ordre le plus parfait. Divisées en trois hiérarchies, supérieure, moyenne et inférieure, chaque hiérarchie, d'après l'Ecriture et les Pères, engendre elle-même trois Ordres ou Chœurs différents. La première reçoit immédiatement les divines illuminations : elle se compose des Séraphins, des Chérubins et des Trônes. Les Séraphins surpassent leurs frères en ferveur d'amour, les Chérubins en plénitude de science, les Trônes en claire-vue des grandeurs de Dieu et de ses œuvres infinies. La seconde hiérarchie renferme trois autres Chœurs, les Dominations, les Vertus, les Puissances, qui ont empire sur les hommes, opèrent des choses miraculeuses et compriment la rage des démons. Enfin, dans la troisième hiérarchie, sont les Principautés, les Archanges et les Anges. Les Principautés ont un pouvoir spécial sur les villes et les états pour les secourir et pour les défendre ; les Archanges sont les grands ambassadeurs de Dieu ; les simples Anges enfin se trouvent le plus ordinairement députés vers nous sur la terre. Dans une acception commune, nous avons l'habitude de donner le nom d'*Ange* qui veut dire *envoyé,* à tous les Esprits célestes ; néanmoins cette dénomination ne convient en réalité qu'aux Anges du dernier Chœur, non pas pour désigner leur nature particulière, mais l'office qu'ils rendent aux hommes, en leur annonçant les justices ou les miséricordes du Très-Haut. Il est bien vrai que nous trouvons dans saint Paul ce passage : » Tous les Anges ne sont-ils pas des Esprits qui servent le Seigneur, envoyés par leur ministère, en faveur de ceux qui hériteront du salut[1] ? » Mais, au rapport d'un grand

(1) Heb. I, 14.

nombre d'interprètes[1], l'apôtre voulait dire, par ces paroles, que la première hiérarchie des Anges est députée vers la seconde pour lui faire connaître les divines volontés et la seconde vers la troisième. D'autres Docteurs, tout en considérant que les Anges des premiers Ordres sont quelquefois envoyés sur la terre, conviennent pourtant que l'Ecriture ou la tradition n'offrent que peu d'exemples de ces messages extraordinaires. Nous sommes indignes de les recevoir, disent-ils; mais de même que le Sauveur s'est anéanti pour nous jusqu'à la mort, ils n'ont pas dédaigné quelquefois de servir les hommes avec une condescendante bonté[2]. On doit citer à l'appui de ce sentiment, le Séraphin qui purifia les lèvres d'Isaïe, et les Chérubins qu'entrevit Ezéchiel. Qui ne sait aussi que parmi les Archanges, Raphaël fut envoyé à Tobie, et que Gabriël eut la gloire de descendre vers la très-sainte Vierge pour lui porter l'heureuse nouvelle du mystère adorable de l'Incarnation? Quant à saint Michel[3], après avoir apparu souvent dans l'ancienne loi, il est

(1) S. Dionys. (S. Pauli discip.). S. Greg. mag. S. Jean Damasc. S. Thom., etc.

(2) S. Greg. Naz. S. Cyrill. S. Chrys. S. Aug., etc.

(3) Nous n'avons dans l'Eglise que trois Anges à qui on donne des noms particuliers. l'Archange saint Michel, saint Gabriël et saint Raphaël, pour faire connaître par ces noms, dit saint Grégoire, leur vertu particulière et leur caractère. Michel, dit-il, signifie qui est semblable à Dieu? *Michael namque, quis ut Deus?* Gabriel signifie la force et la puissance de Dieu : *Gabriel autem fortitudo Dei.* Le nom de Raphaël signifie le remède divin : *Raphael vero dicitur medicina Dei.* Parmi tous ces purs Esprits, saint Michel a toujours été regardé comme chef de la milice céleste, et celui que les fidèles doivent le plus religieusement honorer. Dans le dixième chapitre du prophète Daniel, Saint Michel est appelé le premier d'entre les principaux chefs. *Nul ne m'assiste dans toutes ces choses, sinon Michel qui est votre prince,* disait l'Ange au Prophète; et le même Ange en parlant de ce qui devait arriver à la fin du monde : *On verra,* dit-il, *s'élever Michel, le grand prince qui prend la défense des enfants de votre peuple.*

Longtemps avant le prophète Daniel, saint Michel s'était fait connaître aux hommes, comme nous le voyons dans l'épître de saint Jude, au sujet de la victoire qu'il remporta sur le démon. Moïse qui avait fait tant de prodiges, étant mort, le démon prévit bien qu'un peuple si porté à l'idolâtrie que l'était alors le peuple juif, ne manquerait pas, après lui avoir vu opérer tant de miracles, de rendre à son corps des honneurs divins, et d'en faire une idole : ce fut pour cela qu'il portait les Israélites à lui dresser un magnifique mausolée. Mais saint Michel, comme protecteur de ce même peuple, l'en empêcha, et fit en sorte que le tombeau de Moïse restât inconnu aux Israélites.

Saint Jean, dans son Apocalypse, nous fait la description d'un autre combat entre

le seul des trois grands Archanges qui se soit montré dans le monde, depuis l'ascension de Jésus-Christ, en donnant à l'Eglise et aux pieux fidèles des preuves de sa protection.

Qu'ajouterons-nous à ces réflexions maintenant? que la première hiérarchie des Anges étant en relation directe avec Dieu, verse l'abondance de ses grâces sur la seconde, et que celle-ci les répand à son tour sur la troisième, dans une extase de bonheur et de félicité sans fin. Cette doctrine est de saint Denys qui l'avait apprise de son maître saint Paul, après que l'apôtre eût été ravi au troisième ciel. De cette sorte, les Ordres angéliques se distingueraient à nos yeux, en ce que l'Ordre supérieur puise au sein de Dieu même les illuminations qu'il communique à ses frères ; que l'Ordre intermédiaire, pour recevoir et répartir les dons divins, n'a de rapports qu'avec ses frères mêmes ; et qu'enfin l'Ordre inférieur, après avoir reçu des premiers Anges la céleste lumière, ne la répand que sur les hommes, ou ne la renvoie qu'à Dieu, dont elle est d'abord émanée. Mais comment cela se fait-il? Comment s'éta-

saint Michel et les mauvais Anges. Il se donna une grande bataille dans le ciel, dit-il, Michel et ses Anges combattaient contre le dragon, c'est-à-dire, Lucifer ; et le dragon avec ses anges combattait contre lui. Mais ceux-ci furent les plus faibles ; et depuis ce temps-là ils ne parurent plus dans le ciel ; et ce grand dragon, cet ancien serpent qui est appelé le diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité dans les enfers avec tous ses anges. Plusieurs ont pris encore pour saint Michel l'Ange qui apparut à Josué après avoir passé le Jourdain, sous la forme d'un héros armé, prêt à aider ce général du peuple juif à s'assujettir les Chananéens. Etes-vous des nôtres ou des ennemis, lui dit Josué? Non, répond l'Ange, mais je suis le prince de l'armée du Seigneur. Quelques-uns veulent aussi que ce fut l'Archange saint Michel qui apparut à Gédéon, pour le porter à délivrer le peuple d'Israël de la servitude des Madianites. Plusieurs même croient que c'est cet Esprit bienheureux qui représentait la majesté de Dieu dans le buisson ardent et sur le mont Sinaï. Ce qui est constant, c'est que saint Michel a toujours été considéré comme le protecteur de l'Eglise, ainsi qu'il l'avait été de la synagogue chez les Juifs. Tandis que depuis l'ascension de Jésus-Christ dans le ciel, nous n'avons aucune apparition particulière de l'ange Gabriel ni de l'ange Raphaël, il est certain que saint Michel s'est montré en plusieurs endroits du monde chrétien, et partout pour donner aux fideles de nouvelles preuves de sa protection. Drepanius Florus, poète chrétien, parle d'une apparition de saint Michel, à Rome. Celle qui se fit au mont Gargan, dont nous avons parlé, est la plus célèbre ; l'Eglise en a consacré la mémoire par une fête qu'elle célèbre le 8 mai. L'Eglise du *Mont-Saint-Michel* en France, n'aurait été construite aussi qu'après une apparition de ce genre à saint Aubert, évêque d'Avranches, en 709. (Croiset, *Année chrétienne.*)

blissent ces amoureuses correspondances de Dieu avec les Anges et des anges entre eux? Ah! pour expliquer ce mystère, il faudrait avoir participé aux joies de ces Esprits immortels, il faudrait avoir leurs cœurs, leurs affections, leurs actions de grâces envers le Dieu qui les a faits si grands, si beaux, si heureux ; il faudrait pouvoir parler, dit encore saint Paul, le langage des Anges[1].

Toutefois, nous comprendrons assez, par ce qui vient d'être dit, l'honneur que nous leur devons, pour toutes les faveurs si extraordinaires de nature et de grâce dont ils sont comblés. Mais ne devons-nous pas les révérer aussi pour la sainte édification qu'ils nous donnent? Doués de la plus parfaite sainteté, ils n'ont jamais perdu leur première innocence ; environnés d'une céleste splendeur, ils sont plus éclatants que le soleil, et ils s'abaissent incessamment devant Dieu dans des adorations profondes. On les voit reconnaître humblement sa triple majesté, comme s'ils n'étaient rien ; et ces *colonnes du ciel*[2] s'ébranlent et s'inclinent aux moindres accents de sa voix. Il ne leur suffit pas de brûler d'amour pour lui, ils sont prompts à exécuter son bon plaisir, et à lui témoigner une soumission sans bornes. « Anges du Seigneur, s'écriait le Prophète[3], c'est à vous surtout de le louer : vous êtes revêtus de force, et vous n'avez qu'un désir, celui d'accomplir avec exactitude ses divins commandements. »

Ainsi sont-ils nos modèles dans le culte que nous avons à rendre à notre Père et commun Maître. Mais à notre tour, bénissons-les avec de pieux transports : les louanges qui sortiront pour eux de notre bouche et de nos cœurs nous seront plus profitables que les subtiles dissertations de l'école dont nous nous garderons bien de nous occuper ici ; sur le moment, par exemple, où Dieu leur a donné l'être, sur celui où il les enrichissait de sa grâce, et commençait à les rendre heureux[4], sur les circonstances ou sur l'espèce du péché

(1) I Cor. XIII, 1. (2) Job. XXVI, 11. (3) Ps. CII, 20.
(4) Dieu avait résolu de ne donner le ciel aux Anges et aux hommes qu'après qu'ils s'en seraient rendus dignes par leurs efforts et leur religieuse fidélité.

que commit Lucifer avec ses complices, sur l'époque où ceux-ci furent précipités dans les enfers; et sur d'autres questions, qu'il n'appartient à personne de résoudre, et qui ne sauraient intéresser le salut.

Mais le second motif qui doit exciter notre dévotion envers les saints Anges, ce sont les bienfaits que nous en recevons. Jésus-Christ sans doute est la source première d'où ces consolations ineffables dérivent. Néanmoins, nous ne saurions oublier que les Esprits bienheureux sont les ministres des divines bontés au ciel et sur la terre, qu'ils veillent sur tous les besoins de nos corps et de nos ames, et qu'ils deviennent pour nous comme le cœur et la main de Dieu, qui leur ordonne de dispenser ses grâces à chaque homme en particulier, et à tous, en général, dans le gouvernement de l'univers.

Nous l'avons déjà dit, aussitôt que nous apparaissons au monde, un Ange gardien nous est donné, et ce zélé protecteur de notre vie nous prodigue ses religieuses tendresses jusqu'à la mort, affermissant nos pas chancelants, murmurant à nos oreilles de saintes prières, nous animant de ses conseils, nous découvrant, par ses inspirations, les embûches de l'ennemi, nous faisant éviter les voies tortueuses du vice, et nous encourageant à suivre avec persévérance les droits sentiers de la vertu. *En ces Esprits souverains,* dit saint Bernard, *il ne se trouve pas seulement une dignité admirable, mais la charité la plus douce et la bienveillance la plus aimable et la plus compatissante.* Conçoit-on qu'ils se résignent à quitter les cieux pour prendre la charge de pauvres pécheurs, comme nous, remplis de toutes sortes d'imperfections, et qu'ils veulent nous glorifier, jusqu'à nous donner place au milieu d'eux, dans ces siéges restés vides par la prévarication des autres Anges tombés?

Nous nous réservons, du reste, de parler avec détail, le deux octobre, de toutes les obligations que nous avons à notre Ange gardien. Ici nous ne devons nous occuper que des saints Anges en général. Mais qui ne serait émerveillé des

révélations que nous rapportent à leur sujet les saintes Ecritures? C'est Raphaël qui se fait humble et petit, pour devenir non-seulement le compagnon du jeune Tobie, mais son serviteur même, qui le suit chez Gabélus, au pays des Mèdes, le défend contre la fureur du monstre qui voulait le dévorer, lui procure une épouse pure et fidèle, et rend la vue à son vieux père, dont la patience et la vertu étaient si dignes de récompense. C'est un autre Ange qui vient trouver Jacob au désert, lutte longtemps avec lui dans les ténèbres, et s'en laisse à la fin terrasser, figure sublime du Sauveur combattant contre Dieu même pendant son agonie, et nous obtenant la victoire. Ce sont des Anges encore, dont l'un porte au prophète Elie le pain qui doit le soutenir dans son voyage au mont Horeb; dont l'autre enlève mystérieusement Habacuc, afin qu'il aille à Babylone consoler Daniel dans la fosse aux lions, et fermer de la part de Dieu, la gueule de ces animaux affamés; dont un troisième conduit à travers les airs dans la ville d'Azote, le diacre Philippe, qui venait de conférer le baptême à l'eunuque de la reine de Candace[1]. O prodige d'amour, les Anges ne semblent mettre leur joie qu'à nous environner de leur douce assistance. Ecoutons saint Laurent Justinien : « Les Anges nous couvrent de leurs ailes, afin que les démons ne puissent nous nuire; ils nous dévoilent les trames de l'esprit infernal. Quand nous nous laissons aller au péché, ils nous en retirent; quand nous sommes dans l'ignorance, ils nous instruisent; quand nous sommes tièdes, ils nous échauffent; ils veillent et prient à nos côtés, quand nous nous livrons au sommeil; ils voyagent avec nous, ils se reposent avec nous, ils travaillent avec nous. Ils portent le flambeau de la foi dans notre enten-

(1) C'est par le ministère des Anges encore que Dieu consola Agar dans le désert, qu'il arracha Loth à l'embrasement de Sodome, qu'il envoya aux prophètes leurs visions mystérieuses, qu'il annonça la naissance de Jésus-Christ, qu'il soutint ce divin Sauveur dans l'agonie du jardin des oliviers, qu'il brisa les chaînes de saint Pierre, qu'il délivra les apôtres de la prison, qu'il révéla à saint Jean l'état futur de l'Eglise, etc. Ce sont les Anges qui ont porté l'âme de Lazare dans le sein d'Abraham. Ils descendront avec Jésus-Christ au dernier jour, et rassembleront les hommes autour de son tribunal. *Les Anges du Seigneur,* disait David, *veillent autour de ceux qui le craignent, ils les délivreront de tout péril.* (Ps. XXXIII, 7.)

dement, et nous remplissent du rayonnement de la divine grâce, dissipant les ombres que la corruption de la nature amasse dans nos cœurs. Ils offrent nos aumônes, nos ferventes oraisons, et toutes nos bonnes œuvres au Seigneur, recueillent les bénédictions qui nous sont données en échange, se réjouissent de nos pieux efforts et prennent plaisir à nous voir avancer dans la vertu[1]. »

Mais, nous le répétons, ils sont les principaux ministres de la Providence divine pour régir et conserver le monde. Ce sont eux qui conservent toutes les choses visibles et leur donnent, en même temps qu'à toutes les créatures corporelles, cette harmonie, cette variété, cette splendide beauté, cet éclat et cette vie qui nous ravissent. Soldats de Dieu, comme les nomment nos saints Livres, chefs et princes des royaumes, modérateurs des maîtres de l'univers, ce n'est pas en vain qu'ils ont été établis nos intercesseurs entre le ciel et la terre. Si on les appelle encore Lumière des cieux, c'est à cause de leur majestueuse clarté ; Flamme étincelante, c'est parce qu'ils se consument d'amour devant Dieu pour renaître et brûler toujours ; Etoiles du matin, c'est que, comme les étoiles matérielles, ils embellissent la voûte du firmament et décorent plus excellemment encore le divin empyrée ; célestes Soleils, c'est qu'ils éclairent le monde ; Reposoirs de Dieu, Chars éclatants du Très-Haut, c'est que le Seigneur met en eux ses complaisances, et qu'ils l'accompagnent partout ; Pierres précieuses du Paradis, c'est qu'en détachant nos cœurs des choses de la terre, ils font luire à nos yeux les joies de l'éternité, et nous remplissent de saints désirs pour elles ; Citoyens du ciel, en un mot, Amis et Enfants de Dieu même, c'est qu'ils possèdent la béatitude souveraine, la félicité sans fin, comme un bien qu'un très-bon père partage avec sa famille bien-aimée.

Usons de toutes ces appellations, en invoquant les Anges, louons-les, imitons-les et principalement leur chef auguste

(1) S. Laur. Just. de casto connub.

saint Michel, qui marche aussi sur la terre à la tête de la sainte Eglise. Mais pour laisser parler encore saint Laurent Justinien : « Révérons en Dieu, dit-il, ces auxiliaires fidèles, puisqu'ils nous apprennent à soutenir vaillamment ici-bas les combats du Seigneur. Donnons-leur toute la gloire qui leur est due, afin qu'ils ne cessent de fortifier nos ames, et que le fruit de leurs travaux ne soit pas perdu. Ils nous rendront avec abondance les félicitations que nous pourrons leur envoyer. Et considérez les grâces dont nous leur sommes redevables. Ils dissipent nos doutes, nous secourent dans nos adversités, tiennent nos cœurs humbles dans la prospérité, rendent le Seigneur propice à nos prières, versent dans nos ames les mérites de Jésus-Christ pour accroître notre justice, ou nous mériter le pardon, et ne se lassent pas de nous témoigner leur sollicitude et leur tendresse. Aimons-les comme d'autres nous-mêmes, et montrons toutes sortes d'empressements à nous enflammer de zèle à leur exemple, d'une fervente charité, d'une vertu constante et généreuse, autant que la faiblesse de notre nature peut le permettre. Mais parmi ces glorieux et célestes Amis, distinguons surtout l'Archange saint Michel, puisque c'est lui surtout qui a renversé Lucifer, qui a reçu de Dieu la plus brillante couronne, et que sa force est invincible. »

Non, ce n'est point en vain que l'Eglise place en lui sa confiance. Elle sait qu'après Jésus et Marie, il est son premier défenseur ; elle le voit perpétuellement prosterné pour elle aux pieds de l'adorable Trinité. C'est avec lui qu'elle combat contre les puissances des ténèbres : c'est par lui qu'elle triomphe ; c'est à l'ombre de son bras victorieux qu'elle remontera pure et sans tache au ciel d'où elle est descendue.

Nous savons aussi que saint Michel reçoit charitablement dans son sein toutes les ames des élus de Dieu, quand elles viennent à quitter ce monde[1]. Que chacun de nous donc sache

(1) Mais ce qui doit augmenter la dévotion et la confiance de tous les fidèles envers saint Michel, c'est qu'on croit qu'il est préposé pour conduire les ames devant le terrible tribunal de Dieu, afin d'y être jugées au sortir de cette vie. Nous som-

le prier et s'abandonner en son amour. Soyons dévots à ses images, prononçons son nom dans les tentations et les dangers comme un espoir de salut, tirons-en une vertu vivifiante qui corrige nos cœurs, ranime notre piété et nous remplisse de confiance et de paix, afin qu'à l'heure de la mort, et, au redoutable jugement de Dieu surtout, nous soyons préservés par le saint Archange des châtiments que mériteraient nos péchés.

mes donc heureux d'avoir pour protecteur spécial auprès du Souverain Juge, celui qu'on peut appeler son premier ministre, celui qui est chargé de nous présenter au Seigneur dans ce moment décisif de notre sort éternel. C'est ici, dit l'Eglise, dans l'office de ce jour, c'est ici l'archange Michel, *princeps militiæ angelorum,* le chef de la milice des Anges ; l'honneur qu'on lui rend attire mille bienfaits sur les peuples ; et son intercession nous conduit dans le royaume des cieux : *Cujus honor præstat beneficia populorum, et oratio perducit ad regna cœlorum.* C'est à cet Ange que Dieu a donné le soin des ames de ses elus, pour les conduire dans le séjour des bienheureux : *Cui tradidit Deus animas Sanctorum, ut perducat eas in regna cœlorum.* En ce temps d'épreuve et de calamité, Michel, le protecteur de vos enfants, paraîtra pour les défendre contre l'ennemi du salut. *In tempore illo, consurget Michael qui stat pro filiis vestris.* L'archange saint Michel est venu au secours du peuple de Dieu, et il ne cesse d'aider et de protéger tous les gens de bien : *Michael archangelus venit in adjutorium populo Dei : stetit in auxilium pro animabus justis.* Après ces paroles, il ne faut pas être surpris si l'on a eu de tout temps dans l'Eglise une vénération et une dévotion particulières pour saint Michel. (Croiset, année chrét.)

LA FÊTE

DU

SAINT ANGE GARDIEN[1]

(2 octobre.)

Dans la fête de saint Michel, le 29 septembre, l'Eglise rend avec joie ses actions de grâces à Dieu pour les bienfaits sans nombre qu'elle reçoit de son infinie bonté par le ministère des saints Anges. Elle loue le Seigneur de la gloire et de la perfection, qu'il a données à ces sublimes Intelligences ; et après lui avoir rendu ses humbles hommages, elle se plaît à honorer les Anges eux-mêmes, en les invoquant sous les plus beaux noms : de citoyens du ciel, d'amis de Dieu, de mandataires des miséricordes divines, de princes souverains du monde et de la création, de protecteurs et de consolateurs de l'homme dans son exil ici-bas. Mais tous ces pieux transports ne suffisent point encore à l'amour de l'Eglise. Elle sait que chacun de nous est redevable à son Ange gardien de faveurs journalières et signalées ; et elle a trouvé bon d'instituer à cet égard une fête particulière, voulant ainsi réveiller dans nos cœurs le sentiment de la reconnaissance qui, en nous rattachant davantage au service de Dieu, nous fait recueillir tou-

(1) Le culte des saints Anges en général était connu dans la synagogue, comme nous avons dit ; mais il semble que le culte de l'Ange gardien n'est né qu'avec l'Eglise. Ce qu'en disent les saints Pères montre combien cette dévotion était familière dès les premiers temps.

On a voulu la satisfaire de bonne heure dans différentes églises par une fête solennelle. Cette fête n'avait point de désignation fixe. Ce n'est que le pape Paul V au commencement du dix-septième siècle, qui a donné une bulle expresse pour la rendre commune à toute la chrétienté, en la plaçant au premier jour libre après la fête de saint Michel, c'est-à-dire au 2 octobre.

jours de nouvelles grâces et des dons plus excellents. Nous n'avons, du reste, aucun autre moyen de mieux témoigner à nos bons Anges notre religieuse confiance.

Nous l'avons exposé déjà : c'est une vérité constamment admise par les Docteurs que tous les hommes sont confiés à la garde d'un de ces Anges de Dieu, dès qu'ils entrent dans la vie, en quittant le sein de leurs mères[1]. On dit que Jésus-Christ seul, quand il daigna venir au monde, n'eut pas besoin de recevoir, comme nous, ce secours ; et la raison en est toute naturelle. Le Sauveur n'ayant pas cessé d'être le Maître et le Seigneur des Anges, ceux-ci n'avaient point à protéger son humanité très-sainte : ils ne devaient que l'adorer. On croit aussi que la sollicitude si douce dont nos Anges gardiens nous honorent ne commence qu'à l'heure de notre naissance, parce qu'avant ce terme elle n'est point nécessaire. Il semble en effet que le même Ange qui veille sur la mère doive veiller aussi sur l'enfant qui ne fait encore qu'une seule chose et un seul être en quelque sorte avec elle. Le diligent cultivateur ne prend-il pas un même soin et de l'arbre qu'il a planté et des fruits qu'il voit produire à ses rameaux ?

Mais ce bien que Dieu nous fait en nous envoyant ses Anges pour nous accompagner dans la vie, ne saurait trop exciter notre admiration. Quelle incompréhensible charité de la part du Seigneur ! Non content d'avoir mis à notre service le ciel et tous les éléments, d'avoir établi l'homme sur la terre comme un roi capable de commander à la nature, ce Père si libéral et divin a voulu que les ministres de ses volontés qui sont devant son trône, ces glorieux Esprits qui l'approchent de si près, vécussent pareillement à nos côtés, devinssent comme nos familiers les plus intimes, nos maîtres, nos soutiens et nos modèles, pour dissiper nos ignorances et nous former incessamment à la vérité et à la vertu.

(1) Ce sont les Anges, dit saint Bernard, qui adoptent les petits enfants à leur naissance, et qui les préservent pendant qu'ils grandissent, de mille dangers. La tendresse des parents, quelque vigilante qu'elle soit, n'est pas assez puissante pour prévenir tous ces périls.

Alexandre de Macédoine disait autrefois qu'il était plus heureux d'avoir eu pour précepteur le sage et savant Aristote, que d'être le fils d'un grand roi. A combien plus forte raison devons-nous nous applaudir d'avoir été placés par Dieu même sous la direction des Anges, en présence desquels toute la sagesse des philosophes et toute la puissance des rois ne sont que néant.

Nous devons nous souvenir, du reste, que cet honneur nous est accordé surtout en raison de l'immortalité de nos ames; car c'est par elle que nous acquérons le titre de frères des Anges, destinés à remplir un jour les siéges que la révolte de Lucifer et de ses complices a laissés vides dans les cieux.

Mais comme aussi nous sommes environnés de ténèbres, assujettis ici-bas au doute et à l'erreur; comme les démons, nos terribles ennemis, nous poursuivent avec une ruse infernale, ne cessant pas de tendre des embûches à notre faiblesse dans le sentier pénible et glissant de la vie, et de rugir autour de nous, dit l'Ecriture, comme des lions furieux; n'est-il pas évident que nous pourrions continuellement périr, si nous n'étions tous les jours et à tous les instants assistés de la grâce d'en haut?

Nous recevons donc, par l'entremise de nos Anges gardiens, des lumières, des encouragements, des consolations, des bienfaits de toute espèce, dont Dieu seul connaît le prix et l'étendue.

A peine avons-nous paru en ce monde, qui ne le sait? les mauvais esprits mettent tout en œuvre pour nous perdre. Ils voudraient nous priver des bénédictions du temps et surtout de celles de l'éternité. S'ils pouvaient empêcher que le petit enfant qui vient de naître fût régénéré dans les eaux du baptème, s'il leur était donné de le rendre difforme, infirme de corps ou d'esprit, hélas! ils tressailleraient d'une horrible joie.

Plus tard, ils ne manqueront pas de troubler le cœur de cette innocente et tendre créature par des représentations obscènes; de fortifier, s'ils le peuvent, ses penchants naturels au mal, de lui inspirer le dégoût de la prière, de la détourner de la voie des commandements du Seigneur.

De quelles autres attaques ne fatiguent-ils point l'homme avancé déjà dans la vie, et le vieillard même penché sur le bord du tombeau, pour leur faire oublier le Dieu qui les a faits ! Mais le bon Ange est là toujours veillant ; et bienheureux sont ceux qui s'abritent à l'ombre de ses ailes. Lui-même les préservera de la malignité perfide du tentateur. Il éclairera leur entendement, dirigera leur volonté vers le bon plaisir divin, et saura leur faire éviter tous les périls de l'ame et du corps. Avec quelle affectueuse sollicitude il nous tend les bras pour nous soutenir dans nos efforts. Il sait que notre exil est triste et douloureux : il veut en adoucir l'amertume. Nous ne sentirons pas la longueur du voyage, car il nous tient appuyés sur son cœur. Il écarte les épines qui embarrassent notre route, et pourraient nous déchirer, il nous montre l'aspic caché sous l'herbe, l'abîme que les fleurs recouvrent, les voies trompeuses qui conduisent à la mort. Et si pourtant, infidèles à sa voix, égarés par les illusions du monde, nous venons à tomber, lui-même nous relève avec une bonté compatissante, il étanche le sang qui coule de nos plaies, et nous aide à rejeter le dangereux venin du serpent, qui déjà commence à glacer nos cœurs.

Ce n'est pas tout : il murmure à l'oreille de notre ame de tendres prières ; il multiplie ses inspirations saintes, ses conseils et ses avertissements salutaires. Il nous adresse de sévères reproches quand il en est besoin, et ne ménage même ni la honte ni les remords, qui excitent le pécheur à la pénitence. C'est qu'il veut que nous restions fermement unis à Dieu, sans nous laisser effrayer par l'aspérité du devoir et les difficultés de la vertu.

Combien de fois l'homme de bien se trouve-t-il en butte à la contradiction. Les rudes épreuves qui viennent assaillir son zèle l'affligent ; il est prêt à perdre courage, et comme un autre Elie, *il s'endort sous le premier arbre qu'il rencontre au bord du chemin*[1], en demandant à Dieu de le laisser mourir,

(1) Eccl. xxvi, 15.

parce qu'il n'est pas meilleur que ses pères[1]. Mais l'Ange qui le garde le réveille bientôt. Il le bénit et lui donne le pain de vie qui lui rendra ses forces, et le fera marcher avec confiance jusqu'au terme obligé de son pèlerinage. N'est-ce pas ce que disait David[2] : *Le Seigneur a commandé à ses Anges de vous conduire dans la voie qu'il nous a marquée. Ils prendront soin de vous, jusqu'à vous porter entre leurs mains, de peur qu'il ne vous arrive mal, en vous heurtant contre la pierre*[3].

O Dieu si grand et si charitable ! *qui sommes-nous pour mériter que vous vous souveniez de nous* à ce point[4] ? Les Anges que vous nous avez donnés s'occupent de notre bonheur, même quand nous nous laissons entraîner aux pensées les plus frivoles, les plus dangereuses, peut-être. Ils veillent à notre chevet, si le sommeil assoupit nos yeux. Ils se réjouissent de nos succès, ils s'attristent de nos pertes. Ils vous parlent, ô mon Dieu, des fervents désirs que nous nourrissons dans nos consciences, de l'horreur que nous témoignons pour le péché, et de nos aspirations vers la céleste patrie. Ils vous offrent nos oraisons, nos mortifications, nos travaux,

(1) III Reg. XIX, 4. (2) Ps. XC. 12.

(3) Voici, d'après l'Ecriture, les principales grâces qu'accordent les Anges aux hommes. Ils les préservent du glaive, comme Isaac, quand son père Abraham allait le frapper. Ils les conservent au milieu des flammes, comme les trois jeunes hommes dans la fournaise de Babylone. Ils les défendent de la dent des animaux furieux, comme Daniel dans la fosse aux lions ; ils les protégent dans le dénûment, comme Moïse exposé sur les flots ; ils les délivrent de prison, comme les apôtres que les docteurs de la loi avaient enchaînés ; ils les arrachent au supplice, comme la chaste Suzanne, au moment où elle allait périr ; ils les dérobent aux flammes, comme Loth et sa famille dans l'incendie de Sodome ; ils les secourent dans les combats, comme Judas Machabée et le peuple de Dieu qui luttaient contre l'impiété d'Antiochus, et comme Gédéon, qui sur leurs ordres renverse les Madianites. Ils les remplissent d'éloquence et de zèle, comme Isaïe dont ils touchent les lèvres avec un charbon ardent ; ils les soulagent dans leurs travaux et dans leurs fatigues, comme Elie, quand il allait à la montagne d'Horeb ; ils les guérissent dans leurs maladies, comme le pauvre paralytique, auquel ils préparaient les eaux bienfaisantes de la piscine de Jérusalem ; ils les consolent dans leurs afflictions, comme Agar au milieu du désert ; ils se laissent vaincre par eux, quand ils sont bons, comme il arriva dans la lutte mystérieuse du désert avec le patriarche Jacob (*). Ils les bénissent et les aiment, quand ils sont religieux et purs, comme Elisée (4 Reg. VI, 16.), comme Judith, etc. (Vid. Jac. Canisius Fos. sanc.) (4) Ps. VIII, 5.

(*) Il est parlé de cette lutte, page 1?4.

nos bonnes œuvres, en vous priant d'oublier nos imperfections et nos offenses. A l'heure de la mort, ils redoublent de zèle pour nous garantir de la rage de Satan, qui s'apprête *à nous dévorer,* dit toujours l'Ecriture. Ce sont eux qui accompagnent nos ames à votre souverain tribunal pour nous concilier vos miséricordes et pour conjurer vos justices ; et si vous devez, Seigneur, nous condamner aux peines du purgatoire, ils viendront nous visiter encore dans ce lieu de tourments, pour nous consoler toujours. Dans tous les états de la vie, en un mot, dans tous les lieux, dans tous les temps, que nous soyons dans la douleur ou la prospérité, nos bons Anges s'empressent de nous secourir, de nous protéger, de nous défendre. Nous pouvons nous convaincre quelquefois, par de visibles témoignages, de cet amour ineffable qu'ils ont pour nous ; mais le plus ordinairement c'est un mystère de tendresse qui ne saurait se dévoiler à nos yeux, et qui restera scellé jusqu'au jour où nous leur serons réunis dans la gloire. Alors seulement nous connaîtrons les grâces qu'ils nous auront obtenues, et les maux spirituels et corporels qu'ils auront éloignés de nous, sans que nous ayons pu pressentir ou deviner en ce monde, les effets de leur bienveillance si ingénieuse et si attentive.

Oui, voilà comment agissent à notre égard nos Anges gardiens. Ils ont un si ardent désir de rendre obéissance et gloire à la majesté divine, qu'ils se trouvent heureux, malgré notre indignité, de s'employer à notre salut. Nous ne sommes devant eux que comme des vers de terre pleins d'impuretés, qu'ils ne devraient même pas honorer d'un regard. N'importe, il leur suffit que le Seigneur leur montre notre indigence, pour qu'ils se fassent gloire de ne nous quitter plus.

A ce propos, le grand Docteur saint Augustin fait de graves réflexions à peu près en ces termes : « Vous ne vous êtes pas contenté, ô mon Dieu, de me créer à votre image et ressemblance, et de m'établir roi de toutes vos créatures ici-bas ; mais vous avez voulu députer vers moi ces purs Esprits, pour que, par leur moyen, je demeure inébranlablement fidèle dans

votre service. Ces bienheureux Anges sont les sentinelles qui se tiennent debout, nuit et jour, sur les murs de votre Jérusalem ; ils sont comme les montagnes qui l'environnent, comme les guerriers qui la couvrent de leur continuelle protection. Vous envoyez sur la terre ces habitants de la patrie céleste pour le bien de ceux qui doivent hériter de votre gloire. Ils les suivent partout, ils leur enseignent à combattre ; ils les éclairent de leurs conseils, ils les fortifient de leurs encouragements, et se rendent leurs intercesseurs auprès de votre trône. Je me sens rempli d'émotion, quand je retrace à mon esprit les soins admirables qu'ils prennent de moi, et que je me dis qu'à toute heure et en toutes choses ils pourvoient à ce qui me manque, avec une sagesse que rien ne lasse ou ne rebute. Si j'ai des larmes à verser, si des soupirs douloureux et de tristes gémissements s'échappent de mon cœur, je suis sûr qu'ils vous prient pour moi, Seigneur, et qu'ils s'apprêtent à me bénir en votre nom. Vous leur permettez de me suivre sous le toit que j'habite, de rester comme de fervents amis, près de votre pauvre serviteur, de se mêler à toutes les circonstances et à toutes les actions de ma vie ; vous les laissez considérer avec une inquiète sollicitude si les désirs de la piété s'accroissent en moi, si je me réjouis en vous, ô mon Dieu ! et si je vous sers avec crainte et tremblement, comme le veut votre Apôtre.

» Je les vois aplanir les obstacles que je rencontre dans le travail ou l'étude ; je les entends se féliciter de mes luttes et de mes victoires, m'inspirer l'humilité, la patience, l'oubli de moi-même, toutes les vertus.

» Mais c'est parce que vous nous avez aimés le premier, Seigneur, qu'ils nous montrent un si affectueux amour. Oui, mon Dieu ! ils aiment ceux que vous aimez, ils gardent ceux que vous gardez. Mais, ô douleur, ils nous abandonneraient, si nous méritions votre colère ; ils nous repousseraient avec horreur, si, manquant à nos promesses, nous venions à nous éloigner de vous. Père très-saint, ne souffrez pas que je vous offense ; quand je vous honore, comme je le dois, je console

les bons Anges et fais frémir les démons. Oh ! que je ne procure jamais aux démons l'affreux bonheur qu'ils ressentent, quand ils voient les justes reculer dans la vertu ! que je ne donne de joie qu'aux bons anges.

» Bien mieux, ô mon Sauveur, que les bons Anges ne vous louent pas en moi seulement, mais en tous mes frères ! qu'ils nous unissent à vous ; que tous nous ne fassions bientôt qu'un avec vous et avec eux, dans les splendeurs des cieux, pour vous bénir et vous glorifier aux siècles des siècles, ô mon Dieu tout-puissant et souverain Créateur des Anges et des hommes.

» Et, quand je vous adresse cette prière, c'est pour vous remercier encore de nous avoir mis sous la tutelle des saints Anges. Eux surtout, peuvent vous louer maintenant pour nous de cette inestimable faveur. Mais que toutes vos créatures et vos œuvres vous louent, que tous vos saints vous exaltent, parce que votre Nom est admirable à jamais[1]. »

Ainsi parle saint Augustin, d'une manière vraiment digne du mérite et de la sainteté des Anges; ainsi déclare-t-il d'une façon merveilleuse les magnifiques bontés de Dieu dans le don qu'ils nous a fait en nous confiant aux bons soins des Anges gardiens.

Toutefois, après avoir célébré cette fête avec tous les transports de foi, de piété, de gratitude et de joie dont nous serons capables, nous devons entreprendre quatre choses pour le profit de nos ames : nous devons montrer à notre Ange gardien révérence, piété, confiance et obéissance. Saint Bernard va nous donner lui-même l'explication de ces trois premiers devoirs, en commentant ce passage des psaumes : *Il a commandé à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies*[2]. « Que ces avertissements du prophète royal, dit-il, vous remplissent de révérence, de dévotion, et de confiance envers votre Ange gardien. Soyez partout respectueux et modeste, parce que partout ce saint Ange vous voit, et que Dieu veut

(1) S. Aug. soli. c. XXVII. (2) Ps. CX, 11.

qu'il soit toujours à vos côtés. Ne cessez point de lui porter honneur en toute rencontre, et ne faites rien devant lui, que vous ne veuillez faire avec une pieuse simplicité sous les yeux de vos supérieurs les plus vigilants[1]. »

De cette sorte, saint Bernard nous demande de régler notre conduite d'après ce qu'avaient enseigné quelques sages même de l'antiquité : que l'homme doit se commander à lui-même ; ne se laissant point emporter aux vains désirs de son cœur, comme s'il avait près de lui, par exemple, la personne du monde qu'il aime et respecte davantage, et qui semblerait entendre ses moindres paroles, épier ses moindres actions. Il est clair qu'aucun de nous ne voudrait déplaire à un censeur si vénéré, et que cette seule pensée serait comme un frein précieux qui nous retiendrait dans le devoir, et nous ferait agir comme des hommes désireux de leur perfection.

En d'autres termes, saint Bernard nous apprend à ne point perdre le souvenir de notre Ange gardien, qui est le témoin de toute notre vie. Ne rougirions-nous pas de pécher en sa présence, quand la seule présence d'un simple mortel comme nous, si inférieur aux Anges, nous remplirait de confusion ?

Le saint Docteur dit, en second lieu, que nous devons à notre céleste Protecteur une tendre et affectueuse dévotion ; car si l'amour appelle l'amour, quand il est prodigue de bienfaits surtout, quel est le cœur si insensible qui ne se laisse émouvoir par l'inépuisable charité de nos Anges gardiens ?

Et de là naît, en troisième lieu, la confiance. Ces conducteurs bien-aimés qui ont renversé les démons, et qui sont remplis de la force d'en haut, ne se contentent pas de venir à nous, pour cheminer avec nous dans notre exil, mais ils sont toujours prêts à repousser encore les efforts de l'ennemi, qui médite notre perte. C'est pourquoi saint Bernard ajoute : *Soyons-leur dévots, abandonnons-nous avec sécurité, à leur amoureuse vigilance ; et complaisons-nous à leur témoigner toute la gratitude qui leur revient*[2].

1) S. Bern. in ps. xc.

(2) S. Bern. serm. xxxi. sup. Cant.

Il dit enfin dans un autre endroit ce que saint Bonaventure relate dans un de ses discours : « L'Ange gardien, cet Esprit si pur et si fidèle, connaît la mystérieuse union qu'il y a entre Dieu et l'ame. Comme il ne cherche pas sa gloire, mais uniquement celle du Seigneur, il s'entremet joyeusement entre le divin Amant et les épouses qu'il a choisies. Je veux dire qu'il offre à Dieu sans discontinuité les saints désirs de nos ames, et qu'il nous apporte en retour lès inappréciables faveurs d'en haut. Quand il en est besoin, il réveille nos langueurs, il se charge, si nous sommes infidèles, de calmer le courroux céleste, et dès qu'il lui est possible, il nous rend à notre Sauveur Jésus, et nous conduit à son Cœur adorable, parce qu'il en a le libre accès, qu'il en est l'hôte familier et que plein de zèle pour le Seigneur, ses prières ne sauraient point ne pas être entendues[1]. »

Mais, en quatrième lieu, nous devons par-dessus tout à notre Ange gardien l'obéissance. N'est-il pas juste que, puisqu'il est notre tuteur et notre guide, notre curateur et notre maître, nous écoutions ses remontrances intérieures, et que nous nous montrions en toutes choses dociles à sa voix, tant pour effacer nos fautes, que pour nous adonner à la pratique du bien, et croître incessamment dans l'amour et la perfection de notre Seigneur Jésus-Christ ?

Ces courtes considérations pourraient être plus développées sans doute. Elles sont propres néanmoins à nous faire apprécier la grâce que Dieu nous a faite, en nous plaçant sous la protection de nos bons Anges. Disons pour nous résumer que si nous avons un ennemi redoutable dans le démon, nous avons également un incomparable ami dans notre Ange gardien. Le démon nous persécute à cause de la haine qu'il porte à Dieu ; mais le saint Ange gardien tout consumé d'amour pour Dieu, de charité pour nous, ne songe qu'à nous bénir, qu'à nous donner la paix et le salut. Par

(1) S. Bonav. in vit. christ. CXXXVII.

conséquent, ne serait-ce pas une grande folie de prêter l'oreille à notre ennemi juré, et de suivre les perfides suggestions de celui qui ne trouve de joie qu'à nous rendre malheureux, tandis que nous rejetterions les précieuses inspirations du meilleur, après Dieu, de nos amis, de celui qui a la mission de ne nous abandonner jamais dans l'exil de ce monde, qui *pleure nos fautes,* disent nos saints Livres, *avec amertume*[1], se réjouit de nos succès, et qui triomphe quand nous sortons victorieux du combat ?

Toutes les fois qu'il se présente quelque bien ou quelque mal à éviter, le démon cherchera à nous détourner de la droite voie. Le saint Ange au contraire nous retiendra toujours, et tout en nous détournant du précipice, il nous encouragera aux œuvres du zèle et de la vertu.

Recommandons-nous à lui, nous ne saurions trop le répéter, comme au conseiller le plus sage ; renonçons à Satan et à son empire ; remercions le Seigneur de tous ses dons, mais principalement du don si excellent de ces Esprits angéliques et si bienveillants qu'il députe à notre garde, pour nous procurer le bonheur.

1. Isaïe, xxxiii, 7.

LA FÊTE

DE

TOUS LES SAINTS.

(Premier Novembre.)

Entre toutes les fêtes que la sainte Eglise a instituées, dans le cours de l'année, pour honorer les bienheureux élus qui jouissent au ciel du bonheur de Dieu même, il n'en est point de plus insigne ni de plus touchante que la solennité de ce jour. Ce n'est pas seulement la commémoraison d'un saint ou de quelques saints que nous y célébrons, mais c'est le triomphe de tous les saints ensemble, dont le Seigneur a si magnifiquement récompensé la vertu.

La pensée de cette grande fête remonte au pape Boniface IV. Il venait de planter la croix sur l'un des plus célèbres temples de Rome païenne, ce superbe Panthéon[1], où tous les dieux de l'antiquité étaient adorés, et il en faisait la dédicace à la très-sainte Vierge Marie et à tous les Martyrs.

Cette consécration d'un édifice profane ne s'était point encore généralement pratiquée. On sait qu'au temps de Constantin, quand il fut possible de construire enfin des églises au grand jour, après trois siècles de persécutions sanglantes, les temples des idoles étaient, au contraire, renversés de toutes parts. Les pieux fidèles, n'écoutant d'abord que leur zèle,

(1) Panthéon, en grec, *Maison de tous les Dieux*. Il avait été offert par Marc-Agrippa, favori d'Auguste et citoyen de Rome, à Jupiter-Vengeur, après la bataille d'Actium. Marc-Antoine ayant été défait à cette bataille, Auguste était devenu maître de tout l'empire (Note tirée de Ribadeneira.)

Le Panthéon était le plus magnifique édifice qu'il y eut dans Rome. Ce chef-d'œuvre d'architecture forme comme un demi-globe, sa hauteur étant presque égale à sa largeur. On lui avait donné la figure ronde pour représenter le monde.

n'épargnaient pas même quelquefois les plus remarquables de ces monuments que tous les arts avaient enrichis de leurs trésors, et qu'on regardait avec raison comme les merveilles du monde. Ainsi tombèrent à Rome le fameux temple de Jupiter Capitolin, à Carthage celui de Jupiter Céleste, à Alexandrie celui de Sérapis, à Delphes celui d'Apollon, à Gaza celui de Minerve, et beaucoup d'autres dont l'histoire a conservé les noms.

On voulait effacer sur la terre jusqu'aux traces du paganisme, parce que sa funeste influence était toujours à craindre pour les récents convertis. Mais à mesure cependant que se propagea l'Evangile, on comprit sans peine que le Maître souverain de toutes choses pouvait partout recevoir les hommages de ses enfants, et qu'il suffisait de purifier religieusement les lieux où il avait été sacrifié au démon, pour qu'on pût y chanter les louanges du vrai Dieu.

C'est ce qu'avait sagement pensé, avant Boniface IV, saint Grégoire-le-Grand. Nous voyons qu'écrivant au roi d'Angleterre qui venait d'embrasser la foi, il lui demande d'abord de détruire les temples des idoles; mais quelque temps après, dans une seconde lettre, il dit à l'évêque Mélite : si quelques-uns de ces temples sont encore debout, consacrez-les en églises, car la piété a pris racine dans les cœurs, et il convient aussi de ménager les faibles.

La destination chrétienne donnée au Panthéon, n'était donc qu'une conséquence naturelle des principes émis par cet illustre pontife. Au rapport de Baronius, Boniface IV y avait fait transporter un nombre considérable d'ossements des saints Martyrs, qu'on avait tirés des catacombes[1] : et il nomma la nouvelle basilique Sainte-Marie des Martyrs (on l'appelle aujourd'hui Notre-Dame de la Rotonde), voulant qu'on en chômât la fête à Rome, chaque année, le 13 mai, jour même de sa dédicace.

1 Baronius dit avoir lu dans un ancien manuscrit de cette église qu'on y conduisit vingt-huit chariots remplis de ces précieuses reliques. Baro. annot. mart. 15 mart.

Vers l'an 835 environ, Grégoire IV fit plus. Il étendit cette fête à toute la chrétienté, et la fixait au premier novembre, non plus seulement en mémoire et à l'honneur de la très-sainte Vierge et de tous les martyrs, mais de tous les anges, de tous les saints, de tous les élus de Dieu sans exception d'aucun[1].

Voilà en réalité l'origine et le développement de la fête qu'on nomme la Toussaint. Elle est observée dans l'Eglise entière, particulièrement à Notre-Dame de la Rotonde à Rome, avec une grande dévotion. Néanmoins, il y a d'autres causes encore de son établissement et nous devons nous y arrêter.

La première se tire de l'obligation précise que nous avons de glorifier notre Seigneur en ses saints, qui l'ont tant honoré durant leur vie, en nous laissant de si beaux exemples de vertu. Nous savons, en outre, que leur plus grand désir est de nous voir imiter leur ferveur, et qu'ils ne cessent point au ciel de prier pour nous. Or, ils sont en si grand nombre dans les demeures immortelles, qu'il ne serait pas possible de consacrer une fête spéciale à la louange de chacun d'eux : dès lors, il était fort à propos de faire choix d'un jour où nous pussions du moins les louer tous en commun, réclamer leur protection dans nos besoins, et leur témoigner la tendre confiance, et la piété qu'ils nous inspirent.

Nous trouvons une seconde raison de cette fête dans l'Ordre Romain : « Il a été établi une fête particulière en l'honneur de tous les saints, y est-il dit, afin de nous fournir l'occasion de réparer en ce jour les fautes dont nous nous sommes rendus coupables par négligence ou fragilité dans les vigiles ou les autres fêtes qui leur sont dédiées. Nous voulons les

1) Longtemps avant que cette fête eût été fixée au 1er novembre, on faisait, durant le temps pascal, c'est-à-dire dans l'intervalle qu'il y a entre Pâques et la Pentecôte, la fête des saints en commun et d'une manière générale ; mais on n'y comprenait encore que la sainte Vierge, Reine de tous les saints, les Apôtres et les Martyrs dont on célébrait le triomphe. Le premier jour de mai était destiné pour célébrer la fête des saints Apôtres, et un autre jour du même mois pour honorer tous les martyrs à la tête desquels on mettait toujours la sainte Vierge : mais il n'y avait point encore de fête particulière en l'honneur de tous les saints. (Croiset, année chrétienne.)

dédommager, en quelque sorte, des imperfections avec lesquelles nous les avons priés, et suppléer à notre tiédeur habituelle par un renouvellement de dévotion. »

Un troisième motif est relaté dans l'Oraison que nous lisons à l'office, et qui est ainsi conçue : « Vous nous avez accordé de célébrer sous un seul vocable, ô mon Dieu ! la fête de tous vos saints ; nous y invoquons votre miséricorde avec confiance ; car, comment ne pas espérer que vous nous accorderez plus facilement l'abondance de vos grâces, quand nous voyons nos supplications appuyées et soutenues par les prières mêmes de toute la cour céleste. » Quelle consolation pour nous, en effet, de pouvoir nous dire que l'innombrable assemblée des saints, prosternée devant la très-auguste Trinité, lui présente avec nous nos requêtes, lui expose nos besoins, lui demande avec une charité dont nous ne comprendrons jamais l'étendue, d'alléger le poids de nos maux ! Serait-il possible que nos vœux ne fussent point exaucés, et que la voix de tant d'amis si glorieux et si purs ne brisât pas tous les obstacles qui s'opposent à notre bonheur, comme à notre salut ?

Mais la principale raison sans contredit de cette fête, c'est la réforme de nos mœurs à la vue du triomphe et de la perfection des saints. Ils sont arrivés à la gloire en menant une vie très-pure ; nous devons marcher sur leurs traces. « Si nous sommes favorisés de leur protection, dit saint Bernard, n'est-ce point pour que nous nous portions de tous les efforts et de tout le zèle de nos cœurs vers cette béatitude suprême dont ils jouissent, et qui doit être la nôtre[1] ? » — « Ceux-là célèbrent vraiment la fête des martyrs, écrivait aussi saint Augustin, qui s'inspirent de l'esprit des martyrs ; car ces solennités pleines de pompe ne sont autre chose que de vives exhortations à la sainteté. L'Église veut que nous ayons soin de retracer en nous ce que nous avons religieusement et joyeusement médité au pied de ses autels, et devant les images ou les tombeaux des glorieux athlètes de sa foi[2]. »

(1) S. Bern. serm. in fest. omn. ss. (2) S. Aug. serm. 17. de sanct.

Et c'est pourquoi elle nous rappelle aujourd'hui à la messe l'évangile des béatitudes ; nous montrant ainsi le chemin que les bienheureux Prédestinés ont suivi pour conquérir les cieux : et elle nous exhorte à y entrer après eux. Elle nous dit que l'humilité qu'ils ont aimée, l'amour de la pauvreté, et le dégagement de tous les faux biens de ce monde, les larmes de la pénitence, les saints désirs de la justice qu'ils ont entretenus dans leurs cœurs en faisant la volonté du bon Maître, nous mériteront à nous-mêmes, si, à notre tour, nous sommes fidèles, une incomparable récompense, un royaume où nous serons toujours heureux.

Ah ! quelle langue, fût-ce même celle des saints, pourrait nous parler dignement de cette gloire? Quelle intelligence pourrait nous faire comprendre ce bonheur sans égal, au-delà duquel il n'en est pas d'autre, puisque c'est la gloire et le bonheur de Dieu, source intarissable de délices, qui surpasse tout sentiment? Aussi l'Apôtre a-t-il écrit que l'homme n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur n'expliquera jamais ce que le Seigneur réserve à ceux qu'il aime[1]. Qu'est-ce à dire? L'œil de l'homme ne saurait voir ces grands biens, ni son oreille en entendre le récit, parce que ce sont des biens incréés qui ne peuvent tomber sous les sens. Notre cœur non plus ne saurait les embrasser, parce que tout grand qu'il soit par l'expression de ses désirs, il sera toujours faible et borné devant les réalités divines et les gloires de l'éternité.

Le Docteur angélique nous apprend qu'il est dans l'Eglise trois choses qui ne sont point infinies par elles-mêmes, et qui ont acquis cependant, sous certains rapports, une grandeur et une dignité sans bornes. La première, l'humanité sacrée de Jésus-Christ, laquelle étant hypostatiquement unie à la divinité, devient immense et infinie comme Dieu même, si bien qu'on ne peut pas dire de Jésus-Christ qu'il n'est, comme nous, qu'une pure créature. La deuxième, la personne de la très-

(1) I Cor. II, 9.

sainte Vierge Marie, qui n'est qu'une pure créature assurément, mais qui ayant été élevée à la qualité de Mère de Dieu, ayant conçu dans ses chastes entrailles et miraculeusement enfanté le Verbe éternel, incompréhensible et divin, revêt une majesté si étonnante, une prérogative si inouïe, qu'elle semble ne plus participer qu'à l'infini. La troisième, le bonheur des saints au ciel, qui est bien fini et limité sans doute comme les saints le sont eux-mêmes ; mais qui contient pourtant une gloire infinie, puisque c'est celle de Dieu, et que c'est éternellement que les saints en jouiront, sans qu'il leur soit donné d'en comprendre l'étendue[1].

Oui, cette félicité qui nous attend dans les cieux est si magnifique que l'homme qui la possède se trouve élevé jusqu'au sein de Dieu son créateur, pour lui être en quelque sorte assimilé, non par nature, mais par grâce, par union et par adoption : ce qui nous a fait appeler par saint Pierre *les associés de la nature divine*[2]. Une comparaison pourra peut-être expliquer un peu cette merveille.

On dit de nous quelquefois que nous sommes bons, justes, religieux et sages. Et comment ? C'est que la bonté, la justice, la piété, la sagesse, *ces vertus célestes qui descendent du Père des lumières*, comme dit l'Apôtre[3], se manifestent en nous, s'impriment si bien dans nos ames, que nous paraissons identifiés à elles, jusqu'à nous faire qualifier de leurs noms. De même, remarque un illustre théologien[4], le propre de la divinité étant de diviniser ce qui l'approche, la récompense admirable que Dieu donne à ses saints dans sa gloire, est de les rendre semblables à lui ; afin que s'accomplisse la parole du prophète royal : *Je l'ai dit, vous êtes des Dieux, et tous, les enfants du Très-Haut*[5].

Mais comme aussi les rois de la terre se font entourer et servir par les princes et les grands de leur cour, pour relever, par les hommages qu'ils en reçoivent, leur puissance souveraine : ainsi le Seigneur a-t-il résolu de réunir autour de son

(1) S. Thom. I, p. q. 25. (2) II Pet. I, 4. (3) Jac. I, 17.
(4) Sévérin. Boëce. (5) Psalm. LXXXI, 6.

trône dans les splendeurs éternelles les radieuses phalanges des saints qui lui rendront honneur à jamais. Là il les fait tous rois en les investissant de ses divines clartés ; que dis-je ? il leur communique même tout ce qu'il est par essence, selon la mesure des mérites qu'ils ont acquis. « Nous le verrons face à face, dit saint Paul ; nous le contemplerons à découvert ; nous serons transformés en son image ; l'esprit du Seigneur nous fera monter de clarté en clarté jusqu'à lui[1]. » Comme un miroir brillant nous recevrons donc et réfléchirons en nous son immuable gloire. L'apôtre saint Jean ajoute expressément que *quand le Seigneur viendra, nous lui ressemblerons*[2]. De sorte que comme une goutte d'eau versée dans le vin reçoit la couleur et la saveur du vin, comme le fer jeté dans la fournaise prend toutes les ardeurs du feu, comme l'air traversé par la lumière en est tout éclairé, tout embrasé bientôt, comme le cristal exposé aux rayons du soleil s'illumine et se colore de l'éclat de cet astre ; les Bienheureux, ô prodige ! plongés dans l'immensité de Dieu, abîmés dans son amour, rassasiés de ses grâces, comme dans un océan sans fond de lumière, de beauté, de douceur et de vie, ne feront plus qu'*un* selon l'expression même du Sauveur[3], avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pendant toute la durée des siècles.

Les théologiens divisent cette félicité des saints, en gloire essentielle et en gloire accidentelle.

La première, qui est la principale, n'est autre chose que l'union de l'ame avec Dieu. Dans l'exemption de tout mal, dans la plénitude de tout bien, elle inonde les élus des consolations les plus ineffables et les plus pures, puisqu'elle les admet à la claire vision du Seigneur, dont saint Augustin a dit : nous ne pouvons avoir de plus grande récompense, ni de plus sûre félicité que de voir Dieu. Ah ! qui pourrait le dire, encore une fois ? Dieu étant le bonheur sans fin et l'éternelle et toute-puissante bonté, attire à lui l'ame béatifiée par d'indicibles ravissements ; il lui dévoile dans les profondeurs de

(1) II Cor. III. 18. (2) I Joan. III. 2. (3) Joan. XVII. 11.

son être, non-seulement ses divines perfections, mais toutes les grâces, toutes les amabilités, toutes les tendresses de son cœur ; et se versant lui-même en elle comme un fleuve, pour la remplir de ses dons, il l'élève à une béatitude, il lui fait goûter des joies saintes, vives, pleines et surabondantes, qui ne sauraient être à nulle autre comparées.

Voici comment saint Augustin s'explique sur ce merveilleux sujet : « Là, nous verrons, nous aimerons, nous louerons. Nous verrons la lumière dans votre lumière, ô Seigneur ! Et quelle lumière ! Lumière infinie, toute spirituelle et incompréhensible, inaltérable, éternelle, inaccessible, increéée, lumière de la vérité, lumière des anges, lumière des saints, qui les réjouit tous, qui les conserve tous dans une jeunesse toujours nouvelle, lumière de lumière, c'est-à-dire, vous-même, ô mon Dieu, source immortelle de grâce et de vie. Et nous vous verrons ainsi sans voile, dans l'éclat de votre visage, nous vous verrons face à face. Mais, Seigneur, qu'est-ce que vous voir de la sorte ? *Vous connaître,* répond votre apôtre[1], comme vous vous connaissez, connaître votre puissance, ô Père souverain, votre sagesse, ô Fils unique du Père, votre clémence, ô Saint-Esprit qui procédez également du Père et du Fils ; connaître, en un mot, votre éternelle et indivisible essence, ô Dieu vivant, mon amour, mon tout. Voilà la gloire des bienheureux, la joie, le prix, la récompense, la couronne de ceux qui avec persévérance auront combattu pour vous jusqu'à la fin ; voilà le parfait repos, la parfaite paix, les consolations magnifiques, les délices inénarrables du Paradis, de la Jérusalem des cieux, de ce royaume de tous les siècles, dont rien ne saurait ternir l'éclat[2]. »

Quel étonnant privilége donc et quelle destinée que la nôtre ? Oui, que sera-ce de voir dans l'extase du bonheur cette majesté de Dieu trois fois sainte, si admirable par la simplicité et l'unité de sa substance et par les communications pleines d'amour des trois Personnes entre elles ? de voir, tel qu'il est,

(1) I Cor. XIII. 12. (2) S. Aug. solil. 26.

sans commencement et sans fin, ce grand mystère du Père dans le Fils, du Fils dans le Père, du Saint-Esprit dans le Père et le Fils... de voir, sans ombre ni figure, comment le Fils est éternellement engendré du Père, comment le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comment chacune de ces personnes adorables n'est ni plus grande, ni plus petite, ni plus noble que l'autre : comment le Père n'a point existé avant le Fils, ni Celui qui est engendré avant Celui qui engendre ; comment enfin, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont en tout et partout toujours égaux, toujours coéternels, toujours d'une même excellence et d'une même dignité...

Mais au ciel nous verrons encore en Jésus-Christ, cet indissoluble lien qui unit de telle sorte la nature divine et la nature humaine, le fini et l'infini, qu'on peut affirmer en toute vérité, quand il est question du divin Maître, que Dieu est homme et que l'homme est Dieu.

Et c'est dans cette très-sainte, très-pure et admirable contemplation de l'auguste Trinité et de l'Incarnation du Verbe que consiste surtout la félicité des élus.

Leur plus grande joie est de voir Dieu en Dieu. Cependant, en Dieu aussi ils se voient eux-mêmes, et toutes créatures et toutes choses. Quand je suis placé devant une glace, dit saint Fulgence, non-seulement sa forme et sa beauté se dessinent sous mes yeux, mais je vois briller en elle mon image et tous les objets qui s'y reflètent avec moi. Ainsi, continue le saint Docteur, le Bienheureux dans le miroir sans tache de la gloire et de la sainteté de Dieu, se délecte-t-il de la vue de Dieu d'abord ; mais cette jouissance est encore augmentée par la vue de ses propres béatitudes et de celles des saints, qui sont à ses côtés. Il voit même dans le rayonnement divin, en proportion des lumières que lui ont méritées ses vertus, et les justes qui se sanctifient sur la terre, et les pauvres pécheurs qui s'égarent à travers le dédale de leurs funestes passions.

Mais si durant notre exil, dans cette vallée de larmes, les créatures sont déjà comme autant de miroirs quoique bien imparfaits, où Dieu daigne se représenter ; est-il bien étonnant

qu'au ciel il ait voulu reproduire en lui-même d'une manière bien autrement éclatante, sous l'œil de ses saints, toutes les excellences de ces mêmes créatures, auxquelles il a donné la vie?

Ce n'est pas tout. Les mystères cachés que les plus éminents esprits ne peuvent concevoir en ce monde après de longues études, et qu'ils n'expliqueront jamais, les saints les voient clairement en leur source et dans la pleine satisfaction de tous leurs désirs. Ils voient comment la terre, l'eau et le feu furent créés de rien, le ciel semé de tant d'astres lumineux, et toutes les parties de ce vaste univers disposées avec un ordre si harmonieux et si constant. Ils voient, dans les magnificences des cieux, comment les milices des anges, étincelantes de beauté, sont distribuées en neuf chœurs, qui forment trois grandes hiérarchies autour du Trône du Très-Haut. Ils voient comment toutes les grâces et pour le temps et pour l'éternité découlent de Dieu seul, principe de tout bien ; comment l'innombrable assemblée des élus puise sa force à ce torrent de délices; comment les ames voyageant encore ici-bas, et les créatures même insensibles ne peuvent s'en trouver séparées, étant en Dieu comme dans une vive lumière qui se répand et se partage en mille autres lumières sans éprouver la moindre altération. Ils voient comment les dons du Seigneur ont un attrait nouveau toujours, parce qu'il n'y a pour Dieu ni passé, ni futur, mais une immortalité continuellement présente, et si on peut parler ainsi, un temps qui n'a point de temps. Ils voient enfin, comment l'être de Dieu, dans son indivisibilité sainte, répartit aux uns plus de grâces, aux autres moins, à la façon du soleil encore qui pénètre plus ou moins de sa chaleur les objets qu'il frappe de ses rayons, selon les propriétés et les dispositions qu'il y rencontre.

Que dirons-nous maintenant des inscrutables jugements de Dieu et des effets toujours subsistants de sa divine et paternelle Providence, qui leur sont manifestés? De cette sorte ils savent pourquoi il y a des états si différents au milieu de la grande famille des fils d'Adam ; pourquoi celui-ci souffre de la

pauvreté, et celui-là regorge de richesses, pourquoi celui-ci n'a que des douleurs et des maladies en partage, et celui-là jouit de la plénitude de toutes ses forces ; pourquoi celui-ci se trouve faible, inintelligent, disgracié de la nature, et celui-là fort, spirituel, rempli de beauté, de savoir et de grâce ; pourquoi cet enfant qui meurt avant d'avoir reçu le baptême, descend dans les limbes où il est privé de la vue de Dieu, tandis que cet autre s'envole avec un joyeux amour vers le ciel, après avoir été lavé dans les eaux saintes et régénératrices ; pourquoi l'un des deux larrons qui furent crucifiés avec Jésus-Christ, obtint le salut, pendant que l'autre expirait tristement dans sa coupable obstination : pourquoi Judas, en se chargeant d'un horrible déicide, maintenait les autres disciples dans leur devoir et les délivrait de l'apostasie ; pourquoi, dit saint Augustin[1], ce sont les justes souvent qui sont privés des biens de la fortune, tandis que les méchants semblent en être préférablement comblés ; pourquoi les premiers encore vivent dans les épreuves, quand les seconds sont de toutes parts applaudis et voient toutes leurs entreprises couronnées de succès ; pourquoi encore l'innocence est condamnée et l'iniquité triomphante ; pourquoi les hommes dont les talents et la vertu donnent tant d'espérance pour le bien, sont de bonne heure emportés par la mort, lorsque les autres qui ne paraissaient exister que pour la honte ou le malheur de leurs semblables, atteignent cependant la vie la plus avancée ; enfin pourquoi ceux qui deviennent le scandale du monde sont élevés en honneur et placés sur des trônes, pendant que, non loin de là, l'homme pacifique, bienfaisant, utile et modeste, languit dans un perpétuel et ténébreux oubli.

Pour tout dire en quelques paroles, les saints voient au ciel que les œuvres divines sont mêlées de justice et de miséricorde, et que la sagesse infinie les fait toutes servir à sa plus grande gloire comme à notre plus grand bien ; que si nous n'entrevoyons rien quelquefois de son action secrète dans les

1 S. Aug. lib. 20. De civit. Dei c. 2.

événements les plus ordinaires de la vie présente, les adversités même qui nous arrivent, ne laissent pas cependant de nous être salutaires et profitables, parce que le Seigneur tire incessamment le bien du mal, pour exalter son saint nom et faire éclater davantage sa douceur, sa miséricorde et sa bonté. C'est ainsi que de l'envieuse jalousie des enfants de Jacob, qui vendirent leur frère Joseph aux Ismaélites, il fit sortir le bonheur même des coupables; de la très-cruelle et ignominieuse mort de notre Seigneur Jésus-Christ, la rédemption du monde; du reniement de saint Pierre, l'humilité et la contrition de cet apôtre, sa compassion et sa miséricorde pour tous les pauvres pécheurs; de l'incrédulité de saint Thomas, le plus éclatant témoignage de foi pour fortifier la nôtre; de la cruauté des tyrans, persécuteurs de l'Eglise, la constance et la gloire de ses admirables martyrs, la confirmation de l'Evangile, et la sainte édification de tous les chrétiens.

Encore une fois, où est le savant sur la terre capable d'arriver, par les études les plus approfondies, à l'appréciation de ces grandes choses qui sont dévoilées aux saints dans l'éternelle lumière? où l'orateur capable d'en discourir dignement? où l'esprit ingénieux et vif, capable même de s'en former une idée? Ah! les saints, parce qu'ils en ont la pleine connaissance par la très-parfaite vue de Dieu, sont consumés de célestes ardeurs. Tout embrasés de ce feu dévorant qui est le Seigneur lui-même, dit l'Ecriture[1], qui convertit tout en soi, qui brûle toujours et ne s'éteint jamais, ils goûtent d'inénarrables félicités; ils s'enivrent des plus pures délices au sein de la miséricorde infinie; ils s'unissent avec tant d'amour au souverain bien, ils le pressent, ils l'étreignent si étroitement et dans de si saints transports, qu'ils ne sauraient plus jamais s'en séparer.

Mais de ce bonheur immense des élus en dérivent d'autres encore; de cette gloire qu'ils reçoivent dans la possession, la jouissance et la vue de Dieu, sortent, comme d'une source res-

1) Deut. IV, 24.

plendissante, comme d'un foyer lumineux et rayonnant, quatre gloires nouvelles bien chères à l'ame sanctifiée, car elles consomment sa béatitude.

Ce sont les biens de la félicité accidentelle, que nous avons à définir en second lieu : à savoir, la beauté de gloire dont les corps des saints seront un jour revêtus, la magnificence et la splendeur des cieux qu'il est donné aux élus d'habiter, l'immortelle société de tous les Anges, de tous les bienheureux, de tous les justes au milieu desquels ils ont été triomphalement admis ; et la consolante certitude enfin que tous ces biens ne leur seront jamais ravis, qu'ils dureront autant que Dieu sera Dieu.

Et d'abord, l'ame épanchera sur le corps par torrents, la gloire dont Dieu la remplit en se communiquant à elle, et le corps qui en sera inondé se sentira soumis à l'ame par les liens de la fraternité la plus intime et la plus douce. Il la suivra partout avec joie et sans rencontrer d'obstacle, comme s'il n'avait plus rien de sensible : de manière que, comme notre ame, durant la vie présente, paraît comme être de chair, quoiqu'elle nous vivifie, tant elle est accablée sous le poids de nos organes et tout inclinée vers la terre ; de même au ciel le corps pénétré par la grâce s'élèvera glorieusement vers les régions béatifiques, parce qu'il sera devenu semblable aux esprits, Dieu, d'après l'enseignement de saint Paul[1] et de la théologie catholique, lui faisant de merveilleux dons, l'agilité, la subtilité, l'impassibilité, la clarté.

1° L'agilité. Elle sera si grande qu'en un clin d'œil le corps des bienheureux se trouvera partout où l'ame voudra le conduire. Le cheval qui fuit dans sa course impétueuse, l'aigle qui vole au plus haut des cieux, le trait qu'une main robuste a jeté dans l'espace, le soleil lui-même qui, *semblable à un géant,* parcourt si rapidement le monde entier, ne sauraient nous représenter, comme il convient, cette active célérité du corps des saints, puisque, pareil à l'éclair qui se fait voir de

(1) I Cor xv 40 et seq.

l'Orient à l'Occident, ils pourront atteindre en même temps, au gré des ames, d'une extrémité à l'autre, pour parler le langage de l'Ecriture[1].

2° La subtilité dont ils seront doués ne saurait être égalée non plus par la délicatesse de l'air que nous respirons, du rayon de lumière qui nous échauffe ou nous éclaire, du son de la voix qui vient frapper notre oreille.

3° Que dire de leur impassibilité? Comme le rayon de lumière encore ne saurait être brisé par la main des hommes, ni caché dans les eaux, ni consumé par le feu, ni souillé par la poussière ou la boue; ainsi, les corps ressuscités et glorieux ne pourront plus souffrir les épreuves du temps et de la corruption, ni éprouver aucune altération, ni recevoir aucun dommage.

4° Quant à leur clarté, elle surpassera celle du soleil et de tous les corps lumineux et de tous les astres qui sont au firmament; et nous pouvons dire avec assurance que les objets qui nous paraissent très-brillants ici-bas, ne seront devant eux que sombre obscurité, que ténèbres profondes.

Répétons, du reste, que nous sommes toujours impuissants à parler des consolations divines qui sont réservées aux saints, et des beautés, et des richesses, et de la majesté du séjour qu'ils habitent. Enveloppés que nous sommes dans les nuages de l'exil, comment pourrions-nous décrire, sans l'avoir vue, cette incomparable cité de Dieu, ce palais mystérieux du grand roi, dont la sublimité est au-dessus des cieux, dont *la grandeur, la largeur, la hauteur et la profondeur,* au rapport de saint Paul[2], n'ont point de mesure? Nous lisons dans les ouvrages des savants, qu'il se trouve des étoiles soixante et quatre-vingt fois plus volumineuses que la terre[3], que sera-ce du divin empyrée, qui embrasse toutes

(1) Sap. VIII, 1. (2) Eph. III, 18.

(3) Les astronomes, aujourd'hui, à l'aide des instruments d'optique qui nous ont révélé tant de choses, ne diraient plus soixante ou quatre-vingts fois, mais plusieurs millions de fois plus volumineuses que la terre.

« Si les distances des étoiles à notre globe, dit M. Desdouits dans les leçons de la nature, sont tellement hors de mesure, quelle sera la grandeur de ces astres qui

les étoiles et tous les cieux? *O Israel,* s'écriait le prophète Baruch, *qu'elle est grande et belle la maison de Dieu! qu'ils sont vastes les lieux que possède le Seigneur! Il est grand, il n'a point de fin, il est immense et sans limites*[1]. Ah! si les dehors de ce tabernacle immortel qui nous sont ainsi représentés, nous causent d'ineffables ravissements déjà, quelle destinée que celle du chrétien, puisque nous sommes appelés à être introduits un jour dans ces sacrés parvis, en présence même du Saint des saints!

Ecoutons saint Pierre Damien, qui a voulu par des paroles ferventes et figurées, en s'aidant de plusieurs auteurs et de saint Augustin surtout (lib. medit. XXVI.), nous faire souhaiter ardemment cette grâce finale qui couronnera toutes les autres. « Nous devons renoncer à exprimer les joies qui règnent dans les cieux, et les glorieux ornements qui les décorent. Là, les édifices sont construits de pierres précieuses, couverts de l'or le plus pur, et brillants de toute clarté. L'ensemble de cette cité sans nom est composé des plus splendides et des plus riches demeures. Les voies qui la traversent sont plus transparentes que le cristal. On ne saurait y craindre le froid glacial de l'hiver, ni les brûlantes chaleurs de l'été. Le printemps est perpétuel dans cette véritable terre promise : la douce verdure tapisse ses montagnes et ses vallées; des plantes pleines de variété, aux tiges odorantes et fleuries, s'y épanouissent à chaque pas. On y voit particulièrement les lis mêler leur blancheur à l'incarnat des roses, et des ruisseaux embaumés y porter partout la fraîcheur et l'abondance. Les

sont néanmoins visibles à de telles distances! Ici nous sommes circonscrits dans le champ des hypothèses; si une étoile, au minimum de la distance que nous avons déterminée, avait une seconde de diamètre apparent, son diamètre aurait alors trente-cinq millions de lieues... Il suit de là que les étoiles sont incomparablement plus grandes que le soleil; car un diamètre de trente-cinq millions de lieues correspond à un volume de près d'un million de fois égal à celui de notre soleil... Je vois donc dans l'espace qui se déroule à mes regards pendant une belle nuit, des milliards de corps, qui nous paraissent voisins les uns des autres, et qui doivent être néanmoins séparés par d'immenses intervalles; et dont chacun l'emporte de plusieurs millions de fois peut-être sur celui qui nous éclaire. (Leçons de la nature, tom. IV, considération 299.)

(1) Baruch. III, 24.

épis jaunissants y sont toujours chargés de grains : le lait et le miel y coulent comme d'une source féconde dont le cours n'a jamais été interrompu ; et les arbres y donnent en même temps et leurs fleurs et leurs fruits.

» La lumière qui éclaire ce lieu de bonheur, n'est plus celle du soleil, de la lune et des étoiles, sujette à tant de vicissitudes : c'est l'Agneau de Dieu lui-même qui y rayonne, sans jamais voiler ses divines splendeurs. Aussi n'y a-t-il point de nuit au ciel : on y jouit d'un jour qui n'a pas de déclin, et chacun des élus y brille comme le soleil dans son plus vif éclat. »

Qui pourrait, d'autre part, raconter le nombre de ces heureux prédestinés, leur dignité suréminente, les combats qu'ils ont livrés, les victoires qu'ils ont remportées contre le monde et contre eux-mêmes, et qui les ont chargés de mérites, enfin la tendre et consolante charité, les précieux rapports d'amour qui existent entre eux ?

Leur nombre est si considérable que l'Apôtre bien-aimé assure, dans son Apocalypse, qu'on ne saurait venir à bout de les compter ; et il ajoute : *Ils étaient de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, debout devant le trône, vêtus de robes blanches et portant dans leurs mains des palmes de triomphe*[1]. Ce qui s'accorde avec cette autre vision de Daniel : *Mille millions servaient le Seigneur pour reconnaître sa suprême majesté, et dix mille millions se prosternaient en sa présence*[2].

Et cependant l'ordre règne sans la moindre confusion dans cette grande multitude. C'est une immense et majestueuse harmonie de toutes les vertus et de toutes les perfections. Nul désir d'élévation de l'un au-dessus de l'autre ; tous occupent avec actions de grâces la place que leur propre sainteté leur a assignée.

Quant à la noblesse qu'ils ont acquise, elle ne saurait être plus excellente, puisqu'ils sont enfants de Dieu et rois pour l'éternité.

(1) Apoc. VII, 9. (2) Dan. VII, 10.

Et pour ce qui regarde leur pureté très-sainte, et les faveurs, et les amabilités, et les douceurs de leur condition, n'est-ce pas assez de savoir qu'ils ne font en Dieu qu'un cœur et qu'une ame ; et que le nom même de cette Jérusalem des cieux où ils sont si heureusement couronnés, veut dire vision de la sainteté et de la paix ? La charité, qui rend toutes choses communes, les tient unis entre eux et d'une façon plus parfaite que les membres le sont au corps ; puisqu'ils sont animés d'un même esprit, qui leur donne un même être, un même amour, une même vie bienheureuse.

Cela étant, leur félicité particulière est perpétuellement augmentée par la pensée du bonheur de leurs frères, que chacun d'eux aime comme soi-même. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire : « Cet héritage céleste n'est qu'un pour tous, et il est tout pour chacun ; car chacun reçoit un aussi grand contentement des gloires des autres Bienheureux, que s'il les possédait lui-même. » Et à saint Augustin : « Nous pouvons à peine, sur la terre, quelquefois contenir les joies qui nous affectent ; que sera-ce, au ciel, quand nous ressentirons les joies comme infinies de l'innombrable foule des élus ?... »

N'est-il point véritable, en effet, que l'homme se félicite d'autant plus des succès remportés par ses amis qu'il les affectionne davantage ?

Mais si nous venions à entendre dire qu'un grand saint, comme saint Pierre ou saint Paul, saint Jean-Baptiste, l'Apôtre bien-aimé du Sauveur, ou tout autre prince de la cour céleste est descendu sur la terre, qu'il se laisse approcher de tous, qu'on peut le voir, et pendant quelque temps jouir du charme de sa conversation dans une intime et pieuse familiarité, avec quel empressement et quel zèle n'irions-nous point écouter sa parole, lui adresser nos prières et lui communiquer les doutes, les espérances et les sollicitudes de nos cœurs. Et si c'était Marie, la Reine des Cieux, qui daignât s'abaisser jusqu'à nous, ne nous trouverions-nous pas plus heureux encore d'être admis en sa délectable présence, pour la contempler face à face et nous agenouiller religieusement

devant elle, ne fût-ce que pour un moment? Ah! quelle allégresse alors doit avoir une ame juste dans les cieux, puisqu'elle peut traiter avec la plus douce amitié, non pas seulement un saint, mais tous les saints; et leur dire et leur entendre dire avec transport, non pas seulement pendant quelques heures fugitives, mais pendant toute l'éternité : nous sommes enfants de Dieu, nous sommes frères, nous sommes les membres d'une seule et même famille, nous nous aimerons toujours!

Oh! qu'est-ce à dire? Nous pourrons tenir ce langage aux plus sublimes Intelligences qui entourent le trône de Dieu de plus près; aux lumineux Séraphins qui voudront nous initier à leurs contemplations saintes et nous échauffer de leur amour; aux ardents Chérubins dans le cœur desquels il nous sera donné de puiser les trésors de la divine sagesse; aux Trônes, aux Dominations, aux Chœurs immortels des Anges et des Archanges; aux Patriarches, aux Prophètes, au Collége des douze Apôtres, qui sont les douze fondements et les douze portes de la céleste Sion; à ces cohortes valeureuses des martyrs, vêtus de robes blanches et portant écrits sur leurs fronts les signes de la gloire qu'ils ont remportée; aux saints Docteurs, l'honneur de l'Eglise par leur science et par leurs travaux; aux pieux Pontifes, aux humbles Confesseurs, aux Vierges très-pures, aux courageuses Veuves, à tous les élus, à tous les bienheureux, en un mot, de tout âge et de tout état.

Mais surtout, pourrions-nous trop nous le redire? Quelle consolation de voir dans sa chaste et virginale beauté la très-aimable Mère de Dieu, qui à elle seule forme comme un ciel à part, parce que sa béatitude est toute singulière! Et plus haut que la glorieuse Vierge encore, au sein de la majesté divine, l'adorable humanité de Jésus-Christ, *la splendeur de la gloire du Père et l'image de sa substance*, qui étend à tous les cieux sa vertu toute-puissante, et à qui toute louange, tout honneur, toute bénédiction sont dus dans les siècles des siècles?...

Mais ajoutons encore que jusqu'au dernier jugement les Saints célèbreront tous les jours des fêtes nouvelles à l'arrivée des nouveaux élus, qui, après avoir accompli leur terrestre pèlerinage, viennent recevoir le royaume que le Seigneur leur a préparé dès l'origine du monde.

Hélas! et quoi que nous puissions faire, nous ne pouvons que bégayer; quand nous cherchons à retracer ces grandes scènes de l'éternelle vie, et à converser de ce bonheur souverain qui n'est connu que de ceux qui le possèdent.

Cependant, ne pourrait-on pas, pour en avoir quelque sainte intuition, recourir aux trois moyens que nous allons indiquer?

Le premier serait la méditation attentive des magnificences infinies, comme des miséricordieuses bontés de Dieu, dont nous avons tant parlé déjà. Dieu a voulu faire du ciel son sanctuaire auguste : il l'a créé pour être son trône d'honneur et le vrai paradis de délices, où il manifeste sa gloire dans toute sa plénitude, où il récompense dignement ceux qui l'ont servi avec fidélité. Invoquons sa grâce qui élèvera notre intelligence en l'éclairant. Ici-bas, si nous voyons l'imposante majesté des cours souveraines s'accroître en proportion même de la puissance qu'ont su conquérir les rois, que devrons-nous, encore une fois, penser et dire des grandeurs et des pompes divines au plus haut du ciel? Ce Dieu qui d'un mot a tiré l'univers du néant, et qui d'un mot pourrait l'y rejeter, a voulu, dit le Prophète, que les cieux ne cessassent point de publier sa gloire. Quel ouvrage que celui où se trouvent parfaitement réunies les infinies perfections des trois Personnes, la toute-puissance du Père, la sagesse du Fils et l'immense amour du Saint-Esprit!

Autrefois, quand la Reine de Saba vint visiter le palais du roi Salomon, elle fut saisie d'une telle admiration qu'elle en était comme hors d'elle-même. Et qu'était-ce que la cour de Jérusalem en comparaison de celle du vrai Fils de David, ce divin Pacifique, ce Roi victorieux de toutes les nations, qui porte écrit sur son baudrier : *Le Roi des rois, et le Seigneur des*

seigneurs. Si Assuérus put célébrer dans la ville de Suze durant cent quatre-vingts jours ce festin solennel où non-seulement les mets les plus exquis furent servis aux convives, mais où il avait ordonné que les vases d'or et d'argent, les tentures précieuses, le marbre, l'ivoire, le jaspe, le porphyre, l'albâtre fussent prodigués partout avec surabondance, *pour faire éclater davantage aux yeux de tous la splendeur et les richesses de l'empire, la gloire et la grandeur de son roi*[1], combien plus sera magnifique encore, *ce festin des noces de l'Agneau*, où l'amour incompréhensible de notre Dieu voudra nous faire oublier les peines et les épreuves du temps présent. Mais, dès cette vie même, Dieu se plaît à glorifier ses amis quelquefois et à leur donner comme un avant-goût de la Patrie dans de sublimes visions ; que sera-ce donc quand il versera sur eux sa gloire comme un fleuve et qu'il les inondera de toutes ses félicités ?...

Sa douceur est si grande qu'il la fait sentir maintenant aux bons et aux méchants, et qu'elle charmerait ceux qui l'offensent, pour peu qu'ils voulussent rentrer en eux-mêmes. Ah ! quel beau, quel heureux jour, où il se montrera uniquement aux justes dans toute la joie de son cœur ! Il donne libéralement à tous aujourd'hui, sans qu'il y soit obligé, les biens que renferme la terre ; quels trésors célestes ne destine-t-il point à ceux qui les auront obtenus sur la foi de ses promesses, par une piété patiente et généreuse ! Il est prodigue d'amour en ce moment envers les pauvres enfants d'Eve exilés et souffrants dans la prison de ce monde, que ne leur rendra-t-il point, en dédommagement de leurs renoncements et de leurs sacrifices, dans la terre des vivants ? Et, puisqu'il ne pense qu'à nous bénir avec une invariable tendresse *pendant que nous semons dans les larmes*, quelles miséricordes ne nous fera-t-il point, *au temps de la moisson*, quand nous reviendrons *joyeux* et triomphants, *portant des gerbes dans nos mains*, dit le Psalmiste[2], c'est-à-dire les précieux mérites

(1) Esther I, 4. (2) Ps. CXXV, 7.

des bonnes œuvres que nous aurons pratiquées en son nom! Et les bontés de ce divin Rémunérateur se multiplieront pour nous d'autant plus, et nous deviendront d'autant plus chères, que nous le verrons considérer lui-même avec une joie comme mêlée d'étonnement, ce que cette gloire aura coûté de travaux à l'homme, mais surtout à un Dieu. Porter perpétuellement sa croix dans l'abnégation de sa volonté, dans le retranchement de toutes les convoitises de sa chair, dans l'éloignement de tous les plaisirs contraires à la loi divine, dans la pratique absolue de l'obéissance et de l'humilité, dans un état enfin de servitude, de victime et d'hostie, voilà la vie du chrétien qui marche à l'immortalité sur les pas du Sauveur. Néanmoins, après que nous aurons accompli, avec cette persévérance infatigable notre tâche ici-bas, la couronne des cieux est si merveilleuse que le Seigneur, au souvenir de sa gloire, pourra nous dire avec vérité, qu'il nous la donne encore gratuitement. C'est ce qu'il a fait écrire par saint Jean : *Je suis le commencement et la fin ; je donnerai gratuitement à boire de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif*[1].

Eh! oui, il désire vivement que nous nous désaltérions un jour à la source de ses pures consolations. Pour cela, il s'est imposé, en venant parmi les hommes, toutes sortes de sacrifices ; il veut que nous ayons le courage de nous les imposer, avec sa grâce, à notre tour; mais il veut en même temps que nous sachions que nos efforts n'auraient aucun mérite devant lui, s'il n'avait pas souffert le premier. Saint Pierre est mort sur la croix, saint Paul a versé son sang sous le glaive à la suite du plus glorieux apostolat, les invincibles martyrs ont supporté les plus cruels supplices. Parmi eux, *les uns ont été lapidés, les autres sciés tout vivants, ceux-ci brûlés, ceux-là divisés par morceaux, tous immolés dans des tortures inouïes pour la plupart*[2] ; n'importe, le Ciel, qui est la possession de Dieu, leur sera donné en réalité pour rien. N'est-ce point avec excès, dit le Psalmiste, que Dieu honore ses

(1) Apoc. XXII. 6. (2) Heb. II. 37.

amis[1] ? Et l'Esprit-Saint n'appelle-t-il pas à juste titre *trop grande* dans la Genèse, *merces magna nimis*, la récompense des Saints? Considérant en effet ce que pourraient valoir nos œuvres par elles-mêmes, quelle qu'en soit humainement la vertu, si elles étaient destituées de la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, nous n'aurons pas de peine à comprendre qu'elles ne sauraient nous élever jusqu'à Dieu. Le prix unique que le Seigneur a voulu attacher à notre sanctification a été la mort de son Verbe, coéternel et consubstantiel avec lui. Le Fils de Dieu a rétabli la vie en nous, parce qu'il a fait le sacrifice de la sienne ; il nous a rendus dignes d'un bonheur sans fin, parce qu'il s'est humilié dans l'opprobre jusqu'au néant ; et nous pouvons espérer d'avoir part à sa gloire et à sa puissance au ciel, parce qu'il a été dépouillé de tout sur la terre pour notre amour, et cloué nu sur la croix. Le secret de la sainte éternité pour l'homme est tout entier dans le mystère de l'immolation d'un Dieu et des ignominies de sa croix. C'est là seulement ce qui peut donner l'explication de cette récompense infinie, de ces incommensurables félicités qui seront accordées à nos œuvres d'un jour.

Premier moyen donc pour nous de parvenir à nous représenter l'excellence du bonheur des Saints : la méditation des grandeurs de Dieu et de son amour.

Le second moyen peut se prendre de la considération des maux auxquels nous sommes exposés dans cette vallée de larmes. Rappelons-en l'affreux assemblage à notre mémoire si nous pouvons, pour nous dire, avec une reconnaissance pleine de joie qu'ils seront bannis du ciel à jamais. Mais oui, les douleurs et les calamités sans nombre de cette vie caduque et périssable doivent nous ramener incessamment à la méditation de nos années éternelles. La pauvreté, les maladies, la tristesse, la mort, les injustices, les périls, les humiliations, les déceptions, les disgrâces, les peines de toute espèce, en un mot, qui partout nous menacent ou nous atteignent, sont com-

1. Ps. CXXXVIII, 17.

me autant de signaux sacrés, comme autant de voix d'en haut, dont nous ne pouvons pas mépriser les salutaires avertissements.

Que nous disent-ils en effet? que nous ne sommes point ici dans la Patrie, que nous y traînons les chaînes de l'esclavage comme de pauvres captifs dans un obscur cachot, qu'au lieu de vivre, nous mourons, et que nous ne saurions être heureux que quand nous verrons Dieu. « Ah! Seigneur, que cette vie présente m'apporte d'ennuis, s'écrie saint Augustin, et que j'endure d'angoisses durant ce triste voyage auquel vous m'avez condamné sur la terre! Comment pourrais-je l'appeler vie, puisque c'est une vie qui n'en est point une; et pourquoi ne dirais-je pas plutôt que c'est une mort? Ah! vie misérable, vie fragile, vie fausse et incertaine, vie de douleurs, d'impuretés, de crimes, de sacriléges, où l'orgueil et la vanité sont en honneur, où le vice triomphe, où la vertu pâtit, où la ruse et l'hypocrisie se disputent toutes les ames! Non, tu ne mérites pas le nom de vie. A chaque instant, n'enlèves-tu pas quelque chose à notre existence? Et n'est-il pas vrai que par les accidents divers que tu nous fais subir et les infirmités qui nous usent, nous passons, comme à toute heure, en plusieurs sortes de morts? Que sommes-nous, hélas! pendant que tu nous possèdes? Les souffrances nous engourdissent, le froid nous glace, les chaleurs nous dessèchent, l'âcreté des humeurs nous irrite, l'air que nous respirons est mêlé de venin, nos aliments distillent eux-mêmes le poison, et si nous cessons de nous en nourrir cependant, les forces nous abandonnent. Les plaisirs nous énervent, les épreuves nous découragent et nous abattent, les travaux nous épuisent, la richesse nous jette dans l'anxiété, la pauvreté nous abaisse, les ardeurs du jeune âge nous trompent, les langueurs de la vieillesse nous consument; et tout cet enchaînement d'opiniâtres désolations se termine par une cruelle et violente agonie, qui tranche enfin le fil de nos jours. Une pareille vie, je le répète, qui n'a aucune joie pendant qu'elle s'écoule, qui est comme si elle n'avait jamais été lorsqu'elle s'achève, ne peut se nom-

mer qu'une mort vive, ou tout au plus qu'une vie mourante[1]. »

Un peu plus loin, le saint Docteur opposant à ce sombre tableau celui de nos félicités futures, dit encore : « O vie que le Sauveur a disposée pour ceux qui l'aiment, vie pleine de réalité, vie bienheureuse, vie sûre, vie tranquille, vie splendide et pure, vie sainte, inaccessible à la tristesse et à la mort, vie sans souillure, sans amertume, sans corruption, sans trouble ; vie qui ne changera jamais ; vie de sublimité et de gloire, où règnent une paix constante, un parfait amour, un jour éternel. Là, les élus s'aiment comme des frères, là ils voient Dieu face à face, là leur cœur se rassasie de vérité, de lumière et d'immortalité. » Ainsi parle saint Augustin : ainsi nous fait-il voir que tous les maux de cette vie, loin d'abattre le courage du chrétien, lui font pressentir, au contraire, que sa place lui est marquée dans l'inaltérable repos des joies éternelles. Comme le pauvre navigateur, longtemps ballotté par les orages, longtemps en butte à la fureur des flots, il appelle de ses vœux le jour heureux, où il entrera au port pour y oublier les dangers qu'il a courus, et les longues anxiétés de la traversée. Mais, au milieu même de ses souffrances, l'espoir qu'elles finiront bientôt le console déjà, en les lui faisant supporter avec une douce et patiente résignation.

Il est vrai que les rares moments de bonheur qui nous sont accordés dans notre exil produisent aussi ce résultat. Ils nous excitent à jeter les yeux au ciel et à penser aux délices des saints. C'est le troisième et dernier moyen que nous ayons à indiquer, comme pouvant nous faire conjecturer quelque chose des suprêmes et divines béatitudes.

D'après saint Denis l'Aréopagite, il y a deux manières de connaître Dieu, l'une affirmative et l'autre négative. Nous parviendrons à la première, en considérant les perfections qui nous ravissent dans les créatures, car elles seraient une image, quoique bien affaiblie, des merveilleuses perfections

(1) S. Aug. med. xxi.

qui sont unies et rassemblées en Dieu avec un avantage inestimable et infini. La seconde, au contraire, ne nous permettrait pas d'admettre qu'il fût possible de concevoir, à l'aide des créatures, aucun des éternels attributs du Créateur. Dieu, enseigne-t-elle, étant un pur esprit, ses perfections adorables ne sauraient être accessibles à l'entendement humain, ni comparées à rien de ce qui tombe sous les sens. Nous devons nous en former une idée bien autrement élevée et sainte.

De cette sorte, si nous appliquons ce double raisonnement à la gloire des bienheureux, nous dirons d'abord qu'aucun des maux qui nous affligent ne saurait en approcher, et que les saints possèdent tous les biens que nous pouvons nous figurer ici-bas. Or, supposons qu'un homme aujourd'hui puisse avoir légitimement en partage la santé, la beauté, la force, les richesses, les honneurs, qu'il puisse réjouir ses yeux, sans amollir son cœur à la vue des objets les plus agréables, ses oreilles au bruit des plus harmonieux concerts, son odorat à l'arome des parfums les plus exquis ; qu'il se rassasie de mets délicats et se couvre de vêtements riches et soyeux ; bien plus qu'élevant sans cesse ses pensées par des aspirations généreuses au-dessus des objets matériels, il nourrisse son entendement et son cœur de la connaissance exacte, de la contemplation pure et parfaite de la vérité, ayant pleine conviction de son bien-être, pleine volonté de le satisfaire et nulle crainte d'en être privé. Ce bonheur exempt de trouble, cette paix profonde, cette félicité absolue autant que nous pouvons les concevoir en ce monde, pourraient-ils devenir pour nous comme un avant-goût des célestes rassasiements? Et nous suffirait-il de dire que les satisfactions que nous trouverons en Dieu seront plus vraies, plus saintes et plus parfaites ? Quelques-uns l'ont pensé.

Mais n'y a-t-il pas au ciel une vie si fort au-dessus de toute vie, une lumière si fort au-dessus de toute lumière, une beauté si fort au-dessus de toute beauté, des consolations et des douceurs si fort au-dessus de toute douceur et de toute consolation, que les plus belles hypothèses fournies par notre

imagination et toutes les similitudes tirées des satisfactions du monde n'approcheront jamais de ces divines réalités. Nos pensées donc à cet égard ne sauraient être qu'une preuve négative du bonheur des saints, parce qu'elles seront toujours basses, obscures, terrestres.

Saint Denis et Platon même disent que Dieu n'est pas seulement bon, puissant et sage, mais qu'il est plus que bon, plus que puissant, plus que sage. C'est le raisonnement que nous devons employer nous-mêmes en parlant des cieux. Nous devons dire que non-seulement ils abondent, mais qu'ils surabondent en gloire et en honneurs, et que les délices ineffables qu'ils procurent à ses bienheureux habitants ne sauraient ressembler jamais aux joies imparfaites et grossières de ce monde. Dussent, en effet, les joies du monde, comme nous avons dit déjà, ne pas subir d'altération, ne laisser aucune place à de nouveaux désirs, être disposées avec tant de sollicitude et d'habileté qu'elles n'inspirassent ni la fatigue ni le dégoût, que seraient-elles devant les joies du divin Empyrée. Des contentements infiniment petits, proportionnés à l'impuissance de notre nature déchue, tandis que les gloires du ciel ont été ordonnées avant tous les siècles par Dieu même, qui est la sagesse souveraine et toute-puissante. Auteur de tous les dons, distributeur de tous les biens dont sont comblés les élus, il daigne surtout encore être lui-même leur plus belle couronne, leur plus magnifique récompense, comme s'exprime saint Anselme : « Quiconque méritera de régner avec Dieu sera tout ce qu'il voudra au ciel et sur la terre, et ne verra jamais, ni au ciel ni sur la terre, les pensées de son cœur contrariées ou déçues. C'est que le bonheur qui est le prix du salut, n'est autre chose que le parfait accomplissement de la volonté du juste, une joie qui renferme toutes les joies, un bien qui renferme tous les biens, sans mélange d'aucun mal, et avec l'assurance que ce bonheur durera éternellement. »

Cette invariable assurance est la quatrième prérogative de la gloire accidentelle des Saints ; et nous pouvons dire qu'elle seule serait capable de ravir nos cœurs et de les embraser de

ferveur et d'amour dans l'espérance de si admirables destinées.

Mais nous le demandons, après toutes ces considérations, ne serions-nous pas bien aveugles, bien insensés, bien ennemis de nous-mêmes, si nous négligions de nous adonner avec une persévérante ardeur à la pratique sincère de la vertu, qui doit nous conduire à cet immortel et divin triomphe? « Pourquoi donc vous arrêtez-vous, ô homme misérable, dit le père Louis de Grenade, à chercher des pailles flétries et souillées dans la terre d'Egypte, et à boire des eaux troubles dans ses bourbiers, au lieu d'aller étancher votre soif à cette source pure de félicités et à cette divine fontaine? Pourquoi mendiez-vous en cherchant à vous procurer par parties ce que vous trouvez merveilleusement réuni en ce grand tout? Si vous désirez des plaisirs, élevez votre cœur et considérez de quels plaisirs doit être accompagné ce délectable bien, qui contient tous les plaisirs et tous les biens. Si vous vous plaisez en cette vie créée, combien vous plairez-vous davantage en Celui qui a tout créé. Si vous aimez la santé, combien plus aimerez-vous Celui qui est la force et la guérison de tous les hommes. Si la société des créatures vous est agréable, combien le sera davantage pour vous celle du Créateur.

» Si la beauté vous plaît, c'est lui qui par sa splendeur obscurcit l'éclat du soleil. Si vous admirez la noblesse et les titres de gloire, il est l'origine de toute noblesse et la source même de toute race royale. Si vous souhaitez une longue vie, il est la vie éternelle. Si vous demandez l'abondance, il est le comble de tous les biens. Si vous aimez la musique et le charme de ses mélodies, les anges chantent incessamment en sa présence. Si vous recherchez les épanchements de l'amitié, vous vivrez en la maison de Dieu avec tous les bienheureux, qui ne sont qu'un cœur et qu'une ame. Enfin, si vous demandez d'être affranchis de toutes sortes de peines, c'est là que vous en serez délivrés pour toujours[1]. — « Mais, dit aussi saint Au-

(1) Gren. Guid. des péch., l. I, c. 9.

gustin, s'il était nécessaire d'endurer chaque jour de pénibles tourments et pendant quelque temps même les cruelles angoisses de l'enfer pour procurer l'honneur et la gloire du Sauveur des hommes, et pour arriver à jouir, un jour, ne serait-ce qu'à la fin du monde, de la compagnie des anges, il n'y aurait point à hésiter : nous devrions nous soumettre à tous les sacrifices. Eh ! oui, continue ce grand Docteur, si pour atteindre ce but qui est l'objet de tous mes efforts, il est besoin que je subisse les plus sévères épreuves, ô persécutions, venez fondre sur moi, ô tortures d'esprit et de cœur, ô maladies, ô tribulations, ignominies, opprobres, confusions de toute espèce, venez m'affliger : que toutes les créatures m'accablent ; que je sois le rebut et la balayure du monde ; que ma vie s'achève dans la douleur, que je ne cesse de pleurer amèrement jusqu'à mon dernier soupir, pourvu qu'au terme de ma carrière, je puisse être admis dans la radieuse cité de Dieu et me reposer en paix dans la région des vivants[1]. »

Ah ! saint Augustin tient ce langage parce que, illuminé de la grâce qu'il ne cessait d'invoquer, il comprenait la brièveté et le néant de cette vie, et les impérissables prérogatives de celle que nous attendons.

Armés de la même pensée, embrassons courageusement le parti des sages, rejetons tous les vices, brisons les chaînes de nos passions désordonnées ; puisque nous rougirions d'être esclaves, sachons résister sans relâche aux assauts de Satan, aux illusions de la chair, aux périls du monde, aux embûches des méchants. De cette sorte, nous saurons imiter les saints qui nous ont avec vaillance frayé le chemin du ciel, et qui, dans cette sainte solennité, se montrent aux yeux de notre foi sur leurs siéges d'honneur, nous encourageant du geste et de la voix à venir occuper ceux qui restent vides encore à leurs côtés. Saluons-les tous ensemble au milieu de ces splendeurs dont ils sont environnés comme d'un vêtement : appelons-les par leur nom, implorons leurs suffrages, supplions-les de

(1) S. Aug. Man. cxv.

nous rendre le Seigneur favorable, afin que nous puissions être assistés des mêmes grâces qu'eux, et jouir avec eux de la même immortalité et du même bonheur dans la très-aimable vue de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

LA

COMMÉMORATION DES TRÉPASSÉS.

(2 Novembre.)

Après avoir célébré la fête de tous les Saints et leur avoir rendu de solennels honneurs, dès le lendemain même l'Eglise nous rappelle, avec de tendres émotions, le souvenir des ames qui expient maintenant dans le purgatoire les fautes qu'elles ont commises en cette vie, et elle nous demande de les soulager par nos suffrages et par nos bonnes œuvres.

Au rapport de Tertullien[1] et de saint Grégoire de Nazianze[2], il est peu de pratiques plus anciennes dans les assemblées des fidèles chrétiens que celle de recommander les morts à Dieu ; et de graves auteurs regardent comme de tradition apostolique, les prières qu'on fait pour eux au saint sacrifice de la messe. Néanmoins, la fête de la commémoration de tous les trépassés, telle que nous la connaissons aujourd'hui, n'avait point été instituée dans les premiers siècles. Elle ne prit naissance que sur la fin du dixième, et voici à quelle occasion.

Un religieux français, qui revenait d'un pèlerinage à Jérusalem, avait été jeté par la tempête sur un rocher désert, où il ne rencontra qu'un saint ermite, avec lequel il eut la consolation de passer quelques jours dans de pieux entretiens. Ce pieux solitaire était particulièrement occupé d'une vision dont il croyait avoir été favorisé déjà plusieurs fois. Le Seigneur avait semblé lui montrer, non loin de sa cellule, un lieu de tourments où les ames des morts étaient renfermées en souf-

(1) Tertul. cor. milit.

(2) S. Greg. Naz. in Or. funeb.

frant la peine du feu. A côté d'elles, les démons se plaignaient avec rage de ce que les oraisons et les aumônes qu'on faisait sur la terre, en mémoire de ces pauvres ames, adoucissaient les supplices qu'elles enduraient, ou les en délivraient trop tôt; et ils accusaient surtout le moine Odilon et la communauté de Cluny dont il était abbé, d'apaiser à cet égard, par une sollicitude empressée, la justice de Dieu. Il supplia donc son visiteur de se rendre au couvent de Cluny, quand il arriverait en France, et de porter ces détails à la connaissance d'Odilon; afin que celui-ci, non-seulement continuât dans la compagnie de ses frères, ces dévots offices qu'il savait rendre aux défunts, mais qu'il employât tous les moyens de les multiplier, en dehors de son monastère, à la plus grande gloire de Dieu et de ses Saints, et à la confusion des démons.

C'est en réalité ce qui advint. Odilon, après avoir entendu le récit du religieux, voulut que toutes les maisons de son ordre célébrassent la Commémoration des morts le lendemain de la Toussaint. Il leur enjoignait *d'offrir en ce jour le saint sacrifice de la Messe, et d'adresser à Dieu des prières ferventes, et de distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres pour le soulagement des ames souffrantes du purgatoire.*

Bientôt cette touchante coutume s'introduisit dans quelques églises particulières sur l'exemple et les exhortations sans doute du saint abbé, et les Papes l'établirent ensuite avec mandement apostolique, dans l'Eglise universelle[1].

Mais voyons quels sont les enseignements que nous avons à y puiser. Nous en trouverons deux principaux. Le premier, qu'il y a au delà de cette vie un purgatoire, c'est-à-dire, une sombre et mystérieuse prison creusée par la justice de Dieu, dans laquelle les ames de ceux qui meurent en état de grâce, quoique coupables encore de fautes légères, achèvent de se

(1) Un notaire apostolique du nom de Pierre Gallois, dit que le pape Jean XVI ordonna et fixa ce jour de fête par le conseil même de l'abbé Odilon. — Jean XVI fut élevé au siége pontifical en 985 et mourut en 996. — 200 ans auparavant Amalaric Fortunat mettait déjà la solennité des morts après celle des saints dans le livre des offices ecclésiastiques qu'il composa pour l'empereur Louis-le-Débonnaire. (Note tirée de Ribadeneira.)

purifier dans la souffrance. L'autre, que nous pouvons et devons même les secourir, en les aidant de nos prières et de nos mortifications et de nos autres bonnes œuvres, afin qu'elles jouissent plus tôt de l'éternelle vue de Dieu et du contentement des élus.

Il faut admettre d'abord, pour ce qui regarde le premier point, que nous distinguons trois sortes de personnes qui meurent après avoir été baptisées (car nous ne parlons point des enfants morts sans baptême). Les unes ont vécu si saintement qu'elles ne se sont jamais souillées de péché mortel, ou si elles ont eu le malheur d'en être atteintes, elles les ont pleurés avec amertume, elles se sont réconciliées sans retour avec la souveraine bonté de Dieu, en faisant une exacte pénitence, et en méritant d'être admises de suite au céleste bonheur. Les autres meurent, au contraire, en péché mortel, frappés de la disgrâce divine. Esclaves de Satan, leurs ames sont livrées à ce prince des ténèbres pour être éternellement punies en enfer. D'autres enfin ne sont pas pures comme les premières, ni mauvaises et dégradées comme les secondes. Les taches qu'elles ont contractées dans le commerce du monde ou la vivacité des passions, ne leur ont pas fait perdre, il est vrai, l'amitié du Seigneur ; mais ou elles n'ont pas sondé leur conscience par un examen rigoureux, ou elles ne se sont pas confessées avec assez de contrition ; ou elles ne se sont pas acquittées envers Dieu de toutes les satisfactions qu'elles lui devaient après l'avoir offensé ; et malgré la remise de la coulpe ou peine éternelle qui leur a été accordée dans le sacrement de pénitence avec l'absolution, par les mérites de Jésus-Christ, elles ont encore à supporter une expiation proportionnée à la multiplicité ou à la gravité de leurs fautes. Car, ce qu'elles n'ont pas payé dans cette vie, dit l'Evangile, elles doivent le donner en l'autre, *jusqu'à la dernière obole*[1]. Nul ne verra la sainte Jérusalem, dit aussi saint Jean, qu'il ne se soit lavé des moindres souillures du péché[2].

(1) Matth. v, 26. (2) Apoc. xxi, 27.

Dès lors, n'est-il point évident qu'il existe un purgatoire, où les ames des fidèles s'émondent et se sanctifient comme l'or est dégagé de son impur alliage dans la fournaise ardente? Aussi est-ce là un article exprès de la foi catholique ; et quiconque le nierait, serait retranché de la communion de l'Eglise, comme fauteur d'hérésie.

Pour prouver cette vérité, je ne m'arrêterai point aux nombreux passages allégués par les Pères dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Je n'ai besoin que de rappeler à ma mémoire ce qui est écrit de Judas Machabée : qu'il envoya en aumônes douze mille drachmes d'argent pour les péchés de ceux qui étaient morts sur le champ de bataille. Judas, par cette action généreuse, protestait de sa foi dans la résurrection future, et le texte du livre sacré ajoute incontinent : *C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin que leurs péchés leur soient remis*[1].

Cependant nous pouvons appuyer notre thèse aussi sur un précieux témoignage de notre Seigneur : *Si quelqu'un parle contre le Saint-Esprit,* dit ce Sauveur adorable, *son péché ne lui sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre*[2]. Remarquons cette expression, *ni dans ce monde ni dans l'autre.* Il est donc des fautes, et c'est la commune interprétation des Docteurs, qui, n'ayant point été expiées et pardonnées en cette vie, le seront dans l'autre vie, à savoir : les péchés véniels. Il est clair que, s'il n'en était point ainsi, les paroles de Jésus-Christ seraient inutiles et superflues : ce qui ne pourrait se penser ou se dire sans blasphème ?

Mais s'il est de ces péchés véniels remis dans le monde à venir, on doit y obtenir également la condonation des peines temporelles attachées aux fautes graves que l'homme n'a pas eu le loisir ou qu'il a malheureusement négligé d'effacer par la pénitence, pendant qu'il était sur la terre ; cette dette et ces obligations n'excluant point la grâce de Dieu, mais ne pouvant s'allier avec la suprême béatitude, qui est le prix capital de la satisfaction.

(1) II Mach XII, 46. (2) Matth XII, 32.

Ajoutons que les conciles particuliers et généraux, aussi bien que la tradition constante de l'Eglise chez les Grecs et chez les Latins, confirment ce dogme de la croyance du purgatoire. Pour les conciles particuliers ou provinciaux, nous pouvons citer spécialement en Afrique, les troisième et sixième de Carthage, un autre de Bracara, en Espagne, un autre de Châlon en France, un autre de Worms, en Allemagne, et en Italie, le concile qui se tint sous le pape Symmaque, et nombre d'autres.

Quant aux conciles généraux, c'est-à-dire, œcuméniques, nous avons, sous Innocent III, celui de Latran ; plus tard, celui de Florence, et enfin le dernier de tous, celui de Trente.

Les diverses liturgies catholiques sont unanimes aussi sur ce point. Dans celles de saint Jacques-le-Mineur, de saint Basile, de saint Chrysostôme, de saint Ambroise, il est toujours fait mention, comme dans la nôtre, des ames du purgatoire. On y ordonne des prières pour elles, et on y engage les fidèles vivants à délivrer leurs frères qui souffrent dans les tortures.

Mais cela s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux. Au livre de la hiérarchie ecclésiastique, saint Denis l'Aréopagite dit : La tradition de prier pour les morts s'est transmise des saints Apôtres, qui sont nos chefs et nos maîtres divins, jusqu'à nous[1]. De son côté, saint Jean Chrysostôme s'exprime ainsi dans une de ses homélies : Les Apôtres n'ont pas ordonné en vain que nous fissions la mémoire des défunts, quand nous célébrons les sacrés mystères[2]. Et saint Augustin : Toute l'Eglise garde ce qu'elle a reçu de ses pères jusqu'à présent, en offrant le saint sacrifice de la Messe pour les ames des trépassés, qui ont quitté ce monde dans la communion de l'Eglise[3]. Saint Jean Damascène et saint Isidore tiennent le même langage ; Raban Maur, archevêque de Mayence, et plusieurs autres attribuent également cette tradition et ces usages de l'Eglise aux apôtres[4].

(1) S. Dion. Hier. eccles. c. vi. (2) S. Joan. Chrysost. hom. 3 ad Philipp. (3) S. Aug. de verb. apost. serm 2. (4) S. Damasc. orat. de iis qui in fide migr. — S. Isid. de eccles. offic. — Raban, hist. eccles. c. 44.

Et les saintes pratiques dont nous parlons avaient lieu apres l'inhumation du corps des défunts, comme au moment de la sépulture, il est bon de le remarquer avec saint Denis encore, cité par Durand au livre des cérémonies, et avec Eusèbe dans la vie de Constantin[1]. Nous voyons, d'une part, que saint Augustin rapporte, en parlant de sainte Monique, que l'on offrit pour elle le sacrifice de notre Rédemption, pendant que les restes de cette mère vénérée étaient encore, selon la coutume, auprès du tombeau, où ils devaient être ensevelis[2]. Saint Bernard en dit autant de l'évêque saint Malachie, son ami[3]. Mais d'une autre part, les histoires ecclésiastiques font foi que ces pieux devoirs qu'on accomplissait envers les défunts, le jour des funérailles, étaient ensuite plusieurs fois répétés pour eux dans la succession des temps, comme aux jours anniversaires de leur trépas, par exemple, et dans d'autres circonstances que la dévotion des peuples avait consacrées. Les exemples des saints, en un mot, et le récit de tous les auteurs, tant en Orient qu'en Occident, attestent le même esprit qui portait toutes les Eglises à demander à Dieu sans discontinuité, la paix et le repos des morts.

On peut aussi recevoir, en témoignage de la vérité que nous exposons, certaines révélations qui ont été regardées comme authentiques. Les ames du purgatoire se seraient montrées quelquefois à de saints personnages, implorant la faveur de leur intercession. Saint Grégoire-le-Grand assure que l'ame d'un ami apparut de la sorte à saint Jérôme, pour le remercier de ce qu'il avait prié pour elle, car elle avait été délivrée des peines du purgatoire[4]. Et quand ce saint pape était encore abbé, un de ses religieux qui venait de mourir se fit voir à plusieurs dans le monastère, se félicitant du bonheur qu'on lui avait procuré par l'oblation du très-saint sacrifice de l'autel[5].

Saint Martin de Tours, saint Bernard, saint Malachie, dont

(1) Durand, l. II, c. 23. — Euseb. de vit. Const. c. 71.
(2) S. Aug. conf. lib. IX, c. 12.
(3) S. Bern. Vit. Mal. c. 18.
(4) S. Greg. lib. II. Dial. c. 40.
(5) In vit. S. Greg.

nous venons de parler, saint Thomas d'Aquin auraient eu les mêmes visions[1].

Enfin, nous lisons dans la vie de saint Odilon, abbé de Cluny, que nous avons nommé plusieurs fois, qu'il fut singulièrement consolé par une grâce du même genre. C'était l'ame du pape Benoît VIII qui lui apparaissait pleine de gloire et de clarté, en protestant que c'était à lui qu'elle devait, après Dieu, d'être sorti de la prison expiatoire, et d'avoir été conduite au ciel par les Anges.

La Providence a permis ces diverses manifestations pour nous convaincre davantage du cruel état de souffrances où se trouvent les ames d'ordinaire au sortir de ce monde, et pour nous exciter à faire de dignes fruits de pénitence, avant que nous ayons à le quitter nous-mêmes. Mais il convient néanmoins de n'admettre qu'avec une sage et religieuse réserve ces faits merveilleux. Combien qui croyant être visitées par les ames en peine, tomberaient dans des rêveries pleines de faiblesse, ou deviendraient le jouet des illusions du démon. Nous ne pouvons nous dissimuler que le tentateur ne songe qu'à nous tromper. Tout son désir assurément serait de nous perdre, et il y parviendrait aisément peut-être s'il réussissait à nous persuader orgueilleusement que nous sommes des saints, et qu'étant favorisés déjà de secrètes révélations, il n'est pas besoin de faire tant d'efforts pour notre avancement dans la vertu, puisque nous serions favorisés déjà des révélations de Dieu. Que savons-nous, même? Le démon ne pourrait-il point tirer des cachots de l'enfer quelque ame perverse, qui feindrait de demander nos suffrages, comme si elle n'était qu'au purgatoire. Et en plaçant ce fantôme sous nos yeux, ne s'applaudirait-il pas de nous jeter dans cette autre erreur, non moins dangereuse que la première : je veux dire que les méchants ne sont point condamnés, comme on nous l'enseigne, malgré leur vie licencieuse ; qu'ainsi nous pouvons nous abandonner à toutes les convoitises déréglées

(1) Greg. Turon. de glor. conf. c. v. — S. Bern. in vit. S. Malach. — Guillel. in vit. S. Bern. Surius in vit. S. Thom. aq.

de nos cœurs, et conserver toujours l'espérance d'obtenir miséricorde?

Pour ce motif et pour bien d'autres encore, il est donc prudent de ne pas ajouter facile créance aux apparitions des ames. Ce serait présomption de les désirer curieusement; et si, le cas même échéant, par l'effet d'une bonté divine qui ne saurait être que rare, elles venaient à se réaliser vraiment pour nous, notre devoir serait d'abord de nous en croire indignes, et de les repousser comme des imaginations vaines, tant que nous n'aurions pas fait examiner par les plus spirituels et les plus sages, si *cet esprit est de Dieu*, comme dit saint Jean[1], ou s'il vient de l'ange de ténèbres.

Mais reprenons plus directement notre sujet. Il y a un purgatoire, et c'est un dogme catholique. Toutefois, où se trouve-t-il placé ce purgatoire? et quelles sont les douleurs qu'on y souffre? Nous allons essayer de le dire avec les saints Docteurs.

Tous assignent quatre demeures aux ames non béatifiées, et ces demeures sont souterraines. La première est l'enfer qu'habitent les démons pour le malheur des damnés. La seconde, le purgatoire ainsi nommé, parce que les ames s'y purifient. La troisième, le limbe des enfants morts sans baptême, avec la tache du péché originel. La quatrième, cet autre limbe, où les justes de l'ancienne loi attendaient la venue du Sauveur, et qui serait resté vide depuis leur délivrance[2].

La raison de ces différents lieux d'expiation se tire de la diversité des expiations elles-mêmes, auxquelles les ames séparées de leurs corps ont été ou sont encore assujetties. Il faut mettre au premier rang la peine du dam, qui consiste à ne point voir Dieu, au second rang, la peine du sens, ou les douleurs extérieures et sensibles. Ces deux sortes de peines sont distinctes; elles peuvent être imposées séparément, ou réunies ensemble. Les enfants morts sans baptême n'éprou-

(1) Epist. S. Joan. IV, 1.

(2) Quelques-uns disent qu'Enoch et Elie s'y trouvent maintenant.

vent que la peine du dam : mais pour eux elle sera éternelle. Cette même peine a été temporellement subie par les saints qui moururent avant la Rédemption. La double peine éternelle du dam et du sens tout à la fois se trouve être l'horrible partage de l'enfer. Mais les ames qui sont détenues dans le purgatoire, ne la souffriront que pour un temps, puisqu'elles entreront triomphantes au ciel, quand elles auront achevé leur sanctification.

Ce douloureux séjour du purgatoire est destiné sans doute au perfectionnement des enfants de Dieu en général, et nous devons le tenir pour certain. Néanmoins plusieurs Pères ont écrit que le Seigneur se sert quelquefois d'autres moyens pour purifier les ames. Tout l'univers est à lui, disent-ils, et il fait partout ce qu'il lui plaît. C'est pour cela même qu'il veut quelquefois que l'on fasse pénitence après la mort dans les lieux mêmes où on a péché, sans qu'il soit besoin de passer par le purgatoire, et il n'a pas dédaigné d'instruire de ces châtiments singuliers, par révélation, ceux qui survivent, afin qu'ils conçoivent une plus vive crainte de ses jugements[1].

Que dire maintenant de l'intensité et de la vivacité des peines qui sont infligées dans le purgatoire?

Nous n'hésitons pas à répondre qu'elles sont si graves, si violentes, si affreuses, que toutes celles de cette vie, sans excepter les épreuves des martyrs, ne sauraient leur être comparées. Saint Augustin l'affirme en ces termes : « Il faut d'abord que celui-là soit purifié au feu du purgatoire, qui a différé jusqu'à l'autre vie le fruit de sa pénitence et de sa conversion. Quoique ce feu ne soit pas éternel, il ne laisse pas

1 S. Greg. dial. lib. IV. c. 40. — S. Pet. Damia. dis epist. de mirac. sui temp. D'après certaines révélations, il y aurait des ames du purgatoire qui ne seraient pas soumises à la peine du feu. Elles languissent patiemment, privées de voir Dieu : c'est leur seul châtiment. — D'autres nous apprennent qu'il y a des ames qui ne subissent pas leur opération dans le purgatoire ; mais çà et là dans l'espace ; ou dans les cimetières, près de leurs dépouilles mortelles ; ou encore auprès des tabernacles qui renferment le saint Sacrement ; et même dans les appartements de ceux qui prient pour elles ; ou dans les lieux témoins de leurs frivoles amusements.

(R. P. Faber. *Tout pour Jésus*, c. 9.)

d'être très-véhément, d'autant qu'il surpasse toutes les douleurs qu'un homme pourrait souffrir en ce monde. Non, aucune peine ici-bas ne saurait égaler celle du purgatoire : les tortures des martyrs, les supplices ordonnés pour les grands criminels, ne sont rien en comparaison. Que chacun donc amende sa vie, et se punisse si bien soi-même qu'il puisse échapper après sa mort à de si rigoureuses souffrances[1]. » Saint Grégoire dit de même : « Je crois que ce feu où sont plongées les ames qui vont en purgatoire est mille fois plus insupportable que toutes les tribulations de la vie présente[2]. Ainsi parlent également Bède, saint Anselme, saint Bernard. Saint Thomas d'Aquin va plus loin. Il dit que non-seulement les peines du purgatoire sont plus violentes que celles de tous les martyrs, mais qu'elles surpassent même, en quelque façon, celles de Jésus-Christ dans sa passion. Et il en donne ce motif, c'est que le feu du purgatoire est de même nature que celui de l'enfer, et que les pécheurs seuls en sont passibles[3]. Puis, dans le feu du purgatoire, il y a une vertu intrinsèque qui justifie et dont Dieu se sert pour la consommation de sa grâce dans les ames, selon l'ordre de sa sagesse, et pour le temps qu'il a déterminé. Hélas ! cet ordre de la sagesse de Dieu doit avoir son cours ; et ce temps qu'il a déterminé, que peut-il être? nous l'ignorons ; nous sommes dans l'impossibilité d'en découvrir la durée ; mais nous ne saurions nier qu'il ne soit bien long pour plusieurs. « Celui qui a vieilli dans l'iniquité, reprend encore saint Augustin, au livre de ses homélies, demeure plus longtemps dans les flammes. La rigueur de ces feux s'accroît en proportion des fautes qui ont été commises et de la malice invétérée du pécheur. Là les paroles oiseuses, les vaines pensées, et ces autres offenses multipliées que nous nous obstinons à regarder comme légères et qui n'en ont pas moins souillé la pureté de notre ame, seront recherchées avec sévérité et punies dans des brasiers ardents. »

(1) S. Aug. de fals. et verit. pœnit. 17 et 18.
(2) S. Greg. in 4 psal. pœnit.
(3) Bed. in ps. pœnit. s. Thom. 3. p. q. 46. art. 6, ad 3.

Cependant quoique la peine du sens dans le purgatoire soit si terrible, celle du dam y est sans contredit plus excessive encore. L'ame qui n'est plus retenue par les liens qui la captivent ici-bas, éprouve un si grand désir de voir Dieu que le moindre retardement l'afflige à un point que nous ne saurions concevoir. C'est une douleur au-dessus de toute douleur, et qui se trouve encore accrue par ce cuisant souvenir : que si elle demeure en cet état destituée du souverain Bien, l'unique cause en est à ses péchés, dont elle n'a pas cherché la délivrance sur la terre, quand elle le pouvait.

Il est des Docteurs qui ajoutent à ces indicibles souffrances celles que suscite à ces ames désolées la malignité jalouse des démons, en haine de la divine miséricorde[1]. Le sentiment de ces auteurs serait appuyé sur des raisonnements spécieux peut-être, ou sur certaines révélations plus ou moins authentiques : car saint Thomas, Soto, Bellarmin et d'autres sont d'un avis différent[2]. Ils pensent que Dieu n'emploie pas les démons pour exercer sa justice au purgatoire, parce que les pieux fidèles qui y expient de passagères fragilités sont en état de grâce, qu'ils ont, par conséquent, triomphé de Satan et de ses suppôts dans le monde, et combattu vaillamment les combats du Seigneur. Conviendrait-il donc alors, concluent-ils, que les vaincus pussent assouvir leur rage contre leurs vainqueurs? La raison se refuse à l'admettre.

Mais dans leur amère désolation, les ames du purgatoire ne manquent pas de soulagements précieux. Elles savent qu'elles méritent l'amitié de Dieu et qu'elles ne peuvent la perdre, elles sont assurées de ne plus pécher même véniellement ; elles se répètent avec bonheur que leurs peines finiront, et qu'elles seront suivies de la plus douce récompense dans la possession de Dieu même.

De plus, elles sont visitées par les saints Anges, par leurs

(1) Bede lib. 3. hist. c. 19. — Dion. Carthus. lib. de 4 novissim. — ed. lib. 1. S. Bern. c. 10.

(2) S. Thom. in 4 dist. 20. art. 5. — Scot 4 disp. 19. q. 4. art. 12. — Bellarm. de purgat.

anges gardiens surtout, qui viennent les bénir de la part du Seigneur. Elles ont les prières et les faveurs des Bienheureux au ciel, le souvenir et les secours des justes de l'Eglise militante, de leurs parents et de leurs amis : enfin, l'application continue des mérites et du sang de Jésus-Christ par l'offrande du très-saint sacrifice de l'autel.

Ah ! si elles pouvaient se faire entendre à chacun de nous, avec quelles instances, avec quelles affectueuses supplications elles nous demanderaient le rafraîchissement dont elles ont si grand besoin. Rappelons-nous qu'elles gémissent comme des esclaves au fond de cachots embrasés : pourrions-nous être insensibles aux plaintes qu'exhalent si lamentablement nos malheureux frères ? L'Eglise, comme s'exprime Pierre de Cluny, après saint Paul[1], est un corps mystique dont Jésus-Christ est le chef, et dont les membres sont étroitement unis par les saints exercices de la foi, de l'espérance et de la charité. De cette sorte (et ce sont les propres paroles de l'Apôtre), tout ainsi que dans nos corps naturels, quand un membre souffre, dit le saint Apôtre[2], les autres souffrent avec lui; de même dans le corps spirituel et très-parfait de l'Eglise, nous devons ressentir les douleurs de nos frères, comme si elles nous étaient propres. Or, les morts renfermés au purgatoire n'ont pas cessé de nous être tendrement chers en Jésus-Christ, comme étant de notre famille toujours. *Quoiqu'ils aient quitté notre vallée de larmes,* dit saint Augustin, *ils ne sont pas séparés de l'Eglise qui est le royaume du Sauveur*[3]. D'où il suit que nous pouvons leur venir en aide en nous intéressant à eux devant Dieu. Admirable destinée ! si les saints au ciel n'ont rien à recevoir de nous ; si les damnés dans les enfers ne sauraient non plus éprouver l'effet de nos prières ; par la miséricorde de Notre-Seigneur, il nous est donné de faire en faveur des défunts ce que ce divin Maître a fait lui-même pour toutes les misères des hommes quand

1) Petr. Cluniac. epist. ad Petr. Brus. in 1 Cor. 12.
2) 1 Cor. XII, 26.
3) S. Aug. 20. de civ. Dei. c. 9.

il a daigné apparaître parmi eux. Non-seulement il guérissait les malades, et arrachait aux tombeaux les victimes que la mort y avait englouties ; il descendit avec une amoureuse charité dans le séjour des morts après son propre trépas pour répandre sur eux la céleste onction de sa grâce. Encore une fois, il est notre chef, et la communication de ses dons divins demeure encore aujourd'hui et demeurera jusqu'à la fin des temps solidaire et permanente dans son Eglise pour tous ceux qui la composent. Les vivants pourront toujours s'aider de leurs mérites entre eux ; pendant qu'il leur est loisible de reverser ces mêmes faveurs sur les trépassés; et ceux-ci peuvent servir aussi les vivants par leurs prières et par leurs souffrances[1], tandis que, du haut du ciel, les saints ne cessent point d'obtenir des milliers de grâces pour les vivants et pour les morts.

Disons après cela que les œuvres saintes, par lesquelles nous devenons utiles aux défunts sont de plusieurs sortes ; nous devons nommer : 1° le très-auguste sacrifice de la Messe. 2° la prière et les exercices de piété ; 3° l'aumône, le jeûne, la mortification, la pénitence et toutes les œuvres appelées satisfactoires[2].

Que le sacrifice de la Messe profite essentiellement aux ames du purgatoire, personne ne saurait le mettre en doute après le témoignage des saints et la pratique constante de l'Eglise, qui, chaque jour, prie pour les morts. Saint Denis, le pape saint Clément et saint Augustin sont exprès sur ce point[3]. Ce dernier écrivait ces paroles : « On ne peut nier que les défunts ne soient soulagés par la piété et la dévotion des

(1) Sainte Catherine de Bologne disait qu'elle était aussitôt exaucée quand elle avait recours aux ames du purgatoire, et qu'elle leur était même redevable de plusieurs grâces, qu'elle n'avait pu obtenir en s'adressant aux saints.

(2) Nous distinguons la prière de ces dernières œuvres, quoiqu'elle soit elle-même satisfactoire ici-bas. Mais le propre de l'oraison étant de procurer directement et infailliblement la grâce d'après la promesse de Jésus-Christ, et celle des bienheureux dans la gloire profitant à l'Eglise souffrante et à l'Eglise militante, quoique les saints n'aient plus à satisfaire, l'œuvre de la prière en général nous semble mériter une place à part. (Note tirée de Ribadeneira.)

(3) S. Dionys. Hierarch. c. 7. — S. Clem. cons. ap. lib. 6. c. 19.

vivants, quand on offre le saint sacrifice de la Messe[1]. » Saint Ambroise écrivant à Fauste, dit que sa sœur défunte, au lieu d'être tant pleurée, serait plus heureuse d'obtenir l'allégement qu'elle est en droit d'attendre des offrandes qu'on a coutume de faire et du sacrifice de l'Agneau sans tache[2]. On sait que sainte Monique demandait à son saint fils qu'il n'oubliât pas d'offrir et de faire offrir pour elle, après sa mort, la même adorable victime, dans le sang de laquelle s'effacent, comme sur le Calvaire, tous les péchés du monde.

Quant à l'Oraison, nous avons cité la parole du Saint-Esprit au sujet des Machabées : *C'est une chose sainte et salutaire de prier pour les morts.*

Et pour ce qui concerne l'aumône, le jeûne, et les autres afflictions corporelles, rappelons-nous 1° la recommandation de Tobie : *Ne négligez pas, mon fils, de porter à la sépulture du juste le vin et le pain de l'aumône*[3]; 2° le jeûne de sept jours des habitants de Jabir, après qu'ils eurent enseveli Saül[4]; 2° celui de David et de ses soldats, pour ceux des guerriers d'entre le peuple qu'on venait de passer au fil de l'épée[5]; 3° le passage de saint Paul : *Que gagneront ceux qui s'imposent la pénitence, comme un baptême pour les morts, s'il est vrai que les morts ne ressuscitent point*[*].

Ainsi, par l'intermédiaire de nos bonnes œuvres, nous venons au secours de nos frères souffrants, nous leur transmettons le fruit de nos satisfactions, comme s'ils avaient pu se les procurer eux-mêmes : généreux et consolant échange de piété, merveilleux avantage de la communion des saints, dont nous pouvons trouver peut-être, quoique d'une façon bien imparfaite, sans doute, quelque image sur la terre. Voici, par exemple, un prisonnier retenu pour dettes dans les fers, qui attend en vain son élargissement, parce qu'il n'a pas de quoi couvrir honorablement ses créances. Touché de sa triste po-

(1) S. Aug. in Enchir. c. 109. (2) S. Amb. Epist. 8. lib. 2. (3) Tob. IV, 18.
(4) I Reg. XIX, 13. (5) II Reg, I, 12. (6) I Cor. XV, 29.

(*) Cette interprétation est en effet celle que donne aux mots de l'Apôtre : *Baptizantur pro mortuis*. Pierre de Cluny, Denys le Chartreux, le cardinal Hugues, etc.

sition, je lui porte la somme qui lui est nécessaire ; il apaise avec elle toutes les sévérités de la justice, et il m'est redevable du bonheur qu'il éprouve en embrassant sa famille et en jouissant désormais sans crainte du commerce de ses amis et des douceurs d'une vie tranquille. Eh quoi ! la justice divine serait-elle moins inclinée vers une miséricordieuse indulgence que celle de ce monde dont elle est au ciel l'exemplaire et la source? Assurément non ; et nous devons croire avec une ferme foi que le Seigneur accepte nos pénitences et nos sacrifices, en faveur de ceux qui pâtissent dans le purgatoire, sans que nous perdions rien, pour l'éternelle vie, des dédommagements promis aux cœurs purs, aussi bien qu'à la douce et compatissante charité.

Il en est de même de nos prières. En usant de cet autre moyen, quand nous voulons donner la paix aux morts, nous ne faisons encore que ce qui se pratique constamment parmi les hommes. Nous allons au juge qui tient entre ses mains le sort de l'accusé, nous le sollicitons de lui accorder son pardon, ou, tout du moins, d'alléger le poids de la captivité que ce malheureux est condamné à subir.

Il est possible enfin de recourir au trésor des indulgences pour soulager les défunts. La sainte Eglise, comme dispensatrice de tous les mérites de Jésus-Christ et des vertus surabondantes des élus, permet que nous puissions faire participer les morts à ces inestimables bénédictions par l'accomplissement des religieuses formalités qu'elle nous impose. On ne saurait admettre, à la vérité, que le Souverain Pontife, en sa qualité de chef suprême de l'Eglise militante, ait juridiction sur le purgatoire. Aussi, n'est-ce point par forme d'absolution, mais par voie de suffrage seulement, qu'il verse le prix des indulgences dans ce lieu de tourments. Et de fait, la bonté divine, acceptant des mains de son vicaire en terre, les saintes libéralités qu'il peut tirer, chaque jour, de ce mystérieux dépôt dont il a été établi le gardien, daigne en faire l'application à nos frères qui sont sortis de ce monde. Ah ! n'est-il pas consolant de penser que tous nous contribuerons

à diminuer leurs peines, ou à les en délivrer tout à fait, quand nous voudrons réunir nos efforts avec un zèle sincère?

Mais il est temps de tirer deux vérités pratiques des développements qu'on vient de lire. La première est celle-ci, que nous devons être soigneusement attentifs à procurer par nos prières, la paix aux morts. Plus une personne est pauvre, plus elle a droit à notre assistance : et qui souffre plus de la pauvreté que celui qui non-seulement n'a rien et se voit chargé de dettes ; mais qui ne pouvant plus rien acquérir et mériter par lui-même, se trouve néanmoins inexorablement soumis aux plus rigoureuses exigences ; car il ne sortira pas de là qu'il n'ait payé jusqu'à la dernière obole, dit l'Evangile[1], sans qu'il lui soit remis de terme, sans qu'il lui soit accordé de délai. Toutes ces circonstances se rencontrent dans le purgatoire pour les pauvres ames qui y sont affligées cruellement : Hélas ! elles ont à supporter les plus dures étreintes et des maux incompréhensibles, et elles ne savent plus que s'écrier avec Job : *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi vous qui êtes mes amis, car la main du Seigneur m'a touché*[2].

Croyons donc que nos offrandes et nos pieuses dévotions pour les morts seront très-agréables à la divine majesté. Nous ne saurions même en faire d'autres qui pussent plaire à Dieu davantage, et nous être plus profitables ; car si nous sommes assez heureux pour arracher quelqu'une de ces ames à leurs tortures, ce sont des prédestinés que nous aurons envoyés au ciel. Avec quelle tendre sollicitude ne prieront-ils pas pour nous à leur tour, avec quel empressement et quelle reconnaissance ne nous feront-ils pas ressentir les effets du crédit précieux et de la grande et puissante faveur dont ils jouiront auprès de Dieu pour toujours !

Mais si nous devons remplir si chrétiennement envers toutes les ames du purgatoire cet office de charité, il est évident que nous sommes tenus surtout d'observer avec une consciencieuse exactitude les prescriptions de justice qui nous auraient

1) Matth. v, 26. 2) Job. xix, 21.

été laissées à cet égard, au moment de la mort, par nos parents ou nos amis. Nos négligences en pareille matière nous exposeraient un jour à des punitions terribles que nous ne saurions trop redouter. Puis, le Seigneur ne permet-il point au rapport des saints, que ceux qui, durant la vie, mettent les morts en oubli, soient eux-mêmes oubliés quand ils ne sont plus ?

La seconde vérité qu'il est essentiel d'établir, à la suite de ces méditations, dans nos cœurs, c'est qu'il y a grande folie à ne pas faire la guerre à nos passions, quand nous savons que nous devons mourir et mourir si tôt. Toutes les offenses, dont nous nous rendons coupables, seront sévèrement punies après notre mort ; et c'est pourquoi nous devons nous abstenir des plus légères, car les plus légères même déshonorent Dieu, en attaquant ses perfections infinies. D'autre part, comme nous pouvons travailler à l'expiation de nos fautes en ce monde par des renoncements peu coûteux, si nous les comparons aux peines du purgatoire, nous serions bien ennemis de nous-mêmes en différant de nous convertir au plus tôt. « Quelqu'un répondra peut-être, dit saint Augustin, il ne m'importe pas d'être condamné au purgatoire, pourvu que je parvienne au ciel. Oh ! que personne, mes très-chers frères, ne tienne ce langage, car ce feu du purgatoire est plus insupportable que tous les maux qu'on pourrait imaginer ou souffrir ici-bas ; et comme il est écrit du redoutable jugement de Dieu qu'un jour alors comptera comme mille ans et mille ans comme un jour, qui sait si le temps que vous devez rester dans ces formidables supplices sera seulement d'un jour, d'une semaine, d'un mois, d'une année ou de longues années même qui sembleront n'avoir pas de fin.

» Mais, nous ne voudrions pas à cette heure, continue le saint évêque, mettre, pour un seul instant, l'extrémité de notre doigt sur des charbons en feu : serait-il possible que nous ne craignissions point les douleurs excessives qui doivent être imposées aux ames dans la vie future, si nous n'avons point été assez pénitents dans celle-ci? oh ! fuyons le plus que nous

pourrons les péchés mortels, et tâchons de satisfaire pour les véniels par de dignes fruits de mortification, afin qu'il nous soit donné d'éviter plus tard le purgatoire et ses horreurs[1]. »

(1) S. Aug. de SS. sermo. 41.

LA PRÉSENTATION

DE

NOTRE-DAME AU TEMPLE.

(21 Novembre.)

Les vœux que nous avons faits à Dieu sont l'une des choses dont nous avons besoin de nous acquitter avec plus de soin, de ferveur et de zèle; car le Saint-Esprit a dit par la bouche de Salomon : *Si vous avez promis quelque chose à Dieu, ne différez pas d'y satisfaire*[2].

Il est aussi pour les parents une obligation essentielle, c'est de former leurs enfants, dès le plus bas âge, à la crainte de Dieu et à son amour. Préparez le cœur de l'enfant à l'entrée de sa voie, dit encore l'Esprit-Saint, *et il obtiendra la sagesse dans ses dernières années*[3].

Nous trouvons un exemple admirable de l'accomplissement de ce double devoir dans la conduite de saint Joachim et de sainte Anne, les bienheureux père et mère de la très-sainte

(1) Il est fait mention de la Présentation de Notre-Dame au martyrologe Romain et dans celui d'Usuard, le 21 novembre, qui est le jour même où la sainte Vierge fut conduite au temple. Molan* dit que les papes Pie II et Paul IV instituèrent cette fête en octroyant des indulgences à ceux qui la solenniseraient; mais qu'elle était reçue déjà en France, comme on le voit dans une lettre du roi Charles V à l'évêque d'Auxerre, en 1375. Néanmoins, il semble qu'on célébrait l'office de la Présentation longtemps avant cette dernière époque: puisqu'on la voit relatée dans le ménologue des Grecs, et qu'on trouve également en son honneur des oraisons de saint Grégoire de Nysse, de saint Germain de Constantinople, de Grégoire de Nicomédie dans Métaphraste. C'est Sixte V qui la donnait définitivement à l'Eglise universelle par un bref du 1er septembre 1585, au commencement de son Pontificat. Elle était alors presque tombée en oubli dans l'Occident (Note tirée de Ribadeneira.)

(2) Eccles. v, 3. (3) Prov. xxii, 6.

(*) Mol. ad. in ad Usuard.

Vierge Marie. Ils la présentent au temple de Jérusalem, dès que le jour est arrivé de remplir l'engagement qu'ils en avaient pris au moment de sa naissance, et ils se privent de la consolation de vivre avec cette fille chérie, afin qu'elle puisse être élevée pour Dieu seul à l'ombre des autels[1]. La tendre piété, du reste, qu'ils voyaient reluire en elle, son humble et candide innocence, sa modestie virginale et les prières qu'elle leur faisait sans cesse de l'offrir promptement au Seigneur, les conviaient à cette consécration, tout autant que la conscience qu'ils avaient de leur vœu, et le désir de leur propre sainteté. Jamais enfant n'avait montré de si heureuses et si précoces dispositions pour la vertu, remarque saint Ambroise, qui déjà la propose comme le modèle des vierges et la plus merveilleuse image de la perfection. » Elle n'eut jamais la pensée d'offenser personne, dit-il, elle ne songeait, au contraire, qu'à se montrer affable envers tous. Pleine d'égards et de respect pour les vieillards, elle aimait ses compagnes sans leur porter envie, ne parlait point à son avantage, écoutait et suivait en toutes choses la voix de la raison, et donnait toutes ses préférences à la piété. La vit-on jamais causer la moindre amertume à ses parents, montrer de l'aigreur à ses proches, mépriser les humbles et s'éloigner du pauvre? Son geste simple et ingénu exprimait la douceur, sa démarche la pureté, et sa voix la bonté de son ame. Tout son extérieur saintement composé, en un mot, découvrait à l'œil le moins clairvoyant ce que son cœur renfermait de précieux trésors

(1) Dès le commencement de la loi de Moïse, c'était un usage religieux parmi les Hébreux, de se vouer eux-mêmes et de vouer leurs enfants à Dieu, soit irrévocablement, soit en se réservant le pouvoir de les racheter par des présents faits au Seigneur, ou par des sacrifices. Il y avait pour cela autour du temple de Jérusalem des appartements destinés, les uns pour les hommes, les autres pour les femmes, quelques-uns pour les garçons et les autres pour les filles qui y devaient accomplir le vœu qu'ils avaient fait ou que leurs parents avaient fait pour eux. Ainsi Anne, femme d'Elcana, voua à Dieu le fils qu'elle mettrait au monde, qui fut le prophète Samuel (1 Reg. 1.). Dans le deuxième livre des Machabées (c. 3.), il est fait mention des vierges qui étaient logées et élevées dans le temple. Et saint Luc, parlant d'Anne la prophétesse, fille de Phanuel, dit qu'elle ne sortait pas du temple, depuis qu'elle était devenue veuve. (Croiset, année chrétienne, 21 nov.).

de grâces. Ainsi le frontispice d'une belle maison fait-il pressentir les riches ornements qui la décorent.

« Mais elle était sobre dans sa nourriture, ne donnait au sommeil que de courts instants, et il est vrai de dire que, pendant son repos, son cœur veillait toujours. Quelle n'était point sa diligence pour le travail et son amour assidu pour la solitude dans la maison paternelle! Elle ne la quittait que pour aller prier, dans les assemblées saintes; encore voulait-elle y être accompagnée de sa mère ou de quelque autre membre de sa famille, quoique sa principale sûreté fût en elle-même, dans son regard modeste, dans sa démarche recueillie, qui, malgré son jeune âge, commandait la vénération. C'est qu'elle ne nourrissait en elle qu'un seul désir, celui de donner gloire à Dieu par son avancement dans la vertu[1]. »

Ne nous étonnons point si la conduite de la très-sainte Vierge était déjà si admirable, et si les forces de son esprit surpassaient incomparablement celles de son corps, quand elle était à peine entrée dans la vie. Le secret de cette sagesse sans égale parmi les hommes se trouve dans le privilége inouï de son Immaculée Conception. Non-seulement l'usage de la raison lui fut accordé, comme à saint Jean-Baptiste dès le sein de sa mère; mais plus heureuse que Jean-Baptiste, elle ne fut pas même un seul instant souillée de la tache originelle. Toutes les grâces divines, toutes les vertus infuses devinrent immédiatement son partage; et comme les dons de Dieu sont sans repentance, ces grâces et ces vertus continuèrent à se développer en elle sans intermission. Aussi, dans son enfance, n'agissait-elle point en enfant : femme dès lors très-parfaite, et la plus parfaite même, elle était admirée des anges et des hommes.

Elle avait trois ans lorsque ses parents la menèrent à Jérusalem pour la remettre entre les mains des prêtres. La placer dans le temple, c'était rendre au Père éternel la fille qu'il

1. S. Ambr. lib. II. de virg.

s'était spécialement choisie, c'était donner une mère au fils du Très-Haut, une épouse au Saint-Esprit, une reine aux légions angéliques, une avocate aux pauvres pécheurs. Anne et Joachim déclarèrent au souverain Pontife la promesse qu'ils avaient faite au Seigneur, en recommandant à sa sollicitude leur chère Enfant qu'ils aimaient plus qu'eux-mêmes, et qu'ils respectaient tout à la fois comme une chose déjà consacrée ; mystérieuse et chaste offrande que le grand-prêtre accepta dans le même esprit et avec la même piété[1].

Mais n'était-il pas convenable que cette aimable Vierge qui devait être mère de son Sauveur, s'empressât de faire à Dieu le sacrifice solennel d'elle-même et de dédier pour toujours à son service ce corps et cette ame qu'il n'avait créés que pour lui? On aime à recueillir avec admiration les fruits hâtifs que donne un arbre jeune et vigoureux. Combien ne l'emportent-ils point par la vivacité de leur couleur, par leur fraîcheur et leur parfum sur ceux qu'on abandonne à l'heure de la récolte à des mains mercenaires, ou que le temps a desséchés? Ainsi, l'immolation de toutes les joies du monde, dans le jeune âge, plaira-t-elle toujours davantage que si elle était différée jusqu'à la vieillesse, bien que le Seigneur ne dédaigne pas de dédommager libéralement encore les ouvriers qui ne viennent travailler à sa vigne que sur le soir. Mais que les pères et mères apprennent ici à donner de bonne heure à leurs enfants l'habitude d'une piété sincère ; et s'ils viennent à apercevoir en eux les signes d'une vocation sainte,

(1) Les prêtres firent élever Marie, comme nous avons dit déjà, au milieu des autres jeunes filles qui leur étaient confiées et qui servaient au ministère sacré. Le trésor du temple faisait les frais de cette éducation. De louables exercices de piété succédaient pour ces enfants au travail des mains, et pour qu'elles apprissent à s'entretenir familièrement avec Dieu, elles pouvaient pénétrer par une galerie particulière dans le saint lieu loin des bruits du monde et de ses vains plaisirs. (Note tirée de Ribadeneira.)

Les vertus extraordinaires qui éclataient dans la sainte Vierge donnèrent une si haute idée de sa miraculeuse sainteté, qu'Evode, au rapport de Nicéphore, Georges de Nicomédie, saint Germain de Constantinople et plusieurs autres Pères assurent qu'on accorda à Marie, pendant tout le temps qu'elle resta au temple, le privilége singulier de pénétrer même dans le sanctuaire et jusque dans le Saint des saints où il n'était permis d'entrer de droit qu'au grand-prêtre.

qu'ils se souviennent que c'est à Dieu surtout que ces cœurs pieux appartiennent et qu'ils se gardent bien de mettre obstacle au bon plaisir du Seigneur. Bientôt, hélas ! ils seraient punis de cette coupable témérité, car l'ambitieux amour des parents trouve dans leurs enfants eux-mêmes d'ordinaire la source d'amères afflictions et d'irrémédiables douleurs.

La tendresse d'Anne et de Joachim pour la sainte Vierge Marie était bien autrement réglée[1]. Ils la livrèrent avec confiance, nous l'avons dit, à la garde de Dieu, dans la personne des prêtres qui s'émerveillaient de son ingénuité angélique et de la haute et divine sainteté qui se reflétait en elle. Recevez-la avec joie, Seigneur, s'écrièrent-ils tout d'une voix dans une inspiration d'en haut : c'est l'oblation la plus précieuse et la plus pure que nous vous ayons faite. Elle est plus belle, plus éclatante et plus magnifique que le temple où elle vient se consacrer à vous. Recevez-la comme le Tabernacle même de votre Saint-Esprit, comme l'Arche du nouveau Testament, comme le Vase qui doit renfermer la manne mystique, immortel aliment des cieux; comme le sanctuaire auguste, comme le Saint des saints où le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, a seul le droit de pénétrer. Voilà bien la Porte d'Ezéchiel, close pour tous, si ce n'est pour le Christ Rédempteur, voilà le Jardin fermé, la Fontaine scellée dont parlent nos Ecritures : voilà cette Femme qui nous donnera le Messie, lequel par sa présence illustrera ce temple plus que ne l'a été l'ancien, bâti par Salomon[2].

C'est en se laissant aller à ce bienheureux transport que le

(1) On ne peut assez louer la généreuse piété de saint Joachim et de sainte Anne qui, tous deux d'une vertu consommée, n'eurent garde de rien retrancher du sacrifice qu'ils faisaient. Cette jeune fille était toute leur consolation, ils l'avaient demandée longtemps au Seigneur, ils l'avaient obtenue. Ils eussent pu satisfaire à leur vœu en la présentant au temple et en donnant trois sicles qui étaient ordonnés dans le Lévitique pour racheter les filles d'un mois à cinq ans que l'on offrait à Dieu Ils eussent pu la ramener chez eux, comme la seule consolation de leur vieillesse, mais ils n'écoutèrent ni ne consultèrent leur propre satisfaction (P. Croiset, année chrétienne.)

(2) Voir pour ce passage, la traduction latine de Ribadeneira, par J. Canisius.

collège sacerdotal accueillit Marie. Le grand-prêtre[1] la prit par la main et la posa sur le premier des quinze degrés qui conduisaient aux sacrés parvis. Elle les franchit tous d'un air joyeux, avec une agilité charmante, après avoir dit adieu à ses parents, et montré à tous ceux qui la voyaient[2] que, si l'attendrissement de sa famille faisait couler ses larmes, elle était heureuse et empressée cependant de se donner à Dieu sans partage.

Que devint-elle dans ce paisible et bienheureux séjour? Les Anges qui ne cessaient de l'y visiter, pourraient seuls nous l'apprendre; car la bouche des hommes ne saurait expliquer, comme il convient, l'excellence de sa piété, de son obéissance, de son dévouement. Saint Jérôme ou l'auteur du traité de la naissance de la sainte Vierge, qu'on trouve parmi ses œuvres, en parle de cette sorte : « La très-admirable Vierge était la première éveillée, quand l'aube du jour commençait à paraître ; elle était la plus habile dans la science de Dieu et des Ecritures, et tout à la fois la plus douce et la plus humble de ses compagnes, la plus charitable, la plus modeste, la plus fervente, la plus parfaite, en un mot en toutes choses. Quelle n'était pas son attitude religieuse et pleine d'amour, quand elle chantait les psaumes de David, qu'elle priait ou méditait ! Au dehors ses paroles étaient gracieuses toujours, et le saint nom de Dieu revenait à chaque instant sur ses lèvres émues. C'est que nuit et jour son cœur se portait vers ce Père que nous avons au ciel, pour l'adorer. Si quelqu'une de ses jeunes sœurs montrait quelque imperfection, elle la reprenait avec indulgence ; ne témoignait

(1) On ne sait pas qui fut le prêtre qui reçut cette incomparable Vierge. Saint Germain, patriarche de Constantinople et George, archevêque de Nicomédie, ont cru que ce fut vraisemblablement saint Zacharie.

(2) Isidore de Thessalonique dit que la Présentation de la sainte Vierge se fit avec une pompe extraordinaire, que non-seulement toute sa parenté voulut l'y accompagner, mais que par une inspiration secrète dont on ignorait le mystère, les personnes les plus qualifiées de Jérusalem voulurent assister à cette auguste cérémonie, tandis que les anges l'accompagnaient invisiblement et célébraient cette fête par leurs concerts.

jamais le moindre mécontentement, la moindre apparence de blâme. Continuellement occupée à procurer la gloire du Seigneur, elle ne savait qu'aimer et bénir ; et quand on la saluait, c'était encore par un souhait à la louange de Dieu qu'elle se faisait un bonheur de répondre[1]. »

Saint Ambroise dit aussi : « Elle ne recherchait aucune conversation, car son ame était remplie de saintes pensées. Quand elle était seule, c'était alors qu'elle se trouvait moins solitaire, accoutumée qu'elle était à feuilleter la loi du Seigneur, à rappeler à son esprit le récit des Prophètes et à être favorisée des visions célestes. Que si elle se troubla plus tard en voyant entrer l'archange Gabriel dans sa maison de Nazareth, ce n'est pas qu'elle ne fut point accoutumée à ces apparitions d'en haut : non, c'est que le messager divin se manifestait à ses yeux, ce jour-là, sous une forme humaine et la figure d'un jeune adolescent. Il ne faut pas chercher ailleurs le sujet de son étonnement, qui nous apprend si bien à connaître sa chaste pudeur et sa profonde et admirable retenue[2]. »

Disons qu'elle apprit dans le temple à tisser la laine, à filer le lin et la soie. Elle y confectionnait, comme les autres, les habits sacerdotaux et les voiles et autres ornements qui servaient à la décoration des autels et du tabernacle. Ainsi, s'essayait-elle à préparer de ses mains un jour les vêtements de son Fils, le Verbe adorable, et cette robe sans couture en particulier, dont il est question dans l'Evangile, que les bourreaux voulaient se partager au pied de la croix, et qu'ils se résolurent pourtant à tirer au sort, car il était écrit qu'on la laisserait intacte et qu'elle ne serait point déchirée.

La langue hébraïque lui devint familière. Lisant souvent et attentivement les livres inspirés, elle les approfondissait avec une souveraine intelligence, car elle était particulièrement éclairée des lumières de Dieu. La plupart du temps elle jeûnait, et, par une silencieuse modestie, elle se disposait à la

(1) Virt. B. Mariæ. V. apud S. Hier. tom. IV, psalm. 6
(2) S. Amb. de Virg. circa princip.

contemplation et à l'union divine. Qu'ajouter enfin? qu'elle était enrichie de tous les dons les plus éminents, qu'en la voyant on aurait cru plutôt qu'elle était née dans le ciel que sur la terre.

De graves auteurs[1] ont écrit que non-seulement les anges descendaient du ciel pour la voir et jouir de ses entretiens, mais qu'ils lui apportaient la nourriture dont elle avait besoin, afin qu'il lui fût possible de s'adonner plus librement à la prière. On sait, du reste, que ce même privilége, d'être nourri miraculeusement par les anges, fut accordé dans le désert à saint Paul, premier ermite, pendant soixante années : rien alors ne saurait nous surprendre s'il a été le partage de Marie, destinée, dès le commencement du monde, à nous donner le Sauveur.

Cependant, ne perdons pas de vue que les actions de la très-pure Vierge au temple, sont un modèle très-parfait de la vie que nous avons à mener nous-mêmes pour nous rendre dignes de Dieu. Nous devons l'imiter dans son amour pour l'oraison, son humilité, son recueillement, son confiant abandon à la bonté et à la volonté divine. Que surtout les jeunes gens et les jeunes personnes s'efforcent de retracer sa pureté virginale, qui est leur plus bel ornement ; et quand ils se sentent appelés à marcher tout à fait sur ses traces en se consacrant au Seigneur, qu'ils aient toujours devant les yeux ses merveilleux exemples, qu'ils en animent et vivifient leur piété, qu'ils prennent en tout et toujours cette Reine des anges pour maîtresse, pour patronne, pour gardienne et pour guide.

Ah ! ce n'est pas une de ses moindres prérogatives qu'elle ait levé, la première, le véritable étendard de la chasteté, en promettant à Dieu, par un vœu inconnu jusque-là, de rester toujours Vierge. Elle ouvrit de la sorte à des milices d'autres saintes vierges cette voie bienheureuse que le Seigneur a

(1) Auct. de art. Virg. S. Hier. — S. Greg. Naz. homil. de oblat. Virg. — S. Bonav. lib. med. vit. christ. Suarez, etc., etc.

louée de préférence, lorsqu'il vint parmi les hommes. *Tous*, disait-il, *ne comprennent pas ma parole*[1]. Mais Marie l'avait si bien entendue qu'elle fit de l'aimable pureté ses plus chères délices, que c'est par cette vertu qu'elle entretint dans son cœur le désir qui la consumait de ne plaire qu'à Dieu seul, et qu'elle parut dans ce monde et dans une chair mortelle, comme semblable aux esprits Séraphiques qui n'ont point de corps. Et quel privilége que sa maternité même, loin de porter atteinte à sa glorieuse intégrité, ne fit que l'accroître et l'embellir encore. Elle lui donna une noblesse exceptionnelle où l'innocence virginale s'épanouissait de tout son éclat dans l'éternelle grâce de l'Enfant-Dieu, sorti de son sein.

Encore une fois, que tous les cœurs purs, qui veulent se soustraire aux dangers du monde, aient les yeux fixés constamment sur Marie. Que ceux qui se cachent, comme le passereau solitaire, dans les asiles sacrés que leur offre la religion, pour y mourir à toutes les douceurs de la vie présente et y aspirer avec ardeur vers les cieux, ne cessent point de méditer les grandeurs de cette céleste Mère de Jésus, la générosité de son amour et la perfection de son sacrifice au jour de sa Présentation et durant sa demeure au temple; qu'ils implorent son assistance et ses faveurs; qu'ils lui demandent la grâce de remplir avec le même zèle leurs propres engagements. C'est pour cela que l'Eglise la nomme dans ses cantiques, la Vierge des vierges, voulant révéler à notre admiration la beauté sans tache qui est en elle, comme le plus sûr modèle de la source la plus féconde de la vraie piété, du plus digne, du plus aimable service qu'on puisse rendre à Dieu.

Le moment de quitter le temple arriva pour Marie. On dit qu'elle avait onze ans quand elle perdit ses père et mère, qui moururent dans une vieillesse avancée. Comme elle était fille unique, elle allait rentrer seule dans le monde et on s'en effrayait pour elle. On lui parla de contracter mariage, comme

(1) S. Matth. XIX, 11.

il arrivait pour toutes les femmes juives. Mais la très-sainte Enfant repoussa d'abord cette proposition à cause du vœu de ses parents qui l'avaient donnée pour toujours à Dieu, et de la virginité perpétuelle qu'elle avait elle-même jurée. L'assemblée des prêtres s'émut à ce refus si extraordinaire. On pria, on consulta l'Oracle divin dans le sacré tabernacle, disent d'anciennes et respectables traditions, pour savoir ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance qui ne s'était point présentée encore. On réunit ensuite tous les descendants de la famille de David, afin que celui qui serait désigné par le sort devînt l'époux de Marie ; car on crut que telle était la volonté du Seigneur. En même temps, cette douce et chaste amante du Saint-Esprit apprenait, par révélation, qu'elle pouvait obéir, et qu'elle n'avait rien à craindre pour l'accomplissement de son vœu et la conservation de sa pureté très-sainte.

Le sort tomba sur Joseph, de la tribu de Juda, natif de Bethléem. Il était pauvre, exerçant le métier de charpentier ; mais c'était un homme rempli de l'amour de Dieu, d'une vie et d'une sainteté éminentes, et doué, par excellence, de toutes les vertus qui le rendaient digne d'une union si auguste. Il était de moyen-âge[1]; et Marie n'avait pas encore complété sa quatorzième année, quand la Providence divine la confia à ce religieux patriarche, vierge comme elle, pour veiller sur son innocence, pour la protéger et la servir.

Puissent-ils, tous les deux, maintenant, du haut du ciel nous assister de leurs prières et de leur amour !

(1 Voir, dans la première partie, ce qui est dit de l'âge de saint Joseph, à son mariage, p. 105.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

DE

LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

(8 décembre).

Quand le Roi-Prophète adressa la parole aux princes du peuple d'Israël pour les exhorter à construire au Seigneur un temple magnifique, il leur disait : c'est une grande œuvre que nous voulons entreprendre, car il ne s'agit pas d'élever un

(1) L'Immaculée Conception de Marie était proclamée dogme de l'Eglise catholique, par le souverain Pontife Pie IX, le 8 décembre 1854. Deux cents évêques de toutes les contrées et de toutes les nations assistaient à Rome dans la basilique de Saint-Pierre, à cette cérémonie solennelle, l'une des plus augustes et des plus consolantes assurément dont le spectacle ait été donné au monde. Cette sainte définition qui venait d'être faite par l'infaillible autorité du vicaire de Jésus-Christ, fut accueillie de toutes parts avec une vive allégresse et par de magnifiques réjouissances.

Mais la fête de la Conception de la sainte Vierge était célébrée depuis longtemps déjà par les Latins et les Grecs. On trouve à sa louange quelques oraisons de Georges, évêque de Nicomédie, qui vivait au septième siècle, sous l'empereur Héraclius.

Certains auteurs ont pensé que cette fête ne commença à être établie chez les Latins qu'au temps de Sixte IV ; mais elle est beaucoup plus ancienne. Elle était connue à Naples au neuvième siècle, en Espagne au dixième; sur la fin du onzième, saint Anselme, archevêque de Cantorbéry la faisait solenniser en Angleterre. L'Eglise de Lyon la reçut du temps de saint Bernard, environ l'an de notre Seigneur Jésus-Christ 1145. Ce grand Docteur, partisan très-zélé de la discipline ecclésiastique, écrivait cependant aux chanoines (quoiqu'il n'exprimât aucun blâme sur la dévotion même), pour les reprendre d'avoir introduit une solennité nouvelle sans avoir pris l'agrément du souverain Pontife. Depuis cette époque, la fête continua de se développer et de s'étendre avec la confiance des fidèles, comme la lumière qui croît jusqu'à ce qu'elle ait produit le grand jour. Ce que voyant Sixte IV (1471), non-seulement il permit d'en faire l'office et d'en dire la messe, mais il lui accorda de nombreuses indulgences. Ces concessions furent confirmées, peut-on dire, au concile de Trente. En effet, il est ordonné par cette sainte assemblée d'observer les constitutions de Sixte IV, et elle déclare aussi que son inten-

palais à un roi de la terre, à un homme mortel, mais de préparer à Dieu même une demeure qui soit digne de lui[1].

Nous pouvons user du même langage en parlant de toutes les fêtes de la très-douce et très-aimable Vierge Marie, mais surtout de la fête de sa très-pure Conception, puisqu'elle est le principe de toutes les autres, et que c'est en ce jour que furent jetés les fondements de ce Temple auguste, de ce Tabernacle divin, où Jésus, notre miséricordieux Sauveur, devait faire ses délices d'habiter.

Quelle est grande, cette œuvre, pouvons-nous nous écrier à notre tour, et que tout ce qui s'y rattache est bien fait pour exciter notre admiration ! Aussi Marie disait-elle dans le sacré cantique : *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.*

Mais pour mieux comprendre quelle est la pensée de l'Église en solennisant la Conception de Notre-Dame, il est à propos de remonter à la source de la vérité capitale qu'elle

tion n'est pas de comprendre dans son décret sur le péché originel, la sainte vierge Marie, mère de Dieu.

Plusieurs révélations faites à de graves personnages et notamment à sainte Brigitte (lib. 9, c. 9.), avaient favorisé la croyance à la Conception Immaculée. C'est ce qui porta spécialement saint Anselme, dont nous avons parlé, à en autoriser la fête.

Plusieurs prélats s'étant joints à lui dans nombre d'églises particulières, ce concours faisait au treizième siècle une grande impression sur l'esprit de saint Thomas d'Aquin, qui ne voulait pas que la célébration de la fête pût être contredite, puisque les papes en toléraient silencieusement la célébration.

Le Saint-Esprit enseigne peu à peu les divines vérités, dit saint Grégoire ; il fit reconnaître davantage celle-ci par l'Eglise avec la succession des temps ; et il n'est pas douteux que saint Bernard et les autres saints qui demandaient qu'avant tout on consultât le siége apostolique, n'eussent bientôt adopté le sentiment exprimé par saint Thomas d'Aquin, s'ils eussent vécu quelques années plus tard. (Note tirée de Ribadeneira.)

Inutile d'ajouter que depuis Sixte IV, tous les souverains Pontifes, à l'exception de trois qui n'ont occupé qu'un mois le Saint-Siége, n'ont rien oublié pour exciter la ferveur des fidèles, en ouvrant le trésor des indulgences en faveur de tous ceux qui honoraient d'un culte religieux l'Immaculée Conception de Marie.

La proclamation dogmatique de 1854 est venue couronner cette éclatante unanimité.

Les saints Pères, les Conciles dans tous les siècles (on en donnera ici plusieurs extraits) n'avaient pas cessé de manifester hautement le même zèle pour cette glorieuse et sublime prérogative de la très-sainte Vierge. (Voir les détails donnés à ce sujet par le père J. Croiset, dans son année chrétienne, 8 décembre.)

(1) II Paralip. XXIX, 1.

nous remet d'abord en souvenir. Voyons donc ce qui nous est enseigné sur le péché originel, dont nous disons que la seule vierge Marie a été préservée, quoiqu'elle fût issue d'Eve et d'Adam comme nous.

Dieu de sa nature est tout-puissant et éternel ; il jouit en lui-même d'une félicité souveraine, qu'il n'avait nul besoin d'accroître en la communiquant à l'homme. S'il tira du néant nos premiers parents, c'est par un effet tout gratuit de sa bonté infinie. Il voulut bien les faire à son image et ressemblance pour nous rendre capables de participer à sa gloire, de contempler face à face ses beautés immuables, d'être inondé de sa lumière et de son amour dans les splendeurs du ciel. Sans doute, en nous élevant jusqu'à lui, il n'a pas prétendu révéler à ses élus tous les secrets de sa divine essence, car il ne peut être donné qu'aux trois Personnes adorables, de se connaître, de s'aimer, de se comprendre ; mais quand il a daigné nous promettre son paradis, il veut cependant nous rendre heureux de son propre bonheur.

Pour cela, notre Seigneur a pourvu l'homme de dons surnaturels, qui nous disposent à mettre en pratique ces paroles étonnantes de l'Evangile : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Et ces dons sont spécialement de deux sortes ; dons de grâce, dons de justice.

Figurons-nous Adam créé dans l'innocence.

En premier lieu, la grâce le rendait agréable aux yeux du Seigneur. Non-seulement il sentait qu'il était au nombre des amis de Dieu, mais qu'il lui appartenait comme son fils ; et qu'en cette qualité il avait droit à son éternel héritage. Sa volonté naturellement droite le portait au bien. Le désir du ciel animait et sanctifiait son cœur, en lui faisant opérer des œuvres pleines de mérites. De cette sorte, il ne cessait point d'acquérir par vertu cette béatitude éternelle, que Dieu lui avait, dès le premier instant, destinée dans sa pure miséricorde.

En second lieu, la justice habitait en lui, et avec elle l'ordre, la règle et la paix, qui lui procuraient en abondance les

divines bénédictions et les joies si douces de la conscience. Ses penchants étaient assujettis à la raison, sans être jamais troublés par le désordre des sens. Il jouissait en outre d'un empire incontesté sur les animaux qui peuplaient la terre : la mort enfin et les infirmités et les douleurs de toute espèce qui la précèdent ou l'accompagnent, n'approchaient point de ce roi glorieux de toute la création.

Mais Dieu ne lui avait accordé de si magnifiques priviléges qu'à une condition rigoureuse : c'est qu'il suivrait avec une docile obéissance la voie de ses commandements. S'il venait, hélas ! à s'en écarter, il en serait aussitôt puni par la perte de tous ses biens : et ce châtiment terrible ne s'arrêterait point à lui ; il s'étendrait de race en race à sa postérité tout entière.

C'est pourquoi le Seigneur voulut mettre l'homme à l'épreuve, après lui avoir donné une compagne. Il les renferma tous les deux dans le paradis terrestre, enceinte mystérieuse et sacrée, que l'Ecriture appelle un jardin de délices, où il leur permit de goûter du fruit de tous les arbres, qui s'y présentaient à leur vue, à l'exception d'un seul. Eve, séduite par le serpent, ne craignit point de violer la défense de Dieu : elle porta la main sur l'arbre de *la science du bien et du mal*, en détacha le fruit de malédiction, et après l'avoir porté à ses lèvres, en fit aussi manger à Adam. Les malheureux ! ils croyaient devenir semblables au Dieu créateur de toutes choses, grands et puissants comme lui ; mais ils furent, au contraire, dépouillés de toutes les grâces qu'ils en avaient reçues, condamnés à l'exil, à la pauvreté, à la tristesse, aux larmes, et à la mort.

Tels ils étaient, après leur désobéissance, tels ils nous ont engendrés à la vie. Nous naissons infirmes comme eux, nous ne vivons comme eux que pour souffrir et mourir ; et notre ame honteusement dégradée par le péché, dès le sein de nos mères, est privée de la grâce et de la justice originelles, qui devaient la conduire au salut. Il n'y a que la vertu du Sauveur qui puisse lui rendre dans le baptême les douceurs ineffables

de l'amour et de la charité d'un Dieu. Encore conserve-t-elle jusqu'à la fin de son pèlerinage en ce monde le germe d'une concupiscence déréglée qui l'incline vers toutes sortes d'excès, et semble ouvrir à chaque instant des abîmes sous ses pas. Il est bien vrai que ces impures convoitises ne peuvent nuire à l'ame, quand elle en repousse avec fermeté les séductions ou les images : loin de là, elle ne trouve dans cette lutte qu'une précieuse semence de gloire. Et si l'Apôtre, en écrivant aux Colossiens[1], appelle péché ce soulèvement de passions intérieures qui se manifeste en nous-mêmes après le baptême, ce n'est pas qu'il mérite vraiment et proprement ce nom; mais c'est qu'il est un effet de la dégradation de notre origine. Comme disent les théologiens, le péché originel ne constitue en réalité qu'une seule et unique faute; et cependant on pourrait affirmer avec raison qu'il renferme toutes les autres en soi, parce qu'il en est le principe latent et la cause toujours subsistante.

De cette doctrine, qui est celle du concile de Trente[2], il suit exactement que l'ame se trouve privée par le péché de la vie divine, sans laquelle il n'y a plus pour nous de mérite ou de grâce, et que ceux qui meurent dans ce malheureux état, seront pour jamais exclus du royaume des cieux. On doit même dire d'un enfant qui n'a pas encore reçu le baptême qu'il est ennemi de Dieu, parce qu'il est au pouvoir de satan ; la tache du péché originel dont il est couvert comme d'une horrible lèpre, en ayant fait un objet d'abomination pour le Créateur, et comme un vase de honte et d'ignominie qui ne saurait attendre que la réprobation.

Ces principes posés, voyons, ainsi que nous avons dit, quelles ont été les intentions de l'Eglise, lorsqu'elle établissait la fête de la Conception de Notre-Dame. Elle a voulu reconnaître que la glorieuse Vierge Marie, considérée comme fille d'Adam, devait contracter la souillure de notre péché d'origine, et subir, avec toute la race humaine, les faiblesses et les

(1) Coloss. III, 5. (2) Conc. Trid. sess. 5.

désolations qui en sont la suite ; que néanmoins elle fut préservée de ce double malheur par un privilége qui n'a été accordé qu'à elle ; et que notre Seigneur Jésus-Christ l'ayant de toute éternité prédestinée pour être sa mère, il convenait d'opérer ce miracle de grâce pour la dignité d'une telle Mère et l'excellence infinie d'un tel Fils.

Au même instant donc que Dieu créait cette sainte ame de Marie, sa fille bien-aimée, l'infusant dans ce tendre corps qui venait de naître pour la recevoir, il l'enrichit de ses souveraines faveurs, et la retint en quelque sorte dans ses mains divines, pour qu'elle ne contractât ni le signe, ni la peine du péché. Il la rendit en même temps si belle et si pure, si éclatante de sainteté et de perfection, que le démon n'osa jamais approcher de ce chef-d'œuvre de la sagesse et de l'amour des trois augustes personnes de la sainte Trinité ; et que l'enfer, ô prodige ! ne saurait se glorifier jamais d'avoir eu, un seul moment, en son empire, le corps et l'ame de cette Mère du Sauveur, de cette épouse du Père céleste, de ce temple immaculé du Saint-Esprit.

Voilà bien ce que veut célébrer l'Eglise en cette fête, et ce qui se trouve heureusement conforme à la sainte Ecriture, à l'enseignement des Docteurs et à la raison.

Après qu'Adam et Eve eurent péché, en effet, et qu'ils se furent humiliés de leur crime, le Seigneur, qui allait les exclure du Paradis terrestre, voulut jeter d'abord sa malédiction sur le serpent. « Je mettrai entre toi et la femme que tu as tentée, lui dit-il[1], entre sa race et la tienne, une irréconciliable inimitié. La femme te brisera la tête, et cependant tu l'épieras insidieusement en toutes ses voies pour lui tendre des piéges. » Les saints Pères, en interprétant ces paroles mémorables, les appliquent à la sainte Vierge Marie, qui devait écraser la puissance du démon par Jésus-Christ son Fils, anéantir le pouvoir infernal, délivrer l'homme de la tyrannie du péché et le rétablir en dignité et en grâce. Ils ajoutent que Dieu

1) Gen. III, 15

voulait aussi nous faire savoir qu'il n'entendait aucunement comprendre dans la sentence de condamnation qu'il allait prononcer contre l'homme coupable, la Femme incomparable qu'il destinait à sauver le genre humain.

Mais le Seigneur a dit également de Marie dans les saints Livres : « Elle est entre toutes les filles des hommes comme le lis entre les épines[1] ; » parce que toutes les autres ont été défigurées par les épines du péché, et qu'elle seule ayant gardé son innocence, est semblable au lis par sa blancheur, et à la rose du vrai Salomon par son odorante suavité. C'est d'elle encore que l'Epoux déclare dans le Cantique : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a jamais eu de tache en vous[2]. » Saintes aspirations que l'Eglise adresse à son tour dans ses offices à la Vierge sacrée, et qui ne conviendraient point à cette Reine du bel amour, comme dit toujours l'Ecriture, si elle eût été impure un seul instant. En un autre passage du même Cantique, on lit encore : « Vous êtes ma très-pure, ma bien-aimée, ma parfaite, ma seule élue, ou, comme d'autres traduisent, ma seule immaculée[3]. » Et le Saint-Esprit, qui ne voulait nous laisser aucun doute, assimile Marie ailleurs à un jardin fermé où n'a pu pénétrer le serpent, à une fontaine scellée d'un sceau divin, dont il n'a pas été possible au serpent de troubler les eaux[4].

L'archange Gabriel, dans son céleste message, appelait cette incomparable Vierge *pleine de grâce* (le texte grec dit : *merveilleusement gracieuse*). N'est-ce point qu'elle fut favorisée de la grâce plus qu'aucune autre? ou, selon l'interprétation de saint Jérôme, que la grâce a été donnée aux autres en partie, mais que Marie en a reçu la plénitude? L'ange ajoutait : *Le Seigneur est avec vous*, c'est-à-dire, il a été avec vous toujours, et jamais vous n'avez été soumise, comme les autres enfants d'Eve, à la captivité du démon. Et s'il en était autrement, que signifieraient encore ces paroles d'Elisabeth : *Vous êtes bénie au-dessus de toutes les femmes.*

(1) Cant. II, 2. (2) Ibid IV, 7. (3) Ibid. VI, 4. (4) Ibid. IV, 12.

Ah ! disons que ces prérogatives magnifiques, que ces miséricordes surabondantes dont notre Mère du Ciel est l'objet, ne doivent plus nous surprendre, quand nous portons nos regards sur le fruit adorable qui est sorti de son sein. Des dons si étonnants ne sauraient procéder, remarquent Théophylacte et saint Bernard, des mérites naturels de Marie, mais de la grandeur et de la sainteté de Jésus.

Mais tous les saints, pourrions-nous dire, tous les Pères dans leurs écrits ou dans les conciles enseignent clairement la vérité de l'Immaculée Conception, où il est facile de la voir sortir des paroles qu'ils ont exprimées. L'apôtre saint Jacques-le-Mineur, évêque de Jérusalem, dit en sa liturgie, qui a reçu l'éclatante approbation du VI[e] concile général, que la très-glorieuse Mère de Dieu n'a pas connu le péché, et il développe ensuite sa pensée de la sorte : *C'est bien avec raison que nous vous appelons bienheureuse et de tout point irrépréhensible, et mille et mille fois plus excellente que les Chérubins. Toute créature, ô Vierge pleine de grâce, se réjouit avec vous, car vous êtes le temple du Dieu très-saint.*

On rapporte que l'apôtre saint André disait : que tout ainsi que le premier Adam avait été formé de la terre avant qu'elle fût maudite de Dieu, de même le second Adam avait été formé de la terre virginale qui n'avait jamais été maudite.

Le septième Concile œcuménique[1] proclame Notre-Dame plus pure et plus sainte qu'aucune autre créature. Le Concile de Francfort dans sa lettre aux évêques d'Espagne, Origène, saint Ephrem, André de Crète, Euthyme, Théodoret lui confèrent les mêmes titres d'Immaculée, très-pure, très-digne Mère de son très-pur et immaculé Fils. Au rapport de saint Grégoire le Thaumaturge, elle seule fut vraiment sainte, entièrement pure et sans tache dans son ame et dans son corps. Et Fulbert de Chartres la salue en ces termes : « Dieu vous couvre de son amour, Vierge bénie, car dès que vous

(1) Act. 3.

fûtes conçue, vous étiez immaculée, pour enfanter de votre sein l'auteur et la source du salut[1]. »

Saint Augustin, cet illustre docteur, cette grande lumière de l'Eglise, ce puissant et zélé défenseur de la grâce, a écrit ces remarquables paroles : « Quand il est question du péché, nous exceptons toujours, sans permettre qu'on révoque en doute cette croyance, la très-sainte Vierge Marie ; nous croyons pour l'honneur de Dieu, qu'elle en fut absolument exempte, ayant mérité de concevoir en ses chastes entrailles Celui qui de sa nature est l'innocence et la sainteté même[2]. »

Le saint évêque s'élevait avec cette force d'expression, en établissant contre les Pélagiens le dogme du péché originel. Il ne veut pas qu'on puisse nier l'existence de cette faute, mais il ne veut pas non plus qu'on puisse dire de la Mère de Dieu qu'elle en ait été atteinte ; il affirme, au contraire, comme une vérité incontestable, que pour renfermer en elle le Saint des saints, elle a dû être également sainte jusque dans sa Conception. Il enseigne autre part cette même doctrine contre Julien[3] : « Que Celle qui a l'âge de raison ne connut pas le péché, ne l'a pas apporté non plus en venant au monde. » Or l'Eglise catholique a toujours confessé hautement que la très-auguste Vierge ne s'est rendue coupable d'aucune faute actuelle, et, d'après saint Augustin, il devient nécessaire de conclure qu'elle ne contracta pas le péché d'origine.

Saint Jérôme exposant ces paroles du psaume : *Il les conduisit pendant le jour à l'ombre d'une nuée étincelante*, dit qu'il faut entendre par cette nuée mystérieuse, la sainte Mère de Jésus, parce qu'elle apparut toujours dans la lumière et ne resta jamais dans les ténèbres. Le bienheureux Laurent Justinien dit aussi : « Personne n'est exempt du péché originel, si ce n'est Celle qui engendra le Sauveur du monde. » Et saint Jean Damascène : « O très-sainte Vierge, vous avez sin-

(1) Orig. hom. I ex Var. S. Ephr. in lament. Virg. — André de Cr. serm. de Assumpt. — Euthym. serm. de con. B. V. — Theod. lib. 6 in 3. — S. Greg. Thaum. in expos. salut. ang. — Fulb. Carn. apud Canis. lib. 1. c. 7. de Deip.

(2) S. Aug. lib. de nat. et grat. c. 36 initio. (3) Ibid. cont. Jul. c. 9.

gulièrement trompé les puissances de l'enfer, puisque dans les desseins de Dieu qui vous voulait pour son épouse, vous avez été conservée pure et sans aucune tache. » Ailleurs, le même saint se réjouissant de ce que le serpent n'a pas eu d'entrée dans le cœur de Marie, qu'il compare à un jardin de délices, fait ainsi parler la sacrée Vierge à son Fils adorable : « Recevez mon ame qui vous est chère, parce que vous l'avez préservée de *tout* péché[1]. »

Les théologiens, de leur côté, entre lesquels nous remarquons le docte Suarez, discutent avec une sagesse profonde quelques-unes des raisons qui durent incliner le Seigneur à ne donner en partage à Marie, dès l'origine, que la sainteté la plus parfaite, pour la gloire de Jésus et la félicité du ciel et de la terre. Nous leur emprunterons les raisonnements suivants :

Est-il quelque part un bon fils qui ne soit heureux d'honorer et de faire honorer sa mère ? Et quel est l'homme en venant au monde qui ne voulût, s'il lui était possible, naître de la femme la plus accomplie et la plus élevée en grâce, car l'honneur de la mère, c'est l'honneur même du fils ? Notre Seigneur assurément, personne n'entreprendra de le nier, pouvait se donner une telle mère ; comment imaginer qu'il ne l'eût pas voulu ? *La Sagesse,* dit Salomon, *ne se donne pas à une ame perverse et n'habite point dans un corps soumis au péché*[2]. Serait-il donc possible que Jésus, la sagesse éternelle, fût descendu dans le sein de Marie, si le corps et l'ame de cette auguste Vierge eussent autrefois servi de refuge au démon ? Eh quoi ! celle qui devait enfanter le Dieu-Sauveur, et le nourrir de son lait, aurait été tributaire, ne fût-ce qu'un jour, qu'une heure seulement, du prince des ténèbres ? Nous ne pouvons que repousser cette idée avec horreur, en nous rappelant ce que dit saint Paul, qu'il était juste et très-convenable que nous eussions un Pontife saint, innocent, sans fai-

(1) S. Hieron. in ps. 77. — S. Laur. Just. in fascie auroræ 7. — S. Damasc. in orat. 1 et 2 de Matth. B. V.

(2) Sap. I, 4.

blesse et sans souillure, tout à fait séparé des pécheurs. Et il n'en eût point été ainsi pour Jésus, si sa très-sainte Mère, qui était la chair de sa chair et l'os de ses os, pour parler avec l'Ecriture, eût été assujettie au péché.

De plus, n'était-il point à propos encore, que le divin Rédempteur de tous appliquât à sa Mère le plus excellent bienfait de la Rédemption, qui n'était point de la relever après sa chute, mais de ne pas souffrir même qu'elle tombât.

L'habile médecin qui préserve de tout mal ne sera-t-il pas plus digne de louanges, que celui qui donne la guérison ? Et l'innocent qui, par une grâce de choix, n'a pas connu la corruption, n'est-il point plus heureusement favorisé de Dieu, que ceux d'entre les hommes qui sont sortis de leurs désordres, pour chercher et trouver le salut ?

De là vient que la très-sainte Vierge, tout en étant garantie de la tache originelle, non-seulement n'a pas laissé de participer à la rédemption, mais en a joui plus que personne abondamment, pour la plus grande gloire de son Fils. C'est pourquoi saint Bernardin de Sienne appelle la Mère de Jésus, la fille aimée de la Rédemption[1].

Enfin, ne convenait-il point encore que, comme le Sauveur, en tant que Dieu, est *la figure du Père, la splendeur de sa gloire*, et l'éternelle image de sa puissance et de sa majesté ; de même, en tant qu'homme, il prît un corps et une ame, qui fussent identiquement semblables au corps et à l'ame de Marie ? Et quelle pureté ne devait pas être celle de l'auguste Vierge, pour que le Verbe consentît à se revêtir de sa substance ! Ah ! cette pureté, elle avait été toujours immaculée, nous ne saurions trop le redire ; et pendant qu'elle aidait le Sauveur en quelque sorte, à ressembler à sa créature, Marie s'en servait aussi, Marie fille et mère de son Dieu tout à la fois, pour retracer dans sa conduite la plus vive représentation des grâces et des vertus divines.

Mais si nous considérons attentivement le titre de Mère de

(1) S. Bernardin in fer. 50. c. 3.

Dieu, nous trouverons qu'il n'est aucun bien qui ne soit contenu dans cette dignité incompréhensible. C'est le point de vue auquel nous devons rapporter tout ce qui concerne la très-sainte et très-admirable Reine du ciel et de la terre. Comme dit saint Bonaventure, Dieu pouvait faire un ciel plus beau, un monde plus vaste et peuplé de créatures plus riches, plus nobles, et plus variées ; mais il ne saurait créer une mère plus sainte et plus digne que la Mère de Jésus, car il n'y en a point qui puisse donner le jour à un fils plus grand que le Fils de Dieu même.

Aussi, notre Seigneur lui-même, pour nous inspirer une plus haute idée des grandeurs de Marie, pour nous faire entendre que nous devions la considérer dans sa nature et dans son être comme quelque chose qui n'est pas de la terre, mais du ciel, a voulu qu'il n'en fût fait mention qu'en ces termes, quand il est question dans l'Evangile de la généalogie de l'Homme-Dieu selon la chair : *Marie de laquelle est né Jésus*[1]. Ainsi, même le nom de mère semblerait ne pas rendre toute la pensée du Sauveur. *D'elle, de Marie est né Jésus*, voilà la merveille qui ne peut s'expliquer ! voilà la gloire de la Femme bénie entre toutes les femmes, de l'admirable Vierge des vierges ! Gloire d'où sortent toutes ses autres gloires ; gloire qui participe de l'infini, dit saint Thomas, tout aussi bien que l'humanité de Jésus-Christ unie à la personne divine, et la félicité des bienheureux au Ciel, dans l'immensité de la vue de Dieu[2].

Néanmoins, si on peut parler de la sorte du bonheur des saints, de l'humanité de Jésus, et de la dignité de Marie comme Mère de Dieu, il y a dans cette dernière qualité une circonstance spéciale qui semble, sinon l'élever, du moins la distinguer encore. C'est que Jésus tient de Marie son existence temporelle. Il est bien vrai que Marie n'a pu mériter, par elle-même, l'honneur de la maternité divine, que ç'a été de la part de Dieu, comme s'exprime l'école, une grâce toute gratuite et désintéressée. Du moment néanmoins que le Sauveur

(1) Matth. I, 16. (2) S. Thom. I p. q. XXV.

eût résolu de s'incarner dans le sein d'une Vierge, il consentit à lui devoir humainement la vie, comme tous les enfants la doivent à leur mère, et d'une manière plus excellente encore, puisque notre Seigneur n'a point eu de père en ce monde, et que lui seul pouvait avoir une telle Mère par la vertu du Saint-Esprit. C'est là ce qui fait dire à Méthode en parlant à Marie : « O Notre-Dame, réjouissez-vous d'avoir obligé ce Sauveur à qui nous sommes obligés tous, parce qu'il donne à tous, et ne reçoit de personne[1]. » Jésus-Christ ne reçoit de personne, disait saint Augustin ; et cependant, il a reçu de sa très-pure Mère son corps et son sang.

Frappé de cette touchante considération, le saint cardinal Pierre Damien en tirait cet argument : que non-seulement Dieu est en la très-sainte Vierge, comme dans toutes les autres créatures par sa présence habituelle et son infinie puissance, et, comme dans l'ame des justes, par l'impression divine de sa grâce ; mais qu'il y réside encore d'une manière plus intime, par identité, puisque la chair de Jésus, sa vie et son sang, sont la chair, la vie et le sang de Marie.

Or si, après Dieu, nous sommes redevables de notre propre vie à nos pères et à nos mères, qui nous ont engendrés ; si, dans l'impuissance où nous sommes de leur témoigner une reconnaissance égale à ce bienfait, la nature, du moins, nous porte envers eux à une tendresse filiale aussi légitime qu'elle est douce et profonde ; si, de plus, le Seigneur nous fait de cet amour des enfants pour leurs pères et mères, un de ses plus solennels commandements : croirions-nous que celui qui a donné la loi, se soit refusé à l'accomplir ? Non, dit un pieux auteur[2], quand il vous a commandé d'honorer les auteurs de vos jours, il vous en a montré le premier l'exemple ; il vous a enseigné que cette prescription ne consistait point seulement en de vaines paroles, mais en actions généreuses et dévouées. Aussi, a-t-il départi sa céleste grâce à sa Mère avec une inépuisable libéralité, en lui témoignant en même temps l'honneur, la révérence et la soumission d'un vrai Fils.

(1) Method. or. de pur.

(2) Hyppol. orat. de ss.

En tant que Dieu, son pouvoir était sans bornes : c'est ce qui nous explique ces priviléges ineffables dont Marie fut l'objet, et c'est ce qui dictait encore à saint Augustin ces belles paroles sur l'Assomption de cette glorieuse Vierge au ciel en corps et en ame : « Dieu l'a pu, et pourquoi n'aimerais-je point à croire qu'il l'a fait. Mais qu'est-ce à dire? si le titre de Fils de Dieu nous fait comprendre les excellences de l'humanité du Sauveur, le titre de Mère de Dieu ne nous découvrira-t-il point également le motif de toutes les faveurs singulières et de toutes les gloires de Marie[1] ? »

Ce fut une chose très-raisonnable, reprend saint Anselme[2], que la très-sainte Vierge ait été douée d'une pureté si éclatante qu'il ne s'en peut imaginer de semblable parmi les créatures. Mais pour qu'il en fût ainsi, il fallait qu'elle fût préservée du péché originel : car il est certain qu'il y aurait une grande différence dans la sainteté de Marie si, au lieu de n'avoir point encouru cette faute, elle en eût seulement obtenu le pardon, après en avoir été souillée. Toutefois, reconnaissons que cet état de grâce insigne n'a pas dépendu du pouvoir ou de la vertu personnelle de la très-sainte Vierge : elle eût assurément porté la tache des pécheurs sans un secours particulier de la bonté divine. Le grand Roi lui a dit : Vous jouirez par grâce du bonheur que je possède éternellement en moi-même : comme moi vous serez sainte, vous serez pure et immaculée : cette loi du péché ne sera point faite pour vous.

Du reste, si cette prérogative extraordinaire n'eût point été accordée à la Mère de Jésus, cette Reine auguste des cieux se trouverait inférieure en mérite à ses sujets. Nous savons qu'Adam et Eve furent créés en état d'innocence, que ce même privilége a été accordé aux Anges. En le déniant à Marie, comment serait-il possible d'admettre que son trône est élevé au-dessus des chœurs angéliques, et qu'elle ait pu devenir la réparatrice des dommages causés par nos premiers parents?

(1) S. Aug. de assumpt. (2) S. Anselm. de Conc. B. M. V. c. 13.

Tout le monde est d'accord qu'elle ne ressentit jamais aucun mouvement désordonné des sens, qu'elle eut la joie de concevoir le Verbe de Dieu dans une inviolable chasteté et qu'elle l'enfanta sans douleur, c'est-à-dire qu'elle n'éprouva rien des effets du péché commis au paradis terrestre. Pourquoi n'eût-elle point été exempte même de la souillure originelle qui produit ces fâcheux résultats, et toutes ces convoitises et toutes ces passions dégradantes que nous ne saurions trop déplorer?

D'autre part, voudrions-nous ne point attribuer un plus haut degré de grâce et de gloire à la très-sainte Vierge qu'à saint Jean-Baptiste, par exemple? Mais que sont donc les serviteurs de Dieu et son propre Précurseur, en présence de son incomparable Mère? Et puisque Jean-Baptiste fut sanctifié avant que de naître, en entendant résonner la voix de Notre-Dame, n'est-il pas juste de penser et de dire que le Saint-Esprit a voulu verser ses dons et ses faveurs sur son Epouse bien-aimée avec plus d'abondance et d'amour, que sur le fils de Zacharie et d'Elisabeth ; et que, par conséquent, Marie n'a pas seulement été purifiée miraculeusement du péché, mais qu'elle en a été préservée tout à fait.

De plus, ne doit-on pas convenir que c'est une grande gloire pour tout le genre humain, qu'une femme de notre race ait été enrichie de tous les dons du ciel? Elle a toujours été dans l'amour de Dieu, et mérité ses complaisances ; en commençant à vivre, elle a été animée par la grâce, et cette vie surnaturelle et toute divine s'est soutenue dans son cœur et développée jusqu'à la fin. Quelle douce confiance n'est-ce point pour les pécheurs qui veulent sortir de leurs désordres, de savoir qu'ils ont près du Seigneur une Avocate qui a triomphé de l'enfer, et qu'ils peuvent l'invoquer avec joie et s'abandonner à son amour, car elle n'a été livrée, en aucun temps, à la tyrannie de Satan?

Mais ne doutons point que toutes les hiérarchies des Séraphins, des Chérubins et des Trônes, des Dominations, des Puissances ; que l'innombrable et radieuse armée des bien-

heureux Esprits, dans les magnificences de l'empyrée, n'applaudissent au triomphe de leur Souveraine, et ne se disent avec transport que les glorieux apanages de ses grandeurs ont pris leur origine dans sa très-pure et très-sainte Conception. C'est pourquoi saint Vincent Ferrier ne craignait point d'affirmer dans ses prédications, qu'au moment où Marie fut conçue, les chœurs des anges solennisèrent aussitôt sa fète dans les cieux.

O Vierge sacrée, ô la plus admirable, la plus pure, la plus sainte d'entre toutes les femmes, qui pourrait dignement comprendre l'abondance des bénédictions que vous reçûtes à cette heure fortunée? Votre belle âme vint illuminer de son rayon de grâce ce tendre corps qui s'organisait pour elle dans les entrailles de sainte Anne, votre mère ; et notre Seigneur vous regarda, dès ce moment, non point comme une fille des hommes, comme une pécheresse son ennemie, mais comme la fille de Dieu même, qui devait écraser la tête du serpent infernal.

Si les cieux où Dieu réside, et qu'il nomme l'escabeau de ses pieds, doivent être saints, parce qu'il y a fait éclater extérieurement sa gloire : quelle sainteté ne devait point être la vôtre, ô Marie, puisqu'il voulait non-seulement demeurer en vous, mais s'unir à votre substance!

Nous voyons que les abeilles tirent d'elles-mêmes une liqueur onctueuse, dont elles imprègnent leurs ruches, avant d'y déposer leurs rayons ; et le Seigneur voulut comme vous envelopper de sa vertu, comme vous parer de sa beauté divine en vous créant, pour que vous pussiez former ce Miel si suave et si excellent, qui est le Sauveur du monde.

On dit de l'hermine, qu'elle se laisserait plutôt donner la mort, que de retourner à la tanière qu'elle a quittée de peur d'y souiller la blancheur de sa fourrure : de même Jésus votre Fils, plus pur que la lumière et plus blanc que la neige, aurait eu horreur de votre sein, nous ne saurions le mettre en doute, si l'ombre même du péché s'y fût montrée.

Oui, nous le disons et répétons à l'honneur de votre nom,

Vierge digne de toute louange, Adam se rendit coupable : tous les hommes malheureusement héritent de la malédiction attachée à sa révolte et à son orgueil. Nous ajoutons, depuis ce temps, à ce péché d'origine, d'autres péchés que nous commettons chaque jour, par l'effet de notre volonté inclinée au mal dès la naissance. Vous seule, vous avez été élue pour être sans péché ici-bas, et c'est la joie du ciel, l'espérance et la félicité du monde.

O Marie ! vous êtes cette terre vierge[1] dont le Père de notre vraie vie, le second Adam, fut formé ; cette terre bénie que l'esprit du mal n'osa flétrir de son souffle impur ; cette terre riche et féconde que les seules mains de Dieu ont préparée pour la moisson. Vous êtes ce paradis de délices[2], planté par le Seigneur vers l'Orient, qui n'a point été troublé par la tempête, ni caché dans les ténèbres : cette région sainte et privilégiée[3], dont parlent aussi nos Ecritures, qui, dans la disette et le châtiment de l'Egypte, fut seule affranchie de l'impôt, c'est-à-dire délivrée de la servitude.

Vous êtes cette Mère du vrai Moïse[4], qui, bien qu'elle ne dût point être épargnée par la loi de Pharaon, eut le bonheur cependant de n'être point soumise aux rigueurs de ce prince inique, mais demeura libre pour nourrir son Fils, et passer plus tard la mer Rouge avec lui. Vous êtes ce buisson verdoyant[5] qui, par un surprenant miracle, brûle au désert sans se consumer.

Vous êtes cette arche du Testament, faite de bois incorruptible[6], pour conserver non plus la manne périssable, mais cette autre manne qui nous vient des cieux. Vous êtes cette nuée légère et brillante[7] dans laquelle le Seigneur devait descendre sur la terre d'exil : nuée légère, en vérité, puisque vous n'avez ressenti ni la pesanteur, ni le fardeau des pécheurs ; nuée brillante, puisque vous avez été sans obscurcissement, toujours revêtue du soleil, et que, quoique conçue

(1) Gen. II, 7. (2) Ibid. II, 10. (3) Ibid. XLVII, 22. (4) Exod. I, 9. (5) Ibid. III 2. (6) Ibid. XXV, 10. (7) Ps. LXXVII, 17.

en ce monde où tout pleure et gémit, vous êtes demeurée plus radieuse et plus pure que les anges qui sont devant la face de Dieu.

Vous êtes encore cette terre de la promesse, où coulent le lait et le miel[1]. Vous êtes le siége de gloire du pacifique Salomon[2], vous êtes la tige élevée et sans aspérité de la racine de Jessé, qui nous a donné la fleur embaumée du monde, notre Sauveur et Rédempteur divin[3].

Vous êtes la maison de Bethléem, qui renferme le pain de vie ; vous êtes la sainte Sion, palais du vrai David, cité de Dieu, dont on publie partout les merveilles[4].

Vous êtes le pur linceul et le sépulcre neuf dans lesquels fut déposé le corps adorable de Jésus.

Ailleurs, nous vous avons comparée déjà au lis qui croît entre les épines, au jardin fermé, à la fontaine scellée, à la porte close de nos saints Livres, par laquelle le Seigneur seul est entré[5] ; mais vous êtes encore plus éclatante que la rose, dirons-nous avec le prophète, plus douce que le baume et l'encens[6]. Vous êtes la fontaine toujours jaillissante, le puits des eaux vives[7], le vase mystique exempt de toute amertume et rempli de toute suavité. Vous êtes la gloire de la terre, l'ornement du ciel, la consolation de tout ce qui est créé.

Nous allons finir, quoique à regret ; car comment ne pas éprouver de peine à ne plus parler de Marie et de son plus beau titre d'honneur, si on excepte celui de Mère de Dieu qui le lui a mérité.

Cependant, nous ne pouvons passer sous silence que Dieu a toujours fait de grandes grâces à ceux qui se sont montrés dévots à l'Immaculée Conception. Le célèbre prédicateur, père Avila, recommandait des exercices particuliers de piété à cet égard, quand surtout on se trouvait tenté contre la sainte vertu de modestie. J'ai vu, disait-il, arriver beaucoup de grâces par le moyen de Notre-Dame aux ames ainsi éprouvées,

(1) IV Reg. VIII, 32. (2) Cant. III, 7. (3) Isa. XI, 1. (4) Ps. LXXXVI, 3.
(5) Cant. II et IV. — Ezech. XLIV, 2. (6) Ps. CXVIII, (7) Cant. IV.

dès qu'elles faisaient quelque fervente prière en mémoire de sa Conception sans tache, et de la pureté virginale dans laquelle elle conçut elle-même le Fils éternel de Dieu.

Nous ne pouvons douter non plus que de signalés miracles n'aient été opérés maintes fois par la confirmation de cette vérité dans l'Eglise.

Que dire maintenant des effets de cette très-pure Conception dans l'ame de Marie? Il est évident que la très-sainte Vierge acquit par cette sublime prérogative, toutes les vertus morales. L'usage de la raison, comme nous avons eu occasion de le dire, lui fut avancé avec la vraie connaissance de Dieu. Elle eut la science des choses naturelles et surnaturelles qui sont nécessaires à la parfaite intelligence des saintes Ecritures. Douée de qualités admirables, ornée de prudence et de sagesse, éclairée des lumières d'en haut, elle conserva son cœur dans une paix profonde, que la moindre imperfection n'altéra jamais. Pensées, paroles, actions, tout en elle était plein du souvenir de Dieu et du désir du ciel. Mais à l'heure même où elle était conçue, elle commença à mériter cette félicité bienheureuse par des actes de souverain amour ; et quand elle vint au monde, elle entra tout aussitôt dans la voie des sacrés commandements, qu'elle y devança bientôt tous les saints.

Après cela, où est le chrétien qui ne s'empresserait d'invoquer Marie sous le titre d'immaculée, et qui ne remercierait Dieu d'avoir accordé à cette Vierge sacrée cette faveur inénarrable pour la rendre Mère de son Fils, et nous la donner en même temps pour Mère ?

LA

NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

(25 Décembre.)

Il y a trois choses à considérer dans ce pieux et incomparable mystère de la Nativité de notre doux Sauveur Jésus. 1° les causes qui ont pu porter l'infinie bonté de Dieu à venir parmi les hommes dans une si extrême pauvreté et une humilité si profonde, puisque Jésus notre adorable Maître, revêtu de notre chair, a été vu couché dans une crèche, à côté de vils animaux ; 2° le récit de l'Evangile qui nous dévoile les circonstances de ce miraculeux et divin événement ; 3° les exemples de vertu que le très-saint Rédempteur nous y a donnés, en se réduisant à tant d'infirmités et de faiblesses, afin de devenir notre modèle.

Déjà nous avons tâché d'expliquer, selon nos forces, en la fête de l'Annonciation de Notre-Dame, le 25 mars, les desseins ineffables de ce Roi de toute créature sur nous, et comment il daigna consentir, pour notre amour, à descendre du

(1) La fête de la Nativité du Sauveur, qui a été de tout temps une des plus solennelles de l'Eglise ; l'Avent qui la précède, et qui, durant plusieurs siècles, a été un temps de jeûne, comme il l'est encore pour plusieurs societés religieuses ; les prières et la solennité des huit derniers jours de l'Avent ; les trois messes que chaque prêtre dit en ce jour; tout cela marque avec quel empressement et avec quelle ferveur elle a toujours été célébrée. — La tradition depuis les apôtres a toujours fixé l'époque de la naissance de Jésus au 25 de décembre. (V. Croiset, année chrétienne, Noël.)

Benoît XIV (De festis Christi) établit ce sentiment par l'autorité de saint Jean Chrysostôme, de saint Grégoire de Nysse, de saint Augustin, et il répond avec solidité aux objections de ceux qui la combattent. Il ne doute pas que les Grecs n'aient provisoirement célébré cette fête le même jour que les Latins ; et ils lui donnent la première place après Pâques et la Pentecôte. (Godescard, Vies des Saints.)

ciel en terre, sans avoir horreur de s'allier à notre nature mortelle. Il est vrai que nous ne pouvons que balbutier, comme des enfants pleins d'ignorance, quand nous avons à parler d'une grâce si relevée et d'un pareil bienfait qui surpasse tout entendement.

Néanmoins, nous essaierons encore de répondre à ceux qui s'étonnent qu'un Dieu n'ait point apparu avec pompe aux yeux des hommes, et qu'au lieu de faire choix, comme il lui était si facile, des honneurs et des délices de la terre, il n'ait voulu vivre, au contraire, que dans la privation, l'indigence, les douleurs et l'obscurité.

En premier lieu donc, quels ont été les motifs de cette admirable conduite de Dieu? Nous en indiquerons deux : le premier, la gloire de sa divine majesté; le second, notre bonheur; car le Seigneur, toujours si grand dans toutes ses œuvres (et il n'en est aucune qui ne se rapporte à celle-ci, comme à son unique fin), veut bien ne point séparer nos propres intérêts de l'honneur qui lui est dû, et de l'exaltation de son saint Nom. Et sans doute, la gloire du Sauveur s'est manifestée davantage, quand il est venu, humble et pauvre, que s'il était apparu, dans cette vallée de larmes, traînant à sa suite le faste et la magnificence des rois. Sa toute-puissance que le ciel peut à peine contenir, pourrait-elle bien se mesurer sur ces vaines pompes et cet éclat mensonger qui en imposent aux hommes? Et son immensité n'aurait-elle d'autres fondements que les aveugles appréciations de pauvres pécheurs comme nous. *Mes pensées,* dit-il, *ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies : autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées*[1].

En se faisant homme, Jésus venait conquérir le monde. Jusque-là le démon s'y était établi comme dans un fort armé, où il prétendait commander en maître. Pour vaincre ce superbe géant, le Fils éternel de Dieu ne prit pas les armes

(1) § 8-9.

brillantes de Saül (qui sont les grandeurs et les vanités du siècle), mais la simplicité et l'humilité, le dénûment, le travail, la souffrance. Comme un autre David, il s'arma contre Goliath, en quelque sorte, d'une simple fronde, sachant bien que la victoire qu'on remporte sur un ennemi puissant est d'autant plus glorieuse, que les moyens employés pour le détruire ont été plus faibles durant le combat. Encore une fois, nous autres, créatures d'un jour, nous regardons avec admiration, du fond de notre petitesse, ce qu'on est convenu d'appeler la force et la majesté des princes de ce monde, mais tout cela, dans la réalité, n'est que bien peu de chose. Qu'un de ces monarques redoutés veuille assiéger une ville, ou ajouter quelques parcelles de terre à ses domaines, il lui faut des recrues innombrables de troupes, des gens de pied et de cheval, de l'artillerie, des armes, des chariots, des vivres et des munitions en abondance, des arsenaux de guerre formidables, et par-dessus tout, un trésor grossi de longues épargnes, administré et gardé avec tant de soins, qu'on ne puisse point, en quelque sorte, en tarir la source, autrement, ce prince de la terre deviendrait bientôt par de tristes et pénibles revers la risée de ses ennemis. Mais il n'a pas seulement même à déployer ses forces, quand il veut s'agrandir aux dépens des peuples voisins, ou pour châtier, au cœur de son empire, les séditieux ou les rebelles. Que de frais et d'efforts de toute espèce n'a-t-il point à faire, même pour conserver la république en paix, y maintenir la justice, y faire respecter l'autorité séculaire de sa race!... Jésus-Christ va recourir à des moyens qui sont bien différents. Il veut subjuguer l'ennemi, qui s'est orgueilleusement révolté dès le commencement, abattre à ses pieds tous les démons, exercer au ciel et sur la terre l'autorité que son Père lui a donnée ; et il n'appelle à son aide que la faiblesse et la misère. Cependant rien ne doit lui résister. Ce tendre Enfant qui pleure à Bethléem, qu'on enveloppe de langes et qu'on couche sur la paille, attire sur son étable la troupe radieuse des anges, et les airs retentissent, en son honneur, d'une céleste harmonie. Il illumine et re-

lève les pauvres dans la personne des bergers; et les rois figurés par les mages viennent lui offrir leurs adorations et leurs présents. Pour le dire, en un mot, il est le plus riche de tous dans sa détresse extrême, le plus fort dans ses abaissements, et sous cette forme enfantine qu'il a prise pour être à la dernière place au milieu de nous, éclate l'immortelle grandeur du juste Juge et du Dieu trois fois saint.

Le concile d'Éphèse voulant nous donner la raison du mystère de Noël, s'exprime en ces termes : « Jésus-Christ, dit-il, parce que sa divinité vient transformer le monde, choisit tout ce qu'il y a de plus pauvre, de plus chétif, de plus vil, de plus obscur au jugement de la plupart des hommes. Il prend une Mère indigente dans un coin de terre ignoré ; il s'assimile à ceux qui ont besoin de mendier pour soutenir leur existence. Sa crèche nous rend, à ce sujet, le plus sûr témoignage. »

L'autre motif que le Seigneur avait en vue dans la pauvreté de sa naissance, était notre bonheur. Il venait guérir en nous une plaie profonde, cet amour désordonné de soi-même, qui trouble et dégrade d'autant plus nos cœurs depuis le péché, qu'il est essentiellement en contradiction avec le saint amour de Dieu, qu'il engendre la triple concupiscence, celle des honneurs, celle des richesses, celle des plaisirs, dont parle saint Jean[1], et qu'il en fait sortir, comme de trois rameaux empoisonnés, sur une souche corrompue, tous ces fruits de mort, dont nous nous nourrissons dans les égarements ou les illusions de la vie. Que font les hommes en effet? Pendant que la vertu mérite seule d'être honorée, ils n'aiment que le monde qui la méprise ; tristes jouets des convoitises les plus indignes, ils n'ambitionnent que de vains applaudissements ; pour parvenir à une gloire imaginaire, on les voit se jeter, tête baissée, dans le désordre, oubliant leurs ames, perdant de vue le ciel et le salut ; les sacrifiant, hélas ! à la passion déréglée du bien-être, à cette soif insatiable de l'or surtout, qui devient, dit saint Paul à son tour, la racine

(1) Joan. II, 11.

de son mal, car elle fait perdre la foi à plusieurs, et les précipite dans une multitude de peines et d'afflictions[1].

Enfin, viennent ces funestes appétits des voluptés sensuelles, qui consomment la perte des mondains. Salomon compare les joies si délicieuses de la conscience à un festin continuel ; mais elles ne sont point faites pour les ames lâches, toutes plongées dans la chair et le sang, qui, ne sachant réprimer aucun de leurs penchants vicieux, ne semblent vivre que pour *s'enivrer de vices,* comme il est dit dans la Sagesse[2], *se couronner de roses, user de tous les plaisirs, et comme se rassasier de péché.*

Le disciple bien-aimé avait donc bien raison de dire que tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie[3].

Le voilà ce monde tel qu'il a toujours été, tel qu'il était particulièrement avant la venue de Jésus-Christ, subissant la plus dure et la plus cruelle servitude. Ses bourreaux impitoyables l'avaient dépouillé de tous les dons de la grâce ; il n'y avait plus de paix, car les lumières de la conscience étaient éteintes dans tous les cœurs, et chacun faisait son Dieu, selon l'énergique expression de saint Paul, de son corps et de ses convoitises. Cependant le Sauveur descend du ciel. Il vient restaurer l'homme de ses mains divines ; il veut tirer le genre humain de cet abîme de corruption où il était descendu ; et, comme ces sages médecins qui s'attaquent aux sources du mal pour le détruire, il s'applique à nous rendre la vie par la prescription des remèdes contraires à toutes nos passions. Il prêche la mortification contre les excès de l'intempérance, la pratique de l'humilité contre les débordements de l'orgueil, la résignation, la joie même dans la souffrance contre l'entraînement du plaisir, l'amour de la petitesse et de la pauvreté contre les vains désirs de l'avarice et de l'ambition.

Mais, parce que les exemples ont plus d'efficacité que les conseils, et les actes que les paroles, dès son entrée dans le

(1) I Timoth. VI, 10. (2) Sap. II 6-8. (3) I Joan. II, 16.

monde, il a voulu nous donner la plus éloquente leçon de ce renoncement adorable qu'il devait faire éclater dans sa personne pendant toute sa vie. Sa crèche est comme une chaire de sagesse éternelle, du haut de laquelle il confondra jusqu'à la fin les présomptueuses vanités des enfants du siècle. Ses anéantissements nous dévoilent l'infirmité de notre raison, ses pleurs nos souillures et nos crimes ; et, quand nous le voyons prendre lui-même le calice amer qui n'était dû qu'à nous, il veut que nous sachions généreusement l'accepter à notre tour.

Remarquons toutefois, avec un pieux étonnement, une reconnaissance pleine d'amour, qu'il était nécessaire que le Seigneur fît pour nous ce qu'il a fait. Si les œuvres du divin Maître eussent été en contradiction avec les enseignements qui sortaient de sa bouche, il ne nous eût point convaincu de la sainteté de sa doctrine. Il eût en quelque sorte détruit d'une main ce qu'il édifiait de l'autre. Au lieu d'exalter l'honneur de son Père, il l'eût fait mettre en oubli, et les hommes, abusés de plus en plus, de plus en plus égarés dans l'impure jouissance des choses périssables, eussent perdu de vue pour toujours les espérances et les consolations de l'éternité.

Le grand saint Augustin parlant des saints exemples du Sauveur : « O précieuse vie de Jésus, dit-il, sur laquelle nous avons à fonder notre propre vie, si nous voulons être délivrés de tous nos maux, préservés de toute dissipation, fortifiés dans nos faiblesses, soulagés dans nos doutes, relevés dans nos chutes ; si nous voulons retrancher les superfluités ou corriger les imperfections de nos cœurs »

Et saint Bernard, au premier Sermon de la Nativité : « A quelle fin, croyez-vous, mes frères, que le Seigneur de toute majesté ait voulu subir tant d'humiliations ? n'est-ce pas pour que vous ayez le courage de marcher sur ses pas? Déjà il nous annonce dans son berceau ce qu'il saura si bien nous apprendre plus tard, quand il parcourra la Judée en prêchant l'Evangile ; comme il est écrit dans saint Matthieu : *Jésus commença à faire avant que d'enseigner !* C'est pourquoi je vous

prie et je vous supplie, mes frères bien-aimés, mettez tout en œuvre pour vous renouveler en esprit et vous réformer sur un si admirable exemplaire. Lorsqu'un Dieu s'abaisse jusqu'à se faire enfant, nous devons avoir honte de rechercher l'élévation et la grandeur ; car nous ne voudrions pas encourir les terribles châtiments qu'il réserve aux orgueilleux, et nous sentons bien qu'il ne pourrait souffrir que là même où il s'est anéanti pour notre amour, des vers de terre comme nous s'enflassent encore de pensées de vaine gloire, de superbe et d'orgueil. »

Quel orgueil pourrait trouver en nous sa guérison, en effet, si cette humilité du souverain Pasteur des ames ne nous change point ? Et si nous ne sommes pas émus à la vue de son dénuement dans la pauvre étable, quand saurons-nous comprendre les funestes effets de la cupidité qui nous aveugle, et l'excellence, au contraire, et les grands avantages du sacrifice et de l'abnégation, que l'Evangile nous recommande à chaque page ?

Eh quoi ! nous serions ingrats à ce point, que de voir le Créateur des mondes, le Seigneur des Anges, la gloire et la félicité des Bienheureux, souffrir pour nous de si douloureux abaissements depuis sa naissance jusqu'à sa mort, sans nous mettre en peine de nous associer à ses sentiments divins ?

Mais il n'en est pas ainsi des cœurs fidèles ; et la méditation de la vie de Jésus a fait, dans tous les temps, sur les saints, des impressions si profondes, que plusieurs, pour s'unir à lui davantage, ne voulant plus avoir commerce avec les hommes, se sont retirés dans la solitude, ou abandonnant leurs richesses, se sont volontairement soumis à une humble pauvreté ; afin de retracer en eux, autant qu'il était possible, quelques traits de la passion de leur Maître, de s'immoler en sacrifice avec lui, d'embrasser avec lui les opprobres de sa croix.

En second lieu, nous devons examiner avec attention ce que l'Evangéliste saint Luc nous rapporte du saint enfantement de Marie, et des circonstances merveilleuses dont fut accompagnée la Nativité de Jésus.

Mais, avant d'entrer dans ces détails, et de nous représenter l'ineffable bonté du Verbe fait chair, qui ravit d'admiration le ciel et la terre, les anges et les hommes, n'oublions pas de dire que ce très-aimable Rédempteur, en venant en ce monde, n'était assujetti à aucune des nécessités que doit subir toute créature, et qu'il était libre d'y apparaître dans le temps et le lieu qu'il avait marqué. « L'enfant qui est dans le sein de sa mère, dit saint Bernard[1], ne peut venir à la lumière quand il lui plaît, ni prendre, en entrant dans cette vie, la place dont il ferait choix. Mais il en est autrement du Sauveur. Maître du temps, souverain de toute la création, sa naissance s'est accomplie, en tout point, selon son bon plaisir. Il a disposé de toutes choses, comme d'autant d'instruments de sa sagesse infinie : et *il agit incessamment avec force et douceur*, sans qu'aucun obstacle ne puisse être apporté aux desseins de sa sagesse, qui s'étend, dit l'Ecriture, de l'une à l'autre éternité. C'est pourquoi les événements s'enchaînent, sous sa conduite, dans un ordre si excellent, qu'ils semblent quelquefois arriver d'eux-mêmes, en quelque sorte, à leur terme, comme si sa toute-puissance n'y avait aucune part. »

Cette considération ne saurait être que fort efficace pour apaiser certaines ames jalouses de la gloire de notre Seigneur, au milieu des ténèbres de la vie. On les voit se troubler avec inquiétude pour peu qu'elles ne puissent s'expliquer, d'après leurs courtes vues, l'action providentielle de Dieu dans le gouvernement de ce monde. Mais qu'elles ne mettent point en oubli que l'univers et tout ce qu'il contient lui sera soumis jusqu'à la fin, et que rien ne peut s'y produire, sans qu'il le veuille, ou, tout au moins, le permette.

Cette Providence souveraine choisit donc elle-même le temps et le lieu où le Fils de Dieu et de Marie devait naître. Elle ordonna que l'empereur de Rome par les actes de son autorité, et toutes les créatures par leur fidèle obéissance, concourussent à la naissance de leur Seigneur et de leur Roi,

(1) Serm. 5 de Nativ.

en aidant à démontrer que cet Enfant extraordinaire, sorti du sein d'une Vierge, était Dieu.

1° Quant au temps, le Sauveur ne voulut venir qu'après tant de siècles écoulés depuis le crime de notre premier Père, afin que nous pussions méditer davantage et mieux sonder, et mieux comprendre la profondeur du mal dont nous étions atteints, le besoin qu'avait le genre humain du secours d'en haut, et les stériles efforts de l'homme pour reconquérir par lui-même les droits qu'il avait perdus sur le cœur de Dieu. De plus, il fallait aux hommes un Réparateur divin, et les nations, après l'avoir appelé longtemps de leurs vœux, ne pouvaient que le recevoir avec un plus religieux empressement.

Mais le Messie est le Roi pacifique. Médiateur charitable entre le ciel et la terre, il devait nous réconcilier avec Dieu. Pour cet effet, il plaça son avènement à une époque de grande paix, d'une paix même jusque-là sans exemple, à la suite des victoires éclatantes et multipliées qu'Octave-Auguste avait remportées sur tous les ennemis de l'empire[1].

Enfin, parce qu'il venait, comme un maître céleste, pour nous apprendre à mettre en pratique les mortifications et les austérités de la chair, il descend du trône de son Père dans cette vallée de larmes au milieu de la saison la plus rude et la plus froide de l'année ; les rigueurs d'une nuit de décembre étant si contraires à la délicatesse d'un enfant nouveau-né, et de sa tendre mère qui ne put qu'à grand'peine le réchauffer entre ses bras.

2° Quant au lieu, les mêmes motifs que nous venons d'énumérer, et la promesse que le Seigneur avait faite que le Messie naîtrait de la race de David, lui firent choisir encore, en se

(1) L'univers était alors en paix; on avait coutume à Rome de ne fermer les portes du temple de Janus que quand la guerre était suivie d'une paix générale. Ce n'était arrivé que deux fois avant Auguste, sous le règne de Numa, et après la première guerre punique; encore ne fut-ce que durant des intervalles très-courts. Mais sous Auguste, le temple de Janus fut fermé trois fois ; après la bataille remportée à Actium sur Antoine et Cléopâtre ; après la fin de la guerre contre les Cantabres en Espagne ; et l'année même de la naissance de Jésus-Christ, où régnait une paix universelle que la guerre ne troubla point pendant dix ans. (V. Godescard, Année chrétienne.)

manifestant au monde, une petite bourgade inconnue, de préférence à l'opulente Jérusalem. Il nous donnait ainsi le plus précieux exemple d'humilité ; il condamnait notre vain orgueil et ces secrets et criminels désirs qui sont dans nos cœurs, et qui nous portent à paraître ce que nous ne sommes point, tandis que ce Verbe de Dieu a voulu prendre à tâche sur la terre de ne point montrer ce qu'il était. En même temps il accomplissait les prophéties et les décrets des conseils divins ; il excitait l'admiration du monde, et, par l'étrange spectacle des abaissements et des grandeurs dont il entoura son berceau, il attira tous les cœurs après lui.

Mais sa naissance fut annoncée, quelque temps auparavant, par des prodiges extraordinaires et des signes admirables, dont on peut lire le récit dans les histoires tant profanes que sacrées.

On sait que la très-sainte Vierge et saint Joseph demeuraient à Nazareth. Cependant le prophète Michée[1] avait prédit que le Messie naîtrait à Bethléem. Comment, donc les desseins de Dieu, se réaliseront-ils? Le voici : L'empereur romain veut profiter de la paix qu'il avait donnée au monde pour faire le dénombrement de son empire ; et il oblige tous ses sujets à se faire inscrire nominativement sur les registres de leur pays natal. Prétendait-il connaître par là mieux les forces dont il pourrait disposer, quand il en serait besoin? ou plutôt, voulait-il accroître les trésors de son empire par l'imposition de nouveaux tributs? Nous ne le savons pas. Ce que nous pouvons seulement affirmer avec assurance, c'est que Dieu tient en ses mains le cœur des rois, pour les incliner où il lui plaît ; et que cet édit servait merveilleusement les intérêts de sa gloire : car la très-sainte Vierge dut, à cette occasion, s'acheminer de sa résidence de Nazareth à Bethléem. Bethléem était la ville de David. Joseph avait à s'y rendre, puisqu'il descendait de la race royale ; et quoique Marie fût sur le point de devenir mère, il s'était mis en route avec

(1) Mich. 52.

elle. Quatre journées de fatigues par de mauvais chemins, et, comme nous avons dit déjà dans une saison si fâcheuse, suffisaient à peine pour franchir la distance que le décret de César-Auguste leur assignait. Quelle peine pour la Vierge bénie dans cet état de grossesse, qui demande de si grands soins! Mais il fallait obéir; et Jésus qui venait racheter le monde perdu par la désobéissance d'Adam, donnait lui-même des forces à sa Mère. Par elle déjà il s'exerçait, avant de naître, à cette humble soumission qu'il devait pratiquer toute sa vie : par elle déjà il nous enseignait à *rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*

Plusieurs croient[1], et non sans fondement peut-être, que Marie, soutenue toujours par son divin Fils, fit à pied ce long chemin, parce qu'elle était fort pauvre. L'Evangile, il est vrai, ne le dit pas. Mais lors même que la sainte Vierge aurait usé du secours d'une ânesse, suivant une autre tradition[2], comme Jésus devait le faire plus tard, en entrant à Jérusalem, ce soulagement n'eût point été contraire à la simplicité de sa vie[3].

Les pieux voyageurs arrivèrent à Bethléem sans aucune consolation terrestre; nous pouvons croire toutefois que leurs cœurs étaient inondés des douceurs du ciel : ne portaient-ils point avec eux le Dieu qui réjouit les saints dans l'immuable éternité?

En entrant dans la ville, ils la trouvèrent pleine de gens, qui venaient, comme eux, donner leurs noms aux mandataires de l'empereur. Les hôtelleries étaient de toutes parts occupées, et quelques peines qu'ils prissent pour y chercher un asile, ils n'éprouvèrent que des refus. Ils étaient même éconduits sans pitié. Chacun les dédaignait en les voyant si pauvres, de sorte qu'ils furent contraints de se retirer au-delà des faubourgs, dans une étable abandonnée. Qu'on se

(1) S. Chrysost. serm. de Nativ. card. Tobi, maldonor Joannes major, etc.

(2) S. Bonav.

(3) Joseph et Marie étaient parfaitement instruits du mystère; ils savaient que le Messie, selon la prophétie, devait naître à Bethléem; ils souffrirent avec joie les incommodités du voyage. (V. Croiset, Année chrétienne.)

figure Bethléem assise sur la cime d'un coteau : lorsqu'on descendait vers l'orient dans la campagne, on apercevait bientôt une masure informe, où les pauvres passants et les bergers se mettaient à l'abri contre les injures de l'air. C'est là ce triste réduit qui servit de palais à la Reine des Anges. C'est là dans la demeure des animaux, que le Dieu dont la puissance et la majesté remplissent l'immensité des cieux vint au monde pour notre salut[1] !...

A peine Joseph et Marie avaient-ils pénétré sous ce toit en ruines, que la très-sainte Vierge sentit les approches de son enfantement divin[1]. L'heure était venue, dit l'Evangéliste, oui

(1) La caverne creusée dans le roc, a environ quarante pieds de profondeur sur douze de largeur. L'entrée en est étroite. Il y a aujourd'hui en cet endroit trois couvents, de Latins, de Grecs et le troisième d'Arméniens. La crèche est de bois, et se garde dans l'église Sainte-Marie-Majeure à Rome. Benoît XIV a démontré qu'elle y fut apportée au VIII[e] siècle. (V. Godescard, Vies des Saints.)

La grotte sacrée où est né le Sauveur a toujours été en grande vénération. Il est vrai que l'empereur Adrien, en haine des chrétiens, fit bâtir au-dessus un temple à Adonis, espérant par cette sacrilége profanation, abolir la mémoire d'un lieu si respectable, mais les persécutions ayant cessé, on démolit le temple d'Adonis, et on y bâtit une église magnifique couverte de lames d'argent ; les murailles furent incrustées de marbre, et la grotte enrichie à proportion. On construisit plusieurs monastères à l'entour ; et saint Jérôme l'ayant choisie pour séjour, contribua à la rendre célèbre. La crèche, sanctifiée par l'attouchement du Sauveur, fut depuis apportée à Rome, où on la conserve avec beaucoup de vénération dans l'Eglise Sainte-Marie-Majeure, qu'on appelle pour cela Sainte-Marie *ad præsepe* (à la crèche.). (V. Croiset, Année chrétienne.)

La grotte de la Nativité est une caverne naturelle, dont une partie est couverte de maçonnerie. La voûte et les parois ont été taillées sans doute quand on les a revêtues de marbre. On y a pratiqué aussi des entrées et des corridors pour faciliter le service religieux. La grotte, au temps de notre Seigneur, était ouverte du côté de Bethléem, et on pouvait y entrer de plain pied ; on a dû fermer cette entrée par un mur pour protéger la grotte et le couvent contre les ennemis. Il est probable qu'il y avait autrefois aux portes de Bethléem, un établissement dans le genre de ceux qu'on rencontre encore fréquemment en Orient à l'entrée des villes, notamment à Nazareth, où les étrangers vont mettre leurs bêtes de somme... C'est dans une de ces grottes que la sainte Vierge et saint Joseph se retirèrent.

On descend dans cette grotte par l'église de Sainte-Catherine et par le chœur des Grecs. C'est dans la partie orientale qu'est le sanctuaire de la Nativité. Le rocher forme une petite excavation, et il est tout recouvert de marbre blanc. Le pavé est aussi couvert de marbre et incrusté de jaspe et de porphyre ; au milieu se trouve une étoile d'argent sur laquelle on lit ces mots : *C'est ici que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.* (Les saints Lieux, par Mgr Mislin, 1858.)

(2) Il semble que saint Luc veuille donner à entendre que la sainte Vierge se trouva à son terme au moment même où elle arrivait dans l'étable; nous adoptons

l'heure d'où dépendaient la rédemption des hommes, la restauration du ciel, la défaite de Satan, l'anéantissement de la mort et du péché ; heure bienheureuse, heure sainte entre toutes, heure incomparable, que le Seigneur s'était réservée au commencement des siècles, pour verser sur le monde ses plus riches trésors, ses miséricordes infinies.

Tout enflammée d'amour et du désir de voir bientôt son Fils bien-aimé, Notre-Dame fut, pendant quelque temps, ravie dans la contemplation de ce très-haut mystère ; puis, rapporte sainte Brigitte, ayant quitté sa chaussure, le manteau dont elle se couvrait et le voile qui était sur son front, elle prépara, avec une douce et sensible piété, les linges qu'elle avait apportés pour revêtir l'Enfant. S'agenouillant ensuite, le visage tourné vers l'orient, les mains et les yeux levés vers le ciel, elle adressait à Dieu d'ardentes prières, le suppliant de donner à la terre son Sauveur.

Il était minuit, des clartés mystérieuses, plus éclatantes que le plus beau jour, illuminaient la grotte ; les cieux, comme nous lisons dans les cantiques de l'Eglise, distillaient le miel et la rosée... La Vierge sacrée priait encore... Tout aussitôt, sans qu'elle eût à supporter de douleurs, sans qu'elle ressentît de faiblesse, sans qu'elle souffrît d'atteinte à sa pureté sans tache, le Verbe de Dieu, engendré de son sein, parut devant ses yeux pur et brillant comme le soleil[1]... Fils de l'homme, Dieu tout-puissant et éternel, il venait pour servir. O merveille incompréhensible ! Il voulut commencer de suite par ses souffrances, à exercer l'office de Rédempteur, car le froid glaçait déjà son tendre corps, et il avait hâte de satisfaire pour nos crimes par ses larmes et ses plaintifs vagissements.

entièrement ce sentiment, quoique on puisse croire sans doute que, depuis l'entrée de Joseph et Marie dans la grotte, il s'écoula plusieurs heures avant celle de minuit. (Note tirée de Ribadeneira.)

(1) Le Sauveur naquit la quarantième année du règne d'Auguste (lequel dura cinquante-sept ans), la vingt-neuvième année depuis la bataille d'Actium, environ quatre mille ans depuis la création, deux mille cinq-cents depuis le déluge, près de deux mille depuis la vocation d'Abraham, et un peu plus de mille depuis la fondation du temple par Salomon.

Oh ! comment peindre les pieux sentiments qui traversèrent le cœur de Marie en présence de ce divin Emmanuel !... On tient que prosternée devant lui, elle fit entendre cette étonnante exclamation que nulle autre créature ici-bas ne saurait répéter : O MON FILS ! ô MON DIEU !... Et elle le bénissait de sa venue, elle l'adorait dans un extrême anéantissement d'elle-même... Et elle osait l'élever jusqu'à ses lèvres virginales, s'enflammant de célestes pensées pendant qu'elle le couvrait de ses embrassements; car en lui baisant les pieds, elle le regardait comme son Créateur et son Dieu ; les mains, comme son maître, dont l'empire n'a pas de bornes ; la bouche, comme son Fils bien-aimé, qu'elle avait conçu du Saint-Esprit !...

Mais, après l'avoir amoureusement serré dans ses bras, elle l'enveloppa de langes avec respect[1].

Saint Cyprien dit[2] qu'elle le vit alors sourire à sa tendresse d'une manière ineffable. Il reposait sur sa poitrine, ajoute-t-il, puisant dans cette fontaine très-pure un lait comme exprimé du ciel. C'est que l'Enfant rendait à sa Mère ce que la Mère rendait au Fils. Le Fils fécondait le sein maternel, et la Mère nourrissait, à son tour, ce Dieu devenu semblable à nous, de l'aliment sacré dont lui seul pouvait la pourvoir.

Mais il fallait le préserver aussi de l'âpre froidure. Elle le coucha sur un peu de paille dans la crèche de la pauvre étable... Miséricorde de mon Dieu ! le bœuf et l'âne étaient là, selon la prédiction du prophète, pour le ranimer de leur haleine.

O bienheureuse crèche ! ô étable plus glorieuse que tous les palais des rois, où le Dieu que nous avons au ciel nous donne les leçons les plus sublimes ; où sa parole muette se

(1) Les précieux langes dont l'Enfant Jésus avait été enveloppé, étaient une trop précieuse relique, pour n'être pas recueillis avec bonheur. Ils furent portés d'abord à Constantinople, où on éleva une magnifique église, pour les garder d'abord avec plus d'honneur, jusqu'à ce que l'empereur Baudouin II en fit présent à saint Louis, roi de France, qui les mit dans la sainte Chapelle de Paris, où ils étaient conservés avec beaucoup de dévotion. (V. Croiset, Année chrétienne.)

(2) S. Cypr. Orat. I de Nativ.

fait d'autant mieux comprendre, que c'est au cœur qu'elle s'adresse. « Seigneur, de toute bonté, dit encore saint Cyprien[1], que votre nom est admirable par toute la terre ! oui, vous êtes vraiment Dieu ! Eh ! quel autre que vous pourrait opérer tant de merveilles? Rien ne saurait plus me causer de l'étonnement en ce monde, ni la figure, ni la fermeté que vous avez données à la terre, sous la mobilité du ciel qui la couronne ; ni la succession uniforme des jours, ni le changement des saisons, ni la variété des plantes qui naissent sous nos yeux, dont les unes se parent de verdure et les autres se dessèchent, dont les unes vivent et les autres meurent. Il n'y a qu'une seule chose que j'admirerai toujours désormais, c'est de voir un Dieu renfermé dans les entrailles d'une Vierge, et le Tout-Puissant dans un étroit berceau ; c'est de contempler le Verbe divin, Dieu de Dieu, lumière de lumière, revêtu de chair et d'un corps matériel comme moi ; c'est enfin de repasser dans mon esprit, au pied de cette crèche, où le ciel est descendu, la longue préparation que le Seigneur a voulu mettre à cet ouvrage, les promesses multipliées du Messie, qu'il avait faites aux hommes et les symboles de toute espèce par lesquels il l'a fait annoncer pendant des milliers d'années. »

O cœur ! où es-tu quand tu ne descends pas en toi-même, ou que tu ne t'élèves pas vers le ciel? Peut-être viens-tu à douter quelquefois que cet Enfant nouveau-né que tu vois pleurant, transi de froid sur le foin, entre deux animaux, soit ton Dieu. Ah ! chasse bien loin ces appréhensions, car ce Fils d'une Vierge dans le temps, est éternellement engendré de Dieu avant tous les temps : s'il n'a pas de mère au ciel, il n'a pas de père ici-bas. Sorti de l'immortalité de Dieu comme principe de vie, il s'est fait homme mortel, il est né de la femme, pour que la mort, terrassée et vaincue, soit ensevelie dans son triomphe, au jour de sa résurrection. Présentement, il est sujet à la douleur, il a pris sur lui toutes nos misères, il est environné de faiblesses, comme dit l'Apô-

(1) S. Cypr. II Orat. de Nativ.

tre[1] : mais, sache, ô homme! que, dans son éternité, il est impassible, il est le Dieu fort, le Très-Haut, *la splendeur de la gloire du Père.* Présentement il s'est humilié pour nos crimes; il s'est réduit à la taille d'un petit enfant, il se cache sous la forme du serviteur et de l'esclave ; mais dans son éternité, il est grand, immense, infini, égal à Dieu, *la figure de sa substance.* Présentement, il est porté par les mains de sa Mère, qui a besoin même d'apaiser la faim et la soif qu'il veut bien endurer, en devenant comme l'un d'entre nous ; mais du sein de son éternité, il gouverne les cieux, règle le cours des astres, donne au soleil son éclat, et dans sa main puissante il tient l'univers, qu'il remplit incessamment de ses bénédictions et de son amour.

Mais, pour concevoir de plus en plus ce que le cœur du Verbe incarné recèle de grâces en notre faveur, pour nous pénétrer davantage des religieuses dispositions avec lesquelles nous devons lui consacrer nos propres cœurs, rappelons-nous avec joie que Notre-Dame, en devenant mère, n'a rien perdu de son intégrité virginale. Il y a là encore tout un mystère de sainteté, de perfection, de justice divine, dont, c'est à nous de recueillir les inestimables avantages en Jésus, notre vrai Dieu et Sauveur.

Marie donc est Mère pour avoir enfanté ce Fils unique de Dieu, qu'elle a porté neuf mois dans ses chastes entrailles ; et elle est Vierge tout ensemble, parce que le Dieu fait homme ne pouvait naître, en effet, que d'une vierge. Sainte et immaculée, lisons-nous de nouveau dans saint Cyprien, avant, pendant et après son enfantement, la Mère d'un Dieu n'avait pas besoin de purifications extérieures, comme les autres femmes. Par elle, Jésus nous était donné, comme ces fruits qui se détachent sans effort, au temps de la maturité, de l'arbre qui les a nourris. La fleur de la virginité l'avait fait éclore dans le sein de cette *Fille du Roi*, il le quittait comme le Messie qui se donnait aux hommes, non par violence, mais

1) Hebr. v, 2.

par un libre et invincible amour : et la maternité de Marie, d'autre part, loin d'altérer cette beauté sans tache que nous admirons en elle, n'ayant fait que l'accroître, au contraire, cette Vierge admirable n'eut à subir ni la douleur ni les humiliations de notre nature déchue.

Cependant, continue l'Evangile, pour développer de plus en plus ces ineffables vérités, *il y avait des bergers qui veillaient, pendant la nuit, sur leurs troupeaux*, à peu de distance de cette étable où se passaient de si grandes choses[1]. *Et voici que l'Ange du Seigneur parut auprès d'eux, et une clarté divine les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Et l'Ange leur dit : ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie! Il vous est né aujourd'hui, en la ville de David, un Sauveur qui est le Christ*, le Dieu si longtemps attendu. *Et vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez un Enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche*[2].

A peine l'Ange avait-il fini de parler que la multitude des Esprits célestes vint se joindre à lui, en louant Dieu et disant : GLOIRE A DIEU AU PLUS HAUT DES CIEUX, ET PAIX, SUR LA TERRE, AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ !

Mais, qu'est-ce à dire? cet Ange descendait du ciel, pour faire connaître aux hommes le Dieu qui venait les racheter; et Jésus qui naissait sur la paille, voulait déjà découvrir quelque chose de cette mission de grâce que son Père lui avait donnée. Les milices angéliques devenaient les témoins de sa gloire, au moment même où elle était ensevelie dans l'obscurité de la crèche.

Il ne se fait pas annoncer à tous, parce que tous n'étaient pas dignes de comprendre une si grande grâce, et parce qu'il ne voulait mettre aucun obstacle aux mystères de sa croix et de sa passion. L'Ange s'adresse de sa part à des bergers, à de simples pasteurs de troupeaux, parce qu'il s'intitule pré-

(1) La tradition dit qu'ils veillaient près de la tour d'Eder, où Jacob avait lui-même fait paître ses troupeaux.

(2) Luc. II, 9.

cisément dans nos saintes Ecritures, le Prince des Pasteurs, le bon Pasteur, le divin Berger; parce qu'il a pris encore pour nom l'Agneau de Dieu, qui semble de préférence intéresser les bergers, dont les pasteurs sont l'image au milieu de son Eglise. Et, dans ce dernier sens, à qui devait-il d'abord révéler les bontés célestes, si ce n'est à ceux qu'il devait charger un jour d'instruire et de gouverner leurs frères?

De plus, n'avait-il pas à montrer d'abord son humilité aux simples et aux petits? Le cœur des pauvres, si souvent purifié par la souffrance, écoute, avec une amoureuse soumission, les divins enseignements : et c'est pourquoi la parole de l'Ange fut si bien accueillie par ces bergers. Ils n'hésitent point à croire, et dans un instant ils seront à Bethléem pour adorer l'Enfant qui vient de naître. Assurément Hérode, enorgueilli par les pompes de sa cour, n'eût point fait comme eux. Aurait-il pu reconnaître son Dieu dans une étable, sous les traits de ce petit Enfant réduit à tant de faiblesse et d'abjection, quand il se trouble, qu'il entre en fureur et n'est plus maître de lui, à la moindre nouvelle qu'en apportent les Mages? Et les Scribes si vains et si ambitieux, et les superbes Pharisiens, comment se seraient-ils prosternés devant la crèche, puisque plus tard, à la vue du bon Maître qui parcourait la Judée, en multipliant les prodiges et en semant partout les bienfaits sur ses pas, ils l'accablèrent de leurs outrages, le firent garrotter et frapper comme le dernier des hommes, et l'attachèrent à une croix?...

Mais l'Ange du Seigneur, que les Pères disent avoir été l'archange Gabriel[1], se fit voir aux bergers sous la forme d'un beau jeune homme, étincelant de lumière. C'est bien de la sorte que devait venir l'envoyé de Dieu, le premier prédicateur de la bonne nouvelle, le premier messager de ce Sauveur adorable, qui non-seulement avait pris notre nature, mais qui lui avait uni la nature divine... A l'approche de l'Ange, les bergers sont saisis de crainte. La cause en est à

(1) S. Ambr. apud Maldon. in c. 2. S. Luc. S. Cyprian. orat. de Nativ. et alii.

l'humaine infirmité, qui n'est pas présentement capable de porter rien de l'état de gloire à laquelle nous sommes appelés. Néanmoins, Jésus vient opérer notre salut, et l'Ange dit : réjouissez-vous, au lieu de vous laisser aller à l'épouvante, car ce que je viens vous apprendre a pour objet le bonheur de tout le peuple. C'est pour vous qu'est né ce Dieu-homme que je vous prêche. Il s'est fait semblable à vous, et l'homme est élevé par lui, par son humanité sainte, au-dessus des purs Esprits. Dès lors, que la terre et le ciel publient de concert la gloire de Dieu, de ce Dieu qui est le Seigneur des anges, et le restaurateur, le Sauveur des hommes.

Et il ajoute, vous trouverez l'Enfant dans une humble crèche. O secrets de mon Dieu ! nous vous vénérons ! de pauvres langes, une crèche, voilà les signes de l'apparition de Jésus, le Roi des rois ! Il faut qu'il arrive dans ce cortége pour dépouiller l'enfer de sa puissance et redonner au monde la vie qu'il avait perdue.

Ecoutons le reste du récit évangélique et recueillons-nous de plus en plus. Les bergers accoururent : ils voient au pied de la crèche Joseph et Marie, dans la crèche même l'Enfant; tout auprès le bœuf et l'âne ; et leurs yeux sont ouverts. Ils ne sont tentés ni d'indifférence, ni de mépris, ils s'élèvent au-dessus de toutes les illusions de l'orgueil, de la chair et du péché ; ils saluent en Jésus le Rédempteur trois fois saint. Et où ont-ils pris cette foi généreuse? Ils ont été, il est vrai, avertis par l'Ange ; ils ont aperçu dans les cieux un éclat inaccoutumé ; ils ont entendu d'indicibles mélodies : oui ! mais ils se sentent surtout embrasés d'amour par le tendre et divin regard du Sauveur. Aussi, les voilà qui ont besoin de lui adresser aussitôt de ferventes prières, de l'adorer avec un profond respect, et, quand ils se relèvent, de raconter dans tous les pays d'alentour, les prodiges admirables dont ils viennent d'être les témoins.

Quelle école que cette grotte de Bethléem ! Empressons-nous de nous y rendre à notre tour, et préparons nos cœurs à mériter les faveurs du saint Enfant, par l'imitation de ses

vertus. C'est la dernière des trois considérations que nous nous étions proposées en commençant.

Mais d'abord, n'avons-nous point à produire avec humilité et avec joie le plus vif et le plus ardent désir de voir naître spirituellement en nous ce doux Fils de Marie? Songeons qu'il ne s'est pas contenté d'être heureux en lui-même, qu'il s'est fait petit et faible pour souffrir avec nous, voulant nous rendre capables d'être glorifiés un jour avec lui; et à la vue de la crèche, nous ne demanderons plus, comme les pauvres pasteurs, qu'à nous abaisser et à nous réjouir.

Quand l'héritier d'un grand prince vient à naître parmi les hommes, avec quel zèle ne célèbre-t-on point de toutes parts cet heureux événement, car c'est ainsi qu'on l'envisage toujours. Et cependant, il ne s'agit que d'un enfant, faible et conçu dans le péché comme les autres. Elevé sur les marches d'un trône, il peut devenir le malheur et la ruine de ses semblables, après avoir été, à son entrée dans la vie, l'occasion d'une grande joie. N'est-il donc pas juste que nous honorions de tout notre cœur la naissance de ce Rédempteur bien-aimé, qui ne vient nous visiter que pour nous consoler et pour nous bénir? Il possède, dit l'Apôtre[1], tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu; il est le pur miroir, où la divine vérité nous est représentée; il est la source de toute douceur; l'arche où la manne du vrai Testament est mise en dépôt; la loi vivante, qui règle, corrige et redresse toutes nos actions, qui nous procure le bonheur et la paix.

Pain céleste, il veut nous rassasier; Breuvage divin, il vient nous enivrer d'amour; Fontaine de vie et d'immortalité, il veut nous ôter toutes nos faiblesses et nous donner toute sagesse et toute perfection; Fleur des champs, il veut que nous courions à l'odeur de ses parfums; Soleil de justice, il veut que nous soyons éclairés de ses feux, il dissipera nos ténèbres et nos langueurs, et par son admirable beauté fera disparaître toutes ces taches et toutes ces difformités qui nous

(1) Coloss. II, 3.

déparent. Qu'ajouterai-je enfin ? ce Roi, notre maître, ne s'est-il pas fait si petit, pour être notre ami, notre frère, notre époux, notre père, notre Dieu-Emmanuel... Mais oui, tous ces titres d'honneur et de grâce sont, en réalité, contenus dans le précieux nom de Jésus, ou Sauveur.

Ah ! laissons-nous aller, en célébrant sa Nativité sainte, à tous les transports de l'allégresse et de l'amour. Il se donne à nous, comme un bien qui nous appartiendra désormais, et dont nous pourrons disposer à notre gré, comme de notre bien propre, tant que nous lui resterons fidèles. Mais si les anges quittent aujourd'hui les cieux pour faire éclater autour de lui leurs joyeux cantiques, encore qu'il n'ait pas revêtu leur ressemblance, mais la nôtre, ne rougirions-nous point de rester indifférents et froids, dans cette grande fête, quand notre humanité est par Jésus tellement exaltée, tellement ennoblie, que nous pouvons être appelés avec raison, dit l'Ecriture, *des Dieux, et les enfants du Très-Haut* ?...

La seconde chose que nous ayons à faire, c'est de méditer attentivement les obligations que nous imposent ces inappréciables bontés de Dieu pour les hommes. Supposons encore qu'un roi de la terre descende de son trône pour épouser une pauvre fille des champs ; toute la famille de cette heureuse fiancée se trouverait d'autant plus honorée de cette alliance, qu'elle ne pouvait s'attendre à tant de gloire. Mais elle voudrait alors ne plus rien garder des abaissements de sa première condition : elle tiendrait à les faire oublier de tous, en se formant tout aussitôt à ces habitudes de noblesse, de dignité, de générosité, de grandeur, qui conviennent à des princes.

Animons-nous de désirs semblables. Puisque le Roi des cieux s'est fait participant de notre nature, efforçons-nous de quitter toutes les marques de la servitude originelle que nous avons contractée en Adam. Le Verbe fait homme nous élève jusqu'au ciel ; conservons pur sur notre front le sceau divin qu'il y a si saintement imprimé. « Connais, ô chrétien, ta grandeur, disait à ce sujet le pape saint Léon. La nature divine est devenue ta propre nature ; ne retourne plus aux

mauvais penchants, aux passions honteuses du vieil homme. Vois de quel chef et de quel corps tu es membre. Considère que le prix, que le mérite de ton rachat, c'est le sang de Jésus-Christ, de ce Dieu très-saint qui te jugera selon sa justice, comme il a eu pitié de toi selon sa miséricorde.[1] »

Mais surtout ne détachons point nos cœurs de l'étable ; et admirons encore (au risque de nous répéter), comme Jésus qui se tait dans son humble couchette, nous prêche néanmoins avec une énergie que nos faibles paroles n'atteindront jamais, le mépris de nous-mêmes et du monde. Cette crèche nue, ces pauvres langes, cette grotte ouverte à tous les vents, cette paille glacée, ces animaux au rang desquels l'homme s'est, en quelque sorte, abaissé par ses crimes, et qui veillent seuls auprès de l'Enfant-Dieu et de sa très-douce Mère, sont autant de voix éclatantes qui nous forcent à rentrer dans notre néant. Désormais il n'y a que la pauvreté qui puisse être en honneur aux yeux du chrétien, et l'humilité qui puisse le conduire à son Dieu ; car l'orgueil en le poussant à l'abîme, engendre pour lui toutes les douleurs et le dépouille de toutes les vertus.

« Non, dit saint Bernard[2], l'enfance de Jésus-Christ n'apporte pas de consolations à ceux qui recherchent le regard ou les applaudissements des hommes ; ni ses larmes n'édifient point ceux qui courent à leurs dissipations et à leurs fêtes. Son indigence ne flatte pas le faste des grands ; et son obscurité ne saurait plaire aux ambitieux. Le saint enfant Jésus remplit seulement de joie les cœurs humbles, qui attendent, dans l'exercice des bonnes œuvres, dans la paix de la prière et dans le silence de la solitude, son saint avènement. »

« Ou Jésus-Christ se trompe, dit encore le même saint Bernard[3], ou le monde s'abuse ; mais Jésus-Christ est la sagesse éternelle, qui ne peut se tromper. Lors donc qu'il prend ici-bas en partage la pénitence et la pauvreté, et que du moment de sa naissance à celui de sa mort, il n'a pas eu d'autre livrée,

(1) S. Leo. Serm. II, de nativ. (2) S. Bern. Serm. V de Nativ. (3) Ibid

n'est-ce pas pour nous enseigner que nous ne pouvons nous-mêmes en avoir d'autres? Ce qu'il a fait, ce qu'il a choisi est le meilleur sans doute ; et ce que nous ferons, ce que nous choisirons avec le monde deviendra pour nous fatalement mauvais. Est-ce que les richesses ou les premières places que le monde envie, peuvent donner à l'homme quelque contentement véritable? Elles ne s'acquièrent qu'avec peine; elles ne se conservent qu'avec crainte, elles ne se perdent qu'avec douleur; ce ne sont là, par conséquent, que de faux biens, qui ne peuvent rassasier une ame qui n'a été créée que pour Dieu. Ces biens dérisoires sont en dehors de nous, ils sont incapables par eux-mêmes de nous porter à la vertu, comment nous rendraient-ils heureux? »

Qu'il est donc bien plus vrai de dire que tout notre bonheur consiste à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir. A la vérité, l'or, l'argent, le bien-être, la grandeur sur la terre, quand on en fait un saint usage, ne sont pas choses incompatibles avec la piété ; mais elles sont communément pleines de périls, et la condition des pauvres et des petits dispose bien davantage au salut. Qu'on la garde soigneusement, ou, du moins, qu'on sache la pratiquer en esprit, comme le veut l'Evangile, et elle sera le plus court et le plus droit chemin pour aller à Bethléem et y rencontrer l'Enfant-Dieu.

Ah! bienheureux, conclurons-nous avec le livre sacré, ceux que le Seigneur trouvera veillants, car ils seront consolés comme les Bergers, qui, les premiers, sont venus à l'étable! Bienheureux les pères de famille, les supérieurs spirituels et temporels, incessamment occupés de la vraie félicité et de la rédemption des ames qui leur sont confiées, quand ils verront le Seigneur qui s'est fait humble à Bethléem, pour lui en rendre compte! Et ceux qui n'ont pas les mêmes devoirs à remplir, n'ayant à charge que leur propre sanctification, qu'ils aient soin de tenir les yeux de leurs cœurs ouverts sur toutes leurs actions, puis, de prêter l'oreille à la voix de l'ange, qui leur parle intérieurement, et de lui obéir avec fidélité. De cette sorte, ils seront dignes aussi de chercher le

Sauveur venu pour tous, de le trouver, de le bénir, et d'en être bénis.

Mais, en terminant, qu'il nous soit doux de donner de nouveau notre pieux souvenir à la très-sainte Vierge Marie, de la congratuler des dons si excellents qui lui ont été départis, de nous réjouir avec elle surtout de son inestimable maternité! Elle est la Porte du ciel par laquelle la paix et la lumière nous ont été données en Jésus ; et c'est par elle encore que nous entrerons dans la gloire et les joies qui n'auront pas de fin!... Choisie pour l'accomplissement de tant de mystères, Marie les conservait et les méditait dans son cœur!...

Ah ! représentons-nous de nouveau, si nous le pouvons, ses pensées saintes et ses transports d'amour quand elle se trouva *pleine de grâce*, selon le mot de l'Archange ; quand plus tard elle berçait dans ses bras ou couchait dans son berceau Celui que le ciel des cieux peut à peine contenir et dont le trône est assis sur les Chérubins et les Séraphins, au sein d'une lumière inaccessible!...

Quelle reconnaissance que celle de Marie quand elle considérait avec une humilité sans exemple, qu'elle seule avait été élue entre toutes les femmes pour enfanter son Dieu!...

Mais comment cette Mère bénie entre toutes les mères aurait-elle pu se lasser de regarder avec attendrissement ce Fruit divin, formé du plus pur de son sang, par le Saint-Esprit dans ses chastes entrailles, d'essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux, d'apaiser ses cris, de le presser contre son sein?... O Jésus, qui nous redira les émotions ou les allégresses dont elle était alors animée ; les tendres paroles, les prières, les louanges, les soupirs qu'elle vous adressait!...

Céleste Enfant, nous aimerons, pour vous plaire, à publier les prérogatives incomparables de votre auguste Mère. Notre plus grande consolation dans ce monde sera de l'invoquer après vous, d'implorer ses faveurs aux pieds de ses mages, de nous remplir de confiance et de paix à l'ombre de ses sanctuaires et de son manteau royal et virginal. Nous lèverons les mains vers Celle qui vous a mis au monde, qui vous a

nourri de son lait, ô mon Dieu ! Elle parlera pour nous, pauvres pécheurs, et vous ne permettrez pas que nous soyons destitués des grâces et des vertus que vous nous avez méritées par vos humiliations et par vos souffrances. O Jésus! ô Jésus ! puissiez-vous naître et vivre en nos ames par Marie ! Puissiez-vous, par Marie, nous rendre petits, humbles, purs, mortifiés en suivant toujours les traces que vous avez laissées dans cette vallée de larmes !

LA

DÉDICACE DES ÉGLISES.[1]

Il n'y a pas de nation si grossière et si barbare qu'elle soit, qui n'ait conservé quelque signe extérieur de la révélation primitive, et qui ne se soit construit des temples pour honorer la divinité qu'elle révère, en lui offrant des sacrifices, en lui rendant de solennels hommages. Cette vérité a été, dans tous les temps, si universelle et si constante, que le philosophe Plutarque, quoique païen, écrivait ces remarquables paroles : « Parcourez le monde, si vous pouvez, en tous sens ; vous verrez des villes destituées de murailles, des peuplades qui vivent sans culture, sans lettres, sans chef même peut-être, qui ne se livrent à aucun négoce, qui ne pratiquent aucune industrie, qui n'ont ni sénat, ni école, ni théâtre ; mais vous n'en verrez aucune qui n'ait fait choix d'un lieu sacré pour tous, et dont on n'approche qu'avec respect, parce que c'est la maison des dieux[2]. »

Si donc les peuples idolâtres qui *étaient assis dans les ombres de la mort* et la corruption du péché, sentirent instinctivement le besoin d'ériger des sanctuaires, où ils glorifiaient, à leur façon, ces dieux de bois et de pierre qu'ils avaient fait

(1) Le père Ribadeneira n'a pas traité de la fête de la Dédicace des églises en général ; mais en parlant de la Dédicace de l'église du Saint-Sauveur, à Rome, il nous a fourni les pages qu'on va lire. Quelques lignes omises et une légère transposition pour donner plus de suite à notre sujet, ce sont là les seuls changements que nous avons eu à faire.

Un même jour a été choisi, en France, pour la solennité anniversaire de la Dédicace de toutes les églises. Elle se célèbre le deuxième dimanche de novembre. Il est superflu de dire que, dans les pays où une semblable coutume n'est pas établie, la fête doit naturellement avoir lieu à l'époque anniversaire même de la consécration d'une église.

(2) Plut. lib. ad col.

sortir de leurs mains ; à combien plus forte raison la *nation sainte* des chrétiens, comme l'appelle l'Apôtre, la *race royale et sacerdotale* que Jésus-Christ a rachetée de son sang, *et qu'il a appelée des ténèbres à son admirable lumière*[1], devait-elle être portée par l'Esprit de Dieu même à se rassembler dans des temples pour y adorer le vrai Dieu, créateur, conservateur et maître souverain de toutes choses. Eh quoi ! dans chaque ville bien policée, il est loisible d'élever à grands frais de superbes édifices pour les besoins de ses habitants, de leur réserver des palais et d'autres lieux publics, où ils vont librement vaquer à leurs affaires et s'adonner à leurs plaisirs ; et dans la cité de Dieu, dont la religion véritable est la reine, dont le Fils du Très-Haut est l'architecte, le Sauveur et le gardien, il n'y aurait pas de tabernacle, où ce doux Epoux des ames pût se reposer dans la mystérieuse illumination de sa gloire et faire éclater son amour ; d'où il pût converser, comme un père plein de tendresse, avec ses enfants, écouter leurs vœux et leurs soupirs, recevoir leurs adorations, et leur distribuer dans ses sacrements divins, comme par autant de fontaines de vie, ses ineffables grâces ?

Mais déjà, sous l'ancienne loi, David avait souhaité d'un grand désir de consacrer un temple, sur la terre, à *Celui qui règne éternellement dans les cieux, et dont la grandeur n'a pas de bornes*[2]. Il voulait y placer l'arche du testament, et le propitiatoire sacré, sur lequel apparaissait le Seigneur, quand il voulait parler à son peuple[3]. A ce dessein, le roi-prophète avait réuni des amas d'or, d'argent, de bois, de pierres et de métaux du plus grand prix. Lui-même, il est vrai, ne devait point accomplir cette louable et généreuse entreprise. L'honneur en était réservé à Salomon, son fils. On sait que ce

(1) I Pet. II. 5. (2) Ps. CXLIV, 3.

(3) Le couvercle de l'arche d'alliance était nommé *propitiatoire,* à cause de sa forme. Il était plat et surmonté de deux chérubins, ou anges, tournés l'un vers l'autre, et dont les ailes étendues formaient une espèce de trône. C'est là que Dieu daignait rendre sa présence sensible sous la forme d'une nuée ou autrement, et qu'il donnait ses réponses au grand-prêtre, lorsqu'il était consulté. (Levit. c 16.) (Bergier, Diction. de théol.)

temple gigantesque construit avec une magnificence que rien ne surpassa jamais, fut ensuite dédié au milieu du concours et de la joie de tout Israël, car *on y était venu depuis l'entrée d'Emath, jusqu'au torrent d'Egypte*[1]. On immola des milliers d'animaux en holocauste[2] ; les chants des prêtres ne cessèrent pas de se faire entendre ; ils se mêlaient aux plus beaux concerts de musique ; et on croyait avec raison qu'on ne pouvait célébrer, avec trop de pompe, cette sainte et mémorable cérémonie puisqu'elle était à la gloire du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui avait délivré son peuple de l'esclavage, en lui renouvelant la promesse du Messie qui devait nous donner le salut.

Le temple de Salomon n'était cependant qu'une figure imparfaite de nos églises, qui sont aujourd'hui multipliées de toutes parts, comme la divine miséricorde elle-même, en quelque sorte, et où le Seigneur ne fait pas seulement descendre de temps en temps quelques rayons de sa gloire, comme à Jérusalem ; mais où il réside réellement et substantiellement sous les espèces eucharistiques. N'était-il pas raisonnable que nous fissions, à notre tour, la dédicace de ces temples vénérés avec un éclat et un amour qui répondissent, autant qu'il est en nous, aux incompréhensibles bontés de Dieu, et à ses grandeurs infinies?

Dès le temps des Apôtres, les pieux fidèles se réunissaient en commun, et les lieux où ils priaient ensemble furent appelés de différents noms, selon les fins différentes pour lesquelles on les avait institués. On les appela *temples*, parce qu'on y offre le très-saint et très-adorable sacrifice de la messe, et qu'on représente à Dieu, par cette immolation mystique, la sanglante expiation du calvaire. On les appela *Oratoires*, maisons de prière, parce que les cœurs s'y ouvrent à la confiance,

(1) II Paral. VII, 8.

(2) Le roi Salomon sacrifia vingt mille bœufs et cent vingt mille moutons. Il célébra la fête solennelle pendant sept jours et Israël avec lui... Le huitième jour, il célébra la fête de l'assemblée solennelle, parce qu'il avait dédié l'autel pendant sept jours, et durant sept jours encore il avait célébré la fête des tabernacles... Puis, il renvoya le peuple à ses tentes. (2 Paralip. VII.)

et y font monter vers le ciel de ferventes supplications, afin d'obtenir le pardon des péchés et l'apaisement des misères de la vie. On les appela *Basiliques*[1], et tombeaux, ou palais des martyrs, parce qu'on y révère le Roi des rois, et qu'on y conserve religieusement les reliques de ses saints, de ceux surtout qui sont morts pour son nom, qu'on va s'y inspirer de leurs vertus et s'y recommander à leur glorieux patronage. On les appela *Eglises*[2], parce que le peuple y vient entendre la divine parole et chanter les louanges du Très-Haut. Dieu, disait David[3], est béni dans l'assemblée des justes. Nous voyons enfin que saint Cyprien et le concile de Laodicée les nomment *Maisons de Dieu,* parce que notre Seigneur ne se contente pas d'y habiter, ainsi qu'il habite en tous lieux par sa puissance et son immensité, mais d'une manière spéciale et divinement amoureuse, comme un monarque qui a quitté sa gloire pour donner audience à chacun de ses sujets, et d'une manière plus admirable encore, nous l'avons dit déjà, au très-saint Sacrement de l'autel.

Cependant, les chrétiens, persécutés sans cesse, ne pouvaient pratiquer en public, dans les commencements, les cérémonies de leur culte. Ils se retiraient dans les maisons

(1) Basilique, ce mot signifie *maison royale.* On l'a donné aux églises des chrétiens, parce qu'on les a regardées comme le palais du Roi du ciel, et celui de ses princes, les martyrs et les saints. (V. Bergier, Diction. théol.)

(2) Eglise, mot grec qui veut dire assemblée. (1 Cor. 14, 34.) — Dès la plus haute antiquité, la forme et le plan des églises chrétiennes avaient été tracés sur ce qui est dit dans l'Apocalypse, chap. IV. Saint Jean parle d'un trône sur lequel est assis le président de l'assemblée, ou l'évêque; des siéges sont rangés des deux côtés pour vingt-quatre vieillards ou prêtres; c'est le chœur. Au milieu et devant le trône, il y a un autel sur lequel est un agneau en état de victime ; sous l'autel, sont les reliques des martyrs; devant l'autel un ange offre à Dieu, sous le symbole de l'encens, les prières des saints ou des fidèles. L'Apôtre parle d'une source d'eau qui donne la vie : c'est le baptême ou les fonts baptismaux.

Par cette forme que les premiers chrétiens ont donnée à leurs églises, il est aisé de juger si ce sont les catholiques qui ont abandonné la croyance de l'Eglise primitive, ou si ce sont les protestants. Ces derniers n'ont dans leurs temples ni chaire pontificale, ni autel, ni reliques, ni encens, ni fonts baptismaux. Ils semblent les avoir construits sur le modèle des Synagogues des Juifs. Mais tout ce qu'ils ont supprimé parle et réclame contre l'innovation qu'ils ont faite ; ce sont des témoins dont ils n'étoufferont jamais la voix. (V. Bergier, ibid.)

(3) Ps. LXXXVIII, 8.

des particuliers pour faire profession de la foi, et ils durent même se cacher dans des grottes souterraines, qui étaient le plus souvent les catacombes, ou cimetières des martyrs. S'ils eurent quelques églises, ce ne fut que rarement, et elles étaient bientôt abattues par ordre des empereurs, ennemis de Jésus-Christ et de toute religion, ou par le peuple lui-même, qui, dans sa haine contre le christianisme, se faisait un plaisir barbare de les raser ou de les réduire en cendres.

Mais la religion chrétienne devait renouveler la face de la terre. Par un prodige continu, elle s'était développée et fortifiée sous le glaive de ses bourreaux pendant trois siècles de luttes sanglantes, avant qu'il plût à Dieu de lui donner la paix.

Constantin venait d'être élevé à l'empire. Converti miraculeusement par la guérison d'une lèpre affreuse dont tout son corps avait été envahi et cruellement défiguré, il avait reçu le baptême des mains du pape saint Sylvestre. De ce jour il ne songea plus qu'à favoriser la liberté de l'Eglise, depuis si longtemps opprimée ; il plaça la croix au faîte du Capitole ; et, pour encourager les chrétiens, devenus ses frères, à édifier des temples au divin Rédempteur des hommes dans toute l'étendue de ses états il voulut jeter lui-même les fondements d'une basilique insigne au milieu de sa propre demeure. C'est encore aujourd'hui l'Eglise de saint Jean-de-Latran, ainsi appelée du nom qui avait été donné au palais de l'empereur, et de la chapelle principale que le religieux prince y avait consacrée à saint Jean-Baptiste, sur le sol même où il avait été régénéré dans les eaux de la grâce.

Constantin enrichit ce temple par de grandes libéralités. Il y fit apporter plusieurs vases d'or et d'argent, et le décora avec une magnificence inouïe.

Quand il eut fait à Dieu tous ces dons, Dieu voulut, en quelque sorte, se donner aussi. On rapporte que la sainte humanité de notre adorable Maître se montra sur la muraille du temple, divinement peinte et retraçant au naturel les traits augustes du Sauveur, conversant avec les hommes.

Saint Sylvestre consacra cette église, qui fut la première

dont on solennisa la dédicace au grand jour. Il est à remarquer qu'on se servit dans cette consécration de la table précieuse sur laquelle il était constaté par la tradition, que l'apôtre saint Pierre offrait ordinairement à Rome le saint sacrifice de la messe[1].

Mais plusieurs autres églises furent bâties, par les soins de Constantin, à Rome, à Constantinople, à Jérusalem, et dans plusieurs provinces. Il voulait qu'on déployât un luxe extraordinaire pour en faire la dédicace devant le peuple.

Bientôt son exemple fut suivi des princes, des rois, des empereurs, des papes surtout. L'univers chrétien se couvrit de toutes parts de monuments chers à la piété. On convertit même peu à peu en églises les temples des Gentils. Il était juste, en effet, que le pacifique empire de Jésus se manifestât sensiblement dans les lieux mêmes qui avaient été témoins de la jalouse fureur des démons ; et que le christianisme brillât de son éclat immortel, là surtout où une superstition grossière et sacrilége s'était livrée, dans les ténèbres, aux excès les plus monstrueux.

Cependant, n'oublions pas de dire qu'il fut ordonné par saint Sylvestre, qu'on renouvellerait, chaque année, dans une solennité particulière, la mémoire de la cérémonie qui s'était célébrée à Latran. Ce pontife se souvenait qu'il en était autrefois ainsi pour le temple de Jérusalem, et que notre Seigneur Jésus-Christ ne dédaigna point d'assister à cette fête, pendant qu'il était sur la terre[2].

C'est pour le même motif que la mémoire anniversaire de la dédicace de toutes les églises a été solennellement instituée. On a voulu que nous ressentissions, en ce saint jour, quelque chose du bonheur qu'éprouva Moïse en faisant lui-même la dédicace du tabernacle, par le commandement de

(1) L'autel de saint Pierre existe encore ; les papes se sont réservé, pour eux seuls, le privilége d'y célébrer les sacrés mystères, quand ils officient à Latran. Cette table est en bois, ce qui la rendait d'un transport plus facile, à l'époque où les apôtres étaient obligés de fuir, pour se cacher, d'un lieu à un autre. L'Eglise a décrété, depuis, que tous les autels seraient de pierre, et qu'on leur donnerait une consécration spéciale. (Note tirée de Ribadeneira.)

(2) Joan. VII, 10.

Dieu, dans le désert[1], et que nous nous unissions aux transports de piété qui éclatèrent parmi les Juifs dans les trois autres cérémonies de la dédicace de leur temple par Salomon d'abord, comme nous l'avons dit[2], puis par Esdras[3] et par les Machabées[4].

Et encore ne serait-ce point assez de nous reporter aux sentiments religieux de l'ancienne loi; les nôtres doivent être d'auteurs plus excellents et plus relevés, que la lumière de l'Evangile est au-dessus des ombres du premier Testament, et la réalité de nos mystères au-dessus des espérances et des promesses qui avaient été laissées aux Juifs.

Ces détails nous semblent suffire. D'après l'enseignement de la doctrine catholique, et la pratique de l'exemple des Saints, nous voyons avec évidence que nous nous rendons très-agréables à Dieu en fondant des églises, où notre Seigneur est honoré, et où nous allons demander *que son règne nous arrive.* Cet acte de haute dévotion est un des plus dignes et des plus saints que l'homme puisse accomplir ici-bas. Il témoigne de notre foi et réjouit les cieux; il nous aide à glorifier Dieu; il dédommage son cœur des profanations de l'impiété, des insultes et de la fureur des hérésies, qui, tant de fois, ont porté le fer et le pillage dans nos sanctuaires, comme aux temps de Dioclétien et de Maximien, pour n'en faire plus qu'un amas de ruines désolées.

Et qu'on n'objecte pas avec irréflexion que Dieu étant partout, peut être partout prié. Qu'on ne dise pas non plus que notre divin Maître ne nous sollicite pas dans l'Évangile à lui construire des temples, et qu'il s'est contenté de nous donner ce conseil : *Quand vous voulez prier, entrez dans votre chambre; et la porte fermée, priez votre Père dans le secret*[5].

N'est-il pas évident que, dans ce passage, notre Seigneur s'élevait contre l'hypocrisie des Pharisiens qui ne remplissaient les prescriptions de la loi que pour être vus des hommes?

(1) Num. vii, 1. (2) II Paral. vii, 1. (3) I Esdr. vi, 7.
(4) I Mach. iv, 54. (5) Matth. vi, 6.

mais ne voyons-nous pas ailleurs dans l'Evangile que ce divin Sauveur ne négligeait pas de se rendre lui-même au temple? et ne voulait-il pas montrer, par cette démarche, que non-seulement il était loin de condamner, mais qu'il approuvait les prières publiques qu'on y adressait à Dieu?

Ajoutons avec saint Jean Chrysostôme, que les prières mêmes isolées auront toujours plus d'efficacité quand elles seront faites dans la maison de Dieu. « Quelques-uns, dit ce Père, s'excusent froidement de ne pas venir à l'église, sous prétexte qu'ils peuvent également prier Dieu sous le toit qu'ils habitent. Mais ils s'abusent d'une étrange façon, car s'il est permis à l'homme de prier en sa maison, il n'est pas néanmoins possible qu'il puisse y prier aussi bien que dans la maison de la prière. Là ses vœux sont soutenus par d'autres, et nous ne l'ignorons pas, la prière d'un seul n'est pas si puissante que celle qui est accompagnée des oraisons de plusieurs. Saint Paul affirme que Dieu l'avait soustrait à de grands périls par les supplications réunies de ses frères[1]. Saint Pierre aussi fut délivré de la prison par les prières qu'on faisait pour lui en commun[2]... Mais à l'église encore nous n'avons pas seulement le secours de nos frères qui prient avec nous; nous avons celui des anges qui ne cessent pas d'intercéder auprès de Dieu, afin que nous obtenions le salut[3].

En outre, comment ne pas pratiquer davantage le recueillement, si nous sommes au pied de l'autel, et n'y point repousser avec plus de facilité les distractions qui viennent nous troubler ordinairement dans la prière? Le spectacle de la modestie des autres encouragera nos pieux désirs; nous nous trouverons moins exposés aux traits du tentateur; la sérénité du saint lieu nous pénétrera de douceur et de paix; et les plus délicieux sentiments se confondront dans notre ame à la pensée de ces anges qui nous voient et du Roi des anges qui, du fond de son tabernacle, nous écoute et nous bénit. Enfin la consécration presque sacramentelle que le temple a reçue

(1) II Cor. I, 10. (2) Act. XII, 15. (3) S. Chrys.

(car le saint chrême a coulé des mains du pontife sur ses colonnes et sur ses murs), donnera toujours à nos invocations une force mystérieuse pour monter jusqu'aux cieux, et nous en rapporter les dons divins.

Dans la première Dédicace du temple de Jérusalem, le Seigneur était apparu pendant la nuit à Salomon et lui avait dit : « J'ai entendu ta prière, et j'ai choisi ce lieu pour moi comme une maison de sacrifice. Si je ferme le ciel et qu'il ne tombe point de pluie, si j'ordonne aux sauterelles de ravager la terre, et que j'envoie la peste sur mon peuple ; et si mon peuple, sur qui mon nom a été invoqué se convertisse, qu'il m'implore, qu'il recherche ma présence et qu'il fasse pénitence de ses mauvaises voies, je l'exaucerai du haut du ciel, je lui pardonnerai ses péchés, et je purifierai la terre. Mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui m'invoquera en ce lieu, parce que ce lieu, je l'ai choisi et je l'ai sanctifié, afin que mon nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon cœur y demeurent attachés[1]. »

Voilà le miséricordieux serment que Dieu daignait faire à Salomon, en récompense de sa foi. Cependant, que voyait-on dans le temple de Jérusalem? l'Arche d'alliance, la Verge de Moïse, la Manne, les deux Tables de la loi. Et qu'y offrait-on en sacrifice? le sang des animaux.

Dès lors, que n'avons-nous point à espérer de la bonté divine, quand nous venons l'implorer dans nos églises ; puisque c'est là que nous trouvons tous les trésors de la grâce et de la vérité, l'Arche vivante, la loi d'amour qui s'écrit, non plus sur la pierre, mais dans les cœurs, le Pain qui vient du ciel, l'arbre glorieux de la sainte Croix, et ces autels si dignes de nos respects, où coule tous les jours le sang de la Victime sans tache, de Jésus-Christ, notre Sauveur adorable?

Qu'un religieux amour nous y porte sans cesse. Entrons-y pleins de joie, ou pour prier avec le peuple fidèle, ou pour y méditer en silence sur les besoins de nos cœurs et les sacrés

(1) II Paralip. VII, 12.

commandements de l'Evangile. Nous avons à y entendre la parole de Dieu, à y pleurer nos péchés dans le tribunal de la réconciliation, à nous y nourrir, pendant le redoutable sacrifice, de la très-sainte et divine Eucharistie. L'édification de nos frères demande que nous soyons fidèles à toutes ces pratiques, qui sont pour nous le plus souvent de graves et légitimes devoirs; mais si nous approchons du Saint des saints avec confiance, ne laissons pas en même temps de trembler, dit l'Ecriture[1], car, qui sommes-nous devant la majesté du Seigneur? Que notre maintien modeste annonce la foi profonde, dont nous sommes intérieurement pénétrés.

Mais, hélas! cet esprit dissipé que nous savons si peu réprimer à l'église, attirera toujours sur nous et sur le monde de terribles fléaux. Le Seigneur ôte sa paix aux profanateurs de son temple, et il châtie dans sa colère le mépris qu'on y fait de son saint nom. L'infinie charité de ce bon Père ne demande qu'à y multiplier pour nous ses miséricordes : malheur à celui qui changerait, par sa faute, en poison, le remède qui lui est offert ; il trouverait la mort au sein de la vie. « De là, dit saint Jean Chrysostôme[2], procède tout votre mal ; parce que votre volonté est mauvaise, vous perdez tous les biens. Au lieu de demander à Dieu votre pardon, de vous réserver ses bonnes grâces, d'emporter avec vous son amour, vous ne faites que provoquer davantage son courroux. »

En un autre endroit, ce saint Docteur dit encore[3] : « Songez où vous êtes, et veillez soigneusement à ne pas sortir de l'église, avant d'avoir reçu quelques-unes de ces faveurs divines dont vous avez besoin pour apaiser vos passions. »

Saint Augustin nous exhorte aussi[4] à ne paraître dans le temple matériel de Dieu que comme ses vrais temples spirituels : et le Seigneur, dit-il, se plaît à résider avec plus de complaisance en nous que dans les tabernacles de pierres où ses mystères sont renfermés. Sachez-le bien, ajoute-t-il en-

(1) Gen. xxvi, 2. I Cor. vii, 1.
(2) S. Chrysost. hom. in epist. ad Corinth.
(3) Ibid. in act. apost.
(4) S. August. serm. anniv. dedic. altar.

core, les moindres légèretés dans le lieu saint sont une grande injure faite au Seigneur, aux Esprits bienheureux qui l'y adorent. Jésus-Christ n'a jamais montré plus de zèle et d'indignation, que quand il a voulu venger la sainteté de son temple, dont il ne pouvait souffrir qu'on fit un repaire de scandale, une *caverne* de trafic et d'impiété[1]. Dans cette occasion, il ne craignit pas de s'armer d'un fouet à deux reprises différentes, afin d'imprimer plus avant dans nos ames la sévère leçon qu'il voulait nous donner.

Mais il est remarquable que les auteurs païens eux-mêmes rapportent plusieurs exemples de personnes éprouvées par la douleur pour avoir manqué de respect dans le temple des faux dieux. Et Socrate[2] fait judicieusement observer dans son histoire, que la profanation des temples est le signe de grands malheurs pour les états, comme pour les particuliers.

N'omettons pas non plus de consigner ces belles paroles de l'empereur Théodose-le-Jeune : Nous qui avons été portés à la dignité suprême de l'empire, qui ne marchons qu'entourés de gardes, au milieu des pompes et de l'appareil des souverains, nous avons soin, dès que nous entrons à l'église, de quitter notre armure et le diadème qui orne nos fronts. Nous nous inclinons comme les derniers des hommes, devant Dieu, puisqu'il commande à tout l'univers. Quand nous allons à son autel, ce n'est que pour y déposer l'offrande qui lui est due. Après cela, nous nous hâtons de sortir du sanctuaire, comme indignes de prendre place aux lieux où éclatent davantage la majesté et la divinité du Seigneur[3]. »

Langage admirable dans la bouche d'un prince, et qui s'adresse à toutes les personnes élevées en honneur parmi les hommes. Disons pour les autres, que la mère de saint Grégoire de Nazianze est regardée dans les annales ecclésiastiques, comme un modèle du recueillement et de la piété qui doivent nous accompagner à l'église. Jamais elle n'y parlait,

(1) Matth. xxi, 13. (2) Socr. hist. lib. vii, c. 23.
(3) Conc. Ephes. t, v. Baron. i, 1, 5.

même à voix basse, sans une extrême nécessité. Elle paraissait comme immobile devant Dieu, tant son extérieur était composé, tant elle était accoutumée à priver de liberté tous ses sens. Au souvenir des grossières insolences que le Rédempteur avait subies de la part des Juifs, jusqu'à voir salir par eux son visage de crachats impurs, elle eût rougi de laisser la moindre souillure, même sur le pavé du temple. Elle ne savait que s'y abaisser en priant avec ferveur. Et loin de tourner le dos indécemment à l'autel, comme il arrive à plusieurs, ses yeux ne pouvaient, au contraire, se détacher des sacrés tabernacles.

Par le Dieu tout-puissant et bon, que ce qui tombe sous nos yeux dans le temple, se réalise sincèrement au fond de nos ames ! Que la beauté de sa structure, que la richesse, l'éclat, la sublime harmonie de ses proportions, soient le symbole de l'ordre, de la pureté parfaite que nous mettrons dans nos consciences, de l'élévation de notre piété, en un mot, de la dignité que nous pouvons, avec la grâce divine, entretenir non-seulement dans nos ames, mais dans nos corps, *afin qu'on puisse y reconnaître la vie de Jésus,* comme le rappelle quelque part saint Augustin, après l'apôtre saint Paul[1] !

(1) S. Aug. serm. 256 de templo. II Cor. IV, 10.

SUPPLÉMENT

SUR LE

PRÉCIEUX SANG.[1]

(Premier dim. de juillet et vendredi de la quatrième semaine de Carême. — Pie IX, 1849.)

On ne saurait concevoir un affectueux et vrai sentiment de piété envers le précieux Sang de Jésus-Christ, si avant tout on ne cherchait pas à connaître le trésor de bonté, de grâce, de mérite et de sainteté dont il est pour nous la source divine et féconde. Afin donc d'exciter notre foi, et de nous initier, s'il en est besoin, à l'esprit de cette dévotion, qui a reçu, dans tous les temps, les encouragements et les bénédictions de l'Eglise, et qu'elle nous recommande aujourd'hui, par la voix des souverains Pontifes, avec plus d'amour que jamais, établissons quatre considérations principales : 1° religieuse estime et profonde vénération qu'elle doit nous inspirer;

(1) Nous avions eu dessein de placer quelques réflexions sur trois fêtes qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage du père Ribadeneira, parce qu'elles n'étaient point données de son temps à l'Eglise universelle ; la fête du Sacré-Cœur de Jésus (vendredi après l'octave du Saint-Sacrement) ; la fête du précieux Sang; la fête du saint Rosaire ou de Notre-Dame de la Victoire (premier dimanche d'octobre). Mais, après réflexion, nous n'avons cru devoir parler que de la dévotion au précieux Sang, qui est moins connue. — Nous le faisons, en reproduisent librement un opuscule italien, imprimé à Rome, sans nom d'auteur, avec approbation pontificale, 1855 (*). De nombreux et excellents ouvrages existent sur les deux autres dévotions, du Sacré-Cœur de Jésus et du saint Rosaire, et il est facile d'y recourir (**). Du reste, plusieurs passages de la vie de notre Seigneur et de celle de la sainte Vierge par le père Ribadeneira, peuvent être également lus avec édification pour ces mêmes fêtes.

(*) Ce petit livre est moins un traité detaillé qu'un enchaînement de pieuses affections, dont la forme simple nous a paru convenir à notre travail ; et c'est pourquoi nous en avons fait choix.

(**) Notamment *la Devotion au Sacré-Cœur de Jésus*, par le P. Franco, jésuite, traduction de M. le chanoine Labis; le *Rosaire de la très-sainte Vierge*, traduit de l'italien, par R. J. Maréchal, chez H. Casterman

2° culte que nous avons à rendre au très-précieux Sang ; 3° offrandes saintes que ce Sang divin nous demande ; 4° application pratique que nous devons nous faire de sa vertu.

§ I.

Estime que doit nous inspirer la dévotion au précieux Sang de Jésus-Christ.

Le Sang adorable de Jésus-Christ mérite assurément toute notre estime, toute notre vénération, tous nos hommages. En effet, considéré en lui-même, le Sang de l'Agneau sans tache est d'une richesse et d'un prix incomparable ; et cela pour deux raisons bien évidentes, dit saint Ambroise[1], *parce qu'il est le Sang du corps le plus pur ; parce qu'il est le Sang du Fils de Dieu.*

Sous le premier rapport, d'où le Sang de Jésus fait homme a-t-il été tiré ? Il est de foi qu'il est sorti du sein d'une Vierge toute sainte et immaculée de Marie, qui est beaucoup plus pure que les rayons du soleil dans l'ordre de la nature, et que les Esprits bienheureux dans l'ordre de la grâce. En commentant un texte de l'Ecclésiastique[2], qui est souvent appliqué par les Pères et par l'Eglise à cette auguste Mère de Jésus, nous pouvons lui mettre convenablement à la bouche ces paroles : J'ai donné des fleurs odorantes par mes vertus, je suis cette vigne mystérieuse qui produit un raisin très-doux, dont le Saint-Esprit lui-même a extrait un vin céleste, le Sang de mon Fils unique. Ainsi quand nous avons la joie de dire que nous estimons et vénérons le Sang du Sauveur, c'est que, comme s'exprime David[3], ce Sang d'un Dieu n'a jamais connu la corruption des fils d'Adam, c'est qu'il est le fruit *d'honneur*[4] de la plus belle fleur de la virginité. Quelle gloire pour Marie d'avoir fourni au Verbe de Dieu le plus pur de son sang, pour en former cette humanité sacrée, par laquelle il a daigné se rendre semblable à nous. Combien nous devons bénir cette

(1) Ambr. expos. in Luc. lib. 7
(2) Eccli. XXIV, 23.
(3) Ps. XV, 11.
(4) Eccli. ibid.,

Vierge privilégiée, et remercier le Seigneur de l'avoir fait coopérer d'une façon si merveilleuse au grand ouvrage de notre rédemption ! Après Dieu, ne sera-t-elle pas la première dans notre souvenir? Le Sang précieux de Jésus ne nous rappellera-t-il pas sans cesse qu'il est en même temps le Sang de Marie? Et cette touchante pensée n'est-elle pas faite pour nous remplir de reconnaissance et d'amour envers la sainte Mère de Dieu? O Mère très-chaste et très-vénérable, comment pourrions-nous vous oublier? O notre Maîtresse, ô notre Dame, ô notre Reine, comment pourrions-nous ne pas vous aimer! Ah ! nous vous aimerons toujours ; oui toujours et partout votre nom béni sera la consolation, l'espérance, la lumière, la joie, la vie de nos ames ! En le méditant, en l'invoquant dans nos prières, nous nous embaumerons de ses parfums, nous nous enivrerons d'amour envers votre divin Fils et Vous. Alors nous nous écrierons comme le dévot saint Bonaventure[1] : Je mêlerai le lait de la Mère avec le Sang du Fils dans mon cœur, et je m'en ferai un délicieux breuvage pour l'immortalité !

En second lieu, nous devons estimer, dit saint Ambroise, souverainement le Sang adorable de Jésus-Christ, parce qu'il est le Sang du Fils de Dieu. Il n'est pas difficile de le comprendre par cette seule comparaison : le degré de noblesse se mesure en ce monde d'après la souche dont elle est issue. Vous êtes de race antique et chevaleresque, si le blason de vos ancêtres annonce qu'ils ont combattu depuis longtemps avec vaillance pour la religion et pour la patrie ; vous descendez de sang royal si vous êtes Fils de Roi. Or, que dirons-nous du Sang de Jésus-Christ? La foi nous enseigne qu'il est celui d'un Homme-Dieu. Et cet Homme-Dieu ayant une noblesse infinie, une grandeur, une majesté, une sainteté également infinies, son Sang doit être aussi d'un prix infini. Je ne m'étonne pas que les Anges, les Archanges, les Chérubins, les Séraphins le glorifient et l'adorent dans les hauteurs des cieux : *Quem lau-*

1. S. Bonav. de stimul. patien.

dant Angeli, atque Archangeli, Cherubim, quoque, ac Seraphim qui non cessant clamare quotidie, una voce dicentes : Sanctus, Sanctus, Sanctus!...

O Sang adorable, Sang du Fils du Très-Haut, qui pourrait concevoir, qui pourrait expliquer vos divines vertus?

Et cependant, que font les hommes de cet inestimable trésor? Si je tourne mes regards vers les infidèles, ils ne le connaissent point; si je les tourne vers les hérétiques, ils le méprisent, ils le renient, ils le foulent aux pieds. Enfin, si je me tourne même du côté des catholiques, combien parmi eux qui le mettent en oubli, ou qui lui refusent leurs adorations, ou qui le profanent par le sacrilége, ou qui le blasphèment dans un exécrable délire. Que de motifs, hélas! pour pleurer avec amertume sur l'aveuglement des pécheurs! Eh quoi! les hommes traitent avec cette noire ingratitude le Sang du bon Pasteur qui s'est livré pour eux avec un si généreux amour? On les voit à toute heure faire plus d'estime d'un vain plaisir et des vils biens de la terre, que du calice éclatant qui contient le prix de notre salut!... Encore une fois gémissons et pleurons avec les Anges de la paix; portons des soupirs ardents vers le Père de la miséricorde; supplions-le d'éclairer nos malheureux frères, en empruntant, par exemple, ces tendres paroles de saint Bernard[1] : « O Sang de mon Jésus, élevez votre voix amoureuse; qu'elle retentisse comme la trompette; que le monde entier vous entende; que tous les hommes vous connaissent et vous aiment! »

§ II.

Culte que l'on doit rendre au Sang très-précieux de Jésus-Christ.

Si pour les raisons que nous avons données, le Sang du Dieu fait homme est d'un si haut prix, il s'ensuit que nous lui devons un culte spécial, un tribut de vénération et d'honneur,

(1) S. Bern. epist. 7.

comme celui que l'on rend à Dieu seul : c'est-à-dire un culte de *Latrie*. En effet, nous ne pouvons regarder ce Sang précieux comme séparé de la personne du Verbe ; nous devons croire, au contraire, qu'il lui est intimement uni ; et c'est ce qui lui mérite continuellement les adorations du ciel et de la terre. Au ciel, on ne cesse pas de louer l'*Agneau sans tache, qui a été immolé* pour les hommes. « Il est digne, s'écrient les milices angéliques, de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction[1] !... » Et elles font retentir à sa louange, dans la sainte Jérusalem, un cantique toujours nouveau : *Et cantabant canticum novum*, pendant que la troupe innombrable des élus, prosternée devant lui, répète avec une vive allégresse : « Soyez béni, Seigneur, parce que vous nous avez aimés jusqu'à mourir, ne dédaignant pas de nous racheter par votre précieux Sang, et nous méritant ainsi de jouir, dans votre sein, pour l'éternité, de la céleste gloire. *Quoniam occisus es, et redemisti nos, Domine, in Sanguine tuo, et fecisti Deo nostro regnum*[2].

Ici-bas, d'autre part, un écho de ces chants immortels se fait entendre, sur tous les points du monde, dans nos églises catholiques. Les fidèles rassemblés dans une même pensée d'amour, sont heureux de joindre leurs voix et leurs adorations à celles de tous les Saints pour rendre grâces au Sang de Jésus-Christ. Eux aussi, ils bénissent le Seigneur, qui, *par l'effusion de ce Sang de la nouvelle alliance, nous a conquis une Rédemption qui n'aura pas de fin*[3].

Combien donc chacun de nous doit-il se réjouir de pouvoir présenter à Dieu personnellement ces mêmes hommages, puisqu'au langage de l'Apôtre *le Sang du Sauveur, en purifiant nos consciences des œuvres mortes, nous permet de rendre un vrai culte au Dieu vivant*[4]. Mais ce sont de vives ardeurs qu'il demande de nous. Un jour notre Sauveur adorable apparaissait tout inondé de son Sang, qui coulait par toutes ses veines entr'ouvertes, à sa servante chérie, sainte Véronique de Julia-

1 Apoc. v, 12. 2 Ibid. v, 9. 3 Heb. ix, 12. 4 Ibid. vii, 14.

ni, et il lui disait : J'ai versé ce Sang pour le salut des ames, et j'ai la douleur de voir, malgré cela, qu'il en est une foule innombrable qu'elles négligent de m'adorer. Ces plaintes du bon Maître doivent pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs. C'est par le Sang de la Victime sans tache, dit encore saint Paul, que nous arriverons un jour à la céleste Patrie, *justificati in Sanguine ipsius, salvi erimus ab ira per ipsum*[1]. Dès lors, nous ne saurions trouver que dans ce même Sang divin la piété, le zèle, la ferveur et la foi, qui nous aideront à combattre durant le temps de l'épreuve, pour nous assurer ensuite le dernier triomphe. Aussi, dit l'abbé Rupert[2], à mesure que se perd le souvenir de ce Sang de Jésus, ou que se refroidissent les hommages qu'on lui rend, on voit se refroidir, s'éteindre même peu à peu dans les ames les flammes de la divine charité. Et ce triste symptôme ne se fait que trop apercevoir, dans les jours malheureux où nous vivons. La vue du Sauveur dans sa passion ne produit plus de religieuses impressions sur les hommes ; il n'en est plus qui réfléchissent aux cruelles souffrances qu'il a endurées pour nous. *Tous ont résolu,* dit le prophète, *d'abaisser leurs regards vers la terre*[3], et avec cette indifférence les cœurs deviennent incapables d'aimer. Mais voulons-nous que de saints désirs se réveillent en nous, et que les pures affections de la piété nous embrasent délicieusement encore, rappelons souvent à notre esprit les sanglantes, les douloureuses visions du Calvaire : *Christo passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini*[4]. Par ce moyen, remarque le docteur Angélique, l'homme apprend quel est l'excès de l'amour de Dieu envers les hommes, et il se sent provoqué lui-même à l'aimer[5].

Oui, considérons davantage les plaies sacrées de Jésus en croix ; voyons le Sang qui s'en échappe par torrents, et qui nous montre ce que nous avons coûté à notre cher Rédempteur ; et nous voudrons lui promettre avec un pieux empres-

(1) Rom. v, 9. (2) Rupert. lib. xx, offic. 10. (3) Ps. xvi, 11.
(4) S. Pet. iv, 1. (5) S. Thom. iii, lib. 3.

sement de lui rendre amour pour amour. Puis, nous unissant à l'Eglise triomphante et militante, nous représentant le ciel ouvert, comme si nous entendions le cantique de paix qui sort de la bouche des Bienheureux, nous répondrons à ces voix harmonieuses, en chantant avec elles *d'esprit et de cœur*[1] surtout, par l'élévation[2] et la sainteté de notre vie : Louange, honneur et gloire à l'*agneau qui a été tué!* Louange, honneur et gloire *au Sang de Jésus-Christ par lequel nous avons obtenu le salut*[3] !

§ III.

Offrandes que nous devons faire du Sang de Jésus-Christ.

Ce n'est point assez de nos louanges et de nos adorations. Quand nous voudrons vraiment être dévots au Sang de Jésus-Christ, nous devrons encore l'offrir au Dieu Très-Haut pour nous et pour nos frères.

En premier lieu, la nécessité de faire cette offrande résulte des dispositions mêmes du Sauveur, qui s'offrait lui-même à son Père en se laissant immoler, le jour de sa mort, sur l'arbre de la croix, et la veille aussi, en instituant le très-saint sacrifice de la Messe. *Ayant levé les yeux vers le ciel*, dit l'Evangile, *et rendu grâces à Dieu le Père tout-puissant*, il consacra le pain et le vin en son corps et en son Sang, et recommanda de faire la même chose jusqu'à la fin des siècles, en mémoire de lui. Mais cette même obligation résulte également de nos besoins. Dans l'impuissance où nous sommes de rendre par nous-mêmes à Dieu un culte digne de sa grandeur et de sa souveraine majesté, le Sang divin vient à notre secours. Il est d'une valeur infinie, il donne à Dieu un honneur infini !... *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso, est tibi Deo Patri omnipotenti omnis honor et gloria.* De plus, il est nécessaire encore de faire cette auguste offrande pour satisfaire à la justice divine à cause de nos fautes, car nous ne pouvons apaiser cette justice outragée que par le

(1) I Cor. XIV, 15. (2) Ps. XLVI, 8. (3) Apoc. loc. cit.

prix de notre rédemption. *Sans l'effusion du Sang*, dit expressément saint Paul, *on ne peut obtenir la rémission des péchés : Sine Sanguinis effusione, non fit remissio*[1]. Enfin, nous devons offrir le Sang de Jésus-Christ pour remercier le Dieu plein de bonté, qui daigne nous faire continuellement de si grandes grâces, et lui en demander de nouvelles. Et par quel autre moyen pourrions-nous toucher plus efficacement le cœur de Dieu, qu'en lui présentant le Sang de son Fils unique? A la vue de ce gage ineffable de la divine charité, le Père est attendri, dit encore l'Apôtre, *et il se montre propice et miséricordieux pour ses enfants*[2]. Ah ! s'il avait pour agréable dans l'ancienne loi le sang des victimes, parce que ce sang était la figure de celui du Sauveur, à combien plus forte raison doit-il agréer favorablement aujourd'hui le Sang du Verbe immolé[3]. Assurément, l'honneur et la gloire que le Seigneur reçoit dans cette magnifique oblation surpasse infiniment tous les honneurs que lui ont rendus, et que lui rendront, jusqu'à la fin des siècles, les anges et les hommes. La raison en est que les adorations des créatures seront toujours finies et limitées, comme le cœur dont elles émanent ; tandis que l'offrande du Sang immaculé de l'Homme-Dieu, est grande et infinie comme Dieu même.

Mais, pour tous ces motifs, si nous devons la faire souvent à Dieu, c'est surtout pendant le saint sacrifice de la messe, qu'il convient de la renouveler. Ah ! quand nous voyons le prêtre se recueillir en prononçant les saintes et mystérieuses paroles de la consécration, puis fléchir le genou pour adorer, et montrer au peuple l'Agneau de Dieu entré dans cette hostie dont la blancheur efface celle de la neige, de son Sang, le Sang de propitiation, qui coule aussi dans le calice ; sachons rentrer en nous-mêmes, ranimons notre piété, et écrions-nous avec un saint tremblement comme sainte Catherine de Sienne : O Amour ! O Sang de Jésus !... O Sang de Jésus ! O Amour !...

Mais, ô mon Dieu ! Quelle merveille ! Vous êtes offert ainsi pour l'honneur de votre Père et le salut des hommes depuis

(1) Heb. IX, 28. (2) Rom. III, 25. (3) Heb. IX, 12.

le lever du soleil jusqu'à son coucher. Victime de paix, votre sacrifice n'est jamais interrompu[1]. Ah ! je ne suis devant vous que cendre et que poussière. Souffrez néanmoins que, m'appuyant sur vos mérites, et les yeux religieusement fixés sur l'autel, je vous prie, je vous conjure de ne pas rendre inutile pour moi ce que vous avez fait et souffert dans votre immense amour. Venez au secours de ma faiblesse ; lavez-moi de mes souillures; *faites-moi connaître les voies où je dois marcher ; enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu*[2]... Mais ce n'est pas assez de penser à moi, quand je vous adresse ma prière. Chrétien, je porte le monde dans mon cœur ; et je veux faire, avec le prêtre, les plus dévotes offrandes de votre Sang précieux. Je l'offrirai d'abord pour les ministres du sanctuaire. Que Dieu les conserve dignes de lui : qu'ils se rappellent quel est le trésor sacré remis tous les jours entre leurs mains ; et qu'ils s'enflamment de foi pour y faire participer les ames. Je l'offre ensuite pour les justes, afin qu'en eux et par eux vous soyez glorifié de plus en plus. Je l'offre pour les pécheurs, les hérétiques, les infidèles, les idolâtres. Puisse le prix de la rédemption du monde leur être abondamment appliqué ! Puissent-ils tous être conduits au salut ! Je l'offre avec de tendres sentiments pour les ames du purgatoire. Incapables de mériter par elles-mêmes, n'attendent-elles pas que nous attirions sur elles, par notre pieux amour, cette céleste rosée qui doit si bien apaiser leurs tourments? Je l'offre encore pour tous ceux de mes frères, qui, éprouvés par la souffrance, se trouvent dans l'heureuse nécessité de vous faire eux-mêmes l'offrande de leurs peines *avec un cœur humilié*[3]; mais pour les malades surtout, qui n'ont plus la force de prier, et plus spécialement encore pour les pauvres agonisants, qui sont sur le point de passer de ce monde à l'autre. O Jésus ! que votre Sang leur donne le rafraîchissement et la vie !

Et ici, il n'est pas inutile de remarquer, selon l'opinion de plusieurs, qu'il meurt chaque jour 80,000 personnes, c'est-à-

(1) Malach. I, 11. (2) Ps. CXLII, 8, CXLII. 10. (3) Ibid. L. 18.

dire autant d'ames qui ont coûté à Jésus tout son Sang ; et qui vont commencer une éternité de bonheur ou une éternité de supplices. Hélas ! dans ce nombre effrayant combien qui sont peut-être en état de péché mortel. Quel crime ne serait-ce pas de les abandonner dans ce périlleux état ; tandis qu'il nous est si facile, par la sainte oblation du Sang de Jésus-Christ, de rendre à plusieurs peut-être, avant qu'ils n'expirent, le jugement de Dieu favorable, et d'assurer en même temps, dit saint Jacques[1], notre propre sanctification, en couvrant la multitude de nos fautes ?

Mais tout ce que nous avons indiqué dans cet article, sainte Magdeleine de Pazzi le pratiquait avec grande ferveur envers le Sang adorable. Durant ses heures d'extases, elle priait à peu près en ces termes :

« O Verbe divin, comment puis-je voir qu'une créature faite à votre image, et que vous avez rachetée sur la croix, ne veuille point avoir de paix avec vous, ni être régénérée dans votre Sang précieux ? O Jésus, ce Sang divin méprisé ne cesse pas cependant de crier miséricorde : écoutez, mon Dieu ! la voix de votre Sang !

» Je ne vous quitterai point, Seigneur, que je n'aie vu votre lumière consolante, éclairer et ramener quelqu'une de ces ames égarées. Il est vrai que je ne mérite point que vous écoutiez ma prière ; mais si ma présomption me rend indigne de votre bonté, du moins, mon Dieu ! écoutez la voix de votre Sang !

» Ce Sang de grâce et de propitiation, je vous l'offre en souvenir de tous les mystères où vous l'avez répandu, de votre circoncision et de votre agonie au jardin de Gethsémani, de l'horrible flagellation que vous avez subie et de toutes les circonstances si cruelles de votre passion !

» Père éternel, souffrez que je me tourne vers vous, encouragée par la douceur ineffable de votre Fils, et que j'offre à vous-même le Sang de ce Verbe incarné ; et avec lui tout le sang des martyrs, dont il a été la semence ; toutes les actions

1) S. Jac. v, 20

merveilleuses des apôtres, toute la sagesse, le zèle et les immenses travaux des saints docteurs; tous les désirs, les larmes, les oraisons et les pieux exercices des confesseurs ; la pureté et la candeur des vierges, et surtout les mérites, les glorieux priviléges, la beauté sans tache, l'amour pur de la Vierge, par excellence, l'auguste Marie ; en un mot, tous les mérites, toutes les vertus des élus, leur humilité, leur obéissance, leur charité, leur miséricorde, leur mortification, leur justice, qui reçoivent un si grand éclat de ce Sang très-précieux de Jésus. »

§ IV.

Application que nous devons nous faire du Sang de Jésus-Christ.

Si nous voulons tirer quelque profit de la dévotion au Sang de Jésus-Christ, nous devons chercher à nous en appliquer la vertu par le fréquent usage des sacrements. N'est-ce pas même un dogme de foi, au rapport de l'Apôtre, *que nous ne pouvons être justifiés que dans le Sang immaculé du Fils de Dieu*[1] ? D'où il suit que personne n'aura accès au ciel, s'il n'est teint et rougi de ce Sang divin, comme dit l'abbé Rupert[2].

Or, bien qu'il nous ait lavés de la tache originelle dans le baptême, la concupiscence vit encore en nous avec ses penchants au mal. « Je suis soumis à la loi de Dieu, disait saint Paul, par l'esprit, et à la loi du péché par la chair... Je sens dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me tient captif dans la loi du péché... Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas... Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Et ce grand apôtre se répondait à lui-même : « La grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur[3] ! »

Mais cette grâce, nous savons qu'elle se trouve surtout dans le Sang du Sauveur ; car si nous recourons à ce baume de

(1) Rom. v, 9. (2) Rup. de Trinit. in exod. com. lib. 4. (3) Rom. vii, 14-25.

suavité avec les dispositions convenables, il nous purifiera, dit à son tour saint Jean, de tout péché et de toute imperfection : *Sanguis Christi emundat nos ab omni peccato*[1]. Vérité de foi incontestable. C'est pourquoi, dit saint Fulgence, *l'application du Sang très-précieux du Sauveur devient nécessaire à tout chrétien depuis sa tendre enfance jusqu'à l'âge le plus avancé de la vieillesse, c'est-à-dire jusqu'à la mort*[2].

Comment ne pas admirer l'infinie miséricorde de Dieu, qui, non content de nous avoir rachetés au prix de son Sang, a daigné de plus nous laisser pour toujours cette fontaine de grâce, dans laquelle nous pouvons retrouver tous les jours l'innocence de l'ame que nous avons perdue ou puiser cet accroissement de sainteté ou de vie divine dont nous parlent les Ecritures. Venez tous, nous crie la sainte Eglise, venez vous plonger dans ce bain céleste du Sang de Jésus-Christ ; car quiconque s'y lave, en sort resplendissant d'une beauté divine[3]. Qu'elles sont belles, en effet, qu'elles sont pures et brillantes les ames qui se sont sanctifiées à cette source bienfaisante ! Le Sang précieux de Jésus-Christ, comme écrivait saint Jean Chrysostôme[4], a donné à l'ame régénérée une noblesse et une grâce ineffables ; et si elle a soin de s'en approcher souvent, elle saura se conserver pure comme elle l'était à sa première origine, quand elle sortait des mains de Dieu. Elle y trouve une très-grande force pour résister courageusement aux tentations[5], et tout à la fois l'assurance si douce que Dieu la regarde du haut du ciel avec un amour de complaisance, en la voyant couverte de ce Sang de son Fils éternel et consubstantiel avec lui. Oui ce Père si compatissant et si tendre l'adopte pour sa fille chérie ; il la presse amoureusement sur son cœur en lui disant : *Filia mea, ego hodiè genui te*[6] ! O ame, tu es maintenant ma fille, puisque te voilà toute vivifiée et comme tout empourprée de mon Sang !

Il en résulte pour cette ame une paix douce et profonde

(1) Joan. I, 7.
(2) S. Fulg. de verit. prædest. et grat. lib. 7.
(3) Hym. pro festo Pretiosiss. Sang.
(4) S. Joan. Chrys. Hom. 46.
(5) Ibid.
(6) Rom. II, 7.

qui lui donne, dès ce monde, un avant-goût des délices du ciel ; et c'est précisément une des gloires du Sang de Jésus-Christ, dit saint Bonaventure, d'éloigner de l'ame le trouble et la tristesse qu'y avaient apportés le péché, et d'y faire abonder la consolation[1].

De cette sorte, en allant nous désaltérer au calice salutaire, nous pouvons espérer de la divine miséricorde des bénédictions sans fin. Semblables à ces plantes mystiques du prophète[2], qui sont continuellement arrosées par les eaux du ciel, nous répondons à la vocation que le Seigneur nous a donnée, en faisant produire au Sang de Jésus-Christ dans nos cœurs, les plus belles fleurs et les plus beaux fruits de vertu. Et quelle joie, ajouterons-nous encore avec David[3] de monter de *vertu en vertu*, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la sainte montagne de Sion, où nous verrons face à face, où nous posséderons sans crainte de le perdre jamais, l'éternel et souverain Bien, qui est Dieu même ! C'est ainsi que le très-saint Rédempteur consommera le triomphe de son Sang précieux dans les splendeurs de son Père, après l'avoir versé dans sa passion, reprend encore saint Paul, pour sanctifier son peuple : *Ut sanctificaret, per suum Sanguinem, populum*[4].

Mais voyons, en quelques courtes paroles, avec quelles douleurs il l'a répandu *à cause de nos crimes*[5] ; et il y aura là de quoi réchauffer de plus en plus notre zèle et notre amour pour ce Sang divin. Jésus en a mêlé les prémices d'abord à ses larmes et à ses doux et plaintifs vagissements dans sa Circoncision. Plus tard, c'était une sueur d'eau et de sang qui coulait de son corps dans sa terrible Agonie ; puis, une mer immense de Sang, dont la terre était inondée, quand les bourreaux le frappaient dans sa Flagellation, quand ils lui arrachaient avec violence, au prétoire et sur le calvaire, sa robe qui s'était collée à ses blessures, quand ils lui ôtaient et remettaient, avec la même barbarie, la couronne d'épines

(1) S. Bonav. de Euch. in serm. S. Aug. christ. (2) Ps. I, 3.
(3) Ps. LXXXV, 8. (4) Heb. XIII, 12. (5) I Cor. XV, 3.

aux pointes acérées; puis encore, des torrents de Sang qui rougissaient tous ses membres, quand les clous perçaient ses pieds et ses mains, et qu'élevé de terre bientôt après, ses plaies, hélas! s'élargissaient et se rouvraient sous l'affreux ébranlement de l'arbre de la croix qu'on enfonçait dans le rocher!...

Oui, c'est à ce prix que le Sang de mon Jésus a été répandu: et c'est de la sorte qu'il a voulu que je pusse, à cette heure, en goûter les douceurs enivrantes, et m'en appliquer l'éternelle grâce et l'éternelle vertu! Ne peut-il pas avec raison répéter ce qu'il disait un jour à son illustre et bien-aimée servante, sainte Thérèse du Carmel : « J'ai versé mon Sang au milieu de grandes douleurs, et maintenant tu en jouis avec de grandes délices! »

Tel a été son amour! Pour actions de grâces, du moins, donnons-lui notre cœur sans réserve, et professons désormais une dévotion spéciale envers son Sang très-précieux, le tenant, comme nous avons dit, en grande vénération; lui rendant un culte d'adoration perpétuelle; l'offrant à Dieu sans cesse pour sa plus grande gloire, pour notre progrès dans la piété et le salut des ames; enfin, nous en faisant une continuelle application par la réception sainte et souvent répétée des sacrements.

Mais nous nous résumerons dans une grave pensée, en finissant. C'est que si nous voulons tirer avantage de ces pratiques si excellentes, nous devons veiller attentivement sur nous-mêmes pour nous habituer à éloigner l'offense de Dieu, *qui nous ferait fouler aux pieds le Sang du Nouveau Testament, dans lequel nous avons été sanctifiés*[1]. Néanmoins, quand nous aurions le malheur de pécher encore, ne nous laissons jamais aller au découragement, dit saint Augustin[2], et qu'il ne nous arrive point de dire : je crains de ne pas me sauver. Non, ne parlez pas ainsi, continue le saint Docteur; car le Sang de

(1) Heb x, 29. (2) S. Aug. serm. 74 ad frat. in Erem.

Jésus-Christ est quelque chose de plus grand que la gloire du paradis. Si donc nous possédons déjà la chose la plus précieuse, c'est-à-dire le Sang du Sauveur, comment ne parviendrions-nous pas à obtenir celle d'un moindre prix, c'est-à-dire, l'immortelle gloire? *Noli dicere : in cœlo non ero; tenemus Sanguinem Christi. Si quod plus tenemus, quod minus et speramus.*

FIN.

TABLE.

Notice sur le Père Pierre de Ribadeneira.

La Vie de notre Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge, de saint Joseph et les Fêtes de l'année.

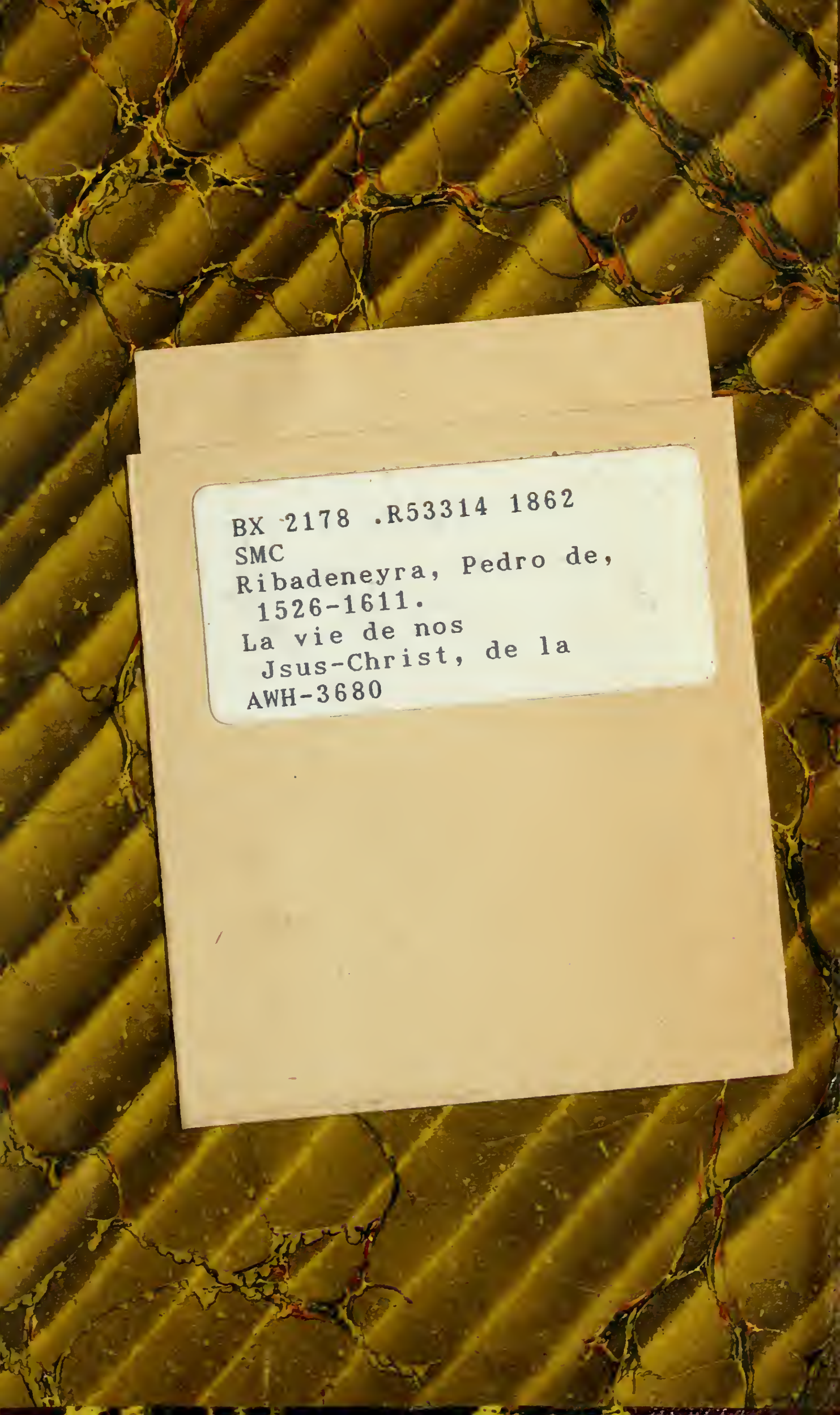
FIN DE LA TABLE.

Tournai, typ. de H. Casterman.

ERRATA

PAGE	LIGNE	AU LIEU DE :	LISEZ :
9	14	Valtenine,	*Valteline,*
27	39	charité,	*chasteté.*
145	28	le Saint-Esprit *qui* tire	*le Saint-Esprit tire*
474	17	Jabir,	*Jabès,*
507	21	Tout aussitôt dans la voie	*tout aussitôt, avec tant d'ardeur dans la voie*
532	33	mages,	*images.*




BX 2178 .R53314 1862
SMC
Ribadeneyra, Pedro de,
1526-1611.
La vie de nos
Jsus-Christ, de la
AWH-3680

